UNIVERSITÉ FRANÇOIS – RABELAIS DE TOURS

ÉCOLE DOCTORALE « Sciences de l'Homme et de la Société »

Équipe de recherche : UMR CITERES / CoST

THÈSE présentée par :

Gwenhaël BLORVILLE

soutenue le : **20 juin 2017**

pour obtenir le grade de : **Docteur de l'université François – Rabelais de Tours**

Discipline/ Spécialité : SOCIOLOGIE

Les formes d'adhésion au discours sur les « Créatifs Culturels »

Approche sociologique de la diffusion d'une croyance dans le « capitalisme vert »

THÈSE dirigée par :

M. THALINEAU Alain	Professeur, université François – Rabelais de Tours

RAPPORTEURS :

M. HÉLY Matthieu	Professeur, université de Versailles-Saint-Quentin-en-Yvelines, Guyancourt
Mme MOULÉVRIER Pascale	Professeur, université catholique de l'Ouest, Angers

---

JURY :

M. DESHAYES Jean-Luc	Professeur, université François – Rabelais de Tours
M. HÉLY Matthieu	Professeur, université de Versailles-Saint-Quentin-en-Yvelines, Guyancourt
M. MATHIEU Lilian	Directeur de recherche au CNRS, École normale supérieure de Lyon
Mme MOULÉVRIER Pascale	Professeur, université catholique de l'Ouest, Angers
M. THALINEAU Alain	Professeur, université François – Rabelais de Tours

REMERCIEMENTS

Je tiens à remercier ici tout-e-s celles et ceux qui m'ont permis de mener à bien cet exercice particulier. Réaliser une thèse, c'est tout autant un travail relativement solitaire que l'occasion de rencontrer des personnes dans et en dehors du champ universitaire, d'échanger, de débattre et en définitive, de rendre « vivante » la transformation d'interrogations personnelles en questionnements scientifiques.

Je remercie, en premier lieu, mon directeur de thèse, Alain Thalineau, pour m'avoir guidé durant toutes ces années dans ce voyage au cœur du New Age et des luttes entre deux conceptions éminemment opposées de l'écologie. Je tiens à lui exprimer ma reconnaissance pour son intérêt concernant un sujet assez éloigné de ses propres problématiques de recherche, ainsi que pour sa patience, ses conseils tant théoriques que pratiques, ses relectures pointilleuses et ses encouragements toujours opportuns. Je remercie ensuite les membres du jury, Jean-Luc Deshayes, Matthieu Hély, Lilian Mathieu et Pascale Moulévrier.

J'adresse ensuite mes remerciements à chacune des personnes rencontrées qui ont accepté, plusieurs heures durant, de me livrer une partie de leur vie, moments « hors du temps » toujours passionnants. L'aboutissement de ce travail ne correspondra peut-être pas pleinement à leurs attentes. Si la neutralité n'existe pas, j'ai tout de même essayé d'être le plus « objectif » possible en n'omettant pas d'intégrer les effets de ma propre subjectivité, cette dernière étant liée à la position sociale que j'occupe inévitablement.

Je tiens de plus à remercier l'ensemble des chercheurs, doctorants ou non, du laboratoire CITERES (CItés, TERritoires, Environnement et Sociétés) et de l'équipe CoST (Construction politique et Sociale des Territoires) avec lesquels j'ai eu l'occasion d'échanger au fil des ans, de manière plus ou moins formelle. Je n'oublie pas non plus la contribution des enseignants du département de sociologie de l'université de Tours, avec une pensée toute particulière pour René Warck qui m'a permis d'initier ce travail en Master et avait déjà saisi la portée d'un tel sujet.

J'exprime ma reconnaissance aux personnes et institutions qui m'ont permis de financer une partie de cette thèse, notamment les nombreux déplacements effectués en France et en Belgique. Je pense en particulier à l'équipe CoST, ainsi qu'à l'École Doctorale SHS (Sciences de l'Homme et de la

Société). Je remercie par ailleurs chacun des contributeurs de la plateforme de financement participative Babeldoor.

Je remercie Sylvain Laurens pour avoir organisé à l'EHESS, dans le cadre de son séminaire « Sociologie des élites contemporaines », une séance de travail passionnante autour de l'avancée de mes recherches. Je remercie aussi Jean-Pierre Garnier d'avoir accepté ce jour là d'endosser le rôle de « discutant » et de m'avoir fait part de ses précieux commentaires.

Un grand merci également à toutes les personnes que j'ai pu rencontrer en dehors du champ universitaire et qui ont été pour moi source d'inspiration. Elles sont nombreuses.

Je remercie Léna Ganier pour son aide précieuse dans l'étude d'une « communauté » anti-capitaliste située dans le Cher (18). Cette expérience fut particulièrement enrichissante.

Je remercie mes amis pour leurs encouragements.

J'exprime ma reconnaissance et mon affection à ma famille, en premier lieu, à mes parents pour leur soutien inconditionnel sous toutes ses formes. Cette thèse leur doit énormément ; j'espère qu'ils le savent. Je remercie aussi mon frère, Matthieu, pour son aide technique dans la réalisation des schémas présentés en Annexes et dans la finalisation de ce travail. Un grand merci à Sylvie et Philippe pour leur soutien et encouragements. Enfin, j'ai une pensée toute particulière pour Léa, qui partage ma vie et qui m'a donné véritablement l'envie d'aller au bout de cette thèse. Je n'oublierai jamais ses encouragements, sa patience, les longues heures passées à retranscrire mes entretiens, ainsi que nos nombreux échanges fructueux.

SOMMAIRE

INTRODUCTION GÉNÉRALE.....7

L'émergence des « Créatifs Culturels » : une réactualisation de la pensée New Age.....11
La légitimation du mouvement par des enquêtes « sociologiques » internationales.....14
Un discours non scientifique.....18
L'imposition d'une « fiction » pour contrôler le présent.....24
Une « prophétie sociale » centrée sur l'homo œconomicus.....25
Un parcours médiatique mitigé et scientifique quasi absent.....29
Les adeptes de la « prophétie sociale » au sein de la configuration sociale associative.....32
… et des champs économiques et politiques.....34
Le questionnement problématique ou la mise en énigme.....38
L'existence de rapports différenciés aux valeurs comme point de départ d'hypothèses.....39
La production des logiques d'action : une dialectique entre socialisation primaire et socialisations secondaires.....44
Une identité sociale « fragmentée » ?.....45
Une identité sociale en recomposition permanente dans une quête de cohérence interne du soi.....47
Le terrain d'enquête : des groupes mobilisés dans l'imposition des « nouvelles » valeurs.....53
Un premier terrain : Design Me A Planet (DMAP).....53
Un second terrain : l'association des Créatifs Culturels en Belgique.....56
Un troisième terrain : une « communauté » anti-capitaliste.....58
Quelques considérations quant à la réalisation des entretiens biographiques.....60
Présentation du plan de la thèse.....65

CHAPITRE 1 : L'ÉMERGENCE D'UN « MOUVEMENT ENTREPRENEURIAL » MINORITAIRE AU SEIN DE LA CONFIGURATION SOCIALE DE LA « GREEN ECONOMY ».....69

SECTION 1 : LA CONSTRUCTION D'UNE CONFIGURATION SOCIALE DE LA « GREEN ECONOMY ».....70

Naissance et structuration du « capitalisme vert ».....70
L'engagement de firmes multinationales et d'ONG dans la « modernisation écologique ».....76
L' « économie verte » comme néo-libéralisation du « développement durable ».....78
La domination du « capitalisme vert » sur l'écologie politique.....81
Le « capitalisme vert » sous-tendu par une cosmologie « naturaliste ».....84

SECTION 2 : L'ÉMERGENCE D'UN « MOUVEMENT ENTREPRENEURIAL » MINORITAIRE.....87

Le New Age au service d'une relégitimation idéologique du capitalisme.....87
L'entrée dans une « nouvelle ère planétaire ».....90
La complexification du monde.....90
Un déterminisme « cosmique ».....93
Les « connexions sacrées de l'univers ».....97
L'avènement d'un Homme nouveau ou l'utopisme du « développement personnel ».....99
« Natural Capitalism » : support de l'intégration des valeurs New Age à celles propres au champ économique ?.....105
L'émergence d'un « mouvement entrepreneurial » minoritaire.....110
La production de l'idéologie des « Créatifs Culturels » à des fins de mobilisation.....116

Les liens étroits entre le « State of the World Forum » et les études sur les « Créatifs Culturels ».....*117*
La « Wisdom University », une université New Age.....*122*
Le Club de Budapest – Italie et la création d'une « masse critique ».....*124*

CHAPITRE 2 : UNE STRUCTURATION DE L'EXISTENCE AUTOUR D'UN PÔLE DE LA CROYANCE.....**127**

SECTION 1 : LA CONSTRUCTION « DURABLE » D'UN RAPPORT DE CROYANCE AU MONDE.....**128**

La socialisation primaire, le lieu de la construction d'un rapport sacré au monde.....128
Une valorisation de la nature comme sacrée.....*130*
Une socialisation religieuse parfois multiple et contradictoire.....*133*
Des dispositions religieuses mises à distance, faute de pouvoir s'actualiser immédiatement.139
Les conditions sociales d'une réactualisation ultérieure des croyances religieuses et écologiques.....142
La rencontre d'un « passeur », première logique de sortie de crise « identitaire ».....*142*
La réalisation d'un travail sur soi, seconde logique de sortie de crise « identitaire ».....*149*

SECTION 2 : UNE « MISSION » NEW AGE RÉFORMISTE, COMME INVESTISSEMENT AU SEIN DE L'EXISTANT.....**160**

La construction du travail comme porteur d'une mission de vie.....160
La rencontre entre la « nouvelle » conception de la réalisation de soi propre au New Age...
.....*162*
... et la centralité du « travail » productif au sein des sociétés capitalistes.....*169*
Des croyances New Age en affinité élective avec l'idéologie du « développement durable »
.....177
Un engagement associatif imbriqué dans l'activité professionnelle, voire confondu.....181
Des activités associatives et professionnelles imbriquées.....*181*
Des activités séparées, mais en cohérence forte du point de vue des croyances.....*189*
Le travail comme expression de croyances New Age omniprésentes dans chaque aspect de l'existence.....193
Des croyances New Age qui s'incarnent en premier lieu dans le « travail ».....*193*
Une spiritualité du quotidien dont découle une écologie des « petits gestes ».....*195*
L'importance de pouvoir partager ses croyances au sein du champ familial.....*202*

CHAPITRE 3 : UN ÉLOIGNEMENT VIS-À-VIS DU PÔLE DE LA CROYANCE.....**205**

SECTION 1 : DES CROYANCES « À LA MARGE », FAUTE D'AVOIR PU S'ACTUALISER DANS LE TRAVAIL.....**206**

Des croyances religieuses et écologiques héritées du champ familial, qui ne parviennent pas à s'actualiser dans le travail.....206
Des dispositions religieuses acquises durant l'enfance.....*207*
... qui ne parviennent pas à devenir centrales dans la vie des personnes rencontrées.....*210*
Des croyances spirituelles non englobantes.....216
… qui s'incarnent majoritairement dans le champ familial.....219
Un rapport relativement utilitariste à l'écologie.....225
Un réformisme « structurel ».....*225*
Un rapport strictement utilitariste.....*232*
…qui s'incarne essentiellement au sein du champ professionnel….....236

Un quotidien non porteur de changement social....236
Le champ professionnel comme mise en œuvre du « développement durable »....239
L'opportunité de nouveaux marchés « verts »....242
… et se prolonge dans la configuration sociale des associations....248
De l'usage « stratégique » des valeurs écologiques à l'usage utilitariste de soi-même....255

SECTION 2 : UNE « MISSION » SPIRITUELLE RÉVOLUTIONNAIRE MODELÉE PAR DES DISPOSITIONS ASCÉTIQUES....259

La socialisation primaire, le lieu de la construction de dispositions ascétiques....260
La construction ultérieure d'un sens spirituel à sa vie, modelée par la réactualisation de dispositions ascétiques....266
Une « crise de sens » au sortir de l'adolescence....267
La recherche « tardive » d'un « sens » à sa vie....271
Des croyances spirituelles modelées par une volonté révolutionnaire de changement social 278
Des croyances spirituelles articulées à une conception politique « autoritaire »....279
... ou à une pensée « émancipatrice »....283
Un engagement associatif au service de la « mission » d'un « autre » monde....288
Des valeurs anti-capitalistes relativement omniprésentes....293

CONCLUSION GÉNÉRALE....299

BIBLIOGRAPHIE DE RECHERCHE (OUVRAGES ET ARTICLES)....304

BIBLIOGRAPHIE DOCUMENTAIRE....312

ANNEXES....324

Annexe 1 : Guide d'entretien....324
Annexe 2 : Schéma n°1....327
Annexe 3 : Schéma n°2....328
Annexe 4 : Liste des observations réalisées....329
Annexe 5 : Design Me A Planet (DMAP) : des mises en scène qui relèvent plutôt du pôle utilitariste....331
Annexe 6 : L'association des Créatifs Culturels en Belgique » : des mises en scène qui relèvent plutôt du pôle de la croyance....335
Annexe 7 : « Communauté » située dans le Cher (18) : une conception anti-capitaliste de l'écologie articulée à une forme de sacralisation de la nature....338
Annexe 8 : Les études sur les « Créatifs Culturels » : exemples de thématiques abordées....341

INTRODUCTION GÉNÉRALE

Dans un ouvrage paru en 1980 sous le titre original « The Aquarian Conspiracy »[1], Marilyn Fergusson, une psychologue et journaliste nord-américaine, annonce l'émergence d'une ère nouvelle spirituelle qui va révolutionner l'humanité toute entière :

> « Un puissant réseau, pourtant dépourvu de dirigeants, est en train de produire un changement radical aux États-Unis. Ses membres se sont débarrassés de certains éléments clés de la pensée occidentale ; ils pourraient même avoir rompu la continuité de l'histoire. Ce réseau, c'est la Conspiration du Verseau. […] Avec des conspirateurs […] dont les stratégies sont pragmatiques, voire scientifiques, mais dont la perspective présente une telle résonance mystique qu'ils hésitent à en parler.
> […]
> Une fois qu'un changement personnel s'est produit pour de bon en eux, ils ont été conduits à tout repenser, examinant mes anciennes hypothèses, considérant sous un nouveau jour leur travail, leurs relations, la santé, le pouvoir politique, les « experts », leurs valeurs et leurs buts ».

Ce best-seller mondial devient par la suite le manifeste du mouvement New Age. L'ouvrage de Marilyn Fergusson marque alors « un tournant et unifie la doctrine New Age, voire en fait une « bible »[2] . Apparu durant les années 60 aux États-Unis, en pleine période contre-culturelle, le New Age propose les moyens « concrets » de bâtir un « autre » monde, résumé dans ce slogan idéologique : la transformation (spirituelle) de soi pour changer le monde[3]. La spiritualité[4] et

1 L'ouvrage, dont la traduction du titre en français est littéralement « La conspiration du Verseau : pour un nouveau paradigme » a été publié en 1981 par les éditions Calmann-Lévy sous le titre de « Les Enfants du Verseau ».

2 Sauvayre Romy, « Chapitre 4. Comment la science alimente les croyances. La surprenante dialectique entre convocation et disqualification du discours scientifique », in Valéry Rasplus, *Sciences et pseudo-sciences*, Éditions Matériologiques, 2014, p. 86.

3 Ferreux Marie-Jeanne, « Le New-Age : Un « nouveau monde » cybersacré », *Socio-anthropologie*, 10, 2001, p. 2.

4 Le terme « spirituel » mérite ici quelques précisions. Comme le souligne Xavier Gravend-Tirole, « l'idée actuelle de la spiritualité s'avère très éloignée de son origine étymologique – qui reste […] primitivement chrétienne dans sa mouture latine […] ». Gravend-Tirole Xavier, « Quid le spirituel ? Généalogie et tour d'horizon euro-américain », in Le-Fustec Claude, Storey Françoise, Storey Jeff (dir.), *Théoriser le spirituel. Approches transdisciplinaires de la spiritualité dans les arts et les sciences*, EME Éditions, 2015, p. 17. Le déclin de la chrétienté en occident a en effet entraîné un « imbroglio sémantique du spirituel assez prodigieux ». Ibid., p. 27. La définition retenue ici de la spiritualité est celle relativement « ouverte » proposée par David Bisson : « La croyance dans des forces transcendantes, qu'elle que soit leur degré de manifestation, qui informe la réalité du monde et l'expérience de l'être ». Au titre de croyance, la spiritualité « ne peut pas être considérée comme une excroissance de la philosophie, et encore moins comme une simple composante culturelle [...] ». Bisson David, « La spiritualité au miroir de l'ultramodernité », *Amnis* [En ligne], 11, mis en ligne le 10 septembre 2012, consulté le 15 septembre 2016 : http://amnis.revues.org/1728 Celle-ci peut alors se dérouler au sein du champ religieux lui-même, dans un écart à l'institution, comme une « reconfiguration du croire sous le double signe de l'individualisation du

l'écologie sont au cœur du nouveau « paradigme ». La nouvelle ère sera spirituelle où ne sera pas écrit en substance Marilyn Fergusson : « l' « aventure spirituelle » […] est le fond de la Conspiration du Verseau […] »[5] . Elle souligne par ailleurs que l'un des traits caractéristiques de l'émergence de la nouvelle ère est « l'éveil de notre conscience écologique »[6] . Le New Age et l'écologie se conjuguent à une volonté de changement social. Une trentaine d'années plus tard, le New Age n'a pas disparu. Une partie de ses composantes rencontre désormais les aspirations « réformistes » d'une partie de ceux qui défendent l'idée d'un « développement durable ». Il ne s'agit plus dès lors de rejeter la consommation en tant que telle mais de plaider pour une « alter » consommation. La volonté d'un changement social est toujours présente, mais ce dernier semble avoir perdu sa dimension radicale.

Il ne s'agit pas ici de s'intéresser au mouvement New Age dans son ensemble mais seulement à son incarnation plus récente dans un « mouvement entrepreneurial » bien particulier qui mène un travail d'imbrication entre des valeurs New Age et écologiques et d'autres propres au champ économique[7]. Les valeurs New Age et écologiques entretiennent alors une relation spécifique : les premières englobent les secondes. Ce « mouvement entrepreneurial » qui souhaite réformer le capitalisme s'avère minoritaire et représente, à l'instar de l'Économie Sociale et Solidaire, « la forme dominée d'une économie dominante »[8] . Ce « mouvement entrepreneurial » s'inscrit dans un processus plus vaste, celui de la constitution d'une configuration sociale de la « green economy »[9] qui, dans une acceptation néo-libérale de l'économie, tente de fusionner l'écologie et l'économie. Le « mouvement entrepreneurial » étudié s'inscrit dans l'entreprise de moralisation du capitalisme menée par la « green economy », mais va cependant plus loin dans son travail d'intégration de la critique écologique. Si l'écologie et l'économie doivent s'imprégner réciproquement l'une de l'autre, c'est dans une vision éminemment spirituelle de notre rapport à la nature. À la différence de la vision

cheminement et de la subjectivisation de l'expérience ». (Ibid.) Mais elle peut également prendre place hors du champ religieux, comme dans le cas étudié ici du New Age. Il s'agit dans ce second cas de figure d' « un syncrétisme assumé qui tente de réinterpréter les traditions à l'aune de la modernité et/ou de mêler plusieurs sources (religieuses, philosophiques, psychologiques, etc.) dans une vision unitaire du monde ». (Ibid.)

5 Fergusson Marilyn, *La conspiration du Verseau : pour un nouveau paradigme*, Éditions Calmann-Lévy, 1981, p. 33.

6 Ibid., p. 265.

7 Selon Patrick Pharo, les valeurs peuvent être définies *a minima* comme étant « des idéaux ou principes régulateurs des meilleures fins humaines, susceptibles d'avoir la priorité sur toute autre considération ». Pharo Patrick, « Valeurs, sociologie », *Encyclopaedia Universalis* [En ligne], consulté le 8 mars 2017 : http://www.universalis.fr/encyclopedie/valeurs-sociologie/

8 Hély Matthieu, Moulévrier Pascale, *L'économie sociale et solidaire : de l'utopie aux pratiques*, La Dispute/Snédit, 2013, p. 13.

9 Il apparaît impossible de parler de « champ de l'écologie ». L'écologie, en tant que jeu social, présente en effet une faible autonomie et est « imbriquée » dans d'autres champs. Les expressions « indigènes » d' « écologie politique » ou d' « écologie de marché » renvoient ainsi à l'imbrication de l'écologie avec les logiques sociales propres aux champs politique et économique.

dominante et conservatrice du « développement durable », qui représente une totale adhésion aux principes du néo-libéralisme, il s'agit ici d'entretenir « une relation dialectique de différenciation/intégration »[10] vis-à-vis du capitalisme.

L'enjeu de cette recherche sur les logiques de sens d'une mise en pratique quotidienne de l'idéologie étudiée est d'articuler trois types de questionnement : croiser la sociologie de l'engagement à celle de l'écologie et à celle de l'étude des phénomènes religieux. Le recours à ces trois « boîtes à outils » vise à comprendre comment le New Age et l'écologie peuvent s'imbriquer ensemble pour devenir le moteur d'engagements « économiques » en faveur d'une réforme du capitalisme. Les études sur l'écologie en sciences sociales s'avèrent relativement récentes. En effet, force est de constater que « le champ a surtout été occupé par les sciences dites « dures » (écologie, ingénierie, etc.) »[11]. La sociologie ne fait pas exception à ce constat. Il faut reconnaître que « l'écologie s'intègre difficilement à cette discipline »[12]. C'est à la pénétration de ce nouveau domaine de recherche dans le champ universitaire qu'il conviendra tout d'abord de contribuer. L'étude des phénomènes religieux remonte aux origines de la sociologie. En revanche, le New Age, en tant qu'objet d'étude spécifique, demeure un objet problématique. Comme le souligne ainsi Martin Geoffroy, « il semble y avoir autant de définitions du Nouvel Age qu'il y a de chercheurs pour les formuler »[13]. En effet, « ce phénomène […] défie les concepts sociologiques existants et toute recherche sur le sujet soulève inévitablement un certain nombre de problèmes spécifiques »[14]. Articuler l'étude de l'écologie et du New age, c'est en outre s'inscrire dans une approche transdisciplinaire visant à croiser la nature et le sacré. Penser l'écologie et les phénomènes religieux ensemble, c'est souligner leur relation d'interdépendance. Selon Jame A. Beckford et Danièle Hervieu Léger, « au-delà de ce constat, il y avait l'intuition forte que l'étude des affinités électives qui se manifestent, aujourd'hui, entre la religion et l'écologie était susceptible d'éclairer quelques-uns des enjeux symboliques majeurs du combat actuel pour la défense de l'environnement »[15]. Enfin, cette recherche s'inscrit dans un emploi renouvelé de la sociologie de l'engagement. Les outils de cette dernière ont récemment été croisés avec ceux de la sociologie des élites, à l'instar des travaux de Marion Rabier

10 Hély Matthieu, Moulévrier Pascale, *L'économie sociale et solidaire : de l'utopie aux pratiques*, La Dispute/Snédit, 2013, p. 10.
11 Flipo Fabrice (dir.), *Penser l'écologie politique : Sciences sociales et interdisciplinarité*, Actes de colloque, Paris, 13-14 janvier 2014, p. 5.
12 Présentation du séminaire « Écologie et Religions », année 2014-2015, EHESS, consulté le 12 octobre 2016 : http://humanitesenvironnementales.fr/fr/actualite/ecologie-et-religions-2
13 Geoffroy Martin, « Pour une typologie du nouvel âge », *Cahiers de recherche sociologique*, Montréal : Département de sociologie – UQAM, 33, 1999, p. 12. Pagination de la version numérique disponible à : http://www.uqac.ca/Classiques_des_sciences_sociales/
14 Van Hove Hildegard, « L'émergence d'un « marché spirituel » », *Social Compass*, 46(2), 1999, p. 162.
15 Hervieu Léger Danièle, *Religion et écologie*, Éditions du Cerf, 1993, p. 7.

autour de l'engagement de dirigeantes économiques dans des associations dénonçant la sous-représentation des femmes aux postes les plus prestigieux au sein du champ économique[16]. D'autres travaux ont par ailleurs élargi le sens du militantisme à celui de l'adoption de modes de vie qualifiés de « militantisme du quotidien »[17]. Le militantisme n'est alors plus nécessairement saisi comme un temps délimité et séparé de la vie quotidienne. Dans cette recherche, la sociologie de l'engagement sera appliquée à certaines logiques sociales prenant place au sein même d'une configuration sociale à dominante entrepreneuriale. Certaines associations étudiées seront alors saisies en tant que forme de mobilisation. Cependant, « parler de « militantisme » et d' « engagement » des élites économiques ne va pas de soi »[18]. Ces termes renvoient en effet traditionnellement à l'idée d'une cause « désintéressée », d'un don de soi, ou d'un acte « gratuit » distinct de toutes gratifications individuelles, « des notions non spontanément associées à des femmes [ou hommes] imprégné[e]s de la doxa économique fondée sur l'action rationnelle instrumentale »[19]. De plus, le répertoire d'action observé ici se distingue nettement du répertoire « classique », comme celui par exemple du syndicalisme. À la grève, la négociation, la manifestation, la diffusion de tracts et l'assemblée générale, se substituent plutôt l'échange de cartes de visite, la publication d'ouvrages de « management » ou de « prospective », des rencontres dans des espaces relativement « clos », des discussions en mode « conférence », ou encore des échanges de type « intelligence collective ». L'ambition de cette thèse est donc d'articuler différentes « boîtes à outils » conceptuelles afin de comprendre en quoi une idéologie spécifique, celle du New Age, peut engager des individus à mettre en pratique l'imbrication entre des valeurs écologiques et d'autres propres au champ économique : Quelles sont les caractéristiques du « mouvement entrepreneurial » minoritaire dans lequel cette idéologie prend place ? Comment se situe-t-il au sein de la configuration sociale de la « green economy » ? Sur quelles logiques de sens repose la participation à ce mouvement et *in fine*, la mise en pratique de ces valeurs ? Autrement dit, participer à ce « jeu social », est-ce nécessairement « adhérer », en terme de croyances, au discours mis en avant ?

16 Rabier Marion, *Entrepreneuses de cause – Contribution à une sociologie des engagements des dirigeants économiques en France*, Thèse soutenue en décembre 2013, sous la direction de Michel Offerlé.

17 Pruvost Geneviève, « L'alternative écologique : vivre et travailler autrement », *Terrain*, 60, 2013.

18 Blanchard S. et al., « Une cause de riches ? L'accès des femmes au pouvoir économique », *Sociétés contemporaines*, 89, 2013, p. 104.

19 Ibid.

L'émergence des « Créatifs Culturels » : une réactualisation de la pensée New Age

Environ vingt ans après la publication de l'ouvrage de Marilyn Fergusson, les « Conspirateurs du Verseau » refont leur apparition sous une forme nouvelle : celle des « cultural creatives ». La référence explicite au New Age a entre-temps disparu. Le fond du discours n'a pourtant pas fondamentalement changé. Diverses études sociologiques, dont une première basée sur treize années de données, révèlent ce qui aurait échappé de manière aveuglante à l'ensemble de la sociologie contemporaine, à l'exception peut-être du « postmodernisme » : l'émergence d'un vaste sous-groupe culturel à dimension planétaire, qualifié de « cultural creatives » et composé, à hauteur de 33 à 37 %, de populations d'Amérique du Nord, d'Europe de l'ouest et du Japon[20] :

> « Imaginez qu'au milieu des États-Unis apparaisse soudainement un pays grand comme la France. Un pays qui aurait sa propre culture, riche et variée, ses propres modes de vie, valeurs et conceptions du monde – le tout résolument nouveau. Un pays qui aurait ses propres héros et sa propre vision de l'avenir. [...]
>
> Maintenant imaginez autre chose : il y a bien un nouveau pays, tout aussi grand et riche culturellement, mais personne ne le voit. Il prend forme d'une manière différente et presque invisible – apparition furtive dans l'écho d'un radar au cœur de la nuit. [...] Il se manifeste là où vous l'attendiez le moins : dans le salon de votre frère et dans le jardin de votre sœur, dans les associations de femmes et les manifestations pour protéger les forêts, dans les bureaux, les églises et les communautés on-line, les cafés et les librairies, sur les sentiers de randonnée et dans les bureaux des grandes entreprises. [...]
>
> Ces millions de personnes, créatives et optimistes, sont à la pointe et à l'origine de plusieurs types de changements culturels, modifiant en profondeur non seulement leur propre vie mais aussi la société en général. Nous décidons de les appeler les Créatifs Culturels car, d'innovation en innovation, ils sont en train de créer une nouvelle culture pour le 21ème siècle »[21].

L'expression est ensuite traduite en français par celle de « Créatifs Culturels » ou de « créateurs de

20 Ray Paul H, Anderson Sherry Ruth, *L'émergence des Créatifs Culturels*, Éditions Yves Michel, 2001. Ray H. Paul, « The Potential for a New, Emerging Culture in the U.S. : Report on the 2008 American Values Survey », 2008, consulté le 25 septembre 2010 : https://www.wisdomuniversity.org/CCsReport2008SurveyV3.pdf

21 Ray Paul H, Anderson Sherry Ruth, *L'émergence des Créatifs Culturels*, Éditions Yves Michel, 2001, p. 15-16.

culture » selon une meilleure traduction. Ces « cultural creatives » seraient essentiellement tournés vers l'écologie et une certaine forme de spiritualité[22]. Ils seraient littéralement en train de révolutionner les sociétés occidentales. Cependant, malgré ces chiffres impressionnants, ce sous-groupe culturel n'aurait pas conscience de son existence en tant que groupe social[23]. En effet, selon Jean-Pierre Worms, ancien membre du Centre de Sociologie des Organisations fondé par Michel Crozier, la concomitance des « Créatifs Culturels » sur ces six critères « n'implique nullement le repérage par notre étude d'une quelconque conscience qu'auraient les individus concernés de cette cohérence ni, « *a fortiori* », qu'elle soit vécue et pensée collectivement »[24]. En définitive, des millions d'individus seraient déjà en train de créer, à travers leurs modes de vie et leurs valeurs, une nouvelle culture tournée vers l'écologie et une plus grande spiritualité. À côté des « Créatifs Culturels » cohabitent d'autres courants socioculturels. L'enquête américaine affirme ainsi avoir identifié deux autres courants, à savoir les Traditionalistes, qui seraient marqués par un « conservatisme culturel complexe »[25] et les Modernes, dont « l'économie [...] domine leur manière de vivre et de voir le monde »[26]. Ces derniers s'inscriraient pleinement dans le monde existant et ne trouveraient rien à redire à la société de consommation ni à la libéralisation de l'économie. Les « Créatifs Culturels », quant à eux, seraient les héritiers de la contre-culture nord-américaine des années 60 et de nombreux mouvements caractéristiques de cette époque particulière : du mouvement pour les droits civiques, à celui anti-guerre du Vietnam, en passant par le mouvement féministe, ou encore par le mouvement environnementaliste. Les valeurs de cette époque contestatrice semble avoir marqué fortement la société nord-américaine dans son ensemble :

> « il ne faut pas croire que les Créatifs Culturels ont tous milité pour les mouvements sociaux d'il y a trente ans. [...] La réalité, c'est que la manière de voir le monde des américains, et quasiment toutes les valeurs, ont été affectées par ce que nous ont enseigné les nouveaux mouvements sociaux et les mouvements psycho-spirituels au cours des quarante dernières années »[27].

22 Les « cultural creatives » se caractériseraient simultanément par quatre critères: l'ouverture aux valeurs féminines (place des femmes dans la sphère publique, préoccupation de la question des violences faites aux femmes...), l'intégration de valeurs écologiques et de la question du « développement durable », l'implication sociétale (implication individuelle et solidaire dans la société...), ainsi que le « développement personnel » (incluant une dimension spirituelle). Ray Paul H, Anderson Sherry Ruth, *L'émergence des Créatifs Culturels*, Éditions Yves Michel, 2001. La définition des « cultural creatives » français comprend deux autres critères supplémentaires: l'être plutôt que le paraître et l'avoir (critère plus philosophique) et l'ouverture aux autres cultures (multiculturalisme). Association pour la Biodiversité Culturelle, *Les Créatifs Culturels en France,* Éditions Yves Michel, 2007.

23 Ibid., p. 12.

24 Ibid.

25 Ray Paul H, Anderson Sherry Ruth, *L'émergence des Créatifs Culturels*, Éditions Yves Michel, 2001, p. 52.

26 Ibid., p. 45.

27 Ibid., p. 158 et 162.

Estimés à moins de 3 % de la population nord-américaine dans les années 60, puis à un quart de cette population au début des années 2000, les « Créatifs Culturels » représentaient 35% de la population adulte nord-américaine, selon les résultats de l'enquête 2008 menée par l'inventeur de son expression, Paul H. Ray[28]. De plus, la vague contre-culturelle nord-américaine ne se serait pas limitée aux États-Unis et aurait ensuite touché l'Europe de l'ouest, pour se voir réadaptée selon l'histoire propre à chaque pays.

Le discours sur les « Créatifs Culturels » représente en réalité une traduction renouvelée de la pensée New Age. Il s'agit à nouveau, à l'instar des « Conspirateurs du Verseau » de se changer soi-même pour changer le monde. Ce serait en effet par leurs actions quotidiennes que les « Créatifs Culturels » vivraient leurs valeurs et leurs idéaux : « ils n'attendent, ni ne fomentent une hypothétique révolution, mais ils la font tous les jours dans leur conscience [...] »[29]. C'est en définitive de « conscience » spirituelle dont il s'agit. Comme le souligne Marie-Jeanne Ferreux, selon cette vision, « un changement global doit provenir de l'individu ». Invalidée par les expérimentations en psychologie sociale qui « montrent qu'en principe […] la majorité, la masse dominante influencent le comportement des individus qui tendent à s'aligner sur le groupe [...] »[30], cette posture idéologique est au cœur du New Age. Si le lien entre le changement de soi et celui du monde pose question[31], les rapports sociaux ne sont *in fine* jamais remis en question en tant que tels. La réalité sociale se métamorphose en une réalité « énergétique » où seul compte le niveau de « conscience » spirituelle des individus. Le changement intérieur passerait en définitive par une élévation de la conscience individuelle au sein même des rapports sociaux existants. Cette réécriture de la pensée New Age marque également une évolution de taille : le passage d'une vision contestatrice à un discours « réformiste », dont l'une des caractéristiques centrales est d'être consensuel[32]. Sans remettre aucunement en question les rapports de domination capitaliste, il serait

28 Ray H. Paul, *The Potential for a New, Emerging Culture in the U.S. : Report on the 2008 American Values Survey*, 2008, consulté le 25 septembre 2010 : https://www.wisdomuniversity.org/CCsReport2008SurveyV3.pdf

29 Association pour la Biodiversité Culturelle, *Les Créatifs Culturels en France,* Éditions Yves Michel, 2007, p. 30.

30 Ferreux Marie-Jeanne, « Le New-Age : Un « nouveau monde » cybersacré », *Socio-anthropologie*, 10, 2001, p. 3.

31 Le caractère quasi « automatique » de ce lien de causalité pose question. Comme le souligne Michel Lacroix, « on fait comme si la psychologie personnelle et la transformation psychologique de soi pouvaient magiquement impliquer, entraîner une transformation du monde ». Et celui-ci de plaider que « pour changer le monde il faut s'engager en politique […] ». Lacroix Michel, intervention lors d'un débat intitulé : « se changer soi pour changer le monde », *Université de la Terre*, 2 avril 2011. Retranscription personnelle. Vidéo consultée le 3 mars 2012 : https://www.youtube.com/watch?v=QxHuTrW6Aeg

32 Ce n'est ainsi pas la première fois que le « religieux » rencontre le développement du capitalisme. Max Weber avait déjà montré la relation féconde entre l'éthique protestante calviniste américaine et l'esprit du capitalisme moderne. Bien que le lien de causalité de l'éthique protestante sur le développement du capitalisme soit désormais controversé, il semble bien que la religion protestante ait accompagné l'essor du capitalisme, notamment en le légitimant.

possible d'aller de l'avant « tous ensemble ». C'est en définitive ce qu'écrit Bobby Loewenstein, l'un des défenseurs de l'émergence des « Créatifs Culturels » :

> « autant les révoltés de 68, qu'ils aient été gauchistes ou hippies, constituaient des minorités, des marges, en lutte contre le système, contre le pouvoir, contre les anciens et, en fait, contre la majorité de la population, autant les Créatifs culturels, qui représentent aujourd'hui entre un quart et un cinquième des citoyens occidentaux, ne se situent plus du tout « contre » les autres, mais au contraire « en avant » d'eux, comme des leaders d'opinion, des locomotives ! »[33]

La dimension aujourd'hui consensuelle du New Age rencontre désormais l'approche consensuelle du « développement durable », dont certaines des catégories de pensée sont celles d' « espèce humaine » et de « générations futures », jamais celles de « rapports sociaux ». En réalité, comme cela sera développé par la suite, le réformisme du New Age rejoint la conception minoritaire d'un « développement durable » critique, dominée par celle conservatrice en vigueur du « néo-libéralisme vert ».

La légitimation du mouvement par des enquêtes « sociologiques » internationales

L'émergence des « Créatifs Culturels » aurait été mise en évidence par une approche empirique que l'on pourrait qualifier d' « empirisme abstrait ». La mise en théorie de données issues du terrain se serait effectuée *a posteriori*, selon une approche proche de celle de l'ethnologie. Ces études peuvent se découper en deux périodes. En 2000 est publiée la première grande enquête sur le sujet sous le titre original : « The Cultural Creatives : How 50 Million People Are Changing the World »[34], enquête menée par Paul H. Ray et Sherry Ruth Anderson, et qui révèle pour la première fois au grand public l'existence de ce sous-groupe culturel. Selon les deux auteurs de l'enquête américaine, le concept de « cultural creatives » a été dégagé par une sorte de « cartographie » générale de la population nord-américaine. Ce livre publié en 2000 expose également la conjugaison de trois éléments préalables à cette enquête : à savoir, premièrement, que le sociologue Paul H. Ray, suite aux études menées au sein de son entreprise American LIVES[35] entre 1986 et 1994[36], « [décide]

33 Loewenstein Bobby, « Les hippies avaient-ils tout compris ? », *Nouvelles Clés*, 57, mars-avril-mai 2008, p. 52.
34 RAY Paul H, ANDERSON Sherry Ruth, *The Cultural Creatives: How 50 Million People Are Changing the World*, Harmony Books, 2000.
35 American LIVES, Inc. [site internet], consulté le 25 septembre 2010 : http://www.americanlives.com/index.html
36 Cette information est tirée des résultats du sondage nord-américain de 2008, disponibles sur le site internet de la

d'appeler cette nouvelle population les Créatifs Culturels [en 1994], parce qu'elle est composée d'individus qui, littéralement, sont en train de créer une nouvelle culture aux États-Unis »[37] ; ensuite, qu'en janvier 1995, il « [dirige] et [analyse] les résultats d'une enquête nationale sur les rôles des valeurs liées à la transformation de soi dans la société américaine, sponsorisée par l'Institut Fetzer et l'Institut des Sciences Noétiques »[38] ; (Cette enquête, intitulée « The Integral Cultural Survey : A study of values subcultures and use of alternative Health care in America »[39], donnera lieu au printemps 1996 à la publication d'un article écrit par Paul H. Ray, intitulé « The Rise of Integral Culture »[40], dans la Revue des Sciences Noétiques (Noetic Sciences Review) de l'Institut des Sciences Noétiques (Institute of Noetic Sciences)) ; et qu'enfin, en janvier 1999, « il [aide] à concevoir, diriger et analyser les résultats d'une étude sur le rôle des valeurs et préoccupations centrées sur la durabilité écologique dans la société américaine [« Sustainability Survey »], sponsorisée par l'Environnemental Protection Agency (EPA) et le Conseil Présidentiel pour le Développement Durable »[41]. Les deux instituts cités plus haut sponsorisent d'ailleurs l'enquête finale. Autrement dit, l'enquête américaine, publiée en 2000, se base sur deux types de données : des données qualitatives provenant des études menées par American Lives pour des entreprises privées ou des organismes à but non lucratif[42], et des données quantitatives issues de deux enquêtes nationales, l'une datant de janvier 1995, l'autre de janvier 1999[43]. Cette première grande enquête conclut que la population nord-américaine serait composée de 26% de « cultural creatives », soit 50 millions d'individus. Le 1er mars 2008, l'Institut de la Culture Émergente de la Sagesse, rattaché à l'Université de la Sagesse (« the Wisdom University »)[44] – et sous la direction du sociologue Paul H. Ray – lance un nouveau sondage national sur les « cultural creatives », portant sur un échantillon représentatif de 2000 personnes. Les résultats de cette nouvelle étude indiquent que les « cultural

« Wisdom University ». Ray H. Paul, *The Potential for a New, Emerging Culture in the U.S. : Report on the 2008 American Values Survey*, 2008, consulté le 25 septembre 2010 : https://www.wisdomuniversity.org/CCsReport2008SurveyV3.pdf

37 RAY Paul H, ANDERSON Sherry Ruth, *L'émergence des Créatifs Culturels*, Éditions Yves Michel, 2001, p. 10.

38 Ibid.

39 Ray H. Paul, « Excerpts from the The Integral Culture Survey : A Study of the Emergence of Transformational Values in America (From Chapters 1, 2, 5 and 6) », 1996, consulté le 25 septembre 2010 : http://wisdomuniversity.org/exsintegralculturesurvey.pdf

40 Ray Paul H., « The Rise of Integral Culture », *Noetic Sciences Review* », 37, printemps 1996, p. 4. Une copie est disponible à : http://www.noetic.org/publications/review/issue37/r37_Ray.html (document consulté le 30 septembre 2010).

41 Ibid.

42 Il convient de bien préciser que les données qualitatives issues des diverses études réalisées par American Lives, n'avaient pas pour objectif immédiat de saisir l'émergence des « cultural creatives ». Ainsi, les plus de 100 000 réponses à différents questionnaires, mises en avant par Paul H. Ray et collectées sur 13 années, proviennent d'études diverses menées pour de multiples commanditaires, aux demandes tout aussi diverses.

43 Les deux enquêtes nationales ont utilisé un questionnaire par mail (70 questions), avec 1036 répondants pour celle de janvier 1995 et 2181 répondants pour celle de janvier 1999. Cultural Creatives TM [site internet], consulté le 25 septembre 2010 : http://www.culturalcreatives.org/straightfacts.html

44 Wisdom University [site internet], consulté le 26 septembre 2010 : https://www.wisdomuniversity.org

creatives » composeraient désormais 34,9% de la population Nord américaine, soit environ 80 millions d'adultes, tandis que 10,1% des américains seraient par ailleurs en transition pour le devenir[45]. Les sponsors du sondage comprennent l'Université de la Sagesse ainsi que le State of the World Forum, un « forum » mondialiste « dédié à développer une civilisation mondiale plus soutenable »[46].

La seconde période des études sur les « cultural creatives » prend pour base l'enquête nord-américaine de 2000, dans une démarche visant à vérifier la pertinence de ce concept en Europe, ainsi qu'au Japon. L'année 2002 voit naître « une initiative à l'échelon européen, lancée par Ervin Laszlo et son Club de Budapest[47], avec la collaboration des auteurs américains »[48]. Deux réunions ont ainsi lieu, la première du 28 au 31 mai à Bagna di Lucca (Italie), et la seconde du 18 au 21 novembre à Francfort (Allemagne), réunissant « des représentants de plusieurs pays désireux de réaliser la même enquête : des Hongrois, des Italiens, des Allemands, auxquels [viennent] se joindre par la suite des Norvégiens, des Hollandais, et... des japonais ! »[49] Dans ce cadre, est « élaboré un questionnaire européen commun, avec les auteurs originaux, de façon à pouvoir ensuite mettre en commun les résultats et les comparer »[50]. Une fois la forme finale du questionnaire élaborée, en mars 2004, celui-ci est « traduit [...] dans chaque langue en adaptant certaines questions spécifiques (sur les partis politiques, par exemple) »[51]. Des études sont effectivement menées en France, Italie, Hongrie, au Pays-Bas, ainsi qu'au Japon. Il est possible d'en proposer une synthèse. En France, « l'antenne française du Club de Budapest [n'ayant] pas souhaité s'associer à ce travail, c'est l'Association pour la Biodiversité Culturelle (A.B.C.), créée en 1998, qui [sert] de support pour mener à bien ce travail [...] »[52] dont le co-fondateur est Yves Michel, éditeur également de l'enquête américaine en France et de l'enquête française dans laquelle il s'investit personnellement (éditions Yves Michel[53]). L'équipe comprend un sociologue et plusieurs acteurs du monde de l'entreprise, principalement des consultants. Le financement, quant à lui, vient de deux fondations, l'Archipel des Utopies[54] et la Fondation de France. Les résultats de cette étude, supervisée par Jean-Pierre Worms et menée sur un échantillon de 1115 personnes, sont publiés en 2007 sous le titre : « Les

45 Ray H. Paul, « The Potential for a New, Emerging Culture in the U.S. : Report on the 2008 American Values Survey », 2008, consulté le 25 septembre 2010 : https://www.wisdomuniversity.org/CCsReport2008SurveyV3.pdf
46 State of the World Forum, « About Us – Overview », consulté le 25 septembre 2010 : http://www.worldforum.org/overview.htm
47 Club de Budapest International [site internet], consulté le 25 septembre 2010 : http://www.clubofbudapest.org/
48 Association pour la Biodiversité Culturelle, *Les Créatifs Culturels en France,* Éditions Yves Michel, 2007, p. 40.
49 Ibid.
50 Ibid., p. 42.
51 Ibid.
52 Ibid.
53 Éditions Yves Michel [site internet], consulté le 26 septembre 2010 : http://www.yvesmichel.org
54 L'Archipel des Utopies [site internet], consulté le 16 octobre 2010 : http://www.archiutop.com/

Créatifs Culturels en France ». Les « cultural creatives » seraient 17% en France, voire 38% au sens de la définition de Paul H. Ray[55].

L'enquête italienne se déroule entre septembre 2005 et janvier 2006, sous l'impulsion du siège italien du Club de Budapest, il Villaggio Globale (en français : le village global). L'étude est réalisée sous la direction d'Enrico Cheli, docteur en sociologie et par ailleurs membre du Conseil d'Administration du Club de Budapest – Italie. Faute d'avoir un budget suffisant, l'étude menée par téléphone sur un échantillon de 1728 individus, s'appuie sur un questionnaire réduit de moitié par rapport au questionnaire commun initial[56]. Les résultats publiés en 2009 dans l'ouvrage : « I creativi culturali – Persone nuove e nuove idee per un mondo migliore » révèlent que 35% des italiens pourraient être considérés comme des « cultural creatives »[57]. Les résultats les plus impressionnants proviennent de l'étude hongroise, menée en deux phases, en 2004 ainsi qu'en 2008, sur un échantillon représentatif de 1000 individus et qui conclut que 41,38% des hongrois répondent aux caractéristiques des « cultural creatives ». L'étude est réalisée par deux collaborateurs de l'Institut de Psychologie du Département de pédagogie et de psychologie de l'Université ELTE de Budapest, avec la participation de l'Institut de sociologie MTA (le MTA désignant l'académie des sciences hongroises), et du Club de Budapest. Les financements viennent quant à eux du ministère hongrois de l'écologie et du Département de pédagogie et de psychologie de l'Université ELTE. L'Institut de sociologie MTA est représenté par Maria Sagi, la directrice du Club de Budapest – Hongrie et coordinatrice internationale des enquêtes sur les « cultural creatives », ainsi que par Istvan Vitanyi, membre du Club de Budapest International (« board of founders »)[58]. Plusieurs études sont également menées au Pays-Bas, en 2004, 2005 et 2006. Ces études sont réalisées par le cabinet de conseil et d'études de marché MarketResponse[59]. Les échantillons sont ici visiblement moins importants que dans les études effectuées dans les autres pays, avec par exemple seulement 500

55 En réalité, les « Créatifs Culturels » français seraient plutôt 38 %, au sens de la définition nord-américaine des « cultural creatives ». Selon cette dernière les « cultural creatives » étasuniens se décomposeraient en deux sous-groupes, les « spiritualistes » et les « écologistes », ces seconds étant peu préoccupés par l'aspect spirituel. À l'inverse, les « écologistes » français ont été dissociés de la définition française des « Cultural Creatives et nommés sous l'appellation d' « alter créatifs » (ils seraient 21%).

56 Le financement est venu du « Villaggio Globale di Bagni di Lucca » (Village Global de Bagni di Lucca), un « centre de médecine holistique pour le bien-être psychophysique » dont le responsable est Nitamo Federico Montecucco, le président du Club de Budapest – Italie. Le financement est également venu de la région de la Toscane (« progetto Porto Franco »), d'UNICOOP Firenze (une grande coopérative de consommateurs située à Florence), d'Energos (Toscane), et de Creativando (une agence de communication de Vicenza, renommée depuis DCM Associati).

57 Une présentation de l'enquête italienne, le questionnaire utilisé, ainsi que les résultats sont librement téléchargeables sur le site internet : http://www.creativiculturali.it/ (consulté le 16 octobre 2010).

58 De nombreuses informations concernant l'étude hongroise sont disponibles (en hongrois) sur le site internet du Club de Budapest – Hongrie, à l'adresse suivante : http://www.budapestklub.hu/oldal.php?oid=15 (consulté le 25 août 2013). D'autres proviennent d'un document de synthèse sur cette étude qui nous a été communiqué.

59 Market Response [site internet], consulté le 24 août 2013 : http://www.marketresponse.nl/

personnes dans l'étude de 2004. L'étude de 2006 affirme que les « cultural creatives » représenteraient 15% de la population néerlandaise (soit 1,88 millions de personnes) et que 14% des néerlandais seraient sur le point de le devenir (soit 1,76 millions de personnes)[60]. Il faut préciser qu'un argument de confidentialité est opposé à notre demande de résultats concernant l'étude japonaise.

Un discours non scientifique

Au-delà de la présentation synthétique des études sur les « cultural creatives », il s'avère essentiel de regarder sur quelle base scientifique reposent ces diverses enquêtes. Plusieurs documents importants sont rassemblés : la version française du questionnaire commun élaboré pour la seconde vague d'études sur les « cultural creatives », ainsi que le questionnaire du sondage national nord-américain de 2008 conçu par Paul H. Ray[61]. La légitimité des discours sur les « cultural creatives » se veut apparemment scientifique. L'hypothèse formulée ici est qu'elle repose en réalité sur le sens politique dont ces mêmes discours sont porteurs. Ces études constituent un obstacle immédiat à cette saisie et méritent ainsi que l'on s'y arrête. Le caractère apparemment « scientifique » de ces enquêtes masque les intérêts politiques dont elles sont porteuses. Alors que le rôle politique des sondages d'opinion est manifeste, la séparation entre commanditaires et chercheurs – pourtant propre aux sondages d'opinion – est ici quasi inexistante[62]. Ces études révèlent alors pleinement ce qu'elles sont : de simples instruments politiques visant à orienter l'opinion dans un sens conforme aux options politiques du Club de Budapest – International et à masquer la teneur idéologique de ce dernier. Le Club de Budapest – International fait en effet partie intégrante du « mouvement entrepreneurial » minoritaire au sein de la configuration sociale de la « green economy ». La version française du questionnaire commun à la seconde vague d'étude sur les « cultural creatives », servira ici d'appui à la démonstration et sera complétée, si besoin, par le questionnaire nord-américain de 2008. Il ne

60 Différents documents (en néerlandais) sont téléchargeables sur internet à propos de ces études, comme : Market Response, « Persbericht (communiqué) : 28 juin 2004 », consulté le 2 septembre 2013 : www.hansonexperience.com/blog/files/cultureel_creatieven.pdf People Planet Profit, « Cultural Creatives in Nederland », 9 octobre 2006, consulté le 2 septembre 2013 : http://www.peopleplanetprofit.be/beelden/CulturalCreatives2006.pdf

61 La version française du questionnaire commun de la seconde vague d'études nous a été communiquée par l'éditeur de l'enquête française, Yves Michel, en octobre 2008. Ce document de 23 pages est daté de décembre 2005 et estampillé « Version 2/12 ». À la demande d'Yves Michel, jugeant ce document « sensible », nous ne pouvons le joindre à cette analyse et en proposerons seulement des extraits. Le questionnaire du sondage nord-américain de 2008 nous a été communiqué par Paul H. Ray, accompagné d'une explication sur la méthodologie employée.

62 Antoine Rémond a ainsi montré à quel point les sondages d'opinion ont pu jouer un rôle politique important dans le façonnement d'une « opinion publique » favorable à la réforme des retraites de 2003. Rémond Antoine, « Le rôle politique des sondages. Retour sur la réforme des retraites de 2003 », *Actes de la recherche en sciences sociales*, 169, 2007, p. 48.

s'agira pas de discuter de la technique statistique utilisée (l'utilisation du coefficient rhô de Spearman, celle de l'alpha de Cronbach, la combinaison des items dans des échelles de mesure pour chaque concept de valeurs...), *a priori* fiable quand l'échantillon est correctement représentatif.

Ce premier questionnaire accorde une large place aux « valeurs » et interroge peu les pratiques des individus, à l'exception d'attitudes envers certaines activités culturelles (les sources d'information, la pratique d'activités, l'alimentation), envers les actes d'achats et envers le domaine de la santé. La prédominance des « valeurs » est nettement plus marquée dans le questionnaire nord-américain. L'interrogation sur les valeurs comporte un certain nombre de propositions, sur des thématiques variées, sur lesquelles le répondant est appelé à se positionner, notamment sur une échelle de Likert. Chaque thématique abordée rassemble plusieurs propositions souvent dispersées dans le questionnaire, qu'il convient de rassembler pour en saisir toutes les variations.

Le thème du « développement personnel » est ainsi présent, notamment dans la question 25 : « Des comportements positifs de ma personnalité, dans ma vie, pourraient contribuer à changer le monde », question sur laquelle le répondant est amené à se positionner sur une échelle de Likert, selon cinq modalités allant de « tout à fait d'accord » à « pas d'accord du tout ». Cette question marque la reconnaissance de l'influence de son propre changement individuel sur le changement du monde. La question est en revanche biaisée, non dans sa formulation, mais par l'absence de proposition contraire. En effet, nulle part ne figure dans le questionnaire une autre possibilité que l'on pourrait résumer de cette manière : « Des changements dans mon environnement social pourraient contribuer à des changements positifs de ma personnalité ». Or ces deux propositions correspondent pourtant bien à deux paradigmes radicalement opposés de l'idéologie du « développement personnel ». Le premier paradigme, qui envisage les problèmes sociaux en terme purement psychologique, a supplanté dans le milieu des années 80 un second paradigme, selon lequel la réalisation de soi était inextricablement liée à une remise en cause radicale des structures sociales[63]. Ce biais est renforcé par quatre autres questions, qui portent toutes sur ce rapport au monde particulier, qu'aucune proposition contraire ne vient contrebalancer (voir : Annexe 8). Si le répondant a bien la possibilité de ne pas adhérer dans ses réponses à ce paradigme, l'absence de propositions contraires rend quasi impossible « l'émergence » dans les résultats d'un groupe d'individus qui correspondrait au paradigme opposé[64]. Loin d'être fortuite, l'adhésion à ce paradigme

63 Lacroix Michel, *Le développement personnel*, Éditions Flammarion, 2000, p. 70-78.

64 Après nous avoir demandé d'identifier les trois problèmes politiques « les plus menaçants pour l'humanité (question 5.1), la question 5.2 s'intitulait : « En ce qui concerne les moyens dont dispose chaque citoyen pour diminuer ou résoudre ces problèmes, quels sont dans la liste suivante, les trois les plus importants pour vous ». L'emploi des termes « chaque citoyen » indique d'emblée qu'il s'agit d'aborder la résolution de ces problèmes politiques

correspond parfaitement à la posture idéologique du Club de Budapest – International, qui « se consacre à la proposition que c'est seulement en nous changeant nous-même que nous pouvons changer le monde »[65]. Le slogan phare du New Age se retrouve à nouveau ici.

Ce biais, qui fonctionne par l'absence de propositions contraires, se retrouve à nouveau nettement en ce qui concerne le thème de l'économie, où aucune alternative autre que celle d'un capitalisme régulé n'est proposée. La question 7 : « Le gouvernement devrait faire une loi pour limiter la spéculation boursière » sous-entend bien la remise en cause partielle du capitalisme financier, qu'il serait alors possible d'encadrer. Les questions 20 et 27, proposant de « payer des impôts supplémentaires [...] » et de « payer 10 centimes de plus par litre d'essence ou de gazole [...] » pour protéger l'environnement, reprennent l'idée des écotaxes, largement défendues par le Club de Budapest – International et ses alliés. La question 30 est encore plus révélatrice de ce biais : « Les entreprises devraient privilégier une croissance à long terme, plutôt que les profits à court terme ». Ici, l'emploi de l'expression « croissance à long terme » annihile la possibilité d'une remise en cause de l'idée même de « croissance », et aucune autre question ne viendra y remédier. La question 2 : « La recherche de profit immédiat des grandes entreprises multinationales est néfaste à notre pays », interdit, par l'association de l'adjectif « immédiat » au terme « profit », la possibilité d'une remise en cause du profit en tant que tel. Autrement dit, au-delà du capitalisme néo-libéral en vigueur, la seule alternative proposée est celle réformiste d'un capitalisme régulé par l'État (voir : Annexe 8). Cela apparaît également très nettement dans le questionnaire Nord américain de 2008.

L'utilisation de ce biais est également visible en ce qui concerne le thème de la science. La mise en parallèle de la question 16 : « Quand les ressources naturelles auront été totalement épuisées, la science et la technologie trouveront des solutions de remplacement » avec la question 29 : « le progrès scientifique, technique peut aider la croissance économique et nous pouvons aussi l'utiliser pour protéger l'environnement » permet à nouveau de l'illustrer. Dans la première proposition, à moins d'avoir une foi absolue dans la science, il apparaît difficile de pouvoir y répondre favorablement. Mais si dans ce cas, la science ne peut constituer une solution, c'est seulement par défaut, l'adjectif « totalement » insistant bien sur la disparition totale des ressources naturelles. La

mondiaux sous l'angle des comportements individuels. La grande majorité des propositions ne portent pas sur l'articulation de l'individuel au collectif, ni sur la remise en cause des structures sociales. Les contre-exemples proposent au mieux d' « apporter son soutien à des mouvements, des organisations qui cherchent à résoudre ces problèmes », ou à « prendre part à des campagnes et encourager les autres à le faire », ou encore à « voter et prendre part activement à la politique locale, peser sur les décisions prises au niveau local ». On notera l'emploi du terme « local ».

65 Club de Budapest – France, « À propos du Club », consulté le 16 septembre 2016 : http://www.clubdebudapest.org/index.php/a-propos-du-club.html

seconde proposition sur l'utilisation de la science associe étroitement la « croissance économique » au fait de « protéger l'environnement », par l'emploi de la conjonction de coordination « et ». Le questionnaire brille alors par l'absence de propositions contraires qui sépareraient le lien entre « croissance économique » et « protection de l'environnement » dans le rapport à la technique. L'impossibilité manifeste de pouvoir remettre en cause la croissance économique en tant que telle correspond visiblement à nouveau aux options politiques du Club de Budapest – International et du « mouvement entrepreneurial » dont il fait partie.

Il est possible, enfin, de donner un dernier exemple de l'utilisation de ce biais, marqué par l'absence de propositions contraires. La question 50 : « Il est important d'éviter les controverses et les disputes pour promouvoir plutôt des coopérations pacifiques avec les autres » correspond là encore à une proposition défendable en soi, mais qui mériterait que le répondant soit également amené à se positionner sur une proposition contraire, que l'on pourrait notamment formuler ainsi : « Il est important de reconnaître que les controverses et les conflits constituent le moteur du développement de nos sociétés et du débat démocratique ». Cette proposition serait là aussi discutable, mais offrirait néanmoins une idée contraire sur laquelle se positionner car une réponse négative à une proposition d'un questionnaire comme celui-ci ne peut aucunement permettre de définir un groupe quel qu'il soit, puisque ce sont justement les réponses positives à ces propositions qui sont effectivement visées.

Certaines questions traduisent également un parti pris évident de leurs auteurs, par l'emploi de certains termes au sens bien spécifique. Ainsi, la question 5 : « Je suis d'accord avec les gens qui considèrent la planète terre comme un seul grand organisme vivant » mérite analyse, surtout lorsqu'elle est renforcée par la question 28 : « Nous avons un devoir moral de protéger et de conserver toutes les espèces animales vivant sur la planète ». Ces deux questions semblent renvoyer à l'hypothèse Gaïa du biologiste James Lovelock qui envisage la terre comme une « gigantesque homéostasie où la biosphère assure sa survie en régulant en permanence l'environnement atmosphérique »[66], hypothèse poussée à l'extrême dans les théories du Club de Budapest – International, où Gaïa prend une véritable vie consciente et spirituelle. Le questionnaire américain fait lui aussi la part belle à cette hypothèse Gaïa avec des questions comme : « Living in harmony with the Earth », ou : « Redwood groves are sacred » (« Les forêts de séquoias sont sacrées ») ; (voir : Annexe 8).

66 Lacroix Michel, *L'idéologie du New Age*, Éditions Flammarion, 1996, p. 30.

De la même manière, le rapprochement de la question 4 : « Il n'y a pas assez de ressources de matières premières pour subvenir aux besoins de plus d'hommes sur la terre » et de la question 28 : « Je suis préoccupé par le fait que la surpopulation de la planète pourrait entraîner une grande catastrophe écologique » renvoie à la fameuse équation, chère à Malthus, d'un nécessaire équilibre entre production de biens et niveau de population. Comme il n'y a plus suffisamment de ressources pour assurer la survie de plus d'hommes sur notre planète – ce qui ne fait pas l'unanimité chez les scientifiques – il devient alors possible de parler de « surpopulation ». Parler de « surpopulation » n'est évidemment pas neutre, comme le serait davantage l'emploi de l'expression d' « augmentation de la population mondiale ». Cela témoigne des thèses malthusiennes du Club de Budapest – International et de ses alliés[67].

Certains biais sont encore plus évidents, comme dans la question 21 : « Notre culture, notre société a besoin de donner une place plus importante aux valeurs féminines, à la sensibilité ». La question apparaît biaisée du fait de l'accolement de la « sensibilité » aux « valeurs féminines », ce qui traduit à nouveau le parti pris des auteurs. Cette thèse des « valeurs féminines » apparaît plus que discutable et renvoie à nouveau aux thèses défendues par les promoteurs de ces enquêtes. Qu'en est-il vraiment de ce « besoin » ? Ces enquêtes brillent par l'absence d'interrogation sur la constitution historique de ce fameux « besoin » et sur la possibilité d'en user pour brouiller la lecture des conflits inhérents aux formations sociales capitalistes.

Le questionnaire nord-américain de 2008 apporte une thématique supplémentaire par rapport au questionnaire commun à la seconde vague d'études sur les « cultural creatives », celle d'une « planetary civilization ». Deux propositions sur lesquelles le répondant doit se positionner, sur une échelle de Likert, révèlent des biais importants dans la formulation des questions : « The next stage of humanity's development is a planetary civilization » (« Le stade suivant du développement de l'humanité est une civilisation planétaire ») et : « A true patriot will reject world government or a planetay civilization » (« Un vrai patriote rejettera un gouvernement mondial ou une civilisation planétaire »). Il est possible d'observer un manque évident de neutralité dans la formulation de ces questions, puisque tout opposant à l'idée d'un gouvernement mondial serait alors forcément un patriote, voir même un individu replié sur lui même. Une autre question associe d'ailleurs le terme patriote à l'idée de « défendre son pays des étrangers et des subversifs » (« to defend one's country from foreigners and from subversives »), alors que dans une énième question, le « citoyen de la

67 Le terme de « surpopulation » figure également dans les propositions de réponse à la question 5.1 : « Parmi la liste suivante, quels problèmes politiques vous paraissent les plus graves dans le monde ? ».

planète » (« citizen of the planet ») agit « pour le bien de toute l'humanité » (« caring for the good of all of humanity »). N'y a-t-il pourtant pas d'autres raisons – que celle d'un repli sur soi – qui puissent conduire au refus d'un gouvernement mondial ? On comprend alors mieux que Paul H. Ray mette en avant les résultats d'une autre question : « I see myself as a citizen of Planet Earth as well as an American » (« Je me vois comme un citoyen de la planète Terre autant que comme un américain »), résultats selon lesquels 86,1 % des « cultural creatives » adhéreraient à cette proposition (voir : Annexe 8). Cette idée d'une « civilisation planétaire » ou d'un « gouvernement mondial » correspond parfaitement aux idées favorables à la mondialisation économique prônées entre autre par le Club de Budapest – International et ses alliés.

Au-delà de ces biais quasi omniprésents, les deux questionnaires sur les « cultural creatives » présentent tous les défauts du sondage d'opinion. Partant du postulat que tout le monde peut avoir une opinion, les non-réponses sont ici visiblement éliminées, par l'utilisation de questions fermées. Certaines échelles de Likert proposent néanmoins une réponse comme : « Ni d'accord, ni pas d'accord », « not sure » (« pas sûr ») ou « none of these » (« aucune d'entre elles »), bien que cela ne soit pas systématique. La compréhension des questions et surtout des enjeux qui y sont attachés, par l'ensemble des répondants, laisse perplexe. Or la maîtrise de cette dernière est très inégalement répartie selon l'appartenance sociale des répondants. Il ne suffit pas d'annoncer un problème comme étant « politique » pour qu'il soit perçu comme tel. À la question 5.1 : « Parmi la liste suivante, quels problèmes politiques vous paraissent les plus graves dans le monde ? », les répondants sont ainsi amenés à choisir trois propositions dans une liste préétablie. Au-delà du constat de la non-exhaustivité de ce type de question fermée, la manière dont sont posés les problèmes ne précise rien sur la nature ou la définition de ces derniers. Le problème de « la faim dans le monde », arrivé en tête des réponses, est différemment apprécié selon qu'il s'agisse par exemple de l'OMC ou de l'ancien rapporteur spécial pour le droit à l'alimentation du Conseil des droits de l'homme de l'ONU, Jean Ziegler[68], et les termes du débat sont très inégalement maîtrisés en fonction de l'appartenance sociale des répondants. La première étape étant d'ailleurs de pouvoir se délimiter le problème comme étant politique, ce qui n'est en rien évident[69].

68 Pour le suisse Jean Ziegler, rapporteur spécial pour le droit à l'alimentation du Conseil des droits de l'homme de l'ONU de 2000 à 2008, « la cause de la faim, c'est une répartition aberrante des richesses, c'est la politique de libéralisation des échanges de l'OMC, la politique de dumping agricole de l'Union Européenne ». Contre Info.info, « Jean Ziegler : La cause de la faim, c'est une répartition aberrante des richesses », 25 avril 2007, consulté le 23 novembre 2011 : http://contreinfo.info/article.php3?id_article=871

69 Les propositions 19 et 26 soulèvent le même type d'interrogation, avec respectivement : « Le multiculturalisme est une valeur très importante » et « La France a besoin de plus d'immigrés ». L'ensemble des groupes sociaux perçoivent-il de la même manière l'idée de « multiculturalisme » et celle de l' « immigration » ? Ces questions sont-elles perçues comme étant politiques par l'ensemble des répondants, ou est ce que d'autres modalités peuvent dicter leur perception ?

L'imposition d'une « fiction » pour contrôler le présent

Outre l'ensemble de ces biais mis en évidence, marqués par l'absence de propositions contraires, ou l'absence de neutralité de certaines questions, les « cultural creatives » apparaissent comme un simple artefact, constitué par une addition purement statistique d'opinions individuelles saisies indépendamment de toute réalité sociale. Jean-Pierre Worms reconnaît d'ailleurs largement cette réalité : « la « cohérence » de leur positionnement sur ces six dimensions est elle-même une construction statistique. Elle n'implique nullement le repérage par notre étude d'une quelconque conscience qu'auraient les individus concernés de cette cohérence ni, à fortiori, qu'elle soit vécue et pensée collectivement »[70]. Si l'objectif premier des sondeurs d'opinion n'est peut-être pas de faire de la sociologie, c'est bien le cas ici de ces études qui semblent pourtant nier la nature de notre réalité sociale comme constitutive de groupes sociaux en rapports de force les uns envers les autres. À l'inverse de l'addition d'opinions virtuelles et atomisées, les opinions individuelles sont en réalité des opinions « constituées », c'est-à-dire mobilisées autour d'enjeux collectifs, de telle sorte « que choisir entre des opinions, c'est très évidemment choisir entre des groupes »[71].

L'entreprise révèle toute l'intention de ses tenants : la volonté de création d'un groupe social à partir de rien, ex-nihilo. L'ensemble des biais utilisés ici conduit à l'imposition de problématiques orientées vers la recherche de consensus, à la fois sur la définition des problèmes et sur les solutions attenantes, dont le seul objectif est ici manifeste : la légitimation d'un « mouvement entrepreneurial » réformiste bien particulier dont la position s'avère minoritaire au sein de la configuration sociale du capitalisme « vert ». Comment les résultats de ces diverses enquêtes peuvent-il en être autrement, tant la subordination de ces dernières à des intérêts politiques est marquée ? L'émergence d'un « groupe social » pensant qu' « un changement personnel peut contribuer au changement de notre société [...] »[72], « [favorable] aux principes du développement durable »[73], prônant une « place plus large au féminin dans la société [...] »[74] et ouvert à l'idée d'une gouvernance planétaire, est alors quasi assurée. Le caractère scientifique de ces études ne résiste pas à l'analyse des questionnaires utilisés et la vérité éclate alors au grand jour : en dehors du papier, les « cultural creatives » n'existent pas. À ce titre, les « Créatifs Culturels » peuvent être rapprochés

70 Association pour la Biodiversité Culturelle, *Les Créatifs Culturels en France*, Éditions Yves Michel, 2007, p. 12.
71 Bourdieu Pierre, « L'opinion publique n'existe pas », *Questions de sociologie*, Les Éditions de Minuit, 1981.
72 Association pour la Biodiversité Culturelle, *Les Créatifs Culturels en France*, Éditions Yves Michel, 2007, p. 79.
73 Ibid., p. 78.
74 Ibid., p. 79.

d'autres groupes sociaux nouveaux, censés émerger sous nos yeux, comme les « bourgeois-bohème » de David Brooks, appelés aussi « bobos », les « intellos précaires » d'Anne et Marine Rambach ou encore la « classe créative » de Richard Florida. Ces divers termes revendiquent tous l'émergence d'un groupe social nouveau dans le contexte d'apparition d'une économie de la connaissance et s'opposent parfois, « comme s'ils prétendaient recouvrir les mêmes zones de l'espace social »[75]. Ces propositions de groupes sociaux n'auraient rien de nouveau et selon Cyprien Tasset « s'inscrivent pleinement dans le champ de lutte pour la définition et l'action sur le futur, décrit par Richard Barbrook dans The Class of the New (2006) ». Ainsi, « pour Barbrook, le changement social dans les sociétés capitalistes a été accompagné, depuis deux siècles, par une production incessante de prophéties sociales, consistant en la désignation et la description du groupe censé préfigurer les évolutions à venir »[76]. Chaque prophétie sociale constitue ainsi un appel à l'action immédiate et anticipatrice : « les promoteurs de ces prophéties sociales ont toujours eu un agenda politique. […] leurs prophéties sur le futur étaient en premier lieu des prescriptions à l'attention du présent. Savoir ce qui va advenir revient à revendiquer de contrôler ce qui se passe »[77]. C'est bien de cela dont il est question lorsque les défenseurs des « Créatifs Culturels » invitent à «[paver] la route et [préparer] le chemin pour l'avènement d'une nouvelle société [...] »[78]. Ceux-ci affirment ainsi que l' « on peut dès maintenant se mettre à imaginer une culture qui ait suffisamment de sagesse pour réussir à trouver son chemin et effectuer cette traversée jusqu'au bout […] »[79]. Il s'agit clairement d'anticiper dès à présent un processus déjà en cours. Ce qui fait dire à Richard Barbrook que ces « social prophecy » « promeuvent leurs programmes idéologiques sous l'apparence d'analyses sociologiques »[80]. Le discours sur les Créatifs Culturels apparaît alors pour ce qu'il est : un discours idéologique qui revêt le masque de la science pour tenter d'en édulcorer la saveur idéologique.

Une « prophétie sociale » centrée sur l'*homo œconomicus*

Les études sur les « cultural creatives » semblent se situer à la croisée des discours sur les « socio-styles » apparus dans les années 70 dans certains milieux proches du marketing, de la

75 Tasset Cyprien, « Entre sciences sociales, journalisme et manifestes : La représentation de groupes sociaux réputés émergents dans la France des années 2000 », janvier 2012, consulté le 23 mars 2013 : http://w3.u-grenoble3.fr/les_enjeux/2011-supplement/Tasset/index.html
76 Ibid., p. 2.
77 Barbrook Richard, *The Class of the New, Skyscraper Digital Publishing*, 2006, p. 47. Traduction de Cyprien Tasset.
78 Ray H. Paul, *L'émergence des Créatifs Culturels*, Éditions Yves Michel, 2001, p. 510.
79 Ibid.
80 Barbrook Richard, *The Class of the New*, Skyscraper Digital Publishing, 2006, p. 47. Traduction de Cyprien Tasset.

communication et de la « sociologie des valeurs ». Le discours sur les « socio-styles », appelés aussi « styles de vie » – qui est essentiellement porté en France par le Centre de Communication Avancée (CCA) de Bertrand Cathelat et la Cofremca d'Alain de Vulpian[81] – présente de nombreux points communs avec celui sur les « cultural creatives »[82]. Outre les références à ces travaux sur les « socio-styles » que l'on peut trouver ici ou là, ces derniers, tout comme les « cultural creatives », présupposent « l'autonomie des styles de vie par rapport aux conditions d'existence »[83]. Le CCA le revendique même de manière quasi provocante : « Les classes sociales sont mortes, vive les styles de vie »[84]. En 2010, la France peut alors se résumer à trois courants : l' « État Providence », la « France Concurrence » et la « Renaissance »[85]. L'approche de la Cofremca, qui pour établir ses « courants socio-culturels » ou « milieux », prend en compte à la fois des critères socio-économiques (revenus, CSP...) et des « critères socioculturels » (comme les valeurs), ne laisse guère plus d'ambiguïtés : « Les mouvements de jeunesse, la famille, l'Église, les classes sociales, les syndicats et les partis politiques... tous sont affectés mais au profit d'un nouveau tissu en voie de constitution. C'est celui des réseaux, des halos et des mouvances, imbriqués, enchevêtrés, interdépendants. Les gens deviennent plus intégrés, vitaux et autonomes ; ils se connectent et se déconnectent à leur façon, sans s'engager définitivement »[86]. L'appartenance sociale des individus est niée. Cette lecture spécifique en terme de « styles de vie » individualise les rapports sociaux, réduisant le « social » à un psychologisme des « milieux sociaux ». Cette dernière expression, chère à la psychologie sociale, constitue une arme théorique contre le terme de « classe sociale », progressivement abandonné. Le « social » devient alors réduit à la présence d'autrui, refusant par là-même de se définir comme la présence de la société dans les individus. Il serait possible ici de rajouter : « les classes sociales sont mortes, vive les « cultural creatives » », tant ce thème est repris par ses défenseurs[87].

---

81 La Cofremca fondée par Alain de Vulpian au milieu des années 50 a changé de nom au cours des années 1990, pour prendre celui de Sociovision.

82 Un « socio-style » peut être défini comme suit : « Groupe d'individus rassemblés selon des critères homogènes de styles de vie (manière de vivre, manière de penser, attitudes, opinions, valeurs des comportements, aspirations...) ». Lehu Jean-Marc, *L'encyclopédie du marketing*, Éditions d'Organisation, 2004.

83 Mauger Gérard, « Mode de vie », *Encyclopaedia Universalis* [En ligne], consulté le 23 mars 2013 : http://www.universalis.fr/encyclopedie/mode-de-vie/

84 Cathelat Bernard, Mermet Gérard, *Vous et les Français*, Éditions Flammarion, 1985, p. 72.

85 Ce courant de la « Rennaissance », qui représenterait 25% des français, défend l'idée d'une « société gouvernée par un principe d'équité et des valeurs d'humanisme, pour une économie performante mais responsable, respectueuse de l'environnement et utilisant la science et les nouvelles technologies pour atteindre un nouvel équilibre ». Les « cultural creatives » ne sont pas très loin ! Centre de Communication Avancée [site internet], consulté le 19 mars 2012 : http://www.lecca.com/accueil.html

86 Dunod, « Interview de Alain de Vulpian : Comme nous avons changé ! La saga inédite de 50 ans de bouleversements socioculturels », 20 janvier 2004, consulté le 19 mars 2012 : http://www.dunod.com/interview/comme-nous-avons-change-la-saga-inedite-de-50-ans-de-bouleversements-socioculturels

87 Pour une approche critique des « socio-styles », voir : Herpin Nicolas, « Socio-style », *Revue française de sociologie*, 27-2, 1986, p. 265-272.

Le parcours de Paul H. Ray est à cet égard intéressant. Il est le président exécutif d'American LIVES de 1986 à 2000, une entreprise d'études de marché et institut de sondage, qu'il a co-fondé en 1986. Le « LIVES » d'American LIVES signifiant : « Lifestyles, Interests, Values, Expectations, Symbols » (« Styles de vie, Intérêts, Valeurs, Attentes, Symboles »). Les données qualitatives – plus de 100 000 réponses – utilisées pour l'enquête nord-américaine sur les « cultural creatives », publiée en 2000, proviennent des diverses activités de cette entreprise. En 2002, lors d'un colloque au Japon, Paul H. Ray participe au lancement d'un « socio-style », celui de LOHAS : « Lifestyles Of Health And Sustainability » (« Styles de vie pour la santé et la durabilité »)[88]. Les LOHAS caractérisent une part de marché focalisée sur la santé, l'environnement, le « développement personnel », le « développement durable » et la justice sociale. Cette part de marché est estimée en 2006 à 209 milliards de dollars aux États-Unis. Il faut noter que « les Créatifs Culturels sont la base du marché LOHAS »[89]. Paul H. Ray est également l'un des directeurs depuis 1999 de Gaiam Inc[90], le leader américain sur le marché du bien-être, qui disposerait d'environ 40% de parts de marché[91]. Le nom de cette entreprise, cotée en bourse, provient de la fusion des termes « Gaia » et « I am »[92]. Gaiam Inc vise avant tout le marché LOHAS – à travers les « cultural creatives » – et serait à l'origine de la création du « socio-style » LOHAS[93].

Les études sur les « cultural creatives » se rapprochent également de la « sociologie des valeurs » ou du moins, de certains de ses aspects. Trois traditions d'enquête ressortent de cette « sociologie des valeurs », avec les enquêtes « Eurobaromètres » lancées dès les années 70 et dépendantes de la bureaucratie européenne, les enquêtes « Valeurs » lancées dès les années 80[94], et les enquêtes dites ISSP (« International Social Survey Programme), ces deux dernières traditions étant constituées en fédérations de chercheurs. Ces trois courants réalisent régulièrement à différentes échelles – européennes ou internationales – des enquêtes longitudinales, visant à mesurer les « valeurs » des individus, ou à mesurer l'opinion publique, comme dans le cas des « Eurobaromètres »[95]. Les études

88 Kunita Kaoru, « LOHAS takes Japan », consulté le 4 janvier 2012 : http://www.lohas.com/lohas_japan
89 Lohas Online, « About », consulté le 4 janvier 2012 : http://www.lohas.com/about
90 Gaiam [site internet], consulté le 4 janvier 2012 : http://www.gaiam.com/
91 Cap Campus, « Lancement en France du yoga guerrier avec Trudie Styler », consulté le 4 janvier 2012 : http://www.capcampus.com/bien-etre-127/lancement-en-france-du-yoga-guerrier-avec-trudie-styler-a14411.htm
92 L'adhésion de l'entreprise Gaiam à l'hypothèse Gaïa du biologiste James Lovelock est manifeste : « A Gaiam, nous croyons que toutes les créatures vivantes de la Terre, l'air, les océans et la terre forment un système interconnecté qui peut être vu comme une seule entité ». Gaiam, Inc. [site internet], consulté le 4 janvier 2012 : http://corporate.gaiam.com/
93 Ibid.
94 Ces enquêtes « Valeurs » se découpent au niveau européen dans les « European Values Survey » (EVS) et au niveau mondial dans les « World Values Survey » (WVS).
95 Pour une présentation de cette « sociologie des valeurs », voir : Bréchon Pierrre, « Les grandes enquêtes internationales (eurobaromètres, valeurs ISSP) : apports et limites », *L'Année sociologique*, 52, 2002/3, p. 105-130.

sur les « cultural creatives » revendiquent elles aussi de mesurer les « valeurs » et Paul H. Ray déclare explicitement se situer notamment dans la lignée des travaux du politologue américain Ronald Inglehart, le directeur du « World Values Survey ». Ce dernier a développé la thèse de l'émergence de « valeurs postmatérialistes », thèse selon laquelle les besoins de base des individus étant satisfaits par l'enrichissement des sociétés occidentales, il devient alors possible de voir l'émergence de « valeurs » et de revendications moins quantitatives, davantage tournées vers l'autonomie des individus. Cette théorie de la « société post-industrielle », qui voit ses contours se dessiner aux États-Unis au cours des années 1950, se métamorphose dès les années 1970 en théorie de la « société de l'information ». Cette construction idéologique se poursuit dans les années 1960 – avec la prédiction théorique de la naissance à venir d'une « société globale »[96] – pour devenir un discours « performatif » dans les années 1970 – légitimant les politiques publiques – avant de rentrer « au cœur des doctrines sur la construction de l'hégémonie mondiale »[97] dès 1989 et l'arrivée d'internet en 1994. Ce type de discours repose largement, comme l'explique Armand Mattelart, sur la proclamation de fins, allant de la fin de l'idéologie, à la fin de la lutte des classes, en passant par celle du politique. Cette théorie de la « société de l'information » se voit réinterprétée sous un visage particulier durant les années 1990 à travers le concept de « cultural creatives ». Ce discours ne fait pas l'unanimité parmi les « sociologues des valeurs », bien que les « Eurobaromètres » reprennent la typologie de Ronald Inglehart. Les « socio-styles » et dans une certaine mesure la « sociologie des valeurs » adoptent un postulat individualiste – ce qui est le propre des sondages d'opinion publique – et une approche plus psychologique que sociologique.

Au-delà de toute querelle disciplinaire autour de la légitimité de tel ou tel mode de représentation du monde social, c'est bien la place de ces études vis-à-vis du monde économique qu'il convient d'interroger. Le sociologue ayant supervisé l'enquête italienne, Enrico Cheli, affirme ainsi : « surveiller les caractéristiques d'une société sans cesse en mutation – grâce à des sondages, des enquêtes, etc. – est la base d'une économie de marché orientée »[98]. Ces enquêtes représentent l'assujettissement du savoir scientifique aux catégories du monde économique, reprenant à leur compte la théorie de l'*homo œconomicus*, cet individu libre et rationnel, libéré de ses chaînes sociales. Le concept de « cultural creatives » apparaît immédiatement soluble dans l'économie de marché. Paul H. Ray est ainsi le partenaire fondateur d'Integral Partnerships LLC[99], « l'expert par

Pour un approfondissement, voir : Revue française de sociologie, « Sociologie des valeurs : théories et mesures appliquées au cas européen », Volume 47, 2006/4.

96 « Société globale » qui serait désormais possible grâce à la convergence entre téléphone, télévision et ordinateur.

97 Mattelart Armand, « Qui contrôle les concepts ? », *Manière de voir*, 109, février-mars 2010, p. 34.

98 Business Digest, « Pourquoi les Créatifs Culturels vont influencer l'entreprise », 134, octobre 2003, p. 26.

99 Integral Partnerships [site internet], consulté le 5 janvier 2012 : http://www.integralpartnerships.com/index.php

excellence sur les Créatifs Culturels dans le domaine des affaires »[100], une entreprise de conseil en management et de développement du leadership, qui vise à accompagner les entreprises dans leur transition vers les potentiels de la nouvelle culture émergente. Parmi les entreprises sensibilisées à l'émergence proclamée des « cultural creatives », on peut notamment citer : Chevron Oil, General Motors Corporation, Microsoft Corporation, Hewlett-Packard, ou encore Boeing. Le concept de « cultural creatives » offre aux entreprises un outil performatif, visant à concourir aux mutations de l'économie – que celles-ci soient managériales, ou qu'elles se situent au niveau de la production. Plus que cela, ce « kit idéologique » devient un outil politique au service du Club de Budapest – International et de ses alliés. Cet outil vise à légitimer les options politiques de ces derniers et par là même à tenter de transformer en leur faveur le rapport dominé dans lequel ceux-ci se trouvent au sein de la configuration sociale du capitalisme « vert ».

Un parcours médiatique mitigé et scientifique quasi absent

Malgré son caractère non-scientifique, la catégorie des « Créatifs Culturels » se diffuse auprès de certaines catégories sociales bien particulières, bien qu'elle ne semble pas toucher d'autres champs sociaux ni configurations sociales. Du point de vue de la réception de ce discours sur les « Créatifs Culturels », Cyprien Tasset, qui a étudié le « destin médiatique », de 2000 à 2010, des manifestes des quatre « prophéties sociales » déjà évoquées note que « les « créatifs culturels » mènent une carrière médiatique mitigée dans la quasi indifférence des chercheurs en SHS […] »[101]. Les réactions du champ universitaire face à ces études pourtant présentées comme « scientifiques » et « sociologiques » s'avèrent relativement « distantes ». Alors que la « prophétie sociale » des « bobos » fait l'objet de critiques virulentes de la part des chercheurs en sciences sociales, celle des « Créatifs Culturels » semble passer quasiment inaperçue. Cette notion fait seulement l'objet de validations de la part de rares chercheurs comme Jean-Pierre Worms, Monique Dagnaud, directrice de recherche au CNRS et Michel Maffesoli. Jean-Pierre Worms, qui a participé à l'étude française sur les Créatifs Culturels, écrit que « l'intérêt de ces recherches sur les créatifs culturels »[102] est notamment de « permettre à tous ceux qui, isolément, prennent leur part à ces transformations en profondeur de ce qui fera la société de demain […] de se sentir confortés dans leur capacité d'être, à

100 Integral Partnerships, « Our Services », consulté le 25 février 2012 : http://www.integralpartnerships.com/content/blogcategory/17/29/

101 Tasset Cyprien, « Entre sciences sociales, journalisme et manifestes : La représentation de groupes sociaux réputés émergents dans la France des années 2000 », janvier 2012, consulté le 23 mars 2013 : http://w3.u-grenoble3.fr/les_enjeux/2011-supplement/Tasset/index.html

102 Association pour la Biodiversité Culturelle, *Les Créatifs Culturels en France*, Éditions Yves Michel, 2007, p. 14.

leur échelle, agents de changement social [...] »[103]. Monique Dagnaud, docteur en sociologie, fait quant à elle référence aux « Créatifs Culturels » dans plusieurs écrits et affirme que « les Indignés entretiennent des complicités avec ces deux mouvances, celle des Justiciers du Net et celle des créatifs culturels »[104] ou encore que « le mouvement des créatifs culturels, qui promeut un autre modèle de croissance et des rapports d'échanges collaboratifs, fait du web son wonderland »[105]. Enfin, pour Michel Maffesoli les « Créatifs Culturels » « constituent un laboratoire de ce que j'appelle la postmodernité, avec des gens qui veulent faire de leur vie une œuvre d'art. Ce qui compte, c'est la qualité de l'existence : ne pas perdre sa vie à la gagner. Cette dimension créatrice et créative – au sens américain : créer une nouvelle culture de société – va se développer de plus en plus ». Mais en dehors de ces réceptions « enthousiastes » relativement isolées, la « prophétie sociale » des « Créatifs Culturels » brille par sa quasi absence du champ scientifique. Une des rares autres réactions est celle de Yann Moulier Boutang, professeur des universités en sciences économiques à l'université de technologie de Compiègne (UTC) qui, dans un texte plus politique que scientifique, note qu' « il s'agit de mobiliser non génériquement « le peuple », mais les « créatifs culturels » de Patrick Viveret […] »[106]. Selon Cyprien Tasset, « une explication à cette indifférence peut être cherchée du côté de la position très affaiblie des « socio-styles », dont relève techniquement la catégorie des « créatifs-culturels », dans le champ des sciences sociales […] »[107]. Il est possible de faire l'hypothèse que la catégorisation des « Créatifs Culturels » ne représente pas une « menace » suffisante envers le champ universitaire et sa composante des sciences sociales pour susciter une réaction défensive.

Au niveau du champ médiatique, il est assez significatif de voir que les « Créatifs Culturels » « apparaissent principalement dans la presse d'affaires »[108] en 2007 mais que « la notion ne s'installe pas pour autant de façon régulière dans la presse […] »[109], ce qui pourrait s'expliquer par « la froideur de la presse nationale »[110] où cette notion est soit absente, soit reprise de manière critique. Plus récemment, les seules références aux Créatifs Culturels sont le fait de la presse régionale[111]. Pour compléter l'analyse de Cyprien Tasset, quelques articles sont également consacrés aux

103 Ibid.
104 Dagnaud Monique, « Le temps du populisme culturel », *Slate.fr*, 24 novembre 2011, consulté le 2 septembre 2012 : http://www.slate.fr/story/46649/jeunesse-indignes-creatifs-justiciers-populisme-culturel
105 Dagnaud Monique, « Le web, ce laboratoire du capitalisme sympa », *Le Débat*, 160, 2010/3, p. 166.
106 Boutang Yann Moulier, « Préalables à tout programme économique crédible », *Multitudes*, 46, 2011/3, p. 65.
107 Tasset Cyprien, « Entre sciences sociales, journalisme et manifestes : La représentation de groupes sociaux réputés émergents dans la France des années 2000 », janvier 2012, consulté le 23 mars 2013 : http://w3.u-grenoble3.fr/les_enjeux/2011-supplement/Tasset/index.html
108 Ibid., p. 11.
109 Ibid., p. 14.
110 Ibid.
111 Ibid.

« Créatifs Culturels » dans certains magazines de « développement personnel », comme Psychologies, Nouvelles Clés, Générations Tao[112], ou dans certains journaux « écologiques » comme « L'âge de faire ». Ce parcours médiatique contraste avec celui des « prophéties sociales » des « intellos précaires » ou des « bobos » nettement plus représentées dans les médias. Au-delà de la presse généraliste française, les « Créatifs Culturels » connaissent leur moment de gloire médiatique lors de l'émission télévisée « Ce soir ou jamais » de la chaîne publique France 3 datée du mercredi 26 janvier 2011. Lors de cette émission de seconde partie de soirée, le journaliste Frédéric Taddeï reçoit en direct le directeur de recherche émérite au CNRS, Edgar Morin, Nicolas Hulot, ancien animateur de télévision et président de la fondation Nicolas Hulot pour la nature et l'homme, ainsi que Patrick Viveret, qui est dans les années 70, au côté d'intellectuels tels que Pierre Rosanvallon, l'un des théoriciens de la « deuxième gauche »[113]. Patrick Viveret devient par ailleurs l'un des promoteurs de l'évaluation des politiques publiques, à travers notamment la réalisation d'un rapport commandé par Michel Rocard en 1988, alors premier ministre[114]. En 2001, il participe au premier Forum social mondial à Porto Alegre et est rédacteur en 2002 d'une mission sur les « Nouveaux facteurs de richesse »[115], à la demande de Guy Hascoët, secrétaire d'État à l'économie solidaire. Pendant un petit peu plus de quatre minutes, lors de l'émission télévisée « Ce soir ou jamais », Patrick Viveret évoque ainsi l'émergence des « Créatifs Culturels ». Ni Edgar Morin, ni Nicolas Hulot ne réagissent à ses propos.

La carrière radiophonique des Créatifs Culturels est tout aussi mitigée. La tenue d'une émission sur les « Créatifs Culturels » le jeudi 7 juin 2007 sur France Culture (émission « Terre à Terre ») constitue en France le passage radio le plus significatif. Ce jour là, l'émission animée par la journaliste Ruth Stégassy reçoit l'éditeur des enquêtes américaine et française Yves Michel, Florence Morgen, qui a participé à l'étude française et qui était alors directrice de la communication chez Prévadiès – une mutuelle interprofessionnelle – ainsi que Patrick Viveret. Plus récemment encore, mais en Belgique cette fois-ci, les « Créatifs Culturels » font l'objet d'une édition de l'émission « Tout autre Chose » de la radio La première (RTBF) intitulée « les créateurs d'une nouvelle culture ». Lors de cette émission du 21 mai 2012, la journaliste Véronique Thyberghien

112 Le magazine Génération Tao consacre ainsi intégralement son numéro 66 de septembre 2012 aux « Créatifs Culturels » sous le titre : « Êtes-vous un Créatif Culturel ? ».

113 Représentée politiquement par Michel Rocard, cette dernière fut selon Philippe Corcuff marquée par la « réhabilitation du marché comme valeur cardinale de la gauche », ce qui contribua « à la désarmer au moment de la révolution néolibérale des années 1980 ». Corcuff Philippe, « En finir avec le rocardisme… et le mitterrandisme : pour une nouvelle gauche », consulté le 22 février 2017 : https://blogs.mediapart.fr/philippe-corcuff/blog/060716/en-finir-avec-le-rocardisme-et-le-mitterrandisme-pour-une-nouvelle-gauche

114 Viveret Patrick, *L'évaluation des politiques et des actions publiques : Rapport au Premier ministre*, La documentation française, juin 1989.

115 Viveret Patrick, *Reconsidérer la richesse*, janvier 2002.

reçoit pendant 45 minutes trois membres de l'association des Créatifs Culturels en Belgique.

Les adeptes de la « prophétie sociale » au sein de la configuration sociale associative...

Pourtant, malgré l'absence de scientificité de cette notion, malgré un parcours médiatique mitigé et une quasi indifférence des chercheurs en sciences humaines et sociales, la « prophétie sociale » des « Créatifs Culturels » mène une carrière relativement « discrète » hors du champ universitaire. Certaines catégories sociales bien particulières s'accaparent ce discours idéologique et s'en font le relais. Les groupes sociaux « réceptifs » à ce discours se situent principalement dans la configuration sociale des associations[116], le champ économique, ainsi que le champ politique. Ce discours se retrouve parfois chez certains groupes sociaux « militants ». Le caractère « consensuel » du discours sur les « Créatifs Culturels » permet à des groupes radicalement opposés à la vision réformiste du « mouvement entrepreneurial » qui le porte, d'y être relativement « réceptifs ». Partageant avec la critique radicale, la rhétorique du changement social, il est possible d'observer sa présence lors du grand rassemblement estival de Notre-Dame-des-Landes 2014 qui se tient les 5 et 6 juillet 2014. Des milliers d'opposants et des organisations anti-capitalistes et réformistes[117] sont rassemblés derrière le mot d'ordre : « L'abandon, c'est maintenant ! » Des débats et conférences ont lieu tout le week-end. Le dimanche 6 juillet, Geneviève Lebouteux, conseillère régionale EELV, anime une conférence/atelier de deux heures sur la thématique : « Surgissement d'un nouveau monde », en référence au titre de l'ouvrage du même nom de Marc Luyckx Ghisi[118]. Ce dernier s'inscrit pleinement dans une vision réformiste du « développement durable »[119]. Devant des dizaines de personnes, celle-ci évoque longuement l'émergence des « Créatifs Culturels ». Lors des échanges suivant sa présentation, personne ne remet en doute l'existence même de ce concept, ni les théories présentées. Dans le diaporama qui accompagne son exposé, on peut notamment y lire que

116 De la même manière que Lilian Mathieu s'engage « en défaveur d'une appréhension des mobilisations contestataires en terme de « champ » » du fait que l'espace des mouvements sociaux demeure « à bien des égards soumis à l'emprise du champs politique », il paraît préférable de parler de configuration sociale des associations. Mathieu Lilian, « L'espace des mouvements sociaux », *Politix*, 77, 2007/1, p. 144.

117 Les organisations anti-capitalistes comprenaient notamment le journal « La Décroissance », le Nouveau Parti Anticapitaliste ou encore le Mouvement des Objecteurs de Croissance (MOC). Europe-Écologie Les Verts, ATTAC et Greenpeace faisaient partie des organisations plus ou moins réformistes présentes lors du rassemblement.

118 Conférence/atelier qu'elle a déjà eu l'occasion de réaliser à trois reprises lors de précédents rassemblements. Lebouteux Geneviève, « Atelier : Surgissement d'un monde nouveau à Notre-Dame-des-Landes », 25 août 2013, consulté le 6 septembre 2016 : http://genevieve-lebouteux.com/atelier-surgissement-dun-monde-nouveau-a-notre-dame-des-landes/

119 Marc Luyckx Ghisi écrit ainsi : « Je suis donc totalement en syntonie avec Élisabeth Laville, auteur de L'Entreprise verte, quand elle conclut : « En amorçant une démarche de développement durable, l'entreprise prend des engagements sociaux et environnementaux qui dépassent largement la vision traditionnelle de sa fonction économique. […] » ». Luyckx Ghisi Marc, *Surgissement d'un nouveau monde*, L'Harmattan, 2012, p. 207-208.

nous vivons actuellement un « changement de civilisation », c'est-à-dire l' « émergence d'une société post-industrielle, post-patriarcale, post-capitaliste ». Selon elle, cela s'accompagne d'un changement de « paradigme » : « la valeur dominante est la survie de l'humanité […] ». Cet accent mis sur la « survie de l'humanité » est également celui du « développement durable » qui pose comme problème « une question d'ordre biologique, celle de la survie de l'espèce humaine »[120]. Les rapports sociaux inégalitaires propres au capitalisme sont absents de sa présentation. Dans ce contexte, émergent les « Créatifs Culturels » autour de « valeurs fortes » dont un « engagement écologique », sans que celui-ci ne soit clairement défini. La ZAD de Notre-Dame-des-Landes s'apparente selon elle à un « laboratoire », ses habitants inventant « de nouvelles façons de vivre ».

La référence aux « Créatifs Culturels » se retrouve également explicitement dans l'ouvrage d'Emmanuel Daniel intitulé « Le tour de France des alternatives »[121]. Son auteur y relate son tour de France de groupes sociaux qui inventent « de nouveaux rapports aux autres, à la politique, à l'économie, à la propriété et à la nature […] »[122], ces initiatives se situant en contre-pied du « cancer capitaliste »[123]. Emmanuel Daniel met en perspective les « petits bouts d'utopie »[124] qu'il a observés avec l'émergence des « Créatifs Culturels ». Comme il l'écrit, « la prochaine révolution a déjà commencé »[125]. Les individus rencontrés feraient ainsi partie de « la frange la plus active d'un groupe social qui émerge […] les « créatifs culturels »[126]. En France, l'association Colibris, fondée par Pierre Rabhi, qui se donne pour mission d' « inspirer, relier, soutenir, ceux qui souhaitent participer à une transformation écologique et humaine de la société »[127], emploie une rhétorique qui, si elle ne fait pas explicitement référence aux « Créatifs Culturels », ressemble étrangement à cette « prophétie sociale ». Pierre Rabhi , un ancien ouvrier agricole puis éleveur de chèvres en Ardèche devient par la suite chargé de formation en agroécologie puis éleveur avant d'incarner la personnification de l'association Colibris. Ainsi, selon le mouvement Colibris, « depuis quelques années, une lame de fond traverse la société sans qu'elle en soit elle-même consciente. Des milliers de personnes, aux quatre coins du monde, se mettent à penser, à agir, à créer, à échanger, bref, à vivre différemment »[128]. Ces « colibris », comme les appelle l'association, « sont partout, disséminés

120 Felli Romain, *Les deux âmes de l'écologie : Une critique du développement durable*, L'Harmattan, 2008, p. 34.
121 Daniel Emmanuel, *Le tour de France des alternatives*, Seuil, 2014.
122 Ibid., p. 10.
123 Ibid., p. 11.
124 Ibid., p. 105.
125 Ibid., p. 9.
126 Ibid., p. 115.
127 Association colibris, « Notre mission », consulté le 28/03/2012 : http://www.colibris-lemouvement.org/colibris/notre-mission
128 Association colibris, « Être un colibri, qu'est ce que c'est ? », consulté le 28 mars 2012 : http://www.colibris-lemouvement.org/agir/etre-un-colibri

dans une société qu'ils ne sentent plus à même de porter l'humanité au XXI^{ème} siècle. Ils sont si nombreux qu'ils pourraient sans doute peser sur la transformation du monde, s'ils prenaient conscience de leur nombre et de leur pouvoir »[129]. Il s'agit quasiment mots pour mots des termes employés par Paul H. Ray pour décrire l'émergence des « Créatifs Culturels ». Par ailleurs, en mai 2008, l'association C'Mai organise dans les Cévennes une rencontre intitulée « Le printemps des Créatifs Culturels » qui rassemble, selon ses organisateurs, environ 150 individus. La « créatrice, conceptrice et coordinatrice » de la rencontre est Cédricia Maugars, qui a participé à l'étude française sur les « Créatifs Culturels » et qui préside cette association. Des cafés « Créatifs Culturels » sont également organisés dans diverses villes de France, dont Paris et Montpellier.

… et des champs économiques et politiques

Au sein du champ économique, la catégorie des « Créatifs Culturels » effectue tout d'abord son opération de séduction en direction du marketing et « semble profilée pour permettre au marketing de se représenter certaines critiques virulentes à l'encontre du « monde de l'entreprise » sous la forme relativement maîtrisable d'un profil de consommateur »[130]. Selon l'OCDE, le marketing désigne l' « ensemble de toutes les activités commerciales qui, en partant de la connaissance des besoins et des désirs des consommateurs et de l'utilisateur, tend à diriger les produits nouveaux vers leur marché ». C'est d'ailleurs bien à un « espace de production d'études destinées au « monde » de l'entreprise »[131] qui « possède des propriétés comparables à celles du champ scientifique »[132] que peuvent être rattachées les études sur les « socio-styles » dont s'inspirent les « Créatifs Culturels ». Dans l'analyse des études prétendument « scientifiques » sur les « Créatifs Culturels », les multiples liens qui existent entre Paul H. Ray et le marketing ont été soulignés. Il faut retenir que la première étude sur les « Créatifs Culturels », nord-américaine, a été réalisée à partir des données de l'entreprise d'études de marché co-fondée par ce dernier. De la même manière, il est assez révélateur que les études sur les « Créatifs Culturels » aient été effectuées au Pays-Bas par le cabinet de conseil et d'études de marché MarketResponse. Les parcours de Paul H. Ray et de Sherry Ruth Anderson sont à cet égard significatifs. Ayant obtenu tous les deux un Doctorat, lui en sociologie,

129 Ibid.

130 Tasset Cyprien, « Entre sciences sociales, journalisme et manifestes : La représentation de groupes sociaux réputés émergents dans la France des années 2000 », janvier 2012, consulté le 23 mars 2013 : http://w3.u-grenoble3.fr/les_enjeux/2011-supplement/Tasset/index.html

131 Georgakakis Didier, « Une science en décalage ? Genèses et usages des « socio-styles » du Centre de communication avancée (1972-1990) », *Genèses*, 29, 1997, p. 57.

132 Ibid.

elle en psychologie, leurs carrières respectives se déroulent tout d'abord au sein du champ universitaire. Paul H. Ray est ainsi professeur agrégé d'urbanisme à l'Université du Michigan de 1973 à 1981 et professeur associé à l'Institute for Social Research de la même université. Quant à Sherry Ruth Anderson, elle préside le département de recherche en psychologie du Clarke Institute of Psychiatry de Toronto[133], de 1975 à 1982, lequel est reconnu comme un hôpital public et est rattaché à l'hôpital de Toronto. Durant cette période, elle est également professeur agrégée de psychiatrie à la faculté de médecine de l'université de Toronto et consultante scientifique pour des organismes gouvernementaux canadiens et nord-américains[134]. Son activité scientifique comprend une vingtaine de publications, parmi lesquelles un ouvrage[135]. Cependant, dans le courant des années 80, leurs parcours respectifs sortent du champ universitaire. Sherry Ruth Anderson étudie le bouddhisme zen de 1977 à 1984 avant de devenir enseignante de cette pratique au Ontario Zen Center de Toronto[136], aux États-Unis ainsi qu'en Europe. Dans les années 90, elle étudie une approche spirituelle, « l'approche Diamant » de A. H. Almaas, avant de l'enseigner aux États-Unis et en Europe dès les années 2000. Elle n'a depuis jamais quitté l'espace du « développement personnel »[137]. Paul H. Ray, après un bref passage dans un organisme gouvernemental canadien[138], s'inscrit dans le champ économique dès 1986, en fondant, comme cela a déjà été souligné, une entreprise d'études de marché. Lorsqu'ils publient tous les deux la première étude américaine sur les « Créatifs Culturels », cela fait déjà presque vingt ans qu'ils ont quitté le champ universitaire.

S'il apparaît très clairement que l'enjeu autour de la mise en avant des « Créatifs Culturels » se situe hors du champ universitaire, celui-ci est loin de ne se limiter qu'au niveau du marketing. Selon Pierre Bourdieu, le marketing peut se rapporter au capital commercial qui n'est qu'un des capitaux que peut posséder tout agent économique, à côté d'autres capitaux comme le capital financier, le capital culturel, le capital technologique, le capital juridique, le capital organisationnel, et enfin le capital symbolique[139]. Or il serait extrêmement réducteur de limiter le discours sur les « Créatifs

133 Le Clarke Institute of Psychiatry de Toronto est devenu en 1998 le Centre for Addiction and Mental Health (CAMH), après une fusion avec d'autres cliniques.

134 Elle a ainsi été consultante scientifique pour le « Medical Research Council of Canada » – devenu depuis le « Canadian Institutes of Health Research (CIHR) – et pour deux branches du « National Institute of Mental Health » des États-Unis (NIMH), qui est l'un des 27 instituts et centres du National Institutes of Health (NIH).

135 Rochester Sherry, Martin J. R., *Crazy talk : a study of the discourse of schizophrenic speakers*, Plenum Press, 1979. Précisons que l'ouvrage a été publié sous son premier nom.

136 Le Ontario Zen Center de Toronto est rattaché à l'école internationale de bouddhisme zen Kwan Um et dispense les enseignements du maître zen Seung Sahn.

137 Elle a plus récemment co-fondé la « Feminine Wisdom School » qui vise à « aider les femmes à accéder à leur sagesse innée ». Feminine Wisdom School [site internet], consulté le 17 mai 2014 : http://femininewisdomschool.com/

138 Paul H. Ray a ainsi été responsable des recherches du « Department on Energy, Mines and Ressources of the Government of Canada ».

139 Bourdieu Pierre, « Le champ économique », *Actes de la recherche en sciences sociales*, Volume 119, 1997, p. 52.

Culturels » à cette tentative de maîtrise du capital commercial. La « prophétie sociale » des « Créatifs Culturels » effectue également son opération de séduction dans la configuration sociale de la « prospective ». La « prospective » peut être définie comme « un processus participatif d'élaboration de futuribles [futurs possibles] à moyen ou à long terme, ayant pour but d'éclairer les décisions du présent et de mobiliser les moyens nécessaires à l'engagement d'actions communes »[140]. Cet espace de production de savoirs, qui se réclame de la science, peut certes intéresser le marketing mais s'applique plus largement à d'autres dimensions du champ économique, bien en amont du marketing, et même au champ politique[141]. À la croisée du champ politique et du champ économique, la « prospective » vise à anticiper l'avenir pour aider présentement à la décision, que celle-ci soit d'ordre économique ou d'ordre politique. En ce sens, la prospective rejoint la définition de la « prophétie sociale » que donne Richard Barbrook. L'espace de la propective s'intéresse très tôt aux « Créatifs Culturels ». Ainsi en 1997, à l'initiative de Marc Luyckx Ghisi, la « Cellule Prospective » de la Commission européenne invite Paul H. Ray et commande par la suite une étude à l'Office statistique de la Commission européenne, « Eurostat », dans les quinze pays alors membres de l'Union européenne. Selon Marc Luyckx Ghisi, la réalisation de l'étude est source de tensions au sein d'Eurostat et « la Cellule [confie] le dépouillement de l'enquête à un consultant extérieur pour ne froisser aucune sensibilité »[142]. Il n'en demeure pas moins que « ses résultats [sont] présentés au « State of the World Forum »[143] à San Francisco, par la « Cellule de Prospective » » en novembre 1997. Le « State of the World Forum », qui est de 1995 à mars 2012 un forum international « dédié à développer une civilisation mondiale plus soutenable »[144] et qui ne se trouve jamais loin des études sur les « Créatifs Culturels », joue un rôle éminemment politique durant toute la durée de son fonctionnement. Le State of the World Forum est ainsi la vitrine incontestable d'un « développement durable » réformiste dont l'idéologie est au cœur du concept de « Créatifs Culturels ». Le Club de Budapest – International, dont la visée politique est manifeste, est l'une des organisations centrale de ce « mouvement entrepreneurial ». L'actuelle présidente de l'antenne française du Club de Budapest – International, Carine Dartiguepeyrou, qui se définit elle-même comme « prospectiviste », fait référence à la nouvelle « prophétie sociale » dans ses travaux. Le Club de Budapest – France peut compter sur le soutien de la collection « Prospective » des éditions

140 Commission Européenne, *Guide pratique de prospective territoriale en France*, 2002, p. 8.

141 Nous nous en tiendrons momentanément là pour le positionnement de la « prospective » vis-à-vis du champ économique et du champ politique, même si ce positionnement nécessitera d'être précisé. De plus, il n'existe pas un seul type de prospective, mais plusieurs, comme par exemple la prospective sociale, la prospective culturelle ou encore la prospective démographique.

142 Luyckx Ghisi Marc, *La Société de la Connaissanc*e, Éditions Romaines, 2008, p. 139.

143 Ibid.

144 State of the World Forum, « About Us – Board of Directors », consulté le 25 septembre 2010 : http://www.worldforum.org/board.htm

l'Harmattan, ce qui lui permet de publier trois ouvrages collectifs dans cette collection, ouvrages dans lesquels la notion de « Créatifs Culturels » est mobilisée.

Enfin, il est significatif d'évoquer l'entreprise française « Nature et Découvertes », chaîne de magasins fondée en 1990, dont le slogan est « Offrir le meilleur des mondes pour un monde meilleur ». L'entreprise met clairement en avant les valeurs d'écologie et de « développement personnel » ou encore de bien-être. Elle affirme ainsi « vendre des produits sains », « authentiques », permettant la « découverte de soi » et celle « du monde ». Ses magasins se veulent « des oasis de nature au cœur des villes ». Enfin, « Nature et Découverte » revendique ouvertement un « engagement écologique »[145]. En 2003, l'entreprise lance une revue nommée « Canopée », « pour une écologie de la terre, du corps et de l'esprit ». Dans son numéro trois, daté de 2005, François Lemarchand, fondateur et PDG de « Nature et Découvertes » signe un article consacré aux « Créatifs Culturels ». Les « Créatifs Culturels » n'opteraient selon lui ni pour la consommation, ni pour le rejet de celle-ci mais pour une troisième voie : celle de l' « alter-consommation » :

> « Il eût été cohérent qu'ils refusent cette expression du monde matériel qu'est la consommation, pour opter pour une vie plus simple, moins matérialiste et consommatrice […]. Cependant, c'est d'une manière plus sophistiquée et plus inattendue qu'ils expriment leur différence. […] ce sont également des hédonistes, des épicuriens, qui apprécient de consommer, car c'est un acte social et ludique ! Mais une consommation réfléchie et qualitative […] »[146].

Consommer de manière « éthique » permettrait ainsi de protéger la planète. En 2005, François Lemarchand est par ailleurs l'initiateur de « l'Université de la terre », « un carrefour de réflexion et de débats » qui se situe dans le cadre du « développement durable ». Dans cette posture, la croissance économique n'est pas remise en question en tant que telle. Au contraire, comme l'affirme la présentation de l'édition 2008, « la révolution écologique peut créer de la richesse »[147]. Ainsi, il s'agit « d'éviter les débats stériles qui voient s'affronter partisans et opposants au progrès ». Comme il l'affirme lui-même, l'enjeu est « de rapprocher […] deux mondes », celui des « représentants de

145 Ces éléments figurent dans une vidéo de présentation de l'entreprise réalisée en 2013 et visionnable sur le site internet de la chaîne de magasins ici : Nature & Découverte [vidéo], 2013, consulté le 26 septembre 2016 : http://cache.natureetdecouvertes.com/wwwStaticContent/ned/video/ND-2013-lifestyle-bilingue_Backup.mp4

146 Lemarchand François, « Émergence d'une nouvelle culture pour le XXIe siècle : les Créatifs Culturels », *Canopée*, 3, 2005, p. 19.

147 Université de la Terre, « Réinventer le progrès », 2008, consulté le 13 septembre 2016 : http://www.universitedelaterre.com/fr/historique/universite-de-la-terre-unesco-2008-le-progres

l'écologie » et celui des chefs d'entreprise[148]. L'Université de la terre compte ainsi de nombreux partenaires privés, parmi lesquels le groupe du secteur de la grande distribution Carrefour, la multinationale de la communication et du divertissement Vivendi, la filiale du groupe Nestlé spécialisée sur le marché du café, Nespresso, le groupe coopératif agricole international Limagrain ou encore l'entreprise allemande spécialisée dans les détergents et produits d'entretien de la maison, la beauté ainsi que les colles et adhésifs, Henkel.

Le questionnement problématique ou la mise en énigme

En définitive, s'il est objectivement possible de remettre en cause la scientificité des études sur les « Créatifs Culturels » et d'en mettre à jour la teneur idéologique, force est de constater que cette réactualisation de la pensée New Age fait sens. Un certain nombre de catégories sociales, essentiellement positionnées au sein du champ économique, s'accaparent en effet ce discours et s'en font le relais. Un net paradoxe peut ainsi être identifié entre l'existence d'un discours non-scientifique, à la carrière médiatique mitigée, suscitant la quasi ignorance du champ universitaire et l'adhésion d'un certain nombre d'agents ou de groupes sociaux à cette « prophétie sociale ». Les chiffres annoncés – entre 33 % et 37 % de « Créatifs Culturels » – pourraient paraître relativement « grossiers », surtout au regard d'un groupe social n'ayant pas conscience de sa propre existence. Comment un groupe social composant un tiers de la population pourrait-il être aussi « invisible » ? Cette apparente contradiction est au cœur du questionnement de cette recherche. Si ce discours a toutes les caractéristiques d'une idéologie et ne repose sur aucune véritable base scientifique, comment peut-on expliquer que certains groupes sociaux participent au « jeu social » mis en place autour de l'affirmation de l'émergence des « Créatifs Culturels » ? Son caractère idéologique, si celui-ci est pris au sens restreint d'un « discours moralisateur visant à voiler des intérêts matériels et sans cesse démenti par les pratiques »[149], ne peut offrir une explication satisfaisante. Il s'agit au contraire de suivre ici la piste proposée par Luc Boltanski et Ève Chiapello, qui dans la continuité de Louis Dumont, proposent de définir une idéologie comme « un ensemble de croyances partagées, inscrites dans des institutions, engagées dans des actions et par là ancrées dans le réel »[150]. Souligner cela, c'est affirmer qu'une idéologie ne peut « fonctionner » que si elle parvient à structurer, matériellement parlant, une partie au moins de la réalité sociale. Cette approche d'une idéologie en

148 20 minutes.fr, « François Lemarchand veut « rapprocher les mondes de l'écologie et de l'entreprise » », 31 mars 2011, consulté le 13 septembre 2016 : http://www.20minutes.fr/planete/698511-20110331-planete-francois-lemarchand-veut-rapprocher-mondes-lecologie-lentreprise

149 Boltanski Luc, Chiapello Ève, *Le nouvel esprit du capitalisme*, Gallimard, 2011, p. 33.

150 Ibid.

prise sur le réel est également celle défendue par Mariana Heredia : « Ni la persuasion ni la violence ne suffisent. En devenant des dispositifs structurants, les pratiques, les nouvelles formes d'organisation peuvent aussi compter sur l'habitude, l'inertie, la « force des choses »[151]. La contradiction mise en avant ici débouche sur un certain nombre de questionnements essentiels : Quelles sont les caractéristiques du « mouvement entrepreneurial » minoritaire au sein de la « green economy », dans lequel prend place l'idéologie des « Créatifs Culturels » ? Quelles sont les catégories sociales qui s'accaparent ce discours idéologique ? Et surtout, en quoi cette réactualisation de la pensée New Age fait-elle sens pour elles ? Poser la question des « logiques de sens » dont fait l'objet cette idéologie, c'est tenter de la saisir comme un « espace de valeurs » tout autant que comme un « espace de pratiques »[152]. C'est dans l'articulation entre valeurs et pratiques, idéologie et structuration dans des dispositifs matériels, que se situe cette recherche. Il s'agit ici, *in fine*, de reprendre l'invitation de Matthieu Hély et de Pascale Moulévrier visant à saisir la configuration sociale étudiée « par la réalité concrète de ses pratiques quotidiennes »[153]. C'est au final dans la mise en pratique de l'idéologie des « Créatifs Culturels » que les différentes logiques de sens tenteront d'être saisies.

L'existence de rapports différenciés aux valeurs comme point de départ d'hypothèses

L'interrogation autour des logiques de sens d'une mise en pratique de l'idéologie des « Créatifs Culturels » permet de poser un certain nombre d'hypothèses. Différents entretiens « exploratoires » réalisés dans le cadre d'un mémoire de recherche « préparatoire » à cette recherche[154], conduisent à poser un premier constat, à savoir l'existence de rapports différenciés aux valeurs propres au « mouvement entrepreneurial » étudié. L'hypothèse d'un continuum entre deux pôles idéaux-types « extrêmes » peut ici être posée. Le recours aux idéaux-types est « celui d'un tableau de pensée homogène »[155] qui donne sens à la réalité sociale observée[156]. Ces deux pôles « extrêmes », repérés

151 Heredia Mariana, *À quoi sert un économiste*, La Découverte, 2014, p. 115.
152 Hély Matthieu, Moulévrier Pascale, *L'économie sociale et solidaire : de l'utopie aux pratiques*, La Dispute/Snédit, 2013, p. 9.
153 Ibid.
154 Six entretiens ont ainsi été réalisés entre mars et mai 2010. Trois membres de l'équipe ayant effectué l'étude française sur les « Créatifs Culturels » ont été interviewés, ainsi que trois membres de l'équipe dirigeante du Club de Budapest – France. Une partie des questions portaient sur la mise en pratique des valeurs rattachées aux « Créatifs Culturels ».
155 Weber Max, *Essais sur la théorie de la science*, Pocket, 1992, p. 181.
156 Ainsi, selon Weber « on obtient un idéaltype en accentuant unilatéralement un ou plusieurs points de vue et en enchaînant une multitude de phénomènes donnés isolément, diffus et discrets, que l'on trouve tantôt en grand nombre, tantôt en petit nombre et par endroits pas du tout, qu'on ordonne selon les précédents points de vue unilatéralement, pour former un tableau de pensée homogène ». Ibid.

lors des premières investigations réalisées[157], ont chacun des caractéristiques bien spécifiques. Un premier pôle, situé à l'une des extrémités du continuum, peut être présenté. Ce pôle relèverait de l'ordre de la croyance. Certains concepts méritent dès à présent d'être précisés. Le concept de « croyance » sera désormais utilisé dans l'acceptation qu'en donne Émile Durkheim, c'est-à-dire pour qualifier ce qui relève du registre du sacré, par opposition à ce qui relève du registre du profane[158]. En effet, « le sacré et le profane ont toujours et partout été conçus par l'esprit humain […] comme deux mondes entre lesquels il n'y a rien de commun »[159]. Cette opposition entre le sacré et le profane est par conséquent radicale, c'est-à-dire « absolue »[160]. Pour le dire autrement, « les choses sacrées diffèrent en nature des choses profanes [...] »[161]. En définitive, « les croyances religieuses sont des représentations qui expriment la nature des choses sacrées et les rapports qu'elles soutiennent soit les unes avec les autres, soit avec les choses profanes »[162]. En tant que rapport au monde englobant, il est entendu ici que les « croyances religieuses » s'accompagnent généralement d'une sacralisation de la nature. Les « croyances religieuses », en tant que représentations, doivent par ailleurs être distinguées de deux autres termes : ceux de religion et de spiritualité. Le sacré, cette « matière première du religieux »[163], peut prendre tout d'abord une première forme, celle de la religion. Cette dernière se caractérise selon David Bisson par « la mise en place d'une autorité socialement légitimée pour manifester le sacré (institution) » et « s'inscrit donc [...] dans une lignée croyante (tradition) »[164]. Le sacré peut également prendre une seconde forme, celle de la spiritualité. En effet, selon Durkheim, « il existe des phénomènes religieux qui ne ressortissent à aucune religion déterminée »[165]. Le New Age en fait partie. La spiritualité se distingue alors de la religion par l'absence d'institutions ainsi que par la remise en cause ou la réinterprétation des traditions[166]. En résumé, l'emploi par la suite du concept de « croyance » ou de

157 Blorville Gwenhaël, *« Créatifs Culturels », Concept critique ou imposture théorique ?*, Mémoire de master soutenu en 2010 (Université François-Rabelais de Tours), sous la direction de René Warck.

158 Ainsi pour Émile Durkheim, « toutes les croyances religieuses connues […] supposent une classification des choses, réelles ou idéales, que se représentent les hommes, en deux classes, en deux genres opposés, désignés généralement par deux termes distincts que traduisent assez bien les mots de profane et de sacré ». Durkheim Émile, *Les formes élémentaires de la vie religieuse*, PUF, 2013, p. 50.

159 Ibid., p. 53. L'un des traits typiques de la pensée religieuse est en effet qu'elle « suppose toujours une division bipartite de l'univers connu et connaissable en deux genres qui comprennent tout ce qui existe, mais qui s'excluent radicalement. » Ibid., p. 56.

160 Ibid., p. 53.

161 Ibid., p. 58.

162 Ibid., p. 56.

163 Bisson David, « La spiritualité au miroir de l'ultramodernité », *Amnis* [En ligne], 11, mis en ligne le 10 septembre 2012, consulté le 15 septembre 2016 : http://amnis.revues.org/1728

164 Ibid.

165 Durkheim Émile, *Les formes élémentaires de la vie religieuse*, PUF, 2013, p. 49.

166 En introduction, nous reprenions ainsi la définition de la spiritualité telle que la pose David Bisson : « La croyance dans des forces transcendantes, qu'elle que soit leur degré de manifestation, qui informe la réalité du monde et l'expérience de l'être ». Bisson David, « La spiritualité au miroir de l'ultramodernité », *Amnis* [En ligne], 11, mis en ligne le 10 septembre 2012, consulté le 15 septembre 2016 : http://amnis.revues.org/1728

« croyance religieuse » désignera ce qui relève du sacré et pourra désigner tant des représentations issues de la religion que des « états de l'opinion »[167] relevant de la spiritualité. L'ajout d'adjectifs, tels que « New Age » ou « spirituelle », pourra préciser la forme prise par ce rapport au sacré[168].

Ce premier pôle caractériserait des individus pour qui la croyance dans des forces transcendantes serait centrale. Cela amènerait les personnes concernées à ne pas vivre ces valeurs seulement sur le plan professionnel. Celles-ci traverseraient en effet l'ensemble des configurations sociales de leur existence, à commencer par le champ familial. Ces valeurs caractériseraient en premier lieu les pratiques quotidiennes domestiques. Dominique et Mathias, rencontrés dans le cadre du travail exploratoire, rassemblent l'essentiel des caractéristiques de ce pôle. Dominique est l'éditeur de la traduction française de la première étude américaine sur les « Créatifs Culturels », ainsi que de l'étude française à laquelle il a activement participé. Ces valeurs, fortement investies du point de vue de la croyance, sont en effet constitutives de son mode de vie quotidien :

> « Par exemple je suis assez locavor, c'est-à-dire je mange des produits locaux et de saison. Je ne mange quasiment jamais de viande... qui est une des sources de pollution planétaire par les gaz à effet de serre, par le pillage des terres arables, et cetera. [...] je fais un peu de covoiturage... je soutiens la culture et l'école de mon village, par exemple en pédagogie libre. J'ai des temps de méditation, de ressourcement régulier. [...] Et puis au niveau de mon habitat, j'ai un habitat où je consomme très peu d'électricité... j'ai aussi des capteurs solaires, un peu de bois pour l'hiver quand il n'y a pas de soleil. [...] je fais mon compost avec mes déchets végétaux. Euh... il y a des tas de choses auxquelles je ne pense même pas parce que c'est tellement intégré dans mon quotidien que je ne pense pas à les nommer quoi […] ».

Mathias, consultant en entreprise et membre de l'équipe française du Club de Budapest – France, revendique lui aussi un mode de vie en lien avec ces valeurs :

> « […] aujourd'hui je suis quasiment végétarien. [...] Je ne mange plus de viande depuis déjà, je pense, dix ans, peut-être un peu plus... j'essaie de faire attention autant que possible à mon impact ou à mon empreinte écologique. Je mange bio, autant que possible [...] C'est impossible de manger bio à 100%, mais disons dans des proportions

167 Durkheim Émile, *Les formes élémentaires de la vie religieuse*, PUF, 2013, p. 50.

168 À l'instar d'Émile Durkheim, il s'agit d'employer l'expression de « croyances religieuses » pour désigner le sacré dans son ensemble et non pour qualifier les croyances qui prendraient la forme de telle ou telle religion.

quasi maximum, autant qu'on puisse le faire. J'utilise autant que possible des produits susceptibles de ne pas trop dégrader l'environnement. [...] J'habite à la fois ici [à Paris] et dans une maison en Ardèche. Et dans cette maison en Ardèche […] on a le chauffage solaire, des panneaux photovoltaïques, on se chauffe essentiellement au bois. On utilise aussi essentiellement des lampes à économie d'énergie [...]. Donc, il y a bien une démarche générale au travers de ces quelques exemples. Mais aussi... dans le rapport à la nature, par exemple, la maison en Ardèche qui permet d'être plus proche tout simplement de la nature. On a un jardin potager bio, c'est un choix d'avoir un jardin potager. C'est un investissement en argent, en temps ».

Un second pôle que l'on peut qualifier d' « utilitariste » caractériserait des individus qui s'empareraient de ces valeurs à des fins « stratégiques »[169], non forcément élaborées consciemment. La mise en pratique de ces valeurs permettrait alors de saisir l'opportunité de nouveaux marchés « verts », voire de se positionner sur ceux du « développement personnel ». Le moteur de l'investissement ne reposerait aucunement sur la croyance, au sens d'un rapport sacré au monde. Ces valeurs plutôt utilisées à des fins professionnelles, ne traverseraient pas *a priori* le champ familial et ne caractériseraient pas les pratiques quotidiennes domestiques. Ces individus seraient même relativement détachés de ces valeurs, voire critiques vis-à-vis de celles-ci. Le cas de Philippe, rencontré dans le cadre du travail exploratoire, est à cet égard significatif de cette figure du détachement vis-à-vis de ces valeurs. Consultant en « veille et prospective », Philippe est l'un des membres de l'équipe ayant réalisé l'étude française sur les « Créatifs Culturels » ; il participe à la fondation de l'association « Demain Maintenant, association pour les Créatifs Culturels », dont l'objectif est « de faciliter l'expression et la réalisation des individus « Créatifs Culturels » en facilitant leur mise en lien et leur implication sociale et en promouvant leurs valeurs et leurs pratiques […] ». Philippe affirme ne « pas spécialement » se reconnaître dans ces valeurs :

« Je trouve que les Créatifs Culturels sont intéressants à regarder, à étudier. Moi je suis peut-être quelque part un peu Créatif Culturel mais je ne me reconnais pas forcément comme totalement Créatif Culturel […]. Les Créatifs Culturels […] sont alignés sur un certain nombre de valeurs, comme l'implication sociétale, citoyenne – çà oui parce que bon je représente une association – par contre tout ce qui est... certains comportements,

169 Par investissements stratégiques, il ne faut pas ici entendre la notion de « stratégie » dans le sens réductionniste de « sujet ». Par investissements stratégiques, ceux-ci désignent des investissements « finalisés, mais leur finalité est le plus souvent objective, sans intention expresse ». En ce sens, « les stratégies mises en œuvre par les agents dans les luttes qui les unissent ou les opposent sont commandées par la position qu'ils occupent dans le champ […] ». Accardo Alain, *Introduction à une sociologie critique*, Éditions Agone, 2006, p. 256 et p. 227.

certains modes de vie : médecine alternative, bio, tout çà, l'éco, je n'y suis pas tellement plus sensible. Enfin j'y suis sensible sur un plan intellectuel mais bon je veux dire je suis pas un praticien de çà ».

Sensible « sur le plan intellectuel » mais non « praticien » des valeurs liées à l'écologie, Philippe laisse entrevoir que ces valeurs ne font pas partie des pratiques quotidiennes ayant cours dans le champ familial.

Ces deux logiques de sens, l'une qui serait « utilitarisme » ou « stratégique » et l'autre que l'on pourrait qualifier comme relevant de l'ordre de la « croyance », ne représenteraient que les deux pôles extrêmes d'un continuum de positions. Ces deux pôles permettent de baliser les logiques de sens possibles d'une mise en pratique de la réactualisation de la pensée New Age que représente le discours « prophétique » de l'émergence des « Créatifs Culturels ».

L'interrogation autour des logiques de sens d'une mise en pratique de l'idéologie des « Créatifs Culturels » amène alors à questionner les logiques sociales qui conduiraient les individus à être davantage attirés vers l'un ou l'autre de ces deux pôles « extrêmes ». Autrement dit, de quoi dépendrait l'attraction, éminemment sociale, vers le pôle « utilitariste » et celle vers le pôle de la croyance ? Le fait que cette idéologie pénètre plus ou moins les différentes configurations sociales de l'existence conduit dès lors à interroger le processus de socialisation aux valeurs que cette idéologie sous-tend. L'hypothèse formulée est en définitive que les logiques de sens d'une mise en pratique de l'idéologie des « Créatifs Culturels » différeraient non seulement selon la position sociale occupée dans l'espace social, mais également selon le processus de socialisation à ces valeurs. Toutefois, se pose à présent la question du regard sociologique à porter sur ce processus de socialisation.

La saisie des logiques de sens d'une mise en pratique quotidienne de l'idéologie des « Créatifs Culturels » s'effectuera ici à travers la mobilisation de la « boîte à outils » propre à la sociologie de l'engagement.

La production des logiques d'action : une dialectique entre socialisation primaire et socialisations secondaires[170]

Comme dans tout sous-espace de la discipline sociologique, il est important de souligner qu'il n'existe pas une sociologie de l'engagement mais bien des sociologies de l'engagement. Olivier Fillieule et Bernard Pudal, dans leur contribution à l'ouvrage collectif « Penser les mouvements sociaux »[171] défendent une approche interactionniste de l'engagement passant par l'étude de « carrières militantes » composées de « « succession [s] de phases, de changements de comportements et de perspectives de l'individu » [Becker, 1985] […] »[172]. Cette perspective relationnelle, qui a pour objet les constructions sociales produites par les interactions entre les individus, privilégie l'étude de la dynamique sociale en portant « une attention aux processus et à la dialectique permanente entre histoire individuelle et contexte »[173]. Selon Fillieule et Pudal, l'analyse en terme de « carrière » « implique la prise en compte de deux dimensions essentielles des identités sociales : dans une perspective diachronique, celle de la transformation des identités sociales ; dans une perspective synchronique, celle de la pluralité des sites d'inscription des acteurs sociaux »[174]. La transformation des identités sociales s'opérerait ainsi, selon Strauss[175], par des « changements institutionnalisés », c'est-à-dire de statut (entrée dans la vie active, mariage...) mais aussi sous l'effet d' « accidents biographiques », autrement dit d'événements non désirés expressément (deuil, échecs...). Mais ces identités sociales seraient également multiples, avec des individus « plus ou moins plongés dans une pluralité de mondes sociaux ou de sphères de vie et donc soumis à des principes de socialisation hétérogènes et parfois même contradictoires qu'ils intériorisent »[176]. Chaque individu serait porteur « d'une multiplicité de schèmes d'action, d'habitudes, qui s'organisent en autant de répertoires que de contextes sociaux pertinents qu'il apprend à distinguer à travers l'ensemble de ses expériences socialisatrices antérieures […] »[177]. Dans cette approche, c'est à

170 La conception de l'identité sociale défendue dans le cadre de cette thèse et les conséquences pratiques d'une telle conception dans la mise en œuvre d'une sociologie de l'engagement s'appuient ici largement sur la publication d'un article : Blorville Gwenhaël, « La pertinence du concept de « fragmentation » en sociologie », *Les impromptus du LPED*, Laboratoire Population-Environnement-Développement UMR 151 (IRD – AMU), 1, 2016, p. 138-153. (Publication à comité de lecture).

171 Fillieule Olivier, Pudal Bernard, « 8. Sociologie du militantisme. Problématisations et déplacement des méthodes d'enquête », in Agrikoliansky E. et al., *Penser les mouvements sociaux*, Éditions La Découverte, 2010, p. 163 – 184.

172 Ibid., p. 178.

173 Ibid., p. 172.

174 Ibid.

175 Strauss Anselm L., *Miroirs et masques : une introduction à l'interactionnisme*, Éditions Métailié, 1992.

176 Fillieule Olivier, Pudal Bernard, « 8. Sociologie du militantisme. Problématisations et déplacement des méthodes d'enquête », in Agrikoliansky E. et al., *Penser les mouvements sociaux*, Éditions La Découverte, 2010, p. 163 – 184, p. 172.

177 Ibid., p. 173.

« l'intersection entre les exigences organisationnelles et les expériences individuelles »[178], autrement dit dans les relations entre individus et organisations, qu'il devient nécessaire de saisir l'engagement. Cela implique « que l'on pense les trajectoires d'engagement à partir de leur lieu pratique d'inscription »[179], c'est-à-dire au niveau de l'organisation. Fillieule et Pudal reprennent ainsi de Gerth et Mills[180] l'idée selon laquelle les organisations sélectionnent leurs membres selon un certains nombres de règles formelles et informelles, ainsi que celle selon laquelle l'intériorisation des rôles propres à l'organisation passe par un processus de socialisation secondaire. L'approche en terme de « carrière militante » porte alors la focale de l'analyse sur le processus de « socialisation institutionnelle ». Celui-ci inclut trois dimensions, à savoir l'acquisition de ressources (« savoir-faire » et « savoir-être »), l'acquisition d'une vision du monde (idéologie), ainsi qu' « une redistribution plus ou moins profonde des réseaux de relation dans lesquels les militants sont pris dans la sphère militante comme dans les autres sous-mondes sociaux »[181].

Une identité sociale « fragmentée » ?

En situant les engagements à la rencontre entre les trajectoires individuelles et les organisations, l'approche interactionniste des « carrières militantes » ne prend pas en réalité en compte le fait que tout individu, avant de participer à la construction de la réalité sociale, est d'abord le produit de structures objectives. En mettant l'accent sur la dynamique sociale – les « constructions sociales » en train de se faire dans de multiples interactions – l'approche interactionniste occulte la statique sociale qui est toute aussi présente. Or la prise en compte du donné est essentielle pour saisir le processus de construction de nouvelles réalités sociales, qui finiront par prendre la forme de structures objectives, donné qui « va lui-même contribuer à d'autres constructions, conditionner de nouvelles genèses qui elles-mêmes engendreront d'autres structures, et ainsi de suite »[182]. Il convient alors de ne pas négliger cette « dialectique du macro et du micro »[183], du donné et du construit, qu'Alain Accardo définit comme « les mécanismes par lesquels les structures objectives engendrent de l'individuel et de l'interindividuel ; et en retour, les pratiques individuelles engendrent des formes sociales objectives, impersonnelles »[184]. Cette négligence de la statique sociale transparaît à tous les

178 Ibid., p. 174.
179 Ibid.
180 Gerth H., Mills W., *Character and Social Structure : The Psychology of Social Institutions*, Éditions Routledge, 1954.
181 Fillieule Olivier, Pudal Bernard, « 8. Sociologie du militantisme. Problématisations et déplacement des méthodes d'enquête », in Agrikoliansky E. et al., *Penser les mouvements sociaux*, Éditions La Découverte, 2010, p. 181.
182 Accardo Alain, *Introduction à une sociologie critique*, Éditions Agone, 2006, p. 316.
183 Ibid., p. 315.
184 Ibid.

niveaux de l'approche interactionniste en terme de « carrière ». Sur la question des identités sociales, il est vrai que les identités se transforment sous l'effet de changements institutionnalisés ou d'accidents de parcours. Mais il convient également de saisir la genèse de cette identité sociale, autrement dit les déterminants de l'identité[185]. De la même manière, s'il est tout à fait important de souligner la dimension plurielle de l'identité sociale, du fait de la multi appartenance à des champs différents qui caractérise l'individu contemporain, il n'en reste pas moins que celle-ci « qui se construit dans la pratique n'est jamais qu'un compromis entre les déterminations par l'appartenance à des champs spécifiques et les déterminations par l'appartenance au champ des classes sociales »[186].

C'est à certains sociologues d'inspiration « interactionniste », à l'instar de Bernard Lahire et de Jean-Claude Kaufmann, que l'on doit la tentative la plus poussée de conceptualiser une identité sociale « fragmentée ». Si cette notion de « fragmentation » apparaît parfois en tant que telle dans ces théories, celle-ci demeure essentiellement sous-jacente à ces conceptions de l'identité sociale. L'« acteur pluriel » de Bernard Lahire mérite quelques développements. Si ce dernier rejette explicitement toute idée d'une « fragmentation généralisée » de l'acteur, qui serait postulée *a priori* et de manière universelle, ou encore toute idée d'une « fragmentation infinie », qui ne verrait plus que des identités totalement déconnectées les unes des autres[187], l'idée d'une identité sociale « fragmentée » est cependant loin d'être rejetée[188]. Bernard Lahire défend en effet « l'hypothèse de l'incorporation par chaque acteur d'une multiplicité de schèmes d'action (schèmes sensori-moteurs, schèmes de perception, d'évaluation, d'appréciation, etc.), d'habitudes (habitudes de pensée, de langage, de mouvement...), qui s'organisent en autant de répertoires que de contextes sociaux pertinents qu'il apprend à distinguer […] »[189]. Ces répertoires de schèmes d'action et d'habitudes, constitués à chaque expérience socialisatrice antérieure, resteraient à disposition des individus qui mobiliseraient tantôt les uns, tantôt les autres, selon le contexte donné. Cette vision d'une identité sociale plurielle n'est autre que celle d'une identité sociale relativement fragmentée, apparue dans un contexte socio-historique de différenciation sociale très marquée[190]. Jean-Claude Kaufmann va lui aussi dans le sens d'un « acteur pluriel » lorsqu'il affirme que l'individu contemporain serait confronté à de multiples rôles[191]. Devenu relativement autonome, l'individu disposerait de la

185 Il s'agit notamment de saisir ce que l'identité, par la médiation de l'habitus, doit à la position occupée au sein de l'espace social.
186 Accardo Alain, *Introduction à une sociologie critique : Lire Pierre Bourdieu*, Éditions Agone, 2006, p. 215.
187 Lahire Bernard, *L'homme pluriel : Les ressorts de l'action*, Nathan, 1998, p. 25-27.
188 C'est sur les mêmes reproches d'une théorie générale et universelle, posée *a priori* et déconnectée de toutes conditions sociales d'émergence, que Lahire rejette tout autant les théories postulant l'unicité de l'acteur.
189 Lahire Bernard, *L'homme pluriel : Les ressorts de l'action*, Nathan, 1998, p. 42.
190 Ibid., p. 35.
191 Kaufmann Jean-Claude, *L'invention de soi : Une théorie de l'identité*, Armand Colin, 2004, p. 73.

capacité de choisir non seulement des rôles mais également les identités à associer à ces rôles[192]. Et même si ce pouvoir n'est pas illimité, « la subjectivité […] est bien au centre de la fabrication moderne des identités »[193]. Pour Lahire, comme pour Kaufmann, cette appréhension de la pluralité des mondes sociaux se ferait dès la prime enfance, puisque les dispositions transmises lors de cette socialisation précoce seraient elles-mêmes contradictoires[194].

Cette conception d'une identité sociale « fragmentée » implique cependant le risque de tomber dans une vision substantialiste de l'identité. Bien qu'il ne s'agisse en aucun cas de postuler l'existence d'une identité sociale « transcendante », dont il s'agirait de saisir la substance, l'accent mis sur la coexistence de schèmes d'action et d'habitudes pose problème. Tout se passe en effet comme si, en dehors des schèmes d'action présentement mobilisés dans un contexte particulier, les autres « fragments » de l'identité sociale avaient une existence propre et attendaient en eux-mêmes d'être mobilisés. Définir des schèmes d'action comme étant tantôt activés et actualisés, tantôt acquis ou tantôt inhibés en fonction du contexte, revient à faire coexister « en substance » et sur un même plan des fragments parfois très opposés. Sortir d'une vision substantialiste de l'identité sociale reviendrait en définitive à s'interroger sur les modes de construction de l'identité dans chaque situation particulière, ce qui ne peut pas impliquer une simple coexistence de socialisations.

Une identité sociale en recomposition permanente dans une quête de cohérence interne du soi

Tout en reconnaissant une certaine dimension plurielle de l'identité sociale, une autre approche sociologique de l'identité, qui s'écarte du piège substantialiste, est possible. Il convient alors de ne pas surinterpréter ce caractère pluriel de l'identité sociale propre à nos sociétés différenciées. Le concept d' « habitus » proposé par Pierre Bourdieu peut nous permettre de dépasser le débat entre fragmentation et unicité de l'identité sociale. L'habitus peut être défini comme « un système de dispositions durables et transposables, structures structurées prédisposées à fonctionner comme structures structurantes, c'est-à-dire en tant que principes générateurs et organisateurs de pratiques et de représentations qui peuvent être objectivement adaptées à leur but sans supposer la visée consciente des fins et la maîtrise expresse des opérations nécessaires pour les atteindre »[195]. Ce système de dispositions inconscientes présuppose une quête de cohérence interne chez l'individu social. En effet, dès l'enfance « tout se passe comme si l'habitus fabriquait de la cohérence et de la

192 Ibid., p. 74.
193 Ibid., p. 92.
194 Lahire Bernard, *L'homme pluriel : Les ressorts de l'action*, Nathan, 1998, p. 37. Kaufmann Jean-Claude, *L'invention de soi : Une théorie de l'identité*, Armand Colin, 2004, p. 94.
195 Bourdieu Pierre, *Le sens pratique*, Les Éditions de Minuit, 1980, p. 88-89.

nécessité à partir de l'accident et de la contingence [...] », tant au niveau de son rapport au corps qu'à celui de ses croyances[196]. Autrement dit, à chaque fois que l'individu se retrouve confronté à de nouvelles représentations et schèmes d'action, son moi inconscient cherche à les intégrer dans un ensemble cohérent que l'on peut appeler « habitus ». L'intériorisation de nouvelles normes et de nouvelles valeurs ne se fera d'ailleurs qu'à la condition de maintenir cette cohérence interne. Si les dispositions les plus durables sont celles acquises lors de la socialisation au sein du milieu familial, l'ordre mental devra nécessairement intégrer les autres normes et valeurs propres aux diverses appartenances ultérieures. Cette quête de cohérence interne n'est en rien constitutive de la nature humaine mais relève au contraire d'un construit social, puisque « le monde social […] dispose de toutes sortes d'institutions de totalisation et d'unification du moi » à des fins d'ordre social, dont le nom propre n'en est que la manifestation la plus évidente[197].

Les travaux de Michael Pollak, publiés dans l'ouvrage « L'expérience concentrationnaire », justement sous-titré « essai sur le maintien de l'identité sociale », offrent une validation pratique de cette idée de quête de cohérence interne. Son travail sur le camp de femmes Auschwitz-Birkenau porte sur une expérience extrême qui en tant que telle « est révélatrice des constituants et des conditions de l'expérience « normale » […] »[198]. Pour ces femmes d'origine juive, la coupure d'avec leur milieu familial et social et leur placement dans un univers extrême – celui des camps – ainsi que leur difficile réintégration à la vie d'après guerre constituent une double épreuve à la gestion de leur identité[199]. Même si l'arbitraire n'en est jamais exclu, Pollak montre bien à quel point l'espace du camp constitue un espace social structuré, « dont le seul enjeu de la compétition [est] la survie »[200]. Hiérarchisé selon divers critères[201], cet espace social contient de rares positions « privilégiées » qui font l'objet d'une forte concurrence entre certains groupes de déportées[202]. L'administration, le service hospitalier, ou certaines activités domestiques en faveur des SS en font partie. Comme tout espace, cet espace sans commune mesure contient des règles et des normes particulières[203] « dont la maîtrise [peut] considérablement augmenter les chances de survie »[204].

196 Ibid., p. 134.
197 Bourdieu Pierre, « L'illusion biographique », *Actes de la recherche en sciences sociales*, Volume 62-63, 1986, p. 70.
198 Pollak Michael, *L'expérience concentrationnaire : essai sur le maintien de l'identité sociale*, Éditions Métailié, 2000, p. 10.
199 Ibid., p. 11-12.
200 Ibid., p. 265.
201 Les différents critères de hiérarchisation de cet espace comprenaient la raison d'internement, les fonctions occupées au sein du camp, la nationalité et la date d'internement. Ibid., p. 283. L'appartenance religieuse est aussi évoquée par Pollak.
202 Ibid., p. 112.
203 La structuration de cet espace social est apparue grâce aux récits des rescapées, chaque rescapée disposant d'une perception très fragmentaire de l'univers du camp. Ibid., p. 21-22.
204 Ibid., p. 279.

Projetées dans cet univers et une fois le traumatisme initial dépassé, les déportées doivent décrypter la logique du camp – ses hiérarchies et ses règles –, et apprendre par la pratique les techniques propres à la survie, en un mot s'adapter. Bien que jamais véritable dans un univers marqué par la mort, cette adaptation – et en définitive ce maintien de la permanence du soi – passe par l'inscription dans un réseau de relations[205]. Tout aussi important, cette adaptation se caractérise également par la mobilisation de ressources physiques, relationnelles et cognitives et de « dispositions plus ancrées » qui renvoient largement à la position occupée dans l'espace social[206]. Les catégories les plus modestes mobilisent ainsi plutôt des savoir-faire pratiques. Les ressources personnelles mobilisées qui permettent la survie dans le camp, survie physique mais aussi morale, dessinent selon Pollak différentes formes d'ajustement à l'univers du camp. Chaque déportée est marquée par la dominance d'une de ces formes d'ajustement, celles-ci allant du repli sur soi à la conversion, en passant par l'intransigeance et l'installation. L'installation décrit le cas de déportées qui occupent des positions stables et supérieures dans la hiérarchie du camp. Les ressources mobilisées, essentiellement des compétences certifiées, renvoient assez directement au rôle occupé avant l'expérience concentrationnaire, comme dans le cas des médecins[207]. En lien étroit avec le passé des déportées, ces formes d'ajustement imprègnent « durablement la personnalité, au-delà de la période d'internement »[208]. Radicalement coupées du monde extérieur, dans un espace hors du temps, les déportées ont à effectuer un véritable « travail identitaire » afin de maintenir une certaine cohérence de leur identité au regard de leur ancienne vie[209]. L'enjeu est alors de replacer le présent dans son passé et dans un futur possible et désiré, seul moyen de redonner du sens à cette lutte pour la survie. Pollak montre bien à cet effet le rôle des conversations sur le passé, notamment littéraires, théâtrales et musicales, celui de tous les « jeux de parole » qui consistent à imiter la vie extérieure, ou encore celui de l'usage de techniques magiques qui permettent de « lire » dans l'avenir[210]. Toutes ces techniques inégalement distribuées[211] entre les déportées, qui réintroduisent des éléments du « dehors », permettent de sauvegarder son identité ou tout au moins d'y concourir.

Les recherches de Michael Pollak mettent en avant une dimension importante au regard de ce qui

205 L'importance du réseau relationnel était fonction de sa place dans la hiérarchie. Le réseau des déportées situées en bas de la hiérarchie ne comptait souvent qu'un seul lien privilégié. Ibid., p. 286. Cela s'explique notamment par le fait que les SS et kapos défaisaient fréquemment les réseaux d'entraide et de solidarité.
206 Ibid, p. 175-176.
207 Ibid., p. 293-301.
208 Ibid., p. 301.
209 Ibid., p. 273.
210 Ibid., p. 273-275.
211 Ces techniques de gestion de l'identité étaient inégalement distribuées en fonction de la socialisation antérieure au camp, de la position occupée dans le camp et en fonction du traumatisme subi à l'arrivée dans l'univers concentrationnaire. Ibid., p. 275-276.

nous intéresse ici : le fait que cette quête de cohérence interne ne va pas forcément de soi. En effet, « est difficile le maintien de la continuité et de la cohérence, tant pour un individu que pour un groupe »[212]. Défendre la conception d'une identité sociale plurielle, mais non fragmentée, peut alors conduire à rejeter l'idée d'une unicité automatique de l'identité sociale, au sens d'une identité sociale figée dont l'unicité s'imposerait d'emblée comme évidente. Au contraire, « l'ordre mental est le fruit d'un travail permanent de gestion de l'identité qui consiste à interpréter, à ordonner ou à refouler [...] toute expérience vécue de manière à la rendre cohérente avec les expériences passées ainsi qu'avec les conceptions de soi et du monde qu'elles ont façonnées […] »[213]. L'identité est par conséquent bien un processus et non une entité[214]. Cette gestion permanente de l'identité indique bien qu'il s'agit d'une « quête » constante, d'un impératif social, qui généralement s'opère de manière inaperçue en situation « normale »[215]. C'est en ce sens que l'identité sociale peut être abordée : celle-ci est, à chaque nouvelle expérience, potentiellement soumise au risque d'une relative « fragmentation » du fait de sa confrontation à de nouveaux systèmes de normes et de valeurs, parfois contradictoires, à intégrer. Mais en même temps, cette identité sociale est en recomposition permanente dans une quête de cohérence interne du soi et fait de cette façon l'objet d'une renégociation le plus souvent invisible à l'entendement. Seul le maintien de cette cohérence interne assurera celui de l'ordre mental propre à chaque individu.

Sur les terrains qui seront retenus, l'objectif sera de saisir les logiques de sens d'une mise en pratique quotidienne de l'idéologie des « Créatifs Culturels ». Afin de cerner ce qui se passe dans cette configuration sociale restreinte, la conception de l'identité sociale développée précédemment implique de ne pas uniquement regarder ce qui se déroule dans la situation « concrète » observée. Les approches interactionnistes, dont se rapproche Bernard Lahire, rejetant cette quête de cohérence du soi, tentent de saisir « les trajectoires d'engagement à partir de leur lieu pratique d'inscription »[216]

212 Ibid., p. 258.
213 Ibid.
214 Kaufmann Jean-Claude, *L'invention de soi : Une théorie de l'identité*, Armand Colin, 2004, p. 91.
215 Le fait que pour Pollak l'identité n'aille pas de soi le conduit à en faire de même avec l'habitus selon Cyril Lemieux. C'est ce qui apparaîtrait quand Pollak souligne l'existence d' « un travail permanent qui sous-tend l'habitus, grâce auquel la personne apparaît comme dotée de continuité et de cohérence » Pollak Michael, *L'expérience concentrationnaire : essai sur le maintien de l'identité sociale*, Éditions Métailié, 2000, p. 258-259. La conception de l'habitus défendue par Pollak nuancerait ainsi la conception bourdieusienne de l'habitus en en faisant quelque chose de moins permanent ou inerte. Lemieux Cyril, « Relire « L'expérience concentrationnaire » », *L'œil sociologique*, 23 mai 2008, consulté le 5 mai 2013 : http://adss.unblog.fr/2008/05/23/de-la-theorie-de-lhabitus-a-la-sociologie-des-epreuves/ C'est dans ce sens là qu'il faudrait comprendre les propos de Pollak quand il affirme que les conceptualisations en terme d'habitus et de capital sont « trop globales et trop attachées à la conception de l'unité de la personne » et « ne facilitent pas forcément l'analyse de situations extrêmes […] » Pollak Michael, *L'expérience concentrationnaire : essai sur le maintien de l'identité sociale*, Éditions Métailié, 2000, p. 289. La notion de « capital » semble en effet remplacée par celle de « ressources ».
216 Fillieule Olivier, Pudal Bernard, « 8. Sociologie du militantisme. Problématisations et déplacement des méthodes d'enquête », in Agrikoliansky E. et al., *Penser les mouvements sociaux*, Éditions La Découverte, 2010, p. 174.

et évacuent ainsi les autres déterminations sociales. Comprendre l'engagement revient alors à se concentrer essentiellement sur les processus de sélection des membres et sur la socialisation secondaire opérée par l'organisation. En réalité, la mise en avant par l'interactionnisme d'une multiplicité de « mondes sociaux », chacun ayant ses logiques et enjeux spécifiques, tend à occulter les logiques sociales génériques, celles qui dépassent les micro-espaces. Or, « la mise en relief de micro-déterminismes sectoriels, si objectivement fondée soit-elle, n'interdit en aucune façon de faire l'hypothèse qu'il existe entre les différents morceaux de la mosaïque des rapports, des connexions, des homologies qu'il importe d'examiner »[217]. À l'inverse, il s'agit ici de considérer que comme l'identité sociale n'est pas fragmentée mais intègre le présent dans le passé pour maîtriser l'avenir[218], il est nécessaire de prendre en compte d'autres formes de socialisation que celles en jeu dans l'espace social étudié. La socialisation secondaire opérée dans le champ professionnel et la socialisation primaire réalisée dans les sphères familiale et scolaire, qui renvoie à la position occupée dans l'espace social, doivent être réintroduites dans l'analyse. C'est à la croisée de toutes ces déterminations sociales passées comme présentes que le « parcours militant » doit être abordé. En ce sens, les pratiques sociales sont largement « surdéterminées ». Certains éléments de l' « identité sociale » de l'individu, qui renvoient à son passé et à d'autres pratiques au présent, peuvent potentiellement être inégalement déterminants pour expliquer son engagement.

En résumé, cette conception d'une identité sociale, potentiellement soumise au risque de la fragmentation mais en recomposition permanente dans une quête de cohérence interne du soi, implique de prendre en compte à la fois le lieu pratique d'inscription de l'activité « militante » – l'association ici – mais également de chercher à reconstruire la trajectoire sociale et spatiale de l'individu dans divers réseaux de sociabilité. À la différence de l'approche interactionniste des « mondes sociaux », il s'agira de sortir de la diversité des vies singulières mises en scène durant les entretiens pour les replacer dans un espace de différenciation sociale construit par le chercheur. En situation d'observation, le risque est grand en effet de ne voir uniquement que ce qui s'offre immédiatement à l'examen de la situation concrète : des individus en interaction les uns avec les autres dans un cadre bien précis, celui de l'organisation en question. Lors de la réalisation d'entretiens, le risque est tout aussi grand de ne voir que des vies singulières, toutes différentes les unes des autres. Or, le passage à un niveau d'abstraction peut permettre de saisir des individus également « abstraits », c'est-à-dire traversés par une multitude de forces sociales qui agissent sur eux. Le concept de « champ », à l'inverse de celui de « mondes sociaux » permet justement au

217 Accardo Alain, *Introduction à une sociologie critique : Lire Pierre Bourdieu*, Éditions Agone, 2006, p. 346-347.
218 Pollak Michael, *L'expérience concentrationnaire : essai sur le maintien de l'identité sociale*, Éditions Métailié, 2000, p. 258.

chercheur de construire théoriquement les espaces sociaux, passés ou présents, dans lesquels se sont déroulées et se déroulent les trajectoires sociales des individus et qui ont pu façonner inégalement leur identité sociale. Tout en souscrivant à la mise en cause du substantialisme du militantisme opérée par Fillieule et Pudal et à la prise en compte du lieu d'inscription des parcours militants, c'est-à-dire l'organisation, une approche permettant d'éviter la méconnaissance des déterminants sociaux de l'engagement s'avère plus adéquate. C'est en effet dans une approche privilégiant le donné et le construit, la socialisation primaire et les socialisations secondaires, qu'il convient ici de se situer.

Deux méthodes sont utilisées, afin de saisir les logiques de sens qui résultent d'une mise en pratique quotidienne de l'idéologie portée par un « mouvement entrepreneurial », minoritaire au sein de la « green economy ». Il s'agit tout d'abord d'effectuer un repérage de la configuration sociale de production et de diffusion du discours sur les « Créatifs Culturels », par le recueil de documents, d'articles et d'ouvrages, ainsi que par la participation à des conférences ou événements[219]. Un corpus de textes permet de mettre en évidence un discours de la justification spécifique[220]. Un travail de cartographie sert quant à lui à baliser le « mouvement entrepreneurial » qui s'appuie sur l'émergence supposée des « Créatifs Culturels ». Il s'agit ensuite, dans un second temps, de constituer un recueil de données sur la mise en pratique de cette idéologie.

À cette fin, deux terrains sont retenus pour tenter de saisir les motifs d'engagement au sein d'organisations faisant appel d'une manière ou d'une autre à la notion de « Créatifs Culturels ». Ces groupes mobilisés s'inscrivent en outre pleinement dans le travail d'imbrication entre des valeurs New Age et écologiques et d'autres propres au champ économique. Un premier terrain se caractérise par des mises en scène qui relèvent plutôt du pôle utilitariste. Un second terrain a pour spécificité des mises en scène qui relèvent davantage du pôle de la croyance.

219 Les documents, articles et ouvrages recueillis sont mentionnés dans la « bibliographie documentaire ». Les conférences ou événements auxquels nous avons participé sont listés en annexes (Annexe 4).

220 Le corpus de textes comprenait l'ouvrage de l'enquête américaine sur les « Créatifs Culturels » (Ray Paul H, Anderson Sherry Ruth, *L'émergence des Créatifs Culturels*, Éditions Yves Michel, 2001), l'ouvrage de l'enquête française sur les « Créatifs Culturels » (Association pour la Biodiversité Culturelle, *Les Créatifs Culturels en France*, Éditions Yves Michel, 2007), ainsi qu'un ouvrage d'un représentant de la Fondation Noétique Europe, Marc Halévy (Halevy-van Keymeulen Marc, *L'Age de la Connaissance*, MM2 Éditions, 2005). Pour l'analyse de ce corpus de textes, voir : Blorville Gwenhaël, *« Créatifs Culturels », Concept critique ou imposture théorique ?*, Mémoire de master soutenu en 2010 (Université François-Rabelais de Tours), sous la direction de René Warck.

Le terrain d'enquête : des groupes mobilisés dans l'imposition des « nouvelles » valeurs

Le choix de « groupes mobilisés » semble essentiel. Il s'agit d'éviter l'écueil de « groupes probables », c'est-à-dire théoriques. En effet, comme le souligne Gérard Mauger, « construits « sur le papier » par les théoriciens ou les statisticiens, les groupes sociaux n'existent pas nécessairement, comme groupes sociaux « réels » »[221]. L'existence de groupes mobilisés, ou « la croyance en [leur] existence »[222], met en jeu au final une « mobilisation collective autour de « problèmes communs » et des actions que le groupe mobilisé peut entreprendre pour transformer le monde social conformément à ses intérêts »[223]. Autrement dit, il s'agit ici de repérer des groupes sociaux qui appuient leurs discours, tant internes que publics, sur l'émergence supposée des « Créatifs Culturels » à des fins de mobilisation en faveur de la mise en place d'une « green economy » réformiste. Une fois ce préalable posé, deux groupes mobilisés dont les membres relèvent du pôle « utilitariste » pour l'un, et du pôle de la croyance pour l'autre, sont choisis du fait de leur référence explicite à l'émergence supposée des « Créatifs Culturels ». Il s'agit ainsi de tenter de saisir des logiques de sens éminemment collectives et ancrées dans des rapports différenciés aux valeurs propres au « mouvement entrepreneurial » étudié. En complément de ces deux terrains, un troisième terrain est retenu et ce, à des fins comparatives et méthodologiques. Ce dernier ne se réfère pas explicitement aux valeurs portées par la notion de « Créatifs Culturels ». Cependant, il a pour caractéristique centrale une forme de sacralisation de la nature qui renvoie implicitement au dogme des « Créatifs Culturels ». À la différence des deux premiers terrains, la sacralisation de la nature ne s'inscrit pas ici dans la volonté d'un aménagement « vert » du capitalisme, mais au contraire dans la volonté d'instaurer une « autre » économie. Les mises en scène de ce troisième terrain relèvent plutôt du pôle de la croyance.

Un premier terrain : Design Me A Planet (DMAP)

En France, un premier terrain est choisi. Fin mars 2012, une association loi 1901 du nom de Design Me A Planet (DMAP) est officiellement créée, fondée par Michel Saloff-Coste, l'un des initiateurs du Club de Budapest – France. Ce dernier est la branche française du Club de Budapest – International, une association qui a coordonné la seconde vague d'étude sur les « Créatifs Culturels ». Design Me A Planet « se veut la bannière locale, nationale et internationale non

221 Mauger Gérard, « Sur la participation des classes populaires aux nouveaux « jeux électoraux » », *Savoir/Agir*, 1, 2007, p. 53.
222 Ibid.
223 Ibid.

partisane et décloisonnante à laquelle puissent librement se rallier ceux qui aspirent et qui contribuent à la nécessaire métamorphose de nos modes de vie, d'organisation, de comportement et de pensée »[224]. Il est ainsi inscrit sur la charte de DMAP que « Design Me A Planet ne doit servir aucune idéologie »[225]. Son fondateur Michel Saloff-Coste la définit également comme n'étant « pas un nouveau think tank » mais plutôt « un think tank de think tank ». L'association est relativement récente et est, à ce titre, toujours en voie de structuration. Elle repose sur une logique de bénévolat et dispose de peu de revenus malgré le souhait de ses fondateurs d'ancrer ses activités dans des projets « concrets », de la professionnaliser et de parvenir *in fine* à dégager un modèle économique. L'association dispose néanmoins de soutiens « logistiques ». L' « équipe opérationnelle » de Design Me A Planet, aussi appelée « comité exécutif », se réunit ainsi chaque lundi après-midi dans les locaux d'un cabinet de conseil parisien à titre gracieux. Le « groupe de pilotage » se réunit par ailleurs trimestriellement dans les locaux d'UNIBEL, la holding du groupe BEL, notamment propriétaire des marques « La vache qui rit », « Babybel », « Kiri », « Leerdammer » et « Boursin ». Gérard Boivin, ancien PDG du groupe BEL de 2001 à 2009 et depuis 2009 président du Conseil de surveillance d'UNIBEL, est l'un des contacts personnels de Michel Saloff-Coste. L'une des principales activités de Design Me A Planet est l'organisation d'une rencontre annuelle nationale structurée autour de présentations orales d'intervenants et de la tenue d' « ateliers collaboratifs ». Cette rencontre annuelle est centrale dans la structuration progressive de l'association. L'Institut des métiers et de la formation de COFELY GDF-SUEZ Énergie Services[226], dont les locaux sont situés à Nanterre, met ces derniers à disposition de l'association. Design Me A Planet dispose par ailleurs d'un « partenaire » essentiel dans la diffusion de ses idées, à savoir la revue Presidency Key Brief (PKB), qui soutient la démarche depuis ses origines. Cette revue internationale se veut celle « de ceux qui souhaitent s'engager pour construire un avenir durable », dédiée à « mieux comprendre les enjeux de la mondialisation » et traitant de « prospective, gouvernance, développement durable ». Écrite en anglais et en français, elle affirme distribuer gratuitement chacun de ses numéros à des chefs d'États, des ambassadeurs et députés dans au moins 70 pays. Dans son numéro 4, publié en juillet 2012, une trentaine de pages sont dédiées à la démarche Design Me a Planet, ainsi qu'à son allié, le Club de Budapest – France. Ce même numéro abrite par ailleurs des articles de personnalités politiques, tels que Jean-Pierre Raffarin, ancien premier ministre français de 2002 à

224 Design Me A Planet, « Qu'est-ce que « Design Me a Planet » ? », consulté le 15 mai 2012 : http://designmeaplanet.com/what/

225 Design Me A Planet, « Comment vit et se développe la démarche « Design Me a Planet » ? », consulté le 15 mai 2012 : http://designmeaplanet.com/how/

226 COFELY GDF-SUEZ Énergie Services se veut le « leader européen des services en efficacité énergétique et environnementale » et affirme mettre « en œuvre et [exploiter] des solutions qui permettent aux entreprises et aux collectivités de mieux utiliser les énergies et de réduire leur impact environnemental ». Engie, « Services énergétiques », consulté le 15 mai 2012 : http://www.engie.com/activites/services-a-lenergie/services-energetiques/

2005, ou encore Olivier Giscard d'Estaing, frère de l'ancien président de la république française, Valéry Giscard d'Estaing. Les pistes de développement de l'association, notamment en vue de son éventuelle professionnalisation, se situent dans le domaine de la consultance et de la formation. L'une des caractéristiques de Design Me A Planet est sa personnalisation dans la figure de son fondateur, Michel Saloff-Coste. C'est en effet sur son capital social, relativement important, que reposent l'organisation des principaux événements de l'association et le choix des intervenants. Il est d'ailleurs significatif de voir que dans ses statuts, l'association a été enregistrée à Neuilly-sur-Seine à l'adresse personnelle de son fondateur.

Le concept de « cultural creatives » apparaît au cœur des supports écrits de présentation des rencontres de l'association, au côté d'autres concepts comme « futures studies », « information society » et « sustainable development ». De plus, c'est bien aux « Créatifs Culturels » que fait référence Michel Saloff-Coste lorsque, lors d'une rencontre préparatoire à la création officielle de l'association, il déclare : « cette évolution de l'humanité est accompagnée d'une évolution fondamentale des valeurs, des systèmes de représentation »[227]. Design Me A Planet fait partie intégrante du « mouvement entrepreneurial » qui tente de réaliser un travail d'imbrication entre des valeurs New Age et écologiques et d'autres propres au champ économique. L'association est très clairement positionnée au sein du champ économique autour de l'enjeu de la mise en place de nouveaux marchés « verts ». Design Me A Planet souhaite ainsi « mobiliser et rassembler dans tous les domaines de la recherche scientifique [...] » et « mettre en mouvement les entreprises, chercheurs, associations, institutions, organisations, collectivités, gouvernements et citoyens […] »[228]. Malgré ce caractère « ouvert », l'association s'adresse avant tout aux groupes sociaux positionnés au sein du champ économique. À ce titre, il est possible de faire l'hypothèse que celle-ci se situe plutôt du côté d'un pôle « utilitariste », également qualifié de « stratégique ». Il est à cet égard significatif de constater que les rencontres annuelles se tiennent à chaque fois sur un jour de la semaine « classiquement » travaillé, ce qui implique de posséder une certaine autonomie de gestion de son temps[229]. Cela contribue par ailleurs au maintien d'un relatif « entre-soi » social. De plus, à chacune de ces rencontres, le lieu désigné ne permet d'accueillir qu'un nombre limité de personnes (quelques dizaines tout au plus). L'observation des moments informels fait ressortir par

227 Rencontre « Planète du 3e Millénaire » du 10 février 2011 à l'Institut des Métiers et de la Formation de COFELY GDF-SUEZ à Nanterre.

228 Journal Officiel Association, « Design Me A Planet (DMAP) », 17 mars 2012.

229 Cette relative liberté de gestion du temps est fonction de sa place dans la hiérarchie sociale et « s'accroît en fonction de la position dans l'entreprise ». Thoemmes Jens, « La mesure des temps des cadres : une solution pour sortir des difficultés professionnelles ? », *Temporalités* [En ligne], 16, 2012, consulté le 15 mai 2013 : http://temporalites.revues.org/2266

ailleurs le caractère largement « professionnel » de ces rencontres. Ces moments, comme les « pauses », offrent en effet aux participants l'occasion de se rencontrer, d'échanger des cartes de visite, et se révèlent très porteurs. Ce terrain est investi en février 2012, lors de la journée de lancement de Design Me A Planet, sous la forme d'observations participantes non masquées. Les mises en scène de ce premier terrain sont présentées en annexes sous la forme de photographies (Annexe 5).

Un second terrain : l'association des Créatifs Culturels en Belgique

Un second terrain est par ailleurs sélectionné, cette fois-ci en Belgique. À la différence du terrain précédent, ce terrain semble plutôt se situer du côté du pôle de la croyance. En Belgique, une association ayant le statut d'ASBL[230] et intitulée « les Créatifs Culturels en Belgique » est très active depuis 2009. Ce groupe mobilisé diffère sensiblement du précédent dans la mesure où il s'adresse directement et ouvertement aux « Créatifs Culturels » repérés dans les diverses études et à qui il manquerait une conscience d'appartenance. L'association fait non seulement référence à l'émergence supposée des « Créatifs Culturels » à des fins de mobilisation, mais se donne également pour mission de contribuer à les doter de la conscience d'appartenance qui leur ferait défaut. La volonté de faire naître un groupe-pour-soi apparaît manifeste. Selon l'association des Créatifs Culturels en Belgique, le problème est justement que « ces CC ne se (re)connaissent pas entre eux et se croient très peu nombreux (de l'ordre de 2 à 3% lorsqu'on leur pose la question) »[231], d'où la mise en place d'un certain nombre d'initiatives dont l'objectif est de viser « à une prise de conscience et une intégration des valeurs et comportements qui sont l'essence des Créatifs Culturels »[232]. L'association fonctionne elle aussi selon le principe du bénévolat, bien que l'objectif soit à moyen terme d'en sortir. Cependant, à la différence de Design Me A Planet, l'association semble nettement plus structurée, tant dans son mode de fonctionnement interne que dans ses objectifs. Caractéristique commune, l'association repose également sur une figure forte, celle de son fondateur. Le siège de l'ASBL est fixé à son propre domicile. De plus, la quinzaine de sponsors financiers et de communication de l'association proviennent presque tous exclusivement du capital social personnel de celui-ci. Malgré son budget « modeste », de l'ordre de 15000 à 20000 euros en 2014, la présence de ces sponsors offre à l'association une liberté d'action plus conséquente. Les sponsors comprennent ainsi le directeur du Château du lac de Genval, qui a accepté de sponsoriser la grande

230 En Belgique, une ASBL désigne une Association Sans But Lucratif. C'est l'équivalent pour la France de l'association loi 1901.
231 Créatifs Culturels en Belgique [site internet], consulté le 23 mars 2012 : http://www.creatifsculturels.be/
232 Ibid.

rencontre nationale 2012 des Créatifs Culturels en Belgique. Ce luxueux hôtel 5 étoiles fait partie du groupe Martin's Hotels dirigé par l'homme d'affaire John C. Martin. Selon le journal Le soir, ce dernier compterait dans « ses intimes Jane Goodall, célèbre pour son combat pour la sauvegarde des grands singes de Tanzanie »[233] et membre du Club de Budapest – International. Le groupe Martin's Hotels affirme par ailleurs mettre son engagement en faveur du « développement durable ». Lors de la rencontre 2012, John C. Martin met gracieusement à disposition de l'association la plus grande salle du Château de Genval, d'une taille de 992m^2, ce qui permet à l'association de fixer le prix de la journée à 15 euros et à 10 euros pour les étudiants ou personnes sans activités rémunérées. Autre ressource importante de l'association, un mécène, connaissance personnelle de son fondateur, soutient financièrement ses activités.

Par ailleurs, l'association des Créatifs Culturels en Belgique ne s'adresse pas seulement à certains groupes sociaux positionnés au sein du champ économique mais s'appuie aussi, dans la mesure du possible, sur les médias généralistes nationaux. Ainsi, le 21 mai 2012, en présence de trois membres de l'association des Créatifs Culturels en Belgique, une édition de l'émission « Tout autre Chose » de la radio La première (RTBF) est intégralement consacrée aux « Créatifs Culturels ». La journaliste Véronique Thyberghien présente cette émission de quarante-cinq minutes intitulée « Les créateurs d'une nouvelle culture ». Le public visé par l'association se veut en effet plus large que celui de Design Me A Planet. Les activités organisées se tiennent ainsi le week-end. C'est par exemple le cas des trois rencontres nationales des « Créatifs Culturels », organisées en 2009, 2010 et 2012. Les lieux de ces rencontres permettent l'accueil de plusieurs centaines de personnes. Selon les chiffres fournis par les organisateurs, les rencontres rassemblent respectivement 500, 300 et 600 participants. Ces rencontres visent très clairement à faire naître un sentiment d'appartenance à la mouvance revendiquée comme telle des « Créatifs Culturels ». Il s'agit autrement dit de chercher à fédérer l'ensemble des créateurs de cette nouvelle culture prétendument émergente. La rencontre 2012 s'intitule ainsi « Ré-Enchanter la vie ». L'objectif est de « favoriser le contact entre des créateurs de culture » et de viser « à leur donner le sentiment de faire partie d'une même mouvance, de leur donner la possibilité de faire l'expérience de la nouvelle société que nous souhaitons, et de participer à l'émergence concrète d'une nouvelle culture »[234]. À côté de ces rencontres nationales, le mouvement lance aussi des groupes thématiques, un « cycle de rencontres » en 2011, des « p'tits soupers Créatifs Culturels » et même une étude sur les valeurs et les comportements au début de l'année 2012. Ce terrain est investi en avril 2011. Il est choisi de réaliser des observations

233 Meuwissen Éric, « Le portrait : John Martin, le châtelain du Lac, patron des Martin's Hotels, la tête dans les (cinq) étoiles », *Le soir*, 27 mai 2002.

234 Créatifs Culturels en Belgique, « Programme : Grande rencontre 2012 des Créatifs Culturels ».

participantes masquées lors du « cycle de rencontres 2011 » mais cette approche est changée à l'occasion de la rencontre nationale 2012 – passant à des observations participantes non masquées – dans un souci d'accès à certaines données.

Il est utile de préciser que ces deux terrains ne sont pas nécessairement cloisonnés entre eux. Les proximités idéologiques de ces différents groupes sociaux rendent en effet très probable la possibilité de contacts et éventuellement de fréquentations si certaines conditions s'avèrent réunies, comme une relative proximité sociale. S'il n'existe pas, *a priori*, de liens directs entre Design Me A Planet et l'association des Créatifs Culturels en Belgique, en revanche, certains liens indirects peuvent être mis en évidence. L'éditeur français des études américaine et française sur les « Créatifs Culturels », qui a par ailleurs participé activement à l'étude réalisée en France, est partenaire des rencontres nationales des Créatifs Culturels en Belgique. Il a déjà participé en personne à au moins l'une de ces rencontres. Celui-ci avait également un stand lors des 13èmes journées de l'Université Intégrale du Club de Budapest – France des 19 et 20 septembre 2011 et connaît personnellement Michel Saloff-Coste, le fondateur de Design Me A Planet. Par ailleurs, un participant à la grande rencontre 2012 des « Créatifs Culturels » en Belgique, est présent le lendemain à la 15ème journée de l'Université Intégrale, signe manifeste que ces deux terrains ne sont pas strictement cloisonnés. Les mises en scène de ce deuxième terrain sont présentées en annexes sous la forme de photographies (Annexe 6).

Un troisième terrain : une « communauté » anti-capitaliste

Outre ces deux groupes mobilisés, qui s'inscrivent pleinement dans l'entreprise de moralisation du capitalisme menée par la « green economy », un troisième terrain est étudié à des fins comparatives et méthodologiques entre janvier et juin 2015. Il s'agit d'un lieu de vie rural et d'activités, relativement ouvert sur l'extérieur et situé en région Centre, dans le département du Cher. Celui-ci se veut un « lieu d'éveil écologique » et met en avant certaines valeurs telles que la solidarité, le partage, l'égalité et l'entraide. Dans sa présentation publique, le lieu souligne « l'insatisfaction du mode de vie individualiste et consumériste de notre époque ». Ce groupe social s'oppose radicalement, tant dans ses valeurs que dans ses pratiques, à toute entreprise de moralisation du capitalisme, fût-elle « verte ». Cependant, la conception de la nature qui prédomine ici est celle d'une nature sacralisée qui renvoie implicitement au dogme des « Créatifs Culturels ». Ce terrain, qui relève davantage du registre de la « croyance », offre la possibilité de mettre en perspective deux formes de rapports « de croyance », une première envers les valeurs « spirituelles » propres au

« mouvement entrepreneurial » étudié et une seconde envers des valeurs écologiques radicalement opposées. Il s'agit, autrement dit, de croiser un premier continuum, celui compris entre un pôle « utilitariste » et un pôle de la croyance, avec un second continuum balisé par deux conceptions radicalement opposées d'une nature pensée comme sacralisée. Aux valeurs du « capitalisme vert » s'opposent ainsi les valeurs de conceptions anti-capitalistes de l'écologie. Cette mise en perspective permet *in fine* de repérer si les logiques de sens d'une mise en pratique de l'idéologie des « Créatifs Culturels » selon la croyance reposent sur des logiques sociales spécifiques ou non.

Outre ce premier intérêt d'ordre comparatif, un second intérêt, cette fois-ci méthodologique, justifie le recours à ce troisième terrain. Le choix d'opérer un travail comparatif avec un lieu de vie et d'activités radical s'avère également nécessaire du fait de l'étude de valeurs qui présentent un relatif caractère d' « évidence ». Les valeurs du « développement durable » occupent en effet une position dominante dans le rapport de force qui oppose le « capitalisme vert » à une forme radicale, c'est-à-dire anti-capitaliste, d'écologie. Les propositions du « capitalisme vert » sont par conséquent centrales dans le « débat public » et font par ailleurs l'objet de processus d'institutionnalisation, notamment *via* leur mise à l'agenda politique. Ces valeurs traversent également le champ universitaire et pénètrent certains objets ou thématiques de recherche. Plus que d'une « précaution » méthodologique, il s'agit de reprendre l'invitation de Pierre Bourdieu à étudier la radicalité. Comme le souligne ce dernier, « tous les mouvements de contestation de l'ordre symbolique sont importants en ce qu'ils mettent en question ce qui paraît aller de soi ; ce qui est hors de question, indiscuté. Ils chahutent les évidences »[235] .

Quelques caractéristiques de ce troisième terrain méritent d'être soulignées. Les valeurs écologiques s'avèrent centrales, dans la démarche ainsi que dans la mise en pratique quotidienne. Pour une part non négligeable d'habitants du lieu de vie et d'activités, l'écologie s'imbrique dans un rapport spirituel au monde et dans une conception sacralisée de la nature[236]. Cependant, la posture radicale adoptée s'oppose à toute volonté de réformisme. Le lieu de vie a sept ans d'existence et regroupe une douzaine d'habitants. L'organisation spatiale de ce lieu présente un visage davantage communautaire que les lieux étudiés par Geneviève Pruvost, qui rend compte en effet d' « un territoire densément peuplé d'alternatifs »[237], mettant en réseau des espaces conçus comme

235 Bourdieu Pierre, « L'art de résister aux paroles », *Questions de sociologie*, Éditions de Minuit, 1981, p. 12.

236 Il était assez significatif, lors des observations réalisées sur ce troisième terrain, de repérer sur un lieu défini par ses habitants comme un espace collectif et d'accueil du public l'ouvrage « Les défis du troisième millénaire » écrit par Ervin Laszlo, le président du Club de Budapest International. Laszlo Ervin, *Les défis du troisième millénaire*, Village Mondial, 1998.

237 Pruvost Geneviève, « L'alternative écologique : vivre et travailler autrement », *Terrain*, 60, 2013, p. 37.

individuels et relativement éloignés les uns des autres. Les habitants du lieu vivent en effet sur une surface commune de cinq hectares, associant un espace privé (les yourtes d'habitation, l'espace des habitants) et un espace « privé/public » (le parking, la cuisine collective, les caravanes, la yourte associative, des toilettes sèches, la ferme d'autoproduction accompagnée et l'atelier). La dimension de lieu d'activités est centrale dans la démarche. Le lieu affiche ainsi sa volonté de mettre « à la disposition de tous ses membres des espaces pour mener des projets de toutes sortes : culturels, politiques, techniques, artistiques, festifs ». Il s'appuie sur une association loi 1901 qui comprend environ 300 membres. D'autres associations et collectifs cohabitent également, chacune et chacun s'inscrivant dans la mise en place d'une activité. Les diverses activités, par exemple la « Ferme d'Autoproduction Accompagnée » qui vise à transmettre des connaissances en matière d'autoproduction maraîchère, rendent bien compte d'une démarche d'autonomisation vis-à-vis du système de production marchand. Cette recherche d'autonomie est permise par l'organisation communautaire du lieu, qui se présente comme l'une des conditions centrales d'une réappropriation des moyens de production. Les données recueillies sur ce troisième terrain le sont avec l'aide de Léna Ganier, alors étudiante en troisième année de Licence de sociologie. Les mises en scène de ce troisième terrain sont présentées en annexes sous la forme de photographies (Annexe 7).

Quelques considérations quant à la réalisation des entretiens biographiques

Afin de saisir les différentes logiques de sens des individus sur ces terrains, des entretiens sont menés auprès de personnes occupant des positions différentes. Dans la mesure où il s'agit de chercher à établir les relations entre les positions et prises de position au sein de ces associations, et les trajectoires sociales, des entretiens à caractère « biographique » sont réalisés. La réalisation d'entretiens « biographiques », qui constituent avec les récits autobiographiques les matériaux les plus riches en informations[238], semble tout à fait pertinente à la mise en pratique d'une approche articulant la socialisation primaire et les socialisations secondaires. L'acte d'engagement est *in fine* appréhendé dans une histoire de vie plus large et globale, c'est-à-dire dans un présent qui prend sens au regard d'un passé et d'une projection dans l'avenir. La conception de l'identité sociale défendue conduit à faire parler la personne sur son parcours social, de sa prime enfance à aujourd'hui, dans la diversité de ses multiples appartenances. Cela offre la possibilité de saisir les différentes composantes de l'identité sociale de l'individu et en particulier celles qui ont pu avoir une influence dans l'acte d'engagement au sein du « mouvement entrepreneurial » étudié. Les entretiens réalisés

238 Ibid., p. 196.

visent en définitive à saisir ce qui amène les personnes rencontrées à se positionner vis-à-vis des valeurs du « mouvement entrepreneurial » étudié, plutôt du côté du pôle de la croyance ou plutôt de celui du pôle « utilitariste ». Valeurs qui résultent d'un travail d'imbrication particulier entre des valeurs New Age et *a fortiori* écologiques, et d'autres propres au champ économique. Il est posé comme principe que ces deux pôles ne s'excluent pas forcément l'un de l'autre, certains individus pouvant en effet se situer sur les deux pôles tout en se polarisant davantage sur l'un des deux. Ces deux pôles ne représentent que les deux positions « extrêmes » d'un continuum de positions possibles.

Entre mars et mai 2014, quatorze entretiens biographiques sont réalisés. Six sont effectués auprès de participants ou de membres de Design Me A Planet, situés pour la plupart en France. Un seul entretien nécessite l'organisation d'une visioconférence, la personne habitant en Allemagne. Huit autres entretiens sont réalisés en Belgique, auprès de participants ou de membres de l'association des Créatifs Culturels en Belgique. Les entretiens « approfondis » menés sont relativement « longs », d'une durée moyenne de 3h05. Onze entretiens dépassent d'ailleurs les 3h et un seul entretien dépasse les 4h (4h15 environ). Les matériaux recueillis totalisent ainsi un peu plus de 43h d'enregistrement. Il faut par ailleurs rajouter à ces données celles issues du troisième terrain retenu. Entre mars et avril 2015, avec l'aide de Léna Ganier, quatre entretiens biographiques sont réalisés auprès d'habitants du lieu. Trois observations participantes non masquées sont par ailleurs menées sur la même période. Concernant les deux premiers terrains, les entretiens portent sur des entrants dans le « mouvement entrepreneurial » situé au sein de la configuration sociale de la « green economy ». Ces entrants sont appréhendés dans la diversité de leur appartenance à des réseaux de sociabilité. Les individus sont en effet saisis comme inscrits dans de multiples réseaux de relations, formels ou informels, qui peuvent être issus du champ professionnel, du champ économique, du champ familial ou encore du champ politique. Parler de réseaux de sociabilité offre ainsi la possibilité de saisir des sociabilités qui n'ont pas forcément cours dans des champs mais qui peuvent se situer dans des « espaces » moins structurés, qu'il est possible de qualifier de « configurations sociales » et dont l'autonomie est nettement plus relative. Emprunter à la sociologie de Norbert Elias le concept de « configuration sociale », pour qualifier des réseaux de sociabilité moins structurés, permet d'éviter l'écueil d'une lecture interactionniste du social, qui conduirait à soustraire les individus de toute contrainte sociale hors contexte. Il s'agit davantage de mettre l'accent sur l' « interdépendance » des personnes entre elles. Ainsi, selon Norbert Elias une configuration représente, tel un jeu, « la figure globale toujours changeante que forment les joueurs ; elle inclut non seulement leur intellect, mais toute leur personne, les actions et les relations réciproques. […]

Cette configuration forme un ensemble de tensions »[239]. Insister sur l' « interdépendance » des personnes entre elles permet de caractériser un jeu social structuré et structurant, dont les règles et l'autonomie s'avèrent davantage relatives. L'enjeu est alors de retracer les trajectoires sociales des individus interviewés au sein des diverses « forme[s] ludique[s] de la socialisation »[240] dans lesquelles ils sont inscrits et par là même de saisir les sociabilités qui ont pu avoir un rôle déterminant dans la rencontre avec les valeurs étudiées et dans le sens donné à l'engagement qui en a résulté.

Interroger les individus sur leurs trajectoires au sein de divers « réseaux de sociabilité » vise à saisir d'une part, comment ils incarnent au présent les valeurs d'une fusion entre New Age, écologie et économie et d'autre part, de voir par quels « chemins » ils ont pu s'imprégner de ces valeurs spécifiques. Le premier objectif a pour but de comprendre comment ils incarnent concrètement ces valeurs au quotidien au regard de leur position sociale. Il s'agit de repérer ce qu'ils font de ces valeurs dans et hors de la configuration sociale étudiée. Les divers réseaux de sociabilité dans lesquels ils sont inscrits rencontrent-ils ces valeurs ? Au niveau du champ familial, il s'agit de voir si ces valeurs traversent ou non l'économie domestique et si oui, comment cette articulation entre New Age, écologie et économie prend forme. Cette articulation de valeurs traverse-t-elle également les activités professionnelles et si oui, de quelle manière ? Autrement dit, ces individus investissent-ils ces valeurs dans d'autres champs sociaux que celui de la configuration sociale des associations ? Le second objectif s'attache quant à lui à replacer les personnes rencontrées dans leur histoire sociale, c'est-à-dire à essayer de voir d'où elles viennent et comment elles en sont arrivées à incarner ces valeurs. La question centrale est alors de savoir à quel moment ces personnes ont-elles rencontré ces valeurs spécifiques. S'agit-il de dispositions transmises lors de la socialisation familiale ? Autrement dit, quel était le rapport entretenu au religieux ou au spirituel, à l'écologie mais également à l'économie durant l'enfance ? Cette rencontre avec ces valeurs s'est-elle au contraire effectuée ultérieurement à la socialisation familiale, c'est-à-dire au cours du parcours professionnel ou dans d'autres réseaux de sociabilité formels ou informels ? Dans le cas où ces valeurs ont été acquises ultérieurement à la socialisation familiale, il s'agit de voir en quoi l'acquisition de nouvelles dispositions a pu impliquer une renégociation du fruit de la socialisation primaire, sans nécessairement amener à une remise en cause totale de ces dispositions « primaires »[241].

239 Elias Norbert, *Qu'est ce que la sociologie ?*, Pocket, 1981, p. 157.
240 Simmel Georg, « La sociabilité. Exemple de sociologie pure ou formale », *Sociologie et épistémologie*, PUF, 1981, p. 125.
241 Thalineau Alain, *L'individu, la famille et l'emploi*, Éditions L'Harmattan, 2004, p. 13.

Une attention toute particulière est portée aux ressources et capitaux dont disposent les personnes interviewées, ressources et capitaux qui ont pu leur permettre à un moment donné de leur parcours d'investir l'une des organisations de ce « mouvement entrepreneurial ». L'inscription dans une nouvelle configuration sociale nécessite toujours la mobilisation de ressources comme le montrent bien les travaux de Michael Pollak sur l'expérience concentrationnaire[242]. Les différents réseaux de sociabilité dans lesquels sont inscrits les individus s'apparentent à des espaces accumulateurs de ressources capitalistiques, susceptibles de doter les individus des divers capitaux disponibles. L'investissement de ces capitaux dans d'autres champs ou sous-espaces sociaux peut faire l'objet de stratégies visant à l'accroissement des capitaux initiaux. La famille représente ainsi un capital accumulé. Si la famille ne se limite pas à cette dimension, les travaux de Michel Pinçon et de Monique Pinçon-Charlot sur l'aristocratie et la grande bourgeoisie soulignent à quel point ces « agents sociaux [doivent] leur position avant tout à l'héritage de capital économique et de capital social »[243]. Les ressources capitalistiques acquises au sein du champ familial permettent en effet d'investir d'autres champs ou sous-espaces sociaux. L'utilisation du capital social détenu par la famille pourrait par exemple permettre la mise en relation avec la configuration sociale étudiée. La valorisation du capital économique familial, comme dans le cas de la transmission au fils des actions possédées par les parents, pourrait également permettre de rentrer dans d'autres champs sociaux et de prendre part à la lutte pour acquérir ou maintenir le capital spécifique propre à chaque champ.

Derrière cette lutte essentielle se cache un autre enjeu tout aussi essentiel : celui de la reconnaissance sociale. Comme le souligne Pierre Bourdieu, lors de la socialisation primaire « le travail pédagogique dans sa forme élémentaire s'appuie sur un des moteurs qui seront au principe de tous les investissements ultérieurs : la recherche de la reconnaissance »[244]. De cette manière s'opère une « connexion étroite entre reconnaissance et socialisation »[245]. Ainsi, la lutte pour être le mieux classé possible dans les champs investis, sur la base des capitaux accumulés, est en même temps une « lutte pour la reconnaissance »[246]. Il ne s'agit pas seulement d'acquérir ou de posséder des

242 Tout l'intérêt des recherches de Michael Pollak réside dans le fait que son travail sur le camp de femmes Auschwitz-Birkenau a porté sur une expérience extrême qui en tant que telle « est révélatrice des constituants et des conditions de l'expérience « normale » [...] ». Pollak Michael, *L'expérience concentrationnaire : essai sur le maintien de l'identité sociale*, Éditions Métailié, 2000, p. 10.

243 Pinçon Michel, Pinçon-Charlot Monique, « Pratiques d'enquête dans l'aristocratie et la grande bourgeoisie : distance sociale et conditions spécifiques de l'entretien semi-directif », *Genèses*, 3, 1991, p. 124.

244 Bourdieu Pierre, *Méditations pascaliennes*, Le Seuil, 1997, p. 199. Bourdieu précise ainsi que « le travail de socialisation des pulsions s'appuie sur une transaction permanente dans laquelle l'enfant accorde renoncements et sacrifices en échange de témoignages de reconnaissance, de considération ou d'admiration (« qu'il est sage ! »), parfois explicitement sollicités (« papa, regarde-moi ! »).

245 Honneth Axel, « La théorie de la reconnaissance : une esquisse », *Revue du MAUSS*, 1, 2004, p. 134.

246 Ibid., p. 136.

ressources et capitaux mais tout autant qu'ils soient reconnus en tant que tels. En effet, « aucune propriété, quelle qu'en soit la nature, ne pourrait exister socialement ni *a fortiori* rapporter une plus-value si elle ne donnait pas lieu à une représentation […] entraînant l'adhésion »[247]. Chaque capital ne doit ainsi son effet qu'à sa dimension « symbolique » dont la base est l'acte de reconnaissance des propriétés propres aux individus par autrui[248].

Lors de la réalisation des entretiens, il s'agit stratégiquement de commencer par évoquer l'engagement associatif présent afin d'être en adéquation avec la « consigne» donnée aux enquêtés. Après avoir abordé la manière dont ces valeurs s'incarnent au présent dans les différentes configurations sociales de leur existence, l'objectif est ensuite de basculer assez rapidement sur le « moment » où les personnes interviewées pensent avoir rencontré les valeurs religieuses ou spirituelles ainsi que les valeurs écologiques. Le parcours professionnel devient alors le fil conducteur des entretiens et ce, en raison de la place centrale occupée par le travail dans la vie des individus. Le travail, dont la forme est historiquement spécifique à la formation sociale capitaliste, reste une dimension déterminante autour de laquelle s'organise la vie sociale d'une large majorité d'individus. De plus, malgré la « grande transformation »[249] évoquée par Robert Castel qui s'opère dès les années 1970 et la crise économique – marquée notamment par un fort taux de chômage – et malgré le fait que la valeur travail « n'est plus exclusive »[250], le travail demeure « l'un des moyens essentiels pour s'insérer dans la société »[251]. Il s'agit tout au long de l'entretien d'interroger de manière croisée l'ensemble des configurations sociales de l'existence, afin d'identifier d'éventuels liens, notamment de causalité. À ce titre, les moments d'entrée et de sortie de telle ou telle configuration sociale sont appréhendés comme essentiels. Cette méthode relativement souple et dynamique permet de recueillir à la fois des données professionnelles, associatives, familiales et concernant d'éventuels autres réseaux de relations, formels ou informels (voir le guide d'entretien en annexes).

247 Accardo Alain., *Introduction à une sociologie critique : Lire Pierre Bourdieu*, Éditions Agone, 2006, p. 100.
248 C'est sur la base de cette reconnaissance par autrui que les relations de domination trouvent leur fondement, que les propriétés en question soient réelles ou non.
249 Castel Robert, *La montée des incertitudes : travail, protections, statut de l'individu*, Éditions du Seuil, 2009, p. 11.
250 Harribey Jean-Marie, « La valeur(-)travail, une disparue qui se porte bien ? La valeur-travail et l'avenir du travail en débat », in Abdelmalki L. et Peeters A., *Alternatives économiques et sociales : Pour entrer dans le XXIe siècle*, Éditions L'Interdisciplinaire, 2000, p. 87-98.
251 Ibid.

Présentation du plan de la thèse

Les logiques de sens qui résultent d'une mise en pratique quotidienne de l'utopie des « Créatifs Culturels » prennent place au sein du jeu social mis en place par un « mouvement entrepreneurial » minoritaire, lequel souhaite réformer le capitalisme et se situe au sein de la configuration sociale de la « green economy », à dominance néo-libérale. L'enjeu demeure alors l'imposition de valeurs qui émanent d'un travail d'imbrication entre des valeurs New Age et écologiques et d'autres propres au champ économique. Cette thèse va consister à montrer que, loin du discours rassembleur et consensuel situé au cœur de l'idéologie des « Créatifs Culturels », la mise en pratique de ces « nouvelles » valeurs fait l'objet de rapports extrêmement différenciés, voire opposés, dans la réalité sociale. Différentes logiques de sens coexistent, qui représentent autant de manières de se positionner sur un continuum de positions possibles allant d'un pôle de la croyance à un pôle utilitariste. L'articulation entre valeurs et pratiques, autrement dit entre idéologie et structuration dans des dispositifs matériels, indique que les logiques de sens ne relèvent pas toutes de logiques de « croyance ».

Le premier chapitre (L'émergence d'un « mouvement entrepreneurial » minoritaire au sein de la configuration sociale de la « green economy ») présente tout d'abord le processus de construction d'une configuration sociale de la « green economy » au sein du champ du pouvoir. Au cours des années 1990, certains groupes sociaux « élitistes » plaident en effet pour une intégration comptable de la nature et des services rendus par celle-ci dans l'économie marchande. La structuration de cette configuration sociale s'accélère dès juillet 2005 avec la publication du rapport Stern auprès du gouvernement britannique. Selon ce rapport, injecter un pour cent du PIB mondial suffirait pour lutter efficacement contre le réchauffement climatique et permettrait, de facto, la création d'un nouvel eldorado économique. L'enjeu de cette configuration sociale est l'imposition de nouvelles valeurs résultant d'un travail d'imbrication entre des valeurs écologiques et d'autres propres au champ économique. Ce processus s'inscrit dans une tentative d'intégration de la critique écologique à la dynamique du capitalisme. La mise à l'agenda politique et médiatique des propositions de la « green economy » révèle alors la domination, au moins temporaire, d'une conception élitiste et marchande de l'écologie sur une autre conception qui articule l'écologie à une critique radicale du capitalisme. Cette position dominante s'avère conservatrice et s'intègre parfaitement dans la mise en place des politiques néo-libérales opérées dès la fin des années 70. Cette conception marchande de l'écologie est, de plus, sous-tendue par une conception naturaliste, au fondement de la domination de l'Homme sur la nature et *in fine* de la mise en place historique du capitalisme.

Le premier chapitre développe ensuite, dans un second temps, l'émergence, au début des années 1990, d'un « mouvement entrepreneurial » minoritaire au sein même de la configuration sociale de la « green economy ». La position adoptée est alors réformiste et s'avère relativement critique vis-à-vis du « néo-libéralisme vert ». Il ne s'agit pas seulement de créer de nouveaux marchés « verts », mais avant tout d'envisager ces derniers comme pouvant être source de progrès social. Cette « forme dominée d'une économie dominante »[252] s'inscrit à plein dans l'entreprise de « moralisation » du capitalisme. Ce mouvement va en effet plus loin dans le travail de relégitimation du capitalisme et d'intégration de la critique écologique. L'émergence supposée des « Créatifs Culturels » naît au sein de ce mouvement et sert d'appui à sa structuration. L'enjeu diffère quelque peu de celui de la « green economy » : l'imposition de nouvelles valeurs résultant d'un travail d'imbrication entre des valeurs New Age et écologiques et d'autres propres au champ économique. Cette composante minoritaire de la « green economy » entretient une « relation dialectique de différenciation/intégration » vis-à-vis du capitalisme « vert ». Ce mouvement reprend ainsi les principes d'une intégration marchande de l'écologie, mais à la différence de la « green economy », le changement de société annoncé serait avant tout spirituel. Ce « mouvement entrepreneurial » représente la tentative la plus poussée d'intégration de la critique opérée à l'encontre du naturalisme qui est au fondement même de la domination de l'Homme sur la nature.

Le deuxième chapitre (Une structuration de l'existence autour d'un pôle de la croyance) présente la première logique de sens résultant d'une mise en pratique quotidienne de l'utopie des « Créatifs Culturels ». L'idéal-type de cette logique de sens est celui d'individus qui, dans leur enfance, sont socialisés de manière forte à des croyances religieuses et qui, une fois à l'âge adulte, vivent ces valeurs tant dans le travail que dans le hors travail. Cette socialisation dans un monde de croyance oriente durablement leur façon de se définir comme « être au monde ». Cette imbrication fondée sur la croyance, entre des valeurs New Age et d'autres propres au champ économique, conduit les individus l'incarnant à tenter de modeler le champ économique et ses dispositifs au regard de leurs propres croyances. Les individus doivent vivre ces valeurs partout et tout le temps. En vertu d'une injonction liée au New Age, le « travail » productif devient le lieu où incarner une « mission spirituelle ». Il s'agit de se réaliser soi par le « travail », en adéquation avec une conception du « développement personnel » qui, depuis les années 80, ne suppose plus une remise en question radicale de l'ordre social. Les individus rencontrés peuvent parfois posséder un nombre significatif d'attributs de ce premier idéal-type, sans néanmoins être porteurs de l'ensemble de ces attributs. La socialisation primaire dans un monde de croyance peut ainsi s'effectuer

252 Hély Matthieu, Moulévrier Pascale, *L'économie sociale et solidaire : de l'utopie aux pratiques*, La Dispute/Snédit, 2013, p. 13.

« différemment » si la position sociale d'origine est celle d'une position dominée. De plus, cette socialisation peut entrer en tension avec les logiques de croyance multiples et contradictoires propres à un territoire habité durant l'enfance. L'investissement au sein de l'existant et la « mission » spirituelle qu'il suppose s'effectuent à travers la reproduction d'une position dominée dont la personne ne parvient pas à s'affranchir. Les croyances sur lesquelles cet investissement repose paraissent moins « abouties » que dans l'idéal-type le plus « pur ».

Le troisième et dernier chapitre (Un éloignement vis-à-vis du pôle de la croyance) expose deux autres logiques de sens qui s'inscrivent dans le sens d'une imbrication entre des valeurs New Age et d'autres propres au champ économique, fondée principalement sur l'utilité économique. Les croyances ne prédominent pas sur les logiques propres au champ économique. Il s'agit au contraire d'essayer d'adapter les croyances à des valeurs principalement définies sous leur aspect économique. L'articulation entre socialisation primaire, travail et hors travail n'est alors jamais totale. Une seconde logique de sens est celle d'individus socialisés durant l'enfance à des croyances religieuses et écologiques mais qui ne parviennent pas ultérieurement à vivre ces valeurs partout et tout le temps. Ces dernières ne traversent pas simultanément, ni de manière égale, le travail et le hors travail. Faute d'avoir pu s'actualiser dans le travail, ces croyances ne deviennent pas le moteur d'un l'investissement au sein de l'existant et ne donnent lieu à aucune « mission » spirituelle. Les valeurs New Age sont alors soit absentes, soit renvoyées au champ familial présent. Les valeurs écologiques, quant à elle, font l'objet d'un rapport relativement utilitariste, notamment au sein du travail. Dégagées des impératifs du New Age, les personnes rencontrées s'inscrivent, soit dans une participation pleine et entière aux logiques économiques propres au néo-libéralisme et à la « green economy », soit dans une conception « réformiste » plus prononcée que celle portée par les tenants des « Créatifs Culturels ».

Ce chapitre présente ensuite une troisième logique de sens, celle d'individus caractérisés par une socialisation peu marquée durant l'enfance vis-à-vis des valeurs du « mouvement entrepreneurial » étudié. Ce qui se joue lors de la socialisation primaire n'est pas la transmission de croyances religieuses, mais celle d'un rapport au monde principalement économique. L'enfance est en effet marquée par l'acquisition de dispositions ascétiques. Ces dispositions se conjuguent à l'âge adulte à l'incorporation de dispositions spirituelles. Il s'agit de répondre à une crise de sens dont l'origine n'est pas liée à des interrogations sur une quelconque socialisation religieuse. Adaptées aux dispositions ascétiques transmises durant l'enfance, les croyances spirituelles sont source d'une « mission » spirituelle qui s'inscrit dans le sens d'une volonté révolutionnaire de changement social. L'enjeu n'est pas de se situer pleinement dans le monde existant, ni de vouloir le réformer, mais de souhaiter un « autre » monde. L'investissement, parfois fort, au sein du « mouvement

entrepreneurial » étudié peut alors s'expliquer par une absence de représentation de sa structuration et des enjeux qui s'y rattachent. De manière peu consciente, les ressources et capitaux de ce « mouvement entrepreneurial » sont ainsi en partie « détournés » et appropriés dans un sens radicalement opposé à toute volonté réformiste.

CHAPITRE 1 : L'ÉMERGENCE D'UN « MOUVEMENT ENTREPRENEURIAL » MINORITAIRE AU SEIN DE LA CONFIGURATION SOCIALE DE LA « GREEN ECONOMY »

Ce chapitre montre comment, dès 1947, une configuration sociale, celle du « capitalisme vert » se met progressivement en place autour d'un enjeu spécifique : celui de l'imbrication de valeurs écologiques avec d'autres propres au champ économique. Consacré en 1992, sous la figure du « développement durable », le « capitalisme vert » voit une vingtaine d'années plus tard son intégration au néo-libéralisme. C'est par ailleurs au début des années 1990, qu'au sein de la configuration sociale du « capitalisme vert », un « mouvement entrepreneurial » émerge autour d'un enjeu plus particulier encore : celui de l'imbrication de valeurs New Age et écologiques avec d'autres propres au champ économique. Comme cela sera montré, l'avènement du néo-libéralisme n’empêche pas ce mouvement de conserver une vision nettement réformiste, ce qui contribue à rendre son positionnement minoritaire au sein de la configuration sociale du « capitalisme vert ». En définitive, ce « mouvement entrepreneurial » va plus loin dans le travail de relégitimation du capitalisme et d'intégration de la « critique écologique ».

SECTION 1 : LA CONSTRUCTION D'UNE CONFIGURATION SOCIALE DE LA « GREEN ECONOMY »

Naissance et structuration du « capitalisme vert »

Au début des années 2000, une configuration sociale, celle du capitalisme « vert », sort de sa relative marginalité au sein du champ économique, avec en 2005 la publication du rapport Stern auprès du gouvernement britannique. Selon ce rapport, injecter un pour cent du PIB mondial suffirait pour lutter efficacement contre le réchauffement climatique et permettrait, de facto, la création d'un nouvel eldorado économique. Ses auteurs défendent ainsi l'idée selon laquelle « il n'y a pas à choisir entre agir sur le changement climatique et le développement économique »[253]. C'est dès cette époque que le capitalisme « vert » commence véritablement à se structurer autour d'un enjeu : celui de l'imposition de valeurs résultant d'un travail d'imbrication entre certaines valeurs écologiques et d'autres propres au champ économique. Cette logique sociale viserait à soumettre l'écologie à la logique d'accumulation illimitée du capital. En plaçant « le capital […] au centre de la problématique »[254], Pio Verzola Jr et Paul Quintos notent qu'il s'agit « essentiellement d'une colonisation continue de l'écologie par l'économie (de marché) »[255]. En adéquation avec les catégories de base du capitalisme – valeur, marchandise et travail abstrait[256] – ce néo-capitalisme ne remettrait pas nécessairement en cause les principes du mode de légitimation dominant du capitalisme qu'est actuellement le néo-libéralisme.

L'idée d'un capitalisme « vert » est en réalité plus ancienne. Selon Paul Ariès, en effet, « tout commence dans certains milieux « écolos » et « environnementalistes, notamment ceux proches de la révolution conservatrice mondiale dès 1947 »[257]. Ce courant, qui soutient comme projet celui « de fusionner écologie et économie »[258] au point tel que ces deux sphères deviennent inséparables, serait apparu initialement en Europe, puis aurait ensuite franchi l'atlantique, pour se voir réinterprété

253 Citation tirée d'un document officiel intitulé : « Stern review : The Economics of Climate Change – Summury of Conclusions ». Ce document a été consulté sur le site internet du « HM Treasury » le 1er décembre 2011 à l'adresse suivante : http://www.hm-treasury.gov.uk/media/3/2/Summary_of_Conclusions.pdf

254 Verzola Pio Jr., Quintos Paul, « Économie verte : un bien ou un mal pour les pauvres ? », *Alternatives Sud*, Volume XX, 1, 2013, p. 102.

255 Ibid.

256 Blorville Gwenhaël, *« Créatifs Culturels », Concept critique ou imposture théorique ?*, Mémoire de master soutenu en 2010 (Université François-Rabelais de Tours), sous la direction de René Warck, p. 109 – 126.

257 Ibid.

258 Ibid.

« par certains auteurs américains comme Lester Brown et Paul Hawken »[259]. Le principe d'un capitalisme « vert » se cristallise tout d'abord dans la proposition d'un « développement durable ». Comme le souligne Jean-Guy Vaillancourt, « le développement durable est un concept qui [est] élaboré graduellement à partir des années 70 […] »[260]. En 1968, le Club de Rome publie un rapport intitulé « The Limits to Growth » (littéralement : Les limites à la croissance), traduit en français en 1974 sous le titre « Halte à la croissance ». Fondé en 1968 par Aurelio Peccei avec l'appui financier de « son ami banquier David Rockefeller »[261], le Club de Rome, réunissant des personnalités internationales, et ayant pour but l' « étude de l'activité de l'humanité envisagée comme un système global à l'échelon mondial pour résoudre les problèmes nationaux »[262], développe notamment et répand l'idée d'une crise de l'énergie (avec l'idée de « zéro croissance ») et la thèse du surpeuplement de la planète. Le rapport The Limits to Growth, largement financé par la Fondation Volkswagen[263] et réalisé par une équipe du Massachusetts Institute of Technology (MIT), est aussi appelé « Rapport Meadows », du nom de deux de ses auteurs, Dennis Meadows et Donnela Meadows. Cette publication s'inscrit dans un certain nombre d'initiatives qui ont en commun de « [lancer] un débat sur l'environnement et le développement économique qui se poursuit encore aujourd'hui »[264]. Cependant, comme le souligne Aurélien Bernier, « ce travail scientifique, *a priori* neutre, sert un objectif tout à fait politique : pour Peccei et Rockefeller, il n'est pas question d'entraver le développement des multinationales, mais bien de faire décroître de gré ou de force la population des pays pauvres »[265]. Ainsi, « la naissance du Club de Rome […] marque le début d'une phase de récupération de la question écologique par le capitalisme »[266].

Le Club de Rome entretient par ailleurs des liens très étroits avec le groupe Bilderberg, une de ces organisations qui « manifestent la puissance sociale des réseaux réunissant, au niveau mondial, les plus hauts dirigeants économiques et politiques [...] »[267]. À côté de lieux de pouvoir comme le World Economic Forum de Davos créé en 1971, coexistent d'autres « structures de rencontres, moins visibles […] [mais] néanmoins efficaces »[268]. Le groupe de Bilderberg en fait partie. Comme

259 Ibid.
260 Vaillancourt Jean-Guy, « Action 21 et le Développement Durable », *VertigO* [En ligne], Volume 3, 3, décembre 2002 : http://vertigo.revues.org/4172
261 Bernier Aurélien, *Démondialiser, décroître et coopérer*, Éditions Utopia, 2016, p. 82.
262 QUID, « Club de Rome », consulté le 18 mars 2008 : http://www.quid.fr/2007/Organisations_Internationales/Club_De_Rome/1
263 Braillard Philippe, *L'imposture du Club de Rome*, PUF, 1982, p. 17.
264 Vaillancourt Jean-Guy, « Action 21 et le Développement Durable », *VertigO* [En ligne], Volume 3, 3, décembre 2002 : http://vertigo.revues.org/4172
265 Bernier Aurélien, *Démondialiser, décroître et coopérer*, Éditions Utopia, 2016, p. 82.
266 Ibid., p. 83.
267 Wagner Anne-Catherine, « III. Culture internationale et distinction sociale », *Les classes sociales dans la mondialisation*, La Découverte, 2007, p. 56.
268 Ibid.

le souligne Anne-Catherine Wagner, il s'agit de « l'un des plus anciens clubs internationaux et l'un des plus fermés »[269]. La première réunion de ce groupe se tient en mai 1954 à l'hôtel Bilderberg à Oosterbeek, au Pays-Bas, groupe qui est fondé par le Prince Bernhard des Pays-Bas, Denis Healey, Joseph Retinger, David Rockefeller, Jozef Luns et Paul Van Zeeland. Un communiqué de presse du groupe en 2000 affirme que « ce meeting complètement nouveau est né de l'inquiétude exprimée par les élites des deux côtés de l'Atlantique portant sur l'opinion que l'Europe Occidentale et l'Amérique du Nord ne collaboraient pas ensemble autant qu'elles le devraient sur des problèmes communs d'une importance cruciale »[270], et précisant que même si « la Guerre Froide est à présent terminée [...] le dialogue entre ces deux régions du monde est plus crucial que jamais »[271]. Le groupe réunit chaque année une centaine de chefs d'État, de personnalités influentes et de grands patrons issus de deux côtés de l'atlantique. Il faut également souligner le caractère informel et non officiel de cette rencontre annuelle, le communiqué la définissant en somme comme « un petit forum international souple, informel et sans caractère officiel [...] »[272]. Le rôle joué par ce type de groupes ou de « clubs » dans l'internationalisation du capitalisme est essentiel. Selon Anne-Catherine Wagner, ces organisations « sont des instruments importants d'entretien et de mobilisation d'un capital social international. Ils sont aussi des lieux de pouvoir [...], de production et de mise en scène d'un consensus mondial sur la mondialisation économique »[273].

Il est alors possible de faire l'hypothèse selon laquelle les « clubs » élitistes relatifs aux questions environnementales auraient eux aussi joué un rôle central dans l'élaboration d'un relatif consensus international autour de la nécessité d'un travail d'imbrication entre certaines valeurs écologiques et d'autres propres au champ économique. Les recherches menées dans le cadre de cette étude permettent de mettre en évidence de nombreux éléments reliant le Club de Rome au groupe de Bilderberg. Le fondateur du Club de Rome, Aurelio Peccei, participe en 1965 à la rencontre annuelle du groupe de Bilderberg, soit trois ans avant la fondation de son club[274]. La toute première réunion visant à lancer le Club de Rome – un échec – est organisée avec l'appui de la Fondation Agnelli au tout début de l'année 1968, du nom de Giovanni Agnelli (1866-1945), le fondateur de l'entreprise FIAT[275]. Son petit fils, qui s'appelle lui aussi Giovanni Agnelli (1921-2003) et qui est président de FIAT dès 1966, est membre du groupe de Bilderberg et fait même parti de son comité

269 Ibid., p. 57.
270 Groupe de Bilderberg, « Communiqué de presse », 3 juin 2000.
271 Ibid.
272 Ibid.
273 Wagner Anne-Catherine, « III. Culture internationale et distinction sociale », *Les classes sociales dans la mondialisation*, La Découverte, 2007, p. 57.
274 Selon la revue italienne *Relazioni* (Rome – mai 1965).
275 Braillard Philippe, *L'imposture du Club de Rome*, PUF, 1982, p. 15.

consultatif. Aurelio Peccei est par ailleurs membre du conseil d'administration de FIAT lors de la création de son club[276]. Par ailleurs, l'économiste français Thierry de Montbrial – le fondateur et directeur général de l'Institut Français des Relations Internationales (IFRI) – qui est l'auteur du sixième rapport du Club de Rome en 1978[277], est membre du comité directeur du groupe de Bilderberg depuis 1976[278]. Il est par ailleurs membre de la Commission Trilatérale de 1976 à 2002, un autre think tank mondialiste discret, fondé notamment par David Rockefeller en 1973[279]. Selon Anne-Catherine Wagner, « en 1973, face aux réticences suscitées par l'idée d'inviter des Japonais aux réunions [du groupe de Bilderberg], David Rockefeller, le directeur de la Chase National Bank, et d'autres membres du groupe Bilderberg instituent une commission trilatérale au recrutement élargi, rassemblant les « personnes de marque » venues d'Europe, d'Amérique du Nord et du Japon afin de coordonner ces trois zones »[280]. De plus, plusieurs membres des familles royales européennes participent au groupe de Bilderberg tout en étant membres du Club de Rome, comme c'est le cas de la reine Beatrix des Pays-Bas – fille de l'un des fondateurs du groupe de Bilderberg, le prince Bernhard –, mais aussi le roi et la reine d'Espagne, ou encore le prince Philippe de Belgique. La sœur de la reine Beatrix des Pays-Bas, Irene van Lippe-Biesterfeld, est quant à elle membre honoraire du Club de Budapest.

C'est également en 1972, année de publication du rapport du Club de Rome, que se tient la conférence des Nations Unies sur l'environnement, plus connue sous le nom de conférence de Stockholm. Celle-ci se déroule du 5 au 16 juin 1972. C'est la première fois que des questions d'ordre environnemental sont discutées à l'échelle internationale. Cette conférence permet la création le 15 décembre 1972 du Programme des Nations Unies pour l'Environnement (PNUE), dont le mandat est d'être « l'autorité principale en matière d'environnement qui fixe l'agenda mondial de l'environnement [et] qui promeut la mise en œuvre cohérente de la dimension environnementale du développement durable au sein du système des Nations Unies […] »[281]. Cette rencontre internationale est l'une « des étapes importantes, bien que limitées, dans la mise en marche du développement durable »[282]. Les États s'accordent également à se rencontrer tous les dix ans.

276 Simplement-durable.com, « Club de Rome », consulté le 25 septembre 2010 : http://www.simplement-durable.com/club_de_rome.php

277 De Montbrial Thierry, *Énergie : le compte à rebours*, Éditions J.C. Lattès, 1978.

278 Thierry de Montbrial [site internet], consulté le 27 mars 2012 : http://www.thierrydemontbrial.com

279 Commission Trilatérale [site internet], consulté le 28 mars 2012 : http://www.trilateral.org La liste des membres de la Commission Trilatérale est consultable ici : http://www.trilateral.org/go.cfm?do=Page.View&pid=6 (page consultée le 28 mars 2012).

280 Wagner Anne-Catherine, « III. Culture internationale et distinction sociale », *Les classes sociales dans la mondialisation*, La Découverte, 2007, p. 57.

281 PNUE, « La voix de l'environnement », consulté le 25 septembre 2016 : http://www.unep.org/french/About/

282 Vaillancourt Jean-Guy, « Action 21 et le Développement Durable », *VertigO* [En ligne], Volume 3, 3, décembre 2002 : http://vertigo.revues.org/4172

L'histoire du « développement durable » est souvent présentée de manière consensuelle. Après la rencontre de 1972, il est ainsi bon ton d'évoquer celle de 1992 qui consacre le « développement durable ». Cette histoire linéaire oublie pourtant la conférence des Nations Unies sur l'environnement qui se tient à Nairobi, au Kenya, en 1982. Or, celle-ci n'est pas « un demi-succès comme Stockholm 72 et Rio 92, [c'est] plutôt un désastre complet ». L'idée d'un capitalisme « vert » n'est à cette époque aucunement synonyme de néo-libéralisme, bien au contraire. Les deux conceptions légitimatrices du capitalisme se heurtent alors de plein fouet. En effet, selon Jean-Guy Vaillancourt, « Au début des années 80, les gouvernements de la plupart des grands pays occidentaux [sont] de droite, et [font] la promotion du néo-libéralisme et de la privatisation, alors que les préoccupations environnementales et d'équité sociale [sont] leur dernier souci »[283]. Ce n'est que bien plus tard, que le capitalisme « vert » finira par globalement s'intégrer au sein de l'ordre néo-libéral. Les années 1980 voient en effet, en pleine offensive néo-libérale, des « luttes intra-capital »[284] autour des négociations internationales centrées sur l'environnement. L'échec complet de la conférence de 1982 est l'occasion de mobiliser certains réseaux afin de relancer le processus entamé à l'échelle internationale en 1972. En 1983, l'Assemblée générale des Nations Unies décide alors de créer une Commission des Nations Unies sur l'environnement et le développement, « en bonne partie pour compenser le désastre de l'année précédente à Nairobi, et faire en sorte que le Sommet de la Terre de Rio en 1992 ne soit pas un échec semblable »[285].

Le travail de cette commission débouche en 1987 sur un rapport intitulé « Notre futur commun », plus connu sous le nom de « Rapport Brundtland », du nom de la norvégienne Gro Harlem Brundtland qui préside la commission. Le rapport Brundtland joue un rôle crucial dans la construction du « développement durable » en consacrant « le nouveau terme de développement soutenable, en le définissant comme « un développement qui répond aux besoins du présent sans compromettre la capacité des générations futures de répondre aux leurs » […] »[286]. Le rapport identifie alors trois dimensions majeures, qui deviennent par la suite les trois piliers du « développement durable », à savoir « la dimension économique-développementale, la dimension écologique-environnementale et la dimension socio-politique […] »[287]. Le document remis par la commission Brundtland sert ensuite de cadre général aux négociations de la conférence des Nations

283 Ibid.
284 Lefèvre Mathias, « Les firmes multinationales face au risque climatique : sauver le capital en sauvant la terre ? », *VertigO*, Volume 5, 2, novembre 2004 : https://vertigo.revues.org/3549
285 Vaillancourt Jean-Guy, « Action 21 et le Développement Durable », *VertigO* [En ligne], Volume 3, 3, décembre 2002 : http://vertigo.revues.org/4172
286 Ibid.
287 Ibid.

Unies sur l'environnement qui se tient à Rio de Janeiro du 3 juin au 14 juin 1992. La réussite est au rendez-vous et la conférence organisée sous l'égide des Nations Unis représente la seconde grande étape, après celle de 1972, vers l'instauration du « développement durable ». Le « sommet de la Terre » de Rio de Janeiro consacre effectivement l'expression de « développement durable » et conduit à l'élaboration du programme Action 21, « un plan d'action monumental de 800 pages, comprenant l'énumération des problèmes critiques majeurs auxquels nous avons à faire face comme communauté globale en forte croissance démographique sur une petite planète aux ressources limitées […] »[288], ainsi que « diverses solutions simples et pratiques pour réaliser le développement durable aux niveaux international, continentaux, nationaux, régionaux et locaux »[289]. Bien qu'entrant en « confrontation » avec la mise en place des politiques néo-libérales, le « développement durable » s'inscrit alors pleinement dans le cadre capitaliste de l'accumulation illimitée de richesses. Comme le souligne en effet Edgardo Lander, « si les problèmes environnementaux auxquels la planète est confrontée sont très solidement documentés, leurs causes fondamentales ne sont pas abordées. De même, aucune option sortant du cadre dominant de la logique capitaliste d'une croissance économique sans fin, [n'est] envisagée »[290]. Lorsque la commission Brundtland rédige son rapport, les termes de « développement durable » ou de « développement soutenable » ne sont cependant pas nouveaux[291]. Certains auteurs, notamment américains, joue en effet un rôle clé dans la théorisation de ce qui va être reconnu à l'échelle internationale. Parmi ces auteurs, il convient de citer Lester Brown et Amory Lovins. Lester Brown est le fondateur en 1974 du Worldwatch Institute avec le soutien de la fondation Rockefeller. Le Worldwatch Institute est une organisation privée de recherche relative à l'environnement qui, depuis 1984, publie chaque année le « State of the World ». En 1981, Lester Brown « établi les paramètres fondamentaux du développement durable dans un livre prophétique intitulé Building a Sustainable Society ». Amory Lovins est le fondateur en 1982 du Rocky Mountain Institute, qui vise à une utilisation plus efficace de l'énergie ainsi que l' « abandon des combustibles fossiles »[292]. Celui-ci, avec la publication en 1977 de son ouvrage « Soft Energy Paths : Toward a Durable Peace » amène l'idée, avec d'autres auteurs, de « la nécessité d'instaurer le développement durable […] »[293]. Ces précurseurs du « développement durable » contribuent à amener l'idée au sein du champ du pouvoir et en particulier au sein du

288 Ibid.
289 Ibid.
290 Lander Edgardo, « Économie verte : le loup déguisé en agneau », *Alternatives Sud*, Volume XX, 1, 2013, p. 110.
291 Vaillancourt Jean-Guy, « Action 21 et le Développement Durable », *VertigO* [En ligne], Volume 3, 3, décembre 2002 : http://vertigo.revues.org/4172
292 Institut négaWatt, « Réinventer le feu – Des solutions économiques novatrices pour une nouvelle ère énergétique », consulté le 20 septembre 2016 : http://www.institut-negawatt.com/page.php?id=17
293 Vaillancourt Jean-Guy, « Action 21 et le Développement Durable », *VertigO* [En ligne], Volume 3, 3, décembre 2002 : http://vertigo.revues.org/4172

champ économique, d'une imbrication entre certaines valeurs propres à l'écologie et d'autres propres au champ économique.

L'engagement de firmes multinationales et d'ONG dans la « modernisation écologique »

La fin des années 1980 n'est pas seulement le moment où « les principaux États industrialisés (ceux de la Triade) engagent, dans le cadre des Nations Unies, un processus de prévention du risque climatique »[294]. L'action collective menée entre États s'accompagne également d'un « mouvement vers un « environnementalisme de firme » stratégique […] »[295]. Face au discours de « modernisation écologique » qui se met alors progressivement en place, faisant notamment appel à la technique et à l'innovation ainsi qu'à des solutions passant par le marché, les firmes multinationales se divisent. Tandis que certaines choisissent de s'opposer, plus ou moins frontalement au processus en cours, « des fractions du capital voient ainsi dans la restauration de l'environnement un nouveau champ d'activités profitables, de nouveaux marchés, un moteur potentiel de croissance »[296]. Que les firmes multinationales se positionnent en faveur du processus de réglementation environnemental, ou qu'elles s'y opposent, « le risque climatique semble déterminer de nouvelles batailles pour les marchés, entre firmes rivales »[297]. Quelle que soit la position adoptée, beaucoup de firmes multinationales se mobilisent face à la progressive structuration du capitalisme « vert ». Ces mobilisations prennent alors deux figures différentes, avec des nuances. Il peut s'agir soit de tentatives « d'annihiler l'intention régulatrice, la jugeant néfaste [...] »[298] ou alors au contraire d'essayer de « tirer un avantage concurrentiel futur de l'application de la réglementation »[299].

Cette première position est celle de certaines coalitions de firmes multinationales comme la Global Climate Coalition (GCC), créée en 1989. Selon Aurélien Bernier, cette coalition mène une « contre-offensive brutale »[300]. Comme le soulignent Amandine Orsini et Daniel Compagnon, « l'un de ses premiers objectifs [est] de contester le consensus scientifique grandissant sur le changement climatique, en s'appuyant sur les arguments des « sceptiques du réchauffement » […] »[301]. La

294 Lefèvre Mathias, « Les firmes multinationales face au risque climatique : sauver le capital en sauvant la terre ? », *VertigO* [En ligne], Volume 5, 2, novembre 2004 : https://vertigo.revues.org/3549
295 Ibid.
296 Ibid.
297 Ibid.
298 Ibid.
299 Ibid.
300 Bernier Aurélien, *Comment la mondialisation a tué l'écologie : Les politiques environnementales piégées par le libre-échange*, Fayard/Mille et une nuits, 2012.
301 Orsini Amandine, Compagnon Daniel, « Lobbying industriel et accords multilatéraux d'environnement. Illustration

coalition est finalement dissoute en 2002. En effet, certaines firmes multinationales « considèrent qu'il vaut mieux admettre la réalité du changement climatique et accompagner les politiques de réduction des gaz à effet de serre pour les orienter en fonction de leurs intérêts »[302]. Cependant, selon Stéphane Foucart, « ces manœuvres n'ont pas cessé. Elles s'appuient aujourd'hui sur un réseau de plusieurs dizaines d'organisations « non partisanes et à but non lucratif » – think tanks, cercles de réflexion et autres associations professionnelles – financées par les industries polluantes ou par des fondations elles-mêmes affiliées à ces groupes industriels »[303]. La seconde position, celle du soutien au processus de réglementation environnemental en cours, comprend d'autres coalitions de firmes multinationales, comme le World Business Council for Sustainable Developement (WBCSD), fondé en 1991, le Business Environmental Leadership Council (BELC), créé en 1998, ou en France la coalition Entreprises pour l'Environnement (EPE), lancée en 1992. À titre d'exemple, le WBCSB est une coalition d'environ 200 firmes multinationales qui « se positionne explicitement en faveur d'une action préventive face au risque climatique, et promeut une conception singulière du « développement soutenable », axée sur l'innovation technique, l'efficacité énergétique et les solutions de marché »[304]. Comme le souligne Mathias Lefèvre, « le WBCSD exprime l'ambition qu'ont ses représentés de saisir les opportunités industrielles et commerciales d'une lutte contre le changement climatique, et de la protection de l'environnement de façon plus générale »[305].

De grandes ONG comme le WWF ou encore le World Ressources Institute (WRI) participent par ailleurs à ce processus de « modernisation écologique ». Le World Ressources Institute est fondé en 1982 et « est une organisation hybride, à l'intersection entre l'environnement et le développement »[306]. Le WRI se présente « en terme institutionnel comme un think tank, ses actions se rapprocheraient cependant plus d'un « do-tank » [...] »[307] et s'inscrit à ce titre dans des logiques entrepreneuriales. En effet, « proche des entreprises, l'organisme mène un certain nombre de recherches appliquées, à l'origine du développement de plusieurs outils financiers et économiques »[308]. Présenté tantôt comme un « think tank », tantôt comme une Organisation Non

par le changement climatique et la biosécurité », *Revue française de science politique*, Volume 61, 2, 2011, p. 239.

302 Bernier Aurélien, *Comment la mondialisation a tué l'écologie : Les politiques environnementales piégées par le libre-échange*, Fayard/Mille et une nuits, 2012.

303 Foucart Stéphane, « Qui sont les climato-sceptiques ? », *L'express*, 28 octobre 2010, consulté le 21 septembre 2016 :http://www.lexpress.fr/actualite/societe/environnement/qui-sont-les-climato-sceptiques_931831.html

304 Lefèvre Mathias, « Les firmes multinationales face au risque climatique : sauver le capital en sauvant la terre ? », *VertigO* [En ligne], Volume 5, 2, novembre 2004 : https://vertigo.revues.org/3549

305 Ibid.

306 Dumas Agathe, « Le rôle des Think Tanks – ONGs dans la protection de l'environnement aux États-Unis », *Mission pour la Science et la Technologie & Service pour la Coopération non gouvernementale*, mars 2010, p. 29.

307 Ibid.

308 Ibid.

Gouvernementale (ONG), il est en réalité « difficile de tracer la frontière entre une ONG présentant des travaux de synthèse, pouvant se rapprocher de production de centres académiques et des think tanks opérés par des membres du milieu universitaire »[309].

L' « économie verte » comme néo-libéralisation du « développement durable »

Les deux décennies qui suivent la consécration d'un « développement durable » plus équitable en 1992, sont celles de sa relative intégration au néo-libéralisme. Comme le soulignent ainsi Pio Verzola Jr. et Paul Quintos, « vingt ans plus tard, le monde a gravement dévié de la vision qui s'était ébauchée à Rio »[310]. En effet, la déclaration issue du « sommet de la Terre » de Rio de Janeiro ainsi que le programme Action 21 « ne résistèrent pas longtemps au rouleau compresseur de la mondialisation des politiques inspirées par le consensus de Washington »[311]. Le « consensus de Washington » désigne « le diagnostic fait par les dirigeants politiques et économiques les plus importants du monde sur la situation de l'Amérique latine des années 1980. Il présente de manière synthétique les grands « commandements » néolibéraux »[312]. Après avoir déferlé sur l'Amérique latine à partir de 1989, « sous la pression du FMI, ces politiques présentent beaucoup de similitudes avec celles exigées plus tard des pays d'Europe de l'Est et plus récemment, cette fois-ci par l'intermédiaire de la Commission européenne et de la Banque centrale européenne, des pays de la Méditerranée »[313]. Cependant, la néo-libéralisation du « développement durable » apparaît bien plus comme une nouvelle phase historique du « capitalisme vert », que comme une dérive. En effet, selon Edgardo Lander, « en ne remettant pas en cause la logique capitaliste de l'accumulation et le modèle de la société industrielle comme causes fondamentales de la destruction de l'environnement, il [le concept de « développement durable »] opère comme un mécanisme de légitimation de la globalisation néolibérale […] »[314]. L'aboutissement le plus poussé de cette néo-libéralisation du « développement durable » est l'émergence dès 2008 au sein du processus inter-étatique du concept de « Green economy ». L'expression d' « économie verte » apparaît suite aux « échecs » de la mise en pratique du « développement durable ». Le plus retentissant de ces échecs est sans conteste le protocole de Kyoto signé en 1997 et qui doit conduire à réduire entre 2008 et 2012 les émissions de

309 Ibid., p. 8.
310 Verzola Pio Jr., Quintos Paul, « Économie verte : un bien ou un mal pour les pauvres ? », *Alternatives Sud*, Volume XX, 1, 2013, p. 85.
311 Ibid., p. 89.
312 Heredia Mariana, *À quoi sert un économiste*, La Découverte, 2014, p. 106-107.
313 Ibid., p. 107.
314 Lander Edgardo, « Économie verte : le loup déguisé en agneau », *Alternatives Sud*, Volume XX, 1, 2013., p. 110.

six gaz à effet de serre d'environ cinq pour-cent par rapport au niveau de 1990. Ayant pourtant signé le protocole, les États-Unis ne ratifieront jamais, ni n'appliqueront le texte. Le concept d' « économie verte » est alors élaboré dans les rapports et sommets du Programme des Nations Unies pour l'environnement (PNUE). Il s'agirait, selon ses promoteurs, de réaliser en acte ce que le « développement durable » a promis. L'un des deux thèmes de la conférence des Nations Unies sur le développement durable 2012, aussi appelée Rio +20, est « l'économie verte dans le contexte du développement durable et de l'éradication de la pauvreté »[315]. Comme l'affirme le PNUE, ce concept « est de plus en plus perçu comme le véhicule qui aidera à la réalisation des buts et objectifs sociaux, économiques et environnementaux »[316], qui ne sont autres que ceux du « développement durable ». La mise en avant de l' « économie verte » par rapport au « développement durable » ne constitue pas seulement un effet de rhétorique. Il s'agit avant tout d'un cadre idéologique bien particulier « opérant au sein des dogmes du libre marché, consolidés sous l'ère de la mondialisation néolibérale comme l'unique imaginaire possible pour les organismes multilatéraux et pour les « décideurs » […] »[317]. Comme le résume Bernard Duterme, « le credo est ultralibéral : les États sont invités […] à ouvrir la voie à la croissance verte […], à créer les incitants et les conditions favorables à la valorisation et à la privatisation des ressources […] et à laisser libre cours à un marché mieux à même d'assurer la durabilité d'un « capital naturel » dont dépendent ses taux de profit »[318]. La posture est indéniablement conservatrice. Il ne s'agit aucunement de réformer le capitalisme mais d'inclure pleinement l'écologie au sein d'un existant naturalisé. L'écologie, sous la forme d'un « capital naturel » devient en définitive « de nouveaux territoires à la spéculation et à la valorisation du capital »[319].

Les luttes intra-capital initiées dans les années 1980 autour de la « modernisation écologique » se poursuivent. Selon une étude menée par l'ETC Group et la Heinrich Böll Foundation, l'émergence de technologies « vertes » qui utilisent la biomasse[320] comme matière première « est à l'origine de récentes reconfigurations de pouvoir parmi les multinationales »[321] et de l'apparition de « biomassters » (maîtres de la biomasse). Les acteurs les plus importants de tous les secteurs –

315 PNUE, « À propos : Économie verte », consulté le 13 octobre 2016 : http://www.unep.org/french/rio20/Apropos/Economieverte/tabid/102265/Default.aspx
316 Ibid.
317 Lander Edgardo, « Économie verte : le loup déguisé en agneau », *Alternatives Sud*, Volume XX, 1, 2013., p. 115.
318 Duterme Bernard, « Éditorial – Économie verte : marchandiser la planète pour la sauver ? », *Alternatives Sud*, Volume XX, 1, 2013, p. 13.
319 Lander Edgardo, « Économie verte : le loup déguisé en agneau », *Alternatives Sud*, Volume XX, 1, 2013., p. 116.
320 La biomasse désigne « la récolte et la conversion de matière vivante (ou récemment vivante), désignée par le terme de « biomasse » […] en produits chimiques, plastiques, médicaments et énergie ». ETC Group, Heinrich Böll Foundation, « La lutte des biomassters pour le contrôle de la Green Economy », *Alternatives Sud*, Volume XX, 1, 2013, p. 145.
321 Ibid., p. 146.

secteur énergétique, pharmaceutique, agrobusiness et chimie – sont d'ores et déjà engagés dans ce processus. Loin de remettre en question les fondements du néo-libéralisme, « l'impulsion vers une économie « biobasée » va de pair avec un appel à des mécanismes de marché permettant de financiariser les processus naturels de la terre, rebaptisés « services écosystémiques » […] »[322]. Le travail d'imbrication entre des valeurs écologiques et d'autres propres au champ économique se reflète dans un certain nombre d'expressions « indigènes » : croissance verte[323], croissance soutenable[324], croissance sélective[325], croissance propre[326], économie réparatrice[327], économie écologique[328], écologie industrielle, éco-capitalisme[329] ou encore capitalisme naturel[330]. Le contexte néo-libéral rajoute à cette longue liste le concept d' « économie verte ».

De plus, des procédures d'institutionnalisation accompagnent cette structuration progressive d'une configuration sociale de la « green economy ». Outre le rôle central joué par les organismes multilatéraux, tels que l'ONU et le PNUE, les États s'approprient eux-aussi ce processus désormais bien ancré dans le cadre des politiques publiques. En France, les discussions autour de « l'économie circulaire » lors du Grenelle de l'environnement de 2007 ou plus récemment lors de la Conférence environnementale des 20 et 21 septembre 2013 à Paris, en sont quelques-unes des manifestations. Signe de cette structuration progressive, des films internationaux « grand public » reprenant une partie, voire la totalité des thèses de cette configuration sociale sont réalisés. Le film « Home » écrit et produit par Yann Arthus-Bertrand sort ainsi simultanément dans une centaine de pays le 5 juin 2009 lors de la « Journée mondiale de l'environnement ». En juillet 2009, le film a été visionné par 90 millions de personnes à travers le monde[331]. Le film « La 11ème heure, le dernier virage » (« The 11th Hour ») notamment écrit et produit par Leonardo DiCaprio, et distribué par Warner Bros en

322 Ibid.

323 L'expression « croissance verte » est notamment utilisée par le gouvernement français pour promouvoir son « Grenelle de l'Environnement », et la croissance verte a été annoncée comme étant l'un des objectifs de l'emprunt national 2010. Expression qui est également utilisée dans le cadre des travaux de l'OCDE (Organisation de Coopération et de Développements Économiques).

324 Voir par exemple l'utilisation de cette expression par l'INSEE Nord-Pas-de-Calais en juillet 2009 dans un dossier intitulé : « Le développement durable ». INSEE, « Le développement durable », juillet 2009, consulté le 23 mars 2010 : http://www.insee.fr/fr/insee_regions/nord-pas-de-calais/themes/ouvrages/dev_durable/DVAxe1.pdf

325 L'expression de « croissance sélective » est notamment utilisée par le parti Europe Écologie – Les Verts.

326 Le président de la République française, Nicolas Sarkozy a notamment déjà employé cette expression de « croissance propre ».

327 Les auteurs de l'ouvrage *L'écologie de marché – ou l'économie quand tout le monde gagne* utilisent cette expression en affirmant que « l'écologie réparatrice [...] unit l'écologie et l'économie dans un acte de production et de distribution qui reproduit et renforce les processus naturels ». Hawken Paul, *L'écologie de marché – ou l'économie quand tout le monde gagne*, Éditions Le Souffle d'Or, 1995, p. 17.

328 L'expression « économie écologique » est employée par Claude Allègre dans son ouvrage *Ma vérité sur la planète*.

329 L'expression d' « éco-capitalisme » est utilisée dans le rapport « au » Club de Rome: *Facteur 4 – Deux fois plus de bien-être en consommant deux fois moins de ressources*.

330 Cette expression renvoie au mouvement du « capitalisme naturel » qui a été étudié en Master.

331 Leparisien.fr, « Cinéma: les bons comptes de « Home » », 24 juillet 2009, consulté le 11 mars 2014 : http://www.leparisien.fr/loisirs-et-spectacles/cinema-les-bons-comptes-de-home-24-07-2009-589033.php

2007, en est un autre exemple phare.

La domination du « capitalisme vert » sur l'écologie politique

En dehors du champ économique, certains groupes sociaux « contestataires » s'opposent radicalement à toute perspective d'une récupération de la critique écologique par le capitalisme. Cette opposition prend des formes variées et « émane de secteurs de gauche, d'organisations écologistes, de mouvements sociaux critiques du modèle économique dominant, d'ONG de développement, de syndicats, d'associations de peuples indigènes et de quelques très rares gouvernements […] »[332]. En France, en réponse au Grenelle de l'environnement de 2007, un second « Contre-Grenelle » se tient à Lyon le 2 mai 2009. Le mot d'ordre de ce rassemblement est alors : « Non au capitalisme vert ». Les organisateurs de l'événement affirment que « la solution ne peut être recherchée [...] dans l'adaptation de la nature aux besoins de l'économie »[333] et s'opposent « à toute idée de troisième voie pseudo-écologique comme symbole de l'union sacrée avec la droite et la gauche productiviste, les milieux d'affaire et technoscientistes »[334]. Un ouvrage collectif intitulé « Non au capitalisme vert » est ensuite publié[335]. A l'image de l'un de ses théoriciens français, Paul Ariès, le « mouvement » de la Décroissance prend bien garde à se distinguer de toute idée d'une « croissance verte », arguant que « la sortie du cycle infernal du consumérisme est la seule issue pour réduire notre empreinte écologique de manière soutenable »[336] et qu'il s'agit de construire des instruments « de sortie du capitalisme et du productivisme »[337]. Cette opposition à l'imbrication de valeurs écologiques et de valeurs propres au champ économique montre que l'idée d'une « continuité directe entre luttes écologistes des années 1970 et développement durable »[338] relève très clairement du « mythe ». Cette conception linéaire de l'histoire de l'écologie est pourtant dominante et largement répandue. Selon ce discours, « le développement durable serait l'aboutissement de cette histoire de l'institutionnalisation de l'écologie »[339]. D'un point de vue « militant », cette histoire prend parfois la forme d'un récit « romantique » : le « développement

332 Duterme Bernard, « Éditorial – Économie verte : marchandiser la planète pour la sauver ? », *Alternatives Sud*, Volume XX, 1, 2013, p. 11.
333 Casseurs de pub, « Contre le Grenelle 2 des productivistes ! Un nouveau Contre-Grenelle le 2 mai 2009 à Lyon », consulté le 9 octobre 2016 : http://www.casseursdepub.org/index.php?menu=campagnes&sousmenu=contre-grenelle.org/contre-grenelle2/index
334 Ibid.
335 *Non au capitalisme vert*, Éditions Parangon/VS, 2009.
336 Liegey et al., *Manifeste pour une dotation inconditionnelle d'autonomie*, Éditions Utopia, 2013, p. 12.
337 Ibid.
338 Felli Romain, *Les deux âmes de l'écologie : Une critique du développement durable*, L'Harmattan, 2008, p. 10.
339 Ibid., p. 11.

durable », bien que largement imparfait, aurait été obtenu, arraché à minima au capitalisme grâce aux luttes écologistes des années 1970. À contrario de ce discours consensuel, Romain Felli souligne l'existence dès le début de deux tendances radicalement opposées d'écologie. Ainsi, « le développement durable ne s'est pas construit sur ou à la suite de, mais contre l'écologie politique, structurant une alternative »[340]. Romain Felli nomme ces deux conceptions opposées « les deux âmes de l'écologie ». La première, dominante aujourd'hui, est celle de « l'écologie par en haut ». Elle prend aujourd'hui la forme du « développement durable » ou de l' « économie verte ». Cette forme d'écologie technocratique et élitiste ne remet aucunement en cause la logique d'accumulation illimitée du capital inhérent au capitalisme. La seconde conception, dominée, est celle de « l'écologie par en bas », qui émerge pleinement au tournant des années 70. Selon cette dernière, la crise environnementale « est la résultante directe [...] de l'idéologie de la croissance, qu'elle soit capitaliste ou bureaucratique […] »[341]. Tandis que pour « l'écologie par en haut », l'écologie est envisagée comme l'un des moyens d'étendre toujours plus loin la sphère de la marchandisation, pour « l'écologie par en bas », « la lutte écologiste est d'abord une lutte de subversion de l'ordre économique »[342].

En définitive, selon cette contre-histoire de l'écologie, « l'avènement contemporain du développement durable est à comprendre comme la victoire (partielle et temporaire) de l'écologie par en haut sur l'écologie par en bas, et non de la transformation de la seconde en première »[343]. L'opposition entre ces deux formes radicalement opposées d'écologie aurait véritablement vu le jour au tournant des années 1970, alors que l'écologie politique se formalise. Les racines de ces deux traditions sont en réalité plus anciennes et remontent à la seconde moitié du XIX^{ème} siècle. C'est à cette époque qu'aux États-Unis naît un mouvement de protection de l'environnement : celui des partisans de la conservation. Le conservationnisme, qui peut être défini *a minima* comme « la conservation in situ de la diversité biologique », s'illustre notamment par la création en 1890 du parc naturel national du Yosemite, situé dans l'est de la Californie, aux États-Unis. Ce mouvement représente déjà une forme embryonnaire de « l'écologie par en haut ». Comme le souligne Gelareh Yvard-Djahansouz, « les précurseurs de la première vague du mouvement écologique [sont] pour la plupart des hommes blancs d'idéologie conservatrice, issus de la moyenne et haute bourgeoisie, chasseurs, randonneurs ou amoureux de la nature. […] On [voit] fréquemment des panneaux : « réservé aux blancs » dans les parc nationaux américains »[344]. À la même époque, une forme

340 Ibid., p. 13.
341 Ibid., p. 26.
342 Ibid.
343 Ibid., p. 14.
344 Yvard-Djahansouz Gelareh, *Histoire du mouvement écologique américain*, Ellipses, 2009, p. 132.

d'écologie plus populaire et questionnant les conséquences de la société industrielle apparaît. C'est la naissance des premières communautés libertaires (Aiglemont dans les Ardennes, Natura à Tahiti, le Groupe Naturien de Montmartre à Paris, et cetera) qui portent un discours « anti-moderne » et opposent au monde de l'usine un retour à la nature. Ces communautés sont pionnières dans l'exploration de modes de vie écologiques alternatifs.

Pour saisir pleinement le processus de domination de « l'écologie par en haut » sur « l'écologie par en bas », il s'avère important de regarder les « relations qui s'instaurent entre le capitalisme et ses critiques »[345]. La mise en place d'un « capitalisme vert » s'effectue ainsi en lien étroit avec la « critique écologique » qui a voit le jour dès les années 70. En effet, comme le montrent Boltanski et Chiapello, le capitalisme entretient toujours un rapport étroit avec sa critique. Pour fonctionner, le capitalisme nécessite un « esprit », c'est-à-dire une « idéologie qui justifie l'engagement » en son sein. Cet « esprit » n'est pas seulement de l'ordre des idées et du discours. Selon Boltanski et Chiapello, « l'esprit du capitalisme […] joue un rôle central dans le processus capitaliste qu'il sert en le contraignant »[346]. Lorsque la critique est trop forte et que l'engagement au sein du capitalisme est remis en cause, de nouveaux motifs d'engagement doivent être trouvés. Or, « le capitalisme ne peut trouver en lui-même aucune ressource pour fonder des motifs d'engagement [...] »[347]. La critique, surtout si celle-ci est forte, devient alors une ressource essentielle. En effet, « confronté à une exigence de justification, le capitalisme mobilise un « déjà-là », dont la légitimité est assurée, et auquel il va donner un tour nouveau en l'associant à l'exigence d'accumulation du capital »[348]. Formatée dans le cadre de la recherche sans limite de profits, la critique se voit alors vidée de toute radicalité. Si en 1993, Claudette Lafaye et Laurent Thévenot posaient « l'hypothèse d'une cité verte »[349], autrement dit de l'écologie comme « nouveau principe de jugement et de justification de l'action »[350], les récents travaux d'Ève Chiapello confirment l'existence d'une nouvelle critique du capitalisme : la « critique écologique »[351]. Cette dernière « rejette l'idée d'une croissance économique sans limites et remet en cause la capacité du système capitaliste à assurer la survie de

345 Boltanski Luc, Chiapello Ève, *Le nouvel esprit du capitalisme*, Gallimard, 2011, p. 34.
346 Ibid., p. 67.
347 Ibid., p. 59.
348 Ibid., p. 60.
349 Lafaye Claudette, Thévenot Laurent, « Une justification écologique ? Conflits dans l'aménagement de la nature », *Revue française de sociologie*, 34-4, 1993, p. 510.
350 Ibid.
351 La « critique écologique » était en effet absente des travaux du « nouvel esprit du capitalisme » qui portait sur la période des années 1970 à 1990. Dans une « postface » de l'ouvrage écrite en 2010, les auteurs reconnaissaient avoir « négligé la critique écologique du capitalisme », du fait que « l'écologie apparaissait comme une force de transformation peu agissante ». Boltanski Luc, Chiapello Ève, *Le nouvel esprit du capitalisme*, Gallimard, 2011, p. 942.

l'humanité »[352]. Dans les scénarios élaborés par Ève Chiapello quant à l'intégration de la critique écologique, figure celui du « capitalisme vert » qui « motive les salariés en leur donnant la satisfaction d'œuvrer pour le bien commun et redonne au capitalisme sa légitimité »[353].

Le « capitalisme vert » sous-tendu par une cosmologie « naturaliste »

Le capitalisme n'est pas seulement un système économique construit autour de rapports de domination particuliers et ne repose pas seulement sur des motifs d'engagement qui le contraignent dans des dispositifs matériels spécifiques. Anthropologiquement parlant, le capitalisme est également sous-tendu par une cosmologie naturaliste qui repose sur un découpage entre la nature et la culture. Si cette séparation entre nature et société revêt un caractère d'évidence, en réalité « ce découpage ne va pas de soi »[354]. En effet, « seuls les humains modernes croient dans l'existence de la Nature […] »[355]. Or, selon Yves-Marie Abraham, l'exploitation de la « Nature » par l'Homme, prise en tant que catégorie de pensée séparée du social, « présuppose dans une large mesure le naturalisme »[356]. Philippe Descola, dans ses travaux, identifie, outre le naturalisme, trois autres modes d'identification possibles, à savoir : le totémisme, l'animisme ainsi que l'analogisme. Comme le souligne Yves-Marie Abraham, « la révolution industrielle est en revanche impensable dans le cadre des trois autres cosmologies »[357]. C'est en effet à la fin du XVIII^{ème} siècle que la mise en place plus systématique du capitalisme s'opère, « au moment même où le naturalisme s'impose en Europe de l'Ouest »[358]. Le capitalisme « vert », qu'il prenne la figure du « développement durable » ou d'une conception ouvertement néo-libérale, celle de l' « économie verte », repose tout autant sur une cosmologie naturaliste. Force est de constater que « ce projet demeure totalement anthropocentrique et continue d'envisager les rapports entre humains et non-humains sur le seul mode de la production »[359]. Dans cette vision, la planète « demeure essentiellement à nos yeux une ressource au service de nos besoins […] »[360]. La notion de « services écosystémiques », au cœur du projet du capitalisme « vert », en est un exemple phare. Né aux États-Unis, initialement pour désigner « la crainte que les perturbations humaines affectent non seulement la survie des espèces menacées,

352 recherche@hec, « Le capitalisme face à la crise écologique », février-mars 2012, p. 2.
353 Ibid., p. 3.
354 Abraham Yves-Marie, « Pour en finir avec la Nature ! », *Décroissance versus Développement Durable : débats pour la suite du monde*, Les Éditions Écosociété, 2011, p. 217.
355 Ibid.
356 Ibid., p. 219.
357 Ibid.
358 Ibid.
359 Ibid., p. 223.
360 Ibid.

mais également la base même des ressources vitales des espèces vivantes et de l'Homme en particulier »[361], le concept émerge en économie au cours des années 1960-1970. Il s'agit alors de mettre l'accent sur « les interrelations entre l'économie et les écosystèmes »[362]. Par son intégration à l'économie, le glissement s'opère entre une vision centrée sur la nature, que les activités humaines pourraient dégrader, et une seconde vision centrée cette fois-ci sur l'Homme. Ainsi, « renommés « services environnementaux » ils [les services écosystémiques] deviennent les externalités positives des activités humaines, symétriquement aux nuisances qui sont les externalités négatives »[363]. L'enjeu devient alors celui d'intégrer la nature, réduite à quelque chose de comptable et de monétaire, et les services rendus par celle-ci à l'économie. Dans l'économie classique, seuls les capitaux humains, financiers et productifs sont utilisés et comptabilisés pour transformer les ressources naturelles. Le rôle joué par les forêts dans le stockage du dioxyde de carbone ou celui joué par certaines zones humides pour filtrer les pollutions ne sont ainsi pas pris en compte. Selon une vision strictement économiciste, les services rendus par la nature demeurent des services non-marchands, mais pourtant indispensables au bon fonctionnement de l'économie marchande. L'idée défendue par les tenants d'une marchandisation de la nature est alors d'intégrer les services rendus par la nature dans l'économie, en leur donnant un prix. Il s'agit en effet de réduire la nature à l'idée d'un « capital naturel ». Cela consiste ainsi à donner une valeur monétaire à ces services. Ce « capital naturel » s'ajoute en final aux autres capitaux : humain, financier et productif.

Cette cosmologie naturaliste, séparant la Nature de l'Homme, est par ailleurs soulignée dans un certain nombre de travaux. Mathias Lefèvre souligne ainsi que les solutions du capitalisme « vert », « qui entretiennent l'illusion qu'un capitalisme « vert » serait possible, privilégient des valeurs, des croyances et une représentation du monde et des relations homme/nature déjà bien ancrées, consubstantielles à l'imaginaire social capitaliste, aux dépens d'autres valeurs, d'autres croyances, et d'autres représentations du monde et des relations homme/nature »[364]. Au sujet du rapport du PNUE de 2011, central dans la définition d'une « économie verte », Edgardo Lander affirme qu' « il lui devient même impossible d'envisager que puissent exister d'autres formes de relation entre les êtres humains et leur environnement. Tout comme il lui est impossible d'explorer le sens d'autres cosmovisions et/ou modèles culturels […] »[365]. Souligner l'ontologie particulière sur laquelle repose

361 Serpantié Georges, Méral Philippe, Bidaud Cécile, « Des bienfaits de la nature aux services écosystémiques : Éléments pour l'histoire et l'interprétation d'une idée écologique », *VertigO* [En ligne], Volume 12, 3, décembre 2012 : https://vertigo.revues.org/12924

362 Ibid.

363 Ibid.

364 Lefèvre Mathias, « Les firmes multinationales face au risque climatique : sauver le capital en sauvant la terre ? », *VertigO* [En ligne], Volume 5, 2, novembre 2004 : https://vertigo.revues.org/3549

365 Lander Edgardo, « Économie verte : le loup déguisé en agneau », *Alternatives Sud*, Volume XX, 1, 2013., p. 116.

le capitalisme « vert » sera ensuite utile pour positionner le « mouvement entrepreneurial » minoritaire qui, au sein de la « green economy », tente un travail d'imbrication entre certaines valeurs New Age et écologiques, et d'autres propres au champ économique.

~

Centrale dans la mise en œuvre du « capitalisme vert », l'ontologie naturaliste et le découpage du réel qu'elle implique, font plus récemment l'objet de contestations. C'est dans ce contexte de remise en question de la domination de l'Homme sur la nature, qu'un « mouvement entrepreneurial » minoritaire, objectivement positionné au sein de la configuration sociale du « capitalisme vert », tente de réaliser un travail d'imbrication entre certaines valeurs New Age et écologiques, et d'autres propres au champ économique. L'analyse du discours sur les « Créatifs Culturels » est révélatrice de cette tentative de relégitimation de la cosmologie naturaliste qui est au fondement de l'instauration d'une « green economy ».

SECTION 2 : L'ÉMERGENCE D'UN « MOUVEMENT ENTREPRENEURIAL » MINORITAIRE

Le New Age au service d'une relégitimation idéologique du capitalisme

Au début des années 1990, dans un contexte où « le naturalisme ne va déjà plus complètement de soi pour un nombre grandissant d'humains modernes »[366], émerge au sein du « capitalisme vert » une tentative de relégitimation de la cosmologie naturaliste qui en est l'un des fondements. Cette entreprise de redéfinition de « l'esprit du capitalisme » accorde une place centrale au New Age. Il s'agit d'intégrer les critiques initiales portées par le New Age envers la « modernité ». À l'origine, le New Age représentait en effet une tentative de sortie du naturalisme, autrement dit une tentative de redéfinition du rapport de l'Homme à la nature. Selon Philippe Descola, le New Age serait l'un des signes de l'effacement de l'analogisme « dans une existence souterraine »[367]. En effet, les « chaînes éparses de signification » propres aux analogies analogiques « ne subsistent plus dans le naturalisme contemporain qu'à l'état de fragments, survivances nostalgiques d'une époque enchantée où puisent amateurs d'horoscopes, adeptes des médecines douces et fidèles des sectes New Age »[368]. En définitive, le New Age, de même que d'autres formes de résurgence de l'analogisme « témoignent de ce désir, tapi en chacun de nous avec plus ou moins de quiétude, de retrouver l'innocence perdue d'un monde où les plantes, les animaux et les objets étaient des concitoyens »[369]. Face à la remise en cause, au moins partielle, du naturalisme, le New Age représente une ressource essentielle pour tenter de redéfinir de nouveaux motifs d'engagement au sein du capitalisme, sans jamais véritablement rompre avec la séparation nature/société que ce dernier présuppose. Dans ce cadre, la théorisation de l'émergence supposée des « Créatifs Culturels » représente la tentative la plus poussée d'établir une nouvelle justification du capitalisme et, par là même, d'offrir « un point d'appui critique permettant de dénoncer l'écart entre les formes concrètes d'accumulation et les conceptions normatives de l'ordre social.[370] »

366 Abraham Yves-Marie, « Pour en finir avec la Nature ! », *Décroissance vers Développement Durable : débats pour la suite du monde*, Les Éditions Écosociété, 2011, p. 225.

367 Descola Philippe, *Par-delà nature et culture*, Gallimard, 2005, p. 357. L'analogisme désigne « l'envers structural du totémisme : au lieu d'affirmer des ressemblances entre existants, cette vision du monde ne reconnaît que des dissemblances, aussi bien sur le plan physique que moral ». L'analogisme permet alors « en tant que procédé […] d'établir des correspondances, des connexions et des rapprochements entre ces entités fondamentalement différentes ». Abraham Yves-Marie, « Pour en finir avec la Nature ! », *Décroissance vers Développement Durable : débats pour la suite du monde*, Les Éditions Écosociété, 2011, p. 219.

368 Descola Philippe, *Par-delà nature et culture*, Gallimard, 2005, p. 379.

369 Ibid., p. 676.

370 Boltanski Luc, Chiapello Ève, *Le nouvel esprit du capitalisme*, Gallimard, 2011, p. 68.

La définition du New Age posée précédemment mérite quelques développements. Le choix opéré précédemment a été de saisir le New Age en tant que croyance religieuse. Le New Age peut alors être défini *a minima* comme « un syncrétisme assumé qui tente de réinterpréter les traditions à l'aune de la modernité et/ou de mêler plusieurs sources (religieuses, philosophiques, psychologiques, etc.) dans une vision unitaire du monde »[371]. En tant que croyance, le New Age relève *in fine* de l'ordre du discours idéologique. Michel Lacroix souligne l'existence de trois composantes majeures dans l'idéologie du New Age, à savoir « l'Ère du Verseau », le « holisme », et « la transformation personnelle ». « L'ère du Verseau » est l'annonce de grands changements à venir et l'arrivée d'une nouvelle période astrologique. Ce « déterminisme d'origine cosmique »[372] s'appuie sur l'astrologie, cette dernière ayant constaté que « les grands stades de la civilisation humaine correspondent aux Grandes Années astrologiques »[373], car en effet, « lors de chaque cycle zodiacal nouveau, des énergies cosmiques différentes se répandent sur elle [la Terre] »[374]. L'Histoire échappant ainsi aux mains des Hommes, soumise aux lois mystérieuses de l'univers. Ce nouveau cycle zodiacal – l'ère du Verseau – déjà en cours, s'annonce « comme une période d'harmonie et de réconciliation »[375], période d'une durée de deux mille ans. Le « holisme »[376], second axe de cette idéologie, postule l'unité du monde, condamnant par là même toute idée de séparation comme une simple manifestation illusoire de l'esprit. Il s'agit en réalité de souligner le « caractère holistique du réel [...] »[377], car en effet, « pour le Nouvel Age, ce n'est pas en dissociant les faits, mais en les reliant à la totalité qu'on les rend intelligibles »[378]. Ce principe de holistique ne relèverait aucunement d'une idéologie, ou d'une certaine représentation subjective du monde, puisqu'il constituerait bien « la seule réalité »[379], face à laquelle nous devons désormais nous tourner. Selon Ervin Laszlo, le président du Club de Budapest – International, lors de l'une de ses conférences, « un être vivant est cohérent de manière non locale »[380]. Il postule ainsi d'une part la cohérence, que l'on peut aussi appeler l'harmonie, que l'on retrouverait en toute chose, et d'autre part la non localité[381] de cette cohérence. Cette cohérence non localisée, qui démontre une connexion entre

371 Bisson David, « La spiritualité au miroir de l'ultramodernité », Amnis [En ligne], 11, mis en ligne le 10 septembre 2012, consulté le 15 septembre 2016 : http://amnis.revues.org/1728

372 Lacroix Michel, *L'idéologie du New Age*, Éditions Flammarion, 1996, p. 28.

373 Ibid., p. 26.

374 Ibid., p. 28.

375 Ibid., p. 34.

376 Ibid.

377 Ibid., p. 37.

378 Ibid., p. 39.

379 Ibid., p. 35.

380 Laszlo Ervin, Conférence : « La conscience akashique, la nouvelle spiritualité et la guérison de la planète », *JISL*, 5 avril 2009. Document audio en notre possession.

381 Dans une interview donnée au magazine « l'Initiation », Ervin Laszlo explique à propos de cette « non localité » : « On a par exemple remarqué que lorsque deux particules ont été unies, elles demeurent liées quelle que soit la

humains et nature, c'est-à-dire l'Unité, est, affirme t-il, reconnue par la physique quantique[382]. La mobilisation de la physique quantique apparaît ici très clairement comme la volonté de légitimer une conception mystique du monde, qui vise à dépasser dans un même paradigme la séparation entre « science » et tradition de l'humanité, le magique et l'adjectif « quantique » ne formant plus qu'un[383]. La « transformation personnelle »[384] caractérise le troisième et dernier axe de cette idéologie. Elle insiste sur l'idée de métamorphose, les Hommes ayant pour impératif suprême d'être « prêts pour ces grands changements »[385]. Cette « exigence d'intériorisation du holisme [...] »[386] demandée par le New-Age s'accompagne également de solutions, ou du moins de processus à mettre en œuvre pour l'atteindre. Selon Michel Lacroix, « pour le Nouvel Age, [...], l'homme n'est pas condamné à la tragédie de la séparation »[387], et « le processus de guérison consiste à actualiser le potentiel cérébral »[388], seul chemin possible vers l'Homme nouveau. Le rêve de l'Homme nouveau balaie l'ensemble du New-Age. Dans ce cadre, tout est fait pour faciliter la sortie de soi, de son être banal, pour accéder à l'être sublime, fût-ce par le recours aux paradis artificiels (drogues notamment). Et c'est bien à un véritable « chemin initiatique »[389] que doit se soumettre l'individu qui cherche à atteindre cette ultime « fusion avec le monde »[390], tout un éventail de techniques étant proposées, ayant toutes en commun la recherche d'états modifiés de conscience (EMC). Ces techniques sont, entre autres, les mantras, la respiration holotropique, la sophrologie, le channeling (dont l'ancien nom était le spiritisme), ou encore le rebirth. Ervin Laszlo va bien dans ce sens en affirmant que « la transformation s'impose »[391], cette transformation « [dépendant] de l'individu »[392], qui doit pour cela « entrer dans un état altéré de conscience »[393]. Les techniques citées ci-dessus permettraient d'atteindre cet « état de conscience modifié ».

---

distance qui les sépare : tout ce qui agit sur l'une est ressenti par l'autre, et ce, sans limite dans le temps et dans l'espace ! » Non-localité aussi connue sous le nom d' « intrication quantique ». Laszlo Ervin, « Quand la science devient spirituelle », *L'initiation*, 10, consulté le 21 mars 2012 : http://www.magazinelinitiation.com/Webzine/W_TsNs_Auteurs.php?ID=252

382 Ibid.

383 Le glissement entre science et idéologie est alors manifeste. La physique quantique a été développée pour de petits systèmes impliquant des particules en nombre très restreint. Étendre les concepts de la physique quantique à de plus vastes systèmes, entrelacer davantage de particules entre elles, tout cela demeure du champ des hypothèses des travaux actuels de la physique quantique. Le passage entre la physique quantique et la physique classique reste encore à définir.

384 Lacroix Michel, *L'idéologie du New Age*, Éditions Flammarion, 1996, p. 41.

385 Ibid.

386 Ibid., p. 42.

387 Ibid., p. 43.

388 Ibid.

389 Ibid., p. 44.

390 Ibid.

391 Laszlo Ervin, Conférence: « La conscience akashique, la nouvelle spiritualité et la guérison de la planète », *JISL*, 5 avril 2009. Document audio en notre possession.

392 Ibid.

393 Ibid.

Cette idéologie du New Age, dans ses trois axes, se retrouve au cœur de celle des « Créatifs Culturels ». Cette démonstration a fait l'objet d'un mémoire de recherche[394]. Il convient ici d'en résumer certains aspects.

L'entrée dans une « nouvelle ère planétaire »

En ce début de XXI[ème] siècle, les deux auteurs de l'enquête américaine, Paul H. Ray et Sherry Ruth Anderson, annoncent l'entrée dans une « nouvelle ère planétaire »[395], nouvelle ère qui se caractérise par l'idée d'un millénarisme désignant l'annonce d'un nouvel âge d'or. L'entrée dans cette « nouvelle ère planétaire » semble marquée par un fait précis, que le philosophe Michel Lacroix – à travers son analyse critique du New-Age – évoque comme la « formation du Cerveau global de Gaïa »[396]. L'annonce de l'entrée dans l' « ère du Verseau », cette nouvelle période astrologique si fréquemment annoncée dans les milieux du New Age, n'est pas explicitement présente dans le premier ouvrage nord-américain sur les « Créatifs Culturels ». La théorie proposée par Ray et Anderson semble ne comprendre explicitement que le déterminisme de la « formation du Cerveau global de Gaïa », qui devrait s'imposer aux Hommes. Reprenant l'expression de l'économiste Karl Polanyi, auteur d'un célèbre ouvrage sur l'apparition du capitalisme industriel[397], Ray et Anderson affirment que « tout semble montrer en effet que nous entrons précisément dans une période de grande transformation – des changements structurels fondamentaux dans nos manières de vivre et de travailler, dans notre perception de nous-mêmes, dans notre manière de faire de la politique et des affaires, ainsi que dans notre rapport à la technologie »[398]. Le sociologue Edgar Morin parle quant à lui d'une « métamorphose à la fois sociale, individuelle et anthropologique »[399]. Il s'agit bien, sans aucun doute, de « l'avènement d'une nouvelle société [...] »[400].

La complexification du monde

Dans une théorisation largement évolutionniste, Ray et Anderson affirment que la « prochaine

394 Blorville Gwenhaël, *« Créatifs Culturels », Concept critique ou imposture théorique ?*, Mémoire de master soutenu en 2010 (Université François-Rabelais de Tours), sous la direction de René Warck.
395 Ray Paul H, Anderson Sherry Ruth, *L'émergence des Créatifs Culturels*, Éditions Yves Michel, 2001, p. 12.
396 Lacroix Michel, *L'idéologie du New Age*, Éditions Flammarion, 1996, p. 29.
397 Polanyi Karl, *La Grande Transformation*, Éditions Gallimard, 1983.
398 Ray Paul H, Anderson Sherry Ruth, *L'émergence des Créatifs Culturels*, Éditions Yves Michel, 2001, p. 349.
399 Morin Edgar, « La Voie », *Prospective d'un monde en mutation*, Éditions l'Harmattan, 2010, p. 35.
400 Ray Paul H, Anderson Sherry Ruth, *L'émergence des Créatifs Culturels*, Éditions Yves Michel, 2001, p. 510.

ère »[401] sera celle de la « nouvelle culture émergente »[402]. L'idée d'un déterminisme culturel apparaît clairement. La Culture n'est pas alors « un simple sous-produit du système technico-économique »,[403] mais bien « l'élément structurant fondamental de toute société, la base même de ce qui fait société, la condition d'existence d'une société en tant que telle »[404]. Leur théorisation s'appuie sur la conception du « théoricien des systèmes »[405] et président du Club de Budapest – International, Ervin Laszlo. Comme l'affirment Ray et Anderson, « Ervin Laszlo soutient que les grands « bonds » de l'évolution , qui débouchent sur des stades plus élevés, se produisent généralement juste après les périodes de grandes dépressions »[406]. Autrement dit, le stade actuel – que les auteurs nomment l' « âge industriel et urbain »[407] – serait aujourd'hui en crise et pourrait déboucher sur un stade plus élevé. Selon cette conception, « à chaque marche de l'escalier de l'évolution, les cultures deviennent plus complexes, flexibles, créatives et efficaces, y compris dans leur utilisation de l'information »[408].

L'usage même du terme de complexité, ainsi que celui d'information, semble renvoyer directement à la cosmologie théologique[409] du jésuite français et paléontologue Pierre Teilhard de Chardin (1881-1995), « l'une des figures tutélaires du Nouvel Age »[410]. Selon ce dernier, l'évolution de l'humanité se poursuivrait inéluctablement et mystérieusement dans une même direction, celle de toujours plus de complexité, et vers un usage accru de l'information, entraînant ainsi « un plus grand développement psychique »[411]. Les avancées les plus récentes de la science prouveraient cette entrée dans la complexité. En réalité, le glissement constant entre système complexe – en tant que modèle scientifique censé rendre compte de situations empiriques – complexité – terme flou – et l'idée d'incompréhension, masque un autre glissement, plus subtil, entre science, idéologie, et voire même mystique. De théories scientifiques « nouvelles », dites complexes, comme la théorie du chaos – dont les images fractales en sont un aspect – on passe à l'idée que le monde tout entier devient de plus en plus complexe, autrement dit de moins en moins saisissable par la raison. Or, si les questions que ces pans de la science soulèvent indiquent les limites de notre entendement actuel,

401 Ibid., p. 373.
402 Ibid., p. 372.
403 Association pour la Biodiversité Culturelle, *Les Créatifs Culturels en France*, Éditions Yves Michel, 2007, p. 8.
404 Ibid., p. 9.
405 Ibid.
406 Ibid.
407 Ibid., p. 373.
408 Ibid., p. 372.
409 Cédric Grimoult, professeur agrégé d'histoire, classe ainsi Pierre Teilhard de Chardin parmi les finalistes. Le finalisme désignant « une doctrine axée sur le concept pseudoscientifique d'orthogenèse, c'est-à-dire d'évolution en ligne droite, dirigée par une force inconnue ». Grimoult Cédric, *La preuve par neuf. Les révolutions de la pensée évolutionniste*, Éditions Ellipses, 2009, p. 102.
410 Lacroix Michel, L'idéologie du New Age, Éditions Flammarion, 1996, p. 30.
411 Grimoult Cédric, *La preuve par neuf. Les révolutions de la pensée évolutionniste*, Éditions Ellipses, 2009, p. 106.

l'Histoire démontre qu'il n'en sera vraisemblablement pas de même à plus long terme[412]. Cette complexification du monde – s'accompagnant d'une finitude de l'entendement – permet de faire du réel un objet métaphysique, puis mystique, qu'il serait seul possible de contempler. Le subterfuge est subtil et non moins efficace. Il s'agit, derrière l'idée d'une pseudo-complexité, de masquer la véritable marche du monde et la tentative de naturalisation du capitalisme[413].

Pour Pierre Teilhard de Chardin, nous connaîtrions aujourd'hui l'émergence d'un nouveau palier plus complexe dans l'évolution de l'univers, celui de la « noosphère »[414] qui viendrait « se superposer aux lithosphère, biosphère et sociosphère antérieures »[415]. Noosphère que l'on peut définir comme étant cette « couche de savoir et de connaissance qui recouvre toute la Terre et ses réseaux »[416] et qui prend la forme d'un « super organisme reliant toutes les consciences présentes sur Terre et peut-être même, plus tard, de l'univers »[417]. Certains n'hésitant pas à le proclamer : « la noosphère est vivante ! »[418]. En définitive, l'Histoire ne serait que la montée de l'univers vers l'accomplissement de Gaïa par le biais de la noosphère, lecture mystique de la philosophie de l'Histoire de type hégélienne[419]. La création de cette « noosphère » semble renvoyer à une conception quasi biblique du monde, où la genèse n'est pas si loin. N'est-ce-pas la conception que défendent Ray et Anderson, à travers la pensée évolutionniste d'Ervin Laszlo ? L'apparition de cet âge de l'Esprit se retrouve chez Ray et Anderson, ceux-ci notant que « nombreux sont les observateurs qui prévoient un

412 L'exemple de l'infini en constitue une excellente démonstration. Au 17ème siècle l'infini dépasse l'entendement humain, avec l'impossibilité mathématique de le définir. L'infini est alors du seul domaine théologique et ne peut qu'être contemplé. Pourtant, le 18ème siècle, avec Fontenelle en 1727, voit la construction d'un infini géométrique, où l'infini devient alors un objet possible pour la raison. Que le monde soit ou non réellement complexe, ceci ne peut signifier la fin de l'entendement, comme le démontre l'Histoire.

413 Nos remarques autour de la notion de complexité s'appuient sur la réflexion du philosophe des sciences Michel Blay et plus précisément sur une communication que celui-ci a effectué le 9 septembre 2008 lors du colloque « Musique et complexité » organisé par le Centre de documentation de la musique contemporaine (CDMC). Sa communication intitulée « La complexité entre science et idéologie. Question de méthode ? » est disponible en fichier audio à :
http://www.cdmc.asso.fr/fr/ressources/conferences/enregistrements/musique_complexite (consulté le 20 mars 2009)

414 Le terme « noosphère » a donné le terme « noétique » qui désigne la science qui étudie l'émergence et le fonctionnement de cette noosphère, d'où par exemple le nom de l'Institut des Sciences Noétiques.

415 Halevy-van Keymeulen MArc, *L'Age de la Connaissance*, MM2 Éditions, 2005, p. 59.

416 Ibid., p. 359.

417 Ibid., p. 106.

418 Ibid., p. 70.

419 Branche de la philosophie, les philosophies de l'Histoire, au sens de spéculatives, – c'est-à-dire portant sur « l'histoire entendue au sens de cheminement de l'humanité à travers les siècles » –, orientent leur réflexion sur le sens (direction et signification) et sur les finalités du devenir historique. Comme le rappelle le philosophe Maurice Lagueux, « les philosophies de l'histoire comme celles de Bossuet et de Hegel ont leur fondement dans une théologie de l'histoire, plus précisément dans une certaine interprétation de l'idée chrétienne de Providence », dont les prémisses sont visibles dans la pensée du théologien catholique Joachim de Flore (1130-1202). Lagueux Maurice, « Philosophie de l'histoire », *L'encyclopédie de l'agora*, consulté le 10 mars 2009 : http://agora.qc.ca/mot.nsf/Dossiers/Philosophie_de_l_histoire
Il s'agit bien ici, dans notre objet d'étude, d'affirmer que l'Histoire obéit à un principe transcendant de nature mystique, dont la finalité est postulée, celle-ci étant l'accomplissement de Gaïa.

« changement de mentalité à l'échelle planétaire », une période d'éveil, ou d'émergence ou de transformation »[420], « la conscience morale du monde [étant] enfin en train de s'éveiller aux autres, en dehors des limites étroites de la communauté ou de la nation »[421]. Inscrits dans l'entrée de cette « période d'éveil », les « Créatifs Culturels » se diviseraient en deux groupes distincts, dont l'un des deux est nommé par Ray et Anderson les « Créatifs Culturels « avancés » »[422] ou encore les « Créatifs Culturels spiritualistes »[423]. Les « Créatifs Culturels » dits « spiritualistes » apparaissent comme « les leaders d'opinion et les voix les plus puissantes de la nouvelle culture »[424], et seraient « profondément préoccupés par les trois aspects en même temps : environnement, société, éveil de la conscience »[425]. La pensée de Pierre Teilhard de Chardin n'est alors pas si loin. De plus, si l'entrée dans une nouvelle période astrologique est peu perceptible chez Paul H. Ray et Sherry Anderson, il en est autrement dans la pensée d'Ervin Laszlo. Celui-ci souligne ainsi que « l'ensemble de l'univers physique forme un immense réseau dans lequel tout est relié »[426], mais également que « l'une des découvertes les plus importantes de ces dernières années est que l'univers n'est pas seulement constitué de champs d'énergies, mais aussi d'informations »[427]. Notion d'information, qui là encore fait partie intégrante de la définition de la complexité[428]. Celui-ci affirme également « que l'on peut désormais parler d'un champ énergétique informationnel ou champ d'énergie virtuel duquel surgissent toutes choses »[429], qui est dit « virtuel » « parce que bon nombre d'informations présentes dans ce champ d'énergie ne sont pas encore réalisées. Ainsi, l'univers apparaît comme un potentiel infini baignant dans ce champ d'énergie cosmique où tout est possible »[430].

Un déterminisme « cosmique »

Quelques remarques s'imposent. Tout d'abord, passer de la matière à l'énergie correspond bien à cette entrée dans l'âge de la conscience – la « noosphère » – car si désormais l'Homme perçoit que la réalité n'est pas tant constituée de matière que d'énergie, l'entrée dans cet âge de l'Esprit paraît inéluctable. Cet âge de l'Esprit est très clairement un âge spirituel. Comme l'affirme Ervin Laszlo,

420 Ray Paul H, Anderson Sherry Ruth, *L'émergence des Créatifs Culturels*, Éditions Yves Michel, 2001, p. 377.
421 Ibid., p. 321.
422 Ibid., p. 255.
423 Ibid., p. 434.
424 Ibid., p. 286.
425 Ibid., p. 255.
426 Laszlo Ervin, « Quand la science devient spirituelle », *L'initiation*, 10, consulté le 21 mars 2012 : http://www.magazinelinitiation.com/Webzine/W_TsNs_Auteurs.php?ID=252
427 Ibid.
428 Ce champ d'information qui constituerait la substance même du cosmos, est appelé par Ervin Laszlo le « champ akashique ». Laszlo Ervin, *Science et champ akashique*, Éditions Ariane, 2005.
429 Laszlo Ervin, « Quand la science devient spirituelle », *L'initiation*, 10, consulté le 21 mars 2012 : http://www.magazinelinitiation.com/Webzine/W_TsNs_Auteurs.php?ID=252
430 Ibid.

« la conscience fait partie d'un champ d'informations dans lequel toutes les consciences entrent, donc métaphoriquement on peut dire que c'est comme une superconscience [...] »[431]. Ervin Laszlo indique aussi que « notre cerveau est capable de travailler de manière à capter l'information de ce mystérieux champ d'énergie »[432] – de l'ordre de l'absolu – *via* les États Modifiés de Conscience (EMC). Lors des Journées Internationales de la Spiritualité Laïque (JISL), celui-ci déclare d'ailleurs que « le point clé est de pouvoir évoluer notre conscience »[433], où l'on retrouve bien l'entrée dans cet âge de la conscience. Quand Ervin Laszlo parle d'informations non encore réalisées – mais étant de l'ordre du potentiel – le déterminisme n'est vraiment plus loin. Déterminisme visiblement cosmique puisque celui-ci affirme que tout dans l'univers est relié. Quand Ray et Anderson, à propos des transitions qui se déroulent entre chaque palier de l'évolution, déclarent que tout se passe « comme si le système dans son entier se mettait à rechercher activement le stade suivant de l'évolution – et pas n'importe lequel : un stade où le système fonctionne mieux que tous ceux d'avant »[434] cela suscite l'interrogation. Que signifie « un stade où le système fonctionne mieux que tous ceux d'avant » ? S'agit-il de chercher à réaliser certaines informations présentes dans le « champ d'énergie informationnel » et relevant de l'ordre du potentiel ? Dans ce cas, il s'agirait de tenter d'évoluer vers toujours plus de complexité. Ce nouveau stade résonne étrangement bien avec l'idée de la noosphère de Pierre Teilhard de Chardin, puisque celle-ci est « présente dès l'origine de l'univers »[435] comme une « « couche » latente »[436] et relève donc de l'ordre du potentiel. Il faut établir tout de même une différence entre Pierre Teilhard de Chardin et Ervin Laszlo. À la différence de Pierre Teilhard de Chardin, qui base sa doctrine sur le concept d'orthogenèse, dans la pensée d'Ervin Laszlo, « même si l'évolution n'est pas le seul fait du hasard, elle n'est pas entièrement prévisible »[437]. Il s'agit en réalité d'une fausse lecture évolutionniste, l'évolution étant rabattue sur la métaphysique[438] ou plutôt sur la mystique[439]. La trouvaille qui fait toute la force de ce discours se situe dans les glissements

431 Laszlo Ervin, « Rencontre avec des cœurs remarquables » (interview), *Les humains associés*, consulté le 21 mars 2012 : http://www.humains-associes.org/No6/HA.No6.Laszlo.1.html

432 Laszlo Ervin, « Quand la science devient spirituelle », *L'initiation*, 10, consulté le 21 mars 2012 : http://www.magazinelinitiation.com/Webzine/W_TsNs_Auteurs.php?ID=252

433 Laszlo Ervin, Conférence: « La conscience akashique, la nouvelle spiritualité et la guérison de la planète », *JISL*, 5 avril 2009. Document audio en notre possession.

434 Ray Paul H, Anderson Sherry Ruth, *L'émergence des Créatifs Culturels*, Éditions Yves Michel, 2001, p. 374.

435 Halevy-van Keymeulen MArc, *L'Age de la Connaissance*, MM2 Éditions, 2005, p. 65.

436 Ibid.

437 Neville Bernie, « Rogers, Whitehead et l'univers en évolution », *ACP*, 6, Année 2007/2, p. 5 – 26.

438 La métaphysique est la « partie fondamentale de la philosophie traitant de l'Être et cherchant l'explication dernière du réel comme totalité ». *Lexique des sciences sociales*, Éditions Dalloz, 1994.

439 La mystique renvoie à l'expérience mystique qui se caractérise par le fait d'entrer en communication directe avec Dieu, où la « Vérité », par certaines techniques expérimentales. Toutes les religions incluent une part de mystique – le souffisme étant par exemple la mystique de l'islam – et « la spiritualité culmine [...] dans l'expérience mystique, qui est sa pointe ultime – son sommet ou son abîme ». *Le dictionnaire des sciences humaines*, PUF, 2006, p. 1126. Contrairement à la métaphysique qui relève de l'ordre des idées, la mystique relève directement de l'ordre de l'expérience.

continuels entre évolution, métaphysique et mystique. Origine, fin, développement, accomplissement du processus, sens de l'Histoire, négation de l'Histoire concrète matérielle, tous les ingrédients de la philosophie de l'Histoire sont ici omniprésents[440].

Ce « déterminisme évolutif » paraît en réalité se doubler d'un déterminisme technologique. Comme le précisent Ray et Anderson, « au début des années 80, d'autres observateurs [viennent] ajouter leurs propres prédictions [...] »[441] dont « Les Enfants du Verseau de Marilyn Ferguson [...] »[442]. Cette dernière affirme alors clairement que « nous bénéficions du phénomène prévu en 1964 par Marshall Mc Luhan : l'implosion de l'information »[443]. Pour Ray et Anderson, « il faut aussi envisager cette convergence des mouvements « spirituels » et sociaux à la lumière de l'ère de l'information »[444] puisque désormais « nous avons un meilleur accès à des sources d'informations de plus en plus nombreuses et variées, qui fournissent des informations de meilleure qualité, et chaque problème concret se retrouve connecté à plusieurs autres »[445]. Les études démontrent pourtant au contraire que l'usage de l'outil internet diffère largement selon la position sociale. La nature élitiste de ce discours est évidente, tant « les titulaires de diplômes et de bons salaires trouvent plus facilement l'information [...] qu'ils cherchent sur Internet [...] »[446], tandis que dans les autres couches sociales, on a « tendance à limiter [sa] navigation aux sites commerciaux et à ceux des grands médias »[447]. Par ailleurs, l'inscription des deux auteurs dans la théorie de la « société de l'information » – source de construction de l'hégémonie nord-américaine dès les années 50 – ne fait aucun doute. Autrement dit, pour le philosophe Michel Lacroix, « on assiste à l'unification informationnelle de la planète [...] si bien que l'humanité apparaît comme une totalité indissociable »[448]. C'est bien ce qu'affirment Ray et Anderson en écrivant « que le moindre problème aujourd'hui s'inscrit en fait dans un réseau complexe de problèmes non résolus, eux-mêmes inscrits dans un système beaucoup plus vaste [...]

440 L'évolutionnisme, qui est véritablement né en biologie au XIXème siècle avec Lamarck et Darwin, et qui touche également l'anthropologie avec Bachofen et Morgan, ou encore la philosophie avec Hegel, Marx et Comte, voit l'évolution comme « un processus linéaire passant par une série d'étapes et qui se répète pour des réalités qui sont au départ semblables et se trouvent dans des conditions comparables ». Faes Hubert, « Évolutionnisme », *Encyclopaedia Universalis* [En ligne], consulté le 13 janvier 2010 : http://www.universalis.fr/encyclopedie/evolutionnisme/ Il ne s'agit pas, avec notre objet d'étude, véritablement d'une recherche de lois immanentes aux processus étudiés, mais bien d'un glissement vers un principe explicatif d'ordre transcendental et mystique, ce qui indique la mobilisation d'une certaine lecture de la philosophie de l'Histoire.

441 Ibid., p. 311.

442 Ibid.

443 Fergusson Marilyn, *La conspiration du Verseau : pour un nouveau paradigme*, Éditions Calmann-Lévy, 1981, p. 28.

444 Ray Paul H, Anderson Sherry Ruth, *L'émergence des Créatifs Culturels*, Éditions Yves Michel, 2001, p. 320.

445 Ibid., p. 321.

446 Klinenberg Eric, « Une révolution en trompe-l'oeil », *Manière de voir*, 109, février-mars 2010, p. 18.

447 Ibid.

448 Lacroix Michel, *L'idéologie du New Age*, Éditions Flammarion, 1996, p. 30.

soit la planète dans son ensemble »[449]. Mais ces auteurs vont plus loin, en inscrivant l'émergence de cette « société de l'information » dans le mysticisme, dans l'objectif inavoué de sa sacralisation en tant qu'objet naturel. Cette conception semble reprendre l'hypothèse Gaïa du biologiste James Lovelock, « selon laquelle la Terre constitue une gigantesque homéostasie où la biosphère assure sa survie en régulant en permanence l'environnement atmosphérique »[450]. Selon Michel Lacroix, « le Nouvel Age pousse à l'extrême cette hypothèse, en expliquant que Gaïa [...] sort de l'état végétatif pour accéder à une véritable vie consciente »[451]. Pour Ray et Anderson, « les zones naturelles comme symboles de croyance, et la planète Gaïa comme une nouvelle réalité dans nos cœurs, sont des thèmes fondamentaux de la culture émergente »[452] avec des « Créatifs Culturels « avancés » [qui] considèrent la nature comme sacrée »[453]. Cette dernière apparaît d'ailleurs presque personnifiée lorsque les deux auteurs affirment que « nous avons des obligations envers Mère Nature »[454]. Cette sacralisation de la nature et de la planète ne représente-t-elle pas une façon plus extrême de reprendre l'hypothèse du biologiste James Lovelock ? Pourtant, dans la pensée de Lovelock, l'évocation de la Terre sous la figure de Gaïa relève clairement de l'usage de la métaphore[455]. Comme le précisent Ray et Anderson, avant « le sacré n'était pas censé jouer un rôle dans les émotions [...] mais aujourd'hui, pour les Créatifs Culturels spiritualistes, il ne fait plus aucun doute qu'une réaction profondément intime et émotionnelle au sort de la planète est le fondement essentiel [...] à tout engagement sérieux pour la sauvegarde de la planète, l'amélioration de la société et la survie de l'humanité »[456]. Le sacré apparaît bien au cœur de la nouvelle relation à la planète – Gaïa – appelée aussi « Terre nourricière » par l'ONU[457]. Cette sacralisation ne marque-t-elle pas un certain « retour » du religieux ou l'apparition d'une nouvelle forme de sacralisation a-religieuse, ce qui renverrait à ce que l'on appelle la « théologie négative » ? Cette dernière serait accessible par le biais du bouddhisme qui conduirait immanquablement à un retour à un positionnement religieux,

449 Ray Paul H, Anderson Sherry Ruth, *L'émergence des Créatifs Culturels*, Éditions Yves Michel, 2001, p. 320.
450 Lacroix Michel, *L'idéologie du New Age*, Éditions Flammarion, 1996, p. 30.
451 Ibid., p. 31.
452 Ray Paul H, Anderson Sherry Ruth, *L'émergence des Créatifs Culturels*, Éditions Yves Michel, 2001, p. 223.
453 Ibid., p. 287.
454 Ibid., p. 253.
455 Ainsi, « son intention n'était pas de nous persuader que la Terre était réellement une déesse, mais [...] il trouvait que cela ferait davantage sens et serait plus cohérent d'imaginer la planète comme un être vivant plutôt que comme une machine ». Neville Bernie, « Rogers, Whitehead et l'univers en évolution », *ACP*, 6, Année 2007/2, p. 5 – 26.
456 Ray Paul H, Anderson Sherry Ruth, *L'émergence des Créatifs Culturels*, Éditions Yves Michel, 2001, p. 434.
457 Le 22 avril 2009, l'Assemblée Générale des Nations-Unies adopte une résolution fixant au 22 avril de chaque année la « Journée internationale de la Terre nourricière », ou de la « Terre mère » – l'anglais étant « Mother Earth ». Terme qui est repris lors de la « Conférence mondiale des peuples sur le Changement climatique et les Droits de la Terre mère », du 21 au 23 avril 2010, lancée à l'initiative du président bolivien Evo Morales pour contrebalancer le sommet de l'ONU sur le climat à Copenhague de décembre 2009. En pointant « l'origine du problème qu'est le système capitaliste » la déclaration finale de la conférence envisage « la Mère-Terre comme un être vivant avec lequel nous avons une relation invisible, interdépendante, complémentaire et spirituelle ». Traduction française de la déclaration disponible ici : Reporterre, « Cochabamba: le texte de l' « Accord des peuples », 30 avril 2010, consulté le 3 juin 2010 : http://www.reporterre.net/spip.php?article1104

sous la forme métaphysique du Tout.

Cette formation de Gaïa, technologiquement déterminée, ne peut s'expliquer véritablement sans la prise en compte de la crise écologique mondiale. Comme l'explique Michel Lacroix, pour le New-Age, alors même que Gaïa ne parvient plus à se réguler selon les mécanismes développés par James Lovelock, « la révolution électronique met à sa disposition un prodigieux encéphale capable de résoudre la crise écologique »[458]. Cette nouvelle culture, accompagnant l'émergence d'une nouvelle ère semble en partie déterminée, puisque pour Ervin Laszlo « même si l'évolution n'est pas le seul fait du hasard, elle n'est pas entièrement prévisible »[459]. Celui-ci postule en effet l'existence d'un « champ d'énergie informationnel » contenant de nombreuses « données » pouvant potentiellement, ou non, se réaliser. Selon Ray et Anderson, « les Créatifs Culturels sont de loin les plus forts leaders d'opinion pour ce qui est des positions écologiques »[460]. D'ailleurs « l'un des moteurs les plus puissants de cette convergence des mouvements est la nature même des problèmes en question »[461], puisque ces problèmes concernent « la planète dans son ensemble »[462]. Ne retrouve-t-on pas ici l'idée que cette crise est finalement un « mal nécessaire » pour nous faire franchir un seuil d'évolution ? Il s'agirait alors de réaliser certains potentiels présents – mais non réalisés – dans ce « champ d'énergie informationnel », potentiels qui pourraient résoudre la crise écologique. Autrement dit, comme le précise Michel Lacroix, ce n'est « pas un hasard, explique le Nouvel Age, si l'encéphalisation de la planète se produit dans les circonstances actuelles »[463].

Les « connexions sacrées de l'univers »

Cette nouvelle ère planétaire de la « nouvelle culture émergente »[464] s'annonce être une période d'unité. Pour Ray et Anderson, il s'agit clairement d'avoir une « conscience spirituelle profonde de la grande unité de toute vie »[465], avec en définitive, « la même vision de la planète Terre et de toutes les formes de vie qu'elle porte comme un Grand Tout interdépendant »[466]. Selon eux, aujourd'hui

458 Lacroix Michel, *L'idéologie du New Age*, Éditions Flammarion, 1996, p. 33.
459 Neville Bernie, « Rogers, Whitehead et l'univers en évolution », *ACP*, 6, Année 2007/2, p. 5 – 26.
460 Ray Paul H, Anderson Sherry Ruth, *L'émergence des Créatifs Culturels*, Éditions Yves Michel, 2001, p. 240. L'enquête française sur les « Créatifs Culturels » révélerait ainsi que « 94% [...] sont très préoccupés par les problèmes écologiques ». Association pour la Biodiversité Culturelle, *Les Créatifs Culturels en France*, Éditions Yves Michel, 2007, p. 50.
461 Ray Paul H, Anderson Sherry Ruth, *L'émergence des Créatifs Culturels*, Éditions Yves Michel, 2001, p. 320.
462 Ibid.
463 Lacroix Michel, *L'idéologie du New Age*, Éditions Flammarion, 1996, p. 33.
464 Ray Paul H, Anderson Sherry Ruth, *L'émergence des Créatifs Culturels*, Éditions Yves Michel, 2001, p. 372.
465 Ibid., p. 332.
466 Ibid.

« en tant que société [...] nous n'avons pas encore de discours de référence ou de « mythe » originel qui nous place dans un contexte d'interrelation avec la planète »[467]. De plus, « nos institutions et nos manières de penser habituelles ont des œillères, des angles morts suffisamment importants pour nous empêcher de voir ces interconnexions »[468]. Le holisme serait au cœur de la nouvelle culture émergente, puisque concernant les « Créatifs Culturels », « leurs images de référence, qui les guident dans leur avancée, parlent sans cesse de complétude, de totalité – le Grand Tout »[469]. Pour Ray et Anderson, « si nous nous préoccupons de cette totalité, on peut commencer à imaginer une culture qui peut guérir les fractures et les destructions de notre temps »[470]. Un changement de paradigme nous conduirait ainsi vers une période d'unité. Michel Lacroix explique que pour le New Age, « au niveau phénoménal, la séparation règne, mais pour peu que nous réglions différemment notre appareil de perception, autrement dit notre paradigme, l'unité métaphysique jaillit comme une évidence »[471]. D'un point de vue métaphysique, ce holisme relève très clairement d'un monisme ontologique, qui s'oppose à tout dualisme[472]. Comme l'affirme Ervin Laszlo, « l'ensemble de l'univers physique forme un immense réseau dans lequel tout est relié »[473]. Si tout est relié, c'est parce que, nous l'avons vu, l'univers ne serait pas tant constitué de matière que d'« informations »[474]. L'Homme, en prenant conscience de cette « réalité » et en l'expérimentant, ne pourrait que dépasser les clivages de la « matière » et s'engager dans une voie de la réconciliation, une « troisième voie »[475]. Les « Créatifs Culturels », qui auraient un « style de vie [...] holistique [...] »[476] porteraient en eux « le rêve d'une culture intégrale qui pourrait rassembler les Modernistes et les Traditionalistes, le planétaire et le local, le changement intérieur et l'activisme extérieur »[477], au-delà de tout clivage de classes sociales, idéologies ou encore de nations. Il s'agit bien de se présenter comme celui qui dépasse en fédérant, lecture spéciale de la lutte des classes. Cette lecture est par ailleurs conforme aux théories « postindustrielles » qui, dès la fin de la guerre froide, visent – sous le masque de la « société de l'information » – à légitimer la nouvelle construction hégémonique des

467 Ibid., p. 342.
468 Ibid.
469 Ibid., p. 504.
470 Ibid.
471 Lacroix Michel, *L'idéologie du New Age*, Éditions Flammarion, 1996, p. 35.
472 Le monisme ontologique est une thèse métaphysique qui « porte sur la nature ultime de la réalité et qui affirme que celle-ci est constituée d'un seul type d'entités ou de propriétés (matérielles ou physiques, spirituelles ou mentales), voire d'une seule et unique entité (la substance, l'absolu) [...] ». Il s'agit alors de postuler l'unité du monde naturel et du mental. *Le dictionnaire des sciences humaines*, PUF, 2006, p. 791.
473 Laszlo Ervin, « Quand la science devient spirituelle », *L'initiation*, 10, consulté le 21 mars 2012 : http://www.magazinelinitiation.com/Webzine/W_TsNs_Auteurs.php?ID=252
474 Nous retrouvons là le terme de complexité, celle-ci engendrant « un tissu dense et inextricable d'interactions souvent imperceptibles qui relient tout à tout et qui fondent une solidarité et une fraternité concrète entre tout ce qui existe ». Halevy-van Keymeulen MArc, *L'Age de la Connaissance*, MM2 Éditions, 2005, p. 174.
475 Ray Paul H, Anderson Sherry Ruth, *L'émergence des Créatifs Culturels*, Éditions Yves Michel, 2001, p. 365.
476 Ibid., p. 58.
477 Ibid., p. 144.

États-Unis sur le monde[478]. Aurelio Peccei, le fondateur du Club de Rome, parle quant à lui de conscience de l'espèce au lieu de conscience de classe[479]. Comme le rappelle Michel Lacroix, « le thème de l'Un et du Tout est un héritage de la gnose, de la philosophie orientale et de la mystique »[480]. Tradition ésotérique bien visible lorsque Ray et Anderson affirment que « l'un de ces points d'observation [...] »[481] nécessaire « pour avoir une vue d'ensemble suffisamment large et fidèle à la réalité [...] »[482] est « la conscience spirituelle profonde de la grande unité de toute vie »[483]. Il en est de même quand nos deux auteurs évoquent les « connexions sacrées de l'univers »[484]. Même si cela n'apparaît pas explicitement ici, la philosophie de Descartes est l'ennemi attitré du New-Age, réduite à la formule « le tout s'explique par ses parties ». Jugé responsable des pires atrocités de l'Histoire – du fait des divisions qu'il introduit – jusqu'à l'extermination même du peuple juif, le cartésianisme contredirait le principe de complexité pour qui, à l'inverse, le Tout est bien plus que la somme de ses parties. Cette attaque contre Descartes est pourtant réductrice, ce dernier n'étant plus la référence principale des sciences.

L'avènement d'un Homme nouveau ou l'utopisme du « développement personnel »

Cette nouvelle ère d'unité de la culture émergente devrait par conséquent s'accompagner d'un nouvel Homme ayant pour impératifs suprêmes ceux de se développer lui-même et de sauver l'espèce humaine[485]. Il s'agit clairement de dépasser ce « vieil état d'esprit moisi et rabougri dans lequel nous stagnons [...] »[486]. De nombreux éléments de l'utopisme de Ray et Anderson renvoient à ce qu'il est possible de qualifier de « développement personnel ». Le « développement personnel », affirme Michel Lacroix, « n'est pas seulement une démarche de changement psychologique »[487] mais « a aussi une portée idéologique, dans la mesure où il véhicule une représentation du monde et une philosophie de l'homme »[488]. Cette annonce de l'avènement d'un Homme nouveau semble apparaître très clairement par l'appellation même de « Créatifs Culturels ». Cette nouvelle ère est celle de la

478 Ainsi, selon Marc Halévy, « le problème n'est plus d'être à droite ou à gauche, le problème est d'être « en avant », c'est-à-dire engagé dans la percée inouïe [...] des nouveaux univers immatériels de la connaissance [...] ». Halevy-van Keymeulen MArc, *L'Age de la Connaissance*, MM2 Éditions, 2005, p. 59.
479 Braillard Philippe, *L'imposture du Club de Rome*, PUF, 1982, p. 104.
480 Lacroix Michel, *L'idéologie du New Age*, Éditions Flammarion, 1996, p. 36.
481 Ray Paul H, Anderson Sherry Ruth, *L'émergence des Créatifs Culturels*, Éditions Yves Michel, 2001, p. 332.
482 Ibid.
483 Ibid.
484 Ibid., p. 438.
485 Idéologie que l'on retrouve par ailleurs dans les travaux du Club de Rome, ce qui révèle « la dimension messianique de sa démarche ». Braillard Philippe, *L'imposture du Club de Rome*, PUF, 1982, p. 68.
486 Ray Paul H, Anderson Sherry Ruth, *L'émergence des Créatifs Culturels*, Éditions Yves Michel, 2001, p. 258.
487 Lacroix Michel, *Le développement personnel*, Éditions Flammarion, 2000, p. 70.
488 Ibid.

culture émergente et les « Créatifs Culturels » sont décrits comme ayant « profondément modifié leur vision du monde, leurs valeurs et leur mode de vie [...] »[489]. Autrement dit, ils auraient ni plus ni moins changé de paradigme, et l'apparition de cet Homme nouveau serait de l'ordre du réel, puisque déjà en train de se produire.

Lorsque les deux auteurs évoquent « l'accomplissement de soi »[490] à propos de ces « Créatifs Culturels » dits « spiritualistes », cela semble renvoyer directement à la « pyramide des besoins » du psychologue américain Abraham Maslow (1908-1970), toujours enseignée en psychologie bien que largement controversée. Ce dernier est l'une des figures centrales de la psychologie humaniste, appelée aussi Mouvement du potentiel humain, courant né dans les années 60 à Esalen, en Californie. La « pyramide des besoins » constitue pendant longtemps la base théorique du « développement personnel »[491]. Les fondements théoriques du « développement personnel » se renouvellent par la suite, Maslow cessant d'être le référentiel central. Le nouveau référentiel, au nom de « pensée intégrale », est théorisé par l'américain Ken Wilber et connaît un certain succès dans le monde anglo-saxon[492]. Cette approche est schématiquement représentée par les quatre quadrants de la « pensée intégrale », aussi désignés par AQAL (« All Quadrants All Levels »). Le principe de base est simple. Toute réalité doit être abordée simultanément dans l'ensemble de ses dimensions, au nombre de trois. Ces trois dimensions, qui sont le soi, la culture et la nature, sont étendues au nombre de quatre dimensions – les quatre quadrants –, que sont l'intérieur (le « je ») et l'extérieur (le « ça ») de l'individu, ainsi que l'intérieur (le « nous ») et l'extérieur (le « eux », qui est une division du « ça ») du collectif[493]. Sur cette base – *a priori* peu contestable – se rajoutent des

489 Ray Paul H, Anderson Sherry Ruth, *L'émergence des Créatifs Culturels*, Éditions Yves Michel, 2001, p. 16.
490 Ibid., p. 30.
491 Cette « pyramide des besoins » pose une distinction entre d'une part des « besoins psychologiques de base » ─ tels que par exemple le besoin de reconnaissance ou encore ceux d'estime, d'appartenance ou celui d'être aimé – et des « besoins de développement » ─ véritables métamotivations ─ qui seraient présents de manière innée en chacun d'entre nous. Ces métamotivations, hiérarchiquement supérieures aux besoins psychologiques de base, se caractériseraient par cet accomplissement de soi évoqué par Ray et Anderson, véritable aspiration mystique.
492 Il est important de préciser que l'ensemble des différentes « branches » du mouvement que nous étudions, se retrouve dans cette approche « intégrale ». Ken Wilber fonde ainsi l'Institut Intégral, avec notamment Don Beck en 1998. L'Institut Intégral est directement soutenu par « Integral Life », qui est comme l'Institut Intégral présidé par un dénommé Robb Smith. Integral Life comprend parmi ses « contributeurs » Caroline Myss et Jim Garrison – du State of the World Forum -, Marilyn Schlitz – l'actuelle présidente de l'Institut des Sciences Noétiques –, Paul Ray et Deepak Chopra – membres du Club de Budapest –, Jean Houston – l'une des fondatrices du Mouvement du Potentiel Humain -, ainsi que Hunter Lovins et Lester Brown – membres importants du lobby du « capitalisme vert ». Integral Life, « Contributors », consulté le 23 avril 2010 : http://integrallife.com/contributors-1 L'Institut Intégral et Integral Life auraient dû être sponsors du State of the World Forum 2009 qui a été suspendu, et Ken Wilber figurait parmi les participants annoncés. Don Beck, quant à lui, a participé au State of the World Forum 2000 et Ken Wilber est lié au State of the World Forum depuis ses débuts.
493 Toute réalité renvoie ainsi au « beau », au « bon », et au « vrai ». La Beauté s'exprime à travers l'œil du « je », et renvoie ainsi à l'art, et au soi. La Bonté s'exprime quant à elle par les manières dont nous nous comportons les uns envers les autres, et renvoie à la moralité et à la culture. La Vérité désigne ce dont s'occupe le plus objectivement possible la science, et renvoie ainsi à la nature.

« lignes de développement », indiquant pour chacun de ces quatre quadrants l'idée d'une croissance ou d'un développement. Il s'agit alors pour le « je » de développer certains potentiels – notion phare du « développement personnel » – c'est-à-dire de réaliser un contenu présent en nous de manière innée, l'évolution sur ces lignes passant par différents stades. Les « lignes de développement » du « je », nombreuses, incluent par exemple la hiérarchie des besoins de Maslow, la ligne de la morale ou la ligne des valeurs, autant de facettes différentes de notre être. La « pensée intégrale », derrière ses habits pseudo-scientifiques, apparaît en réalité comme un véritable hymne à l'entrée dans l'âge de l'Esprit.

L'exemple de la ligne des valeurs est à cet égard très intéressant. Les travaux du psychologue américain Clare W. Graves, qui a travaillé sur les valeurs[494], servent ainsi de base au modèle de la « Spirale Dynamique Intégrale » mise au point par Don Beck et Christopher Cowan. Clare W. Graves reprend dans ses travaux le concept de « mème », qu'il emprunte à l'ethologiste britannique Richard Dawkins. Les théories de Richard Dawkins s'inscrivent dans l'un des trois courants de l'« évolutionnisme socio-anthropologique contemporain »[495], les deux autres étant la sociobiologie humaine, ainsi que la « psychologie évolutionniste », à laquelle se rattache Clare W. Graves[496]. Les « mèmes » sont chez Richard Dawkins l'équivalent culturel du gène, c'est-à-dire des sortes de réplicateurs. Autrement dit, un « mème » désigne « une unité de transmission »[497] culturelle qui se réplique d'humains en humains par l'imitation, ces « mèmes » pouvant être des idées, des modes vestimentaires ou encore des habitudes. Ce concept issu d'une pensée fortement rationaliste – Richard Dawkins étant connu pour être un fervent critique du dessein intelligent, des religions, des pseudosciences et de l'hypothèse Gaïa – est repris par Clare W. Graves pour désigner un « système central de valeurs » – dont l'échelle est celle d'une culture. Les « mèmes » de Dawkins – décrivant le processus de transmission de traits culturels au sein même de groupes humains – deviennent par là-même des systèmes de valeurs comparables entre eux sur la base d'une ligne – ou d'une spirale – d'évolution universelle, guidée vers le haut de manière mystique. Chaque système de valeurs correspond ainsi à un stade d'évolution[498]. La « Spirale Dynamique Intégrale » et les différentes

494 La théorie de Clare W. Graves se nomme ECLET : « The Emergent Cyclical Levels of Existence Theory » (la théorie de l'émergence cyclique des niveaux de l'existence).

495 *Le dictionnaire des sciences humaines*, PUF, 2006, p. 436.

496 L'« évolutionnisme socio-anthropologique contemporain » vise à appliquer au-delà de la biologie les principes fondamentaux de l'interprétation de l'évolution biologique et des travaux de Darwin, qui porte le nom de « néo-darwinisme » ou de « théorie synthétique de l'évolution ». On peut situer la naissance de ce « néo-darwinisme » dans les années 1940. Le courant auquel appartient Richard Dawkins, à l'inverse des deux autres courants, postule l'indépendance totale de la culture vis-à-vis de l'évolution génétique.

497 Dawkins Richard, *Le Gène égoïste*, Éditions Odile Jacob, 2003, p. 261.

498 Précisons que le passage d'un « mème » à un autre s'effectuerait, selon Clare Graves, en réponse à une évolution des conditions de vie.

« lignes de développement » de l'AQAL établissent donc successivement comme stades, le stade tribal – avec un mème magique /animiste –, le stade guerrier – où le « moi » compte –, le stade traditionnel – mème avec des valeurs absolutistes centrées sur le « nous » – le stade moderne et le stade post-moderne – mème avec des valeurs multiples et relatives. Alors que ces stades constituent un premier palier sur l'échelle de l'évolution, l'Humanité serait « sur le bord de faire ce saut extraordinaire vers le second palier [...] »[499], et en premier lieu vers le stade intégral, véritable âge de la conscience[500]. Une divergence entre Paul H. Ray et Ken Wilber existe par ailleurs. Alors que pour le premier les « Créatifs Culturels », en tant que représentants de la « culture intégrale », seraient au moins 25%, Ken Wilber estime quant à lui en 2000 que ce stade intégral ne concerne au mieux que 1,5% de la population[501]. Le concept de « mème » n'a ici plus rien à voir avec la pensée de Richard Dawkins et est aux antipodes de sa vision rationaliste. Cette théorie de la psychologie évolutionniste de Clare Graves, apparaît ainsi à la limite de l'évolutionnisme et de la philosophie de l'Histoire, le sens de l'Histoire devenant alors inévitable, puisque « l'Esprit est le Terrain de Fondement et le But de toute existence [...] »[502]. Bien que la spirale de l'évolution soit « une quête sans fin vers le haut »[503], il est difficile d'imaginer un stade plus élevé que celui de l'entrée dans l'âge de l'Esprit.

Lorsque Ray et Anderson évoquent les « Créatifs Culturels », « ces millions de personnes, créatives [...] »[504], le sens de cette notion de créativité pose question car ces potentialités sont largement d'ordre psychique et impliquent « la pensée, l'intelligence, la créativité, la mémoire, la volonté, le sens de la communication, les états non ordinaires de conscience, les affects valeurs, les croyances »[505]. Dans ce cadre, le cerveau devient un territoire à explorer, riche en promesses, avec un cerveau droit quasiment peu utilisé jusqu'à présent et vu comme porteur de valeurs féminines comme la créativité[506]. Le problème ici n'est pas tant l'utilisation des potentialités du cerveau, mais

499 Wilber Ken, *Le livre de la Vision Intégrale*, Éditions InterEditions – Dunod, 2008, p. 121.

500 Ainsi pour Ken Wilber, « les stades les plus élevés qui existent dans les domaines du cognitif, de la morale et de l'épanouissement de soi revêtissent une teinte transpersonnelle ou spirituelle ». Ibid., p. 123. Celui-ci précise tout de même qu'à chaque stade il est possible de vivre une expérience religieuse ou spirituelle, bien que cette expérience sera seulement éphémère aux stades les plus bas, et permanente aux stades les plus élevés.

501 Alors que le stade intégral se sous-divise en un mème « jaune » et un mème « turquoise », Ken Wilber affirme que « le pourcentage des gens se situant à jaune est environ de 1.5 % et environ 0.5 % à turquoise ». Ce qui lui fait dire que « l'idée que 25 % des Américains méritent d'être mis dans un groupe général appelé « la culture intégrale » est – pardonnez-moi – tout simplement risible ». human-side.com, « Un entretien avec Ken Wilber », 2000, consulté le 3 avril 2012 : http://www.human-side.com/wilber/InterviewShamb3.htm

502 Wilber Ken, *Le livre de la Vision Intégrale*, Éditions InterEditions – Dunod, 2008, p. 154.

503 Roemischer Jessica, « La Spirale de l'Évolution – Une quête infinie vers le haut », *What is Enlightenment*, automne 2002, p. 6.

504 Ray Paul H, Anderson Sherry Ruth, *L'émergence des Créatifs Culturels*, Éditions Yves Michel, 2001, p. 16.

505 Lacroix Michel, *Le développement personnel*, Éditions Flammarion, 2000, p. 25.

506 Ainsi pour Marc Halévy, les femmes, longtemps placées à l'écart des systèmes d'éducation, auraient « souvent préservé les facultés de leur cerveau droit : [...] leur sixième sens, ou l'intuition féminine [...] ». Halevy-van

pour quelles raisons les utiliser, dans quelles visées et dans quels buts. Le « développement personnel » rassemble étonnamment « deux façons antinomiques de concevoir la réalisation de soi »[507] – l'une visant l'ego, l'autre le Tout – qui n'en constituent pas moins un « harmonieux dualisme »[508]. La première forme de « développement personnel » se situe à l'intérieur de la sphère de l'ego et vise « à renforcer la position du moi, en augmentant ses pouvoirs, en développant ses aptitudes et compétences »[509], tandis que la seconde forme vise à l'inverse, en se situant au-delà de l'ego, « non pas à renforcer le moi, mais à le dissoudre »[510]. Il s'agit pour cette seconde forme de réaliser la communion mystique entre l'un et le tout, sentiment d'appartenance au grand Tout, l'une travaillant sur la conscience ordinaire, l'autre sur la conscience non ordinaire. Bien que la définition du New-Age présentée ici n'envisage que le travail sur la conscience non-ordinaire, ce sont en réalité deux formes de travail sur la conscience qui s'associent dans un subtil équilibre. En ce sens, le New-Age constitue une forme particulière de spiritualité ayant certes rapport avec l'absolu, l'infini ou l'éternité – ce qui a trait avec l'Esprit –, mais concevant ceux-ci à la fois comme transcendants et comme immanents[511]. Ainsi, l'absolu – loin de tout dualisme – serait la partie la plus profonde de notre être. Ces deux pôles de la spiritualité – la transcendance et l'immanence – qui relèvent tous deux de l'expérience et non de l'idéel, sont ici réunis sous une forme particulière.

Les implications de la première forme de « développement personnel » paraissent évidentes, puisque ce développement de l'ego « en acceptant notre condition d'être séparés, [...] légitime la conception compétitive [...] du monde qui est celle de l'entreprise »[512] et semble donc directement lié à l'élaboration des nouvelles formes de management, où la hiérarchie de l'entreprise est gommée, l'exploitation réduite à la réalisation des potentiels individuels – tout un chacun devenant par là même utile, possédant une place, un rôle et devenant en définitive acteur de soi et des autres. En ce qui concerne la seconde forme de « développement personnel », qui exige du sujet l'acceptation de sa propre reddition[513], le lien avec le capitalisme paraît plus subtil et passionnant. En effet, pour Michel Lacroix, « la pratique des EMC n'est peut-être qu'un insidieux moyen d'ajuster sa vie affective, cognitive, spirituelle à la planète en voie d'unification, et une façon de vivre sur un mode

Keymeulen MArc, *L'Age de la Connaissance*, MM2 Éditions, 2005, p. 269.

507 Lacroix Michel, *Le développement personnel*, Éditions Flammarion, 2000, p. 26.

508 Ibid., p. 84.

509 Ibid., p. 26.

510 Ibid., p. 28.

511 Est immanent – par opposition à ce qui est transcendant – « un principe se tenant à l'intérieur d'une chose elle-même et non hors d'elle ». Verselle Christophe, *L'essentiel de la Philo*, Éditions E.J.L., 2009, p. 55.

512 Lacroix Michel, *Le développement personnel*, Éditions Flammarion, 2000, p. 31.

513 Cette exigence de reddition est on ne peut plus explicite dans la pensée d'Andrew Cohen, qui appelle à « la totale participation, soumission, reddition et l'engagement inconditionnel de chaque individu à cet accomplissement ». Cohen Andrew, « Les six principes de l'éveil évolutif », *andrewcohen.org*, consulté le 3 avril 2012 : http://www.andrewcohen.org/fr/6Principes.asp

voluptueux la désintégration des souverainetés nationales »[514]. Ces deux formes d'actualisation de nos potentiels, ici peu clairement délimitées, semblent tout de même bien présentes et imbriquées à des fins managériales, les « Créatifs Culturels » introduisant « des techniques de méditation vieilles de plus de 2500 ans dans les prisons et les entreprises des États-Unis »[515]. Quelle entreprise n'aurait pas intérêt en effet à pousser ses employés à la dissolution de leur ego et à un désengagement de toute forme de lutte économique ? La seconde forme de « développement personnel » n'en demeure pas moins présente, les « Créatifs Culturels » parlant « sans embarras de méditation et de techniques pour atteindre des états de conscience modifiés »[516]. Les États Modifiés de Conscience (EMC) visent à un travail sur la conscience non ordinaire, en suspendant le régime habituel de la conscience, où la fusion avec le monde devient alors possible. Quand Ervin Laszlo indique que « notre cerveau est capable de travailler de manière à capter l'information de ce mystérieux champ d'énergie »[517] qui relirait tout au Tout, c'est bien d'EMC dont il s'agit et de la seconde forme de « développement personnel ». Comment sinon percevoir l'unité avec une hyper valorisation de la sphère de l'ego ?

Cependant il ne faut pas s'y tromper. Il n'y a probablement pas d'un côté des « Créatifs Culturels » qui renforceraient leur ego, et par là même s'impliqueraient d'autant mieux dans la lutte économique – « la pensée positive, la gestion du stress [...] l'amélioration de la communication [...] [étant] autant d'outils de mobilisation de nos ressources en vue d'une plus grande maîtrise du monde »[518] –, et de l'autre ceux qui transcendant leur ego, se retireraient de toute implication quelle qu'elle soit – le sujet abdiquant sa propre existence. Comme l'explique Michel Lacroix, l'Homme nouveau parviendrait à « concilier deux impératifs antithétiques, un impératif d'efficacité face aux injonctions de l'économie et un impératif de fidélité à la vocation spirituelle de l'homme »[519]. Ainsi pour Ray et Anderson, « les vrais leaders du 21e siècle seront ceux qui auront effectué un vrai travail sur eux-mêmes, une action spirituelle en profondeur, autant qu'ils auront mené des actions concrètes dans le monde, et qui seront capables d'allier les deux »[520]. S'agit-il alors d'affirmer comme Marc Halévy, que « celui qui n'accomplit pas sa vocation, n'a aucune justification à son existence »[521] ? Selon ces théoriciens, le monde – par l'action de l'entreprise – est désormais libéré

514 Lacroix Michel, *Le développement personnel*, Éditions Flammarion, 2000, p. 93.
515 Ray Paul H, Anderson Sherry Ruth, *L'émergence des Créatifs Culturels*, Éditions Yves Michel, 2001, p.135.
516 Ibid., p. 222.
517 Laszlo Ervin, « Quand la science devient spirituelle », *L'initiation*, 10, consulté le 21 mars 2012 : http://www.magazinelinitiation.com/Webzine/W_TsNs_Auteurs.php?ID=252
518 Lacroix Michel, *Le développement personnel*, Éditions Flammarion, 2000, p. 31.
519 Ibid., p. 87.
520 Ray Paul H, Anderson Sherry Ruth, *L'émergence des Créatifs Culturels*, Éditions Yves Michel, 2001, p. 408.
521 Halevy-van Keymeulen MArc, *L'Age de la Connaissance*, MM2 Éditions, 2005, p. 339.

de toute contrainte matérielle. Chacun peut désormais se consacrer à l'épanouissement de soi et des autres[522]. La rareté laisse la place à une abondance maîtrisée où le monde de l'Homme et celui de la nature – l'Homme étant bien entendu naturel et non social – sont enfin réunis, abolissant ainsi la fausse séparation due à une conception particulière de la science positiviste où la connaissance passait par une critique de l'immédiat.

« Natural Capitalism » : support de l'intégration des valeurs New Age à celles propres au champ économique ?

Les valeurs New Age, englobant des valeurs écologiques, s'imbriquent par ailleurs à des valeurs particulières propres au champ économique. Le livre nord-américain sur les « Créatifs Culturels » se réfère essentiellement à l'ouvrage de Paul Hawken, Amory Lovins et Hunter Lovins, intitulé « Natural Capitalism : comment réconcilier économie et environnement »[523]. Cela traduit non seulement l'inscription du « mouvement entrepreneurial » étudié au sein même de la configuration sociale du « capitalisme vert », mais surtout son positionnement minoritaire. L'ouvrage défend en effet une approche « réformiste » de l'intégration de l'écologie au capitalisme, en accord avec le positionnement du Club de Budapest – International et de ses alliés. Selon Ray et Anderson, cet ouvrage « va de toute évidence fixer le cadre de référence des innovations industrielles, commerciales et entrepreneuriales du 21e siècle »[524]. Le principe en est simple, la méthode logique. Il ne s'agit rien d'autre, selon Paul Hawken, que de mettre « ainsi en place la nouvelle révolution industrielle »[525]. Face à la crise écologique actuelle, l'enjeu est de faire du capital naturel le cœur du nouvel ordre économique, « en assignant une valeur monétaire au capital naturel »[526]. Ainsi le « capitalisme naturel », à l'instar de l' « économie verte », ne rompt aucunement avec la cosmologie naturaliste au fondement du capitalisme. Cette idée de prendre en compte le capital naturel en tant que catégorie économique semble faire son chemin, comme l'illustre un récent rapport du Programme des Nations unies pour l'environnement (PNUE)[527]. Il est en réalité question ici d'une

522 C'est bien en définitive ce que nous dit Michel Saloff-Coste, l'initiateur du Club de Budapest – France, pour qui « à mesure que la production matérielle est prise en charge par des robots sophistiqués et souples, l'activité dominante de l'homme se développe dans les domaines où elle est irremplaçable, la création et la communication ». Saloff-Coste Michel, « Futur des civilisations, civilisations du futur », *Prospective d'un monde en mutation*, Éditions l'Harmattan, 2010, p. 89.

523 Hawken Paul, Lovins Amory, Lovins Hunter, *Natural Capitalism : Comment réconcilier économie et environnement*, Éditions Scali, 2008.

524 Ray Paul H, Anderson Sherry Ruth, *L'émergence des Créatifs Culturels*, Éditions Yves Michel, 2001, p. 479.

525 Hawken Paul, Lovins Amory, Lovins Hunter, *Natural Capitalism : Comment réconcilier économie et environnement*, Éditions Scali, 2008, p. 45.

526 Ibid., p. 39.

527 Le rapport du PNUE est intitulé « Planète morte, planète vivante » (printemps 2010). Dans un document de

redéfinition du rapport entre l'écologie et l'économie, par la mise en place de quatre principes phares. Le premier de ces principes vise à accroître radicalement la productivité des ressources, autrement dit des matières premières, avec une attention portée non plus à la productivité des hommes mais à celle du capital naturel. Le rapport « au » Club de Rome intitulé « Facteur 4 – deux fois plus de bien-être en consommant deux fois moins de ressources »[528] est entièrement tourné vers cet objectif. Il s'agit alors d'utiliser plus efficacement les ressources, c'est-à-dire de faire plus avec autant, voire même avec moins. Ainsi, comme l'écrivent les auteurs du rapport, « la productivité des ressources peut et devrait être multipliée par quatre, c'est-à-dire que la quantité de richesse extraite d'une entité de ressources naturelles peut quadrupler »[529]. Si « x » permet de produire une chaise, le même « x » permettrait ici d'en faire quatre. Ce qui aurait pour principale conséquence de réduire le gaspillage des ressources. Un rapport plus récent « au » Club de Rome suggère même la possibilité d'un « facteur 5 »[530]. Le second principe du « capitalisme naturel » consiste à concevoir nos modèles de production en s'inspirant de la nature. C'est ce que l'on appelle le « biomimétisme ». Selon cette conception, « le linéaire doit cesser ; il doit être remplacé par le cyclique. C'est le modèle de la nature »[531]. Ce principe semble oublier que les « cycles naturels » ont une fin et que la nature est tout sauf un éternellement recommencement[532]. Avec ce modèle cyclique, plus rien ou presque n'est censé se perdre, tout déchet devenant par la suite une nouvelle matière première à intégrer dans les cycles de production. Le troisième principe vise à instituer une économie de services et de location. Une économie où « les consommateurs obtiendraient des services en prêtant ou en louant des biens plutôt qu'en les achetant vraiment »[533] et où « les produits seraient sans cesse renvoyés au fabriquant pour être réparés, réutilisés et refabriqués [...] »[534]. Il s'agirait ainsi « d'abandonner l'idée de

présentation du rapport, Achim Steiner, secrétaire général adjoint de l'ONU et directeur exécutif du PNUE affirme que « comme le précise le présent rapport, il sera tout aussi important d'entretenir les infrastructures écologiques, de les améliorer et d'investir dans leur restauration, et de développer le capital naturel de la planète au lieu de le gaspiller ». Discours qui en mettant l'accent sur la notion de « capital naturel » est en tout point conforme aux théories du « capitalisme naturel ». PNUE, « Planète Morte, planète vivante: restauration de la biodiversité et des écosystèmes pour un développement durable » (flyer), consulté le 2 février 2011 : http://dev.grida.no/WEDthings/flyers/french/RRAecosys_8pFlyer_fr_prn.pdf

528 Lovins Amory, Lovins Hunter, Weizsäcker von Ernst U., *Facteur 4 – Deux fois plus de bien-être en consommant deux fois moins de ressources*, Éditions Terre Vivante, 1997.

529 Ibid., p. 13.

530 Weizsäcker von Ernst U et al., *Factor 5 – Transforming the Economy through 80% Improvements in Resource Productivity*, Earthscan Publications Ltd, janvier 2010.

531 Hawken Paul, Lovins Amory, Lovins Hunter, *Natural Capitalism : Comment réconcilier économie et environnement*, Éditions Scali, 2008, p. 314.

532 En effet, selon Laure Cahen-Maurel, si « la nature a une histoire cyclique, elle connaît […] des crises qui la font être en continuelle métamorphose, elle porte en elle sa propre mort, mais comme partie intégrante du cycle de la vie [...] ». Cahen-Maurel Laure, *L'art de romantiser le monde : la peinture de Caspar David Friedrich et la philosophie romantique de Novalis*, LIT-Verlag, 2017, p. 306.

533 Hawken Paul, Lovins Amory, Lovins Hunter, *Natural Capitalism : Comment réconcilier économie et environnement*, Éditions Scali, 2008, p. 57.

534 Ibid., p. 58.

production pour se tourner vers la satisfaction du consommateur [...] »[535]. De fait, il s'agit de transformer en marchandises l'ensemble des échanges sociaux. Le quatrième et dernier principe est l'investissement dans le capital naturel. Au-delà de la reconnaissance des services rendus par celui-ci dans l'économie, il s'agirait d'investir dans le maintien, la préservation et le développement des ressources indispensables à la vie et à l'économie marchande. L'idéologie du « développement durable » soutient en réalité toute cette argumentation.

Ces quatre principes phares du « capitalisme naturel » devraient permettre de « dissiper l'idée que les valeurs fondamentales du commerce sont incompatibles ou du moins en conflit avec la responsabilité écologique »[536], ce qui ouvrirait la voie à une alliance entre écologie et économie. Pour Lionel Levasseur, « l'écologie s'impose comme un « paradigme de la régulation écologique [...] » »[537], dont la finalité serait de « justifier (ou appuyer) la morphologie du capitalisme contemporain »[538]. Ce courant d'idée est en réalité proche de celui de l' « écologie industrielle », courant issu des travaux menés dans le cadre des institutions internationales de l'environnement[539], dont la nouveauté est incontestablement l'idée d'un écosystème industriel. Ce discours apparaît bien comme un « « discours sur la technique » – et le capital – censé permettre d'aller plus loin dans la rationalisation du monde et de la société » [540]. Ce courant se situe très clairement dans le cadre de l'économie marchande, « le capitalisme naturel n'[ayant] pas pour objectif de se débarrasser de l'économie de marché, ni de rejeter ses principes valides et fondamentaux ou ses puissants mécanismes »[541]. Une économie de marché régulée qui, selon ces auteurs, s'opposerait au néo-libéralisme, alors même que ce dernier nécessite lui aussi l'intervention de l'État. Ainsi, le produit deviendrait « un moyen, pas une fin »[542], ce qui rentre pourtant en contradiction nette avec la logique d'accumulation illimitée du capital, le capitalisme ne pouvant survivre que dans l'accroissement de l'échange de marchandises. Le « capitalisme naturel », figure parmi d'autres du « capitalisme vert », représente en définitive une tentative de naturalisation du capitalisme. Cela s'illustre bien lorsque Paul Hawken écrit que « les marchés se créent spontanément, hors

535 Lovins Amory, Lovins Hunter, Weizsäcker von Ernst U., *Facteur 4 – Deux fois plus de bien-être en consommant deux fois moins de ressources*, Éditions Terre Vivante, 1997, p. 291.
536 Hawken Paul, Lovins Amory, Lovins Hunter, *Natural Capitalism : Comment réconcilier économie et environnement*, Éditions Scali, 2008, p. 52.
537 Levasseur Lionel, « L'écologie, nouveau régulateur du capitalisme ? », *Quaderni*, Volume 17, 1, 1992, p. 86.
538 Ibid.
539 Vivien Franck-Dominique, « Un panorama des propositions économiques en matière de soutenabilité », *VertigO*, Volume 5, 2, septembre 2004, p. 5.
540 Dannequin Fabrice, Diemer Arnaud, Petit Richard, Vivien Franck-Dominique, « La nature comme modèle ? Écologie industrielle et développement durable », *Cahier du CERAS*, Université de Reims, 38, mai 2000, p. 74.
541 Hawken Paul, Lovins Amory, Lovins Hunter, *Natural Capitalism : Comment réconcilier économie et environnement*, Éditions Scali, 2008, p. 484.
542 Ibid., p. 60.

philosophie, religion ou croyance politique, en parfaite mécanique qui propage le commerce partout dans le monde »[543]. La confusion entre échange et marché est alors manifeste. Affirmer que « le commerce et le marché [sont] hautement non-idéologiques [...] »[544] revient en effet à nier que le marché relève d'une construction sociale et historique et que tout échange ne passe pas nécessairement par l'argent.

L'absence de remise en question de la logique d'accumulation illimitée du capital amène quelques remarques. La mise en place de taxes, ou plutôt d' « écotaxes » est ainsi censée modifier le comportement des consommateurs et entreprises : « les écotaxes doivent plus être utilisées comme des régulateurs du marché ou des incitations que comme des taxes et des dépenses supplémentaires »[545], afin de « créer, peut-être pour la première fois depuis l'avènement de l'ère industrielle, ce qui ressemble le plus à un vrai marché »[546]. Selon cette lecture individualiste, le problème environnemental est perçu comme provenant des mauvais comportements des consommateurs qui privilégieraient les biens « bon marché ». Or, le fait que les produits soient « bons » pour la planète – parce que plus durables, économes en énergie, et cetera – ne change pas le fait que l'impératif de croissance économique dicte à la circulation des marchandises le « besoin de s'accroître d'un cycle à l'autre »[547]. Ainsi, le premier principe du capitalisme naturel – l'accroissement radical de la productivité des ressources – apparaît davantage comme une manière de prolonger les limites matérielles dont la croissance économique aimerait s'affranchir si elle le pouvait. De même, le biomimétisme, second principe du « capitalisme naturel », paraît seulement être de l'ordre d'une rationalisation plus poussée de l'économie marchande. Le troisième principe du capitalisme naturel vise quant à lui à développer une économie de services et de location. Cette économie se distingue de la définition classique de l'économie de service, où les services renvoient au secteur tertiaire, c'est-à-dire aux services à la personne, aux services collectifs ou encore aux services à l'entreprise. La question est alors la suivante : ces travaux sont-ils productifs, autrement dit sont-il producteurs de valeur ? Rien n'est moins sûr. Si tel n'est pas le cas, cette économie de services et de location entrerait en contradiction directe avec le fonctionnement dominant de l'économie marchande.

543 Hawken Paul, *L'écologie de marché – ou l'économie quand tout le monde gagne*, Éditions Le Souffle d'Or, 1995, p. 110.
544 Ibid., p. 111.
545 Ibid., p. 228.
546 Ibid.
547 Jappe Anselm, *Les Aventures de la marchandise – Pour une nouvelle critique de la valeur*, Éditions Denoël, 2003, p. 89.

Avec la proposition du « capitalisme naturel », tout au mieux s'agit-il de remettre en cause le néo-libéralisme et de prôner la régulation du capitalisme et de l'économie de marché. Ce réformisme s'appuie en effet sur l'idée que « le marché est un outil, pas une religion ; un moyen, pas une fin »[548], comme si historiquement une rupture s'était opérée entre le néo-libéralisme et le capitalisme, le premier représentant alors l'excès du second. La solution consisterait alors à « reprendre le contrôle des grands marchés [...] »[549], ou autrement dit à compenser les « nombreux excès du marché en orientant ses forces immenses de manière plus créative et constructive »[550]. Critique du néo-libéralisme qui fait implicitement référence au retour des politiques keynésiennes, puisque comme le soulignent les auteurs du rapport centré sur l'idée d'un « Facteur 4 », « l'existence de marchés sans contraintes semble représenter une menace pour les politiques sociales »[551]. Pourtant, comme l'affirme Anselm Jappe, « cette illusion se base sur la conviction que la mondialisation néolibérale n'est pas l'aboutissement inévitable de la logique capitaliste [...] »[552]. Or, « la mondialisation néolibérale [...] est plutôt le stade qui suit logiquement l'État-providence »[553]. La mainmise du « capital fictif », c'est-à-dire du capital issu de la spéculation, sur l'économie marchande, loin d'être un excès, constitue alors au contraire, en quelque sorte, une extension du système capitaliste. En effet, « lorsque le mécanisme qui compensait la diminution de la productivité de valeur à travers l'élargissement de la production s'est épuisé, le financement par crédit a changé de nature »[554]. Il s'agit pour le capital de dépenser aujourd'hui son futur – à travers le crédit – et ainsi de parier sur l'avenir, en espérant un retour sous forme de valeur des dépenses réalisées. Comme le dit Anselm Jappe, « les mouvements fous de l'argent ne sont pas la cause, mais la conséquence des troubles dans l'économie réelle »[555].

Cette tentative d'instaurer une nouvelle justification du capitalisme, par le biais du discours sur les « Créatifs Culturels », est en définitive portée par un « mouvement entrepreneurial » particulier. Il convient à présent de regarder quelle est la place objective occupée par ce mouvement dans la structuration de la configuration sociale de la « green economy ».

548 Lovins Amory, Lovins Hunter, Weizsäcker von Ernst U., *Facteur 4 – Deux fois plus de bien-être en consommant deux fois moins de ressources*, Éditions Terre Vivante, 1997, p. 179.
549 Hawken Paul, *L'écologie de marché – ou l'économie quand tout le monde gagne*, Éditions Le Souffle d'Or, 1995, p. 114.
550 Hawken Paul, Lovins Amory, Lovins Hunter, *Natural Capitalism : Comment réconcilier économie et environnement*, Éditions Scali, 2008, p. 484.
551 Lovins Amory, Lovins Hunter, Weizsäcker von Ernst U., *Facteur 4 – Deux fois plus de bien-être en consommant deux fois moins de ressources*, Éditions Terre Vivante, 1997, p. 296.
552 Jappe Anselm, *Les Aventures de la marchandise – Pour une nouvelle critique de la valeur*, Éditions Denoël, 2003, p. 258.
553 Ibid., p. 259.
554 Ibid., p. 159.
555 Ibid., p. 161.

L'émergence d'un « mouvement entrepreneurial » minoritaire

C'est également au début des années 1990, alors que le « développement durable » vient tout juste d'être consacré à l'échelle internationale, qu'un « mouvement entrepreneurial » minoritaire émerge progressivement au sein de la configuration sociale du capitalisme « vert » et commence à mener une véritable « croisade morale » pour l'imposition et la diffusion de certaines valeurs bien spécifiques[556]. Par « mouvement entrepreneurial », il s'agit de mettre l'accent sur « l'engagement » collectif d'agents au sein même du champ économique, engagement qui prend la forme de positions et de prises de position particulières. La notion d' « entrepreneur » est alors employée selon une définition minimaliste, celle d'individus objectivement positionnés au sein du champ économique et dont les activités répondent à l' « exigence d'accumulation illimitée du capital par des moyens formellement pacifiques »[557]. Cependant, « de plus en plus centrale dans les représentations de l'acteur contemporain »[558], la mobilisation du terme « entrepreneur » s'inscrit ici pleinement dans le processus de dénaturalisation des « discours sur le volontarisme pionnier de l'entrepreneur et l'efficacité naturelle du secteur privé […] »[559]. Comme le souligne Salvador Juan, ce « mouvement entrepreneurial […] avec le Club de Budapest, prétend « réenchanter le futur » par une productivité maximale des matières premières, en mimant la nature et en éliminant même totalement la notion de déchet […] »[560]. L'enjeu de ce « mouvement entrepreneurial » s'intègre à la fois dans celui du capitalisme « vert » et en même temps s'en différencie en partie : l'imposition de valeurs résultant d'un travail d'imbrication entre certaines valeurs New Age et écologiques et d'autres propres au champ économique. À la différence de la « green economy », l'écologie est englobée dans des valeurs spirituelles prétendument universelles, celles du New Age[561]. Cette différenciation ne relève

556 Dans la lignée de Joseph Gusfield, Lilian Mathieu définit les « croisades morales » comme « des mobilisations qui visent non seulement la défense ou la promotion de certaines valeurs et normes, mais également leur diffusion au-delà du seul groupe de leurs adeptes et l'imposition généralisée de leur respect ». Mathieu Lilian, *La fin du tapin : Sociologie de la croisade pour l'abolition de la prostitution*, Éditions François Bourin, 2013, p. 13.

557 Boltanski Luc, Chiapello Ève, *Le nouvel esprit du capitalisme*, Gallimard, 2011, p. 35.

558 Comet Catherine, « Pour une théorie des processus entrepreneuriaux : Introduction au dossier », *Revue Française de Socio-Économie*, 7, 2011, p. 13. En effet, « concernant au départ l'acteur économique, elle [la figure de l'entrepreneur] s'applique aujourd'hui aussi bien à l'acteur social, politique ou culturel, et vient même contaminer la sphère privée. Ce phénomène est concomitant à la montée de l'idéologie néolibérale et à ses corollaires, le retrait progressif de l'État en matière de politiques économiques et sociales et la remise en cause du pacte social fondé sur le salariat, l'emploi à vie et la grande entreprise […] ». Ibid.

559 Boni-Le Goff Isabel, Laurens Sylvain, « Les entrepreneurs de la « nouvelle entreprise » : Acteurs, pratiques et dispositifs d'une écriture institutionnelle », *Sociétés contemporaines*, 89, 2013, p. 6.

560 Juan Salvador, *La transition écologique*, Éditions érès, 2011, p. 175.

561 En ce sens, la « croisade morale » menée par ce « mouvement entrepreneurial » tend « dans une logique missionnaire […] à une conversion généralisée à une vision de l'ordre naturel ou social dont la prétention à l'universalité est explicite [...] ». Mathieu Lilian, *La fin du tapin : Sociologie de la croisade pour l'abolition de la*

pas de l'ordre de la nuance. Si ce mouvement est minoritaire, c'est également parce qu'il défend une vision réformiste, et non conservatrice de l'écologie. Il s'agit, autrement dit, d'aller plus loin dans le travail de relégitimation du capitalisme. Ainsi, la domination de « l'écologie par en haut » sur « l'écologie par en bas » ne doit pas conduire à nier l'existence de luttes à l'intérieur même du capital. La grille d'analyse proposée par Andreu Solé permet en effet de repérer des divergences au sein même de la conception dominante de l'écologie. Comme il le souligne, il faut bien « distinguer deux conceptions du « développement durable » […] »[562]. Ces deux conceptions représentent autant d'approches distinctes dans la façon de vouloir maintenir le système capitaliste.

La première est celle d'un « développement durable » « conservateur » qui s'inscrit dans la « promesse de nouveaux marchés qui stimulent la consommation, qui créent de l'emploi – qui favorisent la croissance économique »[563]. Il s'agit en définitive de « développer le capitalisme/l'économie de marché, faire durer le monde existant »[564]. L'intégration de « l' enjeu environnemental » n'implique pas une remise en cause des logiques de la mondialisation économique, du libre-échange, de la financiarisation de l'économie, pas plus que celles de la croissance économique, mais appelle plutôt leur développement. Les partisans de cette vision néo-libérale de l'écologie comptent notamment, nombre de gouvernements, les organisations internationales ainsi que les dirigeants de grandes entreprises. La seconde conception, celle d'un « développement durable » « critique », est la position adoptée par le « mouvement entrepreneurial » qui prend forme autour du Club de Budapest – International. Cette position « mêle adhésion et critique » vis-à-vis du capitalisme. Si la logique d'accumulation illimitée du capital n'est pas véritablement remise en cause en tant que telle, le fonctionnement actuel du capitalisme fait l'objet de critiques plus ou moins poussées et appelle à être réformé, et non seulement réorienté vers des investissements « verts ». C'est en faveur d'un changement partiel des règles du jeu que militent certains mouvements politiques, notamment « altermondialistes », ainsi que certaines organisations écologistes et syndicales. Bien que minoritaire, cette position est également présente au sein du champ économique. Autrement dit, selon cette position, « on ne rejette pas le monde existant. On croit au progrès, on est convaincu que le système économique, social et politique dans lequel on vit peut – en étant réformé – être source de progrès »[565].

prostitution, Éditions François Bourin, 2013, p. 14.

562 Solé Andreu, « Développement durable ou décroissance ? Le point aveugle du débat », *Décroissance versus Développement Durable : débats pour la suite du monde*, Les Éditions Écosociété, 2011, p. 17.

563 Ibid., p. 17-18.

564 Ibid., p. 18.

565 Ibid., p. 19.

En 1993, soit un an après la tenue du « sommet de la Terre » de Rio de Janeiro, est fondé le Club de Budapest – International par le hongrois Ervin Laszlo. Ce club est une émanation du Club de Rome, un groupe élitiste qui, comme cela a déjà été souligné, a contribué au tournant des années 1970 à lancer un débat sur l'environnement et sur le développement économique. Selon son histoire officielle, « l'idée du Club de Budapest remonte aux conversations entre Aurelio Peccei, le co-fondateur et premier Président du Club de Rome, et Ervin Laszlo […] »[566]. En effet, « dans les jours et les années qui [suivent] le 10ème anniversaire du Club de Rome, tenu en 1978 à Rome, ils se [rencontrent] pour discuter de la nécessité d'impliquer quelques-uns des esprits les plus connus et les plus créatifs de notre temps dans la discussion en cours que le Club de Rome a appelée « la problématique du monde » »[567]. Aurelio Peccei suggère ainsi à Ervin Laszlo d' « instituer un club annexe pour équilibrer la pensée rationnelle dans ce domaine avec l'aspect intuitif qu'apporte la créativité dans les arts, dans la littérature, et dans la spiritualité ». Alors qu'il est chercheur à l'UNITAR (United Nations Institute for Training and Research), Ervin Laszlo – par ailleurs membre du Club de Rome – réalise le cinquième rapport du club[568]. Ce rapport, publié en 1977, est essentiellement financé par la National Science Foundation, une organisation gouvernementale nord-américaine qui soutient financièrement la recherche fondamentale[569].

Le Club de Budapest – International n'est pas seulement une émanation du Club de Rome. De nombreux liens persistent entre les deux clubs. Sept membres « honoraires » du Club de Budapest – International sont également membres « honoraires » du Club de Rome. Cette double appartenance concerne Mikhaïl Gorbatchev – ancien et dernier président de l'Union Soviétique, Arpad Gôncz – ancien président de la République de Hongrie du 4 août 1990 au 4 août 2000 –, Vaclav Havel – ancien président de la République tchécoslovaque de 1989 à 1992 et président de la République tchèque de 1993 à 2003 –, Hazel Henderson – auteur et économiste américain –, Frederico Mayor – directeur de l'UNESCO de 1987 à 1999 –, l'indien Karan Singh – ancien ministre, président du India International Center –, et pour finir, Richard von Weizsäcker – président de la république fédérale d'Allemagne de 1984 à 1994 – à la différence près que celui-ci est membre du Club de Rome comme « full member ». Ces diverses personnalités « étatiques » apparaissent centrales dans la structuration du « mouvement entrepreneurial » qui se construit autour du Club de Rome et du Club de Budapest – International. Il convient, en réalité, d'ajouter à ces sept doubles membres un

566 Les humains associés, « Pourquoi a-t-il été créé ? », consulté le 2 janvier 2012 : http://www.humains-associes.org/club_budapest/club_why.html
567 Ibid.
568 Laszlo Ervin, et al., *Goals for Mankind. A report to the Club of Rome on the New Horizons for Global Community*, Éditions E.P. Dutton, 1977.
569 Braillard Philippe, *L'imposture du Club de Rome*, PUF, 1982, p. 25.

huitième individu, qui est à la fois membre du Club de Rome (« full member » ») et « membre créatif » du Club de Budapest – International, nommé Gunter Pauli. Ancien collaborateur d'Aurelio Peccei, il participe au milieu des années 1980 à la création de l'entreprise Ecover, une entreprise belge de produits ménagers dits « écologiques ». Ses liens étroits avec Aurelio Peccei le mènent en 1987 à écrire une biographie de ce dernier, intitulée : « Crusader for the Future : A Portrait of Aurelio Peccei, Founder of the Club of Rome ». Aujourd'hui, il travaille « avec l'appui de très nombreux organismes internationaux dont le PNUE (Programme des Nations Unies pour l'environnement), à l'identification de technologies inspirées de la Nature qui pourraient permettre de modifier en profondeur nos modes de production industriels [...] »[570]. En 2007, il publie un ouvrage intitulé « Croissance Sans Limites – Objectif Zéro Pollution : Croissance économique et régénération de la nature », dans lequel il souligne tout l'intérêt d'allier écologie et économie.

Le Club de Budapest – International, dont le siège est en Hongrie, se veut « une association informelle de personnes créatives dans différents domaines de l'art, la littérature et de la spiritualité »[571]. Il comprend des antennes dans au moins quatorze pays. Outre les membres déjà cités, le club international regroupe des personnalités de « second plan » qui jouent davantage un rôle de diffusion des positions idéologiques du « mouvement entrepreneurial », plutôt qu'ils ne contribuent à sa structuration. Il rassemble ainsi des personnalités issues du champ universitaire, comme le sociologue Edgar Morin, du milieu artistique comme Peter Gabriel, du milieu littéraire comme Paulo Coelho, du milieu scientifique comme Jane Goodall – qui est une spécialiste des primates et qui est nommée en avril 2002 « Messager de la Paix » des Nations Unies –, du champ politique en comptant notamment plusieurs anciens présidents, des personnalités de la scène internationale, comme Mary Robinson qui est haut commissaire des Nations Unies pour les droits de l'Homme de 1997 à 2002, mais également plusieurs prix Nobel de la paix comme Muhammad Yunus – qui reçoit le prix Nobel de la paix en 2006 pour avoir fondé la première institution de microcrédit – ou encore du milieu dit « spirituel » comme le Dalaï-Lama. Ce dernier est d'ailleurs l'un des premiers membres du Club de Budapest – International.

Créé en 1997, le Club de Budapest – France, antenne française du Club de Budapest – International, regroupe lui aussi un certain nombre de personnalités. Les membres d'honneur comprennent de hauts fonctionnaires français comme Jean-Baptiste de Foucauld – le fondateur en 1993 et actuel

570 Ibid.
571 Club de Budapest France, « À propos du Club », consulté le 10 octobre 2016 : http://www.clubdebudapest.org/index.php/a-propos-du-club.html

président de l'association Démocratie et spiritualité[572] – ou Marcel Boiteux – qui dirige EDF de 1967 à 1987 et qui est l'un des artisans de la politique nucléaire française – mais aussi des experts internationaux comme Jean-Eric Aubert – qui avant de devenir le directeur de l'Institut de la Banque Mondiale – Paris, travaille entre autre à l'OCDE, l'UNESCO, la CNUCED et à la Commission européenne. Citons également Matthieu Ricard – un moine bouddhiste qui est l'interprète français du Dalaï Lama, et aussi membre depuis 2000 du Mind and Life Institute[573], qui vise à rapprocher la science moderne et le bouddhisme – et le philosophe Patrick Viveret, déjà évoqué précédemment. Le club comprend aussi des membres créatifs, comme le scientifique et explorateur Jean-Louis Étienne, le biogénéticien Albert Jacquard – défenseur d'une « décroissance soutenable » –, ou encore Tristan Leconte – le fondateur et ancien président d'Alter Eco[574], une entreprise de commerce équitable spécialisée dans l'importation et la distribution de produits à destination de la grande distribution. Cette PME fondée en 1999, soutient le Club de Budapest – France en mettant à sa disposition des produits alimentaires, destinés aux pauses « collations » du club lors de ses événements. L'anthropologue Anne Malasse-Dambricourt, chercheur au département de préhistoire du Muséum national d'histoire naturelle de Paris est également membre créative du club. Cette dernière est très proche des thèses finalistes[575] du jésuite Pierre Teilhard de Chardin et a déjà suscité la controverse. Elle est également membre de l'Université Interdisciplinaire de Paris (UIP)[576] de 1997 à 2005, une association fondée en 1995 notamment par Jean Staune, membre fondateur du Club de Budapest – France[577]. L'UIP, dont l'un des membres fondateurs est Ervin Laszlo, vise à un rapprochement entre science et religion, et est proche de la John Templeton Foundation[578] – aux mêmes buts – qui est l'un de ses soutiens financiers[579]. Si l'UIP et la John Templeton Foundation se démarquent ouvertement du « dessein intelligent », leurs liens avec cette résurgence du créationnisme sont en réalité beaucoup plus ambigus[580]. En réalité, des liens « directs » existent

572 Démocratie & Spiritualité [site internet], consulté le 20 mars 2013 : http://www.democratie-spiritualite.org/

573 Mind & Life Institute [site internet], consulté le 21 mars 2013: https://www.mindandlife.org/

574 Alter Eco [site internet], consulté le 21 mars 2013: http://www.altereco.com/fr/index.html

575 Le finalisme désigne une « doctrine axée sur le concept pseudoscientifique d'orthogenèse, c'est à dire d'évolution en ligne droite, dirigée par une force inconnue ». La cosmologie de Pierre Teilhard de Chardin relève ainsi d'une théologie. Grimoult Cédric, *La preuve par neuf. Les révolutions de la pensée évolutionniste*, Éditions Ellipses, 2009, p. 102.

576 Université Interdisciplinaire de Paris [site internet], consulté le 12 mars 2012 : http://uip.edu

577 Jean Staune est actuellement membre créatif du Club de Budapest – France. Aux débuts du club, il était membre du « comité exécutif ».

578 John Templeton Foundation [site internet], consulté le 12 mars 2012: http://www.templeton.org/

579 Jean Staune est membre du « board of advisors » de la John Templeton Foundation. Cette dernière ayant donné à l'UIP plus d'un million six cent mille dollars en novembre 2004. John Templeton Foundation, « Science in Dialogue », consulté le 12 mars 2012 : http://www.templeton.org/what_we_fund/core_funding_areas/science_and_the_big_questions/science_in_dialogue/

580 Jean Staune entretiendrait notamment des liens avec Michael Denton, l'une des références des partisans du « dessein intelligent » , et avec Phillip E. Johnson, considéré comme l'un des fondateurs du « dessein intelligent ». Selon le zoologiste français Guillaume Lecointre, l'UIP « fonctionne par infiltration, contamination du monde des scientifiques et brouillage des légitimités épistémologiques » dans le but de faire passer ses activités pour

entre le Club de Budapest et la John Templeton Foundation[581]. Rajoutons également parmi les membres créatifs du Club de Budapest – France, la présence de Patrice Van Eersel, le rédacteur en chef du magazine Nouvelles Clés – magazine de « développement personnel » et de spiritualité.

Le Club de Budapest – International occupe une position centrale au sein d'un « mouvement entrepreneurial » minoritaire dont l'enjeu est celui de l'imposition de valeurs résultant d'un travail d'imbrication entre certaines valeurs New Age et écologiques et d'autres propres au champ économique. Ce mouvement, en articulant des valeurs New Age à une posture « réformiste » au sein du capitalisme « vert », représente pleinement la « forme dominée d'une économie dominante »[582]. Le Club de Budapest – International fait sien le slogan du New Age tel qu'il était formulé dans les années 60. Comme il est possible de le lire sur le site internet du Club de Budapest – France, le club « se consacre à la proposition que c'est seulement en nous changeant nous-mêmes que nous pouvons changer le monde […] »[583]. Le 26 octobre 1996, le Club de Budapest – International adopte un manifeste intitulé « The Manifesto on Planetary Consciousness », élaboré par son président, Ervin Laszlo « en collaboration avec le Dalaï-Lama ». Ce manifeste fixe les « objectifs fondamentaux » du Club et demeure son texte de référence. Le texte est signé en 1997 par nombre de ses membres actuels, parmi lesquels le Dalaï-Lama, Arpad Gôncz, Edgar Mitchell, Edgar Morin, Elie Wiesel, Muhammad Yunus, Richard von Weizsäcker ou encore Karan Singh[584]. Face au constat de « l'absence de développement socio-économique »[585] d'une part non négligeable de l'humanité, le manifeste plaide pour « le développement de l'esprit et de la conscience des êtres humains »[586]. Le texte met alors en avant la nécessité d'imbriquer certaines valeurs propres au champ économique avec celles du New Age : « la réalisation de cet objectif ne rend pas caduque la nécessité du développement socio-économique […] mais exige la présence d'une mission parallèle sur le plan spirituel »[587]. En accord avec la pensée New Age, tout un chacun est invité à « commencer par

scientifiques. Lecointre Guillaume, « Les formes présentables du créationnisme philosophique: des initiatives « science et religions » pour dissoudre les limites entre le collectif et l'individuel, entre le public et le privé », *cnrs.fr*, consulté le 13 mars 2012 : http://www.cnrs.fr/cw/dossiers/dosevol/decouv/articles/chap1/lecointre5.html

581 Le Club de Budapest a ainsi remis son Prix de la Conscience Planétaire 98 à Desmond Tutu le 6 mai 1999 lors d'un événement organisé à Atlanta en collaboration avec la John Templeton Foundation.

582 Hély Matthieu, Moulévrier Pascale, *L'économie sociale et solidaire : de l'utopie aux pratiques*, La Dispute/Snédit, 2013, p. 13.

583 Club de Budapest France, « À propos du Club », consulté le 10 octobre 2016 : http://www.clubdebudapest.org/index.php/a-propos-du-club.html

584 Club de Budapest International, « Manifesto on the spirit of planetary consciousness », 26 octobre 1996, consulté le 10 octobre 2016 : http://www.clubofbudapest.org/clubofbudapest/attachments/article/73/Club%20of%20Budapest%20Manifesto.PDF

585 Ibid.

586 Ibid.

587 Ibid.

développer sa propre conscience à l'échelle planétaire […] »[588], sous entendu spirituelle. En effet, « un individu doté d'une conscience planétaire reconnaît son rôle dans le processus d'évolution et agit de manière responsable à la lumière de cette perception »[589]. Une telle « orientation » implique de partir de soi pour changer le monde : « il est essentiel et crucial qu'elle émane de chaque homme et de chaque femme »[590].

La structuration autour du Club de Rome et du Club de Budapest – International d'un « mouvement entrepreneurial » au sein de la configuration sociale de la « green economy », est présentée en annexes sous la forme d'un schéma (Annexe 2).

La production de l'idéologie des « Créatifs Culturels » à des fins de mobilisation

Le Club de Budapest – International est par ailleurs intimement lié à la production de l'idéologie des « Créatifs Culturels » et s'appuie sur ce discours « prophétique » à des fins de mobilisation. Les diverses études prétendument scientifiques ayant porté sur l'émergence supposée des « Créatifs Culturels » lui servent à tenter de légitimer des positions minoritaires au sein de la configuration sociale du capitalisme « vert » majoritairement conservatrice. Les liens entre le Club de Budapest – International et les études sur les « Créatifs Culturels » ne se limitent pas à la coordination de la seconde vague d'études menées dès 2002. Paul H. Ray, l'inventeur de l'expression de « Créatifs Culturels » en 1994, est aujourd'hui membre du club en tant que « membre créatif » (« creative member »). Si les éléments recensés ne permettent pas d'affirmer que Paul H. Ray était membre du club dès sa création en 1993, d'autres liens relient étroitement le Club de Budapest – International aux études sur les « Créatifs Culturels ». Comme cela a déjà été évoqué, la première enquête nord-américaine fut sponsorisée par deux instituts, dont l'Institut des Sciences Noétiques[591]. Or il apparaît qu'Edgar Mitchell, le fondateur de cet institut, est aussi membre honoraire du Club de Budapest. De plus, depuis juin 2007, « la plate-forme opérationnelle du Club de Budapest est le WorldShift Network [...] une fondation internationale », qui est « responsable des projets internationaux du Club aussi bien que de la coordination des Clubs nationaux »[592], fondation dont l'un des partenaires est justement l'Institut des Sciences Noétiques. Ce dernier est également partenaire de la Worldshift

588 Ibid.
589 Ibid.
590 Ibid.
591 Institute of Noetic Sciences [site internet], consulté le 10 octobre 2012 : http://www.noetic.org
592 Club de Budapest International [site internet], consulté le 25 septembre 2010 : http://www.clubofbudapest.org/

Alliance lancée en 2009 par Ervin Laszlo et de la campagne « Worldshift 2012 »[593] destinée à « amener à temps et construire un changement positif pour la survie et le bien-être de l'humanité et de la vie sur Terre »[594]. Edgar Mitchell, le sixième homme à mettre le pied sur la Lune dans le cadre de la mission Apollo 14, fonde l'Institut des Sciences Noétiques en 1973, chargé d' « explorer les frontières de la conscience »[595], et se consacre depuis 30 ans, selon sa biographie officielle, « à étudier la conscience humaine ainsi que les phénomènes psychiques et paranormaux dans le but d'établir un terrain commun entre science et esprit »[596]. Le 23 juillet 2008, il déclare à la radio que le phénomène OVNI est bien réel, bien que le sujet soit étouffé[597], thématique qui est aussi présente dans un document du Club de Budapest – France, où il est proposé d'aborder « les possibles vies extra-terrestres et suprahumaines »[598].

Les liens étroits entre le « State of the World Forum » et les études sur les « Créatifs Culturels »

Les enquêtes sur les « Créatifs Culturels » sont par ailleurs étroitement liées au State of the World Forum, un forum créé en 1995, qui s'inscrit pleinement dans la configuration sociale du capitalisme « vert ». Le State of the World Forum est fondé par Jim Garrison, alors qu'il est le président de la fondation Gorbatchev, en collaboration avec Mikhaïl Gorbatchev « qui [joue] le rôle de président de convocation »[599]. Ce forum est « une association à but non lucratif basée à San Francisco, avec un réseau global de leaders, dédié à développer une civilisation mondiale plus soutenable »[600]. L'existence supposée des « Créatifs Culturels » est présentée à deux reprises au State of the World Forum. La première étude – intitulée « Global consciousness change : indicators of an emerging paradigm »[601] – est discutée au State of the World Forum de novembre 1996. Réalisée notamment en collaboration avec l'Institute of Noetic Sciences, le Fetzer Institute ou encore le State of the

593 WorldShift 2012 [site internet], consulté le 2 novembre 2013 : http://worldshift2012.org/

594 Laszlo Ervin, « La déclaration « Worldshift 2012 » d'état d'urgence global », *Prospective d'un monde en mutation*, Éditions l'Harmattan, 2010, p. 208.

595 Institute of Noetic Sciences [site internet], consulté le 10 octobre 2012 : http://www.noetic.org

596 Club de Budapest International, « Edgar Mitchell », consulté le 25 septembre 2010 : http://www.clubofbudapest.org/p-amb-mitchell.php

597 Déclaration effectuée à la radio anglaise Kerrang Radio le 23 juillet 2008. Audio disponible à : « Edgar Mitchell – La Révélation », *dailymotion.fr*, consulté le 25 septembre 2010 : http://www.dailymotion.com/video/x7dcor_edgar-mitchell-la-revelation_news

598 Document intitulé « Mémorandum de [auteur]. Éléments rétrospectifs et prospectifs Club de Budapest Université Intégrale », sous titré « Objectif : alimenter la réflexion de chacun et enrichir nos débats internes ». Une version « publique » est disponible : Saloff-Coste Michel, « Bilan et réflexion sur le futur de l'UI », 7 mars 2010, consulté le 10 juin 2010 : http://universite-integrale.blogspot.fr/2008/02/le-projet-duniversit-intgrale-par.html

599 State of the World Forum, « About Us – Overview », consulté le 25 septembre 2010 : http://www.worldforum.org/overview.htm

600 State of the World Forum, « About Us – Board of Directors », consulté le 25 septembre 2010 : http://www.worldforum.org/board.htm

601 Elgin Duane, LeDrew Coleen, « Global Consciousness Change : Indicators of an Emerging Paradigm », mai 1997, consulté le 12 mars 2012 : http://duaneelgin.com/wp-content/uploads/2010/11/global_consciousness.pdf

World Forum, cette étude écrite par Duane Elgin et Coleen LeDrew, vise à recenser les grands indicateurs du changement mondial de la conscience[602]. Les résultats de la seconde étude – nommée « Les styles de valeurs des Européens » – sont présentés lors du State of the World Forum de novembre 1997 par la « Cellule de Prospective » de la Commission européenne. Tout commence quand Marc Luyckx Ghisi, qui est alors conseiller à la « Cellule de Prospective », propose au directeur de la Cellule d'inviter Paul H. Ray. Ce dernier est ainsi reçu à Bruxelles. Comme l'explique Marc Luyckx Ghisi, la Cellule « [invite] ensuite l'Office statistique de la Commission européenne « Eurostat » à effectuer une enquête préliminaire dans les quinze pays membres de l'Union européenne en retenant en partie les questions de l'Américain »[603]. Cette enquête est réalisée entre juin et septembre 2007[604]. L'auteur de l'étude, Jean-François Tchernia, conclut alors : « il paraît bien possible qu'une minorité non négligeable d'Européens, par exemple de 10 à 20%, présentent un ensemble de traits proches des « cultural creatives » américains »[605]. Il faut par ailleurs préciser que l'un des sponsors du sondage nord-américain de 2008 sur les « Créatifs Culturels » est le State of the World Forum[606]. Enfin, les résultats de la seconde vague d'études sur les « Créatifs Culturels » devaient être présentés lors d'un State of the World Forum 2009, qui fut finalement annulé peu avant sa tenue. Ce forum devait se tenir à Washington du 9 au 14 novembre 2009. Parmi les invités annoncés, figuraient Ervin Laszlo, le président du Club de Budapest, Paul H. Ray, Jean Houston – qui fut « longtemps considéré comme l'un des principaux fondateurs du Mouvement du Potentiel Humain »[607], mouvement du « développement personnel » – mais également des experts internationaux comme Rajendra K. Pachauri, le président du GIEC depuis 2002[608]. Les partenaires de cette conférence devaient notamment inclure le Club de Budapest, le Caroline Myss Education Institute, du nom d'une des membres du Conseil d'Administration du State of the World Forum, ainsi que la Jean Houston Foundation, du nom de celle qui devait être présente à la rencontre 2009.

Depuis sa création, le State of The World Forum compte notamment comme partenaires, le Club de

602 Luyckx Guisi Marc, *Au delà de la modernité, du patriarcat et du capitalisme*, 2001, p. 64. Pagination de la version en ligne, consultée le 12 mars 2012 : http://www.scribd.com/doc/22104201/Au-dela-de-la-modernite-du-patriarcat-et-du-capitalisme-par-Marc-Luyckx-Ghisi

603 Luyckx Ghisi Marc, *La Société de la Connaissance*, Éditions Romaines, 2008, p. 139.

604 Marck Luyckx Ghisi précise que la réalisation de cette enquête fut source de tensions au sein d'Eurostat et que « pour en sortir la Cellule a confié le dépouillement de l'enquête à un consultant extérieur pour ne froisser aucune sensibilité ». Ibid.

605 Ibid., p. 75.

606 Le State of the World Forum est également partenaire de la campagne « Worldshift 2012 », lancée en 2009 par Ervin Laszlo.

607 Wisdom University, « Faculty », consulté le 13 mars 2012 : https://www.wisdomuniversity.org/faculty.htm

608 State of the World Forum, « Washington D.C., State of the World Forum: confirmed speakers, intellectual contributors and specialists », consulté le 25 septembre 2010 : http://www.worldforum.org/2009featured-speakers.htm

Budapest, The Rockfeller Foundation[609], American Express, Time Magazine/Time Warner, les Nations-Unies, l'UNICEF, le Jane Goodall Institute – du nom d'une scientifique membre du Club de Budapest –, la Fondation Gorbatchev / Moscou, mais également le Fetzer Institute[610] et l'Institute of Noetic Sciences, qui sont les deux sponsors de l'enquête américaine sur les « Créatifs Culturels » publiée en 2000[611]. Depuis 1995, date de sa création, le forum compte comme co-présidents pas moins de six membres honoraires actuels du Club de Budapest, à savoir Oscar Arias – le président du Costa Rica –, Jane Goodall, Frederico Mayor, Desmond Tutu – archevêque anglican sud-africain noir, prix Nobel de la paix en 1984 –, Elie Wiesel – écrivain américain, lui aussi prix Nobel de la paix –, ainsi que Muhammad Yunus[612]. Pour le passage à l'an 2000, « le forum [réunit] à New York, de façon à coïncider avec le sommet du Millénaire des Nations-Unies, le plus grand rassemblement de chefs d'État de l'histoire moderne »[613], avec également de nombreux représentants de la société civile et d'entreprises, afin de « tenter de discuter des défis les plus impérieux auxquels est confrontée la communauté humaine au tournant de ce siècle : Comment peut-on gouverner la mondialisation ? [...] Comment pouvons-nous nous assurer qu'elle soit équitable ? Et comment pouvons-nous la rendre plus démocratique ? »[614] La John Templeton Foundation, que nous avons déjà évoquée, est l'un des plus gros sponsors du State of the World Forum 2000[615]. Le plus gros sponsor est Joe Firmage, le fondateur du groupe ufologique International Space Sciences Organization, autre gros sponsor de la rencontre[616]. En 1995, l'événement inaugural du State of the World Forum compte notamment la participation de Mikhaïl Gorbatchev, George H. W. Bush et Margaret Thatcher[617]. Le forum et certaines organisations partenaires prennent alors comme engagement « d'établir une « Commission sur la mondialisation » pour poursuivre le dialogue multipartite commencé lors de l'événement »[618]. Cette Commission sur la mondialisation qui est

609 La Rockefeller Foundation a ainsi soutenu la « Nuclear Weapons Elimination Initiative » lancée en 1995 par le State of the World Forum en lui versant plus de 300 000 dollars.

610 Cinq ans après la création du State of the World Forum, le Fetzer Institute lui avait déjà versé 250 000 dollars.

611 State of the World Forum, « About Us – Network », consulté le 25 septembre 2010 : http://www.worldforum.org/network.htm

612 Ibid.

613 State of the World Forum, « Forum 2000 : Convening the Community of Stakeholders – New York, NY – september 4 – 10, 2000 », consulté le 25 septembre 2010 : http://www.worldforum.org/ic-2000.htm

614 Ibid.

615 La John Templeton Foundation a ainsi versé 250 000 dollars pour le State of the World Forum 2000 et Charles Harper, « executive director ans senior vice president » de la fondation comptait parmi les « religious and spiritual leaders » du forum.

616 Joe Firmage, surnommé le « Fox Mulder de la Silicon Valley », est un ancien entrepreneur à succès dans le domaine de l'informatique devenu par la suite ufologue. Ce millionnaire dit avoir vécu une rencontre avec des extraterrestres et s'est engagé dans l'étude des OVNI. Il a donné 1 million de dollars pour le State of the World Forum 2000, et son organisation fondée en 1998, la « International Space Sciences Organization », a versé 250 000 dollars pour le même événement. Il est visiblement lié au State of the World Forum dès le début du forum.

617 State of the World, « Honoring Our Past », consulté le 27 mars 2012 : http://www.worldforum.org/history/honoring.html

618 State of the World Forum, « Forum 2000 : Convening the Community of Stakeholders – New York, NY – september 4 – 10, 2000 », consulté le 25 septembre 2010 : http://www.worldforum.org/ic-2000.htm

« formellement lancée au meeting inaugural de la commission à Londres du 13 au 15 décembre 2001 »[619] termine ses activités en octobre 2004. Comme nous l'apprend son rapport final, « le but de la Commission [est] de développer un réseau interconnecté de partenaires dynamiques et de projets mondiaux, tous travaillant de façon extrêmement diverse et dans des domaines différents, tout en étant unis dans les efforts communs visant à créer un avenir plus humain à l'humanité »[620]. En septembre 2004, le conseil de présidence de la commission inclut notamment six membres honoraires actuels du Club de Budapest, à savoir Jane Goodall, Mikhaïl Gorbatchev, Mary Robinson, Desmond Tutu, Muhammad Yunus et Sigmund Sternberg[621]. À la même date, la longue liste de commissaires inclut Caroline Myss de la Wisdom University, mais aussi quelques membres du Club de Budapest, à savoir Hazel Henderson (membre honoraire), Helga Breuninger, Peter Eigen et Nicanor Perlas, ces trois derniers étant tous « membres créatifs » du club[622]. En mars 2012, après dix-sept ans de fonctionnement, le président du State of the World Forum, Jim Garrison, annonce la dissolution du State of the World Forum.

Durant sans existence, le State of the World Forum est également l'une des vitrines d'un réseau de personnalités et d'organisations nord-américaines qui jouent un rôle central dans la structuration du « développement durable » et qui participent pleinement à la mise en œuvre d'un travail d'imbrication entre certaines valeurs écologiques et d'autres propres au champ économique. L'ouvrage de Paul Hawken, Amory Lovins et Hunter Lovins, « Natural Capitalism : Comment réconcilier économie et environnement », largement évoqué dans l'enquête américaine sur les « Créatifs Culturels », en est l'une des productions théoriques phare. Amory Lovins est, comme cela a déjà été souligné, l'un des précurseurs du « développement durable » et ce, dès 1977. Il fonde par ailleurs le Rocky Mountain Institute en 1982 dans l'objectif de sortir de la dépendance aux énergies fossiles. Au début de l'ouvrage « Natural Capitalism : Comment réconcilier économie et environnement », ses auteurs remercient, entre autres, le soutien apporté par diverses fondations privées, à savoir la William and Flora Hewlett Foundation[623], la Charles Stewart Mott Foundation[624],la Geraldine R. Dodge Foundation[625], le Wallace Global Fund[626] ou encore la Turner

619 State of the World Forum, « Commission on globalisation : 2000–2004 – Final report », consulté le 25 septembre 2010 : http://www.worldforum.org/Commission-On-Globalisation/homelinks/CommissionFinalReport.htm
620 Ibid.
621 Ibid.
622 Ibid.
623 La William and Flora Hewlett Foundation a été créée par William R. Hewlett, le co-fondateur de la multinationale Hewlett-Packard.
624 La Charles Stewart Mott Foundation est financée par le constructeur automobile nord-américain General Motors.
625 La Geraldine R. Dodge Foundation tient son nom de la nièce du grand père de David Rockefeller, John D. Rockefeller (1839 – 1937).
626 Le Wallace Global Fund tient son nom de Henry A. Wallace, le fondateur de Pioneer Hi-Bred International, semancier OGM, filiale de Dupont de Nemours depuis 1999.

Foundation[627]. Le Rocky Mountain Institute, fondé par Amory Lovins, s'inscrit dans un réseau d'organisations nord-américaines comprenant, de manière non exhaustive, la Society for Ecological Economics, fondée en 1989, le Worldwatch Institute, fondé en 1974 par Lester Brown, le World Ressources Institute (WRI), fondé en 1982, ou encore l'Earth Policy Institute fondé en 2001, également par Lester Brown. Tout comme Amory Lovins et peut-être même davantage encore, Lester Brown est lui aussi l'un des précurseurs du « développement durable » et ce, dès 1981. Toutes ces organisations ont en commun d'être toujours, ou d'avoir été financées par au moins cinq des dix plus grosses fondations nord-américaines[628]. La majorité des autres fondations leur effectuant des dons se situent parmi les cent plus grosses fondations nord-américaines. Ainsi, à titre d'exemple, le World Ressources Institute, déjà évoqué précédemment, est en 2009 le vingt-quatrième plus gros bénéficiaire de subventions de la part de fondations nord-américaines en ce qui concerne le domaine de l'environnement, tandis qu'il était le quinzième plus gros bénéficiaire en 1998[629]. L'ensemble de ces organisations sont largement représentées lors des rencontres du State of the World Forum[630]. Certaines fondations ont par ailleurs déjà été partenaires du forum[631]. Le groupe de Bilderberg, précédemment évoqué dans ses liens très étroits avec le Club de Rome et indirectement avec le Club de Budapest, n'est lui non plus jamais très loin de ce réseau d'organisations. Quatre fondations très proches du groupe de Bilderberg, à savoir deux fondations liées à la famille du milliardaire américain David Rockefeller – le Rockefeller Brothers Fund et la Fondation Rockefeller – l'Open Society Institute, fondé par le milliardaire Georges Soros, ou encore la Turner Foundation du nom du créateur de CNN, sont en effet pourvoyeurs de ressources financières[632].

627 La Turner Foundation est fondée en 1990 par Ted Turner.

628 Une liste des 50 plus grosses fondations nord-américaines en 2009, du point de vue de leurs actifs, établie par le « Foundation Center », est utilisée ici. Parmi les dix plus grosses fondations nord-américaines, les cinq fondations à financer ce lobby sont, par ordre d'importance, la Bill and Melinda Gates Foundation, la Ford Foundation, a W. K. Kellogg Foundation, la William and Flora Hewlett Foundation, et la David and Lucile Packard Foundation. Foundation Center [site internet], consulté le 20 novembre 2011 : http://http://foundationcenter.org/

629 Il s'agit ici de s'appuyer sur la liste des 50 plus gros bénéficiaires de subventions de la part de fondations nord-américaines dans le domaine de l'environnement établie par le « Foundation Center », en ce qui concerne les années 1998 et 2009.

630 La rencontre suspendue de 2009 aurait par exemple dû y inclure Lester Brown, Paul Hawken, Amory et Hunter Lovins, Ray C. Anderson – un disciple de Paul Hawken ayant fondé l'entreprise Interface – ou encore l'Earth Policy Institute. L'entreprise Interface et le Rocky Mountain Institute, fondé en 1982 par Amory et Hunter Lovins, ayant été partenaires de précédentes rencontres. Le State of the World Forum 2000, quant à lui, compte parmi ses participants Paul Hawken, Amory et Hunter Lovins, Jennifer Finlay du World Ressources Institute ou encore le concepteur de systèmes industriels durables William McDonough, autre expert du « capitalisme naturel ». Ted Turner a, quant à lui, été l'un des co-présidents fondateurs du State of the World Forum.

631 C'est par exemple le cas de la William and Flora Hewlett Foundation et la Charles Stewart Mott Foundation.

632 Ainsi, le Rockefeller Brothers Fund, une organisation philanthropique fondée par cinq frères Rockefeller, dont David Rockefeller, l'un des fondateurs du groupe de Bilderberg, a donné ou donne encore de l'argent à l'Earth Policy Institute, au Rocky Mountain Institute, au World Ressources Institute, ou encore à Natural Capitalism Solutions fondé par Hunter Lovins. Le Rockefeller Brothers Fund finance également, parmi tant d'autres, la Rand Corporation – un lobby étroitement lié au complexe militaro-industriel américain , le Center for American Progress – un lobby réputé proche du président américain Barack Obama -, ou encore des associations écologistes comme

La « Wisdom University », une université New Age

Le State of the World Forum est par ailleurs étroitement lié à la Wisdom University (« Université de la Sagesse »), une université qui accorde une place centrale aux valeurs du New Age. Créée en janvier 1996, cette dernière se définit comme étant « une communauté d'apprentissage mondiale offrant des possibilités uniques d'approfondir votre développement spirituel et personnel tout en obtenant des diplômes universitaires »[633]. Paul H. Ray y occupe actuellement une chaire. Sherry Ruth Anderson, qui coécrit avec lui le premier ouvrage sur les « Créatifs Culturels » est quant à elle chargée de cours (« Adjunct Faculty »)[634] à l'université. Créée à l'origine sous le nom d'University of Creation Spirituality, elle change de nom en 2005, avec l'arrivée et à la demande de son actuel président, Jim Garrison. Cette université proposant une « éducation alternative »[635], combinant spirituel et transmission de qualifications professionnelles, est « autorisée par l'État de Californie et est accréditée par l'Association Mondiale des Universités et des écoles d'enseignement supérieur »[636], une association « enregistrée auprès de l'UNESCO »[637]. L'Université de la Sagesse « n'est pas reconnue par le Département américain de l'éducation. Son siège administratif est situé à San Francisco, en Californie, mais l'université organise des cours dans la baie de San Francisco, à New York, à Santa Fe, dans d'autres villes des États-Unis, ainsi qu'au Canada. Selon le site Internet de l'université, celle-ci « explore les anciennes traditions de la sagesse ainsi que la culture de la sagesse qui façonne actuellement notre avenir »[638], avec « cette dialectique entre les anciennes sagesses et les sagesses contemporaines [...] au cœur des programmes »[639]. Le président de l'université est depuis le 2 février 2005, Jim Garrison, qui « est aussi le fondateur et le président de la Fondation Gorbatchev USA [...] »[640]. Le Conseil d'Administration de la Wisdom University est à

Friends of the Earth (les Amis de la Terre), Greenpeace, et le WWF. Le Prince Bernhard – l'un des fondateurs du groupe de Bilderberg – a participé à la création du WWF, et en a été son président de 1961 à 1976. La Fondation Rockefeller, fondée en 1913 entre autres par le père de David Rockefeller, John Davison Rockefeller Junior (1874 – 1960), a quant à elle soutenu la création du World Watch Institute, et a été partenaire du State of the World Forum, tout comme le Rockefeller Brothers Fund. Par ailleurs le milliardaire américain Georges Soros, membre de Bilderberg, finance le World Ressources Institute *via* l'Open Society Institute, un institut qu'il a lui-même fondé et dont il est le président. Geores Soros est visiblement très engagé pour la cause de ce lobby du « capitalisme vert », celui-ci ayant investi un milliard de dollars dans les énergies renouvelables et appelé à la création d'un fond vert rattaché au FMI lors du sommet de Copenhague. Il a également participé au State of the World Forum 2000.

633 Wisdom University, « About Us », consulté le 26 septembre 2010 : https://www.wisdomuniversity.org/aboutus.htm

634 Nous avons traduit « Adjunct Faculty » par « chargé de cours », sous réserve.

635 Wisdom University, « FAQ », consulté le 26 septembre 2010 : https://www.wisdomuniversity.org/faq.htm

636 Ibid.

637 Ibid.

638 Wisdom University, « About Us », consulté le 26 septembre 2010 : https://www.wisdomuniversity.org/aboutus.htm

639 Ibid.

640 Wisdom University, « Board of Directors », consulté le 26 septembre 2010 : https://www.wisdomuniversity.org/directors.htm

l'identique de celui de l'ancien State of the World Forum. Il comprend, outre Jim Garrison, Jim Hickman et Caroline Myss. Jim Hickman « [consacre] 30 ans (1972–2002) à développer des relations économiques, professionnelles et culturelles entre les États-Unis et les pays de l'ancien bloc soviétique »[641], et a été vice-président de la Fondation Gorbatchev. Caroline Myss, quant à elle « est une « intuitive médicale »[642] qui serait « capable de faire des diagnostics très précis sur votre état de santé sans vous ausculter, ni voir vos radios ni entendre vos symptômes »[643]. Comme le précise le magazine Psychologies, « aux Etats-Unis, Caroline Myss est aussi connue pour ses conférences que pour ses livres »[644]. Parmi la liste des personnes détenant une chaire à l'Université de la Sagesse, se trouvent diverses figures du mouvement New Age. C'est le cas de Stanislav Grof et de sa femme Christina Grof, qui créèrent la Respiration Holotropique, une technique de « développement personnel ». C'est également le cas de Jean Houston, déjà évoqué. Barbara Marx Hubbard qui, en 1984, eut son nom « placé en nomination pour la vice-présidence des États-Unis sur le ticket démocrate »[645] et qui est par ailleurs « membre créatif » du Club de Budapest, occupe une chaire à l'université de la Sagesse. Elle est par ailleurs citée dans l'ouvrage « Les enfants du Verseau » de Marilyn Ferguson et est présidente de la Fondation pour l'Évolution Consciente (Foundation for Conscious Evolution)[646], qu'elle a co-fondée en 1990 avec notamment le soutien financier de Laurance S. Rockefeller (1910-2004) – l'un des frères de David Rockefeller[647]. L'Université de la Sagesse comprend notamment l'Institut de la Culture Émergente de la Sagesse (The Institute on Emerging Wisdom Culture), qui est sous la direction du sociologue Paul H. Ray et qui a pour mission d'étudier l'émergence de la Culture de la Sagesse, de favoriser son développement et sa reconnaissance. Il s'agit bien d'étudier l'émergence des « Créatifs Culturels », puisque « les Créatifs Culturels sont la Culture Émergente de la Sagesse »[648]. L'enquête nord-américaine de 2008 est réalisée dans le cadre de l'institut et sponsorisée par la Wisdom University. Paul H. Ray et Jim Garrison, « par cette large dissémination de l'information, [...] [espèrent] ainsi

641 Ibid.

642 Van Eersel Patrick, « Caroline Myss, intuitive médicale : « Évaluez vos dettes énergétiques » », consulté le 30 septembre 2016 : https://mundometafisico.files.wordpress.com/2012/06/mc3a9taphysique-pour-tous039.pdf

643 Ibid.

644 Ibid.

645 Ibid.

646 Foundation for Conscious Evolution [site internet], consulté le 3 mars 2013 : http://www.barbaramarxhubbard.com/

647 EVOLVE, « About the Foundation for Conscious Evolution », consulté le 2 septembre 2010 : http://www.evolve.org/pub/doc/footer_about_fce.html Laurance S. Rockefeller s'est lui aussi intéressé à la question des OVNI. Il a ainsi financé le rapport « Unidentified Flying Objects Briefing Document » sorti en 1995 et réalisé par Don Berliner, Marie Galbraith et Antonio Huneeus. Rapport qu'il a remis à John Gibbons, conseiller du président Clinton pour les sciences et technologies en justifiant ainsi sa démarche dans une lettre d'accompagnement : « J'ai financé ce rapport parce qu'il me semblait utile de rassembler les meilleures preuves sur les manifestations Ovnis […] je souhaite que notre gouvernement, ainsi que d'autres gouvernements, et les Nations-Unies, puissent coopérer afin que toute information dont ils disposent soit rendue publique ».

648 Wisdom University, « The Institute on Emerging Wisdom Culture », consulté le 2 septembre 2010 : https://www.wisdomuniversity.org/emerging-culture.htm

« alerter le public mondial sur la nature de la crise à laquelle nous sommes confrontés [...] et sur l'extraordinaire espoir que représente le réveil de millions de gens et d'organisations dans le monde, embrassant de nouvelles valeurs porteuses d'une vision positive du futur » »[649].

Le Club de Budapest – Italie et la création d'une « masse critique »

L'antenne italienne du Club de Budapest – International est par ailleurs très active dans l'utilisation du concept de « Créatifs Culturels » à des fins de mobilisation. En 2012, elle lance en effet son « projet global 2012-2018 » afin de « créer une Alliance Planétaire entre les personnes et les associations qui œuvrent pour un monde meilleur ». La prophétie sur les Créatifs Culturels est au cœur de ce projet. Outre la réalisation d'une étude en Italie sur les Créatifs Culturels, réalisée entre septembre 2005 et janvier 2006, le Club de Budapest – Italie espère unifier toutes les associations porteuses des valeurs des « Créatifs Culturels », en vue de la création d'une « masse critique » suffisante pour générer de grandes réformes orientées vers l'éthique, la paix, l'éco-durabilité, l'éducation ou encore la prise de conscience mondiale. Le Club de Budapest – Italie, qui prévoit un passage à 51% de Créatifs Culturels dans les pays occidentaux vers 2023-2025, souhaite faire advenir plus tôt le passage à cette « masse critique ». Le projet vise en effet à faire atteindre ces 51% de « Créatifs Culturels » entre 2018 et 2020[650]. Pour ce faire, le Club de Budapest – Italie, réalise un film sur l'émergence de la culture créative, intitulé « Olos, l'anima della Terra », film diffusé dès février 2010 en Italie[651]. Un « sondage mondial » est par ailleurs mis en place pour rendre visible l'évolution vers cette masse critique. Le 25 octobre 2016, le site internet du « Censimento globale » (sondage mondial) rassemble plus d'un million trois cents mille inscrits[652]. Le Club de Budapest – Italie organise une « rencontre nationale pour le projet global » le 11 novembre 2011 à Bagni du Lucca, qui réunit une centaine de représentants de diverses associations[653]. Une seconde rencontre, intitulée « unis nous ferons la différence ! », est organisée à Bagni di Lucca, les 3 et 4 mars 2012, en présence de Paul Hawken, l'un des théoriciens du capitalisme « vert », et de représentants d'associations comme WWF ou Greenpeace[654]. Une troisième rencontre nationale se tient par ailleurs le 15 décembre 2012.

649 Phipps Carter, Pitney Joel, « Réveillez-vous ! Vous faites partie d'un mouvement ! », *Éveil et évolution,* 7, 2e semestre 2008, p. 5.
650 Censimento globale, « Projetto globale 2012-2018 », consulté le 15 mai 2012 : http://www.censimentoglobale.it/documenti/progetto_glob2012_2018.pdf
651 Club de Budapest Italie [site internet], consulté le 12 septembre 2012 : http://www.creativiculturali.it
652 Censimento Globale [site internet], consulté le 15 mai 2012 : http://www.censimentoglobale.it/index.php
653 Pelosini Giovanni, « Nasce l'Alleanza per il Progetto Globale », 11 novembre 2011, consulté le 21 mars 2012 : http://www.giovannipelosini.com/2011/11/11-11-11-nasce-lalleanza-per-il-progetto-globale/#more-8967
654 Club de Budapest Italie, « Incontro 03-03-2012 », consulté le 21 mars 2012 : http://www.clubdibudapest.it/incontro-03-03-2012.html

La production de l'idéologie des « Créatifs Culturels » est présentée en annexes sous la forme d'un schéma (Annexe 3).

∴

Cette analyse de la configuration sociale de la « green economy » sur un plan macro-sociologique, met en évidence que « la dialectique du capitalisme et de ses critiques »[655] s'applique également à la « critique écologique ». Le « mouvement entrepreneurial » qui s'est mis en place autour du Club de Rome et du Club de Budapest est ainsi pleinement engagé dans le processus d'intégration de la « critique écologique » et ce, dans un contexte où le capitalisme est à nouveau soumis à une exigence de justification. Ce mouvement minoritaire, du fait de son positionnement réformiste, mobilise pour cela certaines valeurs particulières, celles du New Age, dans une tentative de relégitimation de la cosmologie naturaliste inscrite au cœur du capitalisme. Le discours sur les « Créatifs Culturels » représente alors la concrétisation du travail idéologique d'imbrication entre certaines valeurs New Age et écologiques et d'autres propres au champ économique. Les valeurs du New Age prennent ainsi place dans le cadre de l'accumulation illimitée du capital. Structuré par des personnalités « étatiques », des organisations internationales, de grandes entreprises et par de puissantes fondations nord-américaines, ce « mouvement entrepreneurial » est également soutenu par diverses organisations plus « secondaires » et par certaines personnalités positionnées au sein des milieux artistique, littéraire, scientifique ou encore au sein des champs universitaire ou politique, qui contribuent fortement à la diffusion de ses valeurs. Au niveau méso, ce processus de diffusion se traduit par la création d'organisations, telles que Design Me A Planet et l'association des Créatifs Culturels en Belgique qui sont étudiées ici. Dès lors, le questionnement adopté est moins de regarder ces structures dans leur mode de fonctionnement que d'interroger, au niveau micro-sociologique, les motifs d'adhésion au discours sur les « Créatifs Culturels ». L'analyse des divers portraits sociologiques permet d'identifier trois logiques de sens qui se situent toutes sur le continuum balisé d'une part, par un pôle utilitariste et d'autre part, par un pôle de la croyance. Les processus sociaux conduisant à donner sens, de manière plus ou moins distanciée, à l'un ou à l'autre des deux pôles seront présentés par la suite. Les récits biographiques serviront d'appui à la démonstration. Les différentes trajectoires individuelles seront mises en avant en tant que trajectoires sociales et feront à ce titre l'objet de comparaison, de rapprochement et de

655 Boltanski Luc, Chiapello Ève, *Le nouvel esprit du capitalisme*, Gallimard, 2011, p. 92.

différenciation. Le chapitre 2 présente tout d'abord une première logique de sens qui se situe nettement du côté du pôle de la croyance. Socialisées durant l'enfance à des croyances spirituelles et écologiques, les personnes rencontrées incarnent, une fois à l'âge adulte, ces valeurs tant dans le travail que dans le hors travail. Cette « mission » spirituelle les conduit alors à tenter de modeler le champ économique au regard de leurs propres croyances.

CHAPITRE 2 : UNE STRUCTURATION DE L'EXISTENCE AUTOUR D'UN PÔLE DE LA CROYANCE

La première logique de sens identifiée s'inscrit pleinement dans le sens d'une imbrication fondée sur la croyance, entre des valeurs New Age et d'autres propres au champ économique. Ce premier idéal-type caractérise celui d'individus qui ont fait de ces valeurs, vécues sous le rapport de la croyance, le centre de leur vie. La première section (La construction « durable » d'un rapport de croyance au monde) montre comment ces valeurs, omniprésentes dans toutes les configurations sociales de leur existence – tant dans le travail que dans le hors travail – se construisent initialement dès l'enfance sous la forme de dispositions religieuses et écologiques. Des expériences socialisatrices ultérieures permettent de réactualiser ces dispositions sous une forme plus spirituelle (New Age) et jugée moins dogmatique. C'est d'ailleurs lors de ce processus intime de renégociation des valeurs héritées du champ familial que celles-ci deviennent centrales dans la vie de ces individus, sous la forme d'une croyance forte. Néanmoins, certains individus peuvent parfois posséder un nombre significatif d'attributs de l'idéal-type, mais pas l'ensemble. La position sociale d'origine et les tensions liées aux logiques de croyance multiples et contradictoires du territoire habité amènent à une socialisation primaire quelque peu « différente », ainsi qu'à une définition de l' « être au monde » plus particulière. La seconde section (Une « mission » New Age réformiste, comme investissement au sein de l'existant) expose comment les valeurs New Age, qui englobent une dimension écologique, donnent lieu à un investissement au sein de l'existant, dans le sens d'une volonté réformiste de changement social. Dans le « travail », ce rapport aux valeurs, fondé sur la croyance, conduit les individus à essayer de modeler le champ économique et ses dispositifs pratiques au regard de leurs propres croyances.

SECTION 1 : LA CONSTRUCTION « DURABLE » D'UN RAPPORT DE CROYANCE AU MONDE

Pour les individus interviewés, qui incarnent cette première logique de sens, la socialisation primaire, celle ayant principalement cours au sein du champ familial, représente un moment central dans la constitution d'un rapport au monde fondé, de manière prégnante, sur la croyance.

La socialisation primaire, le lieu de la construction d'un rapport sacré au monde

L'enfance des personnes interviewées qui possèdent le maximum d'attributs de ce premier idéal-type, se déroule dans un cadre assez privilégié. Toutes proviennent de milieux sociaux relativement aisés. Dans l'espace représenté par le champ familial, les croyances religieuses, celles du catholicisme occupent une place relativement importante. C'est ainsi le cas de Stéphanie, âgée de 29 ans, qui a été rencontrée à Design Me A Planet. Au chômage, par choix, au moment de l'entretien, Stéphanie est diplômée de grandes écoles de commerce et a déjà débuté un parcours professionnel dans la configuration sociale de la « green economy ». Enfant, son père est expert comptable avant de devenir, au moment où elle est au lycée, dirigeant d'un cabinet d'audit social et environnemental. Sa mère, après avoir fait de la recherche en médecine, effectue une reconversion professionnelle en même temps que son père et devient nutritionniste. Au sein du champ familial, les valeurs religieuses sont centrales. Stéphanie reçut en effet une éducation catholique :

> « on a eu une éducation catholique dans le sens où, voilà c'était vraiment : tous les soirs on faisait une prière où l'on devait dire « merci Jésus » ou à Dieu et il fallait dire des choses dans la journée. C'était vraiment apprendre à avoir de la gratitude envers quelque chose qui nous dépasse. C'était surtout cette dimension là et se dire qu'on est jamais seul, qu'il y a toujours en nous cette part de divin et cetera, et ce côté de divin dans l'âme ».

Son père l'encourage ainsi « toujours […] à prendre du temps pour [soi], pour ne rien faire, pour juste faire le vide ». Lui-même fait très régulièrement des retraites spirituelles, non nécessairement chrétiennes. Bien que catholiques, les valeurs religieuses présentes durant l'enfance sont, chez nos enquêtés, généralement des valeurs « ouvertes » et perçues comme étant non dogmatiques.

L'ouverture de ces valeurs facilitera, voire sera la condition ultérieure de leur renégociation intime, dans un processus le plus souvent non conscient. Cette caractéristique importante jouera un rôle prépondérant dans le processus de « conversion » aux valeurs du New Age. Stéphanie souligne ainsi l'« ouverture » des valeurs de son père :

> « Il est ouvert à tout type de religion. Donc voilà, il vit pleinement les valeurs de l'église catholique mais il a toujours été aussi intéressé par d'autres religions. On a eu des amis juifs, musulmans ou athées qui ont pu venir chez nous et que mon père adorait. Donc c'était vraiment une ouverture totale […] ».

Cette « ouverture » des croyances religieuses se retrouve également dans l'enfance de l'une des autres personnes rencontrées, Françoise. Âgée de 55 ans, cette dernière a été rencontrée elle aussi à Design Me A Planet. Consultante-formatrice en ressources humaines (« développement personnel », gestion de conflits…), en statut libéral, Françoise travaille essentiellement pour BMW. Elle passe son enfance en Afrique. Native de Saint-Louis, capitale du Sénégal, elle y vit ses 15 premières années. Son père est alors ingénieur hydraulicien « dans la coopération ». Sa mère est d'abord éducatrice spécialisée en dyslexie, puis psychothérapeute (« formée au psychodrame morénien »[656]). Enfant, comme elle le dit, « il y avait un bain spirituel », à savoir des « valeurs fondamentales […] judéo-chrétiennes ». Les valeurs religieuses catholiques se veulent tout de même ouvertes : « on était une famille quand même extrêmement ouverte où tout pouvait se dire sur ces sujets là ». Ce rapport au religieux est transmis essentiellement par son père qu'elle décrit comme étant « quelqu'un de très mystique ». Celui-ci se détache peu à peu des croyances catholiques traditionnelles, pour incarner une « très très forte spiritualité mystique ». Cette dernière, marquée selon elle par « un contact direct avec le divin, se rapproche en ce sens de la spiritualité New Age. Contrairement à la religion catholique traditionnelle, l'existence d'intermédiaires entre dieu et les fidèles n'est plus de mise. Cette « ouverture » des croyances religieuses se traduit ici par de nombreux échanges entre son père et elle et par des « recommandations » de lectures qu'elle suit « volontiers ».

Durant l'enfance des personnes rencontrées, les croyances religieuses s'incarnent par ailleurs sous des formes ritualisées, plus ou moins présentes. Ainsi, durant l'enfance de Stéphanie, outre la prière du soir, la famille va à la messe tous les dimanches. Les scouts représentent par ailleurs un passage

656 La psychodrame morénien se « définit « comme le fait de jouer sa vie sur scène », c'est-à-dire comme la reconstitution sur scène d'une situation réelle ou imaginaire (J. Moreno) ». Psychologies.com, « Psychodrame morénien », consulté le 5 septembre 2016 : http://www.psychologies.com/Dico-Psycho/Psychodrame-morenien

quasi-obligé pour Stéphanie et ses frères et sœurs. Il s'agit d'un camp d'été en début ou en fin de vacances, et d'activités plus régulières dans l'année, notamment le week-end. Elle se rend notamment chez les Jeannettes, une association catholique de scoutisme, puis chez les scouts marins.

Une valorisation de la nature comme sacrée

De ces croyances religieuses présentes durant l'enfance des personnes interviewées, constitutives d'un rapport particulier au monde qui donne une place centrale à la croyance en tant que telle, découle également une valorisation de la nature comme sacrée. Les premières englobent les secondes. Ces deux types de croyance s'entremêlent. C'est ce que Stéphanie exprime lorsqu'elle se remémore le côté « merveilleux » du rapport à la nature présent chez ses parents :

> « C'était vraiment le côté : le monde et la nature sont merveilleux ! Et du coup, justement relié un peu à cet aspect, l'idée que l'humain est merveilleux. Ils nous ont toujours transmis l'idée qu'on a un potentiel incroyable et que l'homme est bon, foncièrement bon […] ».

Le terme de « merveilleux » est justement au cœur de la définition que Stéphanie donne de la spiritualité. Elle la définit ainsi :

> « on va dire qu'il y a deux dimensions que je vois. Il y a le côté « merveilleux » : le merveilleux du monde et le merveilleux de l'humain. Pour moi, chacun a une forme de divinité en lui-même et quand, dans des situations particulières il y a vraiment, tout d'un coup, ce côté qui peut se réveiller, il y a des choses merveilleuses qui se passent ».

L'humain s'inscrit pleinement dans le monde, ce monde naturel fait lui aussi de « merveilleux ». Cela se rapproche de la conception métaphysique du monde propre au New Age. Ainsi, pour ce dernier, tout est Un. Selon cette pensée « moniste », le monde spirituel et le monde matériel ne feraient qu'un et ainsi Dieu serait « partout, en nous comme au-dehors de nous »[657].

Durant l'enfance des personnes interviewées, le rapport de croyance à la nature est en effet souvent présent, que ce soit sous la forme d'un contact direct et régulier avec la nature, ou que ce soit sous la

657 Porquet Jean-Luc, *La France des mutants : voyage au cœur du Nouvel Age*, Flammarion, 1994, p. 123.

forme de pratiques quotidiennes. Le rapport à la nature n'est cependant pas obligatoire dans le vécu pour voir les dispositions religieuses être réactualisées sous la forme d'une spiritualité New Age, la nature n'étant que l'une des facettes possibles d'une conception sacralisée du monde transmise au sein du champ familial et l'individu se sentant plus ou moins « sensible » à tel ou tel aspect du New Age en fonction de son vécu. L'enfance de Geneviève, 67 ans, rencontrée à l'association des Créatifs Culturels en Belgique, est marquée par un contact privilégié à la nature. Kinésiologue libérale à Bruxelles, elle passe elle aussi son enfance en Afrique, jusqu'à ses 18 ans. Elle naît en avril 1949 à Elisabethville, au Congo Belge, dans la province du Katanga, « la province la plus riche » selon elle. Geneviève est issue d'une famille « coloniale ». Son grand-père maternel arrive là-bas en 1927 pour y fonder un journal colonial. La mère de Geneviève a alors 4 ans. Son père quant à lui, se retrouve en Afrique après y avoir fait la guerre et après avoir « été démobilisé ». C'est là qu'il rencontre sa mère. Il travaille pour le journal du grand-père de Geneviève, grimpe « progressivement […] tous les échelons », puis dirige la papeterie. La mère de Geneviève ne travaille pas. C'est dans ce contexte colonial africain privilégié, son grand-père étant « quelqu'un d'important »[658] qui côtoie artistes et ministres, que grandit Geneviève. La nature fait partie du cadre quotidien. Son grand-père y a « acheté une cinquantaine d'hectares » autour d'une rivière. Elle le décrit comme étant « écolo » : « il vivait en autarcie à l'époque […] ». Elle garde de cette période de sa vie le souvenir d'une nature omniprésente : « j'étais proche de la nature et là-bas tout était écologique fatalement. Ça n'existait pas les pesticides et tout ça ». Cette nature de son enfance est d'ailleurs associée dans son discours au sacré : « Comme je dis toujours, je suis née au Paradis […] ». Dans d'autres récits, comme ceux de Françoise et Stéphanie, le rapport à l'écologie prend la forme de pratiques quotidiennes marquées par un rapport distancié à la consommation. Durant l'enfance de Françoise, passée au Sénégal, la « coopération » s'accompagne d'un mode de vie relativement sobre :

> « il n'y avait pas d'exagération non plus. On était pas dans le... euh... dans le consumérisme. […] Même par rapport au contexte africain où l'on vivait, il n'était pas question de tape à l'œil, de conduire des grosses voitures, et cetera ».

Le tri des déchets et le fait de réutiliser les objets avant d'en racheter à nouveau constituent certains des traits caractéristiques de ce mode de vie marqué par une relative sobriété. Cette sobriété relève très clairement du choix et de croyances fortes qui prédominent sur l'utilité économique. Ce rapport socialement construit à la nature est bien souvent un rapport générationnel. Ainsi, les parents de

658 Ce que confirme une notice biographique consacrée à la « mémoire » du grand-père de Geneviève.

Françoise et de Stéphanie, au moins pour certains d'entre eux, grandissent à la campagne. Le père de Stéphanie passe son enfance dans une maison familiale « isolée à la campagne » qui appartient à la famille depuis environ 100 ans. C'est dans cette maison située dans la campagne normande que Stéphanie et sa famille passent de nombreuses vacances d'été.

La construction de dispositions religieuses durant l'enfance peut parfois être plus diffuse dans la mise en récit effectuée *a posteriori*, mais non moins présente. Le cas du fondateur et dirigeant de l'association des Créatifs Culturels en Belgique, Paul, âgé de 63 ans, diffère quelque peu de celui des autres personnes rencontrées issues de milieux sociaux relativement aisés. Au chômage au moment de l'entretien, par choix, Paul occupe durant sa carrière professionnelle différents postes à responsabilité en « éthique des affaires » ainsi que dans la configuration sociale du capitalisme « vert ». Il affirme provenir d'un milieu « bourgeois de province ». Enfant, son père dirige une teinturerie employant entre 20 et 30 personnes, héritée de son propre père, tandis que sa mère est femme au foyer. Contrairement aux autres enquêtés, Paul affirme se construire par opposition dès l'âge de 30 ans à « [son] monde », à savoir son monde d'origine, celui de ses parents. Par rapport à ses valeurs d'aujourd'hui, il l'exprime explicitement : « mon milieu de bourgeois de province était complètement étranger à ça ! Et moi-même aussi avant ma thérapie […] ». Paul décrit un milieu familial aisé, tournant autour des « valeurs du paraître » : « mon père trouvait important d'avoir une maison avec une piscine, d'avoir la voiture la plus coûteuse de la ville. Il avait une Citroën « maserati », qui était la voiture la plus luxueuse de la ville ». Paul dit vivre à ce moment là ces valeurs à plein : « Et moi, ça me convenait tout à fait ! Moi je roulais dans la décapotable de ma mère, on faisait les barbecues au champagne quand mes parents étaient en Espagne, autour de la piscine... tu vois ! » Au sein de ce champ familial construit autour de la réussite sociale et matérielle, les valeurs religieuses ne sont pas absentes. Paul reçoit une éducation catholique. Il effectue ainsi sa communion et passe par « un collège de jésuites » dans la continuité de son père et de son grand-père. Il mentionne également le fait d'être « louveteau chez les scouts ». Cependant, il se montre assez critique vis-à-vis de la présence des valeurs religieuses durant son enfance, celles-ci étant selon lui présentes « seulement de manière virtuelle ! » Concernant l'éducation religieuse qu'il reçoit, il va dans le même sens : « j'en avais rien à cirer ». La distance qu'il affiche avec cette éducation religieuse est néanmoins à minorer. Celle-ci semble davantage être le signe d'une reconstruction intime et *a posteriori* contre « son monde », c'est-à-dire celui d'un rejet de l'idée que quelque chose constitutif de ses valeurs aurait pu provenir de l'enfance. Quelques éléments amènent en effet à penser que les valeurs religieuses sont constitutives dès cette époque de ses dispositions les plus intériorisées et d'un rapport sacré au monde. Paul se rappelle « avoir fait des pénitences

pour le monde » :

> « une chose m'est revenue et il n'y a pas tellement longtemps : c'est que tout jeune enfant je me rappelle m'être senti concerné, comme un enfant de 6-7 ans peut l'être, par le sort du monde et avoir fait, parce qu'on était dans le milieu catholique à l'époque […] des pénitences pour le monde.
>
> Donc je me vois, marchant à genoux dans le couloir de mes parents, comme pénitence pour que le monde aille mieux ! […] et donc je me rappelle avoir été touché quand j'ai lu la bande dessinée de Saint ***, qui était mon saint patron […] ».

Lorsqu'il évoque « l'essence de mon être », c'est à sa socialisation primaire religieuse qu'il renvoie et non à une prétendue « essence » anhistorique : « Donc il doit y avoir quelque chose dans l'essence de mon être qui s'est soigneusement endormi avec le milieu social qui est le mien […]. Et donc, on va dire que pendant 20 ans ça s'est assoupi et pof, ça s'est réouvert ». Porteur de dispositions vécues comme étant en grande partie contradictoires, les dispositions religieuses s'effacent face aux « valeurs du paraître ». Elles ne réapparaissent et ne se réactualisent que bien des années plus tard, lorsque Paul a 30 ans et ressent un « mal-être » qui l'amène à faire une thérapie. Le processus qui en découle lui permet alors de se mettre en adéquation avec ses dispositions religieuses et d'entretenir avec celles-ci un rapport de croyance, au prix d'un renoncement relatif à la réussite sociale et à certains de ses attributs.

Une socialisation religieuse parfois multiple et contradictoire

Il est des situations où la socialisation à des croyances religieuses est multiple et contradictoire. Cela se traduit davantage par l'intériorisation d'une quête spirituelle que par celle d'un dogme « incontestable ». C'est la situation de Louise, âgée de 64 ans et qui a été rencontrée à Design Me A Planet. Issue d'un milieu populaire, elle vit son enfance au sein d'un environnement où les valeurs religieuses occupent une place très importante et fonctionnent comme principe structurant de la vie sociale. Officiellement à la retraite au moment de l'entretien, Louise a fait des études courtes qu'elle qualifie de « modestes ». Après avoir obtenu un CAP d'employée de bureau, mention sténographie, elle occupe principalement des fonctions de secrétariat pour terminer sa carrière en tant que « rédactrice » au Conseil général du Val-de-Marne. Enfant, son père est ouvrier spécialisé et sa mère sans profession. La reproduction d'une position sociale dominée, celle « héritée » du champ

familial, la conduit à incarner de manière « modeste » une « mission » spirituelle caractérisée par un investissement au sein de l'existant. Cet investissement « modeste » n'est que la reproduction de la position sociale dominée occupée tout au long de son parcours professionnel. Outre sa position sociale d'origine, la socialisation primaire est également marquée par la « confrontation » de diverses logiques de croyance qui coexistent sur le territoire spatial de son enfance. Les valeurs religieuses prédominantes chez ses parents, au moment de son enfance, sont celles de l'adventisme, qui selon Fabrice Desplan, est « une approche transconfessionnelle, surtout présent dans le protestantisme »[659]. L'une des principales caractéristiques de ce courant « fondamentaliste », au sens de ce qui serait originel, est celle d'un « biblicisme ». En effet, selon Fabrice Desplan, « la Bible chez l'adventiste est la source de sa certitude. C'est sur elle qu'il fonde ses croyances. La Bible est prise dans sa globalité, de l'ancien testament au nouveau. Ainsi, pour l'adventiste, la croyance au retour du Christ est une vérité biblique transversale »[660]. De plus, ce « biblicisme » est généralement « un littéralisme. […] pour l'adventiste, le fait que la Genèse relate la création du Monde en sept jours par la simple puissance de la Parole de Dieu, n'est pas un simple effet de style. Le Monde aurait réellement été créé en sept jours littéraux »[661]. Dieu s'apprêtant à revenir, « ce retour ne pourra être bénéfique que si le croyant connaît les enseignements du Christ et prend pour modèle Sa vie »[662]. En conséquence de quoi, « l'adventiste s'efforcera de développer une ascèse qui se rapproche le plus possible de l'exemple qu'a été le Christ lors de son passage sur terre »[663]. Autre conséquence essentielle, l'adventiste « se doit d'étudier continuellement la Bible pour y extraire des leçons »[664].

Bien que Louise affirme que « [sa] famille est adventiste », il s'agit en réalité essentiellement des croyances de sa mère, celles qui occupent la place la plus forte au sein du champ familial. Elle décrit en effet son père comme étant protestant, mais « non croyant » : « Non lui, il s'intéressait au yoga. Par la suite, il avait acheté un pendule ! C'était l'antidote des croyances religieuses. Lui il était dans autre chose ». Cet « autre chose » se rapproche d'une forme de spiritualité, c'est-à-dire d'une croyance en des forces transcendantes, croyance sur laquelle repose indéniablement la pratique du pendule[665]. Les croyances adventistes sont cependant celles qui dominent au sein du foyer familial.

659 Desplan Fabrice, « Alors dis moi : c'est quoi un adventiste ? », *Sociologiser*, 23 septembre 2006, consulté le 3 juillet 2016 : http://www.dixmai.com/archive/2006/09/23/alors-dis-moi-c'est-quoi-un-adventiste.html
660 Ibid.
661 Ibid.
662 Ibid.
663 Ibid.
664 Ibid.
665 Bien que « tout système de connaissance et d'action repose sur une efficacité symbolique », la radiesthésie, qui est au fondement de la pratique du pendule, repose sur une représentation « holistique » du monde. En effet, selon David Le Breton, « Magnétiseurs, radiesthésistes, barreurs de feu, panseurs de secret, etc. manient des techniques

Le champ familial devient toutefois le lieu de la construction de dispositions religieuses « conflictuelles ». Ces dispositions religieuses adventistes se confrontent en effet tout d'abord aux savoirs transmis par l'école et ensuite, aux dispositions religieuses acquises *via* le catéchisme protestant qu'elle suit par ailleurs : « ce que j'apprenais chez les protestants, puisque j'étais au catéchisme protestant au village, ce n'était pas toujours la même chose que ce que disait ma mère ». Ces croyances « contradictoires » sont pour Louise source d'un important « conflit » intérieur :

> « J'ai vécu un grand conflit [« un conflit de croyances »] entre ce que j'apprenais à l'école et ce que j'apprenais chez les adventistes qui sont des fondamentalistes, c'est-à-dire qu'ils prennent la Bible comme un livre de sciences ».

La situation géographique particulière de la famille renforce ce « conflit de croyances » fortement ressenti par Louise. Sa famille habite en effet dans un village protestant et est la seule à être adventiste. De plus, les villages environnants sont tous catholiques et, comme elle l'affirme, à cette époque « catholiques et protestants ne faisaient pas bon ménage ». Ces dispositions religieuses « conflictuelles » développent très jeune chez Louise un certains nombre de questions existentielles :

> « Cette problématique m'a amené à réfléchir très jeune et à me demander : « mais c'est quoi la religion ? » « Mais c'est quoi les autres religions ? » « Mais c'est quoi le bouddhisme ? » […] « Pourquoi on ne se mélange pas ? » Voilà, je voulais savoir ! »

Cette socialisation multiple et contradictoire à des croyances religieuses amène, à la différence des parcours précédents, à des croyances qui paraissent moins « abouties », autrement dit moins définies, que dans l'idéal-type le plus « pur ». Les croyances spirituelles de Louise s'accompagnent en effet d'une quête spirituelle personnelle qui ne la quittera jamais véritablement : « alors moi très jeune, j'ai commencé par chercher de mon côté et rapidement je savais que je ne serais pas adventiste […] ». Le champ familial représente en effet le point de départ de ce questionnement intime : « voilà, c'est la cellule familiale qui m'a amené à une réflexion. […] ça ne m'a pas quitté comme réflexion ». L'engagement spirituel de Louise au sein du monde existant, du fait du caractère moins « abouti » de ses croyances, l'amène à poursuivre simultanément cette quête de sens individuelle. Comme cela sera montré, la solution à ce « conflit de croyances » viendra en définitive

pour lesquelles l'homme est un microcosme, une chair non coupée de l'univers qui la nourrit et lui donne ses rythmes ». Le Breton David, « Mauss et la naissance de la sociologie du corps », *Revue du MAUSS*, 36, 2010/2, p. 379.

de l'adoption d'une forme de spiritualité jugée plus universelle, celle en particulier du New Age. La redéfinition des dispositions religieuses sous une forme plus universelle se fera par ailleurs en adéquation avec une autre forme de disposition transmise par ses parents, celle d'un « côté universel et fraternel ». Cette dimension « universelle » se traduit chez eux par une certaine forme d' « hospitalité » :

> « j'ai toujours aimé le côté universel et fraternel et cela m'était déjà venu de mes parents qui étaient des personnes ouvertes et hospitalières. Je pense que c'est cette qualité qui a fait grandir en moi, le goût pour la fraternité internationale ».

Ce contexte familial marqué selon elle par « une certaine ouverture d'esprit » joue un rôle essentiel dans l'attrait qu'elle ressentira plus tard pour ce qu'elle qualifie de « fraternité internationale » : « Mes parents étaient ouverts et ça, ça m'a donné aussi envie de faire de l'accueil et j'en ai fait énormément. Le monde entier est venu ici. Moi j'ai pas eu la possibilité de voyager mais j'ai reçu le monde entier dans mon salon ! » Louise raconte ainsi avoir notamment accueilli chez elle « un jeune ukrainien » et « des enfants de Tchernobyl ». Au moment de l'entretien, elle est en effet toujours inscrite sur une « liste de famille d'accueil » liée à l'Église catholique. Ce goût pour l'accueil, caractérisé par des valeurs d'hospitalité vécues comme étant « universelles » fera écho à l'adoption de valeurs spirituelles prétendant dépasser les différences religieuses au nom de l'universalité spirituelle de l'Homme. Le caractère « conflictuel » des dispositions religieuses acquises durant l'enfance explique néanmoins très certainement la difficulté ultérieure de Louise à redéfinir de manière relativement « stable » ses croyances religieuses. Attirée par des valeurs spirituelles jugées plus universelles et engagée dans une « mission » spirituelle, Louise ne finalisera néanmoins jamais véritablement sa quête de sens spirituelle. Comme elle l'exprime au cours de l'entretien : « je suis en chemin ». La définition de la « mission » spirituelle qu'elle incarne est ainsi moins précise que dans les parcours de celles et ceux qui ne vivent pas durant l'enfance de telles tensions concernant leurs valeurs religieuses. Il est alors possible de poser comme hypothèse le fait que la renégociation ultérieure des dispositions religieuses est fonction, au moins en partie, du degré de « stabilité » ou de « cohérence » des dispositions initiales acquises durant l'enfance. Comme cela sera développé par la suite, sa quête de sens s'effectue principalement par le biais de la lecture. Cette disposition à lire se construit également au sein du champ familial. Son père lit en effet beaucoup. Son rapport à la lecture est selon elle celui d'une forme d' « autodidactisme » : « Mon père, je dois dire qu'il lisait. Il lisait le journal et il faisait les mots croisés. […] Parce qu'il faisait les mots croisés complexes. Ça donne déjà une certaine idée de par rapport à une culture qu'il pouvait

acquérir lui-même [...] ». Ainsi, à 16 ans, Louise lit « les pensées » de Pascal. Son goût pour la lecture ne la quittera plus.

Les croyances religieuses s'accompagnent par ailleurs d'une valorisation de la nature comme sacrée. Louise affirme ainsi vivre durant son enfance un certain rapport à la nature, bien qu'à cette époque l'écologie, en tant que telle, n'est pas quelque chose de très répandu, ni de conscientisé : « on ne pensait pas en matière d'écologie. Ça n'existait pas. Mais on était proche de la nature ». Le recyclage faisait ainsi partie du quotidien de la famille : « c'est quelque chose d'inné parce que moi j'ai habité un village en province et que chacun recyclait ». Plus globalement, certaines pratiques aujourd'hui caractérisées d' « écologiques », relèvent alors selon elle de l'impensé et de l'évidence : « Je pense que mes parents étaient écologiques sans même y penser […]. C'était naturel de prendre soin de ses déchets. […] il y avait un compost au jardin. […] On était économes en papier […] ». De plus, la condition « modeste » de sa famille et la période d'après-guerre dans laquelle elle grandit, expliquent la « sobriété » qui caractérise alors le mode de vie de ses parents. Née en 1950, Louise a en effet 10 ans en 1960 :

> « à mon époque, après guerre, on reconstruisait, on restaurait. Les traces de la guerre étaient tout de même encore visibles, donc je n'ai pas été confrontée à la frénésie de consommation. Donc ça, c'est une chose, j'ai vécu avec une certaine sobriété qui était présente pour tout le monde ».

Cette « sobriété » est en réalité surtout présente chez les classes populaires et ne relève pas du choix. Comme l'exprime Louise, « la sobriété elle a tout simplement été obligée […] ». À la différence des individus provenant de milieux sociaux relativement aisés, cette sobriété, bien qu'englobée dans des croyances religieuses fortes, est également fonction d'une certaine forme d'utilité économique. La période d'après-guerre a en effet été qualifiée après coup de « Trente Glorieuses », marquée selon Paul Yonnet par de profondes transformations : « développement du salariat, urbanisation à outrance des paysans, accession massive à une consommation de loisirs, intégration de la classe ouvrière au système économique – participation aux bienfaits de la croissance –, adhésion globale des agents sociaux au système démocratique, montée des individualismes »[666]. Les premiers « supermarché » et « hypermarché » sont ainsi respectivement créés en 1957 et 1963, symboles de « l'ère de la distribution de masse qui a mis à la disposition

666 Yonnet Paul, *Jeux, modes et masses : la société française et le moderne (1945-1985)*, Éditions Gallimard, 1985, p. 73.

d'un nombre croissant de Français des objets de consommation de plus en plus nombreux et diversifiés […] »[667]. Cependant, il ne s'agit pas de souscrire ici à une vision idéalisée de cette période dite des « Trente Glorieuses »[668], idéalisation qui, comme le soulignent certains travaux, tient largement « à la performativité d'un mythe créé par les promoteurs de la « modernisation » d'après-guerre »[669]. Cette mise en récit d' « une période de consensus sur les bienfaits du progrès scientifique et technique »[670] masque le fait que « l'idée de progrès qui sous-tendait cette mutation n'a pas pour autant été acceptée et partagée par tous, à toutes les échelles où la technique devait transformer le social »[671]. En effet, « bien des inquiétudes, contestations et controverses, sur les enjeux environnementaux, sanitaires et humains du modèle dominant de « modernisation », ont émaillé la période […] »[672]. Cette vision consensuelle gomme « la persistance de rapports d'exploitation, l'évolution du travail dans le sens d'une intensification des rythmes et des conflits […] »[673].

La famille de Louise représente bien « les limites de l'homogénéisation des conditions »[674] de vie. Sa famille n'accède que très peu à la consommation qui se développe alors de manière inégale. Cette « sobriété » subie est visiblement pour elle une expérience relativement « frustrante », surtout en comparaison des autres enfants qui eux ne vivent pas cette réalité : « J'ai été assez frustrée par le fait d'avoir très peu de vêtements quand j'étais enfant ou d'avoir les vêtements des autres et quelques fois j'aurais voulu avoir quelque chose à moi. Et ça n'a pas eu lieu ». Cette perception des différences de classe dans l'accès à la consommation se manifeste visiblement très jeune : « j'étais très consciente de voir la différence de traitement entre ceux qui ont de l'argent et ceux qui n'en ont pas. […] Et j'en ai été consciente je pense, vers l'âge de 6 ans ». De la même manière, Louise ne réalise pas d'activités extrascolaires lorsqu'elle est chez ses parents, sa famille n'en ayant pas les moyens financiers. Elle le vit à nouveau comme « une grande frustration » : « moi je ne faisais que regarder les autres faire ». Cela la révolte : « Et ça m'a un peu révoltée aussi ! J'étais un peu dans la révolte parce que je trouvais cela injuste ». Cela prend alors selon elle la forme d'une colère

667 Daumas Jean-Claude, « Consommation de masse et grande distribution. Une révolution permanente (1957-2005) », *Vingtième Siècle. Revue d'histoire*, 91, 2006/3, p.57.

668 Inventée par Jean Fourastié en 1979, l'expression de « Trente Glorieuses » est produite par les acteurs mêmes de la « modernisation ». En effet, ceux-ci « commencèrent aussi à produire un récit de la marche glorieuse de la France et de leur rôle dans celle-ci, à établir une autohistoire […] ». Jean Fourastié fait précisément partie de ces « modernisateurs » pour qui « modernisation » rimait notamment avec productivité et croissance. Pessis Céline, Topçu Sezin, Bonneuil Christophe, *Une autre histoire des « Trente Glorieuses » : Modernisation, contestations et pollutions dans la France d'après-guerre*, La Découverte, 2013, p. 7.

669 Ibid., p. 5.

670 Ibid.

671 Ibid., p. 6.

672 Ibid.

673 Ibid., p. 13.

674 Ibid.

intérieure non exprimée ». Ces « frustrations » ressenties durant l'enfance auront certaines conséquences lors des expériences socialisatrices ultérieures qui conduiront à une renégociation des dispositions en particulier écologiques.

Constitutives, dès la prime enfance, d'une socialisation dans un monde de croyance, les valeurs religieuses font par la suite l'objet d'une mise à distance relative. Cette mise à distance n'est aucunement systématique et s'opère lorsque certains attributs, hérités du champ familial, ne parviennent pas immédiatement à s'actualiser lors de socialisations ultérieures. Certaines conditions sociales s'avèrent en effet nécessaires pour que l'actualisation d'attributs spécifiques puisse s'opérer dans de nouvelles configurations sociales, parfois davantage marquées par des rapports utilitaristes à certaines valeurs.

Des dispositions religieuses mises à distance, faute de pouvoir s'actualiser immédiatement

Après le départ du domicile parental, les croyances religieuses, faute de pouvoir s'actualiser immédiatement, deviennent moins centrales dans la vie des personnes rencontrées. Sans jamais disparaître totalement, ces valeurs ont moins la possibilité de s'incarner. Cette mise à distance relative des croyances religieuses s'opère à l'occasion d'expériences socialisatrices nouvelles, réalisées par exemple au moment des études supérieures, qui amènent la personne à questionner son rapport au religieux. Elle peut aussi avoir lieu au début du parcours professionnel, à un moment de vie où la réussite sociale semble en grande partie se suffire à elle-même. Les croyances s'effacent alors au profit de valeurs plus matérialistes et de rapports aux valeurs davantage centrés sur l'utilité économique.

Le moment des études supérieures, marqué par un éloignement du domicile familial, est le moment où les valeurs présentes chez les parents vont moins de soi. Vivre ces dernières en tant que croyances est en effet plus difficile. Les valeurs, en tant que croyances, se confrontent en effet à d'autres rapports de sens possibles. Après avoir quitté le domicile parental, Stéphanie voit les valeurs religieuses moins présentes dans sa vie. Entre 2005 et 2006, elle fait une année de prépa commerce/éco dans le lycée privé Saint-Geneviève situé à Versailles. Ces années d'étude sont l'occasion pour elle de revivre le décalage qu'elle a déjà observé entre les croyances religieuses et ce qu'en font certains « croyants » une fois sortis des portes de l'Église :

> « j'étais très spirituelle quand j'étais petite, j'étais très pieuse mais parce que j'avais été éduquée très catholique donc j'allais à la messe tous les week-end, je faisais mon cathé mais bon, j'étais aussi un peu dégoûtée par l'aspect humain parfois [...] mais voilà, j'avais des amis « très catholiques » qui ne portaient pas les valeurs sur eux dès qu'ils sortaient de l'église et ça, je l'ai pas mal vu aussi dans ma prépa parce que j'ai fait une prépa jésuite. […] et effectivement, c'est là aussi où j'ai été un peu choquée par le fait que des gens « pseudo-catholiques » étaient au quotidien beaucoup moins humains que mes amis complètement athées de Toulouse ! »

Cette expérience « choquante » l'amène à mettre de la distance avec ses croyances religieuses initiales. Les croyances écologiques, qui chez ses parents étaient englobées par celles religieuses, ne semblent pas beaucoup s'incarner non plus, notamment par contrainte pratique, comme dans l'alimentation : « à HEC, on n'avait pas le choix. On n'avait pas de cuisine, c'était RU [Restaurant Universitaire] matin, midi et soir. Avant en prépa, j'étais en pension donc c'était pareil […] ». Après son année de prépa, elle débute en effet un cursus de deux ans à HEC Paris. L'expérience socialisatrice de la prépa, puis celle de HEC, rendent peu compatibles ses valeurs initiales avec les contraintes plus utilitaristes du nouvel univers social dans lequel elle circule. Geneviève vit elle aussi une expérience socialisatrice nouvelle qui l'amène à questionner son rapport au religieux. En 1967, elle doit quitter précipitamment le Congo, devenu indépendant sept ans plus tôt, en 1960 : « en trois jours, j'ai dû quitter ma famille, mon pays […] ». Le Congo connaît alors des troubles politiques importants mettant en danger la sécurité des ressortissants belges. Elle se retrouve à Liège, ville inconnue pour elle, expérience « brutale ». Elle a alors 18 ans. Elle débute, avec du retard, des études en médecine vétérinaire, puis s'inscrit en cours d'année aux beaux-arts. L'année suivante, elle se réoriente finalement en architecture d'intérieur dans une école supérieure des arts, l'ESA Saint-Luc, située à Bruxelles. Elle y reste 3 ans. C'est au début de ses années à Saint-Luc, alors qu'elle a 19 ans, qu'un professeur de philosophie – religion la marque. En suit une remise en question de ses croyances et pratiques religieuses :

> « C'est vrai qu'au départ, j'allais quand même à la messe le dimanche, quand j'étais dans ma famille et puis j'ai eu un prof de philo-religion, en architecture d'intérieur, qui nous a demandé si on allait à la messe, on a presque tous levé le doigt et là, il nous a presque engueulés ! Je me rappelle de ce cours, c'était impressionnant et je me suis dis « tiens, c'est vrai, pourquoi est-ce que j'y vais, est-ce qu'on est obligé d'y aller parce que papa et maman y vont, pourquoi ceci, pourquoi cela… ? » »

Elle cesse alors d'aller à la messe durant quelques temps. Cette mise à distance des croyances religieuses peut également se produire au début du parcours professionnel, à un moment de vie où la réussite sociale semble en grande partie se suffire à elle-même. La réussite sociale s'accorde en effet à des logiques de sens où l'utilité économique prime sur tout autre rapport. C'est ainsi le cas de Paul et de Françoise. Après avoir quitté le domicile parental, Paul entame des études en sciences économiques appliquées et obtient un diplôme d'ingénieur. Il rentre ensuite à IBM et devient « analyste financier ». Tandis qu'il occupe cette position de « jeune cadre dynamique », il semble vivre à plein les « valeurs du paraître » de ses parents : « il y avait cette dimension du paraître, et cetera, où j'étais ». Françoise, quant à elle, passe les quinze premières années de sa vie au Sénégal et, au moment de son entrée en seconde, rentre au lycée d'Abbidjan en Côte d'Ivoire, pays où sa famille vient de déménager. Elle obtient son Bac en 1978 et doit alors partir en France pour poursuivre ses études[675]. Après 5 ans passés à Clermont-Ferrand, d'où elle ressort avec un diplôme de traductrice, elle part à Paris faire un DESS de sciences et techniques de l'information et de la documentation au Conservatoire national des arts et métiers. Elle obtient ainsi un diplôme de documentaliste au bout d'un an. En 1984, elle part en Allemagne rejoindre son mari qu'elle connaissait déjà et trouve très vite, *via* l'agence allemande pour l'emploi, un poste de documentaliste chez BMW. Les quatre années qui s'en suivent sont pour elle celles de la réussite sociale : « nous étions dans ce système de valeurs axé quand même sur le matérialisme, la réussite professionnelle tournée vers l'extérieur ». Elle le dit très clairement : « pendant 4 ans, j'étais à fond dans ce système de valeurs ». Les valeurs religieuses, en tant que croyances, ne disparaissent pas mais se font relativement discrètes. Elle les vit alors, semble-t-il, par le truchement de son « travail artistique », dans une configuration sociale où elle parvient plus facilement à les actualiser. Concernant les croyances religieuses, elle l'affirme : « j'avais évidemment déjà des éléments mais ce n'était pas encore mon centre de gravité ».

Ce processus de mise à distance relative des valeurs religieuses résulte certes d'une difficulté à actualiser immédiatement certains attributs hérités du champ familial. Il ouvre aussi l'espace des possibles à une réactualisation des dispositions religieuses et écologiques. Certaines conditions sociales, comme la présence d'un « passeur », s’avèrent cruciales pour mener à bien ce « passage » des croyances du champ familial dans d'autres lieux de socialisation. Cette réactualisation se caractérise par une redéfinition, au moins partielle, du contenu de la croyance. Elle s'effectue ainsi

675 Le retour en France était prévu : « dès le départ on savait qu'on ferait nos études en France, qu'on partirait. […] c'était le déroulement naturel pour ceux qui vivaient en Afrique, des coopérants ».

dans le sens du passage de la religion au spirituel, c'est-à-dire de la religion institutionnalisée au fait de composer soi-même sa propre religion. Ainsi, Stéphanie oppose la « libération » de la spiritualité « aux dogmes et aux religions ». La même opposition se retrouve dans le discours de Françoise, lorsqu'elle évoque « une spiritualité qui perd de sa relation à un dogme ou à une forme de religion ». Ce processus de réactualisation des dispositions religieuses touche également les valeurs écologiques.

Les conditions sociales d'une réactualisation ultérieure des croyances religieuses et écologiques

La mise à distance relative des valeurs religieuses s'inscrit dans le temps plus long de la réactualisation des dispositions religieuses et écologiques. Certaines conditions sociales permettent aux croyances religieuses, effacées en partie un temps durant, d'être redéfinies par la suite hors du champ familial d'origine. Ce processus de sortie de crise « identitaire » peut, soit se dérouler par le biais d'un « passeur », soit résulter d'un travail sur soi de l'individu en réponse à une crise de sens « ouverte ».

La rencontre d'un « passeur », première logique de sortie de crise « identitaire »

La première logique de sortie de crise « identitaire » est celle de la rencontre d'un « passeur », qui s'opère au moment des études supérieures ou au tout début du parcours professionnel. Le rôle de ce « passeur » est central. L'enjeu est en effet qualifié par Berger et Luckmann d' « alternation ». Il s'agit, lorsque les individus pénètrent de nouveaux lieux de socialisation, de parvenir à « devenir un autre, de changer de culture, de religion, de croyances et donc d'identité »[676]. Ce processus implique successivement « la perte d'une identité première qui correspond au renoncement à une forme identitaire protectrice qui résulte de la socialisation primaire, et la construction d'une nouvelle identité à partir des expériences de socialisation secondaire »[677]. Cependant, cette nouvelle identité n'efface pas les dispositions de la socialisation primaire. Le maintien de l'identité sociale nécessite en effet l'intégration du présent dans le passé pour maîtriser l'avenir[678]. Les attributs hérités du champ familial doivent parvenir à s'actualiser au présent. C'est là que le « passeur » intervient.

676 Négroni Catherine, *La reconversion professionnelle volontaire : une expérience de conversion de soi*, CARRIÉROlogie, Volume 10, 1-2, p. 345.
677 Ibid.
678 Pollak Michael, *L'expérience concentrationnaire : essai sur le maintien de l'identité sociale*, Éditions Métailié, 2000, p. 258.

Celui-ci a pour caractéristique essentielle de posséder des attributs propres à au moins deux lieux de socialisation : le champ familial d'origine ainsi que la configuration sociale nouvellement investie. Le « passeur » permet à l'individu de faire le pont entre ces deux lieux de socialisation et *in fine* d'entrer véritablement dans le nouveau. C'est un tel processus que vit Geneviève durant ses études supérieures. Lorsqu'à 19 ans, elle cesse d'aller à la messe suite à la remise en question suscitée par son professeur de philosophie – religion, cela ne dure qu'un temps très limité. Elle découvre en effet que son professeur, malgré son discours critique concernant la messe, s'y rend. Elle questionne alors son enseignant : « Je lui ai dit : « mais attendez, vous nous engueulez parce qu'on va à la messe mais vous y allez ! » Il se rend en effet à une messe en hébreu « préparée par 3-4 curés et 3-4 laïques » qui se tient au sud de Bruxelles. Elle-même se rend alors à cette messe « particulière » au regard des messes catholiques traditionnelles, qui a lieu à Glabais, une expérience très forte pour elle : « on était secoués. Je sortais différente de quand j'étais rentrée ». Cette expérience nouvelle au religieux tranche avec l'éducation catholique traditionnelle qu'elle a reçue : « C'était pas traditionnel puisque c'était vraiment la vision judaïque de la bible : c'est très différent ». Ce nouveau rapport au sacré qu'elle expérimente est de l'ordre du sensible :

> « c'est comme si on allait à un cours d'Annick de Souzenelle tous les dimanches à cette messe. Je vous jure, on sortait transformés de cette messe. Ils fêtaient le shabbat le samedi et la messe le dimanche donc voilà, j'ai eu des cours de religion à la fois chrétienne et hébraïque en même temps pendant 2-3 ans ».

Ce curé représente alors quelqu'un de « super important » pour elle. C'est à l'occasion de cette expérience religieuse nouvelle que les dispositions religieuses initiales de Geneviève se réactualisent pour la première fois. Ce professeur, tout comme ce curé, jouent le rôle de « passeur ». Ces derniers possèdent à la fois des attributs « religieux » liés au catholicisme traditionnel – celui de l'enfance de Geneviève –, ainsi que d'autres attributs plus proches d'une forme de spiritualité New Age. C'est par leur intermédiaire que les dispositions religieuses de Geneviève sont progressivement réactualisées et que celle-ci commence à entrer dans une configuration sociale où les croyances diffèrent quelque peu de celles du champ familial d'origine. Lorsque trois ou quatre ans après, le curé ne peut plus exercer du fait de problèmes de santé importants, Geneviève ne retourne pas au catholicisme traditionnel. Le « passage » s'est déjà opéré. Elle cherche au contraire « des messes où il y a un message intéressant, qui fait grandir ». Ce processus de réactualisation de ses valeurs religieuses se poursuit dans le temps, au gré des expériences nouvelles qu'elle rencontre. Elle découvre en effet par la suite, le bouddhisme, le yoga, le sikhisme ou encore le soufisme, pour finir

par se tourner vers une forme de spiritualité qui a la prétention de vouloir dépasser toutes les divisions religieuses, le New Age.

Ce processus peut également s'opérer au tout début du parcours professionnel, lorsque le départ du champ familial d'origine n'a pu s'effectuer plus tôt. C'est le cas de Louise. Après avoir obtenu son CAP d'employée de bureau à l'âge de 18 ans, Louise commence à travailler un an à La Poste. En plein « questionnement » spirituel, elle rencontre alors un « passeur ». À la différence de Geneviève, ce « passeur » prend la figure d'une pensée, celle de Pierre Teilhard de Chardin, qui avec sa conception d'un « Christ cosmique »[679] est devenu l'une des références phares du New Age. Elle découvre l'un des ouvrages de celui qu'elle qualifie aujourd'hui de « visionnaire » un peu par « hasard ». Ce livre écrit par Émile Rideau s'intitule : « La pensée du Père Teilhard de Chardin »[680]. La rencontre avec cet écrit est visiblement vécue de manière quasi-spirituelle :

> « J'étais à la bibliothèque pour chercher un livre scolaire. […] J'ai été attirée comme un aimant, sur une étagère où je ne mettais pas les pieds parce que c'était plus, je crois, « philosophie » ou je ne sais trop quoi. Ça c'était pas mon domaine. […] Tel un aimant, je me suis dirigée dans cette allée, je me suis arrêtée devant une étagère, j'ai pris un livre […] ».

Ce livre est visiblement très important pour elle, structurant sa pensée. Ce livre lui « [ouvre] les yeux par rapport à la religion ». La découverte de la pensée de Pierre Teilhard de Chardin représente pour elle une première forme d'ouverture vers une croyance en des forces transcendantes d'apparence plus « universelle » : « il m'a tellement amené dans cette dimension universelle qui dépasse les clivages […] ». Ce « passeur » possède là aussi certains attributs permettant à Louise de faire le pont entre ses croyances héritées du champ familial et celles du New Age. Bien que tournée vers la spiritualité, la pensée évolutionniste de Pierre Teilhard de Chardin reste profondément une lecture chrétienne qui accorde au Christ une place centrale. Ainsi, ce processus de réactualisation des dispositions religieuses ne conduit pas à une rupture totale avec les croyances de la socialisation primaire, comme l'illustrent bien ces propos : « la religion a quand même, au long des siècles apporté aussi de bonnes choses, a permis à la société une certaine cohésion autour de valeurs […] ». Le processus d' « alternation » relève très clairement ici de l'ordre de la synthèse. Dès lors, son

679 Comme le souligne Jacques Arnould, Pierre Teilhard de Chardin « prêche un Christ « toujours plus grand » et retrouve les accents des Pères de l'église pour lui conférer une stature cosmique ». Arnould Jacques, Pierre Teilhard de Chardin, Le Monde des Religions, 2 juillet 2010 : http://www.lemondedesreligions.fr/mensuel/2010/42/pierre-teilhard-de-chardin-02-07-2010-485_160.php

680 Rideau Émile, « La pensée du Père Teilhard de Chardin », Éditions du Seuil, 1965.

cheminement spirituel prend essentiellement la forme de lectures et ce, jusqu'à très récemment. À l'âge de ses 18 ans, les valeurs écologiques ne s'incarnent pas dans sa vie personnelle : « l'écologie, non ! Là, je ne me posais pas de questions ». Si comme elle l'affirme, la sobriété vécue chez ses parents, malgré qu'elle ait été subie, « est restée », sa réactualisation nécessitera d'abord un passage par une période de consommation. Ce passage s'opère entre ses 25 et 30 ans :

> « J'ai eu tout de même ma période où j'ai eu envie de consommation parce que les produits étaient là, parce que cette envie, par exemple pour les vêtements... ».

Ce passage par la consommation s'impose visiblement en réaction aux frustrations ressenties étant enfant, notamment concernant l'achat de vêtements : « je pense que là, j'ai vraiment compensé par une boulimie de vêtements une fois que j'ai pu me les offrir ». Elle ne se serait cependant pas tournée intentionnellement vers la consommation : « c'était une période de consommation mais sans me poser de questions. Ça me semblait aussi un progrès vers un mieux-être qui me paraissait normal ». Elle précise y prendre un certain plaisir : « il est clair que j'achetais en grande surface des produits, sans prêter attention à ce que j'achetais. Ce qu'on me proposait me plaisait ». Le contexte social de l'époque est à nouveau important. Louise a 18 ans en 1968. Cette période est toujours celle dite des « Trente Glorieuses », que certains se proposent plutôt de renommer les « Trente Ravageuses »[681]. Bien qu'occupant une position sociale dominée, son travail lui permet, de manière relative, d'accéder à l'idéal de consommation ardemment défendu par les tenants de la « modernisation » de la France : « on était dans le développement, plutôt du bien-être, du progrès et l'on croyait que partout, ce serait comme ça sur la planète. On n'avait aucune notion que la planète a ses limites ». En réalité, cette « croyance » dans le progrès et le développement est alors inégalement partagée, puisque dès cette époque, « de nombreuses et prestigieuses voix se sont au contraire élevées pour dénoncer les facettes inhumaines du « progrès » et pour signaler l'environnement comme un problème urgent et mondial »[682]. Il s'agit par là-même, à contre-courant des mises en récit dominantes, d'affirmer que « les « dégâts du progrès », du modèle de développement d'après-guerre, n'ont pas été le fait d'une société française privée de conscience ou

681 Ainsi, « dans une telle comptabilité des impacts environnementaux, les trois décennies d'après-guerre n'apparaissent plus comme les « Trente Glorieuses » d'un décollage économique réussi de la France, mais bien plutôt comme les « Trente Ravageuses » d'un changement d'échelle de la contribution des Français à l'empreinte humaine sur la planète, et de l'entrée dans un modèle de développement non soutenable […] ». Cependant, il convient de se méfier d'une histoire naturaliste des « Trente Ravageuses » qui « entrerait aisément en résonance avec l'entreprise contemporaine technocratique d'éco-modernisation (développement durable, économie verte, etc.) […] ». Pessis Céline, Topçu Sezin, Bonneuil Christophe, *Une autre histoire des « Trente Glorieuses » : Modernisation, contestations et pollutions dans la France d'après-guerre*, La Découverte, 2013, p. 18.

682 Ibid., p. 19.

de savoirs pour les penser […] ni même aveuglée par sa foi dans le progrès ». Inégalement partagée, cette réflexivité « critique » semble en tout cas ne pas toucher Louise à ce moment-là de sa vie.

Malgré cette ouverture à une forme plus « universelle » de spiritualité, avec la découverte à l'âge de 18 ans de la pensée de Pierre Teilhard de Chardin, elle rejoint le catholicisme à l'âge de 20 ans :

> « à l'époque, il fallait avoir une religion. Être sans religion n'était pas bien vu donc je me suis dis : « je choisis la religion catholique » et […] j'ai fait le baptême dans le plus grand secret. […] et ce fut gardé secret pendant très longtemps ; je pense que mes parents s'en sont doutés au fur et à mesure un petit peu mais je ne voulais ni être influencée, ni avoir de reproches, ni surtout leur faire de peine parce que [...] « le Pape c'était la bête » ».

Cette inscription dans la religion se poursuit en réalité jusqu'aux alentours de 1998. Ce temps long du « passage » est celui d'une double appartenance en terme de croyances : les croyances de la religion catholique côtoient les croyances spirituelles. Ce n'est seulement qu'à cette époque que Louise se tourne véritablement vers une forme de spiritualité jugée plus « universelle » : « j'ai dépassé le côté religieux, parce que j'étais dans la religion. Elle m'a beaucoup apporté. Mais je pense que depuis 7-8 ans, j'ai vraiment dépassé ce stade pour aller vers quelque chose de plus universel […] ». Cet incessant questionnement spirituel, contrepartie de croyances moins « abouties » et dont l'origine remonte à son enfance, se cristallise essentiellement dans l'écoute de « radios libres » et dans de nombreuses et fréquentes lectures. Elle écouterait ainsi la radio depuis « toujours » :

> « Mais ça ne m'a pas quitté comme réflexion [celle « entre adventistes/protestants et catholiques »]. Et c'est pour ça aussi que je surfe sur les radios. Parce que quand il y a une actualité, j'aime autant aussi aller sur la radio juive... voilà, je surfe pour ne pas être que sur Europe 1 ou sur... j'y suis d'ailleurs rarement. Je cherche et je me fais aussi ma propre opinion ».

Elle dit ainsi écouter France Culture, Aligre FM et la radio « Ici & maintenant ». Cette dernière est créée en 1980 et accorde une part importante à la spiritualité. Cette écoute quotidienne d'émissions radio se conjugue à une pratique régulière de lectures, « davantage ciblées vers le spirituel ». Elle lit en effet « chaque jour ». Vers 1998, elle rejoint par ailleurs un groupe de prière localisé à Paris,

celui de Taizé à l'église de Saint-Germain-des-Prés. Ce groupe de prière s'inscrit dans la communauté de Taizé, une communauté monastique œcuménique, c'est-à-dire visant à une unité des diverses confessions chrétiennes en une seule[683]. Fondée en 1940 par Frère Roger, cette communauté rassemble aujourd'hui « une centaine de frères, catholiques et de diverses origines protestantes, issus de près de trente nations »[684]. Le fait pour Louise de rejoindre le groupe de prière de Taizé représente une manière plus marquée de s'orienter vers une forme de spiritualité plus « universelle ». En effet, comme le définit le site internet de la communauté de Taizé, « de par son existence même, elle est une « parabole de communauté » : un signe concret de réconciliation entre chrétiens divisés et entre peuples séparés »[685]. Louise rencontre le groupe de prière « par hasard ». Elle connaissait déjà les chants de Taizé qu'elle entendait « parfois » sur radio Notre-Dame[686]. Une visite de l'église de Saint-Germain-des-Prés concrétise alors les choses :

> « J'entends au fond de l'église ce que j'avais entendu sur radio Notre-Dame […]. J'ai assisté à cette prière qui m'a tellement touché que j'en ai eu les larmes aux yeux tellement quelque chose m'a donné un déclic aussi ».

Elle fréquente ce groupe de prière durant quatre ans. C'est également aux alentours de 1998 que les valeurs écologiques se réactualisent dans sa vie. Après avoir vécu à plein une période de consommation, elle refait siennes les valeurs de « sobriété » héritées de la position sociale dominée de ses parents. Elle affirme devoir sa prise de conscience au « mouvement écologique » : « c'est grâce au mouvement écologique que je suis redevenue une personne plus attentive ». Elle évoque ainsi « toutes les campagnes d'information » alors menées. Si pourtant, dans les années d'après-guerre, « bien des mobilisations, bien des silences et des isolements, bien des distanciations critiques ou artistiques sonnèrent la « complainte du progrès » », ce n'est qu'à l'aube de l'an 2000 que Louise y est sensible. Les « accidents sanitaires » auraient d'ailleurs joué un rôle décisif dans sa prise de conscience :

> « là, je me suis dis : « ça commence à devenir sérieux ! » Entre la vache folle, les gens

683 Le Diocèse de Paris définit en effet l'œcuménisme comme étant « le vaste mouvement de chemin vers l'unité entre les confessions chrétiennes qui s'est dessiné (et qui s'est d'abord dessiné en dehors de l'Église catholique) ». « Définition de l'oecuménisme », *L'Église catholique à Paris*, consulté le 3 septembre 2016 : http://www.paris.catholique.fr/-Definition-de-l-OEcumenisme-.html

684 Taizé, « La communauté aujourd'hui », 8 mars 2008, consulté le 3 septembre 2016 : http://www.taize.fr/fr_article444.html

685 Ibid.

686 Radio Notre-Dame est une radio parisienne lancée en 1981 par l'archevêque de Paris de l'époque, Jean-Marie Lustiger. Cette radio émet sur la FM sur la fréquence 100.7.

qui ont des leucémies, il y a plus de scléroses en plaques… Il y a des choses qui m'ont interpellé ». Je me suis dis : « maintenant il faut faire attention ! » »

C'est en effet en mars 1996 que « la France et de nombreux pays européens décrètent un embargo sur la viande de bœuf britannique »[687]. La consommation de viande bovine s'effondre alors. En 2002, Louise souhaite cependant un lieu associatif plus proche de son domicile situé à Créteil : « en fait, nous avons été quatre et une fois que la proposition a été montée, nous l'avons proposée à la paroisse de Saint-Pierre-du-Lac […] ». En 2002 naît ainsi à Créteil une association « multiculturelle », dont elle est la présidente de 2003 à 2006, puis la secrétaire jusqu'en 2010. Si elle qualifie cette association de « laïque », de nombreuses manifestations tournent autour de la religion. Outre l'organisation de concerts, Louise évoque par exemple l'organisation d'un débat autour de la vie du Père Ceyrac, un jésuite français missionnaire en Inde du Sud, qui a voué sa vie « au dialogue des cultures, au service de l'humanité, à l'universel […] »[688]. Elle mentionne également la fête de Saint-Michel en 2012 qui se tient à la chapelle Notre-Dame-des-Anges à Paris. Cette participation active dans l'association est également marquée par le dépassement personnel du religieux vers des croyances affichées comme étant plus « universelles ».

Malgré la place importante accordée dans le hors travail aux croyances religieuses, ces dernières ne parviendront jamais à pénétrer le champ professionnel. Les emplois occupés tout au long de son parcours professionnel permettent difficilement d'y intégrer ses croyances. Après avoir travaillé un an à La Poste, elle exerce par la suite dans une mairie, « dans un service informatique » après réussite à un concours. En novembre 1979, suite à une mutation de son mari qui est fonctionnaire – elle s'est mariée en effet à l'âge de vingt ans – elle part vivre en région parisienne. Elle travaille alors dans une compagnie d'autobus pendant quelques mois. Assez rapidement, en août 1980, elle intègre la direction des services financiers du Conseil général du Val-de-Marne et y reste jusqu'à sa retraite en 2010. Son passage officiel à la « retraite » est enfin le moment où elle parvient à trouver un « travail » en accord avec ses croyances, celui d'un engagement associatif bénévole au sein de l'association Design Me A Planet. Elle quitte alors l'association « multiculturelle » dont elle est secrétaire pour se consacrer exclusivement à son nouveau rôle, qui devient porteur d'une « mission » spirituelle. Son engagement associatif, marqué par la reproduction de la position sociale dominée occupée durant son parcours professionnel, est celui d'une inscription plus forte dans les

687 L'Express, « La crise de la vache folle », consulté le 2 septembre 2016 : http://www.lexpress.fr/actualite/societe/sante/la-crise-de-la-vache-folle_1775435.html

688 Association Père Ceyrac, « Le Père Ceyrac (1914–2012) », consulté le 3 septembre 2016 : http://www.ceyrac.com/l-association/le-père-ceyrac/

valeurs spirituelles « universelles « du New Age.

La réalisation d'un travail sur soi, seconde logique de sortie de crise « identitaire »

La seconde logique de sortie de crise « identitaire » est celle d'un travail sur soi de l'individu en réponse à une crise de sens « ouverte ». Cette crise de sens peut en effet avoir lieu au moment d'expériences vécues difficilement. Ces dernières ont alors lieu au moment de contacts avec d'autres rapports de sens, ceux de champs professionnels davantage marqués par l'utilité économique. La tension qui s'opère n'est pas seulement celle de rapports de sens contradictoires, mais semble également résulter de tensions entre des formes de rationalité associées à des formes de relations particulières. La rationalité affective de l'enfance, celle de personnes socialisées à la croyance religieuse dans un cadre englobant se confronte en effet à des formes d'oppression de la rationalité économique au sein de relations plus distantes fondées sur l'intérêt. Cette première forme de rationalité est celle de la « communalisation » que Max Weber définit comme une forme de relation fondée « sur le sentiment subjectif (traditionnel ou affectif) des participants d'appartenir à une même communauté »[689]. La seconde forme de rationalité, celle de la « sociation » caractérise une forme de relation fondée « sur un compromis d'intérêts motivé rationnellement (en valeur ou en finalité) ou sur une coordination d'intérêts motivée de la même manière »[690]. L'enjeu de la sortie de crise est tant celui de réussir à intégrer ses croyances, sous une forme réactualisée, que de parvenir à établir une certaine « osmose » entre ces deux formes de socialisation.

Les stages d'étude à l'étranger qu'effectue Stéphanie relèvent de ce processus. Les valeurs écologiques, bien qu'englobées dans celles religieuses lors de son enfance, sont à ce moment là de sa vie les premières à s'incarner à nouveau. Ce ne sera que quelques années plus tard que les croyances religieuses auront à leur tour l'occasion d'être réactualisées et de donner un sens davantage spirituel aux valeurs écologiques. L'intégration de ses croyances à ses activités scolaires et professionnelles lui permettra ainsi de donner davantage « sens » à des activités fondées sur l'intérêt économique et organisées autour de relations relativement distantes. D'octobre 2007 à mars 2008, elle part effectuer un stage de milieu d'étude aux États-Unis dans le cadre de son cursus HEC. Elle est alors officiellement « chargée de mission » à « Veolia Transportation » – VEOLIA Transport en français – la filiale du groupe Veolia Environnement spécialisée dans le transport. Le stage s'avère très décevant : « c'est là que ça a été un peu le déclenchement parce qu'en fait, le stage

689 Weber Max, *Économie et société*, Éditions Plon, 1995, p. 78.
690 Ibid.

qu'on m'a donné officiellement, n'était pas là-dessus […] en fait, ce qu'ils me faisaient faire était vraiment ridicule, c'était limite de la saisie de factures ». Surtout, ce qu'elle voit là-bas en terme d'environnement s'avère « horrifiant » :

> « C'était en Californie, à San Diego. En fait, je tournais sur toutes les différentes implantations de Veolia en Californie et à Las Vegas. C'était horrifiant la situation là-bas en terme environnemental. Las Vegas est une aberration environnementale ! C'est une ville artificielle au milieu du désert ! »

Au moment d'entamer son stage, l'expression de « développement durable » est principalement synonyme d' « environnement », dans une acceptation majoritairement utilitariste. Son expérience au sein de Veolia Transport fait évoluer sa conception de l'écologie vers un aspect plus « social » :

> « Et c'est plus au sein de Veolia que j'ai vu qu'il y avait un énorme problème social parce que les chauffeurs partaient. Il y avait des endroits où c'était 50% de turn-over par an ! Les gens étaient traités n'importe comment. On ne faisait pas du tout d'effort pour savoir s'ils se sentaient bien, s'ils étaient engagés, s'ils se sentaient impliqués : rien du tout quoi ! »

Après avoir constaté cette « souffrance au travail », Stéphanie se dit qu'elle doit faire quelque chose autour de l'humain : « C'est à ce moment là que je me suis dis : « en fait, il y a vraiment quelque chose à faire par rapport à l'humain » ». Cela deviendra en effet par la suite sa « mission » de vie, c'est-à-dire un engagement professionnel ayant pour fondement ses croyances. L'expression de « développement durable » inclut désormais pour elle l'humain. Elle ne termine pas son stage chez Veolia. Peu de temps après son retour en France, elle repart aux États-Unis effectuer un second stage en entreprise, d'une durée de 5 mois, d'avril 2008 à août 2008. Le stage se déroule dans un cabinet de conseil international dont l'activité principale est l'accompagnement et la mise en œuvre de restructurations d'entreprise. Durant ce stage, elle voit « encore plus [...] le mal-être dans les entreprises, le non-respect de l'humain », ce qui la révolte « complètement ». Au niveau de sa vie personnelle, c'est également durant ces séjours aux États-Unis que l'écologie commence à s'incarner hors du travail. D'autres événements marquants pour elle ont là aussi leur importance, notamment concernant son alimentation ainsi que l'usage de la voiture. Elle est alors « choquée » et « dégoûtée » par ce qu'elle observe :

> « je pense que c'est surtout aux États-Unis que j'ai commencé à prendre des bonnes habitudes parce que j'étais révoltée par ce que je voyais. J'étais révoltée par [...] la dégénérescence de l'espèce humaine que j'ai vu là-bas ! Là-bas, vraiment, la moitié des personnes sont obèses. […] Et de voir toutes ces chaînes de fast-food partout et les pommes dans lesquelles on peut se regarder tellement elles ont une couche de cire épaisse. J'étais complètement dégoûtée et du coup je faisais toute ma bouffe moi-même ».

Ce qu'elle observe au sujet des modes de transport la « révolte » également, à savoir l'impossibilité de ne pas prendre sa voiture pour le moindre déplacement, notamment pour aller travailler. Ces séjours aux États-Unis sont par ailleurs le premier moment de sa vie où elle dit avoir le « choix » : « à partir du moment où j'ai pu faire le choix et en plus, dans un contexte révoltant, là ça a été direct ! Après, j'ai gardé ces habitudes ». Après ce second stage, elle décide de poursuivre ses études dans le « développement durable ». Elle entame un « master entrepreneuriat qui est très axé sur tout ce qui est « green business », donc justement tout ce qui est entrepreneuriat vert ! » Le master se déroule aux Pays-Bas de 2008 à 2009 à la « Rotterdam School of Management ». À la fin de cette année d'étude, elle a « l'opportunité » de partir au Portugal pour monter un « projet de smart-city », ce que l'on appelle en français « ville intelligente ». Cette expérience dure deux ans, d'octobre 2009 à septembre 2011. Durant son année aux Pays-Bas, elle et deux autres personnes avaient en effet participé à un concours européen de business plan et s'étaient fait repérer par le président du jury. Celui-ci leur avait proposé de participer à son projet de « smart-city » au Portugal. L'expression de « smart city » recouvre une pluralité de sens, mais entend conjuguer technologies de l'information et de la communication (TIC) avec efficacité (énergétique, des transports...), participation des habitants et durabilité[691]. Si l'écologie n'est qu'un des aspects des villes « connectées », la référence aux nouvelles technologies inscrit en partie cette approche dans les principes de « l'écologie par en haut ». Stéphanie relie cette expérience à l'idée de « troisième révolution industrielle » défendue par Jeremy Rifkin : « tout ce qu'on entend avec les systèmes de Rifkin, la révolution industrielle et bien c'était exactement ça […] ». Sans remettre en cause la logique d'accumulation illimitée du capital, il s'agirait avec l'aide des TIC d'aller vers une économie « décarbonée », seule solution selon lui pour pouvoir préserver les écosystèmes. On retrouve là l'idée de la mise en place d'une économie circulaire, projet phare de « l'écologie par en haut ». Durant ce séjour au Portugal, les valeurs écologiques continuent de s'incarner dans la vie personnelle de Stéphanie. Elle va au marché « tout

691 Cointe Etienne, Virilli Mathias, « La smart city doit être plus qu'une ville intelligente », *Méta-Media*, consulté le 3 septembre 2016 : http://meta-media.fr/2014/11/21/la-smart-city-doit-etre-plus-quune-ville-intelligente.html

le temps », cuisine « autant que possible », mange « local et frais » et roule en 2CV, une voiture qui « ne consomme quasiment rien ». Bien que cette expérience s'avère « passionnante », elle n'en est pas moins difficile sur le plan relationnel. Stéphanie n'est en effet pas rémunérée : « c'est devenu un peu difficile, donc j'ai eu une période de gros doute […] ». C'est à ce moment là, dans cette période de doute, qu'elle débute un travail sur elle-même qui lui permet progressivement de réactualiser ses croyances religieuses et de donner davantage sens à des activités économiques organisées autour de relations peu « communautaires » :

> « je ne savais pas trop où j'en étais et j'ai une amie qui m'a suggéré de faire une retraite Vipassana, une retraite de méditation, une retraite dans le silence pendant dix jours ! »

Elle vit cette expérience spirituelle, nouvelle pour elle, comme une « révélation » :

> « Moi j'y suis allée hard direct. Et j'ai fait ça. C'est là où vraiment ça m'a permis de me reconnecter complètement à moi-même. J'ai appris vraiment ce que c'était que la méditation. C'était la première fois de ma vie où pendant 10 jours je n'ai rien fait, ça faisait partie des règles […]. C'est là que ça a été une révélation parce que du coup, c'est ce vide absolu que permettait le contexte qui m'a permis de me connecter totalement ».

S'en suit une période où la méditation fait partie intégrante de sa vie. Elle médite régulièrement et ce pendant trois ans. Le temps consacré à la méditation va en diminuant durant cette période, de « une heure par jour », à une « demi-heure », pour finir par « dix minutes ». Les périodes où elle ressent le besoin de méditer coïncident avec des moments de difficultés professionnelles : « L'an dernier je le faisais, c'était plus à une période vraiment difficile au boulot et je sentais que voilà, le matin le fait de méditer un peu ça me permettait d'arriver beaucoup plus zen dans un environnement qui était absolument toxique. On va dire que maintenant j'en ressens beaucoup moins le besoin et donc du coup je ne le fais plus ! » En définitive, elle se connecte à elle-même en période de doute ou de difficulté, ce qui lui permet de se réassurer et d'y faire face. Lorsque les choses vont mieux, la spiritualité ne prend plus la forme de rites, entendus ici, *a minima*, comme « un ensemble de conduites et d'actes répétitifs et codifiés, souvent solennels, d'ordre verbal, gestuel et postural, à forte charge symbolique, fondés sur la croyance en la force agissante d'êtres ou de puissances sacrées, avec lesquelles l'homme tente de communiquer en vue d'obtenir un effet déterminé »[692]. La connexion à elle-même est remplacée par le moment de la

692 Rivière Claude, *Socio-anthropologie des religions*, Armand Colin/Mason, 2005, p. 81. Pour Durkheim, les rites

connexion au monde. La spiritualité la pousse alors à s'inscrire pleinement dans le monde et à agir, y compris au sein de formes de relation distante fondées sur l'intérêt.

La crise de sens « ouverte » peut également avoir lieu au tout début du parcours professionnel, une fois les études terminées et le parcours professionnel débuté. Les croyances religieuses n'étant pas parvenues jusqu'alors à s'actualiser au sein du champ professionnel, la réussite sociale et les rapports fondés sur l'utilité économique s'expriment largement. Ce temps marqué par un effacement relatif des croyances religieuses au profit de valeurs plus matérialistes a ses limites. La réussite sociale, lorsqu'elle est vécue « à l'extrême » ou lorsqu'elle est questionnée par d'autres expériences et aspirations personnelles, ne semble plus aller de soi. Ce questionnement traverse les parcours de Paul et Françoise. Lorsque Paul est analyste financier à IBM, son avenir professionnel semble tracé. Il occupe en effet à cette époque « une place très prestigieuse, très bien payée, très sécure à l'époque […] ». Comme il le dit lui-même : « J'étais promu à un bel avenir comme cadre de haut niveau ». Il en est de même pour Françoise. Documentaliste à BMW, elle incarne elle aussi une certaine réussite sociale. Pourtant, cela ne dure qu'un temps. Les deux parcours sont en effet rapidement traversés par une interrogation profonde sur le sens de la vie. Ce processus dans la vie de Paul prend la forme d' « une sorte de malaise personnel » :

> « Donc en fait, quand je suis à IBM […] je suis un jeune cadre dynamique qui vient d'un milieu bourgeois en province et qui est dans une jeunesse dorée avec des facilités d'existence que ma famille m'a procurées jusque-là ; mais avec un mal-être ! »

Ce « mal-être » profond prend sens dans une réussite sociale vécue « à l'extrême », celle-ci ne réussissant pas à combler tous les besoins de sens de l'individu. Paul vit pleinement les « valeurs de paraître » de ses parents, mais quelque chose semble manquer :

> « Je me trouve depuis longtemps dans le milieu que je t'ai décrit : mes parents ont une piscine, chaque enfant a sa voiture : trois enfants, trois voitures, cinq voitures dans le ménage. À IBM pendant quatre ans, je suis un cadre de haut niveau à Bruxelles. J'ai des amis dans le même milieu. On va aux sports d'hiver, trekking à Katmandou. Je vis ce truc jusqu'à la corde. Je commence à avoir la nausée ».

représentent la seconde « catégorie fondamentale » des « phénomènes religieux », après les « croyances. Durkheim Émile, *Les formes élémentaires de la vie religieuse*, PUF, 2013, p. 50.

Cette vie faite de « facilités d'existence » ne répond visiblement pas à ses « besoins profonds ». Il souligne ainsi « la distance existentielle entre [ses] valeurs profondes et ce monde […] ». Porteur de dispositions vécues comme étant en grande partie contradictoires, Paul a vu les dispositions religieuses dont il est porteur s'effacer au moins partiellement. Les « valeurs profondes » qu'il évoque, les siennes, renvoient pourtant à ces dispositions issues de sa socialisation primaire. Minorées au début de son parcours professionnel, faute de pouvoir s'y actualiser, celles-ci ressurgissent sous la forme d'une crise de sens. Si l'identité sociale est en recomposition permanente dans une quête de cohérence du soi, cette recomposition ne va en effet pas de soi, comme le soulignent les recherches de Michael Pollak[693]. La réponse à cette crise « identitaire » ne s'effectue pas à travers la rencontre avec un « passeur », mais par la réalisation d'un travail sur soi. Paul et Françoise, dans leurs parcours respectifs, débutent ainsi un travail sur eux-mêmes. Ce dernier prend la forme d'une « thérapie » pour Paul et la forme d'une démarche d'introspection pour Françoise. À 30 ans, Paul recourt à la « Gestalt thérapie » pour effectuer ce travail sur lui-même. La « Gestalt thérapie » est l'une des « psychothérapies nouvelles » qui furent expérimentées dans les années 60 par l'Institut Esalen, lieu phare du mouvement New Age à cette époque[694]. Inventée par Fritz Perls, cette technique vise davantage le « Ici, maintenant et comment » que le « pourquoi » cher à la psychanalyse. La « Gestalt thérapie » va au-delà du cadre classique de la thérapie, qui ne concerne « d'abord que des patients qui souhaitent réduire une souffrance »[695]. Cette technique s'inscrit plus fondamentalement dans le cadre du « développement personnel », « qui s'adresse, en principe, à des personnes qui désirent développer leur potentiel […] »[696]. En effet, les « mêmes méthodes (PNL, Gestalt, hypnose, AT, etc.) peuvent être utilisées dans les deux cadres avec pertinence et efficacité »[697]. C'est presque par hasard, par le biais d'un journal, que Paul s'oriente vers cette technique de « développement personnel » :

> « Il y a eu un moment ! J'étais à mon bureau à IBM, au moment de la pause café, j'ouvre « Le soir », qui est le grand quotidien belge (tu dirais le Monde ou le Figaro?) et dans l'agenda culturel, je vois une annonce : « répondez à vos véritables besoins ! » Et ça, ça a été le déclic : « ça c'est pour moi ! » Je devais pressentir que depuis un certain temps, je ne répondais pas à mes besoins profonds […] ».

693 Voir à ce sujet : Pollak Michael, *L'expérience concentrationnaire : essai sur le maintien de l'identité sociale*, Éditions Métailié, 2000.
694 Margossian Georges, Von Saxenburg Siska, *Créer et gérer un centre de bien-être*, Eyrolles, 2011, p. 51.
695 Ibid.
696 Ibid.
697 Psychologies.com, « Thérapie et développement personnel : Comment peut-on différencier la thérapie du développement personnel? », consulté le 4 septembre 2016 : http://www.psychologies.com/Therapies/Toutes-les-therapies/Psychotherapies/Reponses-d-expert/Therapie-et-developpement-personnel

Il s'inscrit à une journée de stage et l'organisateur l'oriente ensuite vers un thérapeute en Gestalt. Ce « groupe de thérapie » va littéralement changer sa vie, en initiant un processus de réactualisation de ses dispositions religieuses initiales, au prix d'un renoncement relatif à la réussite sociale, notamment à ses attributs les plus matériels. Cela le conduira *in fine* à faire prédominer ses croyances au sein du champ économique et à tenter de modeler celui-ci en fonction d'elles. Il y trouve un « espace sécurisé », fondé sur des relations relativement proches, qui lui fait « énormément de bien » : « Donc effectivement, c'est ça qui a permis que je prenne une tout autre envergure dans ma vie, que je prenne les rênes de ma destinée en main […] ». Sa thérapie dure un an, époque durant laquelle il continue à travailler pour IBM. Le processus qui s'en suit lui permet de donner un sens spirituel à sa vie au sens d'une réalisation (spirituelle) de soi dans l'action, dans le sens d'une volonté réformiste de changement social. Ce processus de réactualisation de ses dispositions religieuses héritées du champ familial d'origine, s'effectue de manière relativement progressive, par étape. Ce processus entraîne de profondes modifications dans son rapport au travail qui devient petit à petit davantage en adéquation avec ses croyances. Cela sera abordé dans la partie suivante. En 1982, alors qu'il travaille bénévolement au sein du journal « POUR », un journal hebdomadaire belge créé en 1973 et rattaché à la gauche radicale, il participe à une rencontre organisée en Belgique autour de René Macaire, « une sorte de rencontre « Créatifs Culturels » avant l'heure ! » Paul voit dans la pensée de René Macaire les prémices de ce qu'il lira un jour sous l'expression de « créatifs culturels » :

> « la pensée de René Macaire c'est que nous sommes comme les doigts d'une même main ! Que les gens qui travaillent... alors, je ne sais plus pour quoi, pour la promotion des plus démunis, pour l'environnement […], la spiritualité, la non-violence, le pacifisme [...] et donc tous ces gens en fait travaillent chacun dans leur coin mais devraient prendre conscience qu'ils sont les doigts d'une même main ! C'est un peu le concept des Créatifs Culturels ! On semble être complètement éclatés mais en fait, on est dans la même mouvance ! »

Cette rencontre est charnière dans sa construction personnelle. C'est à partir de ce moment particulier que ses croyances présentes, celles de spiritualité (et d'écologie dans une moindre mesure), commencent à entrer progressivement dans sa vie, tant au niveau personnel que professionnel et associatif. Ce processus conduira à l'omniprésence de ses valeurs tant dans le travail que dans le hors travail. Cette rencontre donne lieu chez lui à certains changements

soudains :

> « je rencontre là des gens de tout horizon [« Des végétariens ! Des pacifistes ! Des non-violents ! Des gens qui étaient dans l'Arche ![698]] . Et on a passé le samedi et le dimanche ensemble. Et le lundi, j'étais devenu tout ! J'étais végétarien, j'avais laissé tomber le café, j'étais devenu objecteur de conscience […]. Il faut dire que j'étais prêt ! C'est venu comme ça ! Le terrain était prêt ! […] Ça m'est tombé dessus ! Mais vraiment, je suis devenu végétarien pur et dur du jour au lendemain ! J'ai arrêté... pour moi c'était une évidence ! […] tout ce qu'il y avait moyen d'être à ce moment là dans les courants alternatifs, je l'étais devenu ! »

Quelques mois plus tard, « pour passer de 82 à 83 », Paul organise un réveillon où il « rencontre les gens avec lesquels [il va] faire un parcours spirituel ». C'est à ce moment précis qu'il découvre le New-Age et qu'il commence « à vraiment entrer dans la dimension spirituelle » : « démarre un enseignement relié au groupe hindouiste et en même temps, il y a très vite une sorte d'enseignant américain qui va arriver dans le parcours et […] je connecte à ce qui est la fine fleur de tout ce qui se passe en Californie, et cetera, en terme d'enseignement New-Age et tous ces machins là ». Ce groupe « informel » est essentiel dans la réactualisation de ses dispositions religieuses dans le sens d'une spiritualité New Age. Les mots employés sont forts de sens. Paul décrit en effet ce groupe comme étant sa « première famille spirituelle » : « ça m'a donné la seule expérience de conscience de groupe que j'ai jamais vécue ». Les croyances spirituelles se conjuguent à un sentiment affectif fort d'appartenir à une même « famille » ou communauté. Paul et sa première épouse d'alors s'y investissent grandement, à raison d'environ trois réunions par semaine « qui duraient par fois 4, 5h ». Ce groupe explose quelques années plus tard, autour du projet d'un habitat groupé. Lui et son épouse en auront ainsi fait partie durant environ cinq ans. En 1993, Paul a l'occasion de réactualiser à nouveau ses dispositions religieuses. Il rencontre en effet sa « seconde famille spirituelle » : « il y a eu mon passage dans l'orthodoxie occidentale, c'est-à-dire pas du tout la vieille école chrétienne-orthodoxe rustre […] mais plutôt des gens autour de Jean-Yves Lekoup et Annick de Souzenelle […] ». L'implication de sa seconde épouse est très importante. Dans un groupe reposant fortement sur l'affect, la séparation d'avec sa femme entraînera son départ du groupe : « Et donc c'est devenu ma seconde famille spirituelle jusqu'à... ma séparation avec mon épouse […] parce que elle et moi avions cheminé... ». L'appartenance à cette « seconde famille spirituelle » dure environ 5 ans, jusqu'en 2000.

698 Paul fait ici référence aux communautés de l'Arche qui ont été fondées en 1948 par Lanza del Vasto.

Le travail d'introspection mené par Françoise conduit là aussi à une réactualisation des dispositions religieuses héritées du champ familial. Cette interrogation sur le « sens de sa vie » ne prend pas ici racine dans une expérience sociale vécue « à l'extrême », mais davantage dans une dissonance entre une vie relativement matérialiste, accordant une place importante à des activités centrées autour de rapports distants et certains temps vécus. Certaines aspirations personnelles renforcent par ailleurs le ressenti de cette dissonance. Lorsque certains fondements de la vie d'un individu se retrouvent questionnés, ils ne vont plus de soi. Pour Françoise, l'année 1988 est charnière. Comme elle le dit elle-même : « en 88, j'ai commencé à m'ouvrir […] ». Alors que la réussite sociale est au rendez-vous, Françoise et son mari commencent à se poser des questions sur le « sens de [leur] vie », du type : « est-ce bien tout ? […] Est-ce que la vie se résume à ça ? » La dissonance entre la vie quotidienne, notamment professionnelle, et les moments de vacances passés en France dans les fermes familiales (où les valeurs spirituelles et écologiques sont primordiales) semble centrale :

> « Chaque fois qu'on revenait de vacances […] de France où on a une ferme et où on est très dans l'écologie, on se disait olala mais est-ce que c'est vraiment ça, reprendre la vie citadine, le train-train quotidien. […] Est-ce qu'on s'imagine passer les trente prochaines années comme ça ? »

Cette interrogation sur le sens de leur vie est éminemment spirituelle et questionne la place accordée à la croyance dans leur vie. Les questions posées renvoient à cet « appel » qu'elle évoque à un autre moment de l'entretien :

> « Quel est notre rôle à jouer dans cette vie ? Pourquoi sommes-nous venus à tel moment de notre histoire, à tel moment de l'histoire de l'Humanité ? Pourquoi sommes-nous là à ce moment donné ? Et quel pourrait, quel peut être notre rôle, quelle peut être notre contribution par rapport à nos talents... à notre expérience créatrice ? Quelle pourrait être notre contribution, dans le sens vraiment spirituel du terme, pour aider cette Humanité à accoucher de quelque chose de nouveau ? »

Leur présence relativement nouvelle à Munich et le fait de se sentir « un peu isolés » renforcent ce questionnement. Ce manque de contacts relationnels semble faire écho à celui très fort qu'elle a ressenti plus jeune, lorsque après avoir passé son Bac, elle avait dû quitter la Côte d'Ivoire et s'était retrouvée à Clermont-Ferrand. Le fait de revivre à nouveau cette dissonance douloureuse entre le

cadre englobant de son enfance et des relations plus distantes fondées sur l'intérêt accentue, semble-t-il, cette interrogation sur le sens de sa vie. Cette dissonance entre leur vie et certains temps vécus rencontre également certaines aspirations, comme le fait de vouloir construire une famille : « C'est là qu'on se pose des questions aussi […] bon la famille, avoir des enfants ». Le manque de relations plus affectives donne visiblement lieu à un souhait de repli relatif sur le champ familial. Une question centrale se pose alors à Françoise : « je ne me voyais pas avoir des enfants, parce que je me disais : mais comment je vais combiner famille et profession. Parce que je tenais beaucoup à ma profession ». Il s'agit en effet pour elle de vouloir « combiner les deux, absolument ». Le contexte allemand, marqué selon elle par des difficultés de prise en charge des enfants lorsque les femmes souhaitent retourner travailler, n'est pas étranger à cette interrogation : « À l'époque c'était encore pire, il n'y avait aucune crèche, c'était une galère pas possible donc les femmes étaient obligées de rester au foyer […] si elles voulaient avoir des enfants et moi je ne pouvais pas le concevoir […] ». Débute alors une démarche d'introspection, tant au niveau personnel que professionnel. C'est d'ailleurs au sein du champ professionnel que ce processus de réflexion prend forme. Elle fréquente ainsi des « groupes de coaching » organisés par BMW, qui portent justement sur « comment concilier famille et profession ». La réponse à cette question de sens et à sa cristallisation dans le souhait de concilier vie familiale et profession, s'effectue dans l'adoption de valeurs New Age qui deviennent progressivement son « centre de gravité ». Comme cela sera montré dans la partie suivante, ces valeurs s'incarneront notamment dans le champ professionnel, selon un principe de mise en cohérence. Elles prédomineront ainsi sur les logiques utilitaristes qui structurent néanmoins ses activités. Conjointement à l'adoption de valeurs spirituelles New Age, l'écologie rentre progressivement dans le champ familial et ce, dès la naissance de sa fille en 1989 : « je me rappelle que […] j'ai commencé avec les produits biologiques justement... bah pour la nourrir avec des petits pots biologiques, avec des légumes biologiques, et cetera ». Elle change également ses propres habitudes alimentaires en étant « beaucoup plus consciente » de ce qu'elle mange. Au même moment, elle cherche par ailleurs un médecin homéopathe. Son mari l'accompagne dans ce processus : « à ce moment là lui il était aussi... il s'était ouvert à cette dimension d'écologie et d'introspection ». Leur fils quant à lui naît trois ans plus tard en 1992.

~

Le processus de sortie de crise « identitaire » achevé au moins temporairement, les dispositions religieuses héritées du champ familial prennent la forme d'une spiritualité New Age et ne s'incarnent pas seulement dans le champ familial. Ces croyances fortes s'incarnent également et avant tout dans le champ professionnel. Vivre partout et tout le temps les valeurs du New Age est en effet une

injonction de ce dernier. Comme le souligne Michel Lacroix, « un impératif domine tous les autres : vous devez apprendre à vivre ce nouveau paradigme. Soyez holistique jusque « dans le ressenti » demande le Nouvel Age »[699]. Mais cela ne suffit pas à expliquer pourquoi et comment le « travail » devient le lieu privilégié où remplir sa « mission » de vie. Il s'agit à présent de mettre à jour les processus sociaux qui font du « travail » le lieu spécifique où s'engager, puis de montrer comment ces croyances s'incarnent concrètement dans les différentes configurations sociales de l'existence.

699 Lacroix Michel, *L'idéologie du New Age*, Éditions Flammarion, 1996, p. 42.

SECTION 2 : UNE « MISSION » NEW AGE RÉFORMISTE, COMME INVESTISSEMENT AU SEIN DE L'EXISTANT

Les dispositions religieuses et écologiques, nouvellement réactualisées, s'incarnent progressivement au sein du champ familial, mais également et avant tout dans le champ professionnel. Il s'agit pour l'individu de se mettre en cohérence avec ses croyances dans l'ensemble des configurations sociales de son existence. Dans ce processus, le « travail » devient le lieu privilégié où remplir sa « mission » de vie, éminemment spirituelle. La construction du « travail » comme porteur d'une « mission » de vie est à interroger. La remise en question du travail, comme symbole de réussite sociale et comme rapports sociaux fondés sur l'utilité économique, ainsi que l'interrogation profonde sur le sens de sa vie qui en découle, ne conduisent pas, par exemple, à l'adoption d'un « mode de vie écologique radical ». Cette remise en question ne conduit pas plus au souhait de chercher les moyens individuels et collectifs de s'extraire, au moins en partie, de la nécessité du travail « productif » dans sa vie. Au contraire, ce processus semble conforter le « travail » en lui accordant un sens plus spirituel. Il ne s'agit pas de sortir de la société du travail productif, mais au contraire de la vivre « autrement », de s'y investir avec davantage de « conscience ». Cette logique sociale résulte, *in fine*, de la rencontre du New Age, comme ensemble de valeurs à vivre partout, avec le « travail » productif comme activité centrale au sein des sociétés capitalistes.

La construction du travail comme porteur d'une mission de vie

Devenues centrales dans la vie des personnes rencontrées, les croyances New Age et écologiques s'incarnent dans toutes les configurations sociales de leur existence. Le champ professionnel devient le lieu privilégié où incarner ces valeurs. C'est le cas de Geneviève. Réactualisées à l'occasion de ses études supérieures par le biais de « passeurs », les croyances héritées du champ familial, s'inscrivent dans ses choix d'étude et professionnels. Ses choix d'étude sont assez libres, ses parents interférant très peu au moment de ses possibilités d'orientation. Avant que ses dispositions religieuses n'aient la possibilité d’être réactualisées, celles écologiques s'expriment déjà lors de son inscription en médecine vétérinaire. Geneviève évoque en effet un choix de « pouvoir vraiment retourner à la nature » que ce soit « dans un parc en Afrique ou au pire dans un zoo en Europe ». Elle se réoriente ensuite en architecture d'intérieur mais ne termine pas son cursus, l'école refusant son projet de fin d'étude. Elle choisit alors l'ergothérapie dont elle avait entendu parler lors de ses

années à l'école supérieure des arts, l'ESA Saint-Luc, école où elle vit ses dispositions religieuses se réactualiser dans un sens plus spirituel qui la conduira vers les valeurs du New Age. Ce choix d'étude correspond à celui d'une « mission » de vie, c'est-à-dire un choix en adéquation avec ses croyances spirituelles. Le caractère « social » de son futur métier est alors décisif pour elle : « De toute façon, l'architecture d'intérieur, j'ai très vite trouvé que c'était quand même un métier plutôt de riches et j'avais plutôt envie de pouvoir aider des gens : de rentrer en Afrique ou ailleurs. J'ai toujours eu envie d'avoir un métier qui puisse servir ! » Selon l'Association Nationale Française des Ergothérapeutes (ANFE), « l'objectif de l'ergothérapie est de maintenir, de restaurer et de permettre les activités humaines de manière sécurisée, autonome et efficace. Elle prévient, réduit ou supprime les situations de handicap en tenant compte des habitudes de vie des personnes et de leur environnement »[700]. Ses études d'ergothérapie durent trois ans. Elle travaille ensuite comme ergothérapeute salariée pendant neuf ans, puis commence d'avoir des enfants dès 1981 et cesse donc son activité professionnelle pendant neuf ans. En 1991, elle devient kinésiologue libéral « en individuel » et commence « à donner des cours de kinésiologie […] » en parallèle. C'est par sa plus jeune sœur qu'elle entend parler pour la première fois de kinésiologie :

> « Elle était venue déposer son aîné chez moi pour pouvoir aller à une journée portes ouvertes de kinésiologie juste à côté de chez moi. Elle me disait […] que c'était sympa : ça ne m'a pas fait TILT du tout. L'année d'après, de nouveau, elle est allée à cette journée […]. Et puis, quelques temps après, c'est les circonstances. Elle était chez son ostéopathe, elle était enceinte de jumeaux et elle a eu un flash, elle a paniqué, une crise d'angoisse et l'ostéopathe était impressionné et a dit : « il faut que vous voyez une kinésiologue ! ». […] Ma sœur est allée à ce rendez vous et […] elle m'a tout de suite téléphoné et m'a dit « [Geneviève], tu dois absolument faire une séance de kinésiologie, tu vas voir c'est génial ». […] Quand je suis arrivée à ma séance de kinésiologie j'ai dit […] : « comment on fait pour devenir kinésiologue ? »

Selon « Santé magazine », « La kinésiologie a été inventée dans les années 1960 aux Etats-Unis par le Dr Goodheart. En soignant ses patients, ce chiropracteur s'aperçoit que le manque de tonicité d'un muscle est souvent lié à un organe malade. Afin de prévenir ou soigner certains troubles, il conçoit alors des tests musculaires manuels destinés à détecter les muscles faibles »[701]. Comme elle

700 « L'ergothérapeute est un professionnel de santé qui fonde sa pratique sur le lien entre l'activité humaine et la santé », *ANFE*, 7 mars 2016, consulté le 5 septembre 2016 : http://www.anfe.fr/definition

701 Santé magazine, « Kinésiologie: origine, principe, contre-indications... », consulté le 5 septembre 2016 : http://www.santemagazine.fr/kinesiologie-approche-complementaire-30023.html

le souligne elle-même, « on peut rentrer en contact avec l'inconscient profond de la personne par un test musculaire ». Pourtant, comme cela sera montré par la suite, son usage de la kinésiologie ne se limite pas au seul travail musculaire mais s'inscrit pleinement dans des pratiques d' « éveil de conscience » au caractère New Age indéniable. Elle reconnaît que les gens « ne viennent pas que pour ça. Ils viennent pour aller mieux mais fatalement pour moi ça passe par là […] par un bien-être spirituel aussi ». Dans la description qu'elle fait d'une séance type, on peut remarquer qu'elle oriente sa pratique selon si la personne est plus ou moins cartésienne : « La séance commence souvent par un dialogue sauf les rares fois où il y a des personnes qui ne veulent absolument pas parler […] Quand ils sont vraiment très cartésiens [...] je teste plein de muscles pour chaque méridien afin qu'ils voient bien les muscles qui tiennent et les muscles qui ne tiennent pas ». Comme elle le dit elle-même : « je tâte le terrain ». Son activité professionnelle devient en définitive le lieu où développer une « mission », celle de guérir la terre : « Je suis une guérisseuse, c'est mon boulot. C'est ma mission sur cette terre ». Cette professionnalisation de sa « mission » spirituelle répond à l'injonction du New Age de vivre ses valeurs partout et tout le temps. L'individu se retrouve ainsi sommé de mettre tous les aspects de son existence le plus en cohérence possible avec ses valeurs. Cette injonction conduit Geneviève à s'approprier les outils de kinésiologie et à tenter de les modeler au regard de ses propres croyances. Elle est par ailleurs la seule à reprendre fidèlement le discours originel du New Age, alors que généralement « les personnes concernées ne s'affichent pas en tant qu'adeptes du Nouvel Age »[702]. Elle évoque ainsi « le fait d'être rentré dans l'Ère du Verseau […] », à savoir une nouvelle ère astrologique censée entraîner une nouvelle étape dans l'évolution de l'Humanité. La référence explicite à ce déterminisme astrologique est aujourd'hui relativement minoritaire dans le mouvement New Age[703]. L'évoquer représente alors une manière d'en assumer l'héritage. Cela peut aussi s'expliquer par sa position sociale. À la différence de Paul, Françoise et Stéphanie, son activité professionnelle de kinésiologue ne l'amène pas à exercer au sein d'entreprises.

La rencontre entre la « nouvelle » conception de la réalisation de soi propre au New Age...

Le caractère « holistique » du New Age ne suffit pas cependant à expliquer pourquoi cette mise en cohérence de son existence s'effectue dans le cadre du travail productif et non en dehors. Le « mode de vie écologique radical » étudié conjointement à cette recherche sur le lieu de vie d'une communauté anti-capitaliste[704], met également à jour une certaine recherche de mise en cohérence

702 Van Hove Hildegard, « L'émergence d'un « marché spirituel » », *Social Compass*, 46(2), 1999, p. 162.
703 Ibid., p. 163.
704 Recherche effectuée avec l'aide de Léna Ganier, alors étudiante en troisième année de Licence de sociologie.

de ses propres valeurs dans l'ensemble des configurations sociales de l'existence. La frontière entre la vie quotidienne individuelle et familiale des habitants du lieu et les pratiques associatives qui y prennent place est très ténue. Vie quotidienne et pratiques associatives semblent fortement imbriquées. Cette mise en cohérence peut également concerner les activités professionnelles. Cependant, cette recherche de cohérence s'inscrit alors dans l'objectif politique de s'affranchir au maximum de la société du « travail » productif. Si l'organisation associative de la vie quotidienne est relativement « communautarisée », c'est en raison de l'objectif affiché du lieu de vie et d'activités de tendre à l'autogestion. L'imbrication de logiques associatives à la vie quotidienne s'avère alors essentielle. Chez les personnes rencontrées représentant la première logique de sens à la mise en pratique de l'idéologie des « Créatifs Culturels », la mise en cohérence de son existence ne conduit pas à de tels processus. Le parcours de Paul apporte quelques éléments de compréhension. Celui-ci se caractérise par la construction du « travail » comme porteur d'une « mission » spirituelle. Si le professionnel devient le lieu privilégié où se réaliser soi à travers sa « mission », cela semble provenir de la conception particulière de la « réalisation de soi » sous-tendue par les valeurs New Age. Comme cela a déjà été souligné, le processus de réactualisation des valeurs religieuses de Paul a été initié par le recours à une « thérapie » suite à une crise de sens « ouverte ». Cette thérapie fut cruciale dans le passage du soi, en tant qu'individu socialisé, au soi prenant sens dans la réalisation d'une « mission » : « j'ai fait une thérapie à l'époque qui m'a ouvert à moi-même et euh... qui m'a ouvert au monde aussi ». Sa thérapie lui a ainsi permis de se décentrer de lui-même et de son mal-être, pour redonner du sens à son existence. Le premier acte fort de cette ouverture « au monde » est ainsi de quitter son emploi de cadre chez IBM, faute de pouvoir modeler le champ économique à ses croyances : « à ce moment là, très vite, m'ouvrant au monde, j'ai quitté la multinationale […] ». Débute alors ce qu'il qualifie aujourd'hui de « vie d'aventure ». Celle-ci se déroule principalement dans le « travail » et non en dehors.

Il négocie alors son départ d'IBM, quitte l'entreprise en mars 1982 et rejoint bénévolement le journal « POUR », un journal hebdomadaire belge créé en 1973 et rattaché à la gauche radicale. Sa petite amie de l'époque, « très politisée », l'aide alors à franchir ce cap en lui conseillant de lire le journal. L'aspect bénévole n'est alors pas un problème : « j'avais un bagage financier suffisant et puis, j'avais aussi la possibilité d'être chômeur ». Il met alors ses compétences de financier au service du journal. Ce « travail » constitue une première tentative d'intégrer ses croyances au « professionnel ». Il reste neuf mois au journal (jusqu'en 1983). La même année, Paul démarre une formation en « Psychologie Humaniste[705] et dynamique de groupe » qui dure jusqu'en 1985. La

705 Branche du courant du « développement personnel » largement impulsée par Abraham Maslow.

« Psychologie Humaniste » est une des « psychothérapies nouvelles » qui furent expérimentées dans les années 60 par l'Institut Esalen[706]. Alors qu'il est bénévole au journal « POUR », Paul participe en 1982 à une rencontre organisée autour de la pensée de René Macaire. Si cette rencontre voit par la suite les valeurs de spiritualité et d'écologie commencer à entrer dans sa vie personnelle sous la forme de croyances, elle pose également le cadre de sa première « intuition » professionnelle :

> « ma première intuition […] elle a été de travailler sur une question d'éthique financière ce qui était une intuition naturelle ou logique dans le sens où j'étais analyste financier et mon job c'était de gérer le fric à IBM. C'était mon boulot. Et donc tout naturellement c'était une sorte de phase préparatoire […] ».

Cette première « intuition » s'avère visiblement très forte : « J'ai senti que ce serait ma mission de vie. Je croyais que c'était la mission de toute ma vie […] ». L'éthique financière lui permet en effet de faire le pont entre ses croyances et la finance, domaine structuré autour de l'utilité économique. Cette réflexion autour de la « finance solidaire » dépasse le cadre de la rencontre autour de la pensée de René Macaire. Un groupe voit le jour. En 1984, cela aboutit au lancement d'une « société d'épargne de proximité » : les Écus baladeurs. Paul en revendique d'ailleurs la création : « évidemment, au moment où j'ai cette intuition, je décide de créer une banque éthique ! » En raison de contraintes budgétaires très importantes, le souhait initial d'une « banque éthique » se transforme plus modestement en une « société d'épargne de proximité ». C'est également à ce moment-ci qu'il commence à donner des conférences et à écrire des documents sur le sujet. Il organise par ailleurs des rencontres pour Macaire, réunissant jusqu'à 120 personnes : « c'était les premières rencontres des Créatifs Culturels avant l'heure que j'organisais ».

Le parcours professionnel de Paul s'est toujours effectué, semble-t-il, dans le cadre de « missions ». Comme il le dit lui-même, dès son entrée au journal POUR, « mes valeurs ne m'ont plus quitté. […] j'ai travaillé professionnellement dans toutes les dimensions, sauf la spiritualité : je ne suis jamais devenu prêtre ! » La spiritualité s'avère néanmoins omniprésente dans son parcours professionnel et associatif, chaque étape étant vécue comme une « mission ». Son parcours devient alors accumulateur, voire valorisateur de capitaux (social, économique...) qui lui permettront ultérieurement la création d'une association pour laquelle il n'y a, selon lui, « pas de ligne budgétaire ». Son parcours spirituel au sein du champ professionnel semble marqué par le « grand retournement » qui s'est opéré dans la conception du « développement personnel » au milieu des

706 Margossian Georges, Von Saxenburg Siska, *Créer et gérer un centre de bien-être*, Eyrolles, 2011, p. 51.

années 80. Comme le souligne Michel Lacroix, dès cette époque « la contestation du système a cessé d'être le passage obligé vers la réalisation de soi »[707]. Le paradigme envisageant les problèmes sociaux en terme purement psychologiques a supplanté un autre paradigme selon lequel la réalisation de soi était inextricablement liée à une remise en cause radicale des structures sociales[708]. Le parcours de Paul semble accompagner ce mouvement. Il réalise sa thérapie à la fin de l'année 81. De 1983 à 1985, il se forme par ailleurs à la « psychologie humaniste ». Son parcours professionnel au sein de la « gauche radicale » est bref. Ses activités professionnelles s'inscrivent ensuite dans des logiques que l'on peut qualifier de « réformistes », visant davantage à faire évoluer l'existant qu'à le remettre radicalement en cause. Ce « grand retournement » s'est de plus accompagné d'une évolution de sens du changement social, qui est pour le New Age inextricablement lié au travail sur soi[709].

Trait typique du New Age, le travail sur soi commence par un acte intime : celui du lâcher prise. Stéphanie insiste sur cette dimension qui est une des étapes de la transformation personnelle : « il y a des forces qui nous dépassent […] et c'est quand on lâche prise […] que les plus belles choses se passent. » Comme l'écrit Michel Lacroix, « toute personne qui entreprend de se transformer doit desserrer l'étau de ses obligations extérieures. […] La transformation personnelle débute donc par un acte de lâcher prise […] »[710]. Ainsi, à la différence du pratiquant catholique, souvent seul face à Dieu, « les « new-agers » […] communiquent aisément avec Dieu et, plus encore, ils ne forment qu'un avec Lui »[711]. Cette connexion à soi n'est en rien une finalité. Comme l'affirme Stéphanie, se connecter à soi n'est seulement qu'une étape : « c'est important d'être capable de se connecter avec autre chose que soi. » En effet, dans le New Age, le travail sur soi s'articule à une volonté de changement social, qui s'explique historiquement par son apparition en pleine période de contre-culture durant les années 60 aux États-Unis. Ce contexte particulier est « celui de la guerre du Viêt Nam, du racisme, de la violence, et où va prévaloir, en contrepoint, l'idée de « reconstruire » un autre monde »[712]. Selon Elsa Bishop, « l'accroissement du pouvoir personnel, qui doit permettre l'amélioration du sort de l'humanité (l'efficacité améliorée des méditations individuelles permettra de supprimer la guerre dans le monde par le biais de méditations collectives) et le bien-être de la

707 Lacroix Michel, *Le développement personnel*, Éditions Flammarion, 2000, p. 75.
708 Ibid., p. 70-78.
709 En ce sens, la spiritualité New Age, en donnant cette connotation particulière à l' « expérience de l'Être », peut être qualifiée de « spiritualité dans l'action ». En effet, de par son articulation à une volonté de changement social, elle constitue un appel à s'investir dans le monde. Cette dimension ressort bien des discours analysés et prend la forme d'une « mission » ayant pour fondement la croyance.
710 Lacroix Michel, *L'idéologie du New Age*, Éditions Flammarion, 1996, p. 44-45.
711 Ibid., p. 51.
712 Ferreux Marie-Jeanne, « Le New-Age : Un « nouveau monde » cybersacré », *Socio-anthropologie*, 10, 2001, p. 2.

communauté (les pouvoirs de guérison à distance peuvent soulager les membres de la « famille étendue ») ; ne se préoccupe pas des institutions sociales […] »[713]. Cependant, force est pourtant de constater que cette réalisation de soi dans l'action prend désormais place au sein des institutions sociales capitalistes. Cet appel à s'investir dans le monde est aujourd'hui celui d'un appel à s'investir au sein des structures sociales existantes. Renée de la Torre souligne en effet le glissement d' « alternative contre-culturelle à la modernité, dressée contre la consommation matérielle, promoteur d'un autre style de vie » à un mouvement « aujourd'hui lui-même converti par l'emprise de la technique marchande en un autre mode de consommation, light, spirituel, naturel […] ».

Au niveau de son caractère idéologique, Marie-Jeanne Ferreux note quant à elle que « le New-Age joue le jeu de la modernité et qu'il n'est pas en rupture avec elle ni dans ses pratiques ni dans ses « stratégies idéologiques » ». Il s'agit à présent d'un appel à s'investir au sein des structures sociales capitalistes avec la volonté réformiste de les faire évoluer dans le sens d'un « autre » mode de consommation, sans remettre fondamentalement en cause les rapports sociaux existants, fidèle à une lecture psychologisante et métaphysique des rapports sociaux[714]. L'entreprise est alors vue comme un lieu où se réaliser. Bertrand Collomb et Samuel Rouvillois conçoivent ainsi l'entreprise comme « un lieu dans lequel nous n'avons pas le droit d'utiliser de l'énergie humaine sans apporter en contrepartie de véritables possibilités de croissance et de développement personnel »[715]. Il s'agit ainsi de « changer le travail » et non d'en finir avec celui-ci en tant qu'activité productive[716]. Ceci fonctionne d'autant plus ici que les personnes rencontrées, qui proviennent presque toutes de milieux sociaux relativement aisés, n'ont pas besoin de remettre fondamentalement en cause les rapports sociaux existants. Leur « condition » sociale est relativement satisfaisante. Louise, quant à elle, paraît s'inscrire dans une vision naturalisée des rapports sociaux et avoir « accepté » sa position sociale dominée. Christian Arnsperger dénonce cette alliance du capitalisme et du spirituel : « en réalité, le capitalisme est déjà une forme de spiritualité, mais tronquée, tordue, et même dangereuse. Il faut en combattre les mensonges, notamment dans la sphère du « développement personnel », qu'il a si bien confisquée »[717].

713 Bishop Elsa, *Le New Age aux États-Unis : 1980 à 2000*, Thèse soutenue en juin 2007, sous la direction de Jean Kempf, p. 388-389.

714 Ainsi, selon Elsa Bishop, qui a étudié le New Age aux États-Unis dans une « recherche d'inspiration sociologique » : « Dans le New Age le pouvoir se constitue de manière énergétique, non plus en terme de domination, d'oppression, ou d'exploitation, mais en terme de potentiel personnel ». Ibid., p. 382.

715 Collomb Bertrand, Rouvillois Samuel, *L'entreprise humainement responsable*, Desclée de Brouwer, 2011, p. 45.

716 Voir par exemple les « grands dossiers » n°36 de septembre-octobre-novembre 2014 intitulé « Changer le travail : 20 pistes pour améliorer la qualité de vie au travail ». Les publications soulignant que « devant la souffrance au travail, peut-être n'est-t-il pas inutile de remettre en cause la « centralité » du travail » sont nettement plus minoritaires. Cette dernière citation est issue de l'article : Sortir de l'économie, « De la souffrance au travail à sa réhabilitation ? ! Notes en vue de s'activer autrement que par le travail... », 2, mai 2008, p. 40.

717 Le Monde, « Le capitalisme est une forme de spiritualité dangereuse, 17 septembre 2009, consulté le 5 septembre

Dès 1983, les activités professionnelles de Paul prennent très vite une posture « réformiste ». C'est en effet cette même année qu'il quitte le journal POUR et ce, en raison de désaccord avec le nouveau projet de presse. Cette expérience restera pour lui « l'aiguillon qu'il [lui] fallait pour quitter [son] monde ». Peu de temps après, il devient chargé de mission à Inter Environnement Wallonie, une fédération d'associations travaillant sur l'environnement. Cette fois-ci le travail est rémunéré. Il trouve ce job *via* « un ami » qui l'a « tuyauté » et qu'il avait rencontré auparavant lors du processus de création des Écus baladeurs. Il occupe ce job de 1984 à 1987. Par la suite, pendant deux ans et demi (sur la période 88-90), Paul devient « thérapeute », concepteur et animateur de stages et de séminaires de « développement personnel ». Il finit au bout d'un certain temps par perdre soudainement sa clientèle. Un mois après, il devient, *via* une société d'intérim, « consultant informatique » à la Société Générale de Belgique, une « holding » qui eut une importance considérable dans l'économie belge. Paul vit le fait de trouver cet emploi comme placé sous le signe de la spiritualité : « des événements arrivent, qui n'arrivent pas normalement, mais ils arrivent […] parce que je suis mon intuition à ce moment là alors que tout me dit de ne pas faire ça ! » Engagé pour porter des paquets dans l'entreprise, il se retrouve propulsé « consultant » en un rien de temps :

> « Je vais poser mes paquets et puis je m'aperçois que ce sont des ordinateurs, qu'ils sont en train d'installer des Macintosh. Macintosh que moi je connaissais parce que c'était mon boulot d'implémenter ça à Inter Environnement […]. Donc je suis un des rares connaisseurs de Macintosh […] à cette époque là.
>
> Et donc je vois le service informatique qui ne se dépatouille pas […] et ils m'engagent. […] Donc ça c'est un des petits miracles de la vie ».

En 1992, Paul perd son emploi pour cause de restructuration. Après une période qu'il qualifie « plutôt de dèche ! », il devient en 1993 chercheur dans un institut de recherche : l'Institut de Recherches Économiques et Sociales (IRES) qui est rattaché à l'Université Catholique de Louvain. Cette expérience professionnelle constitue l'un des moments clés de son parcours dans l'acquisition d'un capital social qu'il pourra revaloriser par la suite[718]. En 1995, Paul quitte l'institut de recherche dans lequel il travaille pour devenir « responsable du développement francophone » au sein de la

2016 : http://www.lemonde.fr/livres/article/2009/09/17/christian-arnsperger-le-capitalisme-est-une-forme-de-spiritualite-dangereuse_1241654_3260.html

718 Après avoir trouvé cet emploi *via* « un ami » qui travaille dans cet institut et dont il devient l'« adjoint », il « chapeaute deux juniors » dont l'un « va devenir le directeur de Greenpeace ». Ce dernier est aujourd'hui « un copain » avec qui il organise aujourd'hui des activités au sein de l'association des Créatifs Culturels en Belgique.

succursale belge de la « banque durable »[719] Triodos. Depuis 1982 et sa « première intuition », Paul n'a jamais cessé de s'intéresser aux questions d'éthique financière » : « C'est que moi, je portais Triodos, ou en tout cas le principe d'une banque éthique dans mon cœur depuis 13 ans. Donc je n'avais jamais cessé de travailler pour ! Et donc, durant toutes les années dont je te parle, je continue à donner des conférences avec ces enjeux là ». Ces conférences lui permettent de se constituer un capital social : « Je vais rencontrer celui qui va devenir le directeur flamand de Triodos, qui est devenu un ami et mon témoin à mon mariage ». Paul s'appuie sur ce capital social pour rentrer chez Triodos : « Et quand Triodos vient en flandre, moi je ouspille le gars pour faire le truc du côté francophone. […] Triodos souhaite s'implanter parce que je lui en fais la demande […] ». C'est aussi durant ces 13 années qu'il rencontre un « mécène » auquel il fera notamment appel pour l'association des Créatifs Culturels en Belgique. Il le décrit comme un « chef d'entreprise visionnaire ». A cette époque ci, Paul mène une « recherche sur l'éthique des affaires ». C'est dans ce cadre qu'il rencontre cette personne elle aussi impliquée à ce sujet. Paul travaille à Triodos durant cinq ans, de 1995 à 2000. Ces cinq années à la tête de la partie francophone de Triodos lui permettent de renforcer considérablement son capital social : « avec Triodos j'ai connu l'intégralité du monde associatif belge, qui est plus petit que le monde associatif en France ». Ce capital social lui permettra des années plus tard d'avoir des « relais d'information » dans le monde associatif. Triodos sponsorisera également l'association des Créatifs Culturels en Belgique. Puis, en 2000, Paul quitte Triodos « pour une raison de choc culturel », du fait selon lui d'une « grosse différence [...] entre les flamands et les francophones […] ». En 2000, après son départ de la Banque, Paul devient coordinateur du Réseau de Consommateurs Responsables. Cet emploi se situe à nouveau dans une logique réformiste, celle selon laquelle la « consommation » serait un levier non négligeable de changement social. Son capital social est à nouveau essentiel. Alors qu'il était toujours à Triodos, Paul était déjà président du RCR. « Incontournable pour certaines choses » dans le monde associatif, Paul rejoint l'équipe en charge de monter le réseau en tant qu'association et se fait élire président. Pour sortir du bénévolat, Paul utilise sa fonction au sein de Triodos : « j'ai trouvé de l'argent, en tant que Triodos j'ai trouvé de l'argent dans je ne sais plus quel ministère, ministère de l'économie je pense, sur un projet pour le RCR. Et il y a eu synchronicité ! Au moment où ce projet démarrait, moi je quittais Triodos et le CA m'a engagé et je suis passé de président à coordinateur ».

Entre 2002 et 2005, Paul additionne les « casquettes », occupant simultanément pas moins de 3 fonctions (entre 2003 et 2005). En 2002, il devient en effet coordinateur du Réseau Européen pour

719 Banque Triodos, « Qui sommes-nous ? La première banque durable au monde », consulté le 6 septembre 2016 : https://www.triodos.be/fr/la-banque-triodos/qui-sommes-nous/

une Consommation Responsable, et ce jusqu'en 2005. L'enjeu est alors de faire vivre le Réseau belge : « pour faire vivre le réseau belge, à un moment donné j'ai trouvé un financement européen qui a permis de me faire vivre moi, en tant que coordinateur du réseau belge […] Mais ce budget européen ne pouvait pas se limiter qu'à la Belgique […] Et donc, qu'est-ce qu'on a imaginé ? On a imaginé un autre réseau ». Les financements du réseau européen, des « centaines de milliers d'euros », permettent alors de faire vivre le réseau belge. En 2003, alors qu'il occupe toujours les deux autres fonctions, il devient par ailleurs Coordinateur du Chantier international « Responsabilité sociétale des acteurs économiques » au sein de l'Alliance pour un monde responsable, pluriel et solidaire, essentiellement financé par la Fondation Charles Léopold Mayer pour le progrès de l'Homme (FPH). C'est au cours d'une « rencontre » qu'il fait la connaissance de celui qui était « chargé de la question d'éthique financière au sein de la fondation ». Paul apprécie grandement cette période qui lui permet à la fois de vivre ses valeurs dans le travail et de profiter des « facilités » d'existence liées à sa fonction : « les voyages payés par la FPH, ça c'était assez magique. […] ils me payaient des rencontres […] J'allais aux philippines, j'allais à Montréal, j'étais les deux dernières fois en Chine. C'était assez magique ! » Son degré d' « influence » s'accroît alors, du fait de la dimension internationale du chantier. Faute de financements, ses deux casquettes dans la « consommation responsable » s'arrêtent en 2005. Puis, vers 2008, il quitte sa fonction de coordinateur du chantier international. En effet, c'est à cette époque qu'il découvre le livre sur les « Créatifs Culturels ». La rencontre avec ce concept est à nouveau vécue sur la base d'une « intuition » : « Toujours est-il que moi, en 2008 […] je lis le bouquin et j'ai l'intuition ! Je suis touché par ce qui peut advenir de ce concept là. Et donc, je me mets à travailler sur ce concept […] à essayer de connecter des gens ». Très rapidement naît l'association des Créatifs Culturels en Belgique. Cette association place ses croyances au premier plan, tout en lui permettant de s'abstraire au maximum d'activités fondées sur l'intérêt économique. Son travail au sein de l'Alliance lui permettra quelques années plus tard de financer à hauteur de 25000 euros une étude et une publication sur les Créatifs Culturels en Belgique : « j'avais une queue de budget de plus de 25000 euros qui traînait dans un tiroir et j'en faisais plus rien. Et je les ai négociés avec eux […] ».

… et la centralité du « travail » productif au sein des sociétés capitalistes

Si le « travail » devient le lieu privilégié où mener sa « mission », cela ne s'explique pas seulement par certaines caractéristiques du New Age, comme son caractère « holistique » ou la conception particulière de la réalisation de soi qu'il sous-tend. Cela tient également à la place centrale du « travail » productif au sein des sociétés capitalistes. Le capitalisme repose en effet sur une

organisation sociale basée sur la nécessité du travail productif (salarié) pour se procurer de quoi assurer sa propre survie matérielle : l'argent. L'accumulation illimitée de richesses se trouve au fondement même de cette organisation sociale. Comme le souligne Frédéric Lordon, « C'est la force propre du capitalisme, en effet, que d'avoir structuré toute la société d'après sa grammaire de l'accumulation et de l'imposer comme cadre de résolution de tous les problèmes liés à la survie matérielle des individus. Pour survivre, il faut de l'argent ; pour avoir de l'argent, il faut un salaire ; pour avoir un salaire, il faut un emploi ; et pour qu'il y ait de l'emploi, il faut […] qu'il y ait de la croissance […] »[720]. En définitive, la construction du travail comme porteur d'une « mission » de vie, mettant la croyance au premier plan, résulte de la rencontre entre deux logiques sociales, celle du New Age et celle du « travail » productif. La socialisation scolaire, lorsqu'elle est synonyme d'études professionnalisantes, représente le moment de l'intériorisation de normes et de valeurs propres à un champ professionnel spécifique. L'utilité économique prime ainsi sur tout autre logique de sens. Le stage en entreprise, « en fonctionnant comme une expérience plongeant un jeune durant un temps plus ou moins long dans un milieu d'adultes au travail, […] recèle un fort potentiel socialisateur […] »[721]. Cette socialisation se poursuit dès le début du parcours professionnel. Les « grandes écoles, notamment économiques, constituent en définitive une instance de socialisation au marché. Dans l'ère néo-libérale, l'individu y intériorise la logique du marché « comme principe universel et autonome »[722]. De plus, lorsque l'individu se retrouve en « difficultés », certains dispositifs au sein du champ économique, comme le coaching, visent à encadrer son introspection dans des limites « raisonnables ». Au final, cette intériorisation du marché comme logique ultime se retrouve en affinité avec la conception dominante du « développement personnel » comme réalisation de soi au sein de l'existant, et non en dehors. Les parcours de Stéphanie et de Françoise permettent d'éclairer cette intériorisation du marché comme cadre ultime où réaliser sa vie.

La socialisation scolaire de Stéphanie, qui se déroule dans de grandes écoles de commerce, est celle de l'intériorisation de l'entreprise comme lieu par excellence où agir. Son stage de fin d'étude marqué par une « confrontation » à des formes d'oppression de la rationalité économique constitue le moment central où elle ressent le besoin fort de parvenir *in fine* à vivre ses valeurs dans son travail : « C'est là où je me suis dit que j'avais vraiment envie de vivre ces valeurs dans mon travail ! » Sur les « suggestions » de son père, elle décide de lancer un « audit de développement durable et de plans d'action ». L'entreprise s'avère pour elle le cadre idéal où agir : « c'est là aussi où

720 Lordon Frédéric, *La malfaçon : Monnaie européenne et souveraineté démocratique*, Actes Sud Éditions, 2015.
721 Glaymann Dominique, « Le stage dans l'enseignement supérieur, un dispositif riche de promesses difficiles à tenir », *Éducation et socialisation – Les cahiers du CERFEE*, 35, 2014 : https://edso.revues.org/714
722 Heredia Mariana, *À quoi sert un économiste*, La Découverte, 2014, p. 7.

j'ai réalisé qu'il y avait énormément de choses à faire, en particulier dans les entreprises […] ». Socialisée au monde de l'entreprise, *via* les stages, elle acquiert son référentiel principal. En effet, ce qui se joue lors de cette socialisation secondaire « c'est une incorporation du social par l'individuel »[723], en l'occurrence ici l'incorporation d'une grammaire économique. Ce processus joue d'autant plus que le « développement durable » s'inscrit pleinement dans le cadre de l'économie marchande. Ainsi, le « développement durable » « repose sur l'idée qu'une connaissance rationnelle quasi-complète de la nature est possible et que, par conséquent, des solutions technologiques aux problèmes environnementaux sont possibles »[724]. La poursuite de ses études dans un « master entrepreneuriat » axé sur le « green business » renforce cette incorporation de logiques fondées principalement sur l'intérêt. Le « développement durable » s'inscrit alors pleinement dans ses « ambitions » professionnelles. Le projet de « smart-city » auquel elle participe ensuite lui permet de mettre directement en œuvre ses outils, dont le cadre de pensée n'est autre que celui de la science économique. Elle s'occupe de la gestion de l'eau. Il s'agit de faire preuve d' « efficacité », de faire appel à la technique *via* les technologies de l'information et de la communication (TIC) et de partir du présupposé que l'eau est une ressource optimisable, au même titre que n'importe quelle autre ressource. Cette expérience entrepreneuriale s'avère importante dans sa construction du « travail » comme lieu où agir et engager ses croyances : « Et là, c'était absolument passionnant parce qu'effectivement on avait presque carte blanche pour essayer de réinventer un système de ville qui soit le plus inclusif, le plus environnemental. C'était génial ». Elle dit ainsi vivre « l'épanouissement au travail » : « c'était les mois les plus extraordinaires en terme d'épanouissement au travail, parce que j'avais vraiment l'impression qu'on était en train de contribuer à changer le monde […] ». L'entreprise devient alors le lieu par excellence où s'engager.

Lorsque quelques mois plus tard, elle effectue une retraite spirituelle, son envie de travailler dans l'humain prend alors une signification spirituelle et la forme d'une « mission ». La rencontre entre sa socialisation scolaire et la réactualisation de ses dispositions religieuses la conduit à un engagement entrepreneurial comme lieu où tenter de modeler les dispositifs du champ économique à l'aune de ses propres croyances. Les valeurs spirituelles englobent alors celles écologiques : « Et c'est plus quand j'ai fait cette retraite et à la fin de ces deux années au Portugal que je me suis dit : en fait, vraiment, ce qui m'intéresse c'est l'humain […] ». Cette « mission » est celle de « sauver le monde » en « libérant l'humain dans l'entreprise » :

723 Dubruc Nadine, « Le stage en entreprise : facteur de développement ? Un dispositif de formation structuré par des instruments langagiers : Rôle du stage en formation initiale d'ingénieurs », *Gestion et management*, Université Lumière – Lyon II, 2009, p. 60.

724 Felli Romain, *Les deux âmes de l'écologie : Une critique du développement durable*, L'Harmattan, 2008, p. 49.

> « moi j'ai la conviction qu'il y a un énorme levier de changement au sein de l'entreprise et que si on arrive à faire changer les gens à l'intérieur de l'entreprise, on pourra faire changer beaucoup de choses dans le monde ».

Cette « libération » de l'humain n'est pas celle de la remise en question des rapports sociaux inhérents au champ économique, mais une libération au caractère plus spirituel. La définition de Stéphanie de la spiritualité est celle d'une « libération » par opposition aux dogmes et aux religions. Il s'agirait ainsi de libérer les « potentiels humains » dans l'entreprise grâce à certains outils spirituels. Elle se dit prête à se dévouer entièrement à cette « mission » :

> « Et je pense que là, avec la dimension « libérer l'humain dans l'entreprise » : il y a vraiment quelque chose que j'ai envie de faire et auquel j'ai envie de me consacrer et je suis prête à y consacrer le reste de mon existence ».

Elle tente de mettre en œuvre sa « mission » par la suite. Après son retour du Portugal, en septembre 2011, elle recherche alors une entreprise travaillant « sur l'humain dans l'entreprise ». La croyance dicte ses recherches d'emploi. Elle trouve ainsi par elle-même un cabinet de conseil, dans lequel elle devient « manager ». C'est alors ce qui se rapproche le plus de son idéal : « dans l'idéal, ça aurait été une boîte qui aurait fait du « conseil en bonheur au travail », « comment aider les gens à être vraiment heureux dans leur boulot » ». Elle encadre des consultants et est en charge du recrutement. Cependant, les valeurs du cabinet de conseil ne se retrouvent pas dans son propre fonctionnement. Celles mises en œuvre sont en effet davantage sous l'angle de l'utilité économique : « je ne pouvais pas dire une chose d'un côté et essayer de promouvoir des valeurs ; et au quotidien savoir que dans ma boîte on avait 300% de turn-over, que les gens partaient en burn out, qu'on se faisait hurler dessus à longueur de journée, qu'on travaillait comme des chiens ». En 2013, elle quitte le cabinet *via* une « rupture conventionnelle ».

La socialisation scolaire de Stéphanie, qui s'est déroulée dans de grandes écoles de commerce, a été pour elle le moment constitutif d'une vision du monde selon laquelle le levier de changement se situe au sein de l'entreprise. Cette représentation idéologique, qui fait rimer engagement avec entrepreneuriat, est typique de la figure de l' « économiste » que Stéphanie incarne. À l'ère néo-libérale, le marché est devenu l'horizon indépassable. Comme le souligne en effet Mariana Heredia, « le marché s'affirme, lui, comme un principe universel et autonome susceptible d'être adapté à tous

les objets et à tous les environnements »[725]. En effet, « l'affirmation récente des marchés globaux s'inscrit dans la consolidation des savoirs économiques comme des outils valables aux quatre coins de la planète, susceptibles d'être appliqués à un large éventail d'actions et d'objets »[726]. Formée dans des grandes écoles de commerce, Stéphanie se révèle incapable de ne pas penser son engagement, fût-il fondé sur la croyance, autrement qu'à travers les catégories marchandes. Son engagement ne peut être ainsi qu'entrepreneurial, comme l'illustre bien l'expression d' « engagements professionnels » qu'elle emploie lors de l'entretien. Stéphanie obtient ainsi un MScBA (Master of Science in Business Administration) « International Management » (HEC Paris) et un MScBA « Entrepreneurship » (Rotterdam School of Management). Son vocabulaire durant l'entretien est par ailleurs emprunt de la doxa économique : « Social Business », « green business » et « business plan »[727].

Lorsque l'individu se retrouve en « difficulté », certains dispositifs au sein du champ économique, comme le coaching, visent à encadrer son introspection dans des limites « raisonnables ». Françoise vit un tel processus. Lorsqu'elle mène une introspection autour du sens de sa vie, cristallisée dans le souhait de concilier vie familiale et profession, celle-ci débute au sein du champ familial et se poursuit au sein du champ professionnel. La frontière entre le champ familial et le champ professionnel s'efface progressivement. Elle fréquente ainsi des groupes de coaching organisés par son employeur BMW, qui portent justement sur « comment concilier famille et profession ». Les contraintes du champ professionnel balisent la remise en question opérée. Il s'agit de trouver des solutions dans le « travail » et non en dehors. Le coaching en entreprise se développe « dans le conseil en management depuis le milieu des années 90 en France »[728], mais également en Allemagne. Comme le montre Scarlett Salman, le coaching en entreprise occupe une fonction « palliative » dans le champ professionnel lorsque le salarié voit sa carrière bloquée et subit un « déclassement ». Il est question d'une part d'aider le salarié « à accepter sa situation » et d'autre part pour le salarié « de « sauver la face », en lui fournissant un autre ordre de valeurs et l'opportunité de reprendre l'initiative, même symboliquement, en se réinvestissant dans son travail »[729]. Il s'agit ainsi pour le coaching « d'œuvrer à une pacification des rapports sociaux de travail »[730]. Au regard du parcours professionnel de Françoise, il est possible ici de faire l'hypothèse que le coaching en

725 Heredia Mariana, *À quoi sert un économiste*, La Découverte, 2014, p. 7.
726 Ibid., p. 79.
727 « Dossier qui détaillera les composantes clés de votre projet d'entreprise ». Chambre de Métiers et de l'Artisanat – Loiret, « Élaborer votre business plan », consulté le 6 septembre 2016 : http://www.cma45.fr/fiche/elaborer-votre-business-plan
728 Salman Scarlett, « La fonction palliative du coaching en entreprise », *Sociologies pratiques*, 17, 2008/2, p. 43.
729 Ibid., p. 53.
730 Ibid.

entreprise intervient également lorsque certaines aspirations personnelles du salarié entrent en contradiction avec sa « carrière » professionnelle. L'enjeu ne serait alors pas tant de réinvestir le salarié dans l'entreprise que de maintenir son investissement, en trouvant des « solutions » satisfaisantes pour les deux parties. Dans le cas de Françoise, la réponse à sa demande de conciliation entre vie familiale et profession, consiste d'une part à se réorienter professionnellement au sein de BMW et d'autre part à un aménagement de son temps de travail. Cette réorientation professionnelle s'avère conforme au « processus de psychologisation des rapports sociaux »[731] auquel participe le coaching. Alors qu'elle est documentaliste, Françoise entame une formation professionnelle pour devenir « formatrice » : « tout d'un coup […] je me suis ouverte à tout l'univers de la formation qui était axé beaucoup sur le développement personnel, euh... l'épanouissement personnel, la communication, et cetera ». Cette formation ne permet pas seulement l'acquisition de « compétences » nouvelles, mais également de poursuivre sous une forme spécifique l'introspection autour du sens de sa vie dans laquelle elle se trouve plus largement. En effet, cette formation implique également un travail sur elle-même : « d'un côté il y a une performance, il y a une professionnalité et une professionnalisation du métier de formatrice. Et cette professionnalisation me demande une réflexion sur moi-même ». Cela lui permet de redonner du sens à son investissement professionnel et de se mettre davantage en cohérence avec ses croyances spirituelles et écologiques, qui à la même période commencent à s'incarner dans le champ familial. Cette réorientation professionnelle et cette construction du travail comme lieu où engager ses croyances, s'accompagnent par ailleurs d'un aménagement de son temps de travail. BMW accepte en effet qu'elle travaille « trois jours par mois au lieu de deux jours par semaine », sous le statut de salarié. Le maintien d'un investissement important dans le « travail » est alors rendu possible. Comme elle le dit elle-même, « là, je me suis complètement épanouie ». La mise en cohérence entre ses activités professionnelles et ses croyances franchit une étape supplémentaire autour de l'année 2000. Cette période voit en effet la spiritualité prendre une place encore plus grande dans ses activités professionnelles. Elle le raconte ainsi :

> « […] ça a dû commencer en 98. J'ai commencé à avoir le sentiment que quelque chose manquait dans ma vie […] il y avait une espèce d'insatisfaction latente mais qui n'est pas explicable par des faits ou par des événements concrets dans ma vie. C'était plutôt une espèce d'aspiration spirituelle […] de fatigue de ce niveau d'introspection qui est toujours vraiment de regarder comment on va […] ».

731 Ibid., p. 44.

Elle se sent alors « appelée à éveiller chez l'autre ses potentiels à lui ». Cette seconde période charnière prend un sens tout à fait spirituel qu'elle définit ainsi :

> « donner aux autres des espaces pour réaliser leur potentiel profond en accord avec leur système de valeurs. Et plus précisément... ouvrir la voie pour la transition, pour la grande métamorphose de l'*homo sapiens* à l'*homo universalis*. […] ce sera moi ma réalisation spirituelle ».

Après que BMW lui demande de retravailler deux jours par semaine, elle présente sa démission au bout d'un mois. Le champ professionnel est à nouveau porteur de solutions : « du coup ils m'ont donné la possibilité de continuer à travailler pour eux mais en free lance ». Afin d'éveiller les potentiels d'autrui, elle tente d'intégrer l'approche intégrale de Ken Wilber à ses activités professionnelles. C'est par le biais de son médecin homéopathe qu'elle découvre ce dernier. Les concepts de Ken Wilber s'avèrent cependant trop abstraits et peu opérationnels. Elle découvre alors la « Spirale Dynamique », ce modèle évolutionniste qui reprend clairement les principes de base de l'idéologie New Age, classe les individus selon leur niveau de conscience spirituelle et prophétise l'entrée dans un âge de l'Esprit[732]. Elle suit plusieurs formations avec Don Beck, le penseur de cette approche. Le fait de devenir free lance est libérateur de temps. Cela se traduit par un investissement associatif relativement important, notamment artistique. C'est dans ce contexte qu'elle co-crée en 2008 le Centre pour l'émergence humaine en parallèle de ses activités professionnelles pour BMW. Le Centre pour l'émergence humaine s'inscrit dans un réseau international de centres, centré autour de l'approche de Don Beck. Dans le cadre du centre, dont le modèle économique n'est pas encore défini, elle réalise également de la formation. Les clients du Centre sont essentiellement des « acteurs individuels » : « énormément de consultants-formateurs », « beaucoup de professions dans le domaine paramédical » (« surtout médecine parallèle »), « des dirigeants de projet NGO » et des personnes qui sont dans le « développement de soi, développement personnel et spirituel ». Deux ans plus tard, elle commence à intégrer la « Spirale Dynamique » chez BMW, en tant qu'outil pratique, et à proposer des formations « de façon explicite » : « comment mieux gérer le règlement

732 L'approche intégrale de Ken Wilber et la « Spirale Dynamique » sont d'ailleurs liées. Ken Wilber reprend ainsi à son compte les principes de la Spirale Dynamique. Trait essentiel du New Age, l'idée d'une période de transition spirituelle est au cœur de la théorisation de la Spirale Dynamique. Après avoir vécu un premier palier sur l'échelle de l'évolution, l'Humanité toute entière serait « sur le bord de faire ce saut extraordinaire vers le second palier [...] », et en premier lieu vers le stade intégral, véritable âge de la conscience. Wilber Ken, *Le livre de la Vision Intégrale*, Éditions InterEditions – Dunod, 2008, p. 121. Ainsi pour Ken Wilber, « les stades les plus élevés qui existent dans les domaines du cognitif, de la morale et de l'épanouissement de soi revêtissent une teinte transpersonnelle ou spirituelle ». Ibid., p. 123. Celui-ci précise tout de même qu'à chaque stade il est possible de vivre une expérience religieuse ou spirituelle, bien que cette expérience soit seulement éphémère aux stades les plus bas, et permanente aux stades les plus élevés.

de conflits grâce à ce modèle ou bien […] comment pouvoir parler à la diversité de mes employés avec différents styles de conduite ». Le recours aux outils de la « Spirale Dynamique » traduit une volonté de transformer le champ économique et ses dispositifs en accord avec l'engagement au sein du travail d'un rapport de sens fondé sur la croyance.

Encadrée par le coaching en entreprise au moment d'une interrogation profonde autour du sens de sa vie, Françoise trouve ainsi les raisons et moyens pratiques de poursuivre son investissement au sein du champ professionnel en redonnant du sens à celui-ci et en lui permettant de rendre possible l'aspiration de construire une famille. Le coaching remplit ici parfaitement son rôle de « pacification des rapports sociaux de travail ». Consultante-formatrice en ressources humaines, ses activités concernent désormais le « développement personnel » du salarié ou encore la gestion de conflits, des activités proches de celles du « coach en entreprise ». Le champ professionnel devient ainsi le lieu privilégié où mener sa « réalisation spirituelle ».

Pour résumer, c'est dans la rencontre entre deux logiques sociales, celle du New Age et celle de la centralité du « travail » productif propre au capitalisme, que s'opère chez les personnes rencontrées la construction du travail comme porteur d'une « mission » de vie. Il devient alors possible d'engager ses croyances au sein même du champ économique. La psychologisation de la réalisation de soi portée par le New Age accompagne d'un même mouvement la psychologisation des rapports sociaux sous-tendue par le coaching en entreprise. Les frontières entre le « développement personnel » et le coaching sont ténues. De même, la socialisation au marché, comme « principe universel », se retrouve en adéquation avec l'injonction du New Age de vivre ses valeurs partout et tout le temps, sans remise en cause fondamentale des rapports sociaux existants.

Il s'est agi précédemment d'essayer de montrer comment les dispositions religieuses et écologiques, acquises lors de la socialisation primaire puis réactualisées ultérieurement, ont pu conduire certaines des personnes rencontrées à adopter des valeurs New Age tant dans le hors travail que dans le travail. Le « travail » productif devient alors porteur d'une « mission » de vie. Cette logique de croyance va dans le sens d'une imbrication entre des valeurs New Age et d'autres propres au champ économique, fondée sur la croyance. Il s'agit, à présent, de réaliser une analyse plus fine des valeurs étudiées. Cela permettra de mieux comprendre comment l'intégration du New Age à la modernité a façonné une définition particulière de l'écologie.

Des croyances New Age en affinité élective avec l'idéologie du « développement durable »

Des croyances New Age en découlent d'autres, des croyances écologiques, les premières englobant les secondes et leur conférant un sens éminemment spirituel. En effet, selon David Bisson, « cette « spiritualité holiste » débouche très fréquemment sur un engagement de nature éthique (protection de l'environnement) et un mode de vie « écologique » (nourriture bio, médecine naturelle, etc.) »[733]. Intégré à la modernité occidentale, le New Age accorde une définition particulière à l'écologie qui n'est que celle de « l'écologie par en haut ». La définition de l'écologie donnée par Françoise est celle d'un capitalisme vert, même si elle n'emploie pas le terme. Dans une vision consensuelle, l'écologie « ne doit pas se faire dans l'opposition avec le système précédent d'essor et de croissance économique », c'est-à-dire « en incluant ce système, toutes les technologies que nous avons et [...] en les mettant en synergie ». Elle évoque ainsi le « bright green » (« le vert illuminé », « éveillé »), un courant « qui justement intègre toutes les technologies au service de l'écologie […] ». Cela prend notamment la forme de l'approche « cradle to cradle », c'est-à-dire « l'idée de production industrielle, économique, mais avec zéro... enfin sans déchet […] ». Elle cite pêle-mêle des chaussures « complètement biodégradables », les « jardins verticaux dans les villes » ainsi que la « biomimécrie ». Cette croissance verte se distingue néanmoins des entreprises et industries « qui fonctionnent encore dans un modèle de croissance aiguë ». C'est à la création de « formes hybrides » entre écologie et économie qu'elle appelle. Paul développe également un argumentaire consensuel. Sa vision de l'écologie ne se fait pas dans l'opposition, ni au capitalisme, ni à la forme dominante en matière d'écologie. Paul se dit ouvert aux idées de la « décroissance » : « tant que d'autres sources énergétiques se seront pas « découvertes », je suis partisan de la décroissance […] ». La croyance en une éventuelle solution technique concernant l'énergie est cependant une des caractéristiques de « l'écologie par en haut ». Il développe ensuite un argumentaire inclusif, soulignant le « public disparate » auquel il fait face : « je considère donc de manière positive les démarches de développement durable réalisées à l'intérieur du système par des gens bien intentionnés (et donc sans greenwashing), tout autant que les démarches de simplicité volontaire ou de décroissance ». Il plaide alors en faveur de la compatibilité de l'écologie et du capitalisme : « Et donc pour moi oui, une certaine conception de l'écologie est compatible avec le système ». La remise en cause des rapports sociaux inhérents au capitalisme, marqués par la propriété privée et par le salariat, est absente du discours. Il s'agit essentiellement de mettre davantage de conscience à l'intérieur de ces mêmes rapports sociaux, d'être « bien intentionné » ou de faire « un pas honnête à

733 Bisson David, « La spiritualité au miroir de l'ultramodernité », *Amnis* [En ligne], 11, mis en ligne le 10 septembre 2012, consulté le 15 septembre 2016 : http://amnis.revues.org/1728

l'intérieur du système ». Il concède néanmoins que « la valeur écologique est celle qui est la plus lointaine » pour lui. Cela pourrait s'expliquer par le fait que les valeurs écologiques, à la différence de celles religieuses, étaient totalement absentes lors de sa socialisation primaire au sein d'un milieu tournant selon lui autour des « valeurs du paraître ».

Une certaine forme de psychologie spirituelle du rapport à l'écologie se retrouve également au sein des discours recueillis. C'est ainsi le cas de Geneviève. Son discours porte une critique relative du capitalisme qui, selon elle, « n'est quand même pas un très bon système ». Ce système serait trop inégalitaire avec des « riches […] de plus ou plus riches » et « la majorité des gens […] de plus en plus pauvres » et en définitive, « on devrait passer à autre chose ». Elle défend alors l'idée d'un système où les patrons seraient « humains » et partageraient les richesses. Cela ne s'oppose pas à une vision plus redistributrice du capitalisme, ce qui historiquement correspond à la période précédant la mise en place du néo-libéralisme (keynésianisme). Geneviève ne semble pas avoir conscience de l'opposition existant entre « l'écologie par en haut » et « l'écologie par en bas », ni de la domination de la première sur la seconde. Ainsi, pour elle « tout se défend. Toutes ces idées sont bonnes ». Elle met sur le même plan l'idée d'une « croissance positive » et celle de la « décroissance ». Néanmoins, l'accent qu'elle met sur l'action par les « petits gestes » la rapproche clairement de « l'écologie par en haut ». Cette rhétorique des petits gestes prend alors appui sur les valeurs New Age. Selon elle, « être écologique c'est faire les choses consciemment dans toutes les démarches qu'on fait dans sa vie ». Autrement dit : « Plus on met de conscience dans chaque geste de sa vie et plus on est écologiste ! » Elle donne ainsi l'exemple de l'eau : « Si on ne laisse pas couler l'eau parce qu'on doit, parce que j'ai conscience que je ne gaspille pas, c'est déjà un geste écologiste. C'est la conscience qu'on y met ». Or, cette « conscience » évoquée est celle spirituelle de l'entrée dans l'âge de l'Esprit. Cette vision de l'écologie caractérise aussi le rapport des hommes entre eux (« être conscient d'eux et […] des autres »), tout comme dans la vision de Stéphanie. L'écologie est pour elle avant tout un « enjeu humain » :

> « c'est d'abord un enjeu humain dans le sens où il s'agit de changer les mentalités et les comportements. Malheureusement, il n'y a pas de recettes miracles pour que tout d'un coup « hop, enlever le carbone de l'atmosphère, et cetera », donc il faut changer le comportement. Il faut donc travailler sur les gens ».

Or comme elle l'affirme, à l'heure actuelle dans le « développement durable » : « l'aspect humain n'est pas forcément pris en compte ». Cette interdépendance entre l'écologie et le social est

également constitutive de « l'écologie sociale » de Murray Bookchin. En effet, « l'écologie sociale se saisit des rapports humains et environnementaux dans leur ensemble [...] »[734], mais à la différence des visions de Stéphanie ou de Geneviève, cette approche aboutit à une remise en cause radicale des structures sociales. Ainsi, Murray Bookchin « identifie la racine des déséquilibres sociaux et environnementaux non pas seulement dans l'arraisonnement humain de la nature, mais plus globalement encore, dans les discordances violentes autour desquelles se construisent les relations entre humains »[735]. La pensée New Age et le « développement durable » présentent alors des affinités électives en portant tous deux une vision indifférenciée de l'Homme, saisi hors de toute détermination sociale. Le « développement durable » repose en effet sur l'idée de la survie de l'espèce humaine, prise au sens biologique du terme. Selon Romain Felli, « la fiction des générations futures [...] fait disparaître les responsabilités actuellement très différenciées entre les individus »[736]. Ainsi, à l'instar de la pensée New Age, « le développement durable est le triomphe du consensus. Il est la forme contemporaine d'un certain idéalisme qui refuse le choix politique et pense que chacun puisse être satisfait »[737]. Cette approche se distingue radicalement de « l'écologie par en bas », celle de l'écologie politique, qui n'hésite pas à « remettre en cause le fonctionnement profond de la société [...] »[738].

Le rapport aux valeurs écologiques, englobées pleinement dans des croyances religieuses, peut également, lorsque l'individu occupe une position sociale dominée, avoir nécessité au préalable une réinterprétation de son expérience de consommation dans un « récit de régression »[739]. Ce « récit de régression », qui n'est pas propre aux positions sociales dominées, est semble-t-il d'autant plus nécessaire lorsque l'accès à la consommation a, un temps durant, été rendu davantage possible et ce, en opposition à une enfance vécue sous le signe de « privations » et de « frustrations ». Après avoir pleinement adhéré à l'idéal du « progrès » et de la consommation, Louise en adopte une vision critique à partir d'une grille de lecture exclusivement écologique : les limites de la planète. Si du point de vue strictement économique, les « Trente Glorieuses » semblaient être un progrès (croissance du PIB), du point de vue environnemental, le progrès s'est métamorphosé en « régression ». Cette lecture « réductionniste », centrée sur « des processus biologiques et physiques

734 Lamy Jérôme, « Murray Bookchin, Pour une écologie sociale et radicale », *Cahiers d'histoire: revue d'histoire critique* [En ligne], 130, 2016, consulté le 8 septembre 2016 : https://chrhc.revues.org/5100
735 Ibid.
736 Felli Romain, *Les deux âmes de l'écologie : Une critique du développement durable*, L'Harmattan, 2008, p. 39.
737 Ibid., p. 90.
738 Ibid.
739 Pessis Céline, Topçu Sezin, Bonneuil Christophe, *Une autre histoire des « Trente Glorieuses » : Modernisation, contestations et pollutions dans la France d'après-guerre*, La Découverte, 2013, p. 18.

objectivés par les sciences dites dures »[740], évite une analyse plus large de la « modernisation » qui inclurait également des considérations sociales, culturelles et techniques[741]. Cette grille de lecture écologique ouvre alors la voie à une réorientation de la « modernisation » vers des considérations plus environnementales[742]. La logique d'accumulation de richesses et les rapports de domination qui en découlent représentent alors des impensés. Pour Louise, le développement peut alors se concevoir comme « durable ». Ce dernier serait ainsi « un acquis ».

Bien que reposant sur une vision technicienne de la science, le « développement durable » se retrouve contredit par le New Age – *via* son recours à la pensée systémique – dans ses fondements scientifiques. Stéphanie fait référence à cette « nouvelle » forme de pensée : « au-delà du développement durable, c'est vraiment l'approche systémique : c'est l'idée effectivement de prendre en compte un grand nombre de facteurs et, évidemment, d'avoir toujours en tête l'impact écologique ». La référence à la « pensée systémique » est un trait relativement récent du New Age. L'idée de la totalité du monde rencontre désormais celle de l'interdisciplinarité. Comme le souligne Daniel Fabre, « il est plus surprenant [...] de voir combien le puissant courant de la pensée systémique et l'effort pour construire une interdisciplinarité totale se retrouvent en syntonie parfaite avec les arguments qui fondent l'orientalisme de masse contemporain […] »[743]. En effet, « l'instance du monde entier, trait caractérisant de tous les discours mythiques qui racontent nécessairement l'homme et le monde comme totalité, occupe désormais le centre de la pensée scientifique sur la matière, la terre et la vie, de l'exploration transdisciplinaire, de la lutte écologique et de la critique politique adressée à la mondialisation libérale »[744]. Il n'est donc pas étonnant en effet que le New Age s'intéresse à la systémique, cette dernière lui servant de caution scientifique contre la science. Le New Age parvient ainsi à « retourner contre la science et le découpage des objets du monde, qui fut la condition de son développement, les arguments issus de la science elle-même renforcée par son alliance avec les spiritualités œcuméniquement et pacifiquement unifiées ou du moins communicantes »[745].

Articulées à une volonté réformiste de changement social, les valeurs New Age et écologiques constituent une « spiritualité dans l'action » et à ce titre, un appel à s'investir dans le monde. Cet

740 Ibid.
741 Ibid., p. 19.
742 Ibid., p. 18.
743 Fabre Daniel, « Préface. Un nouvel orientalisme », in Fabre Daniel, Voisenat Claudie, *L'ésotérisme contemporain et ses lecteurs : Entre savoirs, croyances et fictions*, Éditions de la Bibliothèque publique d'information, 2005, p. 10.
744 Ibid., p. 10-11.
745 Ibid., p. 11.

investissement au sein de l'existant prend avant tout la forme d'un rapport de croyance au « travail ». Mais plus fondamentalement, ces croyances doivent s'incarner dans toutes les configurations sociales de l'existence. Cela constitue un impératif. Il s'agit de vivre le nouveau paradigme holistique jusque dans la sphère la plus intime, celle du champ familial. La manière dont ces croyances s'incarnent concrètement au présent dans les différentes configurations sociales de l'existence des personnes rencontrées reste à expliciter.

Un engagement associatif imbriqué dans l'activité professionnelle, voire confondu

Les croyances New Age et celles d'écologie qui en découlent, ne s'incarnent pas seulement au sein du champ professionnel. La « mission » de vie des personnes rencontrées prend également la forme d'un engagement associatif. Celui-ci a la particularité de se retrouver imbriqué dans l'activité professionnelle, au point de se confondre parfois totalement. L'engagement associatif constitue alors une autre configuration sociale où vivre sa « mission » spirituelle. Les logiques sociales de cette imbrication restent à expliciter. Chez les personnes interviewées, cette mise en cohérence peut prendre la forme d'une imbrication effective entre l'activité professionnelle et celle associative, ou d'une recherche d'imbrication. Il ne s'agit pas alors seulement d'une continuité de valeurs, mais bien d'activités concrètement en lien et qui s'alimentent. Cette mise en cohérence peut également revêtir une autre forme, celle d'activités séparées d'un point de vue fonctionnel, mais en cohérence forte du point de vue de ses valeurs. Dans les deux cas, le dénominateur commun demeure celui d'une croyance « holistique » qui, en tant que telle, doit s'incarner au maximum partout et tout le temps.

Des activités associatives et professionnelles imbriquées

L'engagement associatif peut prendre le sens d'une imbrication concrète avec l'activité professionnelle ou d'une recherche d'imbrication. Ces deux types d'activité sont alors reliées entre elles d'un point de vue fonctionnel. Des degrés existent dans cette logique d'imbrication. Le pôle le plus « extrême » est celui où les deux activités voient les frontières les séparant disparaître et finissent par se confondre totalement. C'est le cas de Paul. Celui-ci se définit comme « animateur » du mouvement des Créatifs Culturels en Belgique. Il en est le fondateur en 2009. Son engagement associatif présent n'est pas complémentaire à une éventuelle activité professionnelle : « c'est la seule [activité] ! C'est la seule ! » Il affirme ne se consacrer entièrement qu'à cela : « je ne suis plus activiste que pour les Créatifs Culturels ». Paul s'investit en effet exclusivement dans cette

« mission », selon le terme qu'il emploie, et affirme y dédier l'entièreté de son temps. Il s'agit pour lui d'incarner en quelque sorte un rôle de leader « naturel » et spirituel devant guider les autres, à savoir la majorité. En référence à la « Spirale Dynamique »[746], Paul revendique ainsi son appartenance au « turquoise » : « Je suis un jeune turquoise on va dire ». Or, d'après lui « les turquoises il n'y en a pas des masses » puisque « l'immense majorité des créatifs culturels c'est du vert ». Le « mème jaune »[747] et celui « turquoise »[748] correspondent aux deux plus hauts niveaux de la « Spirale Dynamique ». Il évoque néanmoins une participation à d'autres activités associatives : son appartenance à un Système d'Échange Local (SEL) ainsi qu'à « un groupe de parole pour hommes », signe qu'il est « encore dans une sorte de développement personnel ». Pour parvenir à ne se consacrer qu'à l'association des Créatifs Culturels en Belgique, Paul est demandeur d'emploi, par choix : « je suis soutenu par une allocation de chômage que la collectivité me rétribue... et... je suis tout à fait heureux que ce soit une allocation qui soit substantielle ! Parce que en plus, non seulement elle est quasi permanente en Belgique, en tout cas pour des gens de mon âge ; et substantielle et ça me permet à moi de me dévouer entièrement pour ce travail là ». Il mentionne en effet la somme de 1250 euros versés mensuellement. Si son engagement associatif est pour le moment non rémunérateur financièrement, il n'est pas question pour autant de pérenniser l'idée d'un engagement purement bénévole : « je suis, effectivement, depuis 2009 dans cette création, cette chose complètement nouvelle que sont les « Créatifs Culturels » et sur laquelle je ne trouve pas de ligne budgétaire. C'est pas faute de chercher ! » Comme il le précise, « il y a eu la phase bénévole […] et puis il y a la phase d'après où il commence à y avoir de l'argent dans les caisses et de plus en plus […] ». En effet, Paul mentionne également « un statut d'indépendant à titre complémentaire ». Au moment de l'entretien, il s'apprêtait en effet à participer à un « comité d'accompagnement scientifique » pour « une émission sur les acteurs de changement » réalisée et diffusée à la RTBF : « donc moi je ferai tous les mois 2 jours de travail comme indépendant, à titre complémentaire à 500 euros, donc ça ferait 1000 euros qui tombent. Je le fais pour le compte de l'ASBL, que ce soit clair, ASBL c'est « Association Sans But Lucratif » ; qui palpe tous les mois 1000 euros ». Le parcours de Paul a vu ses valeurs « se professionnaliser », comme il le dit lui-même. La mise en cohérence avec ses croyances s'est effectuée *via* un glissement de ses activités professionnelles vers la configuration sociale associative où il a pu réaliser l'essentiel de son parcours. Cela fait en effet longtemps que cette configuration sociale est pour lui source de rétributions variées, notamment financières. Le rapport de croyance qu'il entretient envers le travail l'a ainsi conduit à renoncer, au

746 La « Spirale Dynamique » représente pour Paul aussi une référence importante. Il souligne toute l'importance qu'il accorde à cette théorie : « « si tu parles des Créatifs Culturels tu ne peux pas faire l'impasse sur ce machin là ».
747 Le « mème jaune » est le « mème » intégrateur, celui de l'interdépendance.
748 Le « mème turquoise » est celui holistique, soit le plus haut niveau de la « Spirale Dynamique ».

moins temporairement, aux rétributions financières les plus élevées au regard de ses « compétences » professionnelles.

Dans le cas de Stéphanie, les activités professionnelles et associatives ne se confondent pas encore, mais elle tente de les faire se rejoindre. Au moment de l'entretien, elle est au chômage et dans une période d' « exploration » professionnelle :

> « Moi, à ce moment là, j'étais partie de l'entreprise d'où j'étais. Ça faisait deux semaines que j'avais quitté l'entreprise donc j'étais à la recherche d'autre chose, de changements et donc du coup c'est à ce moment là que j'ai connu DMAP ».

Son projet professionnel est alors celui de « libérer l'humain dans l'entreprise ». Au moment où elle rencontre Design Me A Planet en septembre 2013, elle est déjà engagée dans l'association des anciens de HEC, « HEC Paris Alumni » et ce, depuis deux ans et demi. Son engagement y devient nettement plus important au moment où elle sait qu'elle va quitter son travail : « c'est surtout là, cette année, au mois de septembre [« quand j'ai su que j'allais partir de mon boulot »], là j'ai vraiment eu envie de porter un projet ». Stéphanie se dit alors qu'elle pourrait peut-être arriver à faire coïncider son projet entrepreneurial avec celui de Design Me A Planet : « Au tout début, c'était vraiment : « comment est-ce que je peux structurer DMAP pour pouvoir même y trouver un modèle qui me permettrait d'en vivre et de faire vivre DMAP ». Ce n'est que dans un second temps qu'elle change finalement d'optique : « ensuite au fur et à mesure je me suis rendue compte que c'était pas vraiment ça que je voulais faire dans le sens où moi j'étais vraiment sur une dimension et je ne voulais pas que tout DMAP aille sur cette dimension […] ». Ce changement de stratégie personnelle s'explique également par le manque de dynamisme de l'association : « c'est là l'écueil à l'heure actuelle, c'est de trouver vraiment une équipe qui est dynamique et qui porte les projets ». Son engagement vise désormais à « donner un peu de structure à DMAP [...] » afin éventuellement de relancer l'idée de faire coïncider son projet professionnel avec celui de l'association.

Dans la situation de Stéphanie, comme dans celle de Paul, il s'agit d'engagements « forts », au sens où « travail » et associatif doivent nécessairement être en accord avec leurs croyances et sont perçus comme ne pouvant faire qu'un. La configuration sociale des associations devient alors le lieu effectif ou potentiel où incarner leurs « missions » de vie[749]. Au moment où Stéphanie envisageait

749 Pour Stéphanie, Design Me A Planet jouerait ainsi un rôle d'avant-garde. Son objectif serait alors de rassembler les personnes qui se situerait dans le plus haut niveau de « conscience » spirituelle et d'amener les autres à atteindre ce niveau de « conscience ».

de vivre de Design Me A Planet, son engagement pouvait aller de « un jour et demi à deux jours par semaine ». Comme elle le dit : « ça a été presque la moitié de mon temps pendant un petit moment […] ». L'autre moitié de son temps était alors dédiée à l'organisation de conférences pour HEC Paris Alumni. Au moment de l'entretien, son implication était alors retombée à seulement « une heure ou deux heures par semaine ». Stéphanie ne fait pas partie du bureau de l'association et ne s'occupe pas de ce qu'elle nomme le « côté administratif ». Elle participe en revanche aux « réunions plus sur la stratégie ». Elle co-anime également certains événements et a déjà organisé un « workshop » d'un week-end afin d' « essayer de définir quelles étaient les bases du projet […] ».

Dans un degré moindre, l'engagement associatif s'imbrique concrètement à l'activité professionnelle sans nécessairement s'y confondre. L'activité associative est alors complémentaire à l'activité professionnelle et vise à lui fournir des ressources supplémentaires. L'engagement de Françoise[750] au sein de Design Me A Planet est de cette nature. Celui-ci est entièrement lié au « travail », selon ses propres mots, qu'elle mène avec le « Centre pour l'Émergence Humaine » dont elle est l'une des co-créatrices : « je trouvais qu'il y aurait de très bonnes synergies avec le travail que je fais dans le cadre du Centre pour l'émergence humaine ». Aucune délimitation nette n'existe entre ses activités associatives et celles professionnelles. Ses activités professionnelles elles-mêmes conjuguent activités rémunérées et activités bénévoles. Si elle dit bien travailler « surtout pour BMW » en tant que formatrice sous le statut de « libéral », elle affirme consacrer l'essentiel de son temps au Centre pour l'émergence humaine qui n'a pas de statut juridique défini (« des personnes en free lance qui travaillent ») : « Donc en fait 90 % de mes revenus viennent de BMW mais je consacre 5 % de mon temps à BMW et le Centre pour l'émergence humaine c'est exactement le contraire. Pour le moment c'est 90 % de mon temps avec 5 % de revenus »[751]. Si elle définit le Centre comme étant une « NGO », l'enjeu reste de « gagner plus de rentrées », autrement dit de trouver un modèle économique. Cela se retrouve très clairement dans l'emploi des termes « start-up » pour qualifier le Centre pour l'émergence humaine. Elle précise par ailleurs que dans le cadre du Centre, elle réalise également de la formation : « je propose donc des formations surtout, différentes formations […] et des projets, donc je travaille sous forme de projets ». Les clients du Centre sont essentiellement des « acteurs individuels » : « énormément de consultants-formateurs », « beaucoup de professions dans le domaine paramédical » (« surtout médecine parallèle »), « des dirigeants de projet NGO »[752] et personnes qui sont dans le « développement de soi, développement personnel et spirituel ». Son

750 L'idée phare d'une avant-garde se retrouve également dans le discours de Françoise. Elle affirme ainsi en faire partie lorsqu'elle évoque Design Me A Planet : « nous ne représentons qu'un petit pourcentage au niveau planétaire ». L'enjeu serait alors d' « être capable ensemble de préparer le terrain [...] ».

751 Concrètement, Françoise dit consacrer deux à trois jours par mois pour BMW.

752 NGO : non-governmental organization. ONG en français : organisation non gouvernementale.

engagement au sein de Design Me A Planet vise en définitive à alimenter les activités du Centre pour l'émergence humaine. Son implication dans cette association lui permet ainsi de bénéficier de son capital social international, essentiellement détenu par son président, Michel Saloff-Coste :

> « Design Me A Planet apporte à mes activités du Centre pour l'émergence humaine une dimension supplémentaire dans la globalité, dans l'internationalité. Ça m'apporte aussi des contacts justement au niveau international, par Michel, par cette association, qui sont très importants pour le travail que je fais ».

L'inscription de DMAP dans « une vocation planétaire » offre *in fine* « pour la visibilité du Centre pour l'émergence humaine une légitimation en plus […] ». Complémentaire à son activité au sein du Centre, son engagement au sein de Design Me A Planet s'avère plus limité. Son implication ne se fait « pas dans la continuité, la régularité ». Elle affirme par ailleurs « [préférer] ne pas être dans toutes les démarches formelles de l'organisation ». Si elle participe très peu aux réunions internes de l'association, elle s'implique davantage dans la stratégie globale de celle-ci. La position occupée dans l'association reproduit la position sociale relativement dominante qu'elle occupe en dehors. Elle réalise ainsi des interventions pour Design Me A Planet et a participé au « méta-design » de la rencontre annuelle 2014[753].

Si les activités professionnelles et celles associatives sont présentées ici de manière séparée, c'est qu'à l'instar de l' « espace des mouvements sociaux », la configuration sociale associative « propose aux acteurs individuels ou collectifs qui la composent des enjeux spécifiques, tout en étant organisée par des temporalités, des règles et des principes d'évaluation propres, qui contraignent leurs pratiques, prises de positions, anticipations et stratégies »[754]. Néanmoins, la ligne de fracture entre ces deux univers sociaux n'est pas celle de l'appartenance, ou non, au « travail ». Au contraire, comme le montre Matthieu Hély, « considérer le monde associatif comme un monde du travail, c'est donc accepter de rompre avec le mythe d'un espace social qui serait « hors du monde » […] »[755]. Évoquer les « associations », c'est en définitive prendre en compte la « nouvelle

753 En plus de son intervention à la rencontre 2014 de DMAP, elle dit avoir été « auditrice » à la rencontre 2013 de DMAP, être intervenue l'année précédente à une rencontre DMAP de 3 jours en Autriche sur les compétences du futur (ou était Ervin Laszlo), avoir « développé » avec l'association Bene Munich une « action » à Munich « sous le nom Design Me A Planet » : « la journée porte ouverte des universités de Munich sur le thème de la mobilité du futur » et avoir réalisé une intervention à Paris dans le cadre des « Commons Good ».

754 Mathieu Lilian, « L'espace des mouvements sociaux », *Politix*, 77, 2007/1, p. 134.

755 La vie des idées, « Quelle professionnalisation pour le monde associatif ? Entretien avec Matthieu Hély », 25 novembre 2011, consulté le 10 septembre 2016 : http://www.laviedesidees.fr/Quelle-professionnalisation-pour.html

configuration du monde associatif »[756] marquée notamment par sa relative « professionnalisation ». Cette dernière n'est d'ailleurs pas spécifique à la France, mais concerne également d'autres pays européens comme la Belgique[757]. En France, selon Matthieu Hély, « la « professionnalisation » du monde associatif est d'abord une « salarisation » : le nombre de salariés a été multiplié par trois depuis le début des années 1980 »[758]. Dans ce processus, ce dernier souligne l'existence d'un « fossé entre les associations « classiques », administrées exclusivement par des bénévoles et dont l'activité économique demeure marginale, et les « entreprises associatives », dont les effectifs salariés sont significatifs et dont les pratiques de gestion s'inspirent fortement du secteur marchand (*fundraising*, gestion des ressources humaines, communication, marketing auprès des donateurs, etc.) […] »[759]. Pour les personnes rencontrées, le choix de cette configuration sociale pour mener à bien leurs « engagements professionnels » pourrait s'expliquer par certaines caractéristiques propres à cet espace, comme son caractère « désintéressé » qui suscite un intérêt certain de la part « des entreprises du secteur marchand »[760]. Ce caractère devient alors une ressource monnayable. Le « secteur » associatif élargirait en effet l'horizon des possibles. Pour les personnes interviewées, le bénévolat, cela a été montré, n'est qu'une étape, nécessaire mais dépassable. Stéphanie, par exemple, a envisagé un temps de réaliser son « projet entrepreneurial » au sein de l'association Design Me A Planet, tandis que pour Paul et Françoise, l'enjeu est de sortir du bénévolat.

Lorsque l'engagement est bénévole, la configuration sociale des associations peut néanmoins être vécue symboliquement comme un « monde du travail ». C'est le cas de Louise. Aujourd'hui membre de Design Me A Planet, elle conçoit son engagement associatif comme « exclusif ». C'est en avril 2009, en écoutant Aligre FM, une radio associative et « libre » créée en 1981[761], qu'elle entend s'exprimer Michel Saloff-Coste, qui n'a pas encore fondé Design Me A Planet :

> « Je connais Michel Saloff-Coste suite à l'audition sur Aligre FM d'une émission de radio. C'était d'ailleurs en avril 2009. […] j'ai été très interpellée. Il parlait de l'Université Intégrale qu'il a fondée, qui est un lieu d'échange, un lieu de réflexion sur des thèmes scientifiques, philosophiques mais aussi sociétaux ».

756 Ibid.
757 Jean-Louis Genard, dans un article consacré au secteur associatif belge, notait en 2002 que « la Belgique francophone a connu le développement et l'institutionnalisation d'un secteur associatif », dont l'une des caractéristiques est sa « professionnalisation ». Genard Jean-Louis, « L'émergence de l'associatif comme projet social, politique et culturel », *Pyramides* [En ligne], 6, 2002 : http://pyramides.revues.org/437?lang=en
758 La vie des idées, « Quelle professionnalisation pour le monde associatif ? Entretien avec Matthieu Hély », 25 novembre 2011, consulté le 10 septembre 2016 : http://www.laviedesidees.fr/Quelle-professionnalisation-pour.html
759 Ibid.
760 Ibid.
761 Aligre FM est une radio « libre » parisienne qui émet en région parisienne sur 93.1.

Suite à cette émission de radio, elle participe à toutes les journées de l'Université Intégrale, ce qui lui permet de rencontrer Michel Saloff-Coste. Ce dernier lui propose alors de rejoindre ce qui deviendra Design Me A Planet et qui s'appelle alors « Planète du troisième millénaire », un groupe de réflexion :

> « Michel m'a expliqué qu'il envisageait de créer autre chose, qui serait, sans doute, plus tard une association. Et qu'il était en recherche de personnes et qu'il me voyait bien faire partie de son équipe de bénévoles ».

Ce moment coïncide alors avec son passage à la retraite qui aura lieu seulement quelques mois plus tard : « dès l'arrêt de ma vie professionnelle, j'ai eu deux mois de battement, de vacances (rires) et j'ai immédiatement démarré avec l'équipe de base de Michel ». C'est à ce moment là qu'elle quitte l'association « multiculturelle » dont elle fait partie à Créteil depuis 2002. Au sein de Design Me A Planet, Louise occupe un rôle qu'elle qualifie de « modeste ». Elle s'occupe du « secrétariat ». Elle justifie ce « travail » que les autres membres de l'association « estiment eux plus ingrat » par son faible niveau d'études : « Mon rôle est modeste, puisque j'ai fait aussi des études modestes mais, en fait, on m'a proposé d'être la secrétaire, mais je n'ai pas voulu de cet engagement de bureau parce que je sais qu'il est très difficile de se faire remplacer après ». Elle propose alors qu'un autre membre de l'association soit nommé secrétaire et qu'elle en soit le binôme. Membre du conseil d'administration, elle réalise les comptes rendus, tient les documents administratifs officiels et est « un peu le gardien, la petite main […] » de l'organisation. Cet investissement est selon elle « assez important », de l'ordre (au moment de l'entretien) d'environ trois jours par semaine. L'année précédente, cet engagement a parfois été quotidien pendant une période de trois mois. Il implique également un « travail personnel » : « en exemple, je pourrais te dire que pour la prochaine réunion nous avons six semaines pour étudier la Spirale Dynamique ». L'engagement associatif constitue bien pour elle un « travail », investi selon une position sociale dominée similaire à celle occupée tout au long de son parcours professionnel. Néanmoins, peut-être pour la première fois, Louise a visiblement rencontré un lieu de « travail » qui correspond à son idéal de travail. Ce « travail » est en accord avec ses propres croyances, d'où l'investissement « fort » qui en résulte. L'actualisation des croyances spirituelles de Louise dans un « monde du travail », fût-il symbolique, conduit ses dispositions spirituelles à devenir pleinement centrales dans sa vie et à s'incarner désormais sous la forme d'une « mission » spirituelle.

Bien qu'objectivement engagée dans une « mission » spirituelle, fondée sur la croyance, Louise met également en avant la réalisation d'elle même. Le souhait de « pouvoir vivre assez longtemps pour voir le basculement de l'humanité » se conjugue à des aspirations plus personnelles, comme celle de sa propre réalisation spirituelle :

> « Moi ce que je veux, avant de mourir, c'est entrer dans cette maturité qu'on appelle la sagesse, continuer à progresser et ça, je suis entre de bonnes mains avec Michel Saloff-Coste, ses amis et DMAP. Je suis vraiment sur le bon chemin ».

Design Me A Planet lui offre en effet certains « outils » pouvant l'aider à avancer encore dans son cheminement spirituel, comme la « Spirale Dynamique » : « La Spirale Dynamique va encore m'aider à me nettoyer ». Cette dernière représente pour elle un cadre spirituel structurant qui se différencie nettement de celui de la religion : « ce côté spirituel qui n'est pas la religion, mais qui est vraiment un état d'être, un état de conscience, qui n'est pas dans l'avoir ». La « Spirale Dynamique », qu'elle qualifie notamment d' « évangile » représente une forme de spiritualité universelle :

> « on retrouve les grands systèmes de valeurs et les grands systèmes que l'on peut appliquer aux entreprises, que l'on peut appliquer à la politique. C'est transposable dans d'autres domaines : dans l'économie […] c'est un peu comme une Bible ! »

L'attrait de Louise pour ce modèle spirituel tient par ailleurs à la position sociale dominée qu'elle incarne. Ce modèle d'apparence assez épuré ne nécessite aucun capital culturel particulier : « je trouve que la Spirale Dynamique, ce qu'elle a de magique, c'est qu'avec le dessin, on n'a pas besoin d'avoir fait des études universitaires. Tout de suite on le comprend. […] C'est facile ! » La « Spirale Dynamique » est en effet fréquemment présentée, y compris lors de séminaires d'entreprise, sous une forme schématique et dessinée. Le dessin est celui d'une spirale tracée dans un sens vertical. Chaque portion de la spirale a une couleur différente, chaque couleur représentant alors un degré dans l'évolution des sociétés et des individus. La partie haute du dessin symbolise le stade le plus élevé de cette longue évolution spirituelle de l'Humanité.

La connexion au monde s'accompagne dans sa vie présente d'une place importante accordée à la connexion à soi. Cela tient au fait de croyances qui paraissent moins « abouties », en raison d'une socialisation primaire marquée par des tensions entre diverses logiques de croyance. Cela

expliquerait pourquoi, à la différence des autres personnes interviewées qui incarnent cette première logique de sens, la connexion à elle-même revêt toujours autant de signification. De plus, ce recentrement sur soi s'explique aussi par la position sociale qu'elle incarne. Dominée toute son existence, Louise n'occupe pas une position de « leader » au sein de Design Me A Planet. La réalisation de soi dans l'action est ainsi fonction de sa propre position sociale et des possibilités objectives d'agir qui s'y rattachent. Dans le cas de Louise, la transformation du monde se joue principalement à l'échelle qu'elle peut objectivement investir, la sienne, d'où le fait d'une transformation du monde qui se situe principalement à elle-même.

Des activités séparées, mais en cohérence forte du point de vue des croyances

Cette mise en cohérence des activités associatives et professionnelles, peut également revêtir une autre forme que celle d'une imbrication concrète. Elle peut être celle d'activités séparées d'un point de vue fonctionnel, mais en cohérence forte du point de vue de ses croyances. C'est le cas de Geneviève. Son engagement associatif dans l'association des Créatifs Culturels en Belgique s'inscrit plus globalement dans une quête de sens personnelle et dans sa « mission » de guérir la terre. En effet il n'y a, *a priori*, aucun lien direct entre ses activités associatives et professionnelles, si ce n'est celui d'un continuum de valeurs. Si elle s'implique au sein des Créatifs Culturels en Belgique, c'est avant tout en tant que représentante d'une autre association dont elle fait partie, TETRA : « Au départ j'y allais à titre personnel et puis j'ai vu que bon… ceux de Tetra étaient là aussi donc je suis solidaire fatalement puisque je fais partie de Tetra ». Au sein des Créatifs Culturels, son implication est relativement importante, au regard de ce qui est proposé. Elle participe ainsi aux trois grandes rencontres annuelles, à une rencontre thématique d'une demi-journée sur l'économie, ainsi qu'à un groupe sur les habitats groupés. Elle assiste au total à une dizaine de réunions de ce dernier à raison d'une rencontre maximum par mois. Plus globalement, Geneviève a un engagement associatif très important, auquel elle consacre une grande part de son temps : « c'est beaucoup ». Ainsi : « je commence à être impliquée dans trop de choses ». Concrètement, cela signifie « entre vingt-cinq et trente heures par semaine », à savoir « une quinzaine d'heures » par semaine pour TETRA, parfois vingt, et puis « au moins une réunion par semaine à côté ». En plus des engagements déjà cités, elle mentionne DELTAE qui est une composante de TETRA s'adressant à des « jeunes », le « collège international des thérapeutes » (CIT), un « cercle de bénédiction », ainsi que des associations d'anciens d'Afrique.

Son engagement le plus important est celui au sein de TETRA et date de 2007. Le « but » de

l'association « est de favoriser un cheminement personnel vers l'élargissement de la conscience, la présence à soi et au monde »[762]. TETRA pose comme constat que « les diverses crises que traverse l'humanité sont essentiellement liées à un manque de sens et de conscience »[763]. Comme moteur du changement social, l'association reprend à son compte le slogan phare du New Age de « se changer soi-même pour changer le monde » Il ne s'agit pas de rechercher un changement des structures sociales, mais bien de chercher à provoquer un changement individuel : « Plutôt que d'influer sur la société et ses structures, nous avons l'espoir de provoquer chez les individus – dont nous-mêmes – des prises de conscience génératrices de changement. À partir de l'évolution personnelle et spirituelle de chacun, nous espérons encourager la transformation de nos comportements individuels et collectifs, donc notre action dans le monde »[764]. Parmi ses « partenaires », TETRA compte le magazine « Psychologies », la banque « éthique » Triodos, l'INREES (Institut de Recherche sur les Expériences Extraordinaires)[765], l' « École Nature Conscience Chamanisme », qui propose notamment une exploration « du champ akashique »[766], ou encore la « Fondation pour les Générations Futures » qui œuvre pour un « développement soutenable ou durable »[767]. TETRA accorde une place centrale à la spiritualité. Comme l'exprime Geneviève, « Les scientifiques qui viennent à Tetra ne doivent pas être « contre » la spiritualité, au contraire : ils doivent faire le lien entre la spiritualité et la science ». Ervin Laszlo, le président du Club de Budapest – International, fait ainsi partie des intervenants de l'association, tout comme Jean Staune, Jacques Castermane, Gauthier Chapelle, Anne Dambricourt, Anne Givaudan et Daniel Meurois, Marc Halévy, Marc Luyckx-Ghisi, Pierre Rabhi, Matthieu Ricard, Patrice Van Eersel ou encore Patrick Viveret. Au sein de TETRA, Geneviève s'occupe principalement du « secrétariat », ce qui la différencie des parcours précédents, davantage dans la stratégie, fonctions jugées plus nobles dans le découpage hiérarchique des taches. Il peut s'agir, par exemple, d' « envoyer les factures aux gens qui en ont besoin ». Elle s'occupe également de l'organisation pratique des stages, par exemple l'accueil. Ses activités au sein de TETRA sont aujourd'hui en partie rémunérées. Si pendant un an ou deux elle était bénévole, elle dit être actuellement « à moitié bénévole et à moitié payée » Cet engagement « fort » ne s'explique pas seulement ici par la rétribution financière qu'elle perçoit (« il fallait que je gagne un peu ma

762 TETRA, « Qui sommes-nous ? », consulté le 10 septembre 2016 : http://www.tetra-asbl.be/info-principes.html
763 Ibid.
764 Ibid.
765 L'INREES s'intéresse aux expériences « inexpliquées » comme : « Expérience de mort imminente, sentiment de contact avec un défunt, sortie hors du corps, prémonition, coïncidence, phénomène télépathique ». INREES, « L'extraordinaire, c'est quoi ? Qu'est ce que l'extraordinaire ?, consulté le 10 septembre 2016 : http://www.inrees.com/C-est-quoi-extraordinaire
766 École Nature Conscience Chamanisme, « Qu'est ce que le chamanisme ? », consulté le 10 septembre 2016 : http://www.nature-conscience-chamanisme.fr/stages-avances/les-stages-avances/105-schemas-karmiques-et-champs-akashiques.html
767 Fondation pour les Générations Futures, « Le développement soutenable: une approche à 360° », consulté le 12 septembre 2016 : http://www.foundationfuturegenerations.org/fr/developpement-soutenable

vie »). Moins dotée en capital financier que Paul, Stéphanie et Françoise, cela lui permet d'accéder à des stages « en contrepartie des heures de bénévolat » qu'elle effectue. Outre l'aspect financier, il s'agit également de rétributions symboliques, comme le fait de pouvoir rencontrer les intervenants des stages : « maintenant voilà, je tutoie et j'embrasse Jean-Yves Leloup, D'Asembourg, Janssen... ». Cela lui permet de se constituer un capital social et de se valoriser elle-même dans sa propre « mission » de vouloir guérir la terre, alors que les intervenants qu'elle rencontre affichent eux aussi un tel positionnement[768].

Pour les personnes interviewées, la rencontre avec les associations étudiées est souvent vécue sous le signe de la croyance. Paul crée ainsi l'association des Créatifs Culturels en Belgique sur la base d'une « intuition » : « j'ai confiance aussi en cette intuition qui me mène dans des thématiques toujours plus larges qui vont servir de préambule quelque part à ce que je fais maintenant dans les Créatifs Culturels ». Stéphanie et Françoise vivent quant à elles leur rencontre avec Design Me A Planet comme une sorte de connexion spirituelle. Stéphanie rencontre ainsi l'association « par hasard », même si précise-t-elle « on peut dire qu'il n'y a pas de hasard, je suis plutôt dans cette optique là […] ». Françoise est contactée *via* Facebook par Michel Saloff-Coste, mais elle fait de cette rencontre quelque chose de spirituel : « Ça m'a confirmé par synchronisation, puisque je suis très branchée sur les champs énergétiques […] ». En réalité, la circulation préalable dans une configuration sociale particulière s'avère cruciale dans la rencontre avec ces associations. Geneviève l'exprime bien lorsqu'elle affirme, au sujet d'une grande rencontre des « Créatifs Culturels » où elle retrouve une cinquantaine de personnes qu'elle connaît déjà : « Fatalement on se retrouve puisque on a les mêmes centres d'intérêt ». C'est ainsi par son inscription dans cette configuration sociale de la quête de sens que Geneviève rencontre Paul – « sûrement à des conférences, des stages [...] » – et *in fine* l'association des Créatifs Culturels en Belgique. Françoise circule elle aussi dans une configuration sociale similaire lorsque Michel Saloff-Coste, le président de Design Me A Planet l'a contacte. Il en est de même pour Stéphanie. Elle rencontre Michel Saloff-Coste lors du « forum mondial » Convergences qui se tient du 17 au 19 septembre 2013 à Paris. Elle précise avoir entendu parler de ce forum *via* une newsletter d'Ashoka, qui se veut le « 1er réseau mondial d'entrepreneurs sociaux »[769]. C'est là-bas qu'elle entend parler Michel Saloff-Coste pour la première fois : « j'ai

768 À titre d'exemple, la présentation du stage réalisé par Jean-Yves Leloup les 17 et 18 décembre 2016 et intitulé « Le complexe de Jonas ou la traversée des peurs », affirme que « dans la redécouverte et l'acceptation de notre « mission » et du sens de notre passage sur la terre, nous apprenons à ne plus avoir peur d'avoir peur et peut-être d'accomplir une bonté, un pardon qui nous débordent... ». TETRA, « Le complexe de Jonas ou la traversée des peurs », consulté le 10 septembre 2016 : http://www.tetra-asbl.be/Le-complexe-de-Jonas-ou-la-traversee-des-peurs-event-1956.html

769 Les entrepreneurs sociaux sont pour Ashoka « des innovateurs, hommes et femmes, dont l'idée est suffisamment forte pour changer la donne dans le domaine où ils/elles interviennent et qui possèdent toutes les qualités de

écouté plusieurs conférences et j'en ai entendu une en particulier de Michel que j'ai trouvé très pertinente et très intéressante. Je suis allée le voir à la fin […] ». Elle est alors à ce forum dans le cadre de son « exploration » professionnelle. Le forum Convergences se définit comme « la première plateforme de réflexion, mobilisation et plaidoyer en Europe […] autour de l'objectif « Zéro exclusion, Zéro carbone, Zéro pauvreté », en promouvant les Objectifs de développement durable (ODD) et la lutte contre la pauvreté, l'exclusion et les changements climatiques dans les pays du Nord et du Sud »[770]. Convergences s'inscrit ainsi pleinement dans le cadre du « développement durable ». Ses partenaires comprennent de grandes banques privées comme BNP Paribas, la Société Générale ou encore le Crédit Agricole, de grandes entreprises comme Unilever, L'Oréal, Veolia ou encore Danone Communities, le « fonds solidaire » de Danone, mais aussi certains acteurs publics comme la mairie de Paris, l'Agence Française du Développement ou encore la Caisse des Dépôts. Le Forum 2013 a pour thématique « la co-construction d'un monde équitable et durable ». Le 18 juin, Michel Saloff-Coste, le président de DMAP, est l'un des intervenants du « World Café Management : Regards croisés de jeunes professionnel-le-s et dirigeant-e-s sur l'engagement sociétal, le sens au travail, et le leadership partagé », pour selon ses propres mots, « poser le cadre et proposer sa vision du Management du 3ème Millénaire »[771]. Le « forum mondial » Convergences s'inscrit en partie[772] dans un espace de réflexion et de mise en réseaux d'acteurs, espace qui vise à penser, à encourager et à accompagner l'émergence d'une « bioéconomie » prétendument plus responsable. Le « World Forum for a Responsible Economy » de Lille et le « Positive Economy Forum » se situent eux aussi pleinement dans cet espace. Pour les personnes interviewées, les rencontres avec ces associations se sont souvent produites *via* leurs fondateurs, du fait de la personnalisation de ces deux structures.

Si la « mission » de vie des personnes rencontrées prend la forme d'un engagement associatif, celle-ci doit *in fine* s'incarner dans l'ensemble des configurations sociales de l'existence, à commencer par le travail.

---

l'entrepreneur pour pouvoir développer et essaimer leurs activités ». ASHOKA, « Vision, mission et approche », consulté le 25 juin 2016 : http://france.ashoka.org/vision-mission-et-approche

770 Convergences, « Qui sommes-nous ? », consulté le 25 juin 2016 : http://www.convergences.org/convergences/

771 Michel Saloff Coste, « 18 09 2013 : Michel Saloff-Coste au forum mondial Convergences », 18 septembre 2013, consulté le 25 juin 2016 : http://michelsaloffcoste.blogspot.fr/2013_09_18_archive.html

772 Le « Forum mondial » Convergences s'inscrit dans le « développement durable », mais également dans l'économie « sociale et solidaire » et la Responsabilité Sociale des Entreprises (RSE).

Le travail comme expression de croyances New Age omniprésentes dans chaque aspect de l'existence

Chez les personnes rencontrées, comme cela a été montré, le « travail » est devenu le lieu privilégié où réaliser une « mission » de vie. De plus, du fait de leur caractère « holistique », les valeurs New Age doivent être vécues partout et tout le temps, c'est-à-dire dans toutes les configurations sociales de l'existence. Comme l'exprime Françoise, l'enjeu semble clairement d' « être en accord avec soi-même dans la totalité de son existence ». Il s'agit de ne « plus [être] justement dans la fragmentation professionnelle et puis privée ». Face à cette injonction, il convient à présent de voir comment les croyances New Age et celles d'écologie qui en découlent, s'incarnent dans le champ professionnel ainsi que dans le champ familial. Répondre à cette injonction n'est en effet pas toujours aisé pour les personnes interviewées.

Des croyances New Age qui s'incarnent en premier lieu dans le « travail »

Les croyances New Age sont d'abord présentes dans le « travail ». En fonction des contraintes professionnelles, cela oblige parfois à faire preuve de « prudence » ou à réaliser un travail d' « adaptation », dont l'enjeu demeure fondamentalement d'essayer de modeler, petit à petit, le champ économique et ses dispositifs économiques dans le sens des croyances au centre de sa vie. Si, comme cela a été souligné précédemment, les croyances New Age sont au cœur des pratiques professionnelles de Geneviève, elles traversent également les activités professionnelles de Françoise, au sein de BMW. Cette dernière affirme en effet y vivre sa spiritualité : « quand je travaille, c'est une expression de ma spiritualité ». Cependant, là aussi, cela amène à faire preuve d'un minimum de « prudence » et nécessite bien souvent un travail d' « adaptation ». Françoise utilise la « Spirale Dynamique », cet outil hérité des principes du New Age : « c'est pour ça que depuis plus de 20 ans je travaille chez BMW, c'est que […] je peux travailler avec la spirale déjà ». Comme elle le précise : « je l'utilise avec des secrétaires, je l'utilise avec différentes hiérarchies […] je l'utilise dans le développement d'équipes franco-culturelles […] ». Il lui arrive également de proposer des « journées d'initiation à la spirale avec des groupes ». Elle dit y trouver « une satisfaction évidemment spirituelle, personnelle et émotionnelle à travailler dans un système très axé sur la performance ». Malgré cette « satisfaction » exprimée, il semble qu'il ne soit pas toujours aisé de vivre ses croyances dans une entreprise organisée autour de rapports fondés sur l'intérêt, son activité lui permettant surtout de « survivre à [ses] besoins quotidiens ». Elle a pour le moment « choisi […] de ne pas travailler sous le label « Centre pour l'émergence humaine » pour des

organisations comme BMW, justement par rapport à la problématique du vocable ». Le vocabulaire New Age, dans une entreprise comme BMW est relativement difficile à assumer et implique tout un travail d'adaptation du modèle de la « Spirale Dynamique » : « en effet j'utilise […] de plus en plus maintenant le modèle […]. Donc il y a de plus en plus d'ouverture par rapport à ça. Mais évidemment il faut l'adapter ». Il s'agit en définitive « d'adapter pour aussi s'adresser aux personnes qui sont encore dans une logique de matérialisme […] ». Cela implique deux manières différentes d'utiliser le modèle de la « Spirale Dynamique » : « alors j'ai deux façons de faire : soit je ne parle pas de la spirale explicitement mais je l'utilise, c'est-à-dire que ça m'aide par exemple dans le diagnostique […], soit je lui en parle, soit je ne lui en parle pas ». Selon le public avec lequel elle travaille, « ça oblige à une différenciation très précise de la façon dont on se présente par rapport au système de valeurs auquel on s'adresse ».

Du point de vue de ses valeurs écologiques, ses activités tant pour BMW qu'avec le Centre pour l'Émergence Humaine impliquent pour Françoise de nombreux déplacements, notamment à l'étranger[773]. Ceux-ci s'effectuent principalement en train, voire en voiture si elle n'a pas le choix. L'usage des nouvelles technologies permet cependant de limiter ses déplacements. Elle dit en effet « faire énormément maintenant par internet ». Elle évoque ainsi l'organisation de « webinaires » et l'utilisation de Skype. Elle relie par ailleurs explicitement l'utilisation des nouvelles technologies à l'écologie : « c'est quelque chose que je suis en train de développer par rapport justement à ce nouveau système de valeurs sur l'intégral, l'holistique, parce que là aussi nous avons une intégration des technologies en tenant compte de l'écologie et de la globalisation finalement ». L'usage des nouvelles technologies, par son aspect écologique, se retrouve ainsi englobé et relié à son rapport sacré au monde. Spiritualité et nouvelles technologies ne seraient pas incompatibles : « je ne travaille pratiquement que comme ça maintenant et j'arrive à me connecter au champ énergétique, même à distance, donc voilà pour moi c'était complètement évident qu'on puisse le faire [l'entretien] comme ça ». Pour Geneviève aussi, les valeurs d'écologie s'avèrent inséparables d'un rapport spirituel et englobant au monde. Il s'agit de mettre davantage de « conscience » dans ses actions : « Fatalement. Quand je vous dis que l'important c'est de faire les choses consciemment, avec les personnes c'est aussi être conscientes d'elles-mêmes d'abord : cesser de faire en fonction de tous les gens qui sont autour d'elles ! Déjà être conscients de soi et après être conscients des autres ».

773 Du point de vue des valeurs écologiques, il est intéressant de savoir que BMW fit partie de l'Association of International Automobile Manufacturers (renommée en 2011 : Association of Global Automakers), l'un des membres de la Global Climate Coalition (GCC) qui s'opposa activement à toute idée de changement climatique. Revkin Andrew C., « Industry Its Scientists on Climate », *The New York Times*, 23 avril 2009, consulté le 3 mars 2017 : http://www.nytimes.com/2009/04/24/science/earth/24deny.html

Lorsque l'individu parvient à se dégager de toute contrainte professionnelle externe et à s'extraire des rapports utilitaristes dominants au sein du champ économique, comme dans le cas de Paul, ses valeurs semblent plus aisées à mettre en pratique. Sa seule contrainte véritable, en l'absence de contraintes financières fortes, est davantage celle de la quête spirituelle à laquelle il se sent appelé à devoir répondre : « ma fonction, elle est de continuer à être connecté à cette intuition qui s'élargit de plus en plus sur le plan de la conscience […] ». Cela est d'autant plus vrai que son domicile personnel, de taille relativement modeste, est à la fois son lieu de vie, le siège légal de l'association des Créatifs Culturels en Belgique, ainsi que son lieu de « travail ». Quant à Stéphanie, à la recherche d'un projet professionnel, l'enjeu reste pour elle de parvenir à vivre ses valeurs dans le champ professionnel : « moi mon but c'est vraiment de les vivre au quotidien dans ma vie professionnelle […] ».

Une spiritualité du quotidien dont découle une écologie des « petits gestes »

Présentes dans le champ professionnel, les croyances New Age et écologiques s'incarnent également dans le champ familial. À l'exception de Geneviève, les valeurs spirituelles ne prennent pas nécessairement la forme de rites. Comme cela a été montré, l'impératif de transformation de soi du New Age inclut deux moments. La connexion à soi en est le premier et n'est en rien une finalité. Elle permet en effet le second moment, celui de la connexion à quelque chose de plus grand, c'est-à-dire celui de la connexion au monde devenu par là-même spirituel, puisque Tout est dans tout, conformément au monisme du New Age. Une fois connecté au monde, l'enjeu est d'y agir dans le sens d'un changement social réformiste. Cependant, pour les personnes rencontrées, l'absence relative de rites semble s'expliquer par leur inscription plus forte dans l'extériorité que dans l'intériorité. La connexion à soi s'est déjà effectuée, repose sur des croyances fortes, est durable et n'a pas besoin d’être réactualisée sans cesse. Spirituelles dans leurs ressentis les plus profonds, il s'agit désormais pour ces personnes de se réaliser dans l'action. Françoise affirme consacrer chaque jour « des plages de temps pour [son] corps » afin de ne « pas être que dans le mental », à raison minimum d'une heure par jour « d'exercices corporels ». Néanmoins, elle dit moins en ressentir le besoin depuis deux ou trois ans : « plus je vis au quotidien, dans mon environnement professionnel, ces valeurs, par exemple valeurs spirituelles, et moins j'ai besoin de me préserver des espaces dans ma vie privée […] ». La spiritualité prend désormais pour elle davantage le sens d'un agir, d'une connexion au monde : « je n'ai plus besoin de façon un peu artificielle […] de dire « ah bah tiens aujourd'hui il faut que je trouve du temps pour méditer », puisque ma méditation, elle se fait dans mes actions ». Il en est de même pour Paul. Il affirme que la spiritualité fait partie de son quotidien

et peut prendre la forme de « rites » : « j'ai une pratique de méditation, une pratique de pensées créatives. La prière fait partie de mon quotidien ». Cependant, comme pour Françoise, le besoin de ces moments répétitifs et codifiés se fait désormais nettement moins sentir : « maintenant, je ne suis plus trop là dedans. Je crois que la méditation est passée […] dans mon quotidien. J'ai moins besoin de me dire le matin, ou quand je me couche le soir... c'est plus quelque chose de l'ordre du... voilà, quelque chose qui est là, présent ». Omniprésente dans son rapport à soi et au monde, dans son ressenti le plus intime, Paul affirme en vivre « l'expérience ». Il s'agit pour lui de vivre davantage en conscience, notamment dans sa relation de couple : « j'essaie en tout cas d'être toujours conscient de comment mon masculin essaie de prendre le pouvoir, ou le pouvoir d'utiliser l'autre comme objet sexuel, ou je suis dans : honorer l'essence féminine en elle ». La « pensée créatrice » est une autre manifestation de cette spiritualité qui va « de soi » ; elle repose sur l'idée que ce sont nos pensées qui génèrent notre réalité, et non l'inverse. On peut *a minima* la définir comme le fait « de créer votre monde par vos pensées, vos émotions et votre manière d'ÊTRE »[774]. S'il affirme l'utiliser principalement pour sa « mission » avec les Créatifs Culturels, il raconte également cette anecdote très personnelle :

> « C'est-à-dire que ma première voiture neuve m'est venue... par ma pensée créatrice ! J'avais pas le fric, il n'y avait pas la voiture... mais je l'ai visualisée et euh... j'ai mis mon cœur et mon âme là-dedans et quinze jours après, c'était là. Le fric est venu ! »

Lorsque les croyances religieuses paraissent moins « abouties » et que la position sociale dominée occupée amène à recentrer l'agir davantage sur soi, le travail intérieur et personnel reste important. Ce dernier ne vise pas seulement à trouver davantage de « réponses » à la quête de sens qui est sienne, mais également à tenter d'atténuer, sous certains aspects, l'écart social objectivement présent vis-à-vis des autres membres de l'association investie. C'est le cas de Louise. Son cheminement spirituel ne prend que très peu la forme de rites. Il s'agit essentiellement, comme cela a précédemment été souligné, de lectures la plupart du temps spirituelles et de l'écoute quotidienne d'émissions radio, surtout celles de « radios libres » : « Je me rends compte que je suis plus lecture et théorie que par exemple, dès qu'il s'agit d'agir […] je donnerai plus priorité à quelque chose dont on a besoin de la tête plutôt que du corps ». Louise semble ainsi avoir réactualisé une disposition à l'autodidactisme héritée de son père. Ces pratiques lui permettent, outre la réflexion qu'elles lui procurent, de se constituer un « capital culturel » plus important que celui hérité de sa position

774 Coach du Bonheur, « La pensée créatrice – la loi d'attraction », consulté le 10 septembre 2016 : http://www.coach-du-bonheur.be/index.php/Pensee-creatrice/la-pensee-creatrice-la-loi-d-attraction-formation-seminaire.html

sociale d'origine et actualisé ultérieurement. Louise tient ainsi des « cahiers radios », caractérisés par des prises de note. Elle en serait au « huitième depuis l'année 2009 ». Ce « capital culturel » peut ensuite être réinvesti notamment dans ses activités associatives au sein de Design Me A Planet :

> « Mais c'est parce que j'ai pris des notes dans mes cahiers, que j'ai sous la main et que de temps en temps ; par exemple […] lorsque nous avons besoin d'un thème, il m'est déjà arrivé aussi de proposer un nom… Pourquoi ? Parce que « sur BFM business » j'ai entendu un entrepreneur, il a tel profil et ça me semble éventuellement intéressant de... ».

Cependant, pour les personnes rencontrées, l'équilibre entre intériorité et extériorité ne semble pas toujours facile à trouver, surtout lorsqu'il rencontre des possibilités d'agir relativement importantes liées à la position sociale dominante occupée. La connexion spirituelle au monde paraît en effet illimitée. Pour Stéphanie, par exemple, ce second moment de la réalisation de soi, celui de la connexion au monde et de l'agir qui en découle, s'avère très intense. La spiritualité est avant tout quelque chose qu'elle ressent subjectivement dans les diverses expériences et moments de sa vie. Par exemple, son engagement au sein de Design Me A Planet est souvent vécu sous le signe de « synchronicités » : « DMAP c'est que des synchronicités ! C'est hallucinant ! Des choses qui se combinent ! Et moi je l'ai vraiment vécu depuis quelques mois aussi ». Selon Deepak Chopra, les « coïncidences » ne doivent pas grand-chose au « hasard », mais sont plutôt des « synchronicités », c'est-à-dire des manifestations d'un ordre « caché » et spirituel de l'Univers[775]. La spiritualité est avant tout pour Stéphanie synonyme d'agir : « je suis quelqu'un qui, malheureusement, aime beaucoup l'action, agir […] ». Cela se traduit par une disponibilité sans vraiment de limites : « je suis en disponibilité permanente pour les autres […] ». Il s'agit d' « aider au quotidien » de manière quasi-inconditionnelle, comme dans cet exemple qu'elle relate :

> « j'essaie de prendre du temps pour les autres […] Là, typiquement, j'ai rencontré la sœur de quelqu'un que j'avais rencontré en voyage. Elle montait une boîte et elle avait du mal à structurer son truc et tout ça. C'est une boîte pour essayer de promouvoir justement des alternatives de vie durable au sein d'une ville et du coup son projet il me plaisait beaucoup donc je lui ai dit « bah écoute je vais t'aider » et j'ai passé je ne sais

775 C'est notamment ce que Deepak Chopra développe dans son livre : « Le livre des coïncidences : vivre à l'écoute des signes que le destin nous envoie » paru aux éditions J'ai lu en 2009.

pas combien d'après-midi avec elle, juste pour l'aider à structurer son projet ».

Lorsque la position sociale incarnée ouvre un maximum de « possibles », l'engagement extérieur n'a par définition aucune limite autre que celle que l'individu peut lui fixer, ce qui n'est pas toujours aisé, comme dans le cas de Stéphanie : « la moindre sollicitation d'action ou surtout la moindre sollicitation d'aide, je ne peux pas dire non ». C'est donc à l'individu de trouver son équilibre entre des moments de connexion à lui-même et d'autres dédiés à un agir extérieur. Il devient ainsi difficile pour elle de concilier pleinement les deux moments forts de la spiritualité New Age : « je ne pourrais pas dire « non, là je dois être toute seule pendant quinze minutes » ». Cette difficulté à se poser des limites peut alors être ressentie comme problématique : « malheureusement, ça me coupe aussi de moi ! » Cette disponibilité permanente envers autrui ne se traduit pas chez elle seulement par une grande « disponibilité », mais également par le suivi de formations. Elle suit ainsi depuis deux ans, à raison de deux jours par mois, une formation « autour de la PNL » (Programmation neuro-linguistique). Les techniques qu'elle y apprend lui permettent de mieux répondre aux sollicitations extérieures qu'elle reçoit : « C'est une association qui fait ces cours, c'est pour mieux communiquer avec moi et avec les autres, donc ce sont des formations à titre personnel. Ce sont des techniques qui permettent... il y a un gros aspect communication et développement personnel […] donc je les applique ponctuellement pour aider des gens […] ».

Chez les personnes rencontrées, le besoin de réactualiser cette connexion à soi, pour ensuite mieux retourner à cette posture de l'agir, se fait parfois ressentir. Paul évoque ainsi des « périodes » où il ressent le besoin d'une reconnexion à lui-même. Ces moments qu'il qualifie de « moments vides » sont ceux où il dit éprouver la nécessité de « capter l'intuition ». Pour Stéphanie, comme cela a déjà été souligné, certains moments de difficulté amènent à un besoin de reconnexion à elle-même. La spiritualité se recentre alors sous la forme de rites. Ces derniers ont alors pour fonction de la réassurer dans son assise spirituelle et de réactualiser le sens spirituel accordé à sa vie. Une fois la confiance retrouvée, la connexion à soi redevient connexion au monde et le moteur d'un investissement extérieur actif. La spiritualité New Age est en effet une spiritualité dans l'action. La reconnexion à soi n'est généralement jamais appelée à durer. Parmi les personnes rencontrées qui composent cette première logique de sens, Geneviève est la seule à avoir conservé certains rites spirituels. Depuis 25 ans, elle lit ainsi chaque matin le livre « La petite voix » d'Eileen Caddy, un best-seller de « méditations quotidiennes ». Eileen Caddy est l'une des fondatrices en 1962 de la communauté New Age « Findorn » située au nord de l'Écosse. Geneviève consacre chaque matin « de dix à trente minutes » à la lecture de ce petit livre : « c'est mon entrée en matière pour ma petite

méditation avant de commencer la journée ». Elle précise également avoir d'autres moments réguliers de méditation, principalement collectifs, notamment au « cercle de bénédiction » dont elle fait partie. En réalité, ces rites collectifs font également partie de cette phase de connexion au monde de la spiritualité New Age. Il s'agit alors d'une manière d'agir conforme à une lecture psychologisante et métaphysique du monde, et non d'actions en vue de modifier les rapports sociaux. Cette réalisation de soi dans l'action ne prend pas place non plus au sein des institutions sociales capitalistes, ce qui explique certainement le maintien de ces rites dans la vie de Geneviève. Cette dernière, du fait de la nature particulière de sa profession, est en effet relativement détachée des contraintes du champ économique. Ce qui n'est pas le cas, par exemple, de Stéphanie ni de Françoise.

Dans le champ familial, les croyances religieuses donnent lieu également à des pratiques quotidiennes d'ordre écologiques. Ces dernières prennent essentiellement la forme d'une écologie des « petits gestes » qui est sous-tendue par un rapport spirituel au monde. Parmi les personnes rencontrées, Geneviève est celle chez qui cela est le mieux explicité. Elle affirme incarner les valeurs écologiques « dans chaque démarche de la vie ». L'écologie est pour elle avant tout quelque chose de « pratique » et de « concret », par opposition aux « querelles de clochers », c'est-à-dire les débats et la politique. Il s'agit simplement de mettre de la « conscience » spirituelle dans chacun de ses actes : « De nouveau, c'est la conscience qu'on y met. […] le même geste peut être fait avec une conscience différente ». Cela prend, par exemple, forme dans son rapport alimentaire à la viande. Elle se dit de « tendance végétarienne » : « « Moi je mange de la viande une fois par semaine, une fois par quinzaine. Je ne mange plus de grands animaux, éventuellement des poulets mais à une condition, que ce soit de la viande heureuse ». Si elle donne comme exemple de « viande heureuse » celui d' « une poule élevée en plein air », l'essentiel est avant tout de savoir si l'acte d'en manger est fait avec « conscience » ou non : « C'est parce qu'on le fait consciemment, c'est juste la conscience qu'on y met […] ». Geneviève a par ailleurs un petit potager à une douzaine de kilomètres de chez elle, prêté par un ami. Elle dit adopter une alimentation « à tendance Bio », essayer d'acheter des produits de proximité, cuisiner avec des aliments « frais, ne presque plus acheter de surgelés, ne jamais chauffer « plus qu'à 17 degrés l'hiver » et privilégier au maximum l'eau froide « pour économiser l'énergie ». Elle affirme aussi utiliser régulièrement son vélo pour aller aux activités de TETRA et privilégier le covoiturage. Enfin, elle dit avoir des abeilles à une douzaine de kilomètres de Bruxelles. Concernant son rapport à la consommation, elle souligne avoir un rapport distant à l'acte de consommer. Cela ne tient pas tant à ses valeurs écologiques, ni à une quelconque volonté de faire diminuer la nécessité de travailler pour se procurer de quoi survivre : l'argent. La raison

principale n'est pas dans une recherche d' « autonomie », elle concerne en premier lieu le peu de ressources financières dont elle dispose :

> « Je ne suis pas une très bonne consommatrice parce que d'abord j'ai très très peu de moyens et qu'avoir cinq enfants avec très très peu de moyens ça ne nous permet pas d'être des consommateurs donc je crois que c'est l'une des choses que j'ai appris aux enfants : c'est de se débrouiller avec rien. […] c'est un peu forcé aussi […] ».

Elle le dit autrement, pour bien insister sur ses faibles moyens financiers : « je suis juste dans la survie, très juste dans la survie ! » Les valeurs écologiques se mêlent à d'autres logiques, comme ici celle des ressources financières présentes au sein de la famille. L'entremêlement des logiques de sens se retrouve par ailleurs chez Stéphanie, notamment dans son rapport aux modes de transport. Concernant ses modes de transport, elle recourt au système en libre-service de Paris « Vélib' » dont la gestion est assurée par le groupe industriel JCDecaux. Ce type d'usage du vélo se distingue des ateliers d'auto-réparation de vélos qui ont notamment pour objectif « l'autonomie des cyclistes »[776]. Stéphanie a un abonnement « Vélib' » à l'année et précise utiliser le « Vélib' » à raison d'une heure par jour. Ces moments à vélo peuvent ainsi s'apparenter à ces moments seule avec elle-même qu'elle associe à la méditation.

En définitive, il s'agit, pour les personnes rencontrées d'adopter une posture écologiste réformiste. Ce positionnement apparaît bien lorsque Paul oppose sa façon de vivre à celle d'un « activiste » : « disons que je ne suis pas un inconditionnel des magasins en circuit court, et cetera. Je peux tout à fait acheter BIO dans un supermarché ». Il affirme en effet ne « pas [être] un activiste écologiste » :

> « Alors quoi concrètement ? J'ai... mes comptes chez Triodos ! Je suis membre d'un SEL ! Ma voiture elle roule au GPL[777] ! […] J'achète BIO, commerce équitable, je ne mange pas de viande, je suis végétarien depuis une trentaine d'années ; pas pur et dur, je mange de la viande en situation sociale obligée […] ».

Si les Systèmes d'Échanges Locaux (SEL) peuvent s'inscrire dans une volonté d'expérimenter des formes d'échanges non marchands, dans quel(s) projet(s) de société s'inscrivent-ils ? Le degré de radicalité de cette expérimentation sociale n'est pas inscrit d'emblée. Il dépend en effet des groupes

776 On peut par exemple citer l'association tourangelle « Roulement à Bill ». Roulement à Bill [site internet], consulté le 12 septembre 2016 : http://www.roulementabill.org/

777 Le GPL désigne le gaz de pétrole liquéfié.

sociaux qui s'en emparent. Poser la question du « projet de société » qui donne sens à telle ou telle « utopie concrète », c'est également soulever « la problématique de la « récupération », qui impose de se demander ce qui est récupérable dans le projet contestataire initial »[778]. Certains auteurs « critiques » affirment également que l'antiproductivisme affiché peut en définitive n'être que celui d' « un «nouveau» mode d'action qui cache une croyance naïve en la possibilité d'un capitalisme à visage humain, quand il ne fait pas de la consommation une forme d'action politique : « Acheter, c'est voter ! »[779] :

> « Combien sommes-nous à se déclarer être «antiproductiviste» (contre le principe de la production marchande pour la production marchande), pour produire plus longuement et de manière « responsable » dans toujours les mêmes catégories d'une production marchande mais « utile » (Ah !) ? »[780]

La croyance en un « capitalisme à visage humain » est la croyance adoptée, avec des nuances, par les personnes rencontrées qui s'inscrivent dans cette première logique de sens. La participation à un SEL s'accompagne chez Paul, de l'achat de produits labellisés, qu'ils soient « Bio » ou équitables, mais également du choix de la « banque durable » Triodos. Ces pratiques s'inscrivent pleinement dans l'idée d'une « consom'action », c'est-à-dire d'un « réformisme voulant installer une « nouvelle culture de la consommation » »[781], bien plus que dans celle d'une recherche d' « autonomie » vis-à-vis des catégories marchandes. Cette posture écologiste réformiste n'est bien souvent que le prolongement d'un rapport spirituel au monde et d'une valorisation de la nature comme sacrée. Ce registre de la croyance transparaît à nouveau lorsque Paul évoque son achat récent d'un « extracteur de fruits » : « je suis devenu un fanatique des vidéos du site [internet] « Vivre cru »[782] […] ma quantité de légumes a considérablement augmenté. […] si tu ouvres mon frigo, il est complètement plein de légumes qui ne sont pas BIO parce que question... si je veux acheter autant de légumes BIO alors, là vraiment niveau budgétaire ça va exploser […] ». Le site internet « Vivre cru » affirme ainsi par exemple que « des congestions hépatiques au cancer en passant par l'impuissance, les ruptures d'anévrisme, rien ne résiste au jus de betterave ! »[783] Lorsque la position sociale est celle

778 Liatard Bertrand, Lapon Daniel, « Un sel entre idéal démocratique et esprit du capitalisme. Essai d'analyse institutionnelle », *Revue du MAUSS*, 26, 2005, p. 334-335.
779 Sortir de l'économie, « Existe-t-il une économie à visage humain ? », 2, mai 2008, p. 5.
780 Ibid., p. 3.
781 Ibid., p. 5.
782 Régénere! [site internet], consulté le 12 septembre 2016 : http://regenere.org
783 Selon la Miviludes (Mission interministérielle de vigilance et de lutte contre les dérives sectaires), Thierry Casasnovas « est devenu ce qu'on appelle nous un « dérapeute », c'est-à-dire un thérapeute qui dérape ». Schepman Thibaut, « Thierry Casasnovas, le gourou du « tout cru », vous attend tranquille sur Youtube », *Rue89*, 26 novembre 2014, consulté le 12 septembre 2016 : http://rue89.nouvelobs.com/2014/11/26/thierry-casasnovas-gourou-tout-cru-

d'une position dominée, comme dans le cas de Louise, les pratiques écologiques individuelles sont relativement « modestes ». Ces pratiques s'avèrent en adéquation avec l'idée phare du New Age d'une transformation individuelle. Louise habite en appartement. Elle pratique le recyclage et achète « Bio », notamment des fruits et légumes de saison. Elle précise effectuer ses achats « Bio » au Supermarché et « tous les deux mois » se rendre dans un magasin du réseau « Biocoop », qui se définit comme étant « le premier réseau de magasins bio en France ». Ses pratiques écologiques n'auraient selon elle rien « d'extraordinaire » : « dans mon lieu de vie, ici, c'est assez limité ». Comme chez les personnes représentant la première logique de sens identifiée, les pratiques écologiques de Louise ne s'inscrivent aucunement dans une recherche d'autonomie vis-à-vis des structures marchandes.

L'importance de pouvoir partager ses croyances au sein du champ familial

Cette omniprésence de la spiritualité New Age se traduit également au sein du champ familial dans le rapport entretenu aux autres membres de la famille. Pour les personnes rencontrées, le fait d'avoir adopté d' « autres » valeurs, notamment spirituelles et de les vivre en tant que croyance, s'accompagne d'espaces où pouvoir échanger ou *a minima* de les partager, sous peine de ressentir une certaine « solitude ». Le champ familial en fait partie. Lorsque les croyances vont pleinement de soi et qu'elles sont pleinement partagées par l'entourage « proche », celles-ci ne prennent pas forcément la forme d'échanges. Elles font au contraire partie des « évidences » et des cadres cognitifs préalables à toute discussion. Françoise dit ainsi partager ses valeurs avec ses deux frères. C'est elle qui les a initié par ailleurs à la « Spirale Dynamique », ce qui selon elle suscite « beaucoup d'échanges ». Son jeune frère, qui a cinq ans de moins qu'elle, travaille « aussi avec l'intégral », tandis que son autre frère, plus jeune d'un an, est enseignant agricole en collèges et lycées. Ce partage relativement intense donne par ailleurs naissance à une association créée en 2005 par ses deux frères, dont elle est un temps trésorière. L'écologie est au cœur de cette association située en France dans le Puy-de-Dôme, qui organise des séminaires et des stages dans les deux fermes achetées par leurs parents en 1971. Néanmoins, ce partage semble moins évident avec d'autres personnes proches, comme son mari, ses enfants ou encore ses amis. Son mari ne se retrouve pas par exemple dans les valeurs spirituelles : « par contre, sur la spiritualité, mon mari étant scientifique, mathématicien, physicien, nous avons des échanges extrêmement intéressants parce qu'il a une vision différente ». Elle souligne ainsi « son scepticisme de scientifique » et « son approche plutôt prudente ». Ses amis se situent également à un autre niveau de « conscience » :

attend-tranquille-youtube-256224

« c'est pas facile de pouvoir échanger […] puisque mes amis sont à des niveaux différents de conscience ». Il en est de même pour ses enfants qui sont, selon elle, « plutôt dans des valeurs […] donc du mime orange, donc la croissance... le succès […] la réussite professionnelle ». Cette difficulté à partager ses valeurs est en réalité relativement inévitable pour toute personne se revendiquant comme membre d'une « avant-garde ». Françoise dit ainsi ressentir parfois des « moments de solitude » : « il y a quand même des moments un peu de solitude donc c'est pour ça que c'est important d'avoir d'autres associations ou organisations, personnes ou collègues avec qui on peut communiquer ou être à un autre niveau de conscience ».

Entre Stéphanie et ses frères et sœurs, les valeurs vont de soi. Elles ne font pas nécessairement l'objet de discussion entre eux : « après, du fait que ce sont des sujets que chacun vit au quotidien, on n'a justement pas besoin d'avoir de grands débats […] c'est plus effectivement, comment est-ce qu'on peut s'aider pour faire avancer les projets […] ». Selon elle, ils auraient tous en commun « de contribuer un peu à changer le monde ». L'enjeu serait alors de réussir à vivre ses croyances sur le plan professionnel, tels des « engagements professionnels » : « effectivement, on a des traits communs sur la façon dont on a tous choisi nos engagements professionnels ». Son grand frère est formateur dans l'armée et est passionné « par des valeurs de l'armée, mais plus l'armée à l'ancienne : le courage, la bravoure, le dévouement pour son pays […] ». Elle précise qu' « il a toujours eu un côté environnemental assez fort ». Il aimerait se reconvertir « dans l'hydro-géologie ou […] quelque chose autour de l'environnement ». L'une de ses sœurs, Pauline, « a fait une école d'ingénieur agricole » et travaille aujourd'hui avec son père, tout en étant « à fond dans le développement durable ». Sa petite sœur a suivi « des études d'ingénieur environnemental » et cherche du travail dans ce domaine. Son petit frère est toujours en études – « ingénieur et commerce mélangé » – et « aimerait bien trouver un truc aussi dans l'environnement ». Tandis que Geneviève dit également partager ses valeurs avec ses enfants qu'elle qualifie de « guérisseurs, notamment les deux qui vivent encore sous son toit, Paul affirme que ses enfants, deux jumeaux qui ont déjà quitté le foyer familial, n'épousent que de « manière très légère » les croyances qui sont les siennes[784]. Dans son cas de figure, cela ne semble pas poser problème. Il évoque ainsi la liberté laissée : « je laisse mes enfants complètement libres de leurs choix ! » Les autres configurations sociales de son existence semblent suffire à ses besoins d'échanges ou de partages. Enfin, si Louise prétend que ses valeurs sont absentes de celles de son fils « qui n'est pas dans la religion » et avec qui elle n'a « pas de dialogue à ce sujet », il en est tout autrement avec sa sœur et son frère : « je dirais plus par rapport à

784 L'un est économiste et « est dans un chemin conventionnel », l'autre est ingénieur civil architecte et « est plus dans des comportements qui sont un peu similaires à ceux de sa mère et de moi ».

la religion. Ils sont restés plus proches de l'enseignement de l'Évangile, tandis que moi je suis un peu plus élargie ». Cette proximité des valeurs religieuses se traduirait par des échanges et des temps de partage. Elle place ainsi sa famille sous le signe d'une « fraternité » aux connotations religieuses : « je pourrais même parler d'une harmonie fraternelle […] ».

Cette première logique de sens résultant d'une mise en pratique quotidienne de l'utopie des « Créatifs Culturels » n'est pas exclusive. L'idéal-type exposé précédemment est celui d'individus socialisés dans leur enfance, de manière forte, à des croyances religieuses pouvant s'accompagner d'une sacralisation de la nature. Une fois à l'âge adulte, ces croyances font l'objet d'une réactualisation et sont incarnées tant dans le travail que dans le hors travail. Cette imbrication fondée sur la croyance, entre des valeurs New Age et des valeurs propres au champ économique, n'est que l'une des modalités possibles vis-à-vis de valeurs faisant l'objet de rapports différenciés. Deux autres logiques de sens, qui représentent un éloignement vis-à-vis du pôle de la croyance, sont identifiées.

CHAPITRE 3 : UN ÉLOIGNEMENT VIS-À-VIS DU PÔLE DE LA CROYANCE

L'imbrication entre des valeurs New Age et des valeurs propres au champ économique peut se fonder davantage, mais non exclusivement, sur l'utilité économique. Les croyances ne prédominent pas sur les logiques propres au champ économique. Les valeurs font en effet l'objet de rapports de sens qui s'éloignent du pôle de la croyance pour se rapprocher, de manière relative, du pôle qualifié d'utilitariste. À la différence de la première logique de sens exposée précédemment, l'articulation entre socialisation primaire, travail et hors travail n'est jamais totale. La première section de ce chapitre (Des croyances « à la marge », faute d'avoir pu s'actualiser dans le travail.) présente une seconde logique de sens, celle d'individus *a priori* socialisés durant l'enfance à des valeurs religieuses et écologiques mais qui ne parviennent pas ultérieurement à vivre ces valeurs partout et tout le temps. Ces dernières ne traversent pas simultanément, ou selon la même intensité, le travail et le hors travail. Une fois à l'âge adulte, ces valeurs ne font pas, en effet, l'objet d'un rapport « englobant » qui serait celui de la croyance, faute d'avoir pu s'actualiser dans le champ professionnel. Aucune « mission » spirituelle ne pousse alors l'individu à s'engager au sein de l'existant. La seconde section de ce chapitre (Une « mission » spirituelle révolutionnaire modelée par des dispositions ascétiques) expose une troisième logique de sens, celle d'individus caractérisés par une socialisation primaire peu marquée vis-à-vis de ces valeurs et où se joue davantage la transmission de dispositions ascétiques. Les valeurs spirituelles et écologiques, sont rencontrées ultérieurement. Ces dernières, conjointement à la réactualisation de dispositions ascétiques, donnent lieu *in fine* à une « mission » spirituelle qui s'inscrit dans le sens d'une volonté révolutionnaire de changement social. La participation au « mouvement entrepreneurial » étudié s'explique alors par l'absence de représentation de la structuration de la configuration sociale de la « green economy », ainsi que des enjeux qui s'y rattachent.

SECTION 1 : DES CROYANCES « À LA MARGE », FAUTE D'AVOIR PU S'ACTUALISER DANS LE TRAVAIL

Socialisées *a priori* à des croyances religieuses et écologiques durant l'enfance, les personnes rencontrées qui composent cette seconde logique de sens, n'incarnent pas simultanément, ni de manière égale, ces valeurs dans le travail et dans le hors travail. Les croyances héritées du champ familial n'ont en effet pu s'actualiser en tant que telles au sein du travail. Les valeurs spirituelles, en tant que croyances, s'incarnent majoritairement dans le champ familial. Elles peuvent parfois se rencontrer, de manière très relative, au sein du champ professionnel sous un rapport strictement utilitariste. Les valeurs écologiques, quant à elles, font l'objet d'un rapport relativement utilitariste, notamment dans le travail. Par conséquent, le moteur de l'investissement au sein de l'existant ne repose aucunement sur une quelconque « mission » spirituelle.

Pour les individus rencontrés, qui représentent cette seconde logique de sens, la socialisation primaire, qui se déroule principalement au sein du champ familial, diffère peu de celle vécue par les individus incarnant la première logique de sens développée précédemment. C'est dans le passage du champ familial d'origine aux socialisations scolaire et/ou professionnelle que s'opère la construction sociale d'une « différence ».

Des croyances religieuses et écologiques héritées du champ familial, qui ne parviennent pas à s'actualiser dans le travail

L'enfance demeure, à l'instar de la première logique de sens identifiée, le moment constitutif d'un rapport au monde qui accorde une place relativement importante aux croyances religieuses et écologiques. Si la construction d'une « différenciation » dans le rapport aux valeurs ne se joue pas lors de la socialisation primaire, la présence de ces valeurs au moment de l'enfance représente un préalable indispensable à tout processus éventuel de réactualisation. Ces dispositions religieuses, transmises lors de la socialisation primaire, sont soit la transmission d'un certain rapport sacré au monde, qui servira ultérieurement de cadre à une recherche spirituelle de sens à sa vie, soit s'accompagnent de la construction de questionnements existentiels.

Des dispositions religieuses acquises durant l'enfance...

Il peut s'agir tout d'abord de vivre au sein du champ familial d'origine un certain rapport sacré au monde. Celui-ci pourra ultérieurement être réactualisé, au moment par exemple d'un événement douloureux, et devenir alors le support d'une recherche spirituelle de sens à sa vie. C'est le cas de Thierry, âgé de 70 ans, qui a été rencontré à Design Me A Planet. Officiellement à la retraite au moment de l'entretien, il poursuit certaines activités professionnelles auprès de son dernier employeur. Dès 2003, le parcours professionnel de Thierry se déroule dans la configuration sociale du capitalisme « vert ». Enfant, son père est ingénieur et travaille notamment pour les mines de phosphate en Tunisie[785]. Sa mère exerce une petite activité d'enseignement mais n'aura jamais d'activité professionnelle continue. L'enfance de Thierry s'imprègne des valeurs du catholicisme. Les croyances religieuses sont essentiellement présentes chez sa mère, qui a « une vision assez religieuse des choses » et qui est engagée dans des organismes de type religieux. Son père, « très discret », affiche moins ses convictions et croyances : « il ne parlait pas de ses convictions. [...] Je pense que c'est un certain tempérament. Je suis un petit peu comme ça aussi où à force de se poser des questions soi-même, finalement on ne sait plus très bien ce qu'il en est des convictions ». En accord avec les valeurs religieuses de sa mère, Thierry suit le catéchisme. Les valeurs centrales de sa mère incluent alors selon lui celle d' « empathie » dont le sens est assez proche de la « bienveillance » ou de la « grâce »[786] chère à la religion catholique :

> Thierry : « je pense qu'il faut aussi ressentir une certaine empathie avec la terre, les êtres vivants. Je pense que nous avons une certaine responsabilité à l'égard de tous les êtres vivants […] ».
>
> Enquêteur : « Et justement, cette dimension d'empathie pour la terre et les êtres vivants, est-ce que vous avez le sentiment que c'est quelque chose qui était présent aussi chez

785 L'exploitation du phosphate en Tunisie est liée à la colonisation de la France sur le pays de 1881 à 1956. Placé sous « protectorat » français, « les gisements des phosphates de Gafsa étaient déjà découverts en 1885 – 1886 (quatre ans seulement après l'établissement du protectorat) et exploités à partir de 1889 ». Kassab Ahmed, Abdussalam Ali A., Abusedra Fathi S., « Chapitre 17 – L'économie coloniale : l'Afrique du Nord », in Adu Boahen Albert, *Histoire générale de l'Afrique – Tome 7 : L'Afrique sous domination coloniale*, Éditions Présence Africaine, 2010, p. 464.

786 Le site internet de l' « Église catholique en France » définit ainsi la « grâce » : « Désigne la bienveillance absolument gratuite que, de toute éternité, Dieu témoigne à l'homme en l'appelant à partager sa propre vie. C'est l'intimité avec le Dieu de Jésus-Christ donnée par le baptême et renouvelée par les sacrements. C'est par grâce que Dieu nous sauve ». Église catholique en France, « Grâce », consulté le 14 septembre 2016 : http://www.eglise.catholique.fr/glossaire/grace/ Le psychothérapeute Thomas d'Asembourg affirme quant à lui que l' « empathie » est « l'ingrédient » de la bienveillance : « L'empathie permet notamment d'accueillir un désaccord avec l'autre en maintenant un profond respect pour lui ». Cathobel, « La bienveillance, ça s'apprend ! », consulté le 23 septembre 2015 : http://www.cathobel.be/2015/09/23/la-bienveillance-ca-sapprend/

vos parents ? »

Thierry : « Oui oui oui. C'était présent, notamment chez ma mère. Oui, j'ai quand même l'impression d'un certain héritage ».

Dans la continuité de cette notion d' « empathie » et de l'attention à « autrui » qu'elle implique, Thierry évoque chez ses parents un « certain souci de bien faire ». En effet, précise-t-il, il y a chez eux « la volonté d'œuvrer pour un certain nombre de personnes […] ». Il revendique alors un certain héritage familial : « C'est quelque chose que j'ai voulu essayer de préserver. J'ai eu l'impression d'avoir une certaine dette à leur égard ». Comme cela sera développé par la suite, ce souci de l'autre, qui puise ses racines dans le catholicisme, se traduira au début du parcours professionnel de Thierry par la volonté d' « œuvrer au bien de l'Humanité ». Ce ne sera que plus tard, à l'occasion d'un événement particulièrement douloureux pour lui, que ses dispositions religieuses seront réactualisées hors du travail et prendront davantage la forme d'une recherche de sens. La préoccupation de l'Humanité ne disparaîtra pas pour autant, mais cessera d'être le moteur principal de sa vie.

Le moment de l'enfance, s'il est bien dans certains cas celui de la transmission d'un certain rapport religieux au monde, peut également s'accompagner dès le plus jeune âge de la construction de questionnements existentiels. C'est le cas d'Héléna, âgée de 62 ans, qui a été rencontrée à l'association des Créatifs Culturels en Belgique. Au chômage, par choix, au moment de l'entretien, Héléna est à un an de sa mise en retraite. Diplômée d'une licence de philosophie, elle travaille essentiellement comme secrétaire dans le privé. Enfant, son père est vendeur, puis crée à domicile une petite activité de vente de rideaux et de tissus. Sa mère ne travaille pas. Héléna est issue d'une famille catholique. Les croyances religieuses se vivent, selon elle, « de façon très traditionnelle ». Le dimanche est ainsi l'occasion pour la famille de se rendre à la messe. Ce ne sera que plus tard, lorsqu'elle sera adulte, que les croyances de ses parents se relâcheront pour prendre davantage une forme plus spirituelle. Durant son enfance, les valeurs catholiques prennent notamment la forme de la « solidarité et le respect de l'autre ». La solidarité est en effet une des valeurs mises en avant pour l'Église catholique[787]. Héléna est issue d'une famille nombreuse. Elle a douze frères et sœurs, dont six filles. Elle est la troisième naissance de la famille. Dans cette grande famille, le partage est essentiel :

787 Le site internet de l' « Église catholique en France » définit la « solidarité » comme étant le « lien fraternel et valeur sociale importante qui unissent le destin de tous les hommes les uns aux autres ». Église catholique en France, « Solidarité », consulté le 14 septembre 2016 : http://www.eglise.catholique.fr/glossaire/solidarite/

> « On était une famille nombreuse [...] donc là déjà, on vivait en commun, il fallait partager, toujours faire attention aux autres, travailler aussi : faire le ménage, s'occuper des plus jeunes, faire le potager [...]. Donc déjà la vie de famille c'était une vie de solidarité ».

Cette solidarité concerne également le rapport à l'argent : « toujours partager, tenir compte de tout le monde ». Cette solidarité n'est cependant pas libre : « C'était pas un choix de notre part évidemment, donc, c'était une solidarité imposée mais on avait quand même ce sentiment d'unité, d'appartenir à la même famille et il était important de rester ensemble et de nous entraider […] ». La dimension d' « unité », quelle que soit son échelle, est également une dimension hautement catholique, la solidarité en étant l'une des voies d'accès[788].

Malgré cette solidarité familiale imposée et découlant des croyances religieuses de ses parents, le moment de l'enfance est également pour Héléna celui de la construction de questionnements existentiels. Elle s'interroge en effet très jeune sur le sens de la vie :

> « quand j'étais toute petite, ça c'est vrai, je posais plus de questions que les autres et j'avais pas toujours de bonnes réponses, alors j'étais fâchée […]. Je posais toujours trop de questions […] comme ce que posent les enfants de trois ou quatre ans, pour comprendre. […] moi, on ne m'expliquait pas. […] J'ai l'impression que ça m'a manqué ».

Ces questionnements sont liés, selon elle, à la présence d'un certain rapport religieux au monde :

> « C'est difficile à dire mais j'ai l'impression que ça a commencé très tôt parce que, dans une famille catholique, il y avait certaines valeurs déjà présentes à travers la religion. Je me suis toujours posée beaucoup de questions […] ».

Ces questions existentielles sont alors de deux ordres : « comment comprendre les choses ? » et « comment mieux vivre en société ? » Ne parvenant pas à trouver les réponses qu'elle demande, elle commence à chercher les réponses par elle-même. À l'instar de Stéphanie qui incarne la première

788 En effet, « pour un chrétien la solidarité est la traduction d'une exigence évangélique, celle de l'amour porté aux dimensions du monde actuel en marche vers son unification ». Ibid.

logique de sens, le moment chez ses parents est également celui de l'expérience de rapports humains « faussés », source pour elle d'une « grande déception » :

> « J'ai vécu dans un petit village et j'ai détesté ça parce qu'alors on savait tout sur les autres et les gens parlaient toujours derrière le dos et je détestais ça. C'est pour ça que je préfère la ville. […] Pour moi c'était quelque chose qui n'était pas honnête et quand j'ai découvert ça, ce fut une catastrophe – j'étais déjà relativement âgée – que les gens étaient toujours gentils mais que derrière ton dos ils parlaient méchamment…. Ça a été une très grande déception quand j'ai découvert ça. […]. Ce questionnement est resté présent […] ».

Ces rapports humains « faussés », qui vont à l'encontre des valeurs de « solidarité » et de « respect » liées au catholicisme, renforcent visiblement les interrogations profondes qu'elle a depuis toute petite. Après le départ de chez ses parents, ces questionnements ne la quittent plus (« ces questionnements étaient toujours présents, ça c'est sûr ! »), bien qu'elle ne réussira jamais à vivre sa quête de sens au sein du travail.

… qui ne parviennent pas à devenir centrales dans la vie des personnes rencontrées

Ces dispositions religieuses, héritées du champ familial, ont par la suite l'occasion d'être réactualisées sous la forme d'une quête de sens spirituelle vécue principalement hors du travail. Lorsque l'enfance n'est seulement que le moment de la transmission d'un certain rapport religieux au monde, ces dispositions religieuses servent ensuite de cadre spirituel à la recherche d'un sens à donner à sa vie. C'est en définitive dans le passage de l'enfance à d'autres socialisations que s'opère la construction d'une « différenciation » dans le rapport aux valeurs. Le spirituel n'est pas ici le support à la réalisation d'une « mission » visant à changer le monde. En effet, pour que la socialisation primaire donne lieu à une « mission » spirituelle, cela nécessite que ces attributs parviennent à s'actualiser lors de socialisations scolaires et/ou professionnelles ultérieures. Lorsque cela n'est pas le cas, comme pour les personnes rencontrées qui incarnent cette seconde logique de sens, les dispositions religieuses héritées du champ familial occupent alors une place relative dans la vie des personnes et ne peuvent devenir centrales. Cela tient au fait de la centralité du travail au sein des sociétés capitalistes. Le champ professionnel demeure ainsi dominé par des rapports de sens fondés sur l'intérêt. Le cas de Louise, développé précédemment, est en effet éclairant. Ce n'est en effet qu'au moment où elle a pu actualiser ses croyances dans un « monde du travail », fût-il

symbolique, que ces dernières ont pu devenir pleinement centrales dans sa vie et s'incarner sous la forme d'une mission » spirituelle.

Pour les personnes rencontrées, le départ de chez les parents marque soit la construction d'une recherche spirituelle de sens à sa vie, lorsque celle-ci n'a pas déjà eu lieu au sein du champ familial d'origine, soit sa réactualisation. Dans les deux cas, les dispositions religieuses acquises constituent un cadre de départ où réaliser une quête de sens qui se déroule essentiellement hors du travail, faute de pouvoir s'y actualiser. Le sens du spirituel n'est alors jamais totalement donné, mais relève au contraire d'une perpétuelle recherche intérieure. Lorsque l'enfance n'a pas été synonyme de construction d'une recherche spirituelle de sens à sa vie, un événement brutal peut amener à une relative remise en question des dispositions religieuses héritées du champ familial et, en tout cas, à questionner le sens de sa vie. C'est le cas de Thierry. Toute sa carrière s'effectue au sein de l'Institut Français du Pétrole (IFP). En 1969, il rentre comme « ingénieur de recherche » à l'IFP. Dès 1970, il exerce également des activités d'enseignement dans cette même organisation. Le début de son parcours professionnel semble avoir pour moteur une préoccupation centrale, celle du « bien du genre humain » :

> « quand je me suis engagé dans une activité de recherche, c'était quand même avec l'idée, peut-être un peu naïve, que la Recherche et Développement pouvait contribuer au bien du genre humain. D'une certaine façon, ça me permettait de concilier pas mal de choses, ça m'intéressait d'avoir un travail créatif, d'un autre côté j'avais l'impression que ça pouvait être utile au genre humain [...] ».

Ce souci de l'autre puise ses racines dans les dispositions religieuses héritées du champ familial. Ses valeurs religieuses s'expriment également au moment de rentrer à l'IFP alors que d'autres possibilités s'offrent alors à lui. Peu de temps auparavant, il effectue en effet son service militaire en tant que scientifique dans un domaine qui l'intéresse beaucoup : la mécanique des fluides. Cette expérience lui donne alors la possibilité de « continuer dans l'aérospatiale », mais il affirme avoir refusé au nom de ses « valeurs : « j'aurais eu la possibilité de continuer dans l'aérospatiale mais il y aurait eu un côté militaire et le côté militaire je ne souhaitais pas le développer par exemple. De ce point de vue là, l'IFP m'est apparu comme un organisme plus intéressant ».

Cependant, en 1984, un événement brutal pour lui, le décès de son père, donne lieu à une réactualisation de ses dispositions religieuses sous une forme de recherche de sens à donner à la vie

et en particulier à la sienne. La préoccupation du devenir de l'humanité ne disparaît pas pour autant, mais s'articule désormais à une recherche spirituelle de sens à donner à sa vie. Cette « rupture » biographique le conduit à davantage se recentrer sur lui-même. Le sens de la vie et de sa finitude semble moins défini qu'auparavant. Thierry perd son père à l'âge de quarante ans, un moment douloureux de sa vie :

> « Par exemple, je sais que la mort de mon père quand j'avais 40 ans, je sais que ce moment m'a quand même pas mal marqué et donc ça a induit une certaine anxiété, une certaine angoisse existentielle […]».

La perte de son père représente pour lui le début du développement de questionnements existentiels, processus qui se construit « par étape » : « après, ce qui s'est peut-être développé avec l'âge, c'est pas encore complètement réglé ni résolu, c'est plus la question existentielle dont je vous parlais, la question du sens […] ». Dès 1984, cette recherche de sens à sa vie « ça a été quand même assez permanent ! »

Tandis que la préoccupation du devenir de l'humanité le conduira à rencontrer « l'écologie par en haut », le champ professionnel ne lui permet cependant pas de pouvoir y développer ses questions d'ordre existentiel. Au sein d'un champ professionnel marqué par des rapports utilitaristes, ses dispositions religieuses ne peuvent véritablement s'actualiser. Elles l'amèneront à rencontrer l'écologie, mais il ne parviendra jamais à essayer de modeler les dispositifs économiques mis en œuvre au regard de ses propres croyances ou interrogations sur le sens de sa vie. De 1985 à 1997, il devient « directeur adjoint » puis « directeur » au sein de la division physico-chimie appliquée et analyses. En 97, alors qu'il a 59 ans, il est nommé directeur gaz naturel au sein de l'IFP. Puis, en 2003, il rencontre pleinement la configuration sociale du capitalisme « vert », en devenant « directeur développement durable ». Il affirme avoir rencontré le « développement durable » « presque dès le début » de son existence. Il s'agit en réalité du début de son existence instituée, c'est-à-dire de son « intégration dans les politiques publiques, mais aussi dans les secteurs privés (entreprises et associations) »[789]. Thierry dit rejoindre le « développement durable » par « choix » : « j'ai eu un choix, à un certain moment et là c'était quand même un peu une conviction ». Cette « conviction » reflète à nouveau cette préoccupation pour le « bien du genre humain ». Ce sont ses

789 Goxe Antoine, « Instituer le développement durable : appropriation, professionnalisation, standardisation : Compte rendu de colloque (Lille, 8-10 novembre 2007) », *Natures Sciences Sociétés*, Volume 17, 2009/1, p. 76. L'expression de « développement durable » a en effet été consacrée onze ans plus tôt, en 1992, lors du sommet de la Terre à Rio de Janeiro.

dispositions religieuses qui l'amènent ici à se préoccuper du sort de l'humanité et *in fine* de la planète :

> « c'est quand même ça l'idée : l'idée de se dire « j'investis beaucoup d'efforts » donc il vaut mieux que ces efforts soient investis dans un sens positif plutôt que dans un sens négatif. Il vaut mieux que je fasse du développement durable plutôt que de développer des armements ».

Thierry « milite » également pour que la notion de « développement durable » soit prise en compte à l'IFP :

> « À ce moment là, j'avais la possibilité d'avoir ces responsabilités. […] en fait, il y avait quelqu'un qui était responsable des actions « environnement », c'était vu comme ça. Donc à ce moment là, j'ai discuté avec le président... « il vaut mieux convertir ce terme d' « environnement » en « développement durable » parce que le développement durable est une notion plus large […] et il était d'accord ! »

L'intégration du « développement durable » à l'IFP ne serait, selon lui, pas difficile en pleine phase d'institutionnalisation, puisque comme il le souligne, « la notion bénéficiait de courants très favorables à ce moment là, donc ça facilitait les choses ». Le sommet de Johannesburg, visant à faire le bilan du précédent sommet de la Terre de 1992, s'est ainsi tenu un an plus tôt, en 2002.

Ce n'est véritablement qu'une fois officiellement à la retraite, en 2009, que Thierry a la possibilité objective d'orienter, au moins en partie, ses activités professionnelles complémentaires au service de sa quête de sens, bien que la dimension d'œuvrer au bien de l'Humanité ne disparaîtra jamais : « c'est surtout quand j'ai quitté l'IFP que du coup j'ai eu quand même un peu plus de liberté d'action, de possibilités de m'impliquer ». C'est aussi à ce moment là que débute son engagement associatif : « c'est plus là que je me suis impliqué. Ça a été un petit peu avant que je quitte l'IFP quand même, mais il y a eu un certain chevauchement ». C'est au sein de ces configurations sociales plus « libres », c'est-à-dire moins contraignantes, que Thierry peut mettre ses activités au service d'interrogations existentielles plus personnelles tout en continuant à se vouloir utile au bien commun. C'est également dès son passage à la « retraite » qu'il commence à écrire divers ouvrages, le premier étant publié en 2009. Du rapport entre l'énergie et le climat, ses ouvrages glissent progressivement vers des questions plus larges. Ses ouvrages les plus récents conjuguent à la fois

des préoccupations pour le « bien de l'Humanité »[790] à des réflexions d'ordre plus personnel. La publication d'ouvrages devient ainsi le support de réflexions et d'échanges qui rentrent dans le cadre de sa quête de sens. Néanmoins, cette possibilité d'actualisation de ses dispositions religieuses au sein d'un « monde du travail » ne le conduit pas à l'incarnation d'une « mission » spirituelle. Si la présence de croyances moins « abouties » est une première explication, le contexte d'actualisation des dispositions religieuses en est une autre. À la différence de Louise, le passage à la retraite n'est pas synonyme pour Thierry d'une forme nouvelle de socialisation. C'est au sein des mêmes institutions, ou d'institutions proches, qui restent marquées par des logiques de sens fondées sur l'intérêt, qu'il poursuit en effet ses activités professionnelles complémentaires.

Lorsqu'à l'inverse du parcours de Thierry, l'enfance a été synonyme de construction d'une recherche spirituelle de sens à sa vie, mais que le champ familial d'origine n'a pas été porteur de « réponses », c'est au sein d'autres configurations sociales que cette quête existentielle a potentiellement l'occasion d'être réactualisée. Après le départ de chez ses parents, Héléna est « toujours [dans] le questionnement, la recherche ». Le champ universitaire devient alors une première configuration sociale où espérer trouver des réponses à ses questionnements profonds construits dans les croyances religieuses et la réalité sociale de son enfance. Héléna effectue ainsi deux années de « sciences religieuses » à Louvain-la-Neuve afin de « comprendre la religion ». Cependant, cette expérience s'avère décevante, Héléna affirmant s'y « ennuyer ». Elle se réoriente alors en philosophie, espérant y trouver cette fois-ci certaines réponses. L'expérience n'est pas plus satisfaisante : « pour moi, ça ne donnait pas assez de réponses à mes questions ». Elle stoppe alors ses études de philosophie et commence à enseigner la religion. Elle a alors 28 ans et enseigne pendant cinq ans à mi-temps. En parallèle, elle fait du secrétariat dans le privé, au sein d'une entreprise qui vend « des tubes et des pièces forgées ». Cependant, ne parvenant pas à pérenniser ses activités d'enseignement, elle décide d'arrêter au profit du secrétariat. Elle obtient un poste à plein temps auprès de l'entreprise évoquée précédemment. Elle y reste six ans. Son parcours professionnel s'inscrit, jusqu'à la retraite dans le secrétariat. Elle exercera toujours dans le privé, changeant plusieurs fois d'entreprises. Sa recherche de sens s'effectuera dès lors toujours dans d'autres configurations sociales que le champ professionnel. Ce dernier ne permettra jamais à Héléna d'actualiser pleinement ses dispositions religieuses.

Le début de ses activités professionnelles est pour elle le moment de la réactualisation des

790 Thierry affirme ainsi : « j'ai publié des ouvrages donc je pense que l'on peut quand même transformer la société avec un certain nombre de gestes et ça, c'est important. Je pense qu'on a besoin aussi de transformer la société par la pensée, par les actions, par des propositions ».

dispositions religieuses issues du champ familial. Ce processus s'effectue hors du travail. Ne réussissant pas à obtenir de « réponses » au sein du champ universitaire, elle se tourne vers la lecture. Le fait notamment de travailler et de gagner un salaire lui offre de nouvelles possibilités, dont celle de pouvoir acquérir des livres, principalement de « psychologie » : « La psychologie, ça donnait beaucoup plus de réponses. Et aussi parce que à ce moment là, je vivais seule, j'avais un peu d'argent parce que je travaillais ». Comme elle le raconte aujourd'hui, le fait de lire lui « permettait de trouver des réponses ». Ces lectures régulières s'accompagnent également de la participation régulière à des séminaires et des conférences, afin selon elle de « voir tout ce qui existe ». Il s'agit alors essentiellement de séminaires concernant « l'évolution personnelle », c'est-à-dire tout ce qui a trait au « développement personnel » : « tout ce qu'on proposait, Guy Corneau, des gens comme ça. […] Il y avait de la méditation aussi, il y avait de la danse, du yoga. Vraiment, tout ce qui existait […] ». Psychanalyste d'origine, Guy Corneau est devenu conférencier et animateur d'ateliers de « développement personnel ». Celui-ci reprend à son compte l'idée centrale du « développement personnel » de l'existence, en chacun d'entre nous, de « potentiels ». Ainsi selon lui, « le meilleur de nous, c'est l'essence créatrice de notre être profond. Cet élan créateur qui nous pousse à avancer depuis toujours – depuis notre naissance – et qui cherche à s'exprimer à travers nos talents, nos habiletés »[791]. Héléna suit ce type de séminaires et de conférences « jusqu'à récemment » : « il y a quelques années où je me suis dit : « maintenant ça suffit, je n'ai quand même pas trouvé ce que je voulais et je peux très bien continuer à me former moi-même avec des livres […] ». Ses propos le montrent bien, la recherche spirituelle de sens à sa vie est un processus toujours en cours.

Ces lectures et ce suivi de stages et de conférences s'accompagnent également de la fréquentation d'une « association spirituelle qui fait de la guérison spirituelle ». Le travail spirituel mené est, d'après elle, « basé sur l'Évangile, sur Jésus qui a dit : « vous pouvez apposer vos mains pour guérir les gens ». Ce sont d'abord ses parents, qui se détachant en partie de la religion catholique traditionnelle, commencent par se rendre régulièrement dans ce groupe spirituel. Son père a alors quarante ans. Dix ans plus tard, Héléna, qui a alors vingt huit ans, commence elle aussi à suivre régulièrement les activités de cette association. Cette dernière nommée « Deutsche Vereinigung für christliche geistheilung » (DVGH)[792] organise des séminaires en Allemagne et, comme elle le dit, « là c'est vraiment spirituel ». Elle relate ainsi cette expérience :

791 Senk Pascale, « Guy Corneau : Nous sommes fait pour nous déployer », *Psychologies.com*, consulté le 20 septembre 2016 : http://www.psychologies.com/Moi/Se-connaitre/Personnalite/Articles-et-Dossiers/Trouver-le-meilleur-de-soi/Guy-Corneau-Nous-sommes-fait-pour-nous-deployer

792 En français : Association Allemande pour la guérison spirituelle chrétienne. L'association dispose d'un site internet : Deutsche Vereinigung für Christliches Geistiges Heilen e.V. [site internet], consulté le 20 septembre 2016 : http://dvgh.info

> « Au départ, on avait la dame qui avait créé ça, elle venait d'Angleterre […] et elle était une personne très évoluée spirituellement et elle voyait des choses justement. Moi, je disais « je ne vois rien », c'est dommage » mais elle voyait des choses. […] quand on était dans une salle de réunion avec 50 personnes, elle voyait les auras des gens, elle voyait les pensées des gens, les anges ».

Le siège de l'association et le centre de guérison associé se trouvent à Bonn. L'association y organise des séminaires et y dispense des soins. La fréquentation de ce groupe spirituel s'inscrit dans la durée : « J'y suis sûrement allée quinze ou vingt fois en trente ans disons. Pas chaque année, mais très souvent ». Les séminaires se tiennent la plupart du temps une fois par an en Allemagne et ce, pour une durée de trois jours. Le prix est selon elle « relativement bon marché », de l'ordre d'environ 80 euros le séminaire. Quelques années plus tard, lorsque son père a environ cinquante cinq ans, ses parents deviennent « guérisseurs dans cette même association » et créent un « centre spirituel » à leur domicile. Héléna affirme toujours se rendre en Allemagne, « de temps en temps ». La fréquentation de ce groupe spirituel est en définitive pour elle une autre manière de rechercher des « réponses » spirituelles au sens de la vie. Ces configurations sociales où ont pu se réactualiser ses dispositions religieuses sont, pour elle, autant d'espaces où « [se] faire [sa] propre religion ». La fréquentation d'associations, comme celle des Créatifs Culturels en Belgique, s'inscrit là aussi dans une quête de sens.

Les croyances religieuses, faute de pouvoir s'actualiser dans le travail, ne prennent pas la forme d'une « mission » spirituelle visant à changer le monde. La conception des valeurs spirituelles des personnes rencontrée ne prend ainsi aucunement la figure de valeurs New Age englobantes. Vécues dans le hors travail, les croyances spirituelles soit s'écartent explicitement des valeurs New Age, soit ne se traduisent pas par l'adoption d'une « spiritualité dans l'action », c'est-à-dire d'une spiritualité qui serait le moteur d'un investissement au sein de l'existant allant dans le sens d'une posture réformiste.

Des croyances spirituelles non englobantes...

Le premier cas de figure est celui d'une spiritualité ouvertement opposée à celle du New Age et aux principes phares sur lesquels elle repose. Cette posture est celle de Thierry. Celui-ci s'oppose

explicitement à toute définition New Age de la spiritualité. Son opposition au New-Age prend racine dans la défense de la « raison » qui s'explique très certainement par son parcours scientifique, tant scolaire que professionnel :

> « Ce que je reproche au New-Age c'est le côté irrationnel et le détournement de pensées scientifiques très souvent. […] C'est quand même une pensée qui est très souvent magique : on retrouve le pouvoir des cristaux, on trouve de mauvaises interprétations de la science comme par exemple, on va partir de phénomènes complexes, pas très bien compris, comme l'intrication de photons pour dire que tout est inter-connecté... ».

Faute d'avoir pu s'actualiser au sein du champ professionnel, les croyances spirituelles de Thierry sont contenues dans le hors travail. La socialisation scolaire et scientifique qu'il a vécue l'amène à soumettre le spirituel aux frontières de la « raison ». À l'inverse de ce que prône le New Age, il n'est aucunement question pour lui d'envisager l'alliance de la science et du spirituel :

> « Pour moi, la spiritualité ne doit pas s'opposer au rationnel. Ça doit être une dimension supplémentaire. [...] Je pense que la raison est indispensable. La raison nous permet de comprendre le monde matériel qui vit autour de nous […] je pense que dans l'être humain il y a une dimension non-matérielle quand même et je pense que la raison ne permet pas d'éclairer cette dimension ».

Il rejette ainsi plusieurs des principes phares du New Age, à commencer par l'idée d'une « avant-garde », autrement dit de l'existence d'individus plus « éveillés » spirituellement qui deviendraient alors en quelque sorte les leaders « naturels » et spirituels de la majorité des individus. C'est pourtant sur de tels présupposés que repose le modèle de la « Spirale Dynamique », qui représente un modèle renouvelé de l'idéologie du New Age. Ce rejet d'une « avant-garde » s'accompagne par ailleurs du rejet de la vision évolutionniste qu'elle suppose :

> « il y a certaines étapes d'évolution. Il y a certainement le fait que maintenant, nous n'acceptons plus certaines pratiques : le cannibalisme, l'esclavage... donc ça c'est bien, mais de là à considérer qu'il va y avoir une espèce de saut quantique dans la conscience de l'humanité, je n'y crois pas du tout ».

Il qualifie ainsi le New-Age de « pseudo-science » qui nuirait à une « aspiration à la spiritualité » :

> « je pense que dans le New-Age, il y a une aspiration à la spiritualité qui est intéressante mais par contre je pense que d'une certaine façon le New-Age compromet cette aspiration en la mélangeant avec toute sorte d'idées douteuses ».

Cette conception d'une spiritualité soumise aux limites de la « raison » s'oppose à la vision « holistique » du monde propre au New Age, cette dernière présentant toutes les caractéristiques d'une pensée « totalisante » et sans frontières autres que celles qu'elle pourrait se fixer. De plus, au sens littéral, cette « aspiration » inclut l'idée d'un « idéal », c'est-à-dire ce quelque chose à atteindre. Cela rejoint alors la conception de la spiritualité d'Héléna que celle-ci définit « comme une recherche » : « c'est quelque chose dans lequel on travaille, on avance ». La spiritualité propre à Héléna est celle d'une réalisation de soi. Cependant, à la différence de l'impératif de transformation de soi du New Age, la connexion à soi n'est pas articulée à la connexion au monde avec l'enjeu d'y agir dans le sens d'un changement social réformiste. La spiritualité est ici un acte de transformation de soi qui semble se suffire à lui-même, comme l'illustrent bien ces propos : « c'est un travail qu'on fait soi-même, pour soi-même et pas tellement en groupe ». Autrement dit, la spiritualité est pour elle l'idée « de recherche et pratique personnelle ». Cette conception d'une spiritualité centrée sur soi se reflète dans cet exemple pris dans un livre qu'elle donne :

> « Il parle d'une fleur, regarder une fleur et cette fleur est merveilleuse. Alors, une idée c'est que tout est dans la fleur et que tout est dans l'être humain et que tout est dans tout et rien n'est séparé. Et donc, je n'ai besoin de rien, j'ai besoin d'être ici, de m'asseoir, de réfléchir, de penser, de dormir, de lire et avec ça je suis contente. Je n'ai besoin de rien d'autre. Donc ça c'est une façon de vivre le moment présent ».

Cette métaphore de la fleur où « tout est dans tout et rien n'est séparé » est celle d'un monisme, c'est-à-dire d'une vision « unitaire » du monde. Tout, de l'univers au monde, en passant par l'Homme, les animaux ou les végétaux, serait composé d'une même substance spirituelle. Mais, à la différence du monisme propre au New Age, ce monisme prend ici essentiellement place dans une connexion à soi. Il ne s'accompagne pas d'une nécessité de se connecter à une échelle plus vaste de spiritualité que serait le monde. Cette forme de spiritualité n'est en effet aucunement synonyme d'une injonction de s'investir dans le monde dans un sens réformiste.

Ces croyances spirituelles non englobantes, qui ne sont pas parvenues à s'actualiser dans le travail,

s'incarnent alors principalement dans le champ familial. Elles peuvent également prendre place au sein de la configuration sociale des associations, lorsque cette dernière n'est pas vécue comme le prolongement du travail.

… qui s'incarnent majoritairement dans le champ familial

Les croyances spirituelles s'incarnent de manière relative et ce, principalement au sein du champ familial. Pour Thierry, celles-ci s'avèrent en effet soumises à la « raison », en tant que représentation scientifique du monde, et ne peuvent s'actualiser au travail, marqué par des activités centrées autour de rapports utilitaristes. Ces valeurs, si elles peuvent rencontrer un investissement dans la configuration sociale des associations, voire dans le champ professionnel, ne s'y incarnent pas cependant à proprement parlé. Elles n'y prennent pas la forme de pratiques, mais conditionnent, en partie seulement, l'entrée dans des configurations sociales où les personnes rencontrées peuvent espérer trouver des « ressources » faisant avancer la quête de sens à leur vie. En revanche, au sein du champ familial, la spiritualité donne lieu à des pratiques. Le caractère codifié et solennel de ces pratiques, ainsi que leur forte dimension symbolique, en font des rites. Cette caractéristique diffère de celle des personnes rencontrées qui s'inscrivent pleinement dans une imbrication fondée sur la croyance, entre des valeurs New Age et d'autres propres au champ économique. Les personnes rencontrées, qui représentent la première logique de sens identifiée, ont en effet fait de leur vie et de leurs engagements professionnels et associatifs une « mission » d'ordre spirituel. Il ne s'agit pas tant de se connecter à soi, qu'au monde et d'y agir dans un sens bien particulier.

Ici, comme cela a été montré, la quête spirituelle individuelle est d'abord et avant tout une connexion à soi, qui n'implique pas un rapport englobant au monde fondé sur la croyance. Assez pudique sur cet aspect intime de ses croyances, Thierry évoque certains rites quotidiens. La spiritualité et son inscription dans des questionnements existentiels relèvent pour lui de l'ordre du quotidien :

> « Disons que dans la vie quotidienne, ça correspond à une préoccupation qui est quand même très présente. […] plus on vieillit et plus cette question existentielle à mon avis, du sens, qui est autre chose que cette dimension purement matérielle, plus cette question se pose de façon aiguë ».

Il insiste sur cet aspect de l'omniprésence dans son quotidien : « c'est une préoccupation constante qui forcément colore ma vie […] ». Cette préoccupation donne lieu concrètement à certains rites. Il affirme ainsi essayer « d'avoir un moment de recueillement chaque jour ». Ce moment de recueillement peut prendre la forme de « méditation » :

> « cette pratique de méditation ça m'intéresse, oui. C'est une façon de rechercher une certaine intériorité. Ça fait partie des choses qui m'intéressent, que je fais plus ou moins bien ».

Thierry conserve tout de même une relative méfiance vis-à-vis de l'adoption de rites :

> « j'ai une certaine hésitation aussi. C'est quelque chose que j'ai pas réglé […]. Je ne sais pas. Je me méfie de ce qui serait un rite en quelque sorte parce que je pense que ça n'est pas la bonne façon d'aller vers cette dimension spirituelle que d'avoir une dimension trop rituelle ».

Cette méfiance semble faire écho à une définition non « stabilisée » de la spiritualité. La spiritualité relève pour lui davantage d'une quête existentielle que d'un ensemble de croyances plus ou moins définies. Les rites en tant que codification de la croyance, feraient alors partie intégrante de cette recherche spirituelle. Un rite n'est en effet jamais séparé de sa charge symbolique, c'est-à-dire de la croyance sur laquelle il repose[793]. Au-delà de l'adoption de rites, Thierry mentionne une spiritualité qui relèverait au quotidien également de l'ordre du « ressenti ». Il s'agirait selon lui d' « arriver à un certain ressenti, parvenir à s'abstraire de toutes les pensées qui tourbillonnent dans la tête constamment ».

Ce « ressenti » spirituel, qui ne s'inscrit pas sous la forme de rites est également présent dans la manière dont Héléna incarne les valeurs spirituelles. Celui-ci se conjugue là aussi à la présence de rites, selon la définition déjà donnée. Les valeurs spirituelles prennent tout d'abord la forme d'une volonté de non-jugement :

> « J'ai toujours beaucoup réfléchi, j'ai envie de comprendre la vie, j'ai envie de comprendre les gens et donc de bien réagir face à eux : de ne pas me disputer, de ne pas

793 En effet, selon Durkheim « c'est donc l'objet du rite qu'il faudrait caractériser pour pouvoir caractériser le rite lui-même. Or, c'est dans la croyance que la nature spéciale de cet objet est exprimée ». Durkheim Émile, *Les formes élémentaires de la vie religieuse*, PUF, 2013, p. 50.

m'énerver, de ne pas condamner, juger surtout, surtout ne pas juger […] ».

Elle ne prétend aucunement parvenir à ne pas juger, mais essayer d'y tendre, ce qui comme elle le concède « est très difficile ». Ce « ressenti » spirituel s'applique également dans le « fait de vivre le moment présent » et d' « accepter vraiment les choses telles qu'elles sont ». Comme cela a été précédemment souligné, elle affirme n'avoir « besoin de rien ». Cette volonté de se satisfaire du moment présent et de ce qu'elle a déjà dans sa vie s'écarte de la spiritualité New Age dont les injonctions poussent l'individu à vouloir du changement et à agir dans ce sens. Le fait de s'inscrire dans une « mission » spirituelle est en effet intrinsèquement une projection dans le temps, ce qui implique également une finalité. Ce « ressenti » spirituel s'accompagne par ailleurs de rites. Elle affirme ainsi « prier », « méditer » ou selon ses propres termes, « prendre contact avec des êtres supérieurs ». La prière lui sert justement à essayer d'établir le contact avec ces derniers :

> « C'est ce qu'on appelle la prière : c'est de croire qu'ils sont là, de leur parler, de leur demander des choses, de leur demander des réponses. J'ai des cartes. Des cartes des anges par exemple. Alors, pour une journée ou pour une question je peux tirer une carte qui me donne une réponse. Évidemment il faut que je l'interprète toute seule mais ça peut aider de se dire que oui, il y a d'autres vies, d'autres êtres qui existent ».

Elle précise méditer « régulièrement », essentiellement au moment du coucher, de l'ordre de dix à quinze minutes par jour. Elle ne fait pas de différence fondamentale entre prier et méditer. Comme elle le dit : « pour moi c'est la même chose. C'est une façon de s'adresser à d'autres entités ». Elle peut également « méditer en marchant », ce qu'elle dit aimer « beaucoup ».

Lorsque la configuration sociale des associations n'est aucunement le prolongement, réel ou symbolique, d'un « monde du travail » où n'ont pu s'actualiser les dispositions spirituelles transmises durant l'enfance, ces dernières peuvent y faire l'objet d'un processus d'actualisation. C'est le cas d'Héléna. Ses préoccupations personnelles d'ordre existentiel trouvent en effet leur prolongement dans son engagement associatif au sein des Créatifs Culturels en Belgique. Au moment de l'entretien, elle affirme ne plus être dans l'association et ne plus suivre ses activités. Elle connaît l'association en 2009, *via* internet, à l'occasion de l'organisation de la première grande rencontre annuelle des « Créatifs Culturels » qui se tient à Louvain-la-Neuve. Suite à cette rencontre, elle s'inscrit dans un groupe de travail « qui concerne l'habitat groupé »[794] et prend la

794 Selon une définition possible provenant du site internet des habitats groupés en Wallonie et à Bruxelles, « l'habitat

direction de ce groupe :

> « Moi je voulais faire surtout un groupe d'information et rassembler des gens pour qu'ils fassent connaissance entre eux, des gens déjà intéressés par l'habitat groupé mais aussi rassembler toutes sortes d'information, par des livres ».

Ce groupe de travail fonctionne durant deux ans, à raison de réunions « une fois tous les deux mois ». Une dizaine de rencontres ont lieu. L'association garde un œil sur ce qui ressort de son propre groupe de travail ainsi que des autres groupes, mais Héléna évoque un cadre relativement « libre ». L'association se contente seulement, *via* certaines réunions avec les dirigeants de groupes, de donner quelques « conseils ». Elle dit regretter toutefois que cette aide n'ait pris la forme que de conseils et non également d'une aide plus « concrète », ce qui aurait pu l'aider à « mieux gérer » le groupe. En 2010, Héléna participe à la seconde grande rencontre des Créatifs Culturels en Belgique qui se tient à Floreffe. Elle garde un souvenir « critique » de cette seconde grande rencontre :

> « J'ai toujours eu l'impression, et c'est ailleurs comme ça aussi, qu'il y a beaucoup de blablas, beaucoup de paroles et puis finalement peu de choses concrètes. Et là c'était exactement le cas aussi. Il y avait d'ailleurs de la publicité : qu'on essayait de cacher mais il y en avait quand même, ce qui était très gênant ».

Elle affirme ainsi que dans ce type de rencontres, « les gens viennent par intérêt, mais il y a souvent un intérêt personnel caché ». Le groupe de travail sur les habitats groupés qu'elle dirige s'arrête vers 2011. Pour expliquer la fin du groupe, elle évoque plusieurs raisons, parmi lesquelles le fait d'avoir porté seule l'animation du groupe et de ne pas avoir réussi à en faire un « groupe d'information ». L'objectif était également pour elle de parvenir à du « concret », ce qui n'a visiblement pas été possible :

> « Moi j'imaginais qu'il y aurait des sous-groupes qui alors allaient concrètement se mettre autour d'un habitat groupé. Il y a eu des petites ébauches dans ce sens là, même si très peu […] ».

---

groupé est un lieu de vie où habitent plusieurs entités (familles ou personnes) et où l'on retrouve des espaces privatifs ainsi que des espaces collectifs. L'habitat groupé est caractérisé par l'auto-gestion (la prise en charge par les habitants), et par le volontarisme, c'est-à-dire la volonté de vivre de manière collective ». Habitat Groupé : le site des habitats groupés en Wallonie et à Bruxelles, « Habitat groupé, c'est quoi ? » , consulté le 20 septembre 2016 : https://www.habitat-groupe.be/habitat-groupe-cest-quoi/ L'habitat groupé est également présenté comme l'une des possibilités d'habitat collectif pour les personnes âgées, notamment en France.

Sans objectif particulier – « on ne savait pas à quoi on s'engageait » – le groupe s'est « effiloché comme ça ». Son implication dans l'animation de ce groupe de travail sur les habitats groupés prend place dans la recherche spirituelle de sens à sa vie qui s'est construite dans le champ familial au moment de l'enfance et qu'elle n'a jamais réussi à vivre dans le travail. Lorsqu'en 2009, Héléna prend la direction de ce groupe, elle est alors âgée de 57 ans et proche de l'âge de la retraite. Au questionnement existentiel initial – autour de la religion et du vivre ensemble – s'ajoute une préoccupation assez forte, celle de la « vieillesse » :

> « Les questions très importantes, c'est la maladie, la mort, l'âge, quand on ne meurt pas jeune, on devient âgé et forcément la vie devient plus difficile. Avec l'âge on peut être malade, on va tous mourir un jour donc déjà, se préparer à ça, voir ça, accepter ça et l'accepter de façon positive ».

Afin de se préparer au mieux à cette étape de la vie que représente la « vieillesse », parce que comme elle le dit, « le grand âge ça fait peur », Héléna en vient à s'intéresser aux habitats groupés. Cet intérêt pour ce type d'habitat commence en réalité avant de rencontrer l'association des Créatifs Culturels en Belgique :

> « Avant, je m'étais déjà beaucoup renseignée. J'avais regardé et je voulais créer quelque chose, mais évidemment je m'étais rendue compte que c'était très difficile ».

Elle fréquente ainsi un premier groupe, assiste à leurs réunions et dit avoir « essayé de construire quelque chose avec eux », sans succès. Malgré l' « échec » du second groupe qu'elle fréquentera ensuite – celui organisé dans le cadre des Créatifs Culturels en Belgique – Héléna continue à se projeter dans le fait de rejoindre un jour un habitat groupé :

> « j'ai encore l'idée de cet habitat groupé. J'espère que je vais trouver une solution plus tard. Je ne suis pas pressée maintenant mais quand même : de terminer ma vie dans un sens spirituel et entourée de gens qui pensent comme moi à ce moment là ».

Ce souhait très fort d'un habitat groupé s'enracine dans la valeur catholique de solidarité présente durant son enfance sous la forme d'une solidarité familiale imposée. À l'encontre des rapports humains « faussés » qu'elle se rappelle avoir vécu dans son village, Héléna espère terminer son

existence dans un lieu où la solidarité serait un principe central :

> « je vis seule maintenant et ça va très bien mais plus on devient âgée, plus ça devient difficile de vivre seule. Mon idée, c'était d'avoir une solidarité à ce niveau là, entre personnes. Et les personnes âgées seraient avec des plus jeunes et on pourrait comme ça, s'entraider, et les gens pourraient rester chez eux ».

La réactualisation de cette valeur religieuse héritée du champ familial est également au centre de son implication dans un Système d'Échange Local :

> « Il y a plusieurs SEL à Bruxelles et on en a créé un nouveau il y a 2 ans et demi maintenant et donc là, depuis le début, je me suis beaucoup impliquée et ça fonctionne très bien et voilà. C'est aussi une forme de solidarité ».

Son implication dans ce SEL, auquel elle dit consacrer environ dix heures par semaine, est à nouveau pour elle le moyen de rencontrer des gens et ne pas être seule :

> « On peut rencontrer des personnes aussi parce que je suis assez isolée toujours. Finalement, progressivement je peux me faire des amis. C'est une autre façon de se rencontrer. C'est comme une base qui est différente. Un peu comme aux Créatifs Culturels : je pense que je pars sur une autre base ».

La « vieillesse » et la recherche d'un habitat groupé pour terminer sa vie entourée réactualisent sa préoccupation d'un « mieux vivre » ensemble, présente depuis son enfance sous la forme d'une interrogation relevant du religieux. Son engagement associatif, qu'il soit au sein des Créatifs Culturels en Belgique ou du SEL, est bien au service d'interrogations existentielles, dont la plus récente est celle d'une peur des conséquences du « grand âge ».

Si les valeurs spirituelles, en tant que croyances peu « abouties », traversent le champ familial, cela est plus rarement le cas en ce qui concerne les valeurs écologiques. Non englobantes et cantonnées au hors travail, les croyances spirituelles ne prescrivent aucunement une manière de vivre l'écologie de telle ou telle manière. Elles ne prescrivent pas plus une conception particulière de l'écologie. L'écologie n'est généralement pas pensée comme relevant de la « vraie » vie. Le rapport entretenu aux valeurs écologiques relève davantage de rapports utilitaristes que de logiques de croyance.

Un rapport relativement utilitariste à l'écologie...

Un réformisme « structurel »

Les valeurs écologiques peuvent, dans un premier cas, découler clairement des dispositions religieuses héritées du champ familial, mais ne pas faire néanmoins l'objet d'injonction d'être vécues de telle ou telle manière. Ce réformisme « structurel » prend alors soit la figure d'une préoccupation de la planète – dans le sens d'œuvrer au bien de l'Humanité – soit d'une mise en question de ce qui paraît aller de soi, y compris concernant l'écologie telle qu'elle s'est majoritairement développée. Dans cette deuxième situation, l'écologie dominante ne va pas de soi, fait l'objet de doutes et s'inscrit dans des questionnements existentiels. Il s'agit d'un rapport « critique » à celle-ci.

Lorsque certaines dispositions spirituelles, comme une préoccupation du « bien du genre humain », amènent l'individu à rencontrer certaines valeurs écologiques dans le champ professionnel, le rapport de sens entretenu à ces dispositions s'avère relativement utilitariste. Le rapport de Thierry à l'écologie est en effet visiblement marqué par un rapport scientifique au monde, provenant de sa formation d'ingénieur. Sa définition du « développement durable » correspond à celle du rapport Brundtland de 1987. Ce rapport, rédigé par la Commission mondiale sur l'environnement et le développement de l'Organisation des Nations Unies (ONU), sert de travail préparatoire à la tenue du Sommet de la Terre en 1992. Thierry reprend ainsi la définition du « sustainable developement » qui apparaît pour la première fois dans un rapport international :

> « Bon, la définition du développement durable, vous la connaissez ! C'est agir de façon à préserver le bonheur des générations suivantes[795] . Ce qui a fait le succès du développement durable, c'est que c'était une tentative pour concilier l'économie et la préservation de l'environnement, par opposition à des gens qui prônent quelque chose de beaucoup plus radical comme les partisans de la décroissance ».

L'accent mis sur les « générations futures » est précisément l'une des caractéristiques de « l'écologie

795 Le rapport Brundtland définit le « développement durable » ainsi : un mode de développement qui « répond aux besoins du présent sans compromettre la capacité des générations futures de satisfaire leurs propres besoins ». Nations Unies, « Sommet planète Terre: Historique », consulté le 20 septembre 2016 : http://www.un.org/french/events/envifr2.htm

par en haut ». Il s'agit de mettre en avant l'espèce humaine de manière indistincte et non les rapports sociaux existants. Dans un ouvrage publié en 2011, Thierry défend par ailleurs le triptyque du « développement durable », tel qu'il a été adopté dans la Déclaration de Rio de 1992 : « La démarche à entreprendre rejoint la recherche d'un développement durable, dans ses trois dimensions, économique, sociale et environnementale ».

La défense du « développement durable » relève pour lui du réalisme. « C'est mieux que rien » souligne-t-il lors de l'entretien. Si, dans son ouvrage paru en 2011, Thierry trouve que « les partisans de la décroissance ont le mérite de poser des questions essentielles », il rejette néanmoins leurs propositions. Pour lui, « ceux qui militent pour un monde « idéal » restent fréquemment coupés de la réalité ». En effet, « Tout en représentant actuellement l'alternative la plus cohérente, l'idée de décroissance reste difficile à concilier avec l'économie réelle telle qu'elle se pratique aujourd'hui ».

Cependant, pour Thierry, la notion de « développement durable » est « en crise » du fait de ses « contradictions » plus récentes. Celui-ci met en effet l'accent sur la mise en place de politiques néo-libérales dès la fin des années 70 et du maintien en parallèle de l'objectif d'un « développement durable » :

> « le problème c'est qu'on se rend compte qu'il y a quand même des contradictions. Moi je ne pense pas que le développement durable soit compatible avec la dérégulation complète des marchés telle qu'elle a été mise en œuvre dans le cadre de la mise en place de l'idéologie néo-libérale américaine. On arrive à des contradictions absurdes, c'est-à-dire que quelqu'un qui n'a pas de responsabilités peut facilement dire « il n'y a qu'à... ». Maintenant quelqu'un qui a la responsabilité d'une entreprise ne peut pas délibérément augmenter ses coûts si ça le rend moins compétitif […] et donc du coup il ne peut pas spontanément intégrer une contrainte environnementale ».

Contrairement à une idée reçue, l'origine du néo-libéralisme est antérieure à la Seconde Guerre mondiale. Comme le souligne Françoise Denord, « L'émergence du néo-libéralisme est indissociable de la crise des années 1930 et des désordres économiques, politiques et sociaux qu'elle engendre. Le néo-libéralisme est un des multiples « néo » (néo-capitalisme, néo-socialisme, néo-corporatisme, etc.) qui fleurissent dans un contexte où l'économie libérale semble avoir fait faillite »[796]. À la fin des années 30, se met alors en place « une structure en réseaux » dont l'objectif

796 Denord François, « Le prophète, le pèlerin et le missionnaire. La circulation internationale du néo-libéralisme et ses

est de « lutter contre le collectivisme [...] et promouvoir un néo-libéralisme reconnaissant à l'encontre du « laissez-faire, laissez-passer » de l'École de Manchester la nécessité de l'intervention juridique (et parfois économique) de l'État, tout en soumettant étroitement l'action de ce dernier au marché »[797]. Environ une décennie plus tard, dans la lignée de cette « structure en réseau », naît en 1947 la société du Mont-Pèlerin à l'initiative de Friedrich Hayek et Wilhelm Röpke. Celle-ci se situe « au cœur d'un réseau mondial visant à garantir la circulation des idées néo-libérales »[798]. Il faut cependant attendre la crise des années 1970 et la remise en question des politiques économiques keynésiennes pour voir s'imposer d'abord en Angleterre, puis aux États-Unis les idées néo-libérales. La Société du Mont-Pèlerin devient alors, « grâce à son réseau, la principale courroie de transmission du néo-libéralisme »[799].

Dans un ouvrage paru en 2013, Thierry fustige en effet le néo-libéralisme qu'il qualifie aussi de « capitalisme financier », ce dernier étant déconnecté de « l'économie réelle ». Il opère ainsi une critique de la toute puissance des marchés et du retrait à l'État des moyens de conduire l'économie et de la réformer. Sa vision du « développement durable » se rapproche alors de la conception élaborée initialement : celle d'un « développement durable » régulé, par opposition à la conception néo-libérale en vigueur aujourd'hui. Pourtant, comme cela a été montré, le « néo-libéralisme vert » se situe bien dans la continuité historique du « développement durable initial », constituant ainsi une nouvelle phase du « capitalisme vert ». Le vocabulaire employé par Thierry dans son ouvrage paru en 2013 se réfère en effet à la conception dominante de l'écologie, qu'elle soit régulée ou néo-libérale : « espèce humaine », « progrès technique », « experts », « survie de l'humanité », « générations futures », « nécessité », « réformes » (« imposer les réformes nécessaires »). Thierry plaide ainsi pour la mise en place d'un « capitalisme responsable » régulé, qui serait selon lui « un enjeu essentiel pour les années à venir ». Il s'agirait ainsi de trouver un équilibre « entre dirigisme et libéralisme dérégulé ». Remettre de la régulation serait alors essentiel, celui-ci évoquant de « futurs mécanismes de régulation ». Les fondements mêmes du capitalisme, valeur, travail et marchandise, ne sont jamais remis en question. Le salariat, en tant que rapport social d'exploitation, n'est pas plus questionné. Le marché en tant que tel non plus. Au contraire, il s'agit simplement de trouver un « nouvel équilibre dans les rôles attribués aux actionnaires, aux salariés et à l'État ». Il deviendrait alors possible de découpler la croissance économique de la consommation de ressources et de tendre vers un fonctionnement à « zéro-déchet ». On retrouve là les propositions visant à la mise en

acteurs », *Actes de la recherche en sciences sociales*, 145, 2002/5, p. 10.
797 Ibid., p. 9-10.
798 Ibid., p. 9.
799 Ibid., p. 16.

place d'une économie « circulaire ». Il s'agirait en définitive d'intégrer une « dimension éthique » au sein d'une économie centrée structurellement sur le profit.

Dans la lignée de la défense d'un « développement durable » régulé, Thierry précise également s'intéresser à la notion de « bien commun » telle qu'elle est portée par le « Common good forum »[800] de Violaine Hacker : « J'aime bien ce terme de « bien commun » […] parce que justement je pense que nous devons être guidé par cette idée de « bien commun » plutôt que… » Le « Common good forum » se veut ainsi « le forum pour penser par le bien commun ». Le forum défend une version « originelle » du développement durable. Le « Common good forum » participe ainsi à la promotion de la « Charte de la Terre », une déclaration universelle de valeurs élaborée en marge des sommets internationaux par des organisations de la dite « société civile ». Le texte plaide en faveur de la naissance d'une « société mondiale durable, fondée sur le respect de la nature, les droits universels de l'être humain, la justice économique et une culture de la paix »[801]. Violaine Hacker a ainsi l'occasion d'intervenir lors de la journée annuelle de Design Me A Planet du 3 février 2014 et d'y évoquer cette notion de « bien commun ». Bien que la notion de « bien commun » apparaisse difficilement compatible avec le capitalisme, du fait de son opposition à la propriété privée et à l'extension sans limite de la sphère marchande, l'intérêt de Thierry à son égard témoigne à nouveau de son souhait d'un « développement durable » soumettant l'économique à des principes écologiques, démocratiques et sociaux. Thierry a ainsi l'impression que le « développement durable » n'est plus la priorité à l'Institut Français du Pétrole et des Énergies Nouvelles, son ancien employeur :

> « C'est beaucoup moins présent que quand je me suis occupé de ça. Il ne faut pas m'en attribuer le mérite. Il y a eu une période, je me suis occupé du développement durable à l'IFP à un moment où vraiment le développement durable était très largement soutenu. Ce qui s'est passé, c'est que la crise financière de 2008 a beaucoup affaibli tout ce qui se fait autour du développement durable […] ».

Ce recul de l'intérêt pour le « développement durable » se retrouverait par ailleurs selon lui dans le dernier rapport de l'organisation : « C'est beaucoup moins évoqué. Prenez le dernier rapport annuel, je ne sais même pas si on parle de développement durable alors que quand je m'en suis occupé, le

800 Common Good Forum: Global & Local Bridge-Builder [site internet], consulté le 20 septembre 2016 : http://www.commongoodforum.eu/

801 Earth Charter Initiative, « La Charte de la Terre », consulté le 20 septembre 2016 : https://earthcharter.org/invent/images/uploads/echarter_french1.pdf

développement durable était constamment présent ». Dans le rapport annuel 2015, l'expression « développement durable » n'est en effet présente que trois fois. En revanche, l'expression « transition énergétique » est mentionnée une quarantaine de fois. Le terme de « biomasse », lui, est écrit seize fois. Lorsque Thierry affirme que le « développement durable » est « beaucoup moins présent », c'est à sa conception « originelle » qu'il fait référence. La conception initiale du « développement durable » s'est en effet transformée au fil des conférences internationales et de leurs rapports, afin de répondre aux exigences de la mise en place des politiques néo-libérales. Les tensions entre ces deux conceptions du « développement durable » – l'une souhaitant remettre de la régulation, l'autre prônant la soumission de l'État au marché – perdurent. Force est de constater cependant que celle qui l'a – au moins temporairement – emportée est celle d'un « néo-libéralisme vert ».

La défense d'un « développement durable » régulé rentre en adéquation avec le « mouvement entrepreneurial » étudié, dont les positions concernant la mise en place d'une « écologie de marché » s'avèrent plutôt minoritaires. Cependant, cette posture réformiste n'est pas sous-tendue par des croyances New Age et ne correspond pas à un réformisme des « petits gestes ». Aucune injonction spirituelle ne demande à l'individu de mettre davantage de « conscience » spirituelle dans chacun de ses actes. Il s'agit au contraire d'un réformisme qu'il est possible de qualifier de « structurel », au sens d'un souhait de changement mesuré des structures sociales. Cette posture est celle adoptée par Thierry et Héléna. Thierry se montre en effet « méfiant » vis-à-vis d'une « militance » en faveur de l'écologie dont le moyen d'action serait majoritairement l'adoption de pratiques individuelles et quotidiennes : « j'en ai la préoccupation. Maintenant, je suis un petit peu méfiant vis-à-vis de gestes qui sont amenés à avoir bonne conscience. Je ne crois pas que ça change fondamentalement les choses ». Thierry oppose ainsi l'écologie, qui relèverait de l'ordre d'un idéal, au « concret » de la « vraie vie :

> « Pour beaucoup de gens tout ça c'est un peu... […] C'est assez utopique, spéculatif, ce n'est pas tout à fait la vraie vie. La vraie vie, c'est celle à laquelle on est confrontés tous les jours avec les problèmes à régler, la nécessité de nettoyer la maison, de faire en sorte qu'il y ait des provisions. C'est vrai qu'on est tous confrontés à ça […] ».

L'écologie serait ainsi avant tout de l'ordre du projet sociétal et d'une réforme de nos structures économiques, sociales et politiques. La posture d'Héléna relève du même ordre. Sa conception de l'écologie n'est aucunement fondée sur des croyances religieuses et tient davantage à l'utilité

économique. Héléna affirme se sentir relativement proche d'une « alter-consommation ». Cette dernière n'est cependant aucunement synonyme d'une modalité d'action qui serait celle d'une « consommation » individuelle plus éthique. Le « concret » est à nouveau opposé à ce qui relève de l'ordre du « politique » et de l' « utopique : « C'est quand même assez utopique de trouver des vraies solutions […] ». Elle se méfie en effet elle aussi des postures seulement rhétoriques. Elle affirme ainsi trouver le « développement durable » « très important si on le fait sérieusement et si ce n'est pas un discours qui est vide ». Son discours porte une critique assez forte de l'écologie des « petits gestes ». La racine de cette « critique » semble s'inscrire dans cette soif de compréhension liée à son enfance. La mise en doute des « solutions » dites écologiques proposées par le marché est constante dans ses propos. Le poids de nos actions individuelles est pour elle relativement infime au regard du poids des structures sociales :

> « tout ce que nous savons faire, des gens comme moi, moi je trouve que c'est à une très petite échelle alors on dit « oui, chacun doit apporter ce qu'il peut » ; oui c'est vrai mais quand je vois face à ça, l'industrie : je trouve que le poids de l'industrie est très très fort malgré tous les efforts que l'on peut faire. […] Je vous disais, l'impact de ce que je peux faire me paraît minime. Même si tous les gens de Bruxelles voulaient faire avec moi, ça ne changerait pas beaucoup la vie ».

Sa méfiance vis-à-vis des « solutions » proposées par le marché s'illustre notamment dans l'exemple de la voiture. Son discours pose la question de la mise en circulation de véhicules moins polluants, sans que cela ne soit accompagné en parallèle d'une remise en question de nos mobilités :

> « Je vous parlais de co-voiturage : c'est très bien mais même ici, chez nous, une famille a deux voitures : c'est quasi-obligatoire. Alors ça c'est pas écologique du tout alors que tout le monde parle de l'écologie. Alors les voitures consomment un peu moins, mais il y a plus de voitures, donc quel est l'impact finalement ? »

Son questionnement concerne également l'alimentation et plus spécifiquement le « Bio » ainsi que le « commerce équitable ». Concernant le « Bio », la présence d'un label ne suffit pas à lui donner confiance dans la qualité des produits proposés :

> « Aussi la question du Bio, tous ces labels, ça correspond à quoi ? Moi je n'en sais rien. Je suis persuadée que parfois on colle des étiquettes et que ça ne correspond à rien ou à

pas grand-chose. Quels sont vraiment les critères, quels sont les contrôles ? »

Héléna est également critique sur le prix des produits « Bio », sous-entendant que ce mode de consommation s'adresse principalement à une clientèle relativement aisée : « on dit « c'est un peu plus cher », ce n'est pas vrai, c'est jusqu'à trois fois plus cher si ce n'est pas plus – pas toujours, on est d'accord – mais quand même ». Ses interrogations concernent aussi le « commerce équitable ». Si elle souligne que « c'est une très bonne idée », elle se questionne sur son impact réel :

> « Alors je trouve ça très bien et là, de nouveau, quels sont les critères ? Comment ça se passe en réalité ? Il faut faire confiance. Ça par exemple, c'est un truc que je ne comprends pas. Comment ça fonctionne ? Ils sont pourtant présents depuis très longtemps, on a l'impression qu'ils font du bon boulot mais il n'y a rien qui bouge. Le tiers monde va toujours aussi mal. Peut-être plus mal encore ».

Dans la lignée des questionnements posés par Héléna, certaines voix « critiques » s'élèvent à l'encontre du « commerce équitable ». L'une des nombreuses critiques effectuées porte sur le principe de « certification » au cœur de tout label. Max Havelaar revendique, par exemple, être « un label de commerce équitable »[802]. L'entreprise occupe ainsi « depuis sa création, une position dominante, avec un logo apposé sur les trois quarts des produits du commerce équitable »[803]. Cependant, comme le souligne Christian Jacquiau, « en l'état actuel, aucun label, aucune réglementation n'apportent de garanties officielles aux consommateurs d'équitable […] »[804]. En effet, comme il le développe :

> « Le terme « label » ne peut en effet être utilisé qu'à la condition de répondre à une triple exigence : disposer d'un cahier des charges soumis à des contrôles indépendants, certifiés par un organisme lui-même indépendant et agréé par les pouvoirs publics. Aucune organisation du commerce équitable ne répond à ces exigences »[805].

Face à la « publicité » et au trop plein d'informations, disponibles notamment *via* internet, Héléna

802 Max Havelaar, « Dix idées reçues sur le commerce équitable », consulté le 20 septembre 2016 : http://www.maxhavelaarfrance.org/dix-idees-recues-sur-le-commerce-equitable.html
803 ConsoGlobe, « Produits du commerce équitable : démêler le vrai du faux », consulté le 20 septembre 2016 : http://www.consoglobe.com/les-vrais-faux-produits-du-commerce-equitable-cg/3
804 Jacquiau Christian, « Max Havelaar ou les ambiguïtés du commerce équitable », *Le Monde diplomatique*, septembre 2007, consulté le 20 septembre 2016 : https://www.monde-diplomatique.fr/2007/09/JACQUIAU/15101
805 Ibid.

affirme ainsi trouver « vraiment difficile de trouver la vérité » : « moi, je me sens perdue ». Sa posture critique à l'égard d'une écologie des « petits gestes » s'enracine bien *in fine* dans l'idée de l'existence de « choses qui nous dépassent » mais qui ne relèvent pas de l'ordre d'une croyance dans des forces transcendantes. Il s'agit au contraire d'évoquer l'existence de structures économiques, sociales et politiques.

Un rapport strictement utilitariste

Les valeurs écologiques peuvent, dans un second cas, faire l'objet d'un rapport strictement utilitariste. C'est le cas d'Antoine[806]. Âgé de 51 ans, ce dernier a été rencontré à Design Me A Planet. Au moment de l'entretien, Antoine est le président-fondateur d'une société de conseil « en management collaboratif » située dans l'un des quartiers les plus « chic » de la capitale. Les valeurs écologiques, elles, sont explicitement mises en avant par Antoine. Celles-ci s'inscrivent clairement dans « l'écologie par en haut » et plus spécifiquement, comme cela sera montré, dans sa composante conservatrice. Ce positionnement en faveur d'un « néo-libéralisme vert » se distingue du positionnement réformiste adopté par le « mouvement entrepreneurial » étudié. En revanche, les valeurs New Age s'avèrent présentes, de manière toute relative, au sein des activités de son cabinet de conseil. À l'instar du New Age, il s'agit selon lui de « penser le tout » et d'avoir une « conscience systémique du tout ». Cependant, le rapport entretenu aux valeurs New Age ne relève aucunement du registre de la croyance. L'enjeu n'est pas de mettre l'accent sur une totalité spirituelle, où tous les êtres humaines auraient en commun une essence quasi « divine », mais de mettre l'accent sur la dimension biologique de l'espèce humaine. Le « tout » renvoyant ici à une espèce humaine saisie comme totalité :

> « Oui, ces dimensions sont très importantes parce que c'est effectivement en embrassant le tout qu'on arrive à permettre un terrain de jeu qui permet aux acteurs […] de comprendre qu'on est tous dans le même bateau, la terre ! Mais ce n'est pas parce qu'on

806 L'entretien réalisé est le seul à ne pas s'être déroulé comme prévu. Les conditions négociées avec la personne interviewée étaient relativement « contraignantes » : sur le lieu de travail, c'est-à-dire dans les locaux d'un cabinet de conseil, et dans les limites maximales de 2h d'entretien. Pourtant, ce dernier n'a donné lieu qu'à seulement 1h05 d'enregistrement. L'entretien fut interrompu à de nombreuses reprises : appels téléphoniques, passages de « collaborateurs » dans une pièce comprenant quatre bureaux, pot de départ d'une jeune femme travaillant au cabinet voisin, et cetera. Les conditions d'entretien semblent en réalité faire écho à l'investissement « stratégique » de l'enquêté dans la nouvelle configuration sociale. La réponse à cette sollicitation d'entretien s'est visiblement effectuée sous un rapport utilitariste, les deux heures accordées étant un « investissement » important pour quelque chose dont les « résultats » s'avéraient relativement « incertains ». Les déterminants sociaux liés au parcours de la personne rencontrée n'ont ainsi pas pu être abordés. Néanmoins, de nombreux éléments de compréhension de la logique sociale à l'œuvre derrière la réappropriation « stratégique » des valeurs étudiées sont présents. Malgré son caractère incomplet, l'entretien réalisé s'avère essentiel.

est tous co-responsables du même bateau, qu'on doit s'interdire de vivre ».

Cette dimension est l'un des traits caractéristiques du « développement durable ». Comme le note Romain Felli, la problématique écologique, dans sa version dominante, est vue comme « une question d'ordre biologique, celle de la survie de l'espèce humaine »[807], et non comme « l'existence d'institutions et de pratiques hétéronomes, de dominations ou d'aliénations »[808]. Or, à l'image du rapport Brundtland, en mettant l'accent sur la survie de l'espèce humaine et sur notre co-responsabilité, c'est en définitive « de la survie des modes de vie et de production »[809] dont il s'agit. Dans cette vision « unitaire » de l'espèce humaine, Antoine rejette ainsi toute conception de notre formation sociale en terme de rapports de classe, d'apposition ou de luttes sociales : « les classes c'est déjà un concept haineux. Aujourd'hui, on n'est pas dans la lutte des classes, mais dans la co-construction intelligente des enjeux qui sont communs ». L'enjeu est en effet que « les gens travaillent non pas en lutte mais en intelligence active les uns avec les autres ! » Comme il l'affirme, en définitive : « il y a moyen de se dire : « on peut être tous positifs et engagés ! » ».

Antoine défend ainsi, selon ses propres mots, la conception d'un « capitalisme responsable », qui n'est autre qu'une conception néo-libérale du capitalisme. Les fondements mêmes du capitalisme, valeur, travail et marchandise, sont en effet de l'ordre de l'acquis, voire même ne sont jamais remis en question. Ce « capitalisme responsable » qu'il appelle de ses vœux, s'oppose à toute conception d'une économie capitaliste « administrée » (« État providence »), ainsi qu'à celle d'une économie capitaliste financiarisée qui reposerait uniquement sur la « main invisible » du marché :

> « le côté aveugle du capitalisme, c'est de croire qu'une main invisible, une intelligence supérieure, organisera à la place des acteurs du système. […] On voit très bien que quand on a perdu la conscience du tout, ça va dans le mur ! Mais pour autant, on voit très bien aussi que quand un système administré pense le tout à la place des autres, ça ne marche pas non plus parce que les gens ne sont pas acteurs, ne se sentent pas responsables. Ils ne sont pas force d'initiatives, ils ne cherchent pas les micro-adaptations qui vont faire que le système marche. Le système juridique ne marche pas plus que le système trader ».

Selon lui, « le bon système, c'est celui où les gens sont à la fois libres et responsables, mais surtout

807 Felli Romain, *Les deux âmes de l'écologie : Une critique du développement durable*, L'Harmattan, 2008, p. 34.
808 Ibid.
809 Ibid.

co-responsables de leur liberté ». Il s'agit alors d'une conception morale du capitalisme reposant sur la liberté du marché, chacun étant amené à prendre « conscience du sujet » et à se responsabiliser. Il revient d'ailleurs plus longuement sur cette idée vers la fin de l'entretien :

> « Moi je suis plutôt d'une histoire libérale où il faut être libre et responsable. […] Si vous regardez les libéraux Saint-simoniens des années 1810 ou 1820, ils étaient à gauche et ils étaient pour le progrès social pour tous à travers l'économie, donc ça dépend où on va situer sa racine [...]. Et si on va chercher les gens comme John Locke, et cetera, au moment de la révolution anglaise de 1680, on voit aussi que […] on ne peut pas soutenir librement une œuvre collective si on n'a pas toute liberté de penser soi-même ! Donc on voit bien qu'être libre et responsable, c'est fondamental dans une démocratie ».

Antoine ne distingue pas le libéralisme politique du libéralisme économique, l'un allant de pair avec l'autre. Le capitalisme serait pour lui compatible avec l'idée de progrès social et de démocratie. Cette conception « morale » du capitalisme est en définitive celle du néo-libéralisme, la liberté du marché et le principe de responsabilité étant deux principes phares de l'économie néo-libérale. La liberté du marché induit une redéfinition du rôle de l'État. Contrairement à une idée reçue, le néo-libéralisme ne signifie pas une disparition de l'État. Il s'agit au contraire, selon Pierre Jacquemot, d'un « projet politique de libération de l'économie mais dont l'application nécessite l'action de l'État »[810]. Le principe de responsabilité quant à lui est au cœur du « gouvernement néo-libéral » puisque comme le souligne Émilie Hache, « une des clefs de son fonctionnement semble passer par cette notion de responsabilité, par laquelle on doit entendre ici l'autocontrôle, l'autogouvernement des individus »[811]. Prenant « conscience » du tout, c'est-à-dire de la nécessité de concourir à la survie de l'espèce humaine, les acteurs économiques sont, selon Antoine, amenés à prendre leurs responsabilités et à orienter leurs actions dans l'intérêt de tous. La financiarisation de la nature ne semble ainsi *a priori* poser aucun problème, tant que les acteurs acceptent d'en calculer les risques et d'en assumer seuls les conséquences[812].

---

810 Jacquemot Pierre, « Paradoxe du néolibéralisme », *Le dictionnaire du développement durable*, Éditions Sciences Humaines, 2015.

811 Hache Émilie, « Néolibéralisme et responsabilité », *Raisons politiques*, 28, 2007/4, p. 5.

812 Comme le note Émilie Hache, « À eux [les individus]/nous de prendre soin de leur sécurité selon la nouvelle criminologie néolibérale, de calculer les risques de leur comportement et de modifier d'autant leur conduite criminogène […]. De cette façon, l'État contrôlerait les individus en leur imposant les normes de leurs comportements dont pourtant ils devraient seuls en assumer les conséquences ». Ibid., p. 5-6.

Antoine explicite par ailleurs les formes que commence déjà à prendre ce « capitalisme responsable » néo-libéral, alliant écologie et économie, à savoir : « l'économie circulaire » et les « bio-matériaux ». L'idée d'une « économie circulaire » serait celle d'une forme d'économie « responsable » : « ce serait quand même beaucoup plus intelligent d'être dans une économie circulaire où le matériau est quelque chose en circuit fermé ». Or, comme le soulignent certaines recherches, cette « économie circulaire » s'inscrit pleinement dans le cadre d'une accumulation illimitée du capital : « Pour le système capitaliste, les déchets constituent une nouvelle source de profit et une matière première parfois plus juteuse que celle habituellement extraite de la mine ou de l'usine ; d'où le développement rapide d'un marché international, avec l'établissement de catégories de matière recyclée, la définition de normes, la détermination des cours et la spéculation qui va avec […] »[813]. La mise en place d'une « économie circulaire, où selon la mythologie associée rien ne se perdrait et tout serait réutilisé[814], ne s'oppose pas à la poursuite de l'accumulation illimitée de richesses. Au contraire, ce fonctionnement économique s'inscrit dans l'expansion de la sphère marchande à des « objets » qui jusqu'à présent lui échappaient. Ainsi, « le capitalisme a des velléités de passer progressivement d'une économie linéaire à une économie circulaire »[815].

Rencontrées au cours du parcours professionnel, les valeurs écologiques s'incarnent également dans le champ familial, mais non sous un rapport de croyance[816], ni sous celui de la valorisation de la nature comme sacrée. Elles traversent en revanche le champ professionnel et font majoritairement l'objet de rapports utilitaristes.

---

813 Barra Jean, Charlionet Roland, Foulquier Luc, « L'économie circulaire peut devenir une pratique révolutionnaire », *l'Humanité.fr*, 18 septembre 2013, consulté le 20 septembre 2016 : http://www.humanite.fr/leconomie-circulaire-peut-devenir-une-pratique-revolutionnaire

814 Ainsi, selon Philippe Bihouix, « on ne sait pas découpler de manière absolue croissance du PIB et décroissance de la consommation matérielle et pollution ». De plus, d'un point de vue pratique, celui-ci souligne « trois limites » au recyclage. La première concerne le mythe d'un recyclage absolu : « c'est l'usure liée au deuxième principe de la thermodynamique : on ne recycle jamais à 100 %, il y a toujours des pertes ». La seconde limite concerne l'existence des alliages, notamment de métaux. Or, « une partie de la ressource n'est pas récupérable en fin de vie ». La troisième limite « c'est l'usage dispersif. Les métaux ne sont pas toujours utilisés sous forme métallique, ils le sont aussi beaucoup sous forme chimique ». Cependant, « il est quasiment impossible de récupérer tous ces métaux dispersés ». Reporterre, « « La « croissance verte » est une mystification absolue » : entretien avec Philippe Bihouix », 16 juin 2015, consulté le 20 septembre 2016 : https://reporterre.net/La-croissance-verte-est-une-mystification-absolue

815 Ibid.

816 Il s'agit davantage d'un rapport de croyance, au sens non religieux du terme. Le terme de « croyance » désignerait alors « l'adhésion à des idées, des opinions, des valeurs sans qu'une démonstration rationnelle, empirique ou théorique n'ait conduit à l'élaboration et l'adoption des croyances en question ». Pudal Romain, « Croyances, sociologie », *Encyclopaedia Universalis* [En ligne], consulté le 8 mars 2017 : http://www.universalis.fr/encyclopedie/croyances/

…qui s'incarne essentiellement au sein du champ professionnel…

Un quotidien non porteur de changement social

L'absence de valeurs écologiques au sein du champ familial, lorsque c'est le cas, s'explique largement par la posture adoptée d'un réformisme « structurel » qui représente une critique de l'écologie des « petits gestes ». L'écologie n'est en effet pas synonyme de quotidienneté. Cela ne signifie pas que l'écologie n'est pas présente au sens strict, mais que pour les personnes rencontrées, le quotidien ne représente pas une modalité de changement social. C'est ainsi le cas de Thierry. Concernant son rapport à l'alimentation, il affirme limiter sa consommation de viande :

> « je ressens quand même un grand problème dans l'alimentation carnée. Ça c'est quelque chose que j'évite de plus en plus. Pas de façon absolument stricte […]. Là il y a une dimension morale très forte, une souffrance des animaux qui est quelque chose qui me préoccupe beaucoup ».

Il évoque également les questions d'énergie, un sujet qu'il connaît bien de par son parcours professionnel, mais se veut critique vis-à-vis des discours mettant l'accent sur les « économies d'énergie » :

> « dans le domaine énergétique, éteindre la lumière d'accord, oui... mais par exemple, dans le contexte français où on a du nucléaire, éteindre la lumière la nuit c'est pas forcément très intelligent […] une lampe de nuit, finalement ça fait faire plutôt des économies d'énergie parce que c'est du courant marginal gratuit qui ne consomme pratiquement rien et ça chauffe la maison ».

Il marque par ailleurs sa distance vis-à-vis de la consommation d'objets matériels :

> « je dirais que la consommation d'objets matériels, de toute façon, ça ne m'intéresse pas énormément. […] ce qui m'intéresse, c'est quand même de pouvoir acheter quelques bouquins de temps en temps ».

Ce rapport critique à la consommation et à l'argent – « l'argent comme référence, c'est quelque chose qui me déplaît assez fortement » – est certainement avant tout lié à sa position sociale,

davantage qu'à des considérations en terme de préoccupation de l'avenir de la planète. La distance à l'argent est en effet un des traits typiques de la fraction dominée de la classe dominante, composée principalement d'ingénieurs, de professions intellectuelles et de professeurs. L'ascétisme dont il semble être question ici n'est pas en soi « immédiatement situable comme caractéristique d'une position sociale particulière »[817]. Comme le souligne en effet Muriel Darmon, « les travaux sociologiques menés sur différentes classes sociales font en effet apparaître que les dispositions ascétiques traversent l'espace social, même si c'est, semble-t-il, pour se concentrer en son milieu ou sur les trajectoires de mobilité ascendante »[818]. Les « dispositions ascétiques » sont notamment celles de la fraction dominée de la classe dominante et se caractérisent par une plus grande possession de capital culturel et par une moindre possession de capital économique. Ainsi, selon Pierre Bourdieu, « l'aristocratisme ascétique des professeurs (et des cadres du secteur public) [...] qui s'orientent systématiquement vers les loisirs les moins coûteux et les plus austères [...] s'oppose aux goûts de luxe des membres des professions libérales qui collectionnent les consommations les plus coûteuses (culturellement et/ou économiquement) et les plus prestigieuses [...] »[819]. De plus, chez Thierry, ces dispositions ascétiques sont ici très certainement à saisir en lien avec son rapport spirituel au monde. En effet, ces deux formes de disposition s'expriment toutes deux au sein du champ familial. Or, comme le rappelle Muriel Darmon, l'ascétisme « est en général rattaché à des significations religieuses, par exemple à une recherche d'ordre spirituel ou à une « quête de la spiritualité » […] »[820].

Les valeurs écologiques s'incarnent également relativement peu dans le quotidien d'Héléna. Elle affirme cependant « ne pas consommer de trop » et acheter « juste le nécessaire » :

> « Manger tous les jours. Plus ou moins raisonnablement. Pour l'eau, j'ai un filtre à eau donc je prends l'eau du robinet pour filtrer. C'est une façon de ne pas jeter les bouteilles. Ou alors acheter de la bière mais en bouteilles consignées : des petites choses comme ça ».

Elle dit par ailleurs faire attention à « ne pas gaspiller » : « par exemple, ne pas acheter trop pour ne pas jeter, ça oui ! » Elle affirme également acheter des produits labellisés « Bio », « parce que c'est

817 Darmon Muriel, « 8. L'espace social de la transformation de soi », *Devenir anorexique*, La Découverte, 2008, p. 278.
818 Ibid.
819 Bourdieu Pierre, *La distinction : critique sociale du jugement*, Éditions de Minuit, 1979, p. 325.
820 Darmon Muriel, « 8. L'espace social de la transformation de soi », *Devenir anorexique*, La Découverte, 2008, p. 277 – 278.

vraiment respectueux de la nature », même si elle souligne que c'est « quand même très cher ». Elle précise acheter « Bio » « le plus possible mais […] sans être fanatique ». Héléna achète du « Bio » en supermarché et plus rarement dans une boutique spécialisée. Cependant, elle pense que le poids de ses actions est relativement minime :

> « je fais ce que je peux, mais je pense que c'est pas grand chose pratiquement. Parce que ne pas avoir de télévision, est-ce que vraiment ça a un impact ? Même ne pas avoir de voiture ? Mon impact personnel c'est très peu. Ça c'est mon idée ».

Si Héléna affirme essayer de gaspiller au minimum, elle souligne l'impact négligeable que cela a face au gaspillage généré par la grande distribution :

> « Par exemple, ne pas acheter trop pour ne pas jeter, ça oui ! […] Mais moi je suis horrifiée quand je vois les supermarchés, tout ce qu'on y trouve, toute la quantité qu'il y a et quand on y va un samedi soir, tout ce qu'il y a encore. Et qu'est-ce qu'on va en faire ? Jeter des quantités énormes… […] Et là, de nouveau, qu'est-ce que je peux faire moi ? Rien ! C'est comme ça ! On peut boycotter les supermarchés mais c'est pas pour demain que ça va changer ».

Tristam Stuart, un britannique engagé contre le « gaspillage alimentaire » souligne ainsi avoir réalisé « une estimation globale d'environ un tiers de la nourriture mondiale qui serait gaspillée »[821]. Rien qu'en Occident, selon lui, « les quantités de nourriture gâchées […] représentent 3 à 7 fois plus que ce qu'il faut pour nourrir les personnes souffrant de faim ou de malnutrition dans le monde »[822]. La grande distribution jouerait un rôle crucial dans l'ampleur de ce gaspillage généralisé. Les causes seraient principalement systémiques. Selon lui, « les grandes surfaces, les commerces, les restaurants jettent énormément de produits, souvent du fait de la difficulté de prévoir les ventes, et parce que l'on veut toujours afficher l'abondance et ne pas manquer des ventes »[823]. Dans la lignée de la critique qu'opère Héléna de l'écologie des « petits gestes », celle-ci affirme ne pas trier « beaucoup » :

> « je ne trie pas beaucoup, il ne faut pas le dire à la commune. J'estime que c'est

821 L'observatoire des aliments, « Tristram Stuart, chevalier de l'anti-gaspillage », 29 mai 2013, consulté le 21 septembre 2016 : http://www.observatoire-des-aliments.fr/qualite/tristram-stuart
822 Ibid.
823 Ibid.

> tellement peu. Le verre je n'en ai pas ou les bouteilles de vin, je les mets dans les bulles mais le reste sinon c'est tellement peu que j'estime que ce n'est pas nécessaire de trier ».

D'autres registres de justification que celui de l'écologie la conduisent également à adopter certaines pratiques qu'il serait réducteur d'analyser sous le seul prisme de l'adoption de valeurs écologiques. Elle ne possède pas de voiture. Ce « choix » serait selon elle avant tout un choix « économique », même si comme elle le précise, secondairement, « c'est quand même écologique aussi ». Elle utilise aussi le co-voiturage et pratique la marche à pied, mais elle met en avant le fait qu'il s'agit de pratiques « bonnes pour la santé ». L'écologie apparaît à nouveau être une justification de second plan.

Le champ professionnel comme mise en œuvre du « développement durable »

Si les valeurs écologiques s'incarnent relativement peu au sein du champ familial, du fait d'une absence d'adhésion à l'écologie des « petits gestes, elles peuvent néanmoins s'inscrire pleinement au sein du champ professionnel. C'est le cas de Thierry. Comme cela a déjà été souligné, il conjugue une activité d'enseignement à l'animation du « think tank » Idées. Le « développement durable » constitue le cœur de ses deux activités. Son activité d'enseignement vise la « transmission » de « solutions techniques », l'aspect technique constituant l'un des traits caractéristiques de « l'écologie par en haut ». Ses activités au sein du « think tank » IDées ont quant à elle pour enjeu la mise en pratique du « développement durable ». Il s'agit selon lui d'un domaine « très appliqué d'énergie et développement durable » :

> « dans le cadre du groupe de réflexion IDées, c'est un petit peu pareil, c'est-à-dire que le but c'est quand même de déboucher sur des solutions concrètes ».

Le « think tank » IDées, selon sa présentation officielle, « a pour but de mener une réflexion approfondie dans les domaines de l'Innovation, du Développement durable, de l'Énergie, de l'Environnement et de la Société ». L'objectif est d' « agir dans un esprit de stricte neutralité et dans une perspective d'intérêt général […] ». Cette volonté affichée de « neutralité » est un autre trait typique de « l'écologie par en haut ». Ainsi, selon Romain Felli, « l'idéologie du développement durable apparaît comme la tentative d'une synthèse non-dialectique des contraires, c'est-à-dire comme la volonté de faire disparaître les contradictions entre une croissance infinie et des

ressources finies, au nom de l' « intérêt général », voire de la « survie » de l'humanité »[824]. Cela revient *in fine* à une négation du caractère idéologique du « développement durable ». Cette idée de « neutralité » se retrouve d'ailleurs dans les propos de Thierry qui se dit « très méfiant envers tout ce qui est idéologique », ajoutant qu' « un des problèmes de l'écologie politique maintenant, c'est le côté idéologique ». IDées fait partie intégrante de la fondation Tuck, « fondation reconnue d'utilité publique (RUP) fondée en 1992 qui a pour mission principale de développer la coopération internationale en matière d'enseignement et de recherche dans les domaines de l'énergie et du développement durable ». La fondation est étroitement liée à l'IFP Énergies nouvelles. Co-fondée par ce dernier, la fondation comprend dans son conseil d'administration (CA) le président du CA de l'IFP Énergie nouvelles. Différents représentants de l'État siègent également au CA[825]. L'IFP Énergies nouvelles n'est autre que la nouvelle dénomination de l'Institut Français du Pétrole (IFP) qui a changé de nom en 2010 afin de mieux rendre compte de la « transition fondée sur un mix énergétique incluant énergies renouvelables et énergies fossiles »[826]. Cependant, selon diverses organisations, les énergies renouvelables sont absentes des activités de l'IFPEN, le nom renvoyant « en réalité à la Capture-séquestration du carbone, aux gaz de schistes, aux agrocarburants […] »[827]. C'est la même année que le Commissariat à l'énergie atomique devient le Commissariat à l'énergie atomique et aux énergies alternatives.

L'IFP est fondé en 1944 « afin de former les cadres du secteur parapétrolier »[828] et ce, en pleine période de reconstruction du pays. Son statut officiel est aujourd'hui celui d'un « établissement public national à caractère industriel et commercial » (EPIC) et reçoit des financements publics et privés. Cet organisme est au « service de l'industrie »[829], de l'innovation et *in fine* de la croissance économique française, en favorisant « le développement économique des filières liées aux secteurs de l'énergie, du transport et des éco-industries »[830]. Une part importante de ses activités est désormais tournée vers la croissance verte. Son rapport d'activité 2015 évoque en effet différents

824 Felli Romain, *Les deux âmes de l'écologie : Une critique du développement durable*, L'Harmattan, 2008, p. 89.

825 Des représentants du ministère de l'économie et des finances, de celui de l'intérieur et de celui de l'industrie siègent au CA.

826 Le changement de nom de l'IFP était en effet inscrit au cœur de la loi Grenelle II. IFP Énergies nouvelles, « Communiqué de presse: l'IFP devient IFP Énergies nouvelles », 13 juillet 2010, consulté le 13 septembre 2016 : http://www.ifpenergiesnouvelles.fr/Actualites/Communiques-de-presse/L-IFP-devient-IFP-Energies-nouvelles

827 Aitec et al., « Lobby Planet Paris: Criminels du climat et marchandisation de la COP 21 », novembre 2015, consulté le 2 septembre 2016 : http://corporateeurope.org/sites/default/files/attachments/lobbyguide_fr_small.pdf

828 Terraeco, « L'institut français du pétrole », 2 octobre 2008, consulté le 20 août 2016 : http://www.terraeco.net/Le-roi-francais-du-petrole.html

829 IFP Énergies nouvelles, « Rapport d'activité 2015 », consulté le 2 septembre 2016, p. 3 : http://www.ifpenergiesnouvelles.fr/content/download/56287/1244257/version/22/file/IFPEN-RA2015-FR-complet.pdf

830 IFP Énergies nouvelles, « En bref », consulté le 2 septembre 2016 : http://www.ifpenergiesnouvelles.fr/IFPEN/En-bref

axes de recherche allant de la « mobilité durable », *via* les « motorisations thermiques du futur », à la production d' « hydrocarbures responsables » (« produire plus et mieux »), en passant par l'élaboration de biocarburants de seconde génération. L'IFP Énergies nouvelles est ainsi en France l'une des pièces maîtresses de la « bioéconomie » qui, selon l'IFPEN se situe « dans le prolongement du développement durable et de l'économie verte »[831].

Au sein du « think tank » IDées, Thierry co-anime notamment un groupe « Énergie-Climat » en 2014-2015. Différentes réunions ont lieu autour d'experts sur des thématiques centrées autour de la COP 21[832]. Le président de DMAP, Michel Saloff-Coste anime quant à lui un « groupe prospective entre 2010 et 2014. Dans une présentation réalisée le 10 juin 2013, ce dernier inclut la « décroissance » dans divers scénarios qui « ne sont pas souhaitables » :

> « il est facile de montrer qu'ils seraient à l'origine d'une mortalité considérable et sans doute de la disparition de l'espèce humaine du fait du réchauffement climatique en cours »[833].

Michel Saloff-Coste plaide alors pour un scénario visant à « faire plus avec moins » grâce au développement technique. On retrouve là les propositions d'une « économie circulaire ». Si les activités professionnelles de Thierry s'inscrivent bien dans le cadre du « développement durable » et de « l'écologie par en haut », sa représentation de l'écologie diffère cependant de la position du « mouvement entrepreneurial » dont fait partie l'association Design Me A Planet. Ces divergences ne sont pas simplement que de l'ordre de « nuances » entre des positions toutes réformistes. Cette méfiance vis-à-vis d'une écologie des « petits gestes » et ce rejet de l'imbrication de valeurs New Age à d'autres propres au champ économique limitent considérablement l'investissement de Thierry au sein de la nouvelle configuration sociale. L'engagement « distancié » de celui-ci au sein de Design Me A Planet relève avant tout d'une quête de sens « critique » et personnelle. La « mission » de sauver le monde s'efface ici au profit d'une quête, celle de se trouver soi-même.

831 IFP Énergies nouvelles, « Communiqué de presse : IFP Énergies nouvelles et l'INRA s'allient pour engager une dynamique de recherches pour et sur la bioéconomie en France », 1er mars 2013, consulté le 2 septembre 2016 : http://www.ifpenergiesnouvelles.fr/Actualites/Communiques-de-presse/IFPEN-INRA-bioeconomie

832 Fondation Tuck, « Groupe Énergie-Climat », consulté le 2 septembre 2016 : http://www.fondation-tuck.fr/jcms/kmo_10388/fr/groupe-energie-climat

833 Saloff-Coste Michel, « Quelle énergie à long terme pour le futur de la planète terre ? », 10 juin 2013, consulté le 5 septembre 2016 : http://www.fondation-tuck.fr/upload/docs/application/pdf/2014-12/presentation-m-saloff-costes.pdf

L'opportunité de nouveaux marchés « verts »

Les valeurs d'écologie, mais aussi dans une moindre mesure celles du New Age, peuvent également faire l'objet de rapports strictement utilitaristes au sein du champ professionnel. C'est le cas d'Antoine. La conception d'une économie verte néo-libérale qu'il porte est au cœur des activités de sa société de conseil « en management collaboratif ». Cette dernière, qu'il a fondée au début des années 2000, regroupe aujourd'hui neuf « facilitateurs », dont trois « partner » pour un chiffre d'affaires d'un peu plus de 500 000 euros en 2015. Le moteur de cet investissement stratégique dans la nouvelle configuration sociale « verte » ne repose pas sur une quelconque croyance dans des forces transcendantes, mais s'inscrit dans l'opportunité de nouveaux marchés « verts ». Antoine consacre une part importante de son temps à ses activités au sein de sa société de conseil. Son statut de « chef d'entreprise » l'amène ainsi à dépasser largement la durée hebdomadaire légale de travail fixée à 35h pour la majorité des salariés :

> « Ce que je fais deux fois ou trois fois par semaine, c'est les 35h pour [ma société]. Des fois, c'est deux, des fois c'est trois, ça dépend combien de nuits blanches et de parts de week-end j'y consacre. Donc j'arrive à voir mes enfants entre 19h30 et 21h […] pour retravailler après. Ça c'est le métier du chef d'entreprise ».

L'écologie, dans sa définition dominante, constitue une part importante des activités de son cabinet de conseil : « on va dire qu'il y a un tiers de nos sujets qui sont directement concernés par l'écologie : la transition énergétique, les nouvelles mobilités, l'économie circulaire. C'est même la moitié aujourd'hui ». Les autres « domaines de projet » du cabinet sont selon lui, multiples et « interdépendants », allant de la « dynamique web 2.0 » à l' « innovation collaborative » en passant par la « veille globale » ou encore les « achats collaboratifs ».

Au cours de l'entretien, Antoine donne un exemple de sujet écologique sur lequel travaille sa société, celui de la co-organisation d'un séminaire intitulé : « Transition Biomatériaux » : « là, c'est une évidence l'économie circulaire ! Et ça c'est le sujet « Transition Biomatériaux », je vous invite à vous y intéresser ». Cet exemple est révélateur de l'inscription des activités de son cabinet de conseil dans l'écologie de marché, dont l' « économie circulaire » est une des approches. Le séminaire mentionné se tient le 26 mai 2014, soit deux mois après l'entretien réalisé. Sa présentation constitue un appel à la mise en place d'une « économie circulaire » : « Demain, les matériaux qui nous entourent ne seront plus issus de la ressource finie du pétrole, du gaz ou du charbon mais

produits à partir de la matière vivante végétale, c'est-à-dire biosourcés, et recyclés en continu »[834].

Ainsi, face aux problématiques énergétiques et de raréfaction des matériaux, « il existe une réponse globale : la Société Bio Matériaux, une conception nouvelle de la production, de l'usage et du recyclage des éléments durables de notre société »[835]. L'accumulation illimitée du capital n'est nulle part questionnée, bien au contraire : « Comment s'assurer que dans un horizon de quelques années, notre pays s'inscrive parmi les leaders de cette révolution industrielle, sociétale et environnementale ? »[836] Le résumé de la présentation de l'un des intervenants, Emmanuel Petiot, directeur général de DEINOVE, une société de biotechnologie cotée en bourse souligne l'importance de la compétitivité : « L'enjeu est de développer des bioproduits compétitifs, pour cela il faut allier valorisation de la biomasse et performance technique »[837]. Bernard Cathala et Eric Leroy, chercheurs dans des laboratoires publics, évoquent « la mise en concurrence des plastiques et fibres biosourcées, avec les matériaux polymères et composites de grande diffusion existants […] »[838]. L'intervention de Dominique Aimon, Directeur de la Communication Scientifique et Technique du groupe Michelin, porte quant à elle sur « la combinaison des 4 pilliers stratégiques structurés par Michelin, à savoir : Réduire, Réutiliser, Recycler et Renouveler, [...] fondamentale pour avancer plus vite vers l'économie circulaire »[839]. Le séminaire est par ailleurs sponsorisé par Michelin et DEINOVE[840]. Parmi les intervenants se trouve une autre des personnes rencontrées à Design Me A Planet et interviewées : Thierry, animateur du think-ank IDées de la Fondation Tuck, think-tank qui compte un « groupe Biomasse »[841]. Le think-tank et la fondation sont également les deux autres co-organisateurs du séminaire. Le 3 juin 2013, le cabinet de conseil d'Antoine co-organise par ailleurs avec les mêmes organisations une conférence intitulée « Transition Micro-Algues » Il s'agit là aussi d'être le plus compétitif possible dans une économie mondialisée : « Comment créer les synergies nécessaires pour lancer par une approche industrielle la perspective d'une nouvelle filière industrielle française pour aborder les marchés internationaux ? »[842] Les organisateurs l'affirment : « Maîtrisées, les micro-algues apparaissent porteuses d'un fort potentiel

834 Transition Biomatériaux [site internet], consulté le 21 mai 2016 : https://www.xing-events.com/transition_biomateriaux.html
835 Ibid.
836 Ibid.
837 Transition Biomatériaux, « Interventions », consulté le 21 mai 2016 : https://www.xing-events.com/transition_biomateriaux.html?page=1117024
838 Ibid.
839 Ibid.
840 Transition Biomatériaux, « Les sponsors », consulté le 21 mai 2016 : https://www.xing-events.com/transition_biomateriaux.html?page=1112878
841 Transition Biomatériaux, « Intervenants », consulté le 21 mai 2016 : https://www.xing-events.com/transition_biomateriaux.html?page=1112877
842 Transition Micro-algues [site internet], consulté le 21 mai 2016 : https://fr.xing-events.com/Transition-MicroAlgues.html

économique, nutritionnel et industriel »[843]. Sofiprotéol, fleuron de l'agro-industrie française, est alors l'un des partenaires de l'événement[844].

Par l'organisation de tels événements, le cabinet de conseil d'Antoine participe activement à l'émergence d'une « bioéconomie » et à de nouvelles sources de valorisation du capital. Or, comme le souligne l'ETC Group et la Heinrich Böll Foundation, « ce nouvel intérêt pour la biomasse en tant que matière première est à l'origine de récentes reconfigurations de pouvoir parmi les multinationales »[845]. Le cas d'Emmanuel Petiot, l'un des intervenants au séminaire « Transition Biomatériaux » est à cet égard l'exemple même d'un parcours dans la « green economy ». Avant de devenir directeur général de DEINOVE, celui-ci a passe neuf ans chez NOVOZYMES, une firme danoise de biologie synthétique cotée en bourse. L'entreprise, leader mondial des enzymes, développe un partenariat avec la grande compagnie pétrolière brésilienne Petrobras autour de la production d'éthanol, ainsi qu'avec Monsanto en 2013 pour produire des « solutions à base de micro-organismes » permettant « d'augmenter les rendements des cultures en utilisant moins d'intrants »[846]. Comme le notent l'ETC Group et la Heinrich Böll Foundation, « la lutte pour le contrôle de l'économie verte sera fortement influencée par trois grandes convergences qui n'existaient pas lors du sommet de Rio de 1992 [...] »[847], dont celle « de secteurs industriels historiquement différents »[848]. Novozymes est ainsi présente, *via* différents partenariats, dans différents secteurs comme celui de la bioénergie, de l'agriculture et anciennement du secteur pharmaceutique.

Pour renforcer la dynamique propre à cette « bioéconomie », différents lieux de réflexion et de mise en réseaux d'acteurs ont vu le jour en France avec, comme cela a déjà été évoqué, le « World Forum for a Responsible Economy », qui se tient chaque année à Lille depuis 2007 ou encore le « Positive Economy Forum » lancé en 2012. Dans tous les cas, il s'agit d'œuvrer pour la mise en chantier d'une « économie responsable » (World Forum) ou d'une « économie positive » permettant de

843 Transition Micro-algues, « Les formidables enjeux des Micro-algues : Alimentaire, Santé, Cosmétiques, Construction, Énergie, les Micro-algues sont potentiellement un imense sujet d'innovation », consulté le 21 mai 2016 : https://fr.xing-events.com/Transition-MicroAlgues.html?page=951798

844 Transition Micro-algues, « Les partenaires de la conférence collaborative Transition Micro-Algues », consulté le 21 mai 2016 : https://r.xing-events.com/Transition-MicroAlgues.html?page=951800

845 ETC Group, Heinrich Böll Foundation, « La lutte des biomassters pour le contrôle de la Green Economy », *Alternatives Sud*, Volume XX, 1, 2013, p. 146.

846 Monsanto, « Monsanto et Novozymes s'associent pour fournir des solutions durables dans le domaine bio-agricole », consulté le 21 mai 2016 : http://www.monsanto.com/global/fr/actualites/pages/monsanto-et-novozymes.aspx

847 ETC Group, Heinrich Böll Foundation, « La lutte des biomassters pour le contrôle de la Green Economy », *Alternatives Sud*, Volume XX, 1, 2013, p. 149.

848 Ibid., p. 150.

« restaurer la priorité du long terme dans nos décisions et actions »[849]. À au moins trois reprises, en 2013, 2014 et 2015, la société de conseil d'Antoine « facilite » l'organisation des rencontres du « World Forum for a Responsable Economy » par l'animation de certains débats. En 2015, la rencontre qui se tient du 20 au 22 octobre, a pour thème : « La croissance se réinvente ici ».

La société dirigée par Antoine a la particularité d'être un cabinet de conseil. Les spécificités de la configuration sociale du conseil rencontrent alors celles propres à l'écologie de marché. Le cabinet de conseil d'Antoine s'inscrit en effet pleinement dans « la dynamique marchande propre à l'espace du conseil, dont la prospérité repose sur la rhétorique du changement […] et le lancement périodique de « modes managériales » […] »[850]. Comme l'affirme Antoine, « [Ma société] a pour vocation de dire : « le monde est en transition à bien des égards, que ce soit numérique, sociétal, écologique, transition économique, transition énergétique... ». La rhétorique du changement constitue le cœur du discours du cabinet. Comme l'indique son site internet : « Nous sommes au commencement d'une nouvelle ère de transformation du monde où le développement économique, le développement des technologies et des savoirs s'accélèrent et se conjuguent à de nouvelles aspirations de l'humanité, à une recherche de sens et d'accomplissement ». Or, comme le dit Antoine au cours de l'entretien : « ces transitions créent de l'incertitude et de la complexité ». Dans ce contexte, le cabinet l'affirme : « Plus que jamais, les organisations doivent s'adapter à ce nouveau contexte pour se pérenniser et jouer un rôle de transformation de la société, dans un sens bénéfique pour tous ». Une fois le cadre général d'une accélération du monde posé, le cabinet de conseil vend son expertise et sa solution, celle d'une collaboration des acteurs : « Être intelligent ensemble est un des enjeux essentiels du présent et de l'avenir. [L'entreprise] accompagne l'évolution des organisations vers une culture et des pratiques collaboratives […] ». Le cabinet aide ainsi de multiples acteurs à réussir cette transition, parmi lesquels de grosses entreprises. Les « principales références » du cabinet de conseil d'Antoine incluent : AXA, Leroy Merlin, Bayer, Total, la SNCF, La Poste, Vinci Énergies, American Express ou encore Veolia. Les solutions élaborées ou retravaillées par l'entreprise se veulent « collaboratives » et s'inscrivent pleinement dans « l'économie du partage ». Selon Antoine, « aujourd'hui il faut inventer autre chose ! […] C'est une organisation qui est portée par une intelligence collaborative assumée où l'on est conscient de l'ambition et où l'on est co-responsables des moyens ! » Selon Charles-Antoine Schwerer[851], « l'économie marchande du partage constitue un nouveau degré du capitalisme ». Loin des idéaux

849 Décisions durables, « LH Forum : la Positive Economy en fête ! », 14 septembre 2015, consulté le 21 mai 2016 : http://www.decisionsdurables.com/lh-forum-la-positive-economy-en-fete/

850 Blanchard Soline et al., « Une cause de riches ? L'accès des femmes au pouvoir économique », *Sociétés contemporaines*, 89, 2013, p. 114.

851 Charles-Antoine Schwerer est économiste chez Asterès.

initiaux d'une alternative au capitalisme, aujourd'hui « l'économie du partage est marchandisée » :

> « Airbnb, Blablacar et feu-UberPop s'inscrivent dans la continuité historique du capitalisme : une innovation technologique fait émerger de nouveaux services qui étendent la sphère marchande à des îlots de gratuité ou d'informalité. Blablacar, Airbnb et UberPop ont étendu, simplifié et monétisé l'autostop, l'échange de logement et le partage de conduites. D'informelles et marginales, ces pratiques ont accédé à l'ampleur d'un marché et impliquent désormais une transaction financière. […]
> Les plateformes d'économie marchande du partage poussent à un nouveau degré le low cost. La logique Ryanair ou Lidl est simple : réduire le travail de l'entreprise et augmenter l'action du particulier »[852].

De plus, cette « bioéconomie » collaborative, défendue par le cabinet de conseil, inscrit son action dans l'idée d'un « désenchantement du monde ». Les activités du cabinet croisent ainsi celles du marché de la « quête de sens » et du « développement personnel ». Ainsi, pour Antoine, « si on veut que les gens soient engagés sur le sens et pleinement collaboratifs, il faut s'y prendre un peu autrement ». Le texte de présentation du cabinet évoque en effet les « nouvelles aspirations de l'humanité » ainsi qu' « une recherche de sens et d'accomplissement ». Pour le passage à l'année 2016, le cabinet lance cette maxime : « relevons le défi du sens ». Il s'agit de redonner du sens dans l'entreprise : « le sens décuple l'engagement, facilite la transversalité et les collaborations naturelles, libère l'autonomie, rend chacun plus responsable, développe la créativité et la capacité à délivrer, et permet plus aisément de réunir le bien-être et la performance […] ».

Si les valeurs New Age sont absentes de celles intimement portées par Antoine, ces valeurs ne sont pas totalement absentes en revanche des discours managériaux de son cabinet de conseil. Cette caractéristique n'est pas propre à sa société. Baptiste Rappin souligne en effet « la pénétration dans les discours managériaux du vocabulaire du New Age […] ». Comme il le précise, la présence du New Age dans le coaching « déborde le seul enjeu de la performance. La transformation de soi et la croyance en son potentiel constituent des stratégies de reconstruction de sens au sein d'univers organisationnels encore largement emprunts de pensées classique et moderne […] ». Au sein du cabinet de conseil, le vocabulaire managérial se croise ainsi avec celui du New Age : « nouvelle ère de transformation du monde », « accomplissement », « créativité », « évolutions », « changement »,

852 Schwerer Charles-Antoine, « Blablacar et Airbnb : le partage est le nouveau stade du capitalisme », *La Tribune*, 29 octobre 2015, consulté le 21 mai 2016 : http://www.latribune.fr/opinions/tribunes/blablacar-et-airbnb-le-partage-est-le-nouveau-stade-du-capitalisme-514350.html

« mutations »... De plus, l'une des questions centrales au cœur de l'approche de l'entreprise est la suivante : « Comment conjuguer les systèmes de valeurs ? » À ce titre, au moins trois des « consultants » du cabinet, dont un « partner » ont, soit été formés, soit font explicitement référence à la « Spirale Dynamique » dans des publications. Deux « partner », dont celui déjà évoqué, font quant à eux explicitement référence aux « Créatifs Culturels ». Cependant, il ne s'agit pas, dans le cas d'Antoine, d'un rapport d'adhésion aux valeurs du New Age qui relèverait du registre de la croyance. Il ne se sent aucunement investi d'une « mission » spirituelle qui viserait à vouloir changer le monde dans un sens bien particulier. Les liens entretenus avec l'idéologie du New Age sont, en ce qui le concerne, utilitaristes, temporaires et amenés à changer à la prochaine « mode managériale ». De plus, la référence au New Age n'est pas centrale dans la présentation des activités du cabinet. L'idée d'une nouvelle ère sert davantage d'appui à la construction d'un discours très général reposant sur la rhétorique du changement que comme cadre opérationnel à la réalisation concrète de projets particuliers. Antoine, comme cela a été souligné, défend une conception néo-libérale de l'économie verte. Faisant un usage « stratégique » de certaines des valeurs du New Age, celui-ci n'est pas soumis à ses impératifs, dont celui de s'investir dans le monde dans une logique réformiste de changement social. Les activités de son cabinet de conseil s'inscrivent au contraire dans le courant dominant de « l'écologie par en haut » : celui d'une conception « conservatrice » et donc néo-libérale du « développement durable ». Cela explique pourquoi la présence de certaines valeurs New Age dans les discours du cabinet de conseil se veut seulement discrète. Comme l'affirme Antoine, il n'est ainsi pas question de devenir partenaire du Club de Budapest – France, qui met la dimension spirituelle davantage en avant :

> « Autant [mon entreprise] est partenaire de DMAP, autant [elle] n'est pas partenaire du Club de Budapest parce qu'effectivement, il y a des dimensions qui échappent au champ de la vie sociale, économique et sociétale, où l'on entre beaucoup plus dans le développement personnel. […] quand on part sur des sujets qui sont beaucoup plus ou de la philosophie ou de la religion, ça ne concerne pas une société comme [la mienne] ».

Dans le prolongement de ses activités professionnelles, Antoine participe personnellement, au titre de président de sa société de conseil, aux activités de l'association Design Me A Planet. Le cabinet de conseil est également « partenaire » de cette dernière et met plusieurs de ses « collaborateurs » au service de l'animation des journées annuelles que l'association organise. Design Me A Planet présente en effet la double particularité de porter à la fois un discours de changement, en commun avec la configuration sociale du conseil, mais également de mettre en avant une conception

marchande de l'écologie, qui constitue par ailleurs l'une des principales activités du cabinet de conseil d'Antoine. Bien que principalement ancré dans une économie « verte » néo-libérale, le cabinet de conseil d'Antoine peut ainsi s'impliquer à la marge dans les activités et réflexions d'un « mouvement entrepreneurial » « vert » plus réformiste. Les deux postures ne sont alors contradictoires que d'apparence. Le cabinet de conseil a en effet tout intérêt à jouer sur les doubles tableaux : engranger des « contrats » dans un contexte économique néo-libéral et repenser ses cadres de pensée dans le cadre d'une association plus réformiste.

Le rapport principalement utilitariste aux valeurs écologiques, voire New Age, peut se prolonger au sein de la configuration sociale des associations. Cette dernière est alors investie comme un « monde du travail » obéissant, de manière dominante, à des logiques sociales fondées sur l'intérêt.

… et se prolonge dans la configuration sociale des associations

L'engagement associatif des personnes rencontrées découle principalement d'un rapport utilitariste aux valeurs écologiques. Lorsque l'individu vit dans le champ familial présent certaines croyances spirituelles, le passage officiel à la retraite et la poursuite d'activités professionnelles complémentaires offrent en outre la possibilité de placer également cet engagement davantage au service d'interrogations existentielles. À la différence d'une logique d'adhésion qui reposerait sur une logique de croyance forte, il s'agit davantage d'investir une configuration sociale qui offre également la possibilité de pouvoir mener plus en avant une recherche spirituelle de sens à sa vie. Le sens de sa vie restant en grande partie à définir, l'adhésion en terme de croyance aux valeurs portées par ces associations ne peut être que relative.

Thierry inscrit sa participation à Design Me A Planet dans le cadre de ses activités professionnelles au sein de la Fondation Tuck et de l'IFP Énergies Nouvelles. S'il est officiellement retraité et ce, depuis 2009, il anime depuis 2008, à titre « bénévole », le « think tank » IDées de la Fondation Tuck – liée à l'IFP Énergies, son ancien employeur. Il poursuit également des activités d'enseignement en « développement durable et transition énergétique » à l'IFP Énergies Nouvelles, sous le statut de « vacataire ». Il donne en effet des cours à l'IFP Énergies Nouvelles sur ces sujets depuis 1970. Thierry voit ainsi une « continuité » entre son engagement associatif au sein de Design Me A Planet et ses autres activités :

> « Il y a une continuité complète. Sur le plan professionnel, en ce moment, j'ai une activité d'enseignement et puis j'ai cette activité d'animation du Think tank Idées donc le think tank idées fonctionne dans un domaine appliqué, très appliqué énergie et développement durable. Nous avons des réflexions mais dans le but aussi de lancer des projets, d'avoir des propositions qui puissent être transmises. On arrive à un certain nombre de résultats, c'est une chose et effectivement après, les actions de DMAP et les autres c'est vraiment une ouverture, un prolongement direct de ces activités là ».

Son engagement au sein de Design Me A Planet lui donne notamment accès à un certain capital social qui peut ensuite lui servir à la mise en place de certains événements dans le cadre du « think tank » IDées. Le fondateur et dirigeant de DMAP, Michel Saloff-Coste, qui possède « une ouverture internationale » avec des contacts aux États-Unis, a ainsi « été une cible pour démarrer » :

> « Par exemple, Michel a participé à un certain moment, il nous a aidé à monter quelques réunions sur la prospective. Il nous a aidé à avoir quelques contacts donc ça a été une cible pour démarrer. […] Il n'y en a pas eu des tonnes [de contacts] mais ça a aidé à démarrer ».

DMAP lui permet en effet de « rencontrer des personnes différentes » : « ça me donne l'occasion de voir des personnes que je ne rencontrerais pas autrement […] et du coup, ça me facilite des contacts qui sont vraiment intéressants, qui sont fructueux ». L'accès à un certain capital social n'est pas à sens unique, mais s'effectue de manière réciproque. Michel Saloff-Coste est lui aussi à la recherche d'un certain capital social : « Je crois que lui était très intéressé parce qu'il a toujours le problème de trouver des appuis dans l'industrie, dans les entreprises et c'est une question qui est toujours sous-jacente depuis le départ. Dans le cadre D'Idées, Idées ça ouvre sur un certain nombre d'industriels ».

En réalité, cet engagement associatif, mais également ses activités « professionnelles », visent également désormais à satisfaire une quête de sens personnelle qui dépasse largement le cadre de ces organisations. Un jeu subtil met en mouvement le fait de se servir soi tout en servant l'organisation. Un passage de l'entretien rend compte de ce double mouvement :

> « Ce qui m'intéresse maintenant, à titre personnel, c'est plutôt de développer une réflexion qui aille au-delà de ce que je fais dans le cadre d'IDées. Idées, c'est quelque chose que je continue sur une certaine lancée, qui a l'avantage d'être une action assez

concrète avec des contacts intéressants. C'est quelque chose d'assez bien construit, utile, qui marche bien, que je contrôle bien […] ».

À l'utilité des actions réalisées par le « think tank » IDées[853], se superpose une « réflexion » éminemment personnelle qui dépasse le cadre du « think tank ». Cette réflexion personnelle, qui est le moteur présent de son engagement associatif et professionnel, est de l'ordre de la quête de sens : « les interrogations que j'ai sont un peu existentielles si vous voulez ». Autrement dit : « la quête de sens […] c'est ce qu'il me reste à approfondir ». La recherche de contacts déjà évoquée ne vise pas seulement à alimenter les activités du « think tank » mais bien aussi à lui permettre de rechercher des réponses, *via* des échanges intellectuels, à sa quête de sens : « au fond, ça a été un petit peu ma quête de trouver des gens qui pourraient m'apporter une certaine vision, un certain sens […] ». Thierry insiste sur la dimension de l'échange : « à partir de là, ce qui m'intéresse c'est de trouver des gens avec qui partager ». En toute fin d'entretien, il précise ce qu'il entend par quête de sens : « avoir la vision la plus claire possible sur ce qui donne du sens à la vie ».

Engagé au sein de Design Me A Planet également dans une logique de quête de sens personnelle, Thierry tient à « garder une certaine indépendance ». Il n'intervient ainsi pas dans l'administration de l'association : « je ne suis pas à la recherche de fonctions opérationnelles, c'est pas mon but ». L'association est pour lui le moyen de faire des rencontres et non une fin en soi : « je risque de vous décevoir mais moi ce qui m'intéresse ce sont plus des relations avec des individualités qu'appartenir à une association ». Son engagement se caractérise toujours par une certaine « méfiance » : « c'est un petit peu mon problème personnel, je n'ai pas envie de rester enfermé dans un mouvement qui serait une espèce de secte ». Sa méfiance s'illustre notamment dans le récit qu'il fait de sa participation à la seconde rencontre organisée par Design Me A Planet en Autriche à l'été 2012 :

> « Moi, je suis quand même assez méfiant. Je redoute un peu certaines dérives possibles. Notamment des dérives qui seraient un peu trop côté New-Age […] c'est quelque chose à quoi je n'adhère pas et qui me paraît... […] à la deuxième réunion en Autriche, il y avait une jeune qui pensait avoir été initiée par les chamans. Bon... je crois qu'elle était quand même un peu perturbée psychologiquement ».

Thierry étant également un habitué des journées de l'Université Intégrale du Club de Budapest –

853 La question de l'utilité sociale de son engagement ne disparaît en effet pas : « La question moi qui m'intéresse, c'est effectivement la question du changement, de la mutation de la société ».

France où les valeurs New Age sont nettement plus assumées, on peut supposer qu'il a du mal à séparer le Club de Budapest – France de DMAP. Michel Saloff-Coste est en effet l'un des fondateurs et membre éminent de ce club. Malgré cette méfiance, Thierry est un habitué des événements organisés par DMAP. Il dit ainsi avoir été présent aux trois rencontres annuelles de l'association, « à un certain nombre de réunions en comité plus ou moins restreint » (« il y en a eu quand même pas mal ») ainsi qu'aux deux rencontres organisées en Autriche (« la deuxième à moitié »). Mais son implication va plus loin, comme il l'affirme dans cet extrait d'entretien :

> « G : Donc, au niveau de votre implication dans DMAP, ce serait plus en tant que participant ? C'est comme ça que vous verriez les choses ?
>
> A : Non, c'est un peu plus que ça. C'est aussi le souhait de contribuer à la construction de DMAP, de contribuer à une certaine réflexion à l'intérieur de DMAP […] ».

Il réalise ainsi certaines interventions pour le compte de l'association, Design Me A Planet, lui donnant « des tribunes ». Il est intervenu lors des deux rencontres qui se sont tenues en Autriche. Enfin, Thierry confirme avoir participé à la tenue d'un atelier organisé par DMAP au « NeuillyLab », « une rencontre bimensuelle réservée à la communauté des entreprises de NeuillyLab » (Neuilly-sur-Seine)[854]. Le temps qu'il consacre à ses activités associatives et à la rédaction d'ouvrages serait de l'ordre de 55 à 60% de son temps : « Donc ça fait peut-être, je dirais : 25/30% think tank, 15% de temps d'enseignement et puis le reste du temps : associations/ouvrages. Comme ça, à la louche ». Cela ferait au total « pratiquement un temps plein », soit selon lui « une activité plus remplie que pour un bon nombre de salariés ».

Thierry connaît DMAP par le biais de Michel Saloff-Coste qu'il rencontre le 24 octobre 2009 lors de la sixième journée de l'Université Intégrale du Club de Budapest – France, intitulée « Civilisations du futur et futur des civilisations » :

> « Il se trouve que j'ai rencontré Michel Saloff-Coste à la réunion […] qui concernait l'avenir des civilisations. […] il se trouve qu'à ce moment là j'avais déjà beaucoup progressé dans la rédaction d'un ouvrage que j'ai publié […], qui en fait tournait autour de ces questions. […] C'est un écosystème qui m'a paru intéressant, que j'ai commencé à suivre ».

854 L'atelier était intitulé « Les 5 facteurs clés de succès pour les start-up ».

Lorsque l'individu n'est pas à la retraite et ne poursuit pas à ce titre certaines activités professionnelles à titre complémentaire, l'engagement au sein de la configuration sociale des associations relève strictement d'un investissement fondé sur l'utilité économique. C'est le cas d'Antoine. Son engagement personnel au sein de l'association Design Me A Planet est celui d'un investissement « stratégique », rattaché à sa position sociale occupée dans la « nouvelle » configuration sociale « verte ». L'emploi du « nous » durant l'entretien pour parler de son implication dans l'association indique bien qu'il s'agit avant tout d'un engagement professionnel. Cet investissement au sein du « mouvement entrepreneurial » « vert » prônant l'imbrication entre des valeurs New Age et d'autres propres au champ économique, est avant tout « utilitariste ». Si Antoine met en avant le fait qu'il s'agit aussi d' « un sujet de conviction puisqu'on est tous des citoyens de la planète », il est question avant tout et surtout d'un « sujet d'intérêt » : « c'est aussi un sujet d'intérêt pour [ma société] parce que ça permet d'être partie prenante d'un écosystème qui a de l'ambition [...] ». D'un point de vue utilitariste, la participation au développement et aux activités de Design Me A Planet offre trois avantages stratégiques au cabinet de conseil d'Antoine. Le premier est de pouvoir donner à une entreprise, dans un contexte « où le développement économique, le développement des technologies et des savoirs s'accélèrent »[855], une dimension de « prospective »[856]. Design Me A Planet offre en effet le temps « long » de la réflexion :

> « c'est aussi utile pour nous d'aller nous « nourrir » dans des environnements comme DMAP où il y a des tas de gens qui tirent des lignes loin devant en terme de pensée, indépendamment des contraintes d'une entreprise […] ».

Le second avantage stratégique est d'ordre symbolique, puisque comme le souligne Antoine : « en terme d'image, c'est assez favorable ». Le troisième avantage est l'élargissement du capital social du cabinet de conseil par les « contacts » que la participation aux activités de Design Me A Planet procure : « oui, on a eu des contacts de gens intéressants mais souvent les contacts de confiance se nouent par aide ou rebonds et donc il y a eu des rebonds *via* DMAP […] ». C'est par l'intermédiaire du fondateur de Design Me A Planet, Michel Saloff-Coste, qu'Antoine rencontre l'association. La figure « centrale » de Design Me A Planet travaille alors sur le projet d'un nouveau livre qui, selon

855 In Principo, « Qui sommes-nous? », consulté le 2 juillet 2016 : http://www.inprincipo.com/fr/qui-sommes-nous/index.html

856 La « prospective » peut être définie *a minima* comme l'« analyse des événements passés et présents afin de déterminer des prévisions sur leur évolution dans le futur ». emarketing.fr, « Définition Prospective », consulté le 2 septembre 2016 : http://www.e-marketing.fr/Definitions-Glossaire/Prospective-242848.htm#2ZwFMKe44JtW73iE.97

Antoine, « était sur des thématiques de management simple ». Michel Saloff-Coste monte ainsi un groupe de travail intitulé « Planète du 3ème millénaire ». Le projet d'ouvrage se transforme plus tard en celui d'une association. Un document « interne », en date du 11 mai 2010 renseigne davantage sur ce projet d'écriture. L'objectif de l'ouvrage, sous-titré « le scénario vert », est de « communiquer positivement sur le changement et la transformation planétaire en cours, réenchanter le futur ». Le public visé est alors celui des « Créatifs Culturels » : « Le public intéressé par ce livre devrait être en premier lieu les « créatifs culturels » évalués par Paul Ray à environ 25% de la population des pays développés ». Quant à la conception de l'écologie défendue, il s'agit explicitement de la conception dominante de l'écologie, celle de « l'écologie par en haut », une écologie prétendant réconcilier écologie et économie : « Il est possible aujourd'hui d'affirmer à travers les expériences positives en cours, que l'ensemble des solutions scientifiques et technologiques rendent possible une nouvelle croissance économique, qui non seulement cesse l'intoxication planétaire mais de plus permette un renouvellement de la biodiversité ». Au cœur du dispositif de changement, les entreprises sont par ailleurs invitées à « soutenir ce projet, soit sous forme de financement ou d'apport en nature ».

Bien que le cabinet de conseil soit partenaire de Design Me A Planet, Antoine porte un regard relativement « critique » sur l'association. Selon lui, son cabinet de conseil se veut « un support bienveillant de la démarche de DMAP et en même temps un support exigeant » :

> « bienveillant : qui consacre quelques jours par an ; bienveillant : Michel Saloff-Coste et les acteurs clefs de DMAP peuvent utiliser ici les bureaux. Exigeant : je pousse à ce que DMAP soit une organisation dotée d'un modèle économique ».

Or comme il l'affirme, « à l'heure actuelle en fait, il n'y a pas de modèle économique dans l'association » tandis que « toutes les ONG qui ont réussi sur la planète, Médecins Sans Frontières... elles ont toutes à un certain moment une colonne vertébrale économique ». De plus, cela se ressentirait dans le public de l'association, celle-ci n'attirant selon lui pas assez d'acteurs économiques : « on a comme collaborateurs des gens qui sont déjà à la retraite, il y a des gens qui sont hors de la rationalité ». Sans logique économique, DMAP ne parviendrait pas à engager différents acteurs « sur des logiques d'action » :

> « Le fait de créer une dynamique d'engagement sur l'écologie suppose qu'il y ait un après, un accompagnement, une volonté d'engager des groupes sur des logiques d'action

> qui vont progressivement délivrer des sujets, des contenus, des actions […]. Et comme le modèle de l'année n'est pas calé, aujourd'hui il n'y a pas d'accompagnement de ces initiatives. Donc […] chaque année est à la fois l'objet d'un moment révélateur et d'un moment « les pieds dans l'eau » ».

Sans modèle économique et sans « logique d'action », Design Me A Planet présenterait un intérêt stratégique relativement limité. L'engagement d'Antoine au sein de l'association est fonction de ces limites, c'est-à-dire relativement mesuré. Il affirme n'y consacrer que « 5 à 10 jours par an » : « le moment du 3 février [date de la rencontre annuelle de DMAP]. On se retrouve quelques jours avant pour s'accorder, et cetera, et le jour « J ». Et encore 3/4 jours au cours de l'année ». Cette relation « critique » à l'association le conduit par ailleurs à refuser de rentrer dans les instances dirigeantes : « Moi je ne fais pas partie du bureau parce que tant qu'il n'y a pas d'opérationnalité, il n'y a pas de raison d'y être ».

À côté de cet engagement associatif dans DMAP, Antoine a un « investissement personnel » en soutien au parti politique « Nous Citoyens » : « pour ma part, je suis pleinement « Nous Citoyens » avec Denis Payre parce qu'il porte exactement ce type de pensée […] ». Il soutient ainsi sa femme « qui est [...] sur la liste de Rueil-Malmaison (« 12 citoyens ») aux élections municipales de 2014. Le parti, classé à droite par la plupart des observateurs politiques, affirme être « un mouvement créé par les citoyens pour les citoyens » et a comme devise : « SOCIAL pour l'homme, LIBÉRAL pour l'entreprise, ÉCOLOGIQUE pour tous ! » En matière d'écologie, le parti plaide pour « un principe de responsabilité » par opposition à « une accumulation de textes administratifs, souvent très éloignés de la réalité des administrés et de la vie économique »[857]. Le principe de « responsabilité » mis en avant est également celui au cœur du néo-libéralisme.

Lorsque les valeurs écologiques font l'objet d'un rapport utilitariste au sein du champ professionnel, qui repose sur un registre de la justification propre au néo-libéralisme, celles-ci peuvent également s'incarner, de manière relative, au sein du champ familial. Cela tient largement aux logiques sociales propres au néo-libéralisme.

857 Nous Citoyens, « L'environnement », consulté le 22 mai 2016 : http://www.nouscitoyens.fr/le-mouvement-nous-citoyens/le-projet-citoyen/l-environnement/

De l'usage « stratégique » des valeurs écologiques à l'usage utilitariste de soi-même

Le fait d'incarner certaines valeurs dans le champ professionnel selon un rapport utilitariste ou « stratégique », celui de l'opportunité de nouveaux marchés « verts », n'est pas antinomique avec le fait de vivre également ces mêmes valeurs au sein du champ familial. Les logiques sociales à l'œuvre semblent tenir ici de l'injonction du néo-libéralisme d'incarner soi-même, jusque dans les aspects les plus intimes de sa vie, le monde de l'entreprise « verte » et de l'économie mondialisée « responsable ». Faut-il pour autant écarter l'idée d'une mise en cohérence avec ses propres valeurs ? D'un point de vue subjectif sans doute pas, puisque Antoine met en avant le fait que son investissement dans Design Me A Planet relève aussi d'un « sujet de conviction ». Vivant ses valeurs au « travail », Antoine chercherait alors à les intégrer dans sa vie quotidienne. Mais l'avènement du néo-libéralisme, comme nouveau mode de légitimation du capitalisme, représente une réalité objective à prendre en compte. Désormais en effet, il ne s'agit plus seulement d'adhérer à un récit collectif extérieur, celui du bonheur pour tous à travers la croissance économique par exemple, mais d'incarner soi-même le monde de l'entreprise « verte » et « responsable ». Ainsi, comme le souligne Christian Salmon, « l'individu qui apparaît dans ce modèle néo-libéral est un individu entrepreneur de lui-même – comme l'a découvert Foucault dans les années 1970 –, un individu qui fait un usage stratégique de lui-même, dans ses talents, de son corps, de ses désirs et de ses émotions »[858]. En effet, « comme toutes les révolutions, la révolution néo-libérale a voulu forger un individu nouveau »[859]. L'écologie marchande, c'est-à-dire soumise aux catégories du monde économique – quantifiée, privatisée, emballée, dotée de « codes-barres », et cetera – n'est plus seulement l'objet du travail, mais se doit d'être incarnée par l'individu dans sa vie globale tant professionnelle qu'associative ou familiale. Ce « néo-sujet » propre au néo-libéralisme doit alors vivre les valeurs économiques jusque dans sa sphère la plus intime. Cette logique est en effet censée renforcer l'adhésion à la logique d'accumulation illimitée du capital. Cela a été rendu possible par la modification du fonctionnement du marché du travail. Les qualifications, sanctionnées par le diplôme, ne suffisent plus désormais pour trouver ou retrouver un emploi. Chaque individu est ainsi amené à transformer et à adapter chaque aspect de sa vie pour améliorer son employabilité : « C'est la subjectivité entière, et pas seulement « l'homme au travail », qui est convoquée à ce mode de gestion, et c'est d'autant plus le cas que l'entreprise recrute et évalue selon des critères de plus en plus personnels, physiques, esthétiques, relationnels et comportementaux »[860] notent Dardot et

858 Salmon Christian, « Un individu entrepreneur de lui-même », *Rue Saint Guillaume*, 158, avril 2000, p. 31.
859 Ibid.
860 Dardot Pierre et Laval Christian, « La fabrique du sujet néolibéral », *La nouvelle raison du monde*, La Découverte, 2009, p. 402-456.

Laval. Être spécialisé en « développement durable » ne suffit plus, il faut l'incarner, le vivre et en dernier ressort transformer les aspects les plus personnels de sa vie en « compétences » « vertes » monnayables sur le marché du travail. Le « développement personnel » et le « coaching » prennent alors toute leur place pour opérer cet incessant travail sur soi. L'homme nouveau du néo-libéralisme rappelle ainsi celui du New Age. Il ne s'agit pas tant d'être en accord avec ses propres valeurs à travers la pratique d'une écologie émancipatrice qui, libérant l'individu du salariat et de la nécessité de l'argent, lui permettrait de se réapproprier ses choix de vie (quelle activité a du sens ? Quel temps y consacrer ?...), mais davantage d'incarner soi-même les nouvelles justifications morales du capitalisme, « vertes » en premier lieu.

Dans sa vie personnelle et familiale, Antoine a des pratiques écologiques qui, par leur logique individuelle et leur absence d'inscription dans une recherche d' « autonomie », s'avèrent en adéquation avec les valeurs d'un capitalisme vert « responsable ». Ainsi, outre leur logique individuelle, l'essentiel de ces pratiques passent par le marché. Il s'agit selon lui d'une « écologie *a minima* » :

> « Je ne sais pas ce que veut dire « écologie » dans ce contexte là [celui de la vie quotidienne]. Est-ce que j'éteins la lumière en sortant d'une pièce ? Est-ce que je mets les bonnes ordures dans les bacs de bonne couleur ? Est-ce qu'il y a des asticots chez moi ? Oui ! Donc : est-ce que j'ai une conscience écologique dans la pratique ? Peut-être. Et ça, c'est je dirais : écologie *a minima* ».

Concernant les modes de transport, il affirme privilégier à certains moments les transports en commun : « je prends les transports en commun pour certains trajets et je prends ma voiture pour aller à 2,5 km déposer mes enfants à l'école, c'est plus simple... […] ». Sa vision s'oppose à celle d'une remise en question de l'accroissement des flux de déplacement. Il faudrait au contraire selon lui allier accélération des déplacements et solutions techniques écologiques :

> « l'une des choses que je ne pardonne pas, par exemple à l'Île-de-France, c'est de donner des leçons sur la circulation dans Paris : « ne vous déplacez pas avec votre voiture » ; mais en même temps : « je fais évoluer les transports publics sur une logique très lourde ». […] Quelque part on est là dans l'écologie punitive, on ne crée pas les conditions, sauf des gens comme Bolloré, on ne crée pas les conditions pour accélérer les solutions pour aller beaucoup plus vite, beaucoup plus loin ».

Il fait ici référence à l'exploitation du service « Autolib' », « service public d'automobiles électriques en libre service », par le groupe Bolloré qui a aussi conçu les voitures électriques « Bluecar » utilisées dans le cadre de ce « service ». L'écologie pour Antoine n'est pas seulement un sujet de conviction, mais aussi « un choix philosophique, pragmatique et financier » :

> « Philosophique, oui, je trouve ça plus intelligent de prendre les transports en commun. Pragmatique, oui aussi, parce qu'en voiture je mets 20 minutes, ça c'est super sympa et 1h30 selon les bouchons. Et je mets entre 40 minutes et 1h en prenant les transports en commun. Et en même temps, en voiture ici je peux garer ma voiture pour 34 euros par jour au parking Vinci juste à côté et 34 euros par jour x 20 jours ça fait quand même cher !! Ça fait même très cher.
> […]
> La logique des choses c'est effectivement de venir en transport en commun mais néanmoins […] l'offre de transport n'est pas du tout adaptée […]. Donc je fais ce choix mais il n'est pas confortable ».

L'écologie concerne aussi d'autres aspects de sa vie personnelle, comme l'alimentation :

> « Je suis très Bio pour ce qui est très simple et donc tout ce qui est légumes et viande à la maison essentiellement. Ma femme fait le marché le samedi et le dimanche pour n'avoir que des produits de maraîchers locaux et on prend très peu de produits à contre-saison. Je ne me prive pas d'un ananas ou de choses comme ça mais essentiellement des maraîchers de la partie ouest des Yvelines, dans le 95 ».

C'est en rencontrant sa femme qu'il commence à manger Bio : « le fait de manger Bio, c'est depuis que je suis avec ma femme d'aujourd'hui, depuis 2002/2003 ». Ainsi, l'organisation d'événements visant à rendre hautement compétitifs les « biomatériaux » se conjugue au choix personnel d'acheter des produits locaux : « aller chez un maraîcher qui m'explique comment il fait pousser ses salades, acheter du vin en biodynamie […] là aussi c'est bénéfique, parce que lorsque vous buvez un vin de supermarché et qu'il est soufré : il vous fait mal à la tête […] ». Les deux logiques ne sont pas vécues comme étant contradictoires. Le choix du « local » n'est pas ici celui d'une relocalisation « ouverte » de l'économie qui serait inscrite dans le projet d'une société « autonome »[861]. Pour

861 Dans une telle conception, le collectif « Nous sommes parti-e-s pour la Décroissance » affirme que « la

Antoine, le choix du local se limite simplement à celui d'un rapprochement des lieux de production et de consommation, manière pour lui de se procurer des produits « sains » et « bons ». Il s'oppose par ailleurs à ce qu'il qualifie de « schéma du militantisme » : « on a cette dimension là mais pour autant on n'est pas dans une logique militante à prendre du quinoa expansé dans des boutiques confidentielles […] ». Ce « militantisme » qu'il met à distance, est pour lui celui d'une écologie « punitive », qui remettrait en question nos modes de vie, à commencer par nos mobilités, et en définitive notre organisation sociale : « dès qu'on pense le futur, il faut forcément venir à pied, il faut se retenir de vivre, on dégage du carbone, c'est mal, et là ce n'est pas le cas ». Il défend à l'inverse une écologie « positive » « de l'intelligence des citoyens », celle qui prend d'ores et déjà place au sein de l'économie de marché mondialisée, « l'écologie étant une réalité sans être un dogme ! » affirme-t-il. L'injonction du néo-libéralisme d'incarner les nouvelles justifications morales du capitalisme, c'est-à-dire « vertes », doit en effet s'appliquer dans les limites strictes de l'économie marchande.

L'imbrication entre des valeurs New Age et d'autres propres au champ économique, lorsqu'elle se fonde davantage sur l'utilité économique, peut également prendre la forme d'une autre logique de sens. À la différence de la logique de sens précédente, le moment de la rencontre avec ces valeurs n'est pas, de manière centrale, celui de la socialisation primaire. C'est en effet ultérieurement que ces valeurs sont rencontrées et que, conjuguées à un certain rapport économique au monde, elles donnent lieu à une « mission » spirituelle révolutionnaire.

relocalisation servira à construire l'après-capitalisme ». Ainsi, « favoriser la production locale, c'est poser la question de son utilité réelle, une utilité autre que la rentabilité ; c'est également réintroduire les questions de l'autonomie et de l'autoproduction. Ces questions doivent être posées et débattues démocratiquement ». Nous sommes parti-e-s pour la Décroissance, « Protectionnisme, Relocalisation et Décroissance », 9 avril 2009, consulté le 22 mai 2016 : http://www.partipourladecroissance.net/?p=2236

SECTION 2 : UNE « MISSION » SPIRITUELLE RÉVOLUTIONNAIRE MODELÉE PAR DES DISPOSITIONS ASCÉTIQUES

Cette troisième logique de sens est celle d'individus caractérisés par une socialisation peu marquée durant l'enfance vis-à-vis des valeurs du « mouvement entrepreneurial » étudié. La socialisation primaire est davantage celle d'un rapport au monde principalement économique et de la transmission de dispositions ascétiques. Une crise de sens traversée à l'âge adulte conduit à la réactualisation de ces dispositions et à l'incorporation de dispositions spirituelles. La rencontre entre ces deux types de dispositions donne ainsi lieu à une « mission » spirituelle qui, à l'inverse du New Age, s'inscrit dans le sens d'une volonté révolutionnaire de changement social. La prédominance des dispositions ascétiques accorde en effet un sens particulier à la croyance. Autrement dit, la logique sociale à l'origine de la posture révolutionnaire adoptée n'est pas à rechercher dans le spirituel, mais en dehors. L'investissement au sein du « mouvement entrepreneurial » étudié, aussi surprenant soit-il de prime abord, n'est pas un engagement « en marge » de ce mouvement. Il relève en effet d'une absence de représentation de sa structuration et des enjeux propres qui s'y rattachent.

La démonstration au sujet de cette logique de sens s'appuie sur les parcours de deux individus. À des fins analytiques, ces deux entretiens font l'objet de rapprochements. De part leur posture anti-capitaliste, ils représentent le positionnement le plus éloigné vis-à-vis du travail d'imbrication entre des valeurs New Age et d'autres propres au champ économique opéré par le « mouvement entrepreneurial » étudié. Si croyance il y a, celle-ci est en effet imbriquée à un certain rapport économique au monde construit, pour ce dernier, durant l'enfance. Ces deux entretiens partagent une même opposition contre l'existant. Les processus sociaux ayant conduit les deux personnes rencontrées à adopter cette posture « contre » peuvent être juxtaposés. Néanmoins, c'est dans le « pour », c'est-à-dire dans le projet politique, que ces deux entretiens diffèrent. Ils représentent alors deux pensées strictement opposées. L'une peut être qualifiée de pensée « émancipatrice » et repose sur une notion centrale, celle d' « autonomie ». L'autre présente toutes les caractéristiques d'une pensée « autoritaire » et a pour assise la notion d' « ordre ». Tandis que la première vision vise l'autonomie des individus, la seconde s'inscrit dans l'idée d'un « retour à un mode de vie hiérarchisé selon des catégories naturelles […] »[862]. Ces deux positions correspondent en définitive à celles

862 Frémaux Anne, « La décroissance et l'idée de progrès : entre progressisme et conservatisme critiques », consulté le 23 mai 2016 p. 8 : http://www.utb-chalon.fr/media/files/Groupes_de_travail/Ethique_et_societe/Technologie/La_decroissance_et_l_idee_de_progres.pdf

d'individus qui, dans la réalité sociale, n'ont que peu de choses à partager. Du point de vue analytique, certaines logiques sociales objectives similaires traversent néanmoins ces deux parcours et il parait judicieux de les mettre à jour de cette manière.

La socialisation primaire, le lieu de la construction de dispositions ascétiques

Le champ familial d'origine est avant tout le lieu de la transmission de dispositions ascétiques, c'est-à-dire d'un certain rapport économique au monde. Les valeurs religieuses sont alors, soit absentes, soit « secondaires » et en aucun cas constitutives d'une manière de se définir comme « être au monde ». Les dispositions ascétiques prennent ici la forme d'un rapport relativement distant à l'argent et à la consommation. Il s'agit davantage d'un rapport distant « pratique » que « critique » à l'acte de consommer. La distance à l'argent n'est ainsi pas nécessairement conscientisée en tant que telle. C'est ultérieurement que ces dispositions ascétiques ont l'occasion d'être réactualisées et de s'articuler à une « critique » plus ouverte de la société de croissance. Cette réactualisation des dispositions ascétiques héritées du champ familial en fait alors un acte davantage « politique ».

La socialisation primaire des personnes rencontrées a comme dénominateur commun une relative distance à la consommation. Cela peut s'accompagner, ou non, dans la mise en récit effectuée au présent, d'une « idéalisation » du passé, sur le mode : « c'était mieux avant ». Ce rapport distant à l'acte de consommer se retrouve ainsi dans l'enfance de Benoît, âgé de 31 ans au moment de l'entretien. Rencontré à Design Me A Planet, il ne travaille pas, par « choix ». Il affirme en effet « utiliser le système social » et vivre du revenu de solidarité active (RSA) et de l'aide personnalisée au logement (APL)[863]. Après avoir passé un Bac électrotechnique, il obtient un DEUG[864] en économie et gestion. Enfant, son père est fonctionnaire de police, tandis que sa mère, ancienne comptable à la MGEN[865], ne travaille pas et s'occupe des quatre enfants de la famille. L'enfance de Benoît se caractérise par la transmission de dispositions ascétiques. Selon lui, ses parents sont alors consommateurs « pas plus que ça franchement » :

> « On n'avait pas d'argent de poche, mais j'avais déjà fait ce calcul de « on se lasse très

863 Le Régime de Solidarité Active (RSA) était d'environ 500 euros en 2014. L'APL désigne l'Aide Personnalisée au Logement, qui est attribuée sous conditions de ressources.

864 Le DEUG désigne le Diplôme d'Études Universitaires Générales qui fut en vigueur de 1973 à 2003 ou 2006, selon les universités françaises. D'une durée de deux ans, ce diplôme pouvait être suivi d'une Licence en un an. Depuis, ces deux diplômes ont été remplacés par la Licence en trois ans.

865 La MGEN est la Mutuelle Générale de l'Éducation Nationale.

> vite ». Donc je voyais déjà comme une aliénation cette possibilité de dépenser. A la fois je portais déjà quelque chose, le rapport à l'argent, dans le sens « il n'y a rien qui est gratuit ». Ça ne veut pas dire que quand on demandait, on n'avait pas le droit à un Playmobil ou un truc comme ça […] mais il n'y avait pas par principe : « on te donne parce que les autres copains en ont » ».

Comme il le souligne, son enfance ne se caractérise pas par « cette frénésie » en matière de consommation :

> « Il n'y a jamais eu cette frénésie pour les raisons que je t'évoque. Ils viennent de la France normale, modeste […] où il fallait faire chauffer l'eau sur la gazinière, les toilettes au fond du jardin ».

Selon Benoît, le rapport de ses parents à la consommation n'est pas celui de l'évidence, ni de la « facilité », mais est davantage perçu comme quelque chose qui nécessite un « effort », celui du travail salarié pour se procurer de quoi survivre et *in fine* consommer : l'argent. Cet « effort » semble nettement plus important pour les milieux sociaux peu dotés en terme de capital économique : « Je crois simplement qu'ils venaient de milieux modestes, donc tu n'as rien sans rien ! » L'absence de capital économique s'inscrit par ailleurs déjà chez ses grands-parents, ses parents n'héritant pas d'un capital économique :

> « Tu vois, c'était petite fonction publique dans les deux cas. Il n'y avait pas de patrimoine. L'héritage de mon grand-père paternel, j'ai eu une robe de chambre et une chevalière. Mais toute la France était comme ça ! »

À l'échelle des parents de Benoît, les acquis d'un certain « standard » de vie semblent alors fragiles et sont tout relatifs, notamment en présence d'un seul salaire au sein du foyer familial, d'où un certain rapport ascétique à la consommation :

> « Tu vois bien qu'ils ont bossé à 15 ans parce qu'à cette époque-là, dès qu'il [mon père] a eu son CAP il est allé bosser. Mes parents, ils disaient : « nous ça peut s'effondrer. Pendant dix ans, on n'a pas eu pas l'eau chaude à la maison, la TV c'était par quartier, il fallait mettre une pièce de un franc pour qu'elle s'allume ». Des trucs surréalistes, mais tu vois, ça a été leur vie pendant les dix premières années de leur existence : la France

des années 50-60 en Normandie ».

La mise en récit de cette expérience de l'enfance se rapporte par ailleurs à une idéalisation du passé sur le mode du « c'était mieux avant ». Cette idéalisation de la France « d'avant » a fait en partie l'objet d'une reconstruction *a posteriori*, même si certains éléments indiquent sa présence dans le discours notamment de son père. La période idéalisée prend pour référence la période qui précède les années 80, à savoir les dites « Trente Glorieuses ». Il est possible ici de faire l'hypothèse que les parents de Benoît font partie, de manière relative, des « heureux » bénéficiaires de la « modernisation » d'après-guerre, avant de partager un sentiment de « déclassement ». Dans le discours de Benoît, la « rupture » correspond alors à la mise en place en Europe et aux États-Unis des politiques néo-libérales :

> « Il [Mon père] m'a dit : les années 80, c'est vraiment le cassage de gueule : l'accélération, tout le pognon, l'espèce de violence sociale, la décrépitude, le début du sentiment que tu vas te faire niquer par rapport à la retraite. C'est vraiment les années 80 ».

Son père lit des ouvrages « politiques » et a été syndicaliste à la CGT du temps où, avant de rejoindre la police nationale, il était ouvrier. Quand il évoque son père, Benoît en parle comme d'un « anarchiste refoulé » et de quelqu'un « toujours […] un peu rebelle » et se rappelle des discussions « critiques » de celui-ci :

> « ça se manifestait dans les conversations sur le système. Comme ça n'a fait que se casser la gueule et bien dans les repas il y avait ça, ce côté « c'est quoi ce bordel ! » ».

Benoît donne de nombreux exemples de l'idée d'une société, qui dès les années 80, serait entrée dans une sorte de « décadence ». Il compare ainsi les objets d'avant, faits pour durer à ceux d'aujourd'hui, répondant selon ses propres mots à « l'obsolescence programmée »[866] :

866 Selon un rapport du Centre National d'Information Indépendante sur les Déchets (CNIID) et des Amis de la Terre, « L'obsolescence programmée ou planifiée [...] est le processus par lequel un bien devient obsolète pour un utilisateur donné, parce que l'objet en question n'est plus « à la mode » ou qu'il n'est plus utilisable. Cette stratégie est planifiée ou programmée par les entreprises, et le raccourcissement de la durée de vie est pensé dès la conception du produit ». L' « obsolescence programmée » serait intimement liée à la dynamique d'accumulation illimitée du capital, puisque « les différentes techniques d'obsolescence programmée permettent ainsi à un marché saturé, de se « redynamiser ». CNIID, Amis de la Terre, *L'obsolescence programmée, symbole de la société du gaspillage : le cas des produits électriques et électroniques*, septembre 2010, p. 9.

« Mais, une fois que tu as acheté la table en chêne qui fait 300 kilos, le meuble qui va avec : tu l'as pour toute la vie et on en héritera. Aujourd'hui tu achètes de l'Ikea et puis voilà, c'est pas des trucs que tu vas transmettre. C'était pas la même philosophie ! Aujourd'hui c'est « next, next, next ! ». Parce qu'on vit dans une société sans lendemain, qui produit des immeubles sans lendemain, des meubles sans lendemain et des gens sans lendemain. A l'époque : non ! Et c'est il y a 40 ans tu vois ? Ils [Mes parents] ont encore les assiettes du service du mariage alors que nous, on zappe tout en trois jours ».

Il exprime par ailleurs une sorte de « nostalgie » quand il évoque certains jouets de son enfance, qu'il a pu désirer, mais surtout qui étaient davantage faits pour durer :

« Je me souviens encore des aiguillages Playmobil que je n'ai jamais eus. Et puis aujourd'hui ça n'existe même plus parce qu'à l'époque c'était des rails en fer et que maintenant c'est en plastique ».

En définitive, Benoît revendique cette construction au sein du champ familial de dispositions ascétiques qui, durant son enfance, s'expriment dans un rapport distant à l'acte de consommer et à l'argent :

« Et ça se transmet ! Ce recul par rapport au matérialisme, il s'est transmis d'une manière ou d'une autre, notamment dans ce rapport à l'argent ».

Si l'enfance est pour Benoît le moment de la transmission de dispositions ascétiques, cela ne semble pas être le cas de dispositions spirituelles ou écologiques. L'ascétisme vécu chez ses parents ne prend pas appui – semble-t-il – sur des justifications d'ordre écologiques. De plus, les valeurs religieuses ne s'incarnent pas non plus au sein du champ familial :

« Non non, il n'y a pas de croyances dans la famille, même chez mes grands parents, non. Il n'y a pas non plus de rejets *a priori*, mais on s'en fout quoi ».

Il se souvient de la présence de certains livres qu'il qualifie d' « ésotériques », possédés par son père, mais dont il garde un souvenir amusé :

« Enfin, mon père a toujours lu pas mal de trucs, quelques fois des trucs un peu

ésotériques. Je me souviens d'avoir vu dans la bibliothèque celui d'un mec qui coupait les cuillères, en y pensant : des conneries ! Il aimait bien. Il a lu des bouquins sur les OVNIS ».

Ces dispositions ascétiques seront réactualisées ultérieurement dans un rapport davantage « critique » et conscientisé à la société capitaliste. La référence à un passé idéalisé, héritée, au moins en partie, du champ familial servira de point d'appui à l'inscription dans une pensée « autoritaire », dont la pierre angulaire est « l'ordre ».

Si le moment de l'enfance peut être le moment de la transmission de dispositions ascétiques, la famille d'origine peut ne pas être porteuse d'un discours « critique » vis-à-vis du rapport à l'argent et de la consommation. L'ascétisme présent dans la vie quotidienne ou la mise en récit qui en est faite, ne s'accompagnent pas alors d'une idéalisation de la « France d'avant ». L'enfance de Monique, âgée de 66 ans et qui a été rencontrée aux Créatifs Culturels en Belgique, s'inscrit dans un telle logique sociale. À la retraite au moment de l'entretien, elle fut ergothérapeute durant l'ensemble de son parcours professionnel. Enfant, son père est « ingénieur des mines » mais, ne pouvant plus exercer son activité professionnelle du fait d'une maladie « très grave », continue « un petit peu son activité » à la maison et ce, de manière « très limitée ». Il effectue alors des traductions pour certaines revues américaines de « Mining engineering ». Sa mère, quant à elle, n'exerce aucune activité salariée et s'occupe des quatre enfants de la famille. L'enfance de Monique est marquée par un rapport relativement distant à la consommation et surtout par une absence de gaspillage des ressources alimentaires et matérielles de la famille :

« On avait l'habitude de ne pas consommer des masses. Tu sais, mes parents ont connu la guerre. Enfin voilà quoi, on était encore d'une génération où on a vécu dans la notion de « on ne gaspille rien ! On ne jette pas une tranche de pain, la nourriture c'est sacré ! On avait des poules donc s'il y avait quelque chose de trop, on donnait aux poules. On ne jette rien, non non non ».

Le soin de ne rien gaspiller se conjugue à celui de faire durer le plus longtemps possible les objets de la vie courante et de, si possible, les réparer : « Je suis encore de cette génération où on réparait tout, on récupérait tout ». Selon elle, cette culture du non-gaspillage n'est alors « pas nécessairement du très réfléchi, décidé » : « C'était normal parce que moi je suis née quelques années après la guerre. […] C'était plutôt quelque chose d'évident de ne pas gaspiller ». À cet ascétisme s'ajoutent,

dans une moindre mesure, certaines dispositions religieuses. Cependant, ces dernières ne semblent pas donner lieu à la transmission d'un rapport au monde principalement fondé sur la croyance. Si elle décrit ses parents comme n'étant « pas pratiquants », Monique suit « un enseignement catholique à l'extérieur » mais celui-ci est selon elle assez libre :

> « Léger dans le sens où mes parents nous ont toujours laissé très libres de décider de pratiquer ou non ».

Elle suit ainsi le catéchisme jusqu'à ses onze ou douze ans, à raison d'une fois par semaine. Elle fait également du scoutisme très jeune et ce, jusqu'au moment où elle part de chez ses parents. Le scoutisme a lieu tous les dimanches et aussi durant les vacances. Cette éducation religieuse relativement « souple » lui permet ainsi « de rejeter la religion » au moment de l'adolescence :

> « Et assez vite j'ai senti un rejet violent quand j'ai commencé à avoir des cours d'histoire et que bien sûr, qu'est-ce qu'on apprend dans les cours d'histoire ? C'est les guerres évidemment ! Et que c'était toutes des guerres de religion… Alors non, il y a eu un rejet massif de ma part. C'était vraiment lié aux guerres de religions, tout à fait. Et donc j'ai tout rejeté ».

Comme Monique l'affirme elle-même, elle ne reviendra jamais suite à ce rejet « à quoi que ce soit comme religion ». Comme cela sera montré, c'est à la forme institutionnelle de la religion qu'elle tourne en réalité le dos, pour adopter ultérieurement une forme de spiritualité qui prend sens «à l'extérieur, dans la nature […] ». Ce rejet de la religion semble être la condition préalable à une éventuelle réinterprétation de celle-ci sous une forme plus spirituelle et moins formalisée. Comme le souligne en effet Geneviève Pruvost, « la baisse de la participation aux institutions religieuses n'implique pas celle du sentiment religieux lui-même, qui prend alors plus couramment la forme d'une recherche spirituelle […] »[867]. Pour Monique, la nature relève désormais du spirituel. Le moment de l'enfance est ainsi celui de la construction d'un certain rapport à la nature. Ce dernier passe par les activités régulières liées au scoutisme, mais également par le cadre de vie de la famille qui habite dans un cadre relativement « vert ». La famille occupe une maison « un peu à l'extérieur de la ville avec des arbres ». Avec ses frères et sœurs, elle passe « beaucoup » de temps à l'extérieur :

867 Pruvost Geneviève, « L'alternative écologique : vivre et travailler autrement », *Terrain*, 60, 2013, p. 40.

> « Avec mes frères et sœurs on était dans les arbres, on faisait des cabanes dans les arbres. Ha oui, oui, parce qu'il y avait un jardin. Il y avait quand même un arbre où on pouvait faire une cabane ».

À la différence de Benoît, la transmission de dispositions ascétiques dans l'enfance de Monique ne s'accompagne pas d'un rapport idéalisé au passé. Comme cela sera développé par la suite, ces dispositions auront l'occasion d'être réactualisées ultérieurement à travers le principe d' « autonomie » acquis durant la socialisation professionnelle. Concept fondamental du métier d'ergothérapeute, l'accompagnement à l' « autonomie » des patients permettra de réactualiser un certain rapport à l' « autonomie » présent lors de l'enfance à travers le fait de réparer les objets. Cette disposition à l' « autonomie » sera réinvestie à nouveau à travers un engagement associatif visant précisément la recherche d' « autonomie » vis-à-vis des structures marchandes.

Ces dispositions ascétiques héritées du champ familial ont l'occasion d'être réactualisées ultérieurement, à l'occasion d'une « crise de sens ». Cette dernière est l'occasion de donner un sens éminemment spirituel à sa vie. La croyance se retrouve néanmoins englobée dans des rapports de sens davantage fondés sur l'utilité économique.

La construction ultérieure d'un sens spirituel à sa vie, modelée par la réactualisation de dispositions ascétiques

Les personnes rencontrées ont en commun de vivre à un moment précis de leur vie une « crise de sens » profonde, soit au sortir de l'adolescence, soit ultérieurement au cours du parcours professionnel. Dans le premier cas, cette crise se prolonge au moins jusqu'au moment des études supérieures et de l'entrée supposée dans la vie « active ». Le fait de vivre une crise de sens n'est pas propre à cette troisième logique de sens résultant d'une mise en pratique quotidienne des valeurs étudiées. Mais, ici, cette crise n'est aucunement liée à une interrogation sur une éventuelle socialisation religieuse vécue durant l'enfance. À la différence des individus qui incarnent la première logique de sens et qui ont pu vivre une crise de sens « ouverte », cette crise ne résulte aucunement ici de tensions entre des dispositions religieuses et des logiques sociales davantage utilitaristes rencontrées au sein du champ professionnel. Il ne semble pas s'agir non plus d'une tension entre des formes de rationalité.

La « crise de sens » vécue ici donne lieu par la suite à un travail d'introspection, c'est-à-dire de recherche d'un sens à donner à sa vie. Ce travail intime de « reconstruction » du soi, qui est au final toujours celui d'une quête de cohérence du soi[868], se déroule à chaque fois hors du champ familial de l'enfance. Ce processus relativement long permet en définitive aux personnes interviewées de définir un sens spirituel à leur vie. Il s'agit soit, de rencontrer certaines valeurs spirituelles pour la première fois, soit de réactualiser certaines dispositions religieuses présentes durant l'enfance de manière relativement « secondaire » et non englobante. Les valeurs spirituelles deviennent alors le moteur d'un investissement, qui à l'inverse du New Age, s'articule à une volonté révolutionnaire de changement social. Le processus de « reconstruction » du soi, qui fait suite à la « crise de sens » vécue, est *in fine* l'occasion pour les individus de puiser, de manière le plus souvent invisible à l'entendement, dans leurs ressources internes propres. Il s'agit en effet de mobiliser des ressources « cognitives » afin de maintenir sa survie « psychique » et en définitive une certaine cohérence de son identité sociale. Cela conduit ainsi les personnes rencontrées à réactualiser les dispositions ascétiques héritées du champ familial. Ces dispositions font alors l'objet d'une réinterprétation plus « politique » « contre » l'existant. Le rapport distant à la consommation devient un rapport « contre » la consommation et pensé comme tel. Rien ne permet ici de penser que la logique sociale à l'origine de la posture révolutionnaire adoptée soit à rechercher dans le spirituel. Les dispositions ascétiques ne semblent pas en effet être rattachées à un rapport sacré au monde. Les deux logiques sociales – dispositions ascétiques et dispositions religieuses – paraissent davantage se rencontrer et s'articuler entre elles dans un sens bien particulier, que résulter d'un processus social commun. En définitive, ce sont bien les dispositions ascétiques qui prédominent sur les dispositions religieuses et modèlent par là-même la croyance en fonction d'un certain rapport économique au monde.

Une « crise de sens » au sortir de l'adolescence

Chez les personnes rencontrées, la construction d'un sens spirituel à sa vie ne s'opère pas lors de l'enfance et nécessite d'abord le passage par une « crise de sens ». Cette dernière peut avoir lieu au moment de la sortie de l'adolescence et se prolonger après le départ de chez les parents. C'est le cas de Benoît. Alors qu'il a 17 ans, il vit une véritable « crise de sens » selon ses propres mots. Ce qu'il qualifie aussi de « déchirure » dure une dizaine d'années. Outre certaines dispositions ascétiques présentes chez ses parents sous la forme d'un rapport distant vis-à-vis de la consommation, les

868 En effet, comme le souligne Pollak, « l'ordre mental est le fruit d'un travail permanent de gestion de l'identité qui consiste à interpréter, à ordonner ou à refouler [...] toute expérience vécue de manière à la rendre cohérente avec les expériences passées ainsi qu'avec les conceptions de soi et du monde qu'elles ont façonnées […] ». Pollak Michael, *L'expérience concentrationnaire : essai sur le maintien de l'identité sociale*, Éditions Métailié, 2000, p. 258.

valeurs familiales portent également une croyance forte dans les institutions politiques :

> « Moi j'ai mon père qui était policier donc c'était l'honnêteté, la croyance dans l'élite, dans les lois, dans la république, tous ces trucs là ».

La lecture d'un livre, acheté par son père, le conduit à une remise en cause de ces valeurs et selon ses propres mots, détruit son identité[869] :

> « Et puis il a acheté un bouquin un jour qu'il m'a filé et qui s'appelait « l'Omerta française », qui était connu à cette époque là, qui s'était vendu à 200 000, un truc de fou. […] C'était Sophie Coignard, elle expliquait les mœurs corrompues, les corruptions financières, le mensonge. Et moi, j'ai découvert ça et ça m'a détruit ! Par rapport à ma base, je voyais le monde avant : structuré, honnête et je découvre en fait que tout ça c'est faux, tout est faux ! Donc c'était fini ! Ça m'a détruit ! »

L' « Omerta française » est un ouvrage écrit par Sophie Coignard et Alexandre Wickham qui parait en 1999. Comme le présente l'association Action-Critique-Médias (Acrimed), dans ce livre, « les auteurs font flèche de tout bois et tirent dans toutes les directions pour dénoncer la « loi du silence » qui règne dans la société française à commencer par le silence qu'imposerait le respect de la vie privée [...] et le silence qui entoure les affaires et les financements occultes et frauduleux […] »[870]. La croyance religieuse n'a ainsi aucunement sa place dans cette crise de sens qui prend appui sur des « révélations » concernant le champ économique et le champ politique. Cette « crise de sens » évoquée par Benoît n'apparaît pas immédiatement suite à la lecture de l'ouvrage, mais se fait par étape. Lorsqu'il lit ce livre, il est alors en première au lycée et prépare un Bac « électrotechnique » en vue de devenir « conducteur de travaux ». Suite à cette « crise de sens », qui affirme-t-il « a cassé [son] système de représentation », il abandonne cette orientation afin de ne « plus souffrir ». Il obtient son Bac en 2001 et part alors à la « fac », avec une double motivation :

> « Donc j'ai fait des études à la fois pour comprendre le monde, mais surtout parce que les études, c'était vingt heures de cours par semaine : j'avais du temps pour l'introspection. Parce que sinon, je me serais flingué ! »

869 Comme l'affirme Benoît au cours de l'entretien : « ça a détruit mon identité ».

870 Maler Henri, « (Re)lire : L'Omerta française, de Sophie Coignard et Alexandre Wickham (1999) », *Acrimed*, 30 août 2013, consulté le 24 mai 2016 : http://www.acrimed.org/Re-lire-L-Omerta-francaise-de-Sophie-Coignard-et-Alexandre-Wickham-1999

Ses conditions d'études lui laissent en effet du temps. Il est alors boursier du supérieur et ses parents le laissent, semble-t-il, assez libre de ses choix. Il affirme avoir « traîné au maximum, en retapant à chaque fois, en changeant de filières […] ». Après avoir effectué un an d'économie-gestion, il part à Chambéry faire du droit pendant deux ans. C'est au cours de sa deuxième année de droit que la destruction de son identité se serait opérée, ou tout du moins cristallisée :

> « Et c'est pas du jour au lendemain que ça m'a pourri. C'est deux ou trois ans après, vraiment à la fac ! J'étais en fac de droit et je me faisais chier […] je ne savais pas ce que je voulais faire. J'étais vraiment au fond du trou. C'est ce qu'on appelle une forme de déprime, dépression. […] Ça m'a pourri progressivement ».

Il n'obtient finalement pas son DEUG. Il se réoriente alors en deuxième année de Sciences Politiques à l'université de Lyon 3. Après avoir obtenu sa Licence, il s'inscrit en gestion d'entreprise dans une école de commerce. Il valide à nouveau son année et retourne à Lyon 3 en deuxième année de Master « management de l'innovation ». Il part à Paris pour effectuer son stage de fin d'études, mais n'obtient pas son diplôme, faute de soutenance.

Les dix ans qui suivent la lecture de « L'omerta française » sont pour lui une période de « reconstruction » de son identité, c'est-à-dire d'une quête de cohérence du soi. Ce travail d'introspection s'effectue là aussi par étape. L'enjeu est alors de ne « plus souffrir » et de « répondre aux questions » existentielles qu'il se pose. Alors qu'il est encore au lycée et à quelques mois de passer le Bac, il voit un conseiller d'orientation, qui est selon lui « plus psychologue que conseiller d'orientation ». Ce moment est celui où il se dit qu'il va pouvoir s'en sortir, mais seul :

> « Le mec il m'a foutu à poil, j'ai adoré. Il m'a fait faire des petits dessins, leur mettre des noms, les relier entre eux ; et en fonction de si tu entoures, si tu relies ça, ça veut dire tel ou tel truc… […] Ça c'est un moment important ! Tu parlais tout à l'heure de périodes charnières : ça, ça a été un truc, parce que je me suis dis : « il est possible de comprendre ce qui m'arrive ». Et tout seul ! »

Son travail de reconstruction du sens à accorder à la vie et en définitive à sa propre existence, s'effectue largement par la lecture. Il s'agit pour lui de chercher à comprendre le monde politique et économique qui l'entoure et également de se reconstruire une représentation du monde fondée sur

des valeurs plus « souhaitables » à ses yeux. Cela commence avec la lecture du livre d'Emmanuel Todd : « Après l'empire : essai sur la décomposition du système américain », paru en 2002. L'auteur y défend la thèse selon laquelle « les États-Unis sont en train de devenir pour le monde un problème. […] Garants de la liberté politique et de l'ordre économique durant un demi-siècle, ils apparaissent de plus en plus comme un facteur de désordre international, entretenant, là où ils le peuvent, l'incertitude et le conflit »[871]. Ce livre est central pour Benoît :

> « Et dans la foulée [de la lecture de « L'Omerta française »], c'est drôle parce que j'ai commencé à pouvoir reconstruire le sens avec Emmanuel Todd sur « Après l'empire ». C'est ma sœur qui m'a offert ça. […] Et à partir de là, j'ai reconstruit parce que j'ai commencé à comprendre l'Homme ».

Les lectures s'accompagnent plus tard, une fois les études terminées, d'un engagement associatif qui s'inscrit *in fine* dans une volonté de reprendre « prise » sur l'environnement social dans lequel il vit. Cet engagement joue un rôle important dans la construction d'un sens à sa vie :

> « Donc j'ai fait un peu d'associatif : les cafés citoyens. J'ai vécu pas mal de trucs et puis voilà, au fur et à mesure, clarifié ma vision des choses et puis maintenant ça se focalise de plus en plus. Ça s'incarne de plus en plus ».

Benoît fait partie tout d'abord de l'Arcadie de Paris, les cafés citoyens de Paris[872]. Il en devient même le président et anime les cafés durant environ deux ans. Puis, il se tourne vers Design Me A Planet. Durant cette période de recherche de sens, il reste comme il le dit lui-même, « toujours […] connecté d'une manière ou d'une autre à la réalité sociale […] ». Cette quête de sens lui permet en définitive de trouver un sens à sa vie et par là-même de maintenir une certaine cohérence du soi :

> « J'ai trouvé des réponses et ça m'a amené à élaborer quelque chose. Ça a libéré un potentiel social qui est peut-être politique, mais surtout qui donne du sens pour moi […]. Pour moi, c'est quelque chose dont on parle parce qu'on l'a perdu ou alors parce

871 Todd Emmanuel, *Après l'empire : essai sur la décomposition du système américain*, Gallimard, 2002, p. 9.

872 Les cafés citoyens de La Nouvelle Arcadie, à savoir la Fédération des cafés citoyens, sont nés en 1997 et s'inscrivent dans une volonté de « rétablir des lieux publics d'expression où tous les citoyens peuvent se retrouver pour discuter librement ». Chaque café citoyen se veut d'être un « lieu convivial où l'on réapprend à s'exprimer librement (en dehors de tout étiquetage partisan), à écouter les arguments des autres citoyens, à construire en commun un débat pour tenter d'approcher l'intérêt général ». La fédération des Cafés Citoyens, « L'historique de La Nouvelle Arcadie et la tradition arcadienne », consulté le 25 mai 2016 : http://www.cafes-citoyens.fr/le-reseau-lna/historique

> que ça devrait faire partie de nous de savoir pourquoi on est là et qu'est-ce qu'on est venu faire ? »

Benoît affirme actuellement être « chargé de mission » et être porteur d'une « vision » qu'il serait en train d'écrire sous la forme d'un ouvrage. La « mission » qu'il dit incarner est celle de « changer le monde » dans le sens d'une volonté révolutionnaire de changement social. Cette « mission » implique pour lui désormais de se consacrer entièrement à l'écriture de la manière d'y parvenir :

> « Moi je peux dire aujourd'hui : « je peux changer le monde ». J'ai le mode d'emploi, je suis en train de l'écrire ».

Comme cela sera développé par la suite, cette « mission » relève clairement d'une « mission » spirituelle. Son engagement s'inscrit en effet dans une croyance dans des forces transcendantes. Benoît se dit ainsi « au service » d'une cause supérieure : « c'est l'oubli de l'ego pour être au pur service de quelque chose qui te dépasse et c'est tout ». Cette construction d'un sens à sa vie et *in fine* de la « mission » spirituelle qui en a résulté, s'effectue visiblement à travers la réactualisation des dispositions ascétiques héritées du champ familial. Ce sont ces dernières qui accordent un sens particulier à sa volonté de changer le monde. Son projet politique prend place en effet dans une critique radicale de l'existant. La référence à un passé idéalisé, celui d'avant la mise en place des politiques néo-libérales en Europe centrale dès la fin des années 70, se retrouve au fondement d'une pensée « autoritaire » fondée sur le concept clé d' « ordre ».

La recherche « tardive » d'un « sens » à sa vie

Chez les personnes rencontrées, la construction d'un sens spirituel à sa vie peut s'opérer également bien après la fin de l'adolescence. La « crise de sens » qui en est à l'origine, se produit alors que l'individu a déjà réalisé une grande partie de son parcours professionnel. Le fait de vivre un événement vécu douloureusement conduit la personne à s'interroger profondément sur le sens de la vie et de la sienne en particulier. Le travail de « reconstruction » qui s'en suit aboutit là-aussi à accorder un sens spirituel à sa vie et à se sentir porteur de quelque chose à accomplir. C'est le cas de Monique qui raconte vivre une « crise de sens » en 1994 au sein du champ familial, alors qu'elle est âgée de 46 ans. À ce moment précis, elle est à moins de dix ans de la retraite. Elle vit à cette période là de sa vie une « séparation » de couple qui l'amène à réaliser un travail personnel d'introspection :

> « il se fait que dans mon parcours, suite à une séparation que je vivais très très très très mal, il y a eu un moment où j'ai fait un travail thérapeutique personnel, sur mon histoire à moi. Et ça, c'est fondamental tout simplement ».

Monique entame alors une thérapie personnelle avec l'aide d'un « psy ». Ce travail d'introspection est également le moment de sa vie où les valeurs spirituelles deviennent petit à petit centrales, pour finir par s'inscrire dans un engagement associatif visant un changement social. Les dispositions religieuses, « secondaires » au cours de sa socialisation primaire et rejetées consciemment au moment de l'adolescence, viennent à ce moment là se réactualiser sous une forme plus spirituelle. Au tout début de son travail de thérapie débute également un travail plus spirituel sur elle-même, qui se déroule dans le hors travail. Elle participe ainsi à un stage afin de faire face à certaines interrogations intimes « sur la mort » :

> « Alors, au niveau valeur, je dirais, spirituelle, c'est un peu en lien avec mon travail de thérapie je dirais. Ce qui me vient maintenant… j'ai fait un stage, en 94 ou en 96, donc il y a un moment, sur le thème de « savoir vivre, savoir mourir » avec une psychologue, Marie de Hennezel, qui travaillait surtout en accompagnement de fin de vie, en soins palliatifs ».

Marie de Hennezel est une psychologue depuis 1975 et également psychothérapeute. Spécialiste de la fin de vie, elle a ainsi « travaillé pendant dix ans dans la première unité de soins palliatifs de France, créée en 1987 à l'Hôpital international de la cité universitaire de Paris »[873]. Monique effectue avec elle un stage de huit jours au Maroc organisé par l'association « Terre du Ciel ». Cette dernière est un centre de « développement personnel » qui propose notamment des « retraites spirituelles dans différentes traditions » ainsi que des « stages de développement personnel » ou encore des « séjours bien-être et de santé holistique et naturelle »[874]. Ce stage est pour elle l'occasion de commencer à réactualiser ses dispositions religieuses :

> « Là, la dimension spirituelle était quand même très très présente. Et elle nous faisait prendre conscience aussi du lien – on était quand même énormément dehors – de notre lien avec l'univers, le cosmos ».

873 Psychologies.com, « Marie de Hennezel », consulté le 25 mai 2016 : http://www.psychologies.com/Les-experts-de-Psychologies/Hennezel-Marie-de

874 Terre du Ciel, « Notre mission : « Créer un espace d'ouverture à la Sacralité et à la Fraternité », consulté le 25 mai 2016 : http://www.terre-du-ciel.org/qui-sommes-nous.aspx

Cette recherche spirituelle de sens à sa vie se prolonge par le suivi de conférences. Outre les activités de « Terre du Ciel » qu'elle continue alors à suivre, elle découvre également l'association TETRA déjà mentionnée. Les deux associations se ressemblent selon elle : « c'est le même genre de public et le même genre d'intervenants ». Ses enfants sont alors plus grands et relativement « autonomes », ce qui selon elle facilite ce type d'activités. En 2006, une autre étape clé se joue dans cette quête de sens. Alors qu'elle était jusqu'alors ergothérapeute, elle cesse de travailler « par choix ». Elle justifie ce choix par le fait de ne plus être « du tout du tout en cohérence avec la façon de fonctionner » de son employeur. La structure médicale psychiatrique publique dans laquelle elle travaillait se préoccupait selon elle en effet davantage de logiques économiques que de l'intérêt des patients. L'arrêt du travail salarié se traduit par un engagement associatif nettement plus important. Elle dispose en effet de « plus de temps » comme elle le reconnaît. La fin de son parcours professionnel et le début d'un engagement associatif sont également le moment où « les grands questionnements sur l'état de la planète » ou encore « l'inquiétude sur cette frénésie croissance et de consommation » voient le jour. Engagement associatif et questionnements « extérieurs » semblent alors s'auto-alimenter. C'est ainsi dans le hors travail qu'elle entend parler pour la première fois des « Créatifs Culturels ». En 2009, elle a connaissance, probablement *via* un magazine mensuel et gratuit de bien-être et de santé naturelle, de la première grande rencontre des Créatifs Culturels en Belgique à laquelle elle participe. Si le travail d'introspection initial est largement tourné vers elle-même, le processus qui en résulte la conduit au final à trouver un sens spirituel à sa vie, celui d'un engagement associatif orienté vers ce qu'elle qualifie d' « initiatives de transition » vers une « autre » société :

> « C'était plus personnel, c'était pas dans l'idée de la « transition » parce qu'à ce moment là, on n'en parlait pas vraiment. Mais tout ça a pris plein de sens quand ont émergé tous ces projets : les « Créatifs Culturels » et tout : « mais bon dieu, mais c'est bien sûr ! » Il y a comme une espèce d'évidence qui émergeait ».

Ce sentiment fortement ressenti d'une « évidence » n'est en réalité que la réactualisation des dispositions ascétiques héritées du champ familial, qui semblent alors entrer en résonance avec ces initiatives « militantes ». Le souhait d'un « autre » monde économique et politique modèle ainsi la croyance spirituelle qui l'accompagne, et non l'inverse. Monique voit dans ces divers mouvements une recherche d' « autonomie », réelle ou supposée, vis-à-vis des structures marchandes. Ce n'est donc pas vraiment un « hasard » si la « reconstruction » de sens permise par la thérapie qu'elle

mène, finit par se cristalliser dans ces projets politiques visant à la « transition ». La mobilisation de ses ressources internes lui permet ainsi de maintenir une relative cohérence du soi et de (re)trouver un sens à sa vie. Cette reconstruction de sens est là aussi en définitive celle d'un sens éminemment spirituel à l'existence. Conjuguées à des dispositions ascétiques, ces valeurs spirituelles deviennent ici le moteur d'un investissement dans le sens d'une volonté de changement social, qui se distingue nettement du New Age par sa radicalité. Monique entend ainsi se réaliser à travers le fait de « créer du positif », ce qui répond selon elle à un « besoin » profond :

> « ça m'a semblé correspondre complètement à un besoin. Il y a une vision positive de la situation actuelle et une possibilité […] de pouvoir participer à créer du nouveau. Moi ça m'a semblé correspondre totalement à quelque chose qu'intuitivement je cherchais ».

Cette réactualisation des dispositions ascétiques acquises durant l'enfance, se traduit dans son parcours au sein de la configuration sociale des associations autour du terme d' « autonomie ». Cette réactualisation avait en réalité commence en réalité auparavant. La notion d' « autonomie » était en effet selon elle au cœur de ses activités professionnelles d'ergothérapeute :

> « en ergothérapie […] c'est plutôt l'accompagnement vers l'autonomie en tenant compte des capacités de chaque individu : les capacités physiques, psychologiques. Il y a une dimension qui est une dimension très très globale en ergothérapie : on tient beaucoup compte de l'environnement familial, professionnel, socio-économique quand on envisage des retours à domicile. […] il faut aller voir comment c'est la maison, comment c'est la famille ».

Sa socialisation secondaire, celle effectuée au sein du champ professionnel, lui a ainsi permis de réactualiser les dispositions ascétiques acquises durant l'enfance, et qui prenaient essentiellement la forme d'une absence de gaspillage et du fait de réparer. Cet idéal d' « autonomie » prend alors tout son sens dans l'engagement associatif qui est le sien. Il s'agit pour elle de participer à certaines activités ayant pour particularité la transmission de savoirs et savoir-faire rendant relativement « indépendants » vis-à-vis des solutions proposées par le marché. Ainsi, durant l'été 2011, elle suit un stage de « construction paille ». Durant l'entretien, elle met en avant « le côté pratique paille et terre ». La dimension « pratique » s'inscrit pleinement dans une recherche d' « autonomie ». Un an plus tard, en 2012, elle rejoint un « Repair café » qui vient de démarrer à Bruxelles. Les « Repair

cafés » ou « cafés de réparation » sont inventés en 2009 aux Pays-Bas[875]. Locaux, ils peuvent être définis comme des « moment et lieu dédiés à la réparation d'objets […] »[876]. Plus spécifiquement, « ils offrent la possibilité aux habitants d'un quartier de se rencontrer dans un lieu déterminé (un café, un lieu associatif) pour réparer un objet qu'ils ont apporté, aidés par des bénévoles »[877]. Les « Repair cafés » s'inscrivent dans « la mise en place d' « alternatives » au diktat des marchés »[878], au même titre que certaines initiatives comme des potagers collectifs ou encore des habitats communautaires. Les « Repair cafés » font cependant également l'objet de logiques de « récupération » de la part du capitalisme, selon une logique conduisant à en extraire toute radicalité. La « critique » du « trop de déchets » est ainsi intégrée par certaines entreprises qui reprennent à leur compte l'idée des « Repair cafés ». À titre d'exemple, un magasin Leroy Merlin situé dans la périphérie de Rennes, à Chantepie, dans l'Ille-et-Vilaine, annonce lancer un « Repair café » à la rentrée 2016. Le cadre est alors celui du « développement durable ». Leroy Merlin propose par ailleurs à ses salariés de participer bénévolement à l'expérience. L'entreprise mise sur certaines retombées économiques. Il s'agit selon la chef de secteur du magasin, citée par le journal Ouest France, de chercher « aussi, par ce type d'action, à créer du lien affectif avec nos clients »[879]. Si les motivations des « Repair cafés » sont diverses[880], Monique met en avant celle de la réduction des déchets : « pour arrêter de jeter, on répare ensemble ». Elle rejoint ainsi l'équipe des couturières et devient réparatrice. Environ un an après, en 2013, elle initie la création d'un « Repair café » dans la ville où elle réside, Linkebeek située à une dizaine de kilomètres au sud de Bruxelles. L'idée d' « autonomie » se retrouve au cœur de sa conception des « Repair cafés » :

> « en ergothérapie c'est plutôt l'accompagnement vers l'autonomie et donc ça correspond plus au Repair café. Ça c'est très très très proche de l'ergothérapie je trouve ».

Le fait d'apprendre ensemble à réparer des objets, plutôt que de devoir les jeter et d'en racheter, est ici vu comme une manière de s'autonomiser, au moins en partie, de la consommation. Des valeurs écologiques découlent progressivement des valeurs spirituelles étroitement imbriquées dans des

875 Guillard Valérie, « III. Quand nos déchets redeviennent des objets : quels enjeux pour les organisations ? », *L'état des entreprises 2016*, La Découverte, « Repères », 2016, p. 41.
876 Ibid.
877 Ibid.
878 Réseau « Penser l'émancipation », « Appel à communications : Quelle convergence des luttes face à l'approfondissement de la crise ? », Université Libre de Bruxelles, troisième édition, 28-30 janvier 2016, consulté le 26 mai 2016 : http://chsg.ulb.ac.be/ple/appel-a-contributions
879 Ouest France, « Leroy Merlin accueillera un Repair Café à la rentrée », 15 juillet 2016, consulté le 28 mai 2016 : http://www.ouest-france.fr/bretagne/chantepie-35135/leroy-merlin-accueillera-un-repair-cafe-la-rentree-4371926
880 Guillard Valérie, « III. Quand nos déchets redeviennent des objets : quels enjeux pour les organisations ? », *L'état des entreprises 2016*, La Découverte, «Repères», 2016, p. 41.

dispositions ascétiques. Celles-ci prennent forme au sein du champ familial et ce, dès le moment où elle arrête de travailler. Elles se traduisent par un changement en ce qui concerne ses habitudes alimentaires :

> « Oui, le fait de manger moins de viande c'est venu il y a une quinzaine d'années seulement, mais c'est venu, pas du tout en me disant : « je ne veux plus manger de viande » […]. Je crois que c'est en lien tout de même aussi avec cette conscience que un kilo de steak, ça consomme plus d'énergie de la terre que des céréales. […] C'est venu assez progressivement mais très naturellement. J'ai pas dû m'obliger un jour ».

C'est sensiblement à la même époque qu'elle initie également un compost. L'entrée de l'écologie dans le champ familial apparaît simultanément au début d'un engagement associatif qui repose sur des valeurs fortes. C'est en effet à ce moment là que les valeurs de Monique commencent à devenir relativement omniprésentes dans toutes les configurations sociales de son existence. Le passage par un travail d'introspection, notamment spirituel, lui permet en effet d'articuler l'idée d'un changement intérieur à un changement extérieur. Si Monique reprend à son compte l'idée de « démarrer par soi-même », il ne s'agit pas d'en rester à ce niveau individuel et de présupposer que cela entraînera, par un principe jamais explicité, des changements plus globaux. L'enjeu est au contraire de parvenir à articuler changement intérieur et changement extérieur. Les deux logiques s'avèrent complémentaires :

> « Ça ça me semble vraiment fondamental : intérieurement et extérieurement ».

À la différence du New Age, le lien entre changement intérieur et extérieur est ici explicité. Il ne s'agit pas d'aider les individus à être davantage en « conscience » (spirituelle) dans des rapports sociaux sacralisés et donc intouchables. La réalité du monde n'est pas celle d'une réalité énergétique ou métaphysique qui hiérarchiserait les individus selon leur niveau de « conscience ». Le changement intérieur n'est pas seulement un changement d'ordre individuel mais prend également un sens « local » et collectif :

> « Pour moi, c'est aussi changement intérieur dans le sens localement. Intérieur de la personne et intérieur dans nos régions ».

Le couple « intérieur de soi » et « dans nos régions » s'oppose alors à un autre couple, celui d'un

engagement lointain géographiquement et sans articulation à un changement intérieur. Cela s'illustre bien dans ces propos :

> « L'idée de démarrer par soi, c'est aussi arrêter d'imaginer qu'on va aller faire de l'humanitaire dans tous les autres continents. Il y a du boulot à faire ici et costaud, énorme ».

Ce passage de l'entretien renvoie en réalité à son propre parcours. Monique réalise en effet plusieurs missions humanitaires dans la période de sa vie antérieure à la « crise de sens » qu'elle dit avoir vécu. Elle est alors seulement dans le changement extérieur sans que cela ne s'accompagne d'un travail sur soi. En 1971, alors qu'elle a 23 ans, elle travaille au Canada en tant qu'ergothérapeute. Après trois mois d'essai, elle abandonne son poste pour partir effectuer une mission humanitaire de deux mois au Labrador, une région de la province canadienne de Terre-Neuve-et-Labrador. Il s'agit d'aider les communautés locales à construire une école. En 1974, alors qu'elle a 26 ans, elle effectue une autre mission humanitaire dans le sud algérien, cette fois-ci avec l'ONG Oxfam[881]. Cette mission se veut une réponse aux sécheresses importantes qui touchent alors une partie du pays. En 2002, soit quatre ans avant qu'elle ne choisisse d'arrêter de travailler, elle part un mois en Amérique centrale, au Honduras, afin d'organiser des garderies d'enfants. L'objectif est que les enfants âgés de 6 à 12 ans ne soient plus obligés de garder leurs frères et sœurs plus petits et qu'ils puissent ainsi aller à l'école. Monique affirme de pas avoir effectué d'autres missions humanitaires depuis et privilégier le « local ». Cette posture visant à articuler changement intérieur et extérieur peut également succéder, non à un engagement extérieur quasi-exclusif, mais à un travail strictement centré sur soi-même. On peut évoquer à cet effet un exemple trouvé sur la liste de diffusion internet du mouvement politique « Nous sommes parti-e-s pour la décroissance ». Dans un message diffusé en octobre 2016, son auteur évoque son parcours qui l'a amené à vouloir articuler « vie intérieure » et « militantisme (le plus concret qui puisse être) » :

> « En 68, j'attendais que cela se calme pour partir en Inde, je venais de vivre une sorte de prise de conscience d'ordre spirituelle et désirais rencontrer des gens susceptibles de m'aider à l'intégrer. […] Bien que n'étant pas totalement insensible aux délires destructeurs de notre société de consommation[…] je n'étais pas très attiré par les

881 Oxfam International se définit comme étant « une confédération internationale de 18 organisations qui travaillent ensemble, avec des partenaires et communautés locales, dans plus de 90 pays ». Son cheval de bataille est la lutte contre la pauvreté. Oxfam International se donne ainsi pour mission d'essayer « de trouver des solutions pratiques et innovantes pour aider les individus à s'extraire de la pauvreté et à s'épanouir ». Oxfam International, « Qui sommes-nous ? », consulté le 28 mai 2016 : https://www.oxfam.org/fr/qui-sommes-nous

militants « gauchos » qui cherchaient à sauver le monde sans rien faire pour commencer par se changer soi-même. […] [Quarante ans plus tard] En commençant par lire « La Décroissance », j'ai été stupéfait par, entre autre, la nécessité de la confluence des approches, intérieure et extérieur, qui me semblait sous-tendue dans beaucoup d'articles. […] ».

Que ce soit en partant d'un engagement extérieur ou d'une réalisation de soi, l'aboutissement est alors le même : la volonté d'un changement social qui n'oublie pas l'individu en tant que maillon indispensable d'un processus radical. Le slogan cher au New Age, « se changer soi pour changer le monde » se métamorphose en définitive en celui qui pourrait se résumer ainsi : « se changer soi et changer le monde ». Le passage du « pour » au « et » n'est pas simplement rhétorique, il permet de passer d'une vision essentialisée et spirituelle des rapports sociaux à une conception éminemment historicisée et sociale de ces derniers.

Il s'est agi de montrer précédemment comment, à l'occasion d'une « crise de sens » qui ne s'inscrit aucunement dans un questionnement vis-à-vis d'une éventuelle socialisation primaire religieuse, les dispositions ascétiques héritées du champ familial peuvent rencontrer certaines dispositions spirituelles et les modeler. Il en résulte *in fine* un engagement « spirituel » en faveur d'un changement radical des structures sociales. Cette imbrication particulière de valeurs repose, *a posteriori*, sur un registre de la justification qu'il convient à présent d'expliciter. Cela permettra de saisir plus finement les logiques sociales qui articulent la réalisation spirituelle de soi à une remise en cause radicale de l'ordre capitaliste.

Des croyances spirituelles modelées par une volonté révolutionnaire de changement social

Un détour par les valeurs mises en avant par les personnes rencontrées s'avère à présent essentiel pour saisir la manière dont ces valeurs s'incarnent au présent dans les différentes configurations sociales de leur existence. Cela permet de saisir, de manière dialectique, sur quels modes de représentation et sur quels registres de justification s'appuient leurs pratiques sociales. Cela offre également la possibilité d'approfondir plus en avant les logiques sociales à l’œuvre déjà évoquées précédemment. Les croyances spirituelles, modelées par la réactualisation de dispositions ascétiques héritées du champ familial, sont en effet devenues le moteur d'un investissement dans le sens d'une volonté révolutionnaire de changement social. Ces valeurs relativement omniprésentes peuvent

également inclure des valeurs écologiques, bien que cela n'ait aucun caractère obligatoire.

Des croyances spirituelles articulées à une conception politique « autoritaire »...

Les personnes rencontrées ont pour caractéristiques premières de faire de croyances spirituelles le centre de leur vie. Il s'agit de croire en l'existence de forces transcendantes. Si ces croyances constituent le moteur d'un engagement associatif, l'injonction du New Age à s'investir dans le monde dans une logique réformiste de changement social n'a pas cours ici. Le caractère radical de cette spiritualité dans l'action tient en effet, comme cela a été montré précédemment, à d'autres logiques sociales. Pour Benoît, la spiritualité relève avant tout de la « quête de sens » :

> « Mais c'est pas seulement : « moi, qu'est-ce que je suis venu faire là ? », ça doit être aussi : « quelles sont les lois du monde ? »

Or, pour lui les « lois du monde » relèvent de l'ordre de la « transcendance ». Cette transcendance, qui désigne un principe spirituel, découlerait d'une organisation politique supérieure et, dans une moindre mesure, économique, s'imposant aux Hommes. Il s'agit de quelque chose que l'Homme moderne aurait selon ses propres mots, « perdu » :

> « On est déconnecté, c'est-à-dire qu'il n'y a plus cette relation à la transcendance. Donc il n'y a plus cette conscience qu'en fait on est au service de ! ; et pas de nous-mêmes mais d'un truc qui s'appelle l'évolution, ou qu'on appelait Dieu, ou l'ordre du monde, ou le TAO. Les grecs appelaient ça le cosmos. C'est-à-dire qu'on est là pour servir cette dynamique de vie ».

Au cours de l'entretien, Benoît fait par ailleurs référence à trois reprises à la « Spirale Dynamique », qui reprend les principes phares de l'idéologie New Age. Il reprend ainsi les différents niveaux de « conscience » spirituelle, traduits sur la représentation schématique de la « Spirale Dynamique » par des couleurs. Il évoque par exemple « les fameux verts » qui sont pour lui « les pires ». Il mentionne également sa sœur qu'il dit avoir récemment « orientée sur tout ce qui est Spirale Dynamique ». Le passage aux croyances New Age ne s'effectue cependant jamais totalement, notamment du fait du projet radical dont il se dit porteur et des dispositions ascétiques qui en sont le fondement.

Benoît s'identifie par ailleurs à la « pensée systémique », cette dernière étant un des nouveaux traits caractéristiques du New Age. De cette « pensée systémique » découleraient selon lui les valeurs écologiques, bien qu'il affirme que cela ne l'intéresse « pas plus que ça » :

> « Et donc comme c'est systémique, par définition on ne peut pas dire que c'est des valeurs de machins ou de trucs, mais l'écologie fait partie d'une évidence dans le cadre d'une nouvelle manière d'envisager la réalité ».

À la différence cependant du New Age, la vision de Benoît de l'écologie s'oppose radicalement et explicitement à « l'écologie par en haut » et à toute conception souhaitant concilier écologie et accumulation illimitée de richesses. Il rejette ainsi toute idée d'un « développement durable » :

> « Pour moi, je vois ça d'un point de vue politique, c'est une espèce de truc qui a été pondu pour faire du greenwashing ! »

La critique qu'il opère est en définitive une critique radicale du capitalisme qui ne prend pas appui sur la croyance mais sur un certain rapport économique au monde. Toute prise en compte réelle des enjeux écologiques ne peut pas, selon lui, s'abstraire d'une remise en cause radicale des rapports sociaux capitalistes :

> « Soit on remet en cause le système d'argent, qui est le cœur atomique de notre mode de vie et de tout ce système là, soit on ne fait rien ! »

Sa remise en question du « système d'argent » est en réalité celle d'un « système monétaire qui est basé sur de la dette […] ». Or, la dette se trouve être le moteur de la poursuite d'accumulation sans limite de richesses, véritable « fuite en avant » selon lui et de ce « besoin de croître ». En définitive, le capitalisme n'est pour lui rien d'autre que « tout un univers conceptuel qui est là pour justifier une dominance qui est basée sur l'argent ». Dans ce cadre, Benoît s'oppose strictement à toute imbrication de l'écologie et du capitalisme :

> « Enquêteur : Donc pour toi, le « capitalisme naturel » ça ne remet pas forcément en cause ces notions de pouvoir ?
>
> Benoît : Surtout pas, au contraire ! C'est comme « développement machin » : ça permet

de continuer ce mode de vie plus longtemps ! »

Au sujet du « capitalisme naturel », il souligne le fait que « le capitalisme n'est pas naturel ». Il se moque également de l'approche « cradle to cradle », au principe d'une vision d'une « économie circulaire », s'esclaffant durant l'entretien : « de la poussière à la poussière ! » L'enjeu serait alors de « changer les structures sociales » et « la dynamique inégalitaire » qui en résulte. Dans cette vision, Benoît s'oppose radicalement à l'écologie des « petits gestes » sous-tendue notamment par le New Age :

> « Politiquement, tu ne peux pas négocier. Soit tu es dans un système, soit tu vas dans un autre système. Ça n'interdit rien : les gens qui sont attachés à ça [les « écogestes »], ils peuvent le faire mais ils ne changeront pas le monde comme ça, au contraire. Soit on casse le système et on casse l'origine de l'argent, soit on peut se faire plaisir et se rassurer moralement en étant « Bio » […] ».

Cette critique radicale du capitalisme s'articule par ailleurs à la « vision » d'un « autre » monde. Benoît affirme avoir la solution pour « changer le monde ». Sa « mission » de vie est précisément d'écrire les moyens d'y parvenir. Il faudrait ainsi « reprendre le pouvoir » politique, celui-ci ayant d'après lui « quitté l'État pour être dans les sphères d'argent ». L'enjeu serait alors d' « envisager une autre forme d'organisation sociale » et de mettre en place « des cadres qui vont modifier la psychologie des gens […] ». Ces cadres ou ces nouvelles structures sociales seraient d'ordre économique, et non fondés sur la croyance en des forces transcendantes, car notre système actuel créerait « des névrosés, des zombies ». Les nouvelles structures sociales seraient nécessairement « locales » :

> « il faut qu'on aille vers des structures simplifiées, donc on sera moins agressifs pour l'environnement ».

Ces « structures simples » correspondraient à « une évidence naturelle d'organisation ». L'Homme serait naturellement porteur, quasiment de manière innée, de formes d'organisation sociale que la modernité et le règne de l'argent lui auraient fait perdre : « c'est en nous, c'est comme ça ». Il s'agit là d'une pensée essentialiste de l'Homme et des rapports sociaux qui s'exprime très bien dans ces propos :

> « Quand on va sortir de l'artificiel et bien, la naturalité, l'organique, qui ont toujours été le fonctionnement de l'espèce humaine sur des millénaires – hors phase névrotique de rêve de toute puissance et de complexité […] ».

Cette idée d'un retour à des formes d'organisation naturelles, qui n'ont alors plus grand chose de sociales, s'inscrit dans le cadre d'une pensée politique qu'il est possible de qualifier d' « autoritaire ». Cette dernière repose sur la notion centrale d' « ordre » et réactualise les dispositions ascétiques héritées du champ familial ainsi que la référence à un passé largement idéalisé. Benoît oppose ainsi la société civile, qui relèverait de l' « immanence », au politique et au principe d'ordre qui eux relèveraient d'une transcendance. L' « immanence » renverrait à l'économique et au social. Les « alternatives concrètes »[882] comme les Systèmes d'Échanges Locaux (SEL) ou les monnaies locales en feraient partie. Tout se jouerait cependant selon lui à l'échelle du politique :

> « Il y a des gens qui vont se focaliser sur un principe d'harmonie immanent et moi je suis plutôt principe d'ordre. C'est-à-dire que je suis là pour poser le cadre. […] Moi je suis dans le politique ».

Le politique impliquerait alors nécessairement un rétablissement de l'État, ou d'une autorité suprême :

> « Si l'État ne bouge pas, la société ça donnera ce qu'elle est devenue après l'effondrement de l'empire romain : une lente déconstruction et gestation pour autre chose ».

Autrement dit, selon lui : « bien évidemment qu'on ne fera pas appel à des vieilles formes […] mais archétypalement on va remettre un roi ». Le principe de « transcendance » qui est rattaché au politique fait ici écho à la « transcendance » spirituelle à laquelle il dit être « au service ». S'il s'agit de retrouver des formes d'organisation humaines « naturelles », cette « naturalité » devient alors quasiment le fondement d'un ordre profondément spirituel. Le principe d' « ordre » qu'il évoque est en définitive celui d'une « verticalité » qui n'est pas sans rappeler celle de l'évolution spirituelle représentée dans le modèle de la « Spirale Dynamique ». Il s'agirait *in fine* de substituer à un ordre social et arbitraire, un ordre naturel, politique, économique et éminemment spirituel que le

882 Cette expression d' « alternatives concrètes » désigne des « expériences tentées sur tous les terrains pour résister à la société capitaliste et faire face aux défis environnementaux, sociaux et démocratiques ». Liegey Vincent et al., *Manifeste pour une Dotation Inconditionnelle d'Autonomie*, Éditions Utopia, p. 67.

capitalisme aurait dénaturé. Une telle conception du monde prend ici appui sur un certain nombre d'auteurs qu'il est possible de classer à l' « extrême droite » :

> « Les mecs qui sont aujourd'hui intéressants sont classés à droite, parce que parfois ils ont des vieilles prises de tête par rapport à l'immigration… mais en dehors de ça, ils te parlent de trucs qu'on a perdus : la transcendance, l'ordre. À un moment, il va falloir re-viriliser la société […] ».

Comme le notent Alain Bihr et Roland Pfefferkorn, « dans l'univers idéologique de l'extrême droite […] il est bon et juste qu'il y ait des supérieurs et des inférieurs, car tel est tout simplement l' « ordre naturel ». Ainsi s'explique notamment le goût de l'extrême droite pour la hiérarchie et l'autorité […] »[883]. Benoît dit ainsi trouver « vraiment intéressant » Michel Drac, le fondateur du site internet « Scriptoblog » sur lequel il précise se rendre « pas mal ». Michel Drac, dans une note de lecture consacrée au livre « L'insurrection qui vient » écrit par le Comité invible, écrit que « pour eux, « l'ordre » est mauvais par essence, alors que pour nous, il n'est mauvais que s'il est coupé des solidarités naturelles »[884]. Francis Cousin, qu'il évoque durant l'entretien et qui est relayé sur le Scriptoblog, se réfère quant à lui à « la transcendance divine de l'immanence cosmique qui ne connaît aucun temple ou lieu spécifique »[885]. Benoît affirme également trouver « très intéressant » Alain Soral, le fondateur en 2007 du mouvement « Égalité et Réconciliation ». Selon Aurélien Montagner, qui a consacré un mémoire de recherche à « l'idéologie d'Alain Soral », celui-ci « produit une critique qui emprunte effectivement à la fois à une vision marxiste où seules les questions économiques comptent, accompagnée d'une vision clairement traditionaliste, où l'ordre naturel car historiquement ancien doit être respecté »[886]. Benoît déclare se référer à ces auteurs, mais également à d'autres comme Emmanuel Todd ou encore Éric Zemmour, « pour le diagnostic », mais « pour les solutions, non ».

… ou à une pensée « émancipatrice »

La croyance en l'existence de forces transcendantes, lorsqu'elle est couplée à la réactualisation de

883 Birh Alain, Pfefferkorn Roland, *Le système des inégalités*, La Découverte, 2008, p. 15-16.
884 Scriptoblog, « L'insurrection qui vient (comité invisible) », 8 décembre 2008, consulté le 28 mai 2016 : http://scriptoblog.com/index.php/notes-de-lecture/politique/165-linsurrection-qui-vient-comite-invisible
885 Égalité et Réconciliation, « Entretien avec Francis Cousin », 3 août 2013, consulté le 28 mai 2016 : http://www.egaliteetreconciliation.fr/Entretien-avec-Francis-Cousin-19373.html
886 Montagner Aurélien, *L'idéologie d'Alain Soral : Entre novation et récupération, étude d'une composante singulière de l'extrême droite française contemporaine*, Mémoire de Recherche soutenu en 2014 (Université de Bordeaux), p. 39.

dispositions ascétiques, ne s'inscrit pas nécessairement dans le cadre d'une pensée « autoritaire » fondée sur la notion d' « ordre ». Elle peut également prendre place dans une pensée « émancipatrice » visant l' « autonomie » des individus. C'est le cas de Monique. Des croyances spirituelles, modelées par une vision économique du monde, découlent des valeurs écologiques. Ces deux types de valeurs s'avèrent ici inextricablement liées. La croyance dans des forces transcendantes prend en effet la forme d'une sacralisation de la nature :

> « Tiens je regarde les arbres [à travers la porte vitrée de son salon permettant d'accéder à une petite terrasse], c'est pas par hasard : le lien à la nature pour moi c'est extrêmement spirituel. […] moi, les arbres ça me parle terriblement, énormément ».

La nature et le spirituel semblent ne former qu'un, la nature représentant pour elle une forme évidente de transcendance :

> « En fait, moi c'est à l'extérieur, dans la nature que je ressens des moments de reliance, de choses qui nous dépassent. Dans tout ce qui est intuition aussi ».

Lorsqu'au cours de l'entretien, les questions qui lui sont posées se resserrent sur les valeurs écologiques, elle évoque à nouveau « le lien au vivant ». Or, le lien au vivant, comme elle le qualifie, est pour elle quelque chose d'éminemment spirituel. La nature n'est jamais séparée, dans ses représentations, du spirituel. Elle relate ainsi cette expérience spirituelle vécue il y a moins de deux ans tout près de chez elle :

> « à un moment j'étais dans un petit chemin tout près d'ici, je me suis sentie arrêtée et je me suis dis : « qu'est-ce qui se passe ? » En fait, il y avait un énorme chêne : en fait, on a eu des liens ! […] Quand je l'ai senti ici, ça m'a beaucoup touché. J'ai senti que cet arbre m’arrêtait ».

Ce rapport éminemment spirituel à la nature semble s’être construit en 2012 lorsqu'elle a l'occasion de participer à une semaine « dans la forêt » autour de l'approche de Joanna Macy du « Travail qui Relie ». Comme cela sera développé par la suite, le « Travail qui Relie » s'inscrit dans le courant de l' « ecopsychologie », une approche qui puise son inspiration dans l' « écologie profonde ». Cette semaine change selon elle profondément son lien avec la nature :

> « On a passé toutes nos journées dans la forêt. On était dans le sud de la Belgique. D'abord, on faisait du camping, donc ça c'était très précieux parce qu'on est vraiment sur la terre. […] On a passé toutes nos journées dehors et ça, ça a changé ma perception des arbres en tout cas, très fort ».

Un an après, en 2013, Monique participe à une seconde expérience autour du « Travail qui Relie », cette fois-ci dans la montagne. Cette expérience dans la nature vise à faire sentir au plus profond de l'être des participants le lien subtil et spirituel qui nous unit à la nature : « il y a une très grosse dimension spirituelle dans ce qu'ils font comme travail ». Le « Travail qui Relie » est développé par Joanna Macy dans la continuité du courant de l' « écopsychologie » qui a été lancé en 1992 par Theodore Roszak à travers son livre : « The Voice of the Earth »[887]. L' « écopsychologie » pose comme principe fondamental celui de l'articulation d'une transformation de soi à une volonté de changement social : « Nous devons ressentir en nous ce dont la Terre a besoin, comme si c'était notre désir le plus intime »[888]. Le « Travail qui Relie » se donne en effet, selon Michel Maxime Egger, « pour mission d'aider les personnes à développer leurs ressources – intérieures et sociales [...] »[889]. Il est conçu comme un programme en différentes étapes. Le « Travail qui relie » vise, notamment *via* des séjours d'immersion intime dans la nature, à susciter l'envie d'un engagement en faveur d'une « autre » société[890]. Cette articulation du changement intérieur et du changement extérieur est ce que Monique met ainsi en avant :

> « Ils [le « Travail qui Relie »] essayent de faire ressortir d'abord tout ce qui est inquiétant dans la situation aujourd'hui […] ou qui peut nous donner de la colère ou de la peur ou de la tristesse. Et puis de parvenir à transformer ça : « qu'est-ce qu'on peut faire avec tout ça ? »

Comme le précise Juliette Kempf, « la discipline n'omet pas le plan citoyen ! Face à « l'urgence

887 Kempf Juliette, « Pour guérir la Terre, il faut soigner notre tête », *Reporterre*, 28 octobre 2015, consulté le 2 juin 2016 : https://reporterre.net/Pour-guerir-la-Terre-il-faut-soigner-notre-tete

888 Ibid.

889 Egger Michel Maxime, « Écologie intérieure (6/6) : la voie du méditant-militant », *trilogies*, 23 janvier 2016, consulté le 2 juin 2016 : http://www.trilogies.org/blog-notes/ecologie-interieure-66

890 Il s'agit tout d'abord pour cela de « s'enraciner dans la gratitude », c'est-à-dire de « s'émerveiller du miracle de la vie et de ce qui nous est offert à chaque instant [...] ». Les séjours d'immersion dans la nature, la plus sauvage soit-elle, permettent précisément cet émerveillement. Puis, seconde étape, il s'agit de « reconnaître les dégradations en cours, mais surtout d'accueillir sans jugement les émotions « négatives qu'elles suscitent [...] » et qui peuvent s'avérer paralysantes. La troisième étape est celle d'une « communion avec la toile de la vie » et la dernière et quatrième étape est celle de la découverte de « comment nous pouvons nous engager pour l'émergence d'une « société qui soutient la vie ». Ibid.

spirituelle collective », son programme débouche de manière emblématique sur le politique […] »[891].

L' « écopsychologie » puise notamment ses racines dans le courant de la « deep ecology » ou « écologie profonde » en français. La « deep ecology » est développée initialement par Arne Næss en 1973 à travers son article fondateur : « The Shallow and The Deep, Long-Range Ecology Movements, A Summary ». Ce courant de pensée s'oppose radicalement à ce qu'il qualifie de « shallow ecology », c'est-à-dire à l' « environnementalisme » dominant, qui « vise à concilier préoccupation écologique et production industrielle […] sans remettre en cause les fondements des sociétés occidentales »[892]. La « deep ecology » oppose à « l'écologie par en haut » « le travail sur soi, l'expérience directe de la nature […] »[893]. Il s'agit *in fine* d'une remise en cause de la logique d'accumulation illimitée de richesses, propre au capitalisme et plus fondamentalement, de l'ontologie naturaliste qui justifie la domination de l'Homme sur le « règne » animal, végétal et minéral[894]. En 1985, William Devall et George Sessions précisent les principes de la « deep ecology ». L'un de ces principes affirme qu'il faut « revoir nos pratiques »[895], notamment économiques. Pour François Duban, l'application des préceptes de « l'écologie profonde » entraînerait une véritable « révolution sociale et économique »[896]. Cela conduirait *in fine* au « démantèlement d'une économie bâtie sur la production de masse, le gaspillage et la croissance économique ». De plus, comme le souligne Giovanni Filoramo, cité par Stéphane François, « l'écologie profonde » s'avère être « une tentative d'ordonner ontologiquement homme et nature, dans le but de créer une façon nouvelle de penser et d'agir […] »[897]. Cette opposition à l'anthropocentrisme inscrit au cœur de « l'écologie par en haut » se distingue également de l'ontologie fondamentale portée par l'extrême droite, pour qui l'inégalité de manière générale est une caractéristique « naturelle ».

---

891 Kempf Juliette, « Pour guérir la Terre, il faut soigner notre tête », *Reporterre*, 28 octobre 2015, consulté le 2 juin 2016 : https://reporterre.net/Pour-guerir-la-Terre-il-faut-soigner-notre-tete

892 François Stéphane, « Antichristianisme et écologie radicale », *Revue d'éthique et de théologie morale*, 272, 2012/4, p. 79-80.

893 Duban François, « L'écologisme américain : des mythes fondateurs de la nation aux aspirations planétaires », *Hérodote*, 100, 2001/1, p. 68.

894 Selon François Duban, l' « écologie profonde » s'enracine autour de deux caractéristiques fondamentales. La première est celle d'un « appel à l'épanouissement de soi, mais un soi qui pour se réaliser doit se percevoir comme ensemble de relations peu à peu élargies au reste de la biosphère, un soi qui devrait à la limite s'y diluer ». Il s'agit d'une conception « holistique » du monde, qui à l'instar de celle du New Age, conçoit l'Homme comme faisant partie d'un Tout. La seconde, tout aussi essentielle, pose le principe d'une « égalité biocentrique, autrement dit, l'égalité en droit à la vie de toutes les formes du vivant ». Ibid., p. 80.

895 Ibid., p. 69.

896 Ibid., p. 70.

897 Ibid., p. 81.

Enfin, il convient de souligner que la conception du monde de la « deep ecology » est une représentation « moniste » qui ressemble fort à celle du New Age. Næss, le fondateur de cette approche radicale, postule en effet « la thèse d'une nature comprise comme la manifestation d'une énergie cosmique en perpétuel devenir, qui anime également l'homme »[898].

Dans la continuité du « Travail qui Relie » et de « l'écologie profonde », l'engagement de Monique est éminemment politique. Sa vision d'une « autre » société prend davantage forme dans la construction d'un « projet » de société que dans la théorisation d'une critique globale du capitalisme. Elle affirme en effet ne pas comprendre grand-chose aux grandes questions d'ordre macro-économiques :

> « Alors, par rapport au système capitaliste et l'écologie, ouf ! ; là ça me dépasse ! Je suis un peu les bras ballants… Par rapport au système bancaire et tout ça, ça me dépasse complètement les finances, les multinationales […]. J'ai l'impression que c'est une autre planète. […] Macro-économie, finances internationales et tout ça, là j'ai pas d'avis parce que je n'y comprends rien ».

Cependant, si elle ne se dit « pas compétente pour expliquer […] pourquoi », elle a l'impression qu'il n'est pas possible « de faire de l'écologie avec le capitalisme ». Le « projet » de société dans lequel elle s'inscrit est celui d'une « transition de tout » vers une « société plus solidaire », c'est-à-dire d'une transition qui ne se limite pas à la transition énergétique. Cette société nécessiterait la mise en place d'une « autre économie » :

> « il y a la dimension d'une autre économie, qui n'est plus une économie monétaire, mais une économie de liens, de dons, de contre-dons qui interviennent ».

Monique défend alors la mise en place de « structures à taille humaine ». À la différence de la vision de Benoît, celles-ci viseraient l' « autonomie » des individus et non la mise en place de rapports sociaux dits « naturels », la « naturalité » servant toujours à justifier l'existence d'inégalités. Dans cette visée émancipatrice », il s'agirait selon elle, « de recréer des relations où l'on se donnerait l'autorisation d'exprimer des émotions ». Les « alternatives concrètes », comme les Systèmes d'Échanges Locaux (SEL) et les « monnaies alternatives », que rejette Benoît qui leur préfère un principe d' « ordre », représentent d'ores et déjà les prémices d'une telle société qu'elle appelle de

898 Ibid., p. 80.

ses vœux. Plus globalement, Monique évoque l'idée d'une « autre croissance », mais il ne s'agit aucunement d'une croissance plus éthique qui ne ferait que prolonger l'accumulation illimitée du capital propre au capitalisme. Cette dernière position est pourtant celle du « mouvement entrepreneurial » étudié, bien qu'en raison de logiques sociales qui seront explicitées par la suite, elle ne semble pas le percevoir. L'enjeu serait plutôt de parvenir à instaurer une « croissance de beaucoup plus de liens ! » Cette conception ressemble étroitement à l'un des slogans du mouvement pour la décroissance : « moins de biens, plus de liens »[899].

Modelées par des dispositions ascétiques construites durant l'enfance et réactualisées ultérieurement, les croyances spirituelles sont devenues le moteur d'un engagement associatif qui s'inscrit pleinement dans une volonté révolutionnaire de changement social. Si les « projets » de société des deux personnes rencontrées diffèrent, l'engagement associatif se veut dans les deux cas au service d'une « mission » en faveur d'un « autre » monde. L'engagement dans un « mouvement entrepreneurial » en faveur d'un « autre » capitalisme semble alors résulter d'une absence de représentation de la structuration de la configuration sociale dans laquelle il s'inscrit.

Un engagement associatif au service de la « mission » d'un « autre » monde

La présence des deux personnes rencontrées au sein d'organisations « réformistes », s'inscrivant dans un travail d'imbrication entre des valeurs New Age et d'autres propres au champ économique, a de prime abord de quoi intriguer. La conception révolutionnaire adoptée ne rentre-t-elle pas en effet en contradiction directe avec les valeurs affichées au sein de ces associations ? Autrement dit, les individus interviewés font-il réellement partie du « mouvement entrepreneurial » étudié ? Malgré ces interrogations, il est possible ici d'affirmer que les personnes rencontrées s'inscrivent bien dans un mouvement, objectivement organisé autour de l'enjeu d'une imbrication entre des valeurs New age et d'autres valeurs propres au champ économique. Leur présence tient en réalité à l'absence relative de représentation de la structuration de la configuration sociale dans laquelle les associations sont objectivement positionnées. Cette configuration apparaît à leurs yeux bien moins structurée qu'elle ne l'est déjà en réalité. Cette perception est, en ce qui concerne Design Me A Planet, renforcée par le caractère relativement récent de l'association. Cette dernière n'a pas encore réussi à se professionnaliser et à s'inscrire dans des projets « concrets ». Son développement dans le

899 Le titre d'un des ouvrages de Paul Ariès, l'un des théoriciens français de la décroissance, est précisément : « Décroissance & gratuité : Moins de biens, plus de lien », Golias, 2010.

domaine de la consultance et de la formation n'est encore qu'hypothétique. Benoît a ainsi le sentiment que le « message » de Design Me A Planet n'est pas clairement défini : « on ne sait pas ce que c'est en fait ce truc là. Quelque part, moi, là-dedans je peux y être mais c'est assez insaisissable comme truc ». Le sentiment, réel ou supposé, qu' « il n'y a pas de ligne » peut alors permettre à quiconque de s'engager dans l'association où tout reste semble-t-il possible, même si certaines valeurs portées ne sont pas les siennes. Il existe ainsi un décalage entre un discours en apparence encore « flou » et des rapports sociaux objectifs qui prennent bien place au sein de la configuration sociale de la « green economy ». L'aversion de son fondateur, Michel Saloff-Coste, envers le mouvement politique de la Décroissance rappelle cependant clairement le positionnement d'une organisation personnifiée autour de sa personne.

En ce qui concerne l'association des Créatifs Culturels en Belgique, la difficulté à percevoir le positionnement de l'organisation tient au caractère inclusif et consensuel du discours mis en avant. L'association se donne en effet « pour but la promotion de valeurs et de comportements favorisant le développement d'une société plus responsable, inclusive, durable et porteuse de sens ». Le sens de l'adjectif « durable » n'est jamais explicitement défini. L'organisation ne se positionne ainsi aucunement dans le débat, qui se prolonge dans certaines luttes sociales, entre « l'écologie par en haut » et « l'écologie par en bas ». La domination du « développement durable » sur l'écologie politique est passée sous silence, ce qui revient *in fine* à s'inscrire dans le rapport de force actuel. Le participant aux activités de l'association perçoit peu en définitive le fait que pour son fondateur – celui qui en porte seul la « vision » – l'écologie et le capitalisme ne seraient pas incompatibles.

Les engagements au sein de ces organisations ont ici en commun de s'inscrire pleinement dans des « missions » spirituelles en faveur d'un « autre » monde. L'engagement associatif de Benoît au sein de Design Me A Planet est un engagement « fort ». Il se veut exclusif et se situe dans le prolongement de sa « mission » tout autant spirituelle que politique, laquelle prend essentiellement la forme de l'écriture d'un livre. Il connaît Design Me A Planet par le biais du Club de Budapest – France qui est intimement lié à la première organisation. Au moment où il entend parler du Club de Budapest-France, Benoît est alors investi dans les cafés citoyens parisiens. Par le biais des cafés citoyens, il se rend en 2011 à la journée de lancement du collectif du « Pacte civique », qui se veut « une nouvelle approche du changement »[900]. Plus concrètement, il s'agit d' « un rassemblement de citoyens et d'élus, de militants associatifs et syndicaux, d'associations, mouvements et cercles de

900 Le pacte civique, « Le Pacte Civique : une nouvelle approche du changement », consulté le 4 juin 2016 : http://www.pacte-civique.org/MarchE

réflexion »[901] dont l'objectif est de « contribuer à sa [la société] transformation par [...] un changement des comportements individuels, une modification du fonctionnement de nos organisations, et un changement de nos politiques publiques »[902]. Le « Pacte Civique » s'inscrit pleinement dans le cadre du « développement durable ». Il fait ainsi partie du comité français du « New Deal 4 Europe » qui « appelle au lancement urgent d'un plan européen extraordinaire pour le développement durable et l'emploi »[903]. Jean-Baptiste de Foucauld, membre d'honneur du Club de Budapest – France, est l'un des initiateurs du « Pacte Civique ». Lors de la rencontre de 2011 du « Pacte Civique », Benoît y rencontre une des membres du Club de Budapest – France. Le 24 mai 2011, il est l'un des intervenants de la douzième journée de l'Université Intégrale du Club de Budapest – France, dont la thématique est : « Société et politiques intégrales ». Michel Saloff-Coste lui propose également de rejoindre le projet « Planète du 3ème millénaire » qui deviendra par la suite l'association Design Me A Planet.

Au sein de Design Me A Planet, Benoît occupe une position centrale. Bien qu'il affirme ne pas faire partie officiellement du bureau de l'association et y consacrer une part de temps « très faible », sa présence est néanmoins indispensable. Sans rôle prédéfini, il s'occupe un peu de tout et est, en quelque sorte, la « petite main » de l'organisation :

> « moi je fais un peu touche à tout mais aussi un peu touche à rien en même temps, parce que j'ai toujours un positionnement où je porte moi-même un projet autonome, indépendant […] ».

Il ne fait officiellement pas partie du bureau, mais précise être « toujours présent » aux réunions de ce dernier. Il participe par ailleurs à la plupart des réunions et rencontres internes de l'association, y compris lorsque celles-ci durent une journée entière. Lors des rencontres « ouvertes », il tient la caméra et filme ainsi le déroulé des présentations et échanges qu'il se charge ensuite de mettre en ligne sur internet pour le compte de l'organisation. Il contribue également « à la réflexion générale » sur le positionnement de Design Me A Planet. Lorsque l'objectif est de réaliser la maquette de présentation de l'association, c'est encore lui qui s'en charge. Il se montre cependant relativement détaché vis-à-vis de son implication (« je me laisse un peu porter par la vie et ça m'a amené là »), ce qui pourrait s'expliquer par son absence de rôle défini.

901 Ibid.
902 Ibid.
903 New Deal for Europe, « Appel au président de la commission européenne Jean-Claude Juncker », consulté le 4 juin 2016 : https://www.taurillon.org/IMG/pdf/271114_ice_appel-a-jc-juncker.pdf

Ce détachement se retrouve également dans la finalité de son engagement : « par rapport à ma propre démarche, ça ne m'apporte rien ». Cependant, il peut retirer de sa participation à Design Me A Planet certaines « rétributions » qui concourent à alimenter son projet d'écriture. Son implication dans Design Me A Planet peut d'une part lui apporter un certain capital social – comme il le dit lui-même, cela lui permet de « fréquenter des gens » qu'il n'aurait pas rencontrés autrement et peut-être également d' « en toucher d'autres » – et d'autre part, cela lui offre la possibilité de soumettre sa pensée à un certain examen critique : « ça m'a permis de m'entraîner un peu, de voir les angles morts de ma pensée ». À deux reprises, Benoît a en effet la possibilité de réaliser des interventions lors d'événements organisés par l'association. Lors de la quatrième rencontre annuelle de Design Me A Planet, qui se tient le 3 février 2014, il y réalise une intervention sur le thème : « Politique, économie, social et écologie », au titre de « membre créatif » de l'association.

L'engagement de Monique au sein des Créatifs Culturels en Belgique s'inscrit là aussi dans le prolongement d'une « mission » spirituelle anti-capitaliste. Le début de son engagement au sein de l'association résulte de son travail d'introspection. Ce dernier l'a amené, comme cela a été montré, à réactualiser ses dispositions ascétiques et à trouver un sens spirituel à sa vie, celui de s'engager en faveur des « initiatives de transition ». Le début de son engagement au sein de l'association en 2009 répond ainsi « à un besoin », selon ses propres mots. Monique participe à la quasi-totalité des activités proposées par l'association depuis sa création, ce qui témoigne d'un intérêt assez fort pour ce qui s'y déroule. Elle est présente aux trois grandes rencontres nationales organisées en Belgique, soit en 2009, 2010 et 2012. Suite à la rencontre de Louvain-la-Neuve de 2009, elle participe à plusieurs groupes thématiques mis en place à l'issue de cette manifestation. Le groupe auquel elle participe le plus s'intitule « changement intérieur, changement extérieur » ; celui-ci se réunit pendant environ deux ans, à raison d'une fois par mois. Cette thématique rentre en résonance avec son propre parcours qui l'a conduit à articuler démarche intérieure et engagement « militant ». En 2012, lors de la rencontre de Genval, elle s'occupe bénévolement de la caisse située à l'accueil. Elle se rend également à la présentation des résultats de l' « Enquête sur l'évolution des valeurs et des comportements », enquête réalisée en Belgique par l'association en 2012-2013. Enfin, elle est présente à au moins une ou deux des trois rencontres intermédiaires organisées en 2011 et intitulées « Les dimanches des Créatifs Culturels ».

En dépit de cet engagement dans la durée, il est difficile ici de parler d'un engagement « fort ». Malgré le souhait affiché de l'association de concourir à faire naître un sentiment d'appartenance au

sein des « Créatifs Culturels », force est de constater que les formes de relation mises en œuvre sont relativement peu englobantes, ce qui permet visiblement assez difficilement l'instauration de rapports sociaux durables fondés sur l'affect. Au plus fort de son engagement au sein de l'association, Monique y consacrait ainsi seulement une journée par mois. De plus, au moment de l'entretien, elle affirme ne plus trop suivre ce que l'association propose. Cela tient en réalité au fait qu'aucune autre activité n'a été proposée depuis la présentation de l'étude réalisée.

Son engagement présent s'effectue principalement au sein du « Repair café » de Linkebeekn, sa ville de résidence. À la différence de son implication au sein des Créatifs Culturels en Belgique, les activités proposées se veulent plus englobantes. Son investissement y est en effet quotidien, ce qui contraste nettement avec les modalités d'engagement possibles au sein des Créatifs Culturels en Belgique :

> « Ces derniers mois c'est tous les jours. Mais c'est-à-dire qu'avec la crise qu'on vit... […] c'est tous les jours qu'on se rencontre et qu'on se dit : « bon, qu'est-ce qu'on fait ? » »

Chaque jour, son engagement implique notamment de répondre aux appels téléphoniques, aux mails reçus, mais d'organiser également des rencontres. Du fait de la « grosse crise », son engagement serait passé d'une heure par jour à deux heures. Dans des relations davantage fondées sur l'affect, son implication est parfois source de « grosses déceptions » et nécessite d' « apprendre à rencontrer des gens qui ne sont pas prêts encore à avoir une vision : la vision de la transition ». Son engagement au sein du « Repair café » lui permet en définitive de répondre en partie à ce besoin spirituel ressenti d'un engagement en faveur d'un « autre » monde. Il s'agit d’œuvrer, ici et maintenant, à l'instauration d'autres rapports sociaux et économiques.

Articulées à une volonté révolutionnaire de changement social, les croyances « spirituelles » et écologiques traversent, de manière relative, les différentes configurations sociales de l'existence. La manière dont ces croyances s'incarnent concrètement au présent n'est pas à rechercher dans le spirituel, mais en dehors, dans l'actualisation quotidienne de dispositions ascétiques. La représentation économique du monde façonne alors les modalités d'engagement au quotidien. Le recours au marché n'est alors jamais pensé comme une voie possible vers un « autre » monde.

Des valeurs anti-capitalistes relativement omniprésentes

L'incarnation au quotidien de cette « mission » spirituelle ne prend pas nécessairement la forme de pratiques, notamment écologiques. Il peut s'agir en effet de mettre l'accent sur la nécessité de transformer les structures sociales. La relative omniprésence des valeurs dans le quotidien prend alors d'autres formes. Lorsqu'à l'inverse, les croyances impliquent des pratiques d'ordre écologique, ces dernières s'inscrivent, autant que possible, dans une recherche d'autonomie vis-à-vis des structures marchandes. Le quotidien devient alors porteur de radicalité.

Cet engagement du quotidien peut tout d'abord prendre la forme d'un « dévouement » total de la personne, comme dans le cas de Benoît. Il affirme incarner sa « mission » de « changer le monde » à travers l'écriture d'un livre qui serait en quelque sorte le « mode d'emploi » de comment parvenir à ce changement social. Il serait selon ses propres mots entré en « phase d'action » :

> « Maintenant, je suis vraiment dans la phase « j'écris », c'est vraiment mon travail. […] J'ai un plan assez clair ».

L'accomplissement de cette « mission » spirituelle passe selon lui par un alignement « de plus en plus sur [son] rôle, sur [son] potentiel latent ». Il s'agit en quelque sorte de réaliser sa destinée :

> « Tu le fais pour servir quelque chose qui est transcendant, on appelle ça dieu, l'évolution… et toi tu es au service, un soldat ! »

Il se définit ainsi comme un « chef d'État en gros ». Cela impliquerait selon lui une « dimension sacrificielle » qui se traduirait par un « dévouement » total :

> « ça me possède complètement ! C'est vraiment le soldat en formation, parce qu'on a des trucs à faire et que ça va chier et qu'il va falloir être bon et que tout le monde va s'effondrer psychologiquement […] ».

Son temps est entièrement organisé autour de l'écriture de son ouvrage. C'est cela en effet qui semble rythmer sa vie : « je ne fais que ça ! Et il n'y a rien d'autre qui m'intéresse de toute façon ». Benoît est célibataire et ne travaille pas. Il dit « utiliser le système social » et vivre du RSA et des APL. Il aurait ainsi gardé l'habitude du train de vie « extrêmement réduit » qu'il avait lorsqu'il était

étudiant :

> « Moi j'ai le loyer, la bouffe et internet. Le train quand je vais à droite, à gauche. Et puis sinon : zéro ! […] Je vis avec le minimum : 250/300 euros par mois une fois le loyer payé. Après, j'ai de l'épargne : je fais deux, trois boulots par an. Ça suffit largement pour compenser le déficit mensuel ».

Il travaille en effet de temps en temps « pour le système », avec comme principe : « pas de responsabilités, pas de contribution intellectuelle ». Il part ainsi travailler deux ou trois fois l'année en Suisse, à raison d'une semaine ou dix jours par an. Étant originaire de Haute-Savoie, il affirme avoir des contacts qui lui permettent de trouver des petits boulots de l'autre côté de la frontière. Son mode de vie serait la condition de sa « liberté » : « je suis libre en fait, parce que je ne dépense rien ! » La réalisation de sa « mission », l'écriture du livre dont il a la vision, impliquerait selon lui « une vie de moine ». Il précise travailler sur son projet d'ouvrage dès le lever, mais sans « contraintes horaires aucunes » :

> « Je me lève, je me mets au boulot tout de suite parce qu'en général, j'ai l'inspi durant les deux premières heures de la journée ».

L'écriture de son livre implique notamment un travail de « réflexion », qui passe par la lecture d'ouvrages, l'écoute de conférences et la prise de notes. S'il dit continuer à lire, il concède néanmoins que cela ne lui apporte « plus grand-chose conceptuellement ». Il s'agit en réalité davantage de relire certains ouvrages en lien avec la thématique qu'il est en train de rédiger, que de réaliser de nouvelles lectures. Les différentes thématiques vont de celle « constitutionnelle » à celle concernant l' « histoire des mentalités », en passant par la thématique « système économique ». Ce « cheminement spirituel », comme il le qualifie, ne s'accompagne pas de pratiques d'ordre écologique :

> « Moi, mon truc […] c'est que quand tu es empereur, tu ne fais rien ! Tu laisses émerger spontanément. Toi, tu es le gardien des principes d'ordre ».

Cette posture est en accord avec sa défiance vis-à-vis de l'écologie des « petits gestes », alors que selon lui l'essentiel se trouverait à l'échelle des structures sociales :

> « Je ne vais pas faire d'effort alors que je sais très bien que ça se situe dans un système globalement, où si tu fais des efforts pour le système global, tu l'aides à se maintenir en fait ».

Au niveau spirituel, il déclare ne pas adopter de pratiques telles que la méditation. Cependant, il revendique une certaine « discipline », autrement dit « une dimension « hygiène corporelle » qui est très mentale ». Il affirme ainsi suivre une « discipline alimentaire » et ne manger qu'une fois par jour, manger en moindre quantité et moins gras. Concernant ses relations familiales, il déclare avoir de nombreux échanges avec son père, lui suggérer des lectures et lui expliquer régulièrement ce qu'il vient d'écrire. Il se dit également « très proche » de sa petite sœur âgée de 26 ans qui termine un master II en français langue étrangère après avoir fait de l'anthropologie et obtenu une Licence dans l'administration publique. Il précise l'avoir initié à la « Spirale Dynamique » et avoir parlé systémique avec elle. À l'inverse, il affirme ne « rien » partager avec sa grande sœur, âgée de 37 ans et mariée à un « riche médecin ». Il la qualifie de « moderne pure » : « C'est vraiment un autre monde. On n'a rien à se dire. […] le bonheur c'est la consommation ».

Les croyances spirituelles peuvent également, sans aller jusqu'à un dévouement total, s'incarner dans la vie quotidienne de manière relativement omniprésente et s'accompagner de pratiques écologiques. Les pratiques écologiques de Monique se veulent « modestes » et ne prennent pas tellement la forme d' « éco-gestes » qui nécessiteraient principalement de passer par le marché. De manière générale, en adéquation avec ses dispositions ascétiques et son souhait d'un « autre » monde, elle affirme consommer « pas grand chose ». Ses pratiques s'inscrivent dans une recherche d' « autonomie » vis-à-vis de l'économie marchande :

> « J'achète très peu. Au niveau vêtements, j'achète dans les secondes mains, mais j'achète très peu parce que je transforme mes vêtements ».

Cette transformation de vêtements, aussi modeste soit-elle, représente bien cette quête d'autonomie qui, selon Romain Felli, « passe par la reconquête individuelle de la production et par des outils conviviaux, c'est-à-dire maîtrisables par chacun »[904]. Dans cette idée d' « autonomie », Monique dit avoir un compost et pratiquer le co-voiturage « dès qu'il y a moyen ». Au niveau de son alimentation, elle affirme privilégier davantage les circuits courts que les produits labellisés « Bio » :

904 Felli Romain, *Les deux âmes de l'écologie : Une critique du développement durable*, L'Harmattan, 2008, p. 81.

> « J'aime bien aller acheter les choses dans une ferme […]. Par exemple, cette ferme n'a pas de label Bio, parce qu'ils disent « non, bah non, ça coûte beaucoup trop cher », mais je sais que c'est cultivé à 3km d'ici. Je ne vais pas nécessairement dans des magasins Bio où je trouve qu'ils exagèrent dans les prix, ça devient complètement ridicule ».

Elle précise également faire attention au chauffage et avoir une maison « qui chauffe dès qu'il y a un peu de soleil ». Dans l'idée qui lui est chère d'une « autre » croissance, celle de « moins de biens et de plus de liens », elle affirme s'être engagée sans attendre dans sa propre rue en ayant démarré « la fête des voisins » qui se tient maintenant chaque année. Sa rue a la particularité d'abriter environ un quart de familles néerlandophones qui parlent donc le « flamand ». La fête des voisins aurait changé les liens entre flamands et wallons, qui jusqu'alors cohabitaient sans nécessairement se parler :

> « ça a changé les liens quand même. Ça a beaucoup changé les choses. On ne fait jamais qu'un petit grill par an, deux heures par an, mais ce sont des personnes maintenant […] quand on les rencontre dans la rue, on se parle, on se dit bonjour ».

Ce « militantisme du quotidien »[905] serait en définitive, selon Monique, celui d'actions « modestes » mais en prise avec la réalité de sa vie présente : « autant dans le capitalisme mondial là je suis perdue, mais les petites choses... ». Cette logique d'action donnerait le sentiment de pouvoir agir à l'échelle locale, sans attendre le « grand soir », face à des enjeux globaux qui peuvent parfois paraître insaisissables et hypothétiques. À l'utopie d'un demain incertain, elle préfére y opposer le « ici et maintenant » des « utopies concrètes ». Ce rapport militant au quotidien ressemble fort à celui mis en évidence par Geneviève Pruvost dans son étude récente d' « un territoire densément peuplé d'alternatifs » ruraux, menée essentiellement dans les Cévennes et en Aveyron. Dans un article consacré à ses recherches, Geneviève Pruvost note cette citation provenant de l'un de ses enquêtés :

> « Notre militance, elle est là, dans notre quotidien. Notre militance, c’est de transformer ce vieux moulin pour en faire un séchoir [pour les herbes médicinales]. C’est de cultiver en bio. C’est de vivre en yourte. De mettre notre fille à l’école du village [...] »[906].

905 Pruvost Geneviève, « L’alternative écologique : vivre et travailler autrement », *Terrain*, 60, 2013, p. 52.
906 Ibid., p. 37.

Les pratiques quotidiennes de Monique relèvent elles aussi de ce type d' « alternatives écologiques au quotidien »[907]. Son rapport au spirituel n'implique pas, en revanche, des pratiques de méditation ni d'autres rites de ce type. La spiritualité prenant le sens d'une reliance à la nature et aux arbres, il s'agit essentiellement de balades dans la nature, à raison d'une ou deux fois par semaine. D'autres fois, le simple fait de se sentir proche des arbres, quand elle est chez elle par exemple, suffit à lui faire sentir cette connexion intime à la nature :

> « Je sens qu'ici j'ai la chance d'avoir les arbres tout proches, comme dans un bain. Ça, c'est pour moi assez ressourçant, mais quand je vais marcher c'est mieux ».

Monique est par ailleurs célibataire et vit seule. Elle a un fils et une fille, déjà partis du foyer familial. Selon elle, ses enfants se retrouveraient « beaucoup » dans ses valeurs. Monique et ses enfants s'échangent ainsi régulièrement des « informations » au sujet des « initiatives de transition ». Son fils qui a 35 ans, aurait ressenti un « gros choc » au moment de l'accident de la centrale nucléaire de Fukushima qui débute le 11 mars 2011 suite à un séisme et tsunami. Dix jours après l'accident, il réussit à organiser un petit rassemblement d'une cinquantaine de personnes devant le parlement européen. Depuis, il se serait aussi « beaucoup investi » dans les luttes en faveur des « sans-papiers ». Selon Monique, il n'a pas de pratique spirituelle. Sa fille quant à elle, est artiste de cirque et habite en France, à Die situé dans la Drôme. Les valeurs spirituelles et écologiques feraient partie de son quotidien. Elle suit ainsi des sessions de méditation « Vipassana » d'environ dix jours à chaque fois. Au niveau écologique, elle a vécu dans le passé en caravane « avec rien du tout ». Depuis plusieurs années, Monique se rend avec sa fille aux « Rencontres de l'Écologie au Quotidien »[908] qui se tiennent à la mi-janvier chaque année à Die. L'association organisatrice se donne « pour objectif de sensibiliser les habitants sur l'impact de nos gestes quotidiens sur l'environnement, la santé et la société et de proposer des alternatives ». Il s'agit en définitive « d'imaginer et construire les transformations sociales et écologiques de demain ». À titre d'exemple, les rencontres 2010, qui se tiennent du 23 janvier 2010 au 15 février 2010, ont pour thème : « Agir… ici et maintenant ! »[909] Elle ajoute par ailleurs que d'ici la fin de sa vie, elle souhaiterait transmettre ces questions centrales à ses petits enfants. Sa fille est en effet maman d'une fillette de neuf ans et son fils est quant à lui papa d'un garçon de quatre mois. La volonté d'échanger avec ses enfants et de vouloir transmettre ses propres valeurs à ses petits enfants témoigne de

907 Ibid, p. 54.
908 Écologie au Quotidien [site internet], consulté le 5 juin 2016 : http://www.ecologieauquotidien.fr/
909 Écologie au Quotidien, « Archives: les rencontres 2010 », consulté le 5 juin 2016 : http://www.ecologieauquotidien.fr/archives/rencontres-2010/

valeurs omniprésentes, qui ne peuvent pas seulement s'incarner à travers un engagement associatif, mais qui concernent l'individu dans toutes les configurations sociales de son existence.

CONCLUSION GÉNÉRALE

Saisir la configuration sociale étudiée « par la réalité concrète de ses pratiques quotidiennes »[910] implique de « prendre au sérieux »[911] le discours idéologique sur les « Créatifs Culturels ». La poursuite de cet objectif nécessite de ne pas se limiter uniquement à un travail de « dévoilement » du caractère idéologique d'un discours qui se présente d'emblée comme universel et consensuel. Se cantonner seulement à ce niveau d'analyse amènerait en effet à rejeter le discours en tant que tel et à ne pas voir que cette idéologie – aussi « minoritaire » soit-elle dans le processus d'intégration de la critique écologique au capitalisme – fait sens auprès de certaines catégories sociales et fait l'objet de pratiques sociales. « Prendre au sérieux » ce discours, c'est ainsi tenter de mettre à jour la configuration sociale dans laquelle il s'inscrit, mais aussi essayer de déterminer le jeu social, les enjeux et les positions que cet univers social implique. En effet, si l'idéologie des « Créatifs Culturel » fait sens, de manière différenciée, ce n'est pas seulement une affaire de « croyance » d'individus ressentant le besoin de donner du sens (spirituel) à leur existence, le sens accordé à cette idéologie est aussi à rechercher dans la « nouvelle » configuration sociale qui tente de se mettre en place, cette dernière étant porteuse de ressources et offrant des possibilités d'existence sociale et des rétributions à différents niveaux. N'étant pas encore un champ social à proprement parler, cette configuration sociale peut permettre de se valoriser soi en tant qu'être social porteur d'une multitude de ressources et de capitaux. En effet, comme le souligne Alain Accardo, « si dans un champ donné un agent réussit à donner aux autres une représentation convaincante du capital qu'il prétend posséder, il peut arriver à tirer des profits réels de propriétés elles-mêmes imaginaires »[912]. La « nouvelle » configuration sociale représente en somme un « espace social » non saturé, encore relativement souple, autrement dit un « espace des possibles »[913]. Pendant que ce jeu social se déploie, les règles du jeu n'en sont pas encore totalement arrêtées et peuvent faire l'objet d'ajustement et de changement. Les positions sociales ne sont pas fixées non plus une fois pour toute.

« Prendre au sérieux » le discours sur les « Créatifs Culturels » permet alors d'éviter de tomber dans un second écueil. En mettant cette idéologie à l'épreuve du réel, l'objectif est de discuter l'existence d'une continuité logique entre une croyance relativement homogène et rassembleuse et des pratiques

910 Hély Matthieu, Moulévrier Pascale, *L'économie sociale et solidaire : de l'utopie aux pratiques*, La Dispute/Snédit, 2013, p. 9.
911 Ibid., p. 11.
912 Accardo Alain, *Introduction à une sociologie critique : Lire Pierre Bourdieu*, Agone, 2006, p. 111-112.
913 Hély Matthieu, Moulévrier Pascale, *L'économie sociale et solidaire : de l'utopie aux pratiques*, La Dispute/Snédit, 2013, p. 176.

sociales qui ne seraient que sa mise en œuvre logique. Qu'un discours idéologique ayant une fonction légitimatrice se présente comme cohérent n'a rien d'étonnant. Comme le souligne Alain Accardo, « tout le secret d'une domination durable et pacifique réside dans l'art de faire adhérer les agents dominants et dominés à des croyances communes »[914]. Dans sa mise en œuvre pratique, tout discours implique nécessairement la rencontre entre les logiques sociales de la configuration sociale qu'il légitime et des individus porteurs de dispositions sociales acquises dans d'autres champs ou configurations sociales. Une idéologie ne peut jamais expliquer à elle seule certaines logiques d'adhésion, à moins de retomber dans une vision déterministe où seules l'économie et l'idéologie qui en découle, seraient le moteur de la vie sociale, culturelle et politique. Si le regard porté sur la configuration sociale de la « green economy » et sur le « mouvement entrepreneurial » minoritaire qui y est objectivement positionné, met en évidence le rôle joué par l'idéologie des « Créatifs Culturels » dans la diffusion d'un « autre rapport au monde », cette diffusion, portée par des personnalités de « second plan », se fait également par le biais d'organisations, telles Design Me A Planet et l'association des Créatifs Culturels en Belgique, dont les membres sont plus ou moins porteurs de la totalité des valeurs. La réalisation d'entretiens biographiques, centrés notamment sur la manière dont ces valeurs s'incarnent au présent dans les différentes configurations sociales de l'existence, amène à repérer différentes logiques de sens. Ces dernières représentent autant de manières de se positionner sur un continuum de positions allant d'un pôle de la croyance à un pôle utilitariste. Par là même, ces positionnements différenciés conduisent à donner sens de manière plus ou moins distanciée aux valeurs rattachées aux « Créatifs Culturels », voire parfois à s'y opposer.

La posture « idéale » correspond à une imbrication entre des valeurs New Age et d'autres propres au champ économique, vécue sous l'angle de la croyance. Il s'agit de la première logique de sens identifiée. Elle concerne des individus provenant de milieux sociaux relativement aisés et socialisés durant l'enfance dans un monde de croyance. Cette socialisation orientera durablement leur façon de se définir comme « être au monde ». L'injonction « holistique » du New Age de vivre ces valeurs partout et tout le temps fonctionne. Centrales dans la vie des personnes rencontrées, tant dans le travail que dans le hors travail, ces croyances prennent la forme d'une « mission » spirituelle et d'un investissement au sein de l'existant allant dans le sens d'une volonté réformiste de changement social. La seconde injonction du New Age d'articuler le travail sur soi à une « mission spirituelle » s'incarne au sein du champ professionnel et rencontre la volonté du « mouvement entrepreneurial » étudié à vouloir réformer le capitalisme. Ces « praticiens » sont alors en « première ligne » pour tenter d'adapter le champ économique et ses dispositifs matériels au regard de leurs croyances et de

914 Accardo Alain, *Introduction à une sociologie critique : Lire Pierre Bourdieu*, Agone, 2006, p. 100.

l'idéologie sur laquelle ces dernières reposent. En définitive, l'intériorisation du marché comme logique ultime rencontre la conception du « développement personnel » qui s'est imposée dès les années 1980 et selon laquelle la réalisation de soi n'implique plus une remise en question de l'ordre social dominant. Le « travail » productif propre à l'idéologie néo-libérale se retrouve par là-même en affinité élective avec la réalisation d'une « mission » spirituelle. Cette première logique de sens ne relève pas toujours nécessairement de l'idéal-type le plus « pur ». Certains individus peuvent en effet posséder un nombre significatif d'attributs, mais non l'ensemble. Dans le cas d'une position sociale d'origine dominée, la socialisation primaire dans un monde de croyance a pu s'effectuer « différemment », d'autant plus si cette socialisation est entrée en tension avec les logiques de croyance multiples et contradictoires propres au territoire habité durant l'enfance. La « mission spirituelle » incarnée à l'âge adulte est alors plus « modeste », du fait de la reproduction d'une position sociale d'origine dominée. De plus, les croyances sur lesquelles cette « mission » repose paraissent moins « abouties » que dans l'idéal-type le plus « pur ».

Les deux autres logiques de sens mises à jour s'écartent, à des degrés divers, de l'idéal d'une imbrication entre des valeurs New Age et d'autres économiques, fondée sur la croyance. Ces valeurs font en effet l'objet de rapports davantage basés sur l'utilité économique. Les personnes rencontrées qui incarnent ces deux autres logiques de sens ont comme caractéristique commune de soumettre les croyances à des valeurs principalement définies sous leur aspect économique. Les valeurs au cœur du « mouvement entrepreneurial » étudié ne traversent pas de manière égale la socialisation primaire, le travail ainsi que le hors travail. La seconde logique de sens est ainsi celle d'individus socialisés durant l'enfance à des valeurs religieuses et écologiques mais qui, ultérieurement, ne parviendront pas à vivre ces valeurs tant dans le travail que dans le hors travail. Afin que la manière de se définir comme « être au monde » transmise durant l'enfance, fasse l'objet d'un rapport « englobant » qui serait celui de la croyance, il apparaît primordial que les dispositions religieuses réussissent à s'actualiser dans le travail. Cela tient à la centralité de ce dernier dans l'organisation sociale des sociétés capitalistes. Lorsque l'actualisation dans le travail ne parvient pas véritablement à s'effectuer, ces croyances ne peuvent aucunement devenir le moteur d'un investissement au sein de l'existant, ni prendre la forme d'une « mission » spirituelle. Les croyances New Age, quand elles sont présentes, traversent alors principalement le champ familial. Les valeurs écologiques, quant à elles, ont pu être rencontrées au travail et font, dans ce cas, l'objet de rapports relativement utilitaristes. Les personnes rencontrées s'inscrivent alors soit dans une participation pleine et entière aux logiques économiques propres au néo-libéralisme et à la « green economy », soit dans une conception « réformiste » plus prononcée que celle ouvertement mise en avant au sein du

« mouvement entrepreneurial » étudié. Cependant, lorsque les valeurs écologiques font l'objet d'un rapport utilitariste au sein du champ professionnel, qui repose sur un registre de la justification propre au néo-libéralisme, l'individu peut être amené à devoir incarner ces valeurs au sein même du champ familial. L'enjeu est alors de répondre à l'injonction propre au néo-libéralisme d'incarner soi-même, jusque dans les aspects les plus intimes de son existence, les logiques de l'entreprise « verte ».

La troisième logique de sens identifiée s'inscrit elle aussi dans un éloignement vis-à-vis du pôle de la croyance. À la différence des deux logiques de sens précédentes, les valeurs du « mouvement entrepreneurial » étudié marquent peu la socialisation primaire des personnes rencontrées. L'enfance est davantage le moment de la transmission de dispositions ascétiques, c'est-à-dire d'un rapport au monde principalement économique. Rencontrées ultérieurement à la faveur d'une « crise de sens », les croyances religieuses sont « travaillées » par la réactualisation simultanée des dispositions ascétiques héritées du champ familial d'origine. Les personnes rencontrées incarnent *in fine* une « mission » spirituelle qui s'inscrit dans le sens d'une volonté révolutionnaire de changement social. Il s'agit de vivre ces croyances dans l'ensemble des configurations sociales de l'existence selon des modalités d'engagement au quotidien façonnées par une vision économique et profondément anti-capitaliste du monde. La participation au « mouvement entrepreneurial » structuré autour du Club de Budapest – International, aussi étonnante soit-elle, s'explique alors par l'absence de représentation de sa structuration et des enjeux qui s'y rattachent. Cela tient essentiellement aux caractéristiques des associations investies, qui s'avèrent soit relativement récentes, soit mettent en avant un discours consensuel et inclusif, malgré un positionnement objectif au sein d'un « mouvement entrepreneurial » dont l'enjeu reste fondamentalement l'imposition de valeurs New Age imbriquées à des valeurs propres au champ économique.

Le choix de saisir le « mouvement entrepreneurial » étudié en tant qu' « espace de valeurs » et « espace de pratiques » montre en définitive toute sa pertinence. Le discours idéologique sur les « Créatifs Culturels », en dépit de sa relative cohérence, fait l'objet de rapports extrêmement différenciés, voire opposés, dans la réalité sociale de sa mise en pratique. Le rapport de croyance entretenu à celui-ci ne représente que l'une des modalités possibles et doit coexister avec d'autres rapports de sens, fruits de socialisations hétérogènes. Le discours fait ainsi inévitablement l'objet d'ajustements et de réinterprétations. Sa mise en pratique selon d'autres logiques, notamment utilitaristes, peut *in fine* conduire à le retourner en partie contre lui-même et contre les enjeux du « mouvement entrepreneurial » qui le porte. Sa réalisation en tant que dispositifs matériels

structurés et structurants est soumise à de nombreuses conditions sociales. La tentative minoritaire de mise en place d'un nouvel ordre capitaliste « vert » et éminemment spirituel, légitimé moralement dans la poursuite de l'accumulation illimitée de richesses, s'avère *in fine* incertaine.

BIBLIOGRAPHIE DE RECHERCHE (OUVRAGES ET ARTICLES)

Abraham Yves-Marie, « Pour en finir avec la Nature ! », *Décroissance versus Développement Durable : débats pour la suite du monde*, Les Éditions Écosociété, 2011.

Accardo Alain, *Introduction à une sociologie critique : Lire Pierre Bourdieu*, Éditions Agone, 2006.

Barbrook Richard, *The Class of the New*, Skyscraper Digital Publishing, 2006.

Bernier Aurélien, *Comment la mondialisation a tué l'écologie : Les politiques environnementales piégées par le libre-échange*, Fayard/Mille et une nuits, 2012.

Bernier Aurélien, *Démondialiser, décroître et coopérer*, Éditions Utopia, 2016.

Birh Alain, Pfefferkorn Roland, *Le système des inégalités*, La Découverte, 2008.

Bishop Elsa, *Le New Age aux États-Unis : 1980 à 2000*, Thèse soutenue en juin 2007, sous la direction de Jean Kempf.

Bisson David, « La spiritualité au miroir de l'ultramodernité », *Amnis* [En ligne], 11, mis en ligne le 10 septembre 2012, consulté le 15 septembre 2016 : http://amnis.revues.org/1728

Blanchard S. et al., « Une cause de riches ? L'accès des femmes au pouvoir économique », *Sociétés contemporaines*, 89, 2013.

Blay Michel, « La complexité entre science et idéologie. Question de méthode ? », *colloque « Musique et complexité » (CDMC)*, consulté le 20 mars 2009) : http://www.cdmc.asso.fr/fr/ressources/conferences/enregistrements/musique_complexite

Blorville Gwenhaël, *« Créatifs Culturels », Concept critique ou imposture théorique ?*, Mémoire de master soutenu en 2010 (Université François-Rabelais de Tours), sous la direction de René Warck.

Blorville Gwenhaël, « La pertinence du concept de « fragmentation » en sociologie », *Les impromptus du LPED*, Laboratoire Population-Environnement-Développement UMR 151 (IRD – AMU), 1, 2016, p. 138-153. (Publication à comité de lecture).

Boltanski Luc, Chiapello Ève, *Le nouvel esprit du capitalisme*, Gallimard, 2011.

Boni-Le Goff Isabel, Laurens Sylvain, « Les entrepreneurs de la « nouvelle entreprise » : Acteurs, pratiques et dispositifs d'une écriture institutionnelle », *Sociétés contemporaines*, 89, 2013.

Bourdieu Pierre, *La distinction : critique sociale du jugement*, Éditions de Minuit, 1979.

Bourdieu Pierre, *Le sens pratique*, Les Éditions de Minuit, 1980.

Bourdieu Pierre, « L'art de résister aux paroles », *Questions de sociologie*, Les Éditions de Minuit, 1981.

Bourdieu Pierre, « L'opinion publique n'existe pas », *Questions de sociologie*, Les Éditions de

Minuit, 1981.

Bourdieu Pierre, « L'illusion biographique », *Actes de la recherche en sciences sociales*, Volume 62-63, 1986.

Bourdieu Pierre, « Le champ économique », *Actes de la recherche en sciences sociales*, Volume 119, 1997.

Bourdieu Pierre, *Méditations pascaliennes*, Le Seuil, 1997.

Boutang Yann Moulier, « Préalables à tout programme économique crédible », *Multitudes*, 46, 2011/3.

Braillard Philippe, *L'imposture du Club de Rome*, PUF, 1982.

Bréchon Pierrre, « Les grandes enquêtes internationales (eurobaromètres, valeurs ISSP) : apports et limites », *L'Année sociologique*, 52, 2002/3.

Cahen-Maurel Laure, *L'art de romantiser le monde : la peinture de Caspar David Friedrich et la philosophie romantique de Novalis*, LIT-Verlag, 2017.

Castel Robert, *La montée des incertitudes : travail, protections, statut de l'individu*, Éditions du Seuil, 2009.

Comet Catherine, « Pour une théorie des processus entrepreneuriaux : Introduction au dossier », *Revue Française de Socio-Économie*, 7, 2011.

Dannequin Fabrice, Diemer Arnaud, Petit Richard, Vivien Franck-Dominique, « La nature comme modèle ? Écologie industrielle et développement durable », *Cahier du CERAS*, Université de Reims, 38, mai 2000.

Dardot Pierre et Laval Christian, « La fabrique du du sujet néolibéral », *La nouvelle raison du monde*, La Découverte, 2009.

Darmon Muriel, « 8. L'espace social de la transformation de soi », *Devenir anorexique*, La Découverte, 2008.

Daumas Jean-Claude, « Consommation de masse et grande distribution. Une révolution permanente (1957-2005) », *Vingtième Siècle. Revue d'histoire*, 91, 2006/3.

Denord François, « Le prophète, le pèlerin et le missionnaire. La circulation internationale du néo-libéralisme et ses acteurs », *Actes de la recherche en sciences sociales*, 145, 2002/5.

Descola Philippe, *Par-delà nature et culture*, Gallimard, 2005.

Desplan Fabrice, « Alors dis moi : c'est quoi un adventiste ? », *Sociologiser*, 23 septembre 2006, consulté le 3 juillet 2016 : http://www.dixmai.com/archive/2006/09/23/alors-dis-moi-c'est-quoi-un-adventiste.html

Duban François, « L'écologisme américain : des mythes fondateurs de la nation aux aspirations

planétaires », *Hérodote*, 100, 2001/1.

Dubruc Nadine, « Le stage en entreprise : facteur de développement ? Un dispositif de formation structuré par des instruments langagiers : Rôle du stage en formation initiale d'ingénieurs », *Gestion et management*, Université Lumière – Lyon II, 2009.

Dumas Agathe, « Le rôle des Think Tanks – ONGs dans la protection de l'environnement aux États-Unis », *Mission pour la Science et la Technologie & Service pour la Coopération non gouvernementale*, mars 2010.

Durkheim Émile, *Les formes élémentaires de la vie religieuse*, PUF, 2013.

Duterme Bernard, « Éditorial – Économie verte : marchandiser la planète pour la sauver ? », *Alternatives Sud*, Volume XX, 1, 2013.

Elias Norbert, *Qu'est ce que la sociologie ?*, Pocket, 1981.

ETC Group, Heinrich Böll Foundation, « La lutte des biomassters pour le contrôle de la Green Economy », *Alternatives Sud*, Volume XX, 1, 2013.

Fabre Daniel, « Préface. Un nouvel orientalisme », in Fabre Daniel, Voisenat Claudie, *L'ésotérisme contemporain et ses lecteurs : Entre savoirs, croyances et fictions*, Éditions de la Bibliothèque publique d'information, 2005.

Faes Hubert, « Évolutionnisme », *Encyclopaedia Universalis* [En ligne], consulté le 13 janvier 2010 : http://www.universalis.fr/encyclopedie/evolutionnisme/

Felli Romain, *Les deux âmes de l'écologie : Une critique du développement durable*, L'Harmattan, 2008.

Ferreux Marie-Jeanne, « Le New-Age : Un « nouveau monde » cybersacré », *Socio-anthropologie*, 10, 2001.

Fillieule Olivier, Pudal Bernard, « 8. Sociologie du militantisme. Problématisations et déplacement des méthodes d'enquête », in Agrikoliansky E. et al., *Penser les mouvements sociaux*, Éditions La Découverte, 2010.

Flipo Fabrice (dir.), *Penser l'écologie politique : Sciences sociales et interdisciplinarité*, Actes de colloque, Paris, 13-14 janvier 2014.

François Stéphane, « Antichristianisme et écologie radicale », *Revue d'éthique et de théologie morale*, 272, 2012/4.

Frémaux Anne, « La décroissance et l'idée de progrès : entre progressisme et conservatisme critiques », consulté le 23 mai 2016 p. 8 : http://www.utb-chalon.fr/media/files/Groupes_de_travail/Ethique_et_societe/Technologie/La_decroissance_et_l_idee_de_progres.pdf

Genard Jean-Louis, « L'émergence de l'associatif comme projet social, politique et culturel », *Pyramides* [En ligne], 6, 2002 : http://pyramides.revues.org/437?lang=en

Geoffroy Martin, « Pour une typologie du nouvel âge », *Cahiers de recherche sociologique*, Montréal : Département de sociologie – UQAM, 33, 1999. Pagination de la version numérique disponible à : http://www.uqac.ca/Classiques_des_sciences_sociales/

Georgakakis Didier, « Une science en décalage ? Genèses et usages des « socio-styles » du Centre de communication avancée (1972-1990) », *Genèses*, 29, 1997.

Gerth H., Mills W., *Character and Social Structure : The Psychology of Social Institutions*, Éditions Routledge, 1954.

Glaymann Dominique, « Le stage dans l'enseignement supérieur, un dispositif riche de promesses difficiles à tenir », *Éducation et socialisation – Les cahiers du CERFEE* [En ligne], 35, 201 : https://edso.revues.org/714

Goxe Antoine, « Instituer le développement durable : appropriation, professionnalisation, standardisation : Compte rendu de colloque (Lille, 8-10 novembre 2007) », *Natures Sciences Sociétés*, Volume 17, 2009/1.

Gravend-Tirole Xavier, « Quid le spirituel ? Généalogie et tour d'horizon euro-américain », in Le-Fustec Claude, Storey Françoise, Storey Jeff (dir.), *Théroriser le spirituel. Approches transdisciplinaires de la spiritualité dans les arts et les sciences*, EME Éditions, 2015.

Grimoult Cédric, *La preuve par neuf. Les révolutions de la pensée évolutionniste*, Éditions Ellipses, 2009.

Guillard Valérie, « III. Quand nos déchets redeviennent des objets : quels enjeux pour les organisations ? », *L'état des entreprises 2016*, La Découverte, «Repères», 2016.

Hache Émilie, « Néolibéralisme et responsabilité », *Raisons politiques*, 28, 2007/4.

Harribey Jean-Marie, « La valeur(-)travail, une disparue qui se porte bien ? La valeur-travail et l'avenir du travail en débat », in Abdelmalki L. et Peeters A., *Alternatives économiques et sociales : Pour entrer dans le XXIe siècle*, Éditions L'Interdisciplinaire, 2000.

Hély Matthieu, Moulévrier Pascale, *L'économie sociale et solidaire : de l'utopie aux pratiques*, La Dispute/Snédit, 2013.

Heredia Mariana, *À quoi sert un économiste*, La Découverte, 2014.

Herpin Nicolas, « Socio-style », *Revue française de sociologie*, 27-2, 1986.

Hervieu Léger Danièle, *Religion et écologie*, Éditions du Cerf, 1993.

Honneth Axel, « La théorie de la reconnaissance : une esquisse », *Revue du MAUSS*, 1, 2004.

Jacquemot Pierre, « Paradoxe du néolibéralisme », *Le dictionnaire du développement durable*, Éditions Sciences Humaines, 2015.

Jappe Anselm, *Les Aventures de la marchandise – Pour une nouvelle critique de la valeur*, Éditions

Denoël, 2003.

Juan Salvador, *La transition écologique*, Éditions érès, 2011.

Kassab Ahmed, Abdussalam Ali A., Abusedra Fathi S., « Chapitre 17 – L'économie coloniale : l'Afrique du Nord », in Adu Boahen Albert, Histoire générale de l'Afrique – *Tome 7 : L'Afrique sous domination coloniale*, Éditions Présence Africaine, 2010.

Kaufmann Jean-Claude, *L'invention de soi : Une théorie de l'identité*, Armand Colin, 2004.

Klinenberg Eric, « Une révolution en trompe-l'oeil », *Manière de voir*, 109, février-mars 2010.

Lacroix Michel, *L'idéologie du New Age*, Éditions Flammarion, 1996.

Lacroix Michel, *Le développement personnel*, Éditions Flammarion, 2000.

Lacroix Michel, intervention lors d'un débat intitulé : « se changer soi pour changer le monde », *Université de la Terre*, 2 avril 2011. Vidéo consultée le 3 mars 2012 : https://www.youtube.com/watch?v=QxHuTrW6Aeg

Lafaye Claudette, Thévenot Laurent, « Une justification écologique ? Conflits dans l'aménagement de la nature », *Revue française de sociologie*, 34-4, 1993.

Lagueux Maurice, « Philosophie de l'histoire », *L'encyclopédie de l'agora*, consulté le 10 mars 2009 : http://agora.qc.ca/Dossiers/Philosophie_de_l_histoire

Lahire Bernard, *L'homme pluriel : Les ressorts de l'action*, Nathan, 1998.

Lamy Jérôme, « Murray Bookchin, Pour une écologie sociale et radicale », *Cahiers d'histoire : revue d'histoire critique* [En ligne], 130, 2016, consulté le 8 septembre 2016 : https://chrhc.revues.org/5100

Lander Edgardo, « Économie verte : le loup déguisé en agneau », *Alternatives Sud*, Volume XX, 1, 2013.

La vie des idées, « Quelle professionnalisation pour le monde associatif ? Entretien avec Matthieu Hély », 25 novembre 2011, consulté le 10 septembre 2016 : http://www.laviedesidees.fr/Quelle-professionnalisation-pour.html

Le Breton David, « Mauss et la naissance de la sociologie du corps », *Revue du MAUSS*, 36, 2010/2.

Lecointre Guillaume, « Les formes présentables du créationnisme philosophique : des initiatives « science et religions » pour dissoudre les limites entre le collectif et l'individuel, entre le public et le privé », *cnrs.fr*, consulté le 13 mars 2012 : http://www.cnrs.fr/cw/dossiers/dosevol/decouv/articles/chap1/lecointre5.html

Le dictionnaire des sciences humaines, PUF, 2006.

Lefèvre Mathias, « Les firmes multinationales face au risque climatique : sauver le capital en

sauvant la terre ? », *VertigO* [En ligne], Volume 5, 2, novembre 2004 : https://vertigo.revues.org/3549

Lehu Jean-Marc, *L'encyclopédie du marketing*, Éditions d'Organisation, 2004.

Lemieux Cyril, « Relire « L'expérience concentrationnaire » », *L'œil sociologique*, 23 mai 2008, consulté le 5 mai 2013 : http://adss.unblog.fr/2008/05/23/de-la-theorie-de-lhabitus-a-la-sociologie-des-epreuves/

Levasseur Lionel, « L'écologie, nouveau régulateur du capitalisme ? », *Quaderni*, Volume 17, 1, 1992.

Lexique des sciences sociales, Éditions Dalloz, 1994.

Liatard Bertrand, Lapon Daniel, « Un sel entre idéal démocratique et esprit du capitalisme. Essai d'analyse institutionnelle », *Revue du MAUSS*, 26, 2005 .

Lordon Frédéric, *La malfaçon : Monnaie européenne et souveraineté démocratique*, Actes Sud Éditions, 2015.

Mathieu Lilian, « L'espace des mouvements sociaux », *Politix*, 77, 2007/1.

Mathieu Lilian, *La fin du tapin : Sociologie de la croisade pour l'abolition de la prostitution*, Éditions François Bourin, 2013.

Mattelart Armand, « Qui contrôle les concepts ? », *Manière de voir*, 109, février-mars 2010.

Mauger Gérard, « Sur la participation des classes populaires aux nouveaux « jeux électoraux » », *Savoir/Agir*, 1, 2007.

Mauger Gérard, « Mode de vie », *Encyclopaedia Universalis* [En ligne], consulté le 23 mars 2013 : http://www.universalis.fr/encyclopedie/mode-de-vie/

Montagner Aurélien, *L'idéologie d'Alain Soral : Entre novation et récupération, étude d'une composante singulière de l'extrême droite française contemporaine*, Mémoire de Recherche soutenu en 2014 (Université de Bordeaux).

Négroni Catherine, La reconversion professionnelle volontaire : une expérience de conversion de soi, *CARRIÉROlogie*, Volume 10, 1-2.

Neville Bernie, « Rogers, Whitehead et l'univers en évolution », *ACP*, 6, Année 2007/2.

Orsini Amandine, Compagnon Daniel, « Lobbying industriel et accords multilatéraux d'environnement. Illustration par le changement climatique et la biosécurité », *Revue française de science politique*, Volume 61, 2, 2011.

Pessis Céline, Topçu Sezin, Bonneuil Christophe, *Une autre histoire des « Trente Glorieuses » : Modernisation, contestations et pollutions dans la France d'après-guerre*, La Découverte, 2013.

Pharo Patrick, « Valeurs, sociologie », *Encyclopaedia Universalis* [En ligne], consulté le 8 mars

2017 : http://www.universalis.fr/encyclopedie/valeurs-sociologie/

Pinçon Michel, Pinçon-Charlot Monique, « Pratiques d'enquête dans l'aristocratie et la grande bourgeoisie : distance sociale et conditions spécifiques de l'entretien semi-directif », *Genèses*, 3, 1991.

Polanyi Karl, *La Grande Transformation*, Éditions Gallimard, 1983.

Pollak Michael, *L'expérience concentrationnaire : essai sur le maintien de l'identité sociale*, Éditions Métailié, 2000.

Porquet Jean-Luc, *La France des mutants : voyage au cœur du Nouvel Age*, Flammarion, 1994.

Présentation du séminaire « Écologie et Religions », année 2014-2015, EHESS, consulté le 12 octobre 2016 : http://humanitesenvironnementales.fr/fr/actualite/ecologie-et-religions-2

Pruvost Geneviève, « L'alternative écologique : vivre et travailler autrement », *Terrain*, 60, 2013.

Pudal Romain, « Croyances, sociologie », *Encyclopaedia Universalis* [En ligne], consulté le 8 mars 2017 : http://www.universalis.fr/encyclopedie/croyances/

Rabier Marion, *Entrepreneuses de cause – Contribution à une sociologie des engagements des dirigeants économiques en France*, Thèse soutenue en décembre 2013, sous la direction de Michel Offerlé.

recherche@hec, « Le capitalisme face à la crise écologique », février-mars 2012.

Rémond Antoine, « Le rôle politique des sondages. Retour sur la réforme des retraites de 2003 », *Actes de la recherche en sciences sociales*, 169, 2007.

Réseau « Penser l'émancipation », « Appel à communications : Quelle convergence des luttes face à l'approfondissement de la crise ? », Université Libre de Bruxelles, troisième édition, 28-30 janvier 2016, consulté le 26 mai 2016 : http://chsg.ulb.ac.be/ple/appel-a-contributions

Revue française de sociologie, « Sociologie des valeurs : théories et mesures appliquées au cas européen », Volume 47, 2006/4.

Rivière Claude, *Socio-anthropologie des religions*, Armand Colin/Mason, 2005.

Salman Scarlett, « La fonction palliative du coaching en entreprise », *Sociologies pratiques*, 17, 2008/2.

Salmon Christian, « Un individu entrepreneur de lui-même », *Rue Saint Guillaume*, 158, avril 2000.

Sauvayre Romy, « Chapitre 4. Comment la science alimente les croyances. La surprenante dialectique entre convocation et disqualification du discours scientifique », in Valéry Rasplus, *Sciences et pseudo-sciences*, Éditions Matériologiques, 2014.

Serpantié Georges, Méral Philippe, Bidaud Cécile, « Des bienfaits de la nature aux services écosystémiques : Éléments pour l'histoire et l'interprétation d'une idée écologique », *VertigO* [En

ligne], Volume 12, 3, décembre 2012 : https://vertigo.revues.org/12924

Simmel Georg, « La sociabilité. Exemple de sociologie pure ou formale », *Sociologie et épistémologie*, PUF, 1981.

Solé Andreu, « Développement durable ou décroissance ? Le point aveugle du débat », *Décroissance versus Développement Durable : débats pour la suite du monde*, Les Éditions Écosociété, 2011.

Strauss Anselm L., *Miroirs et masques : une introduction à l'interactionnisme*, Éditions Métailié, 1992.

Tasset Cyprien, « Entre sciences sociales, journalisme et manifestes : La représentation de groupes sociaux réputés émergents dans la France des années 2000 », janvier 2012, consulté le 23 mars 2013 : http://w3.u-grenoble3.fr/les_enjeux/2011-supplement/Tasset/index.html

Thalineau Alain, *L'individu, la famille et l'emploi*, Éditions L'Harmattan, 2004.

Thoemmes Jens, « La mesure des temps des cadres : une solution pour sortir des difficultés professionnelles ? », *Temporalités* [En ligne], 16, 2012, consulté le 15 mai 2013 : http://temporalites.revues.org/2266

Vaillancourt Jean-Guy, « Action 21 et le Développement Durable », *VertigO* [En ligne], Volume 3, 3, décembre 2002 : http://vertigo.revues.org/4172

Van Hove Hildegard, « L'émergence d'un « marché spirituel » », *Social Compass*, 46(2), 1999.

Verselle Christophe, *L'essentiel de la Philo*, Éditions E.J.L., 2009.

Verzola Pio Jr., Quintos Paul, « Économie verte : un bien ou un mal pour les pauvres ? », *Alternatives Sud*, Volume XX, 1, 2013.

Vivien Franck-Dominique, « Un panorama des propositions économiques en matière de soutenabilité », *VertigO*, Volume 5, 2, septembre 2004.

Wagner Anne-Catherine, « III. Culture internationale et distinction sociale », *Les classes sociales dans la mondialisation*, La Découverte, 2007.

Weber Max, *Essais sur la théorie de la science*, Pocket, 1992.

Weber Max, *Économie et société*, Éditions Plon, 1995.

Yonnet Paul, *Jeux, modes et masses : la société française et le moderne (1945-1985)*, Éditions Gallimard, 1985.

Yvard-Djahansouz Gelareh, *Histoire du mouvement écologique américain*, Ellipses, 2009.

Aitec et al., « Lobby Planet Paris: Criminels du climat et marchandisation de la COP 21 », novembre 2015, consulté le 2 septembre 2016 : http://corporateeurope.org/sites/default/files/attachments/lobbyguide_fr_small.pdf

Alter Eco [site internet], consulté le 21 mars 2013 : http://www.altereco.com/fr/index.html

American LIVES, Inc. [site internet], consulté le 25 septembre 2010 : http://www.americanlives.com/index.html

Ariès Paul, *Décroissance & gratuité : Moins de biens, plus de liens*, Golias, 2010.

Arnould Jacques, « Pierre Teilhard de Chardin », *Le Monde des Religions*, 2 juillet 2010, consulté le 10 septembre 2016 : http://www.lemondedesreligions.fr/mensuel/2010/42/pierre-teilhard-de-chardin-02-07-2010-485_160.php

ASHOKA, « Vision, mission et approche », consulté le 25 juin 2016 : http://france.ashoka.org/vision-mission-et-approche

Association colibris [site internet], consulté le 28 mars 2012 : http://www.colibris-lemouvement.org/

Association Père Ceyrac, « Le Père Ceyrac (1914–2012) », consulté le 3 septembre 2016 : http://www.ceyrac.com/l-association/le-père-ceyrac/

Association pour la Biodiversité Culturelle, *Les Créatifs Culturels en France*, Éditions Yves Michel, 2007.

Banque Triodos [site internet], consulté le 6 septembre 2016 : https://www.triodos.be/fr/

Barra Jean, Charlionet Roland, Foulquier Luc, « L'économie circulaire peut devenir une pratique révolutionnaire », *l'Humanité.fr*, 18 septembre 2013, consulté le 20 septembre 2016 : http://www.humanite.fr/leconomie-circulaire-peut-devenir-une-pratique-revolutionnaire

Business Digest, « Pourquoi les Créatifs Culturels vont influencer l'entreprise », 134, octobre 2003.

Cap Campus, « Lancement en France du yoga guerrier avec Trudie Styler », consulté le 4 janvier 2012 : http://www.capcampus.com/bien-etre-127/lancement-en-france-du-yoga-guerrier-avec-trudie-styler-a14411.htm

Casseurs de pub, « Contre le Grenelle 2 des productivistes ! Un nouveau Contre-Grenelle le 2 mai 2009 à Lyon », consulté le 9 octobre 2016 : http://www.casseursdepub.org/index.php?menu=campagnes&sousmenu=contre-grenelle.org/contre-grenelle2/index

Cathelat Bernard, Mermet Gérard, *Vous et les Français*, Éditions Flammarion, 1985.

Cathobel, « La bienveillance, ça s'apprend ! », consulté le 23 septembre 2015 : http://www.cathobel.be/2015/09/23/la-bienveillance-ca-sapprend/

Censimento Globale [site internet], consulté le 15 mai 2012 : http://www.censimentoglobale.it/index.php

Centre de Communication Avancée [site internet], consulté le 19 mars 2012 : http://www.lecca.com/accueil.html

Chambre de Métiers et de l'Artisanat – Loiret, « Élaborer votre business plan », consulté le 6 septembre 2016 : http://www.cma45.fr/fiche/elaborer-votre-business-plan

Chopra Deepak, *Le livre des coïncidences : vivre à l'écoute des signes que le destin nous envoie*, J'ai lu, 2009.

Club de Budapest France [site internet], consulté le 25 septembre 2010 : http://clubdebudapest.org/

Club de Budapest Hongrie, « Kulturális kreatívok : Életmód és értékrend című kutatás », 2004, consulté le 25 août 2013 : http://budapestklub.hu/oldal.php?oid=15

Club de Budapest International [site internet], consulté le 25 septembre 2010 : http://www.clubofbudapest.org/

Club de Budapest International, « Manifesto on the spirit of planetary consciousness », 26 octobre 1996, consulté le 10 octobre 2016 : http://www.clubofbudapest.org/clubofbudapest/attachments/article/73/Club%20of%20Budapest%20Manifesto.PDF

Club de Budapest Italie [site internet], consulté le 12 septembre 2012 : http://www.creativiculturali.it

CNIID, Amis de la Terre, *L'obsolescence programmée, symbole de la société du gaspillage : le cas des produits électriques et électroniques*, septembre 2010.

Coach du Bonheur, « La pensée créatrice – la loi d'attraction », consulté le 10 septembre 2016 : http://www.coach-du-bonheur.be/index.php/Pensee-creatrice/la-pensee-creatrice-la-loi-d-attraction-formation-seminaire.html

Cohen Andrew, « Les six principes de l'éveil évolutif », *andrewcohen.org*, consulté le 3 avril 2012 : http://www.andrewcohen.org/fr/6Principes.asp

Cointe Etienne, Virilli Mathias, « La smart city doit être plus qu'une ville intelligente », *Méta-Media*, consulté le 3 septembre 2016 : http://meta-media.fr/2014/11/21/la-smart-city-doit-etre-plus-quune-ville-intelligente.html

Collomb Bertrand, Rouvillois Samuel, *L'entreprise humainement responsable*, Desclée de Brouwer, 2011.

Commission Européenne, *Guide pratique de prospective territoriale en France*, 2002.

Commission Trilatérale [site internet], consulté le 16 mars 2010 : http://www.trilateral.org

Common Good Forum: Global & Local Bridge-Builder [site internet], consulté le 20 septembre 2016 : http://www.commongoodforum.eu/

ConsoGlobe, « Produits du commerce équitable : démêler le vrai du faux », consulté le 20 septembre 2016 : http://www.consoglobe.com/les-vrais-faux-produits-du-commerce-equitable-cg/3

Contre Info.info, « Jean Ziegler : La cause de la faim, c'est une répartition aberrante des richesses », 25 avril 2007, consulté le 23 novembre 2011 : http://contreinfo.info/article.php3?id_article=871

Convergences, « Qui sommes-nous ? », consulté le 25 juin 2016 : http://www.convergences.org/convergences/

Corcuff Philippe, « En finir avec le rocardisme… et le mitterrandisme : pour une nouvelle gauche », consulté le 22 février 2017 : https://blogs.mediapart.fr/philippe-corcuff/blog/060716/en-finir-avec-le-rocardisme-et-le-mitterrandisme-pour-une-nouvelle-gauche

Créatifs Culturels en Belgique [site internet], consulté le 23 mars 2012 : http://www.creatifsculturels.be/

Créatifs Culturels en Belgique, « Programme : Grande rencontre 2012 des Créatifs Culturels ».

Creativi Culturali [site internet], consulté le 16 octobre 2010 : http://www.creativiculturali.it/

Cultural Creatives TM [site internet], consulté le 25 septembre 2010 : http://www.culturalcreatives.org/

Dagnaud Monique, « Le web, ce laboratoire du capitalisme sympa », *Le Débat*, 160, 2010/3.

Dagnaud Monique, « Le temps du populisme culturel », *Slate.fr*, 24 novembre 2011, consulté le 2 septembre 2012 : http://www.slate.fr/story/46649/jeunesse-indignes-creatifs-justiciers-populisme-culturel

Daniel Emmanuel, *Le tour de France des alternatives*, Seuil, 2014.

Dawkins Richard, *Le Gène égoïste*, Éditions Odile Jacob, 2003.

Décisions durables, « LH Forum : la Positive Economy en fête ! », septembre 2015, consulté le 21 mai 2016 : http://www.decisionsdurables.com/lh-forum-la-positive-economy-en-fete/

« Définition de l'oecuménisme », *L'Église catholique à Paris*, consulté le 3 septembre 2016 : http://www.paris.catholique.fr/-Definition-de-l-OEcumenisme-.html

Démocratie & Spiritualité [site internet], consulté le 20 mars 2013 : http://www.democratie-spiritualite.org/

De Montbrial Thierry, *Énergie : le compte à rebours*, Éditions J.C. Lattès, 1978.

Design Me A Planet [site internet], consulté le 15 mai 2012 : http://designmeaplanet.com

Deutsche Vereinigung für Christliches Geistiges Heilen e.V. [site internet], consulté le 20 septembre

2016 : http://dvgh.info

Dunod, « Interview de Alain de Vulpian : Comme nous avons changé ! La saga inédite de 50 ans de bouleversements socioculturels », 20 janvier 2004, consulté le 19 mars 2012 : http://www.dunod.com/interview/comme-nous-avons-change-la-saga-inedite-de-50-ans-de-bouleversements-socioculturels

Earth Charter Initiative, « La Charte de la Terre », consulté le 20 septembre 2016 : https://earthcharter.org/invent/images/uploads/echarter_french1.pdf

École Nature Conscience Chamanisme, « Qu'est ce que le chamanisme ? », consulté le 10 septembre 2016 : http://www.nature-conscience-chamanisme.fr/stages-avances/les-stages-avances/105-schemas-karmiques-et-champs-akashiques.html

Écologie au Quotidien [site internet], consulté le 5 juin 2016 : http://www.ecologieauquotidien.fr/

« Edgar Mitchell – La Révélation », *dailymotion.fr*, consulté le 25 septembre 2010 : http://www.dailymotion.com/video/x7dcor_edgar-mitchell-la-revelation_news

Éditions Yves Michel [site internet], consulté le 26 septembre 2010 : http://www.yvesmichel.org

Égalité et Réconciliation, « Entretien avec Francis Cousin », 3 août 2013, consulté le 28 mai 2016 : http://www.egaliteetreconciliation.fr/Entretien-avec-Francis-Cousin-19373.html

Egger Michel Maxime, « Écologie intérieure (6/6) : la voie du méditant-militant », *trilogies*, 23 janvier 2016, consulté le 2 juin 2016 : http://www.trilogies.org/blog-notes/ecologie-interieure-66

Église catholique en France, « Glossaire », consulté le 14 septembre 2016 : http://www.eglise.catholique.fr/glossaire

Elgin Duane, LeDrew Coleen, « Global Consciousness Change : Indicators of an Emerging Paradigm », mai 1997, consulté le 12 mars 2012 : http://duaneelgin.com/wp-content/uploads/2010/11/global_consciousness.pdf

emarketing.fr, « Définition Prospective », consulté le 2 septembre 2016 : http://www.e-marketing.fr/Definitions-Glossaire/Prospective-242848.htm#2ZwFMKe44JtW73iE.97

Engie, « Services énergétiques », consulté le 15 mai 2012 : http://www.engie.com/activites/services-a-lenergie/services-energetiques/

EVOLVE, « About the Foundation for Conscious Evolution », consulté le 2 septembre 2010 : http://www.evolve.org/pub/doc/footer_about_fce.html

Feminine Wisdom School [site internet], consulté le 17 mai 2014 : http://femininewisdomschool.com/

Fergusson Marilyn, *La conspiration du Verseau : pour un nouveau paradigme*, Éditions Calmann-Lévy, 1981.

Fondation pour les Générations Futures, « Le développement soutenable: une approche à 360° »,

consulté le 12 septembre 2016 : http://www.foundationfuturegenerations.org/fr/developpement-soutenable

Fondation Tuck [site internet], consulté le 2 septembre 2016 : http://www.fondation-tuck.fr/

Foucart Stéphane, « Qui sont les climato-sceptiques ? », *L'express*, 28 octobre 2010, consulté le 21 septembre 2016 : http://www.lexpress.fr/actualite/societe/environnement/qui-sont-les-climato-sceptiques_931831.html

Foundation Center [site internet], consulté le 20 novembre 2011 : http://http://foundationcenter.org/

Foundation for Conscious Evolution [site internet], consulté le 3 mars 2013 : http://www.barbaramarxhubbard.com/

Gaiam [site internet], consulté le 4 janvier 2012 : http://www.gaiam.com/

Gaiam, Inc. [site internet], consulté le 4 janvier 2012 : http://corporate.gaiam.com/

Génération Tao, *Êtes-vous un Créatif Culturel ?*, 66, septembre 2012.

Groupe de Bilderberg, « Communiqué de presse », 3 juin 2000.

Habitat Groupé : le site des habitats groupés en Wallonie et à Bruxelles, « Habitat groupé, c'est quoi ? » , consulté le 20 septembre 2016 : https://www.habitat-groupe.be/habitat-groupe-cest-quoi/

Halevy-van Keymeulen MArc, *L'Age de la Connaissance*, MM2 Éditions, 2005.

Hawken Paul, *L'écologie de marché – ou l'économie quand tout le monde gagne*, Éditions Le Souffle d'Or, 1995.

Hawken Paul, Lovins Amory, Lovins Hunter, *Natural Capitalism : Comment réconcilier économie et environnement*, Éditions Scali, 2008.

human-side.com, « Un entretien avec Ken Wilber », 2000, consulté le 3 avril 2012 : http://www.human-side.com/wilber/InterviewShamb3.htm

IFP Énergies nouvelles [site internet], consulté le 13 septembre 2016 : http://www.ifpenergiesnouvelles.fr

In Principo [site internet], consulté le 2 juillet 2016 : http://www.inprincipo.com/fr/

INREES, « L'extraordinaire, c'est quoi ? Qu'est ce que l'extraordinaire ?, consulté le 10 septembre 2016 : http://www.inrees.com/C-est-quoi-extraordinaire

INSEE, « Le développement durable », juillet 2009, consulté le 23 mars 2010 : http://www.insee.fr/fr/insee_regions/nord-pas-de-calais/themes/ouvrages/dev_durable/DVAxe1.pdf

Institut IDEOdynamic, « Brève description », consulté le 8 septembre 2016 : http://www.spiraledynamique.com/Theorie/index.php

Institut négaWatt, « Réinventer le feu – Des solutions économiques novatrices pour une nouvelle ère énergétique », consulté le 20 septembre 2016 : http://www.institut-negawatt.com/page.php?id=17

Institute of Noetic Sciences [site internet], consulté le 10 octobre 2012 : http://www.noetic.org

Integral Life [site internet], consulté le 23 avril 2010 : http://integrallife.com/contributors-1

Integral Partnerships [site internet], consulté le 5 janvier 2012 : http://www.integralpartnerships.com/index.php

Jacquiau Christian, « Max Havelaar ou les ambiguïtés du commerce équitable », *Le Monde diplomatique*, septembre 2007, consulté le 20 septembre 2016 : https://www.monde-diplomatique.fr/2007/09/JACQUIAU/15101

John Templeton Foundation [site internet], consulté le 12 mars 2012 : http://www.templeton.org/

Journal Officiel Association, « Design Me A Planet (DMAP) », 17 mars 2012.

Kempf Juliette, « Pour guérir la Terre, il faut soigner notre tête », *Reporterre*, 28 octobre 2015, consulté le 2 juin 2016 : https://reporterre.net/Pour-guerir-la-Terre-il-faut-soigner-notre-tete

Kunita Kaoru, « LOHAS takes Japan », consulté le 4 janvier 2012 : http://www.lohas.com/lohas_japan

La fédération des Cafés Citoyens [site internet], consulté le 25 mai 2016 : http://www.cafes-citoyens.fr/

L'Archipel des Utopies [site internet], consulté le 16 octobre 2010 : http://www.archiutop.com/

Laszlo Ervin [site internet], consulté le 16 octobre 2010 : http://ervinlaszlo.com

Laszlo Ervin, et al., *Goals for Mankind. A report to the Club of Rome on the New Horizons for Global Community*, Éditions E.P. Dutton, 1977.

Laszlo Ervin, *Les défis du troisième millénaire*, Village Mondial, 1998.

Laszlo Ervin, *Science et champ akashique*, Éditions Ariane, 2005.

Laszlo Ervin, Conférence : « La conscience akashique, la nouvelle spiritualité et la guérison de la planète », *JISL*, 5 avril 2009. Document audio en notre possession.

Laszlo Ervin, « La déclaration « Worldshift 2012 » d'état d'urgence global », *Prospective d'un monde en mutation*, Éditions l'Harmattan, 2010.

Laszlo Ervin, « Quand la science devient spirituelle », *L'initiation*, 10, consulté le 21 mars 2012 : http://www.magazinelinitiation.com/Webzine/W_TsNs_Auteurs.php?ID=252

Laszlo Ervin, « Rencontre avec des cœurs remarquables » (interview), *Les humains associés*, consulté le 21 mars 2012 : http://www.humains-associes.org/No6/HA.No6.Laszlo.1.html

Lebouteux Geneviève, « Atelier : Surgissement d'un monde nouveau à Notre-Dame-des-Landes », 25 août 2013, consulté le 6 septembre 2016 : http://genevieve-lebouteux.com/atelier-surgissement-dun-monde-nouveau-a-notre-dame-des-landes/

Lemarchand François, « Émergence d'une nouvelle culture pour le XXIe siècle : les Créatifs Culturels », Canopée, 3, 2005.

Le Monde, « Le capitalisme est une forme de spiritualité dangereuse, 17 septembre 2009, consulté le 5 septembre 2016 : http://www.lemonde.fr/livres/article/2009/09/17/christian-arnsperger-le-capitalisme-est-une-forme-de-spiritualite-dangereuse_1241654_3260.html

Leparisien.fr, « Cinéma : les bons comptes de « Home » », 24 juillet 2009, consulté le 11 mars 2014 : http://www.leparisien.fr/loisirs-et-spectacles/cinema-les-bons-comptes-de-home-24-07-2009-589033.php

« L'ergothérapeute est un professionnel de santé qui fonde sa pratique sur le lien entre l'activité humaine et la santé », *ANFE*, 7 mars 2016, consulté le 5 septembre 2016 : http://www.anfe.fr/definition

Les humains associés [site internet], consulté le 2 janvier 2012 : http://www.humains-associes.org/

L'Express, « La crise de la vache folle », consulté le 2 septembre 2016 : http://www.lexpress.fr/actualite/societe/sante/la-crise-de-la-vache-folle_1775435.html

Liegey et al., *Manifeste pour une dotation inconditionnelle d'autonomie*, Éditions Utopia, 2013.

L'observatoire des aliments, « Tristram Stuart, chevalier de l'anti-gaspillage », 29 mai 2013, consulté le 21 septembre 2016 : http://www.observatoire-des-aliments.fr/qualite/tristram-stuart

Loewenstein Bobby, « Les hippies avaient-ils tout compris ? », *Nouvelles Clés*, 57, mars-avril-mai 2008.

Lohas Online [site internet], consulté le 4 janvier 2012 : http://www.lohas.com/about

Lovins Amory, Lovins Hunter, Weizsäcker von Ernst U., *Facteur 4 – Deux fois plus de bien-être en consommant deux fois moins de ressources*, Éditions Terre Vivante, 1997.

Luyckx Guisi Marc, *Au delà de la modernité, du patriarcat et du capitalisme*, 2001, p. 64. Pagination de la version en ligne, consultée le 12 mars 2012 : http://www.scribd.com/doc/22104201/Au-dela-de-la-modernite-du-patriarcat-et-du-capitalisme-par-Marc-Luyckx-Ghisi

Luyckx Ghisi Marc, *La Société de la Connaissance*, Éditions Romaines, 2008.

Luyckx Ghisi Marc, *Surgissement d'un nouveau monde*, L'Harmattan, 2012.

Maler Henri, « (Re)lire : L'Omerta française, de Sophie Coignard et Alexandre Wickham (1999) », *Acrimed*, 30 août 2013, consulté le 24 mai 2016 : http://www.acrimed.org/Re-lire-L-Omerta-francaise-de-Sophie-Coignard-et-Alexandre-Wickham-1999

Margossian Georges, Von Saxenburg Siska, *Créer et gérer un centre de bien-être*, Eyrolles, 2011.

Market Response [site internet], consulté le 24 août 2013 : http://www.marketresponse.nl/

Market Response, « Persbericht (communiqué) : 28 juin 2004 », consulté le 2 septembre 2013 : www.hansonexperience.com/blog/files/cultureel_creatieven.pdf

Max Havelaar, « Dix idées reçues sur le commerce équitable », consulté le 20 septembre 2016 : http://www.maxhavelaarfrance.org/dix-idees-recues-sur-le-commerce-equitable.html

Meuwissen Éric, « Le portrait : John Martin, le châtelain du Lac, patron des Martin's Hotels, la tête dans les (cinq) étoiles », *Le soir*, 27 mai 2002.

Mind & Life Institute [site internet], consulté le 21 mars 2013 : https://www.mindandlife.org/

Monsanto, « Monsanto et Novozymes s'associent pour fournir des solutions durables dans le domaine bio-agricole », consulté le 21 mai 2016 : http://www.monsanto.com/global/fr/actualites/pages/monsanto-et-novozymes.aspx

Morin Edgar, « La Voie », *Prospective d'un monde en mutation*, Éditions l'Harmattan, 2010.

Nations Unies [site internet], consulté le 20 septembre 2016 : http://www.un.org/

Nature & Découverte [vidéo], 2013, consulté le 26 septembre 2016 : http://cache.natureetdecouvertes.com/wwwStaticContent/ned/video/ND-2013-lifestyle-bilingue_Backup.mp4

New Deal for Europe, « Appel au président de la commission européenne Jean-Claude Juncker », consulté le 4 juin 2016 : https://www.taurillon.org/IMG/pdf/271114_ice_appel-a-jc-juncker.pdf

Non au capitalisme vert, Éditions Parangon/VS, 2009.

Nous Citoyens [site internet], consulté le 22 mai 2016 : www.nouscitoyens.fr

Nous sommes parti-e-s pour la Décroissance, « Protectionnisme, Relocalisation et Décroissance », 9 avril 2009, consulté le 22 mai 2016 : http://www.partipourladecroissance.net/?p=2236

Ouest France, « Leroy Merlin accueillera un Repair Café à la rentrée », 15 juillet 2016, consulté le 28 mai 2016 : http://www.ouest-france.fr/bretagne/chantepie-35135/leroy-merlin-accueillera-un-repair-cafe-la-rentree-4371926

Oxfam International [site internet], consulté le 28 mai 2016 : https://www.oxfam.org/fr/

Pacte civique [site internet], consulté le 4 juin 2016 : http://www.pacte-civique.org/

Pelosini Giovanni, « Nasce l'Alleanza per il Progetto Globale », 11 novembre 2011, consulté le 21 mars 2012 : http://www.giovannipelosini.com/2011/11/11-11-11-nasce-lalleanza-per-il-progetto-globale/#more-8967

People Planet Profit, « Cultural Creatives in Nederland », 9 octobre 2006, consulté le 2 septembre 2013 : http://www.peopleplanetprofit.be/beelden/CulturalCreatives2006.pdf

Phipps Carter, Pitney Joel, « Réveillez-vous ! Vous faites partie d'un mouvement ! », *Éveil et évolution*, 7, 2e semestre 2008.

PNUE, « La voix de l'environnement », consulté le 25 septembre 2016 : http://www.unep.org/french/About/

PNUE, « À propos : Économie verte », consulté le 13 octobre 2016 : http://www.unep.org/french/rio20/Apropos/Economieverte/tabid/102265/Default.aspx

PNUE, « Planète Morte, planète vivante: restauration de la biodiversité et des écosystèmes pour un développement durable » (flyer), consulté le 2 février 2011 : http://dev.grida.no/WEDthings/flyers/french/RRAecosys_8pFlyer_fr_prn.pdf

Psychologies.com, « Marie de Hennezel », consulté le 25 mai 2016 : http://www.psychologies.com/Les-experts-de-Psychologies/Hennezel-Marie-de

Psychologies.com, « Psychodrame morénien », consulté le 5 septembre 2016 : http://www.psychologies.com/Dico-Psycho/Psychodrame-morenien

Psychologies.com, « Thérapie et développement personnel : Comment peut-on différencier la thérapie du développement personnel? », consulté le 4 septembre 2016 : http://www.psychologies.com/Therapies/Toutes-les-therapies/Psychotherapies/Reponses-d-expert/Therapie-et-developpement-personnel

QUID, « Club de Rome », consulté le 18 mars 2008 : http://www.quid.fr/2007/Organisations_Internationales/Club_De_Rome/1

Ray H. Paul, « Excerpts from the The Integral Culture Survey : A Study of the Emergence of Transformational Values in America (From Chapters 1, 2, 5 and 6) », 1996, consulté le 25 septembre 2010 : http://wisdomuniversity.org/exsintegralculturesurvey.pdf

Ray Paul H., « The Rise of Integral Culture », *Noetic Sciences Review* », 37, printemps 1996, p. 4. Une copie est disponible à : http://www.noetic.org/publications/review/issue37/r37_Ray.html (document consulté le 30 septembre 2010).

Ray Paul H, Anderson Sherry Ruth, *L'émergence des Créatifs Culturels*, Éditions Yves Michel, 2001.

Ray H. Paul, « The Potential for a New, Emerging Culture in the U.S. : Report on the 2008 American Values Survey », 2008, consulté le 25 septembre 2010 : https://www.wisdomuniversity.org/CCsReport2008SurveyV3.pdf

Régénere! [site internet], consulté le 12 septembre 2016 : http://regenere.org

Reporterre, « Cochabamba : le texte de l' « Accord des peuples », 30 avril 2010, consulté le 3 juin 2010 : http://www.reporterre.net/spip.php?article1104

Reporterre, « « La « croissance verte » est une mystification absolue » : entretien avec Philippe Bihouix », 16 juin 2015, consulté le 20 septembre 2016 : https://reporterre.net/La-croissance-verte-est-une-mystification-absolue

Revkin Andrew C., « Industry Its Scientists on Climate », *The New York Times*, 23 avril 2009, consulté le 3 mars 2017 : http://www.nytimes.com/2009/04/24/science/earth/24deny.html

Rockefeller Brothers Fund [site internet], consulté le 2 novembre 2011 : http://www.rbf.org/

Roemischer Jessica, « La Spirale de l'Évolution – Une quête infinie vers le haut », *What is Enlightenment*, automne 2002.

Roulement à Bill [site internet], consulté le 12 septembre 2016 : http://www.roulementabill.org/

Saloff-Coste Michel, « Biographie de Michel Saloff Coste 2001 », Version 4, consulté le 10 décembre 2013 : http://www.academia.edu/1197786/AUTOBIOGRAPHIE_12_DE_2001

Saloff-Coste Michel, « Futur des civilisations, civilisations du futur », *Prospective d'un monde en mutation*, Éditions l'Harmattan, 2010.

Saloff-Coste Michel, « Bilan et réflexion sur le futur de l'UI », 7 mars 2010, consulté le 10 juin 2010 : http://universite-integrale.blogspot.fr/2008/02/le-projet-duniversit-intgrale-par.html

Saloff-Coste Michel, « Quelle énergie à long terme pour le futur de la planète terre ? », 10 juin 2013, consulté le 5 septembre 2016 : http://www.fondation-tuck.fr/upload/docs/application/pdf/2014-12/presentation-m-saloff-costes.pdf

Santé magazine, « Kinésiologie: origine, principe, contre-indications... », consulté le 5 septembre 2016 : http://www.santemagazine.fr/kinesiologie-approche-complementaire-30023.html

Schepman Thibaut, « Thierry Casasnovas, le gourou du « tout cru », vous attend tranquille sur Youtube », *Rue89*, 26 novembre 2014, consulté le 12 septembre 2016 : http://rue89.nouvelobs.com/2014/11/26/thierry-casasnovas-gourou-tout-cru-attend-tranquille-youtube-256224

Schwerer Charles-Antoine, « Blablacar et Airbnb : le partage est le nouveau stade du capitalisme », *La Tribune*, 29 octobre 2015, consulté le 21 mai 2016 : http://www.latribune.fr/opinions/tribunes/blablacar-et-airbnb-le-partage-est-le-nouveau-stade-du-capitalisme-514350.html

Scriptoblog, « L'insurrection qui vient (comité invisible) », 8 décembre 2008, consulté le 28 mai 2016 : http://scriptoblog.com/index.php/notes-de-lecture/politique/165-linsurrection-qui-vient-comite-invisible

Senk Pascale, « Guy Corneau : Nous sommes fait pour nous déployer », *Psychologies.com*, consulté le 20 septembre 2016 : http://www.psychologies.com/Moi/Se-connaitre/Personnalite/Articles-et-Dossiers/Trouver-le-meilleur-de-soi/Guy-Corneau-Nous-sommes-fait-pour-nous-deployer

Simplement-durable.com, « Club de Rome », consulté le 25 septembre 2010 : http://www.simplement-durable.com/club_de_rome.php

Sortir de l'économie, « De la souffrance au travail à sa réhabilitation ? ! Notes en vue de s'activer autrement que par le travail... », 2, mai 2008.

Sortir de l'économie, « Existe-t-il une économie à visage humain ? », 2, mai 2008.

State of the World Forum [site internet], consulté le 25 septembre 2010 : http://www.worldforum.org/

« Stern review : The Economics of Climate Change – Summury of Conclusions », consulté le 1er décembre 2011 : http://www.hm-treasury.gov.uk/media/3/2/Summary_of_Conclusions.pdf

Taizé, « La communauté aujourd'hui », 8 mars 2008, consulté le 3 septembre 2016 : http://www.taize.fr/fr_article444.html

Terraeco, « L'institut français du pétrole », 2 octobre 2008, consulté le 20 août 2016 : http://www.terraeco.net/Le-roi-francais-du-petrole.html

Terre du Ciel [site internet], consulté le 25 mai 2016 : http://www.terre-du-ciel.org

TETRA [site internet], consulté le 10 septembre 2016 : http://www.tetra-asbl.be

Thierry de Montbrial [site internet], consulté le 27 mars 2012 : http://www.thierrydemontbrial.com

Todd Emmanuel, *Après l'empire : essai sur la décomposition du système américain*, Gallimard, 2002.

Transition Biomatériaux [site internet], consulté le 21 mai 2016 : https://www.xing-events.com/transition_biomateriaux.html

Transition Micro-algues [site internet], consulté le 21 mai 2016 : https://fr.xing-events.com/Transition-MicroAlgues.html

Université de la Terre, « Réinventer le progrès », 2008, consulté le 13 septembre 2016 : http://www.universitedelaterre.com/fr/historique/universite-de-la-terre-unesco-2008-le-progres

Université Interdisciplinaire de Paris [site internet], consulté le 12 mars 2012 : http://uip.edu

Van Eersel Patrick, « Caroline Myss, intuitive médicale : « Évaluez vos dettes énergétiques » », consulté le 30 septembre 2016 : https://mundometafisico.files.wordpress.com/2012/06/mc3a9taphysique-pour-tous039.pdf

Viveret Patrick, *L'évaluation des politiques et des actions publiques : Rapport au Premier ministre*, La documentation française, juin 1989.

Viveret Patrick, *Reconsidérer la richesse*, janvier 2002.

Weizsäcker von Ernst U et al., *Factor 5 – Transforming the Economy through 80% Improvements in Resource Productivity*, Earthscan Publications Ltd, janvier 2010.

Wilber Ken, *Le livre de la Vision Intégrale*, Éditions InterEditions – Dunod, 2008.

Wisdom University [site internet], consulté le 26 septembre 2010 : https://www.wisdomuniversity.org

WorldShift 2012 [site internet], consulté le 2 novembre 2013 : http://worldshift2012.org/

20 minutes.fr, « François Lemarchand veut « rapprocher les mondes de l'écologie et de l'entreprise » », 31 mars 2011, consulté le 13 septembre 2016 : http://www.20minutes.fr/planete/698511-20110331-planete-francois-lemarchand-veut-rapprocher-mondes-lecologie-lentreprise

Annexe 1 : Guide d'entretien

Le guide d'entretien reproduit ici a été utilisé auprès de participants ou de membres des deux associations étudiées (Design Me A Planet ; les Créatifs Culturels en Belgique). L'ordre de recueil des informations présentées ci-dessous a varié selon le temps accordé pour l'entretien, le déroulé même de l'entretien, la relation établie avec l'enquêté, ainsi que selon les caractéristiques propres à chaque trajectoire.

ENGAGEMENT ASSOCIATIF PRÉSENT

Description de l'engagement : Rôle occupé ? Responsabilités éventuelles ? Temps consacré ? Description de l'activité. Relations avec les autres membres ? Relations en dehors de l'activité ? Lieu de l'engagement et moyen de transport utilisé ?

Modalités d'entrée : Depuis quand ? Comment s'est faite l'entrée ?

Appréciation : Quelles sont les valeurs de l'association qui vous paraissent importantes ? Que pensez-vous de votre rôle (et responsabilités éventuelles) au sein de l'association ?

Finalité : Engagement en vue de quoi ?

Autres engagements associatifs éventuels, en lien avec ces valeurs : cf questions précédentes.

Autres engagements associatifs éventuels, sans lien avec ces valeurs : temps consacré (uniquement) ?

SITUATION FAMILIALE PRÉSENTE

Rapport à l'écologie/religieux au quotidien : Comment vivez-vous ce rapport à l'écologie au quotidien ? Comment cela se traduit-il concrètement ? Par exemple : alimentation bio ? Si oui, budget ? Rapport à la consommation ? Énergie ? Recyclage ? Éclairage ? Eau ? Vacances ? Et cetera. Idem pour le rapport au religieux (pratiques ?…). Est-ce un sujet de discussion avec votre conjoint(e) et avec vos enfants ? Si oui, fréquence ? Nature des discussions ?

Repères sur la famille : Statut : célibataire, marié, en couple, divorcé ? Enfants ? Si oui, combien, quel(s) âge(s) ?

Lieu d'habitation : Ville/quartier… Moyen de transport ? Habitat « écologique » ?

Appréciation : Que pensez-vous de votre rapport à l'écologie/religieux au quotidien ?

Rapport des enfants à l'écologie/religieux : Alimentation... ? Baptisés ?

Activités des enfants à l'extérieur (en dehors de la famille) : Type d'activités (ne pas détailler sauf si activités en lien avec les valeurs) ? Temps consacré à ces activités ? Distance domicile/ lieux d'activité : quel moyen de transport ?

Activités avec le (la) conjoint(e) : Activités en rapport avec ces valeurs ? Temps consacré à ces activités ?

Activités du ou de la conjoint(e) (en dehors de la famille) : Activités en rapport avec ces valeurs (ne pas détailler sauf si activités en lien avec les valeurs) ? Temps consacré à ces activités ?

EMPLOI PRÉSENT

Rapport à l'écologie/religieux au travail : Comment cela se traduit-il concrètement dans les relations avec les collègues (informés de l'engagement associatif ? Discussions ?…) ; dans les relations à la hiérarchie ; dans la réalisation des taches (recyclage…) ?

Appréciation : Que pensez-vous de ce rapport à l'écologie/religieux dans votre activité professionnelle ? Quelles sont par ailleurs les valeurs de l'entreprise ou de votre activité qui vous paraissent importantes ?

Description de l'emploi : Type de travail ? Salarié/indépendant ? Horaires ? Lieu de l'activité professionnelle : quel moyen de transport ? Engagement dans des collectifs au sein de l'entreprise ?

Modalités d'entrée : Depuis quand ? Comment s'est faite l'entrée ? Quelles ont été les conditions d'embauche ?

PARCOURS DE LA RENCONTRE DES VALEURS À AUJOURD'HUI

Moment de la rencontre avec ces valeurs : Modalités (familiales, professionnelles et associatives).

Contexte : Que faisiez-vous juste avant ?

Parcours jusqu'à aujourd'hui : Professionnel/Familial/Associatif => à croiser et en lien avec les valeurs : comment se mettaient en scène les valeurs ?

Appréciation

SOCIALISATION PRIMAIRE ET PARCOURS SCOLAIRE

Rapport à l'écologie/religieux : Valeurs présentes durant l'enfance ? Si oui, comment cela se traduisait-il concrètement au quotidien ?

Appréciation

Position sociale des parents : Situations professionnelles des parents ? Situations professionnelles

des grands-parents ?

Parcours associatif/militant des parents : Lequel des parents ? Type de structure/valeurs ? Fréquence ?

Scolarité : Parcours scolaire ? Diplômes ? Place des parents dans les choix ? Lieux d'étude ?

Modalités d'entrée : Comment s'est effectuée l'entrée ? Par quel intermédiaire (parents...) ?

Modalités de sortie : Comment s'est faite chaque bifurcation ? Pourquoi ?

Activités extrascolaires : Type ? Religieuses ? En lien avec la nature ? Fréquence ? Avec les parents/ sans les parents ? Place des parents dans les choix ?

Départ de chez les parents : Date ? Circonstances ? Relations avec les parents ?

TRANSFORMATION DE LA FAMILLE D'ORIGINE

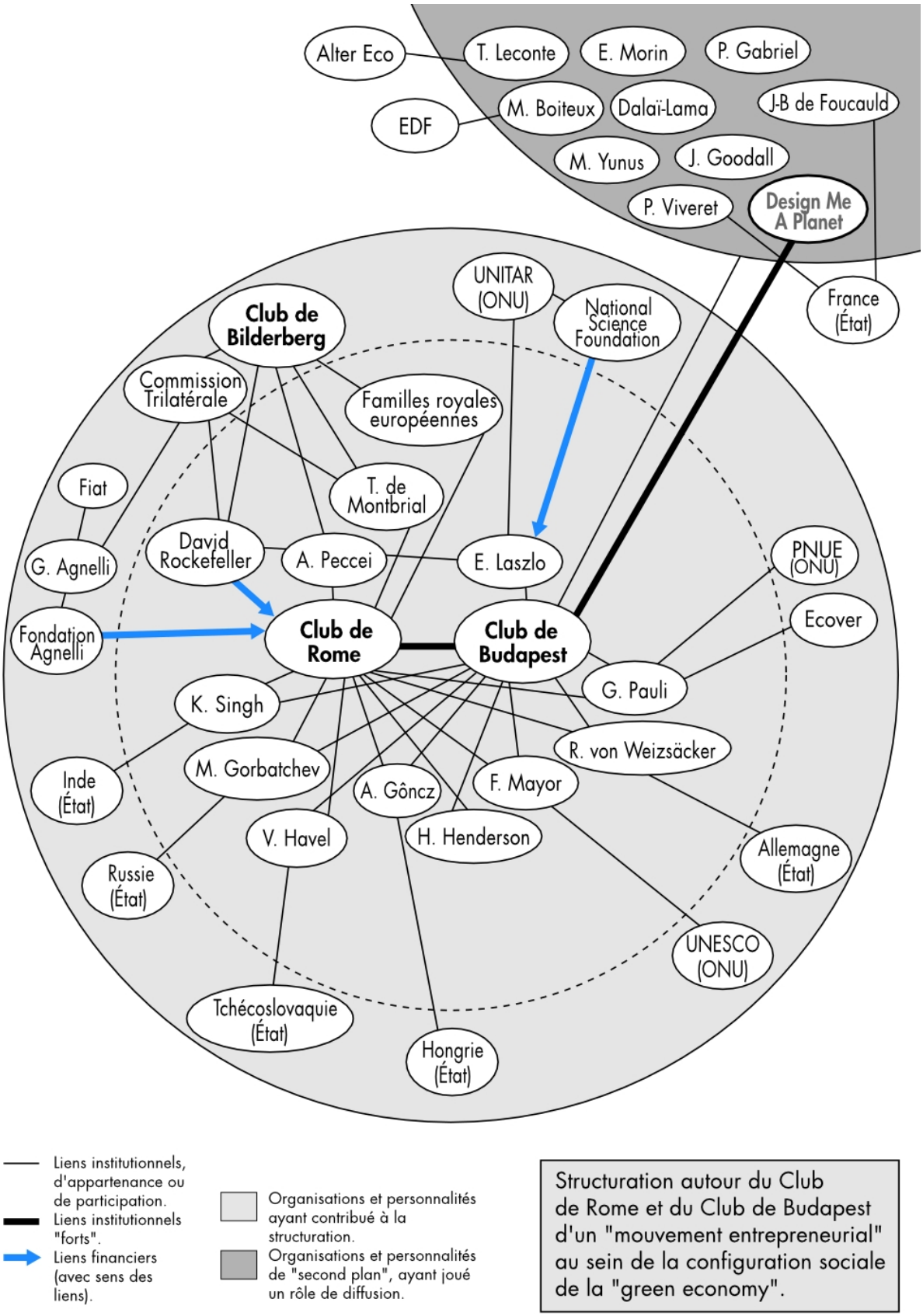
Frères et sœurs : Connaissent-ils votre rapport à ces valeurs ? Se retrouvent-ils dans ces valeurs ? Comment les vivent-ils ? Est-ce un sujet de discussion avec eux ? Âges ? Formations /métiers ? Parcours associatif ?

LA PROJECTION

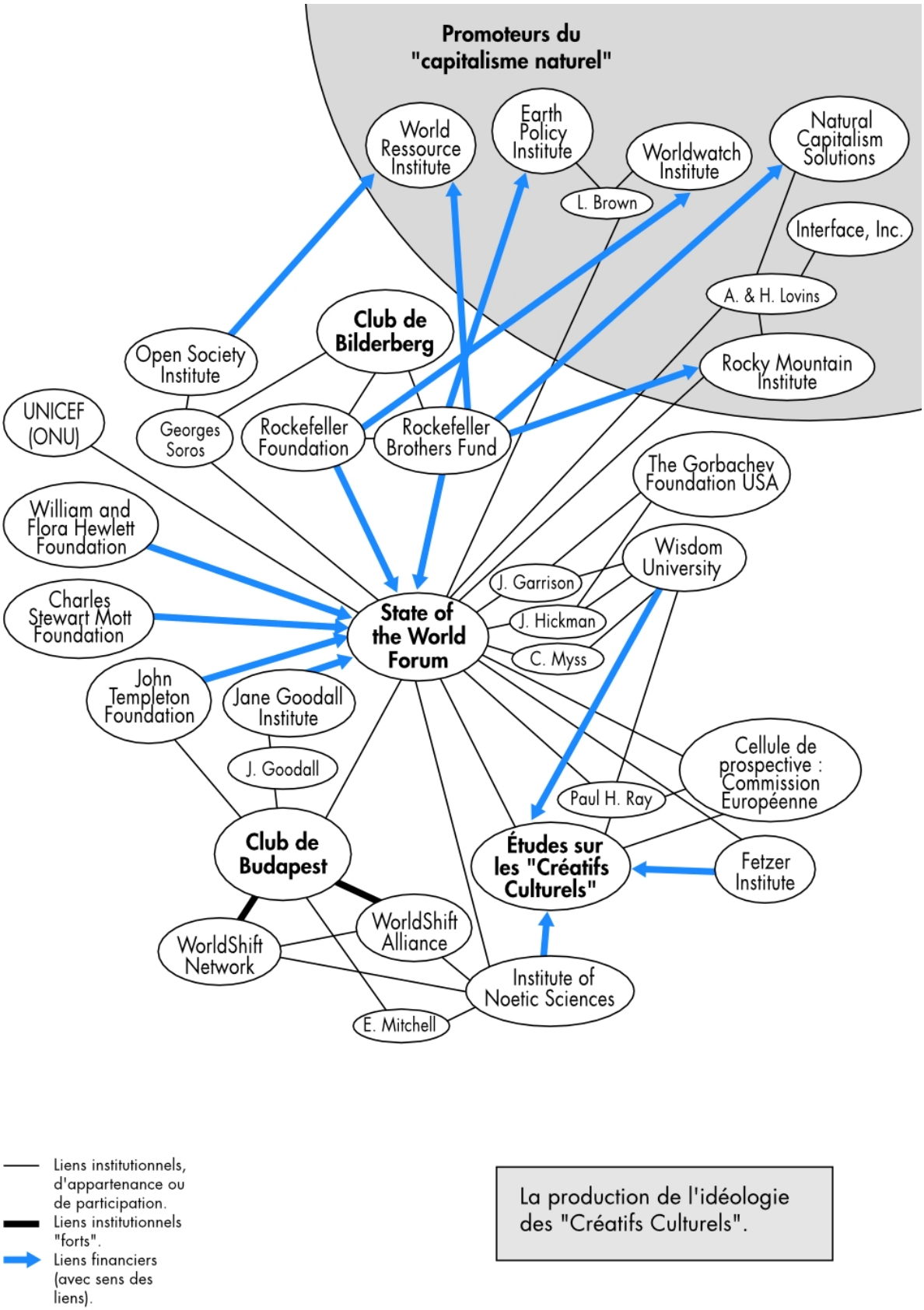
Actuellement, qu'est-ce qui vous semble important de réaliser dans votre vie pour qu'au terme de celle-ci, vous puissiez vous dire : « J'ai eu une vie la plus en accord possible avec mes valeurs ? »

Inversement, qu'est-ce qui vous amènerait à dire : « j'ai eu une vie peu en accord avec mes valeurs ? »

Annexe 2 : Schéma n°1



Annexe 3 : Schéma n°2



Annexe 4 : Liste des observations réalisées

► Les premières observations réalisées ont concerné le Club de Budapest – France et ce, dès la deuxième année de Master. Entre octobre 2009 et juin 2012, j'ai eu l'occasion de participer à sept journées de l'Université Intégrale, ainsi qu'à une « Soirée des amis » organisée par le club. Ces rencontres se sont toutes tenues à Paris.

- 24 octobre 2009 – Université intégrale n°6 : « Civilisations du futur et futur des civilisations ? ».

- 23 janvier 2010 – Université intégrale n°7 : « Ecovie, Ecoville, Ecovillage ».

- 20 avril 2010 – Université intégrale n°8 : « Asie et Occident : vers une culture intégrale ? ».

- 24 mai 2011 – Université intégrale n°12 : « Société et politiques intégrales ».

- 19 et 20 septembre 2011 – Université intégrale n°13 : « Nouvelles valeurs, nouvelles richesses, nouvelles mesures, nouvelles monnaies ».

- 24 novembre 2011 – Soirée des Amis : « Comment préparer nos enfants au monde de demain ».

- 17 février 2012 – Université intégrale n°14 : « L'approche intégrale dans l'Art et la création contemporaine ».

- 4 juin 2012 – Université intégrale n°15 : « Les voies de la résilience ».

► L'association « Les Créatifs Culturels en Belgique » a quant à elle fait l'objet de quatre observations. J'ai ainsi pu assister à Bruxelles à un « cycle de rencontres » autour du thème : « comment nous pouvons changer ce monde », comprenant trois rencontres qui se sont tenues entre avril et juin 2011. J'ai également participé à la quatrième rencontre nationale qui s'est tenue le 3 juin 2012 à Genval (province du Brabant wallon – région wallone) et qui a rassemblé environ 660 participants.

- 3 avril 2011 (après-midi), autour de la thématique : « le monde, ses enjeux et nos possibilités ».

- 1er mai 2011 (après-midi), autour de la thématique : « Agir sur base de nos valeurs et, par là, construire le Nouveau Paradigme ».

- 19 juin 2011 (après-midi), autour de la thématique : « impulser nos valeurs dans un domaine majeur : l'économie et la finance ».

- 3 juin 2012 : « Grande rencontre 2012 des Créatifs Culturels : rassemblement convivial et festif autour du thème : « Ré-Enchanter la vie ».

► Enfin, deux observations ont été réalisées concernant Design Me A Planet. J'ai assisté en effet au lancement officiel de l'association le 2 février 2012, lequel s'est tenu dans les locaux de l'Institut des Métiers et de la Formation COFELY GDF Suez situés à Nanterre (92). Une « journée » a été organisée à cet effet. Il n'a pas été possible, en raison de difficultés à accéder au terrain, d'être

présent à la journée annuelle de l'association qui s'est tenue en février 2013. J'ai pu cependant assister à la rencontre annuelle qui s'est tenue à Paris le 3 février 2014, à nouveau dans les locaux de l'Institut des Métiers et de la Formation COFELY GDF Suez situés à Nanterre (92).

- 2 février 2012 : Journée de lancement de Design Me A Planet.

- 3 février 2014 : « Créer et réussir le XXI^{ème} siècle, que faire dès 2014 ? : Les facteurs clefs de succès ».

Annexe 5 : Design Me A Planet (DMAP) : des mises en scène qui relèvent plutôt du pôle utilitariste

Hall d'accueil de l'Institut des Métiers et de la Formation de COFELY GDF-SUEZ (Nanterre), lieu de la journée de lancement de Design Me A Planet (2 février 2012).

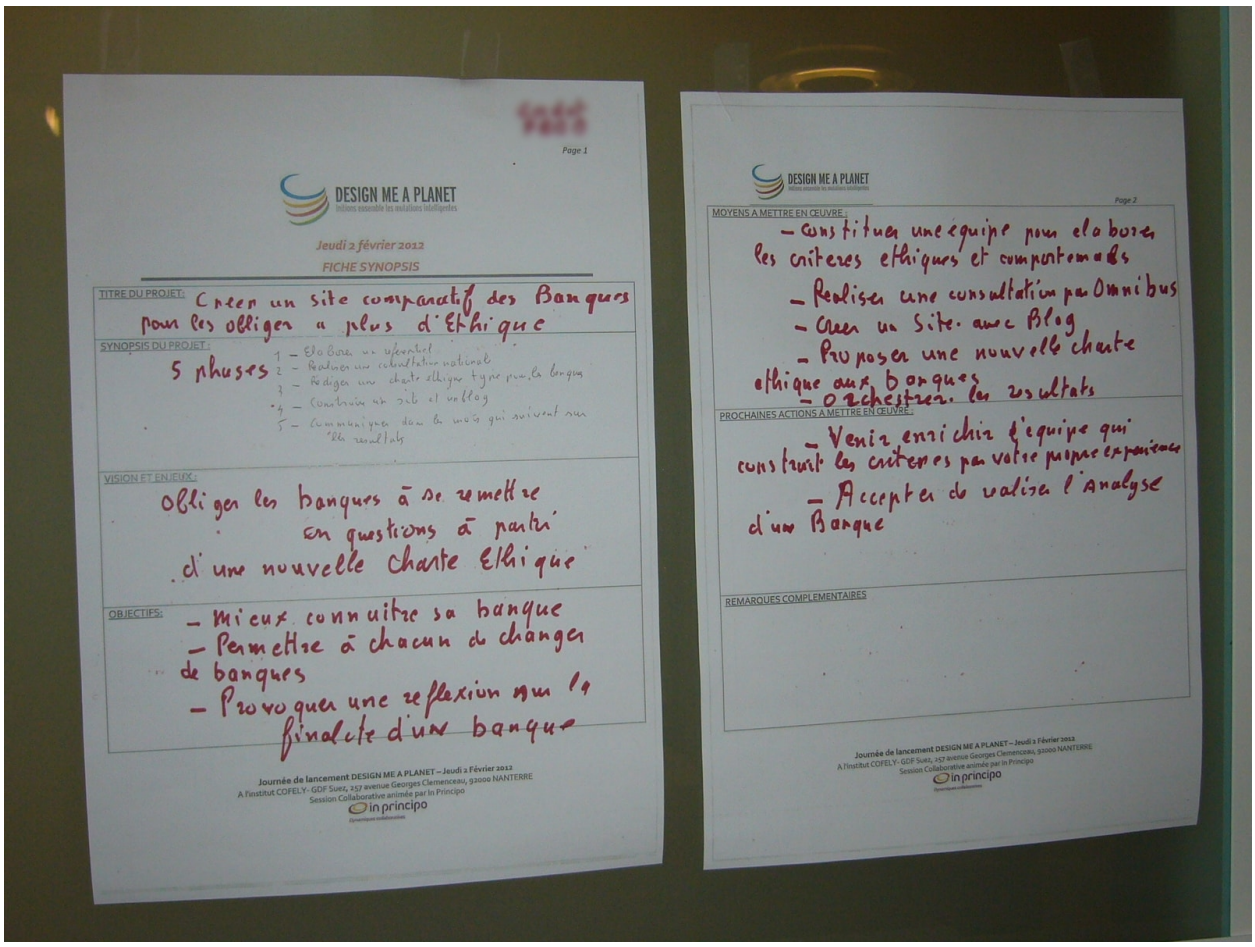
Journée de lancement de Design Me A Planet (2 février 2012) – Discours d'ouverture de Gérard Boivin, ancien PDG du groupe BEL de 2001 à 2009 et président du conseil de surveillance d'UNIBEL depuis 2009.

Journée de lancement de Design Me A Planet (2 février 2012) – Intervention orale de Kimon Valaskakis, ancien ambassadeur du Canada auprès de l'OCDE (1995 – 1999) et président-fondateur du « think tank » : la Nouvelle École d'Athènes (NEA).

Journée de lancement de Design Me A Planet (2 février 2012) – Résultat du « World Buffet », méthode d' « intelligence collective », autour de la question : « quels sont les défis autour desquels Design Me A Planet doit nous aider à collaborer en 2012 ? »

Journée de lancement de Design Me A Planet (2 février 2012) – Consignes données d'un « action space », méthode d' « intelligence collective » devant déboucher sur des « initatives-projets » et des « démarches concrètes d'action ».

Journée de lancement de Design Me A Planet (2 février 2012) – « Marché aux projets » : découverte des résultats de l' « action space », devant permettre de faire émerger certains projets.



Journée de lancement de Design Me A Planet (2 février 2012) – L'une des propositions du « marché au projet » : « Créer un site internet comparatif des banques pour les obliger à plus d'éthique ».

Annexe 6 : L'association des Créatifs Culturels en Belgique » : des mises en scène qui relèvent plutôt du pôle de la croyance

Hall d'accueil de l'Espace du Marais (Bruxelles), lieu de la rencontre des Créatifs Culturels en Belgique du 3 avril 2011.

Rencontre des Créatifs Culturels en Belgique du 3 avril 2011 – Moment « détente » : visionnage d'un clip musical.

Grande Rencontre 2012 des Créatifs Culturels en Belgique – Écoute de « témoins privilégiés ».

Grande Rencontre 2012 des Créatifs Culturels en Belgique – Échanges en petits groupes autour du thème : « Qu'est-ce qui vous anime de l'intérieur ? »

Grande Rencontre 2012 des Créatifs Culturels en Belgique – Moment « festif » en fin de journée : cercle en vue d'une grande danse.

Martin's Château du Lac (Genval) : hôtel 5 étoiles, lieu de la Grande Rencontre 2012 des Créatifs Culturels en Belgique.

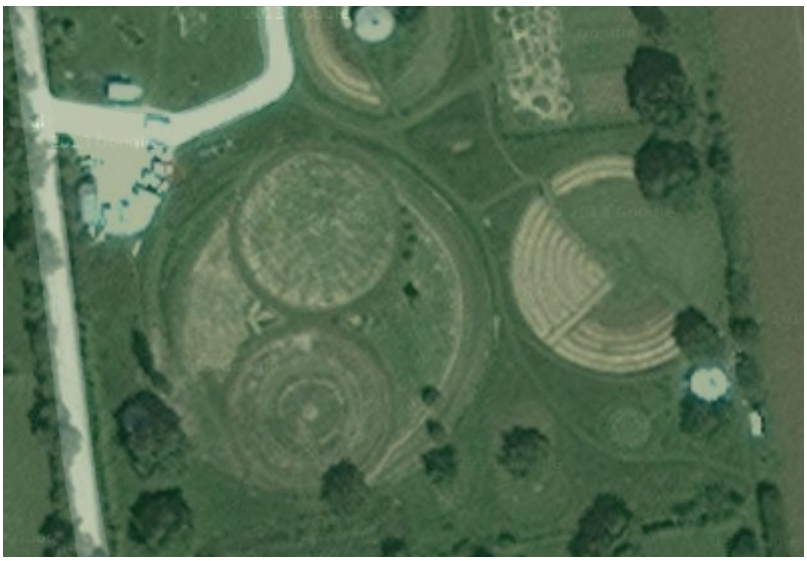
Annexe 7 : « Communauté » située dans le Cher (18) : une conception anti-capitaliste de l'écologie articulée à une forme de sacralisation de la nature

Observations des 2 et 3 mars 2015 – Au premier plan : la « cuisine collective » destinée aux visiteurs du lieu (espace « privé/public ») ; au second plan : des yourtes d'habitation (espace « privé »).

Observations des 2 et 3 mars 2015 – Intérieur de la « cuisine collective », qui vise à donner un minimum d'autonomie aux visiteurs du lieu.

Observations des 2 et 3 mars 2015 – La « Ferme d'Autoproduction Accompagnée », qui vise la transmission de connaissances en matière d'autoproduction maraîchère.

Observations des 2 et 3 mars 2015 – Au premier plan : un « compost » ; au second plan : des « toilettes sèches », symbole d'une conception anti-capitaliste de l'écologie.



Vue satellite d'une partie du lieu de vie et d'activités : cultures en forme de « mandalas », qui témoignent d'une forme de sacralisation de la nature. Image Google Maps.

Annexe 8 : Les études sur les « Créatifs Culturels » : exemples de thématiques abordées

Les tableaux ci-dessous présentent certaines questions issues du questionnaire de la seconde vague d'études sur les « Créatifs Culturels » ainsi que du questionnaire de l'enquête nord-américaine de 2008. Les questions ont été regroupées par thème par nos soins.

Tableau 1 (extraits du questionnaire de la seconde vague d'études sur les « Créatifs Culturels » – version française)

Le « développement personnel »

« Pour chacun des points suivants, pouvez-vous me dire si vous êtes :
1) tout à fait d'accord
2) plutôt d'accord
3) ni d'accord ni pas d'accord
4) plutôt pas d'accord
5) pas d'accord du tout ».

Question 25	« Des changements positifs de ma personnalité, dans ma vie, pourraient contribuer à changer le monde ».
Question 41	« Il est important pour moi de pouvoir exprimer mes propres capacités et ma créativité dans mon travail ».
Question 42	« J'aimerais disposer de plus de temps pour méditer, m'occuper de sujets spirituels ».
Question 43	« J'aimerais disposer de plus de temps et faire plus d'efforts pour mieux me connaître, assurer mon développement personnel et pour développer ma propre personnalité ».
Question 44	« Je pense que l'éducation devrait mettre des sujets comme une meilleure connaissance de soi-même, le développement personnel et les relations avec les autres au même niveau que la connaissance et les formations professionnelles ».

Tableau 2 (extraits du questionnaire de la seconde vague d'études sur les « Créatifs Culturels » – version française)

L'économie

« Pour chacun des points suivants, pouvez-vous me dire si vous êtes :
1) tout à fait d'accord
2) plutôt d'accord
3) ni d'accord ni pas d'accord
4) plutôt pas d'accord
5) pas d'accord du tout ».

Question 2	« La recherche de profit immédiat des grandes entreprises multinationales est néfaste à notre pays ».
Question 7	« Le gouvernement devrait faire une loi pour limiter la spéculation boursière ».

Question 20	« Je serais prêt à payer des impôts supplémentaires si j'étais sûr qu'ils serviraient à résoudre nos problèmes d'environnement ».
Question 27	« Je serais prêt à payer 10 centimes de plus par litre d'essence ou de gazole, si je pouvais être sûr que ce supplément servirait à protéger l'environnement ».
Question 30	« Les entreprises devraient privilégier une croissance à long terme, plutôt que les profits à court terme ».

Tableau 3 (extraits du questionnaire de la seconde vague d'études sur les « Créatifs Culturels » et du questionnaire de l'enquête nord-américaine de 2008)

Gaïa

« Pour chacun des points suivants, pouvez-vous me dire si vous êtes :
1) tout à fait d'accord
2) plutôt d'accord
3) ni d'accord ni pas d'accord
4) plutôt pas d'accord
5) pas d'accord du tout ».

Question 5	« Je suis d'accord avec les gens qui considèrent la planète terre comme un seul grand organisme vivant ».
Question 28	« Nous avons un devoir moral de protéger et de conserver toutes les espèces animales vivant sur la planète ».

Propositions sur lesquelles le répondant était appelé à se positionner sur une échelle de Likert :

Question - USA - 2008	« Living in harmony with the Earth ». (Vivre en harmonie avec la Terre)
Question - USA - 2008	« Redwood groves are sacred ». (Les forêts de séquoias sont sacrées)

Tableau 4 (extraits du questionnaire de l'enquête nord-américaine de 2008)

« Planetary civilization »

Propositions sur lesquelles le répondant était appelé à se positionner sur une échelle de Likert :

Question - USA - 2008	« The next stage of humanity's development is a planetary civilization ». (Le stade suivant du développement de l'humanité est une civilisation planétaire)
Question - USA - 2008	« A true patriot will reject world government or a planetary civilization ». (Un vrai patriote rejettera un gouvernement mondial)
Question - USA - 2008	« It is important to this person to be a patriot; to defend one's country from foreigners and from subversives ». (Il est important pour cette personne d'être un patriote ; de défendre son pays des étrangers

	et des subversifs)
Question - USA - 2008	« It is important to this person to be a citizen of the planet, caring for the good of all of humanity ». (Il est important pour cette personne d'être un citoyen de la planète, agissant pour le bien de toute l'humanité)
Question - USA - 2008	« I see myself as a citizen of Planet Earth as well as an American ». (Je me vois comme un citoyen de la planète Terre autant que comme un américain)

Gwenhaël BLORVILLE

Les formes d'adhésion au discours sur les « Créatifs Culturels » : Approche sociologique de la diffusion d'une croyance dans le « capitalisme vert »

Résumé

Cette thèse a pour objet les formes d'adhésion au discours sur les « Créatifs Culturels », saisi comme courroie de transmission dogmatique du « capitalisme vert ». À la croisée de la sociologie de l'engagement, de l'écologie et de l'étude des croyances, la thèse retrace, dans un premier temps, la construction sociale, au sein de la configuration sociale du « capitalisme vert », d'un « mouvement entrepreneurial » réformiste. Apparu au début des années 1990, ce mouvement est engagé dans un travail d'imbrication entre des valeurs New Age et écologiques et d'autres propres au champ économique. Dans un deuxième temps, l'enquête de terrain, qui s'appuie sur la réalisation d'entretiens biographiques auprès d'acteurs engagés dans la diffusion de ce discours, montre comment la mise en pratique de cette idéologie fait l'objet de positionnements sur un continuum allant d'un pôle dogmatique à un pôle utilitariste, ces logiques de sens résultant in fine de socialisations hétérogènes.

Mots clés : Créatifs Culturels ; cultural creatives ; capitalisme vert ; développement durable ; New Age ; engagement associatif ; engagement professionnel ; entretiens biographiques ; socialisations ; trajectoire sociale.

Résumé en anglais

This thesis deals with the forms of adherence to the discourse on « Cultural Creatives », grasped as a strap of dogmatic transmission of « green capitalism ». At the crossroads of sociology of commitment, ecology and the study of beliefs, the thesis first traces social construction within the social configuration of « green capitalism », of reformist entrepreneurial movement. Appearing in the early 1990s, this movement is engaged in a work of interweaving between New Age values and other ecologies specific to the economic field. In a second phase, the field survey, which is based on the production of biographical interviews with a cast committed to the dissemination of this discourse, shows how the putting into practice of this ideology is the subject of positioning a continuum going from an area of belief to a utilitarian one, resulting in ultimate heterogeneous socialisations.

Key words : Cultural Creatives, green capitalism, sustainable development, New Age, volunteering, professional commitment, biographical interviews, socialisations, social trajectory.